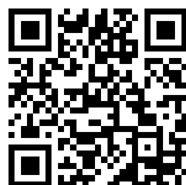


Lemaire-Canlliez

Tourcoing



REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

PARAISSANT

à la fin de chaque mois

VINGT-TROISIÈME ANNÉE. — TOME XXIII

I — JANVIER 1888

PARIS

CHEZ MM. F. WATTELIER ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DU CHERCHE-MIDI, 5

1888

Tome XXIII. N° 1 **Janvier 1888**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant. Un volume in-12 de xxxv-277 pages. Prix : 3 fr. 50

Nous avons lu avec plaisir le nouvel ouvrage de M. de Maupassant, non pas, hâtons-nous de le dire, parce qu'il est du nombre de ceux que nous pouvons recommander, mais parce que nous avons trouvé dans *Pierre et Jean* et plus encore dans la préface de ce volume une preuve agréable du mouvement très accentué et significatif de retour vers l'honnêteté et le bon sens qui se produit en ce moment chez les écrivains naturalistes. Cette préface, très habile d'ailleurs et écrite d'une façon magistrale, n'est faite en somme, que pour masquer une évolution commandée par la nécessité à laquelle l'auteur se résigne avec une entière bonne volonté.

Mon Dieu, oui, les lecteurs se sont révoltés; ces faux moutons de Panurge refusent de suivre plus longtemps et ce phénomène si remarquable a fait réfléchir quelques-uns des maîtres du naturalisme. Ne pouvant entraîner plus loin ni plus bas leurs lecteurs, ils ont eu la sagesse de faire volte-face les premiers, et ont voulu au moins paraître guider cette retraite qui, sans ce hardi changement de front, dégénérait en fuite, les laissant seuls vis-à-vis des éditeurs étonnés et railleurs.

C'est donc après tout, et comme toujours dans la grande armée littéraire les soldats qui ont conduit les généraux ; c'est une erreur, en effet, de croire qu'un auteur de talent prostitue par goût sa plume à l'ignoble et se fait par vocation le chiffonnier de l'ordure morale — il en est de lui comme du critique; le flot l'entraîne et il préfère se faire porter que se laisser submerger par lui — les romanciers, depuis cinquante ans n'ont fait autre chose que deviner avec une souveraine habileté les tendances du public, et guider les mouvements qu'ils voyaient se dessiner — aujourd'hui on est las, rassasié, écœuré, et ce peuple français, resté toujours un peu talon rouge dans tous ses excès, vient de s'apercevoir avec dégoût que marchant dans la boue il y a glissé et a fini par s'y vautrer au point qu'il ne se reconnait plus lui-même ; de là ce pas en arrière désiré depuis

longtemps déjà, mais attendu avec une confiance absolue. Les conséquences en ont été fertiles en incidents inattendus.

M. Zola, qui était jusqu'ici le grand pontife du naturalisme, n'a pas voulu deviner le mouvement ; pour avoir essayé d'y résister, pour avoir accentué orgueilleusement lui aussi son *Non serviam*, je n'obéirai pas, il s'est vu abandonné par ses meilleurs lieutenants, renié par ses plus fidèles disciples, puis excommunié sans autre forme de procès et relégué du rang des romanciers à celui des fabricants de romans — c'est un homme à la mer pour la littérature ; nous doutons fort qu'il puisse désormais sortir de l'océan d'immondices où il se débat.

M. Guy de Maupassant, qui était un des plus connus, ajoutons pour lui rendre toute justice, un des moins fangeux des satellites qui gravitaient autour de l'astre, vient d'être illúminé par un de ces éclairs de raison qui tôt ou tard montre à chacun son chemin de Damas. C'est avant de s'engager sur cette route nouvelle qu'il a voulu en levant hautement le drapeau de la révolte développer ses idées personnelles (amendées) sur la littérature et les littérateurs ; il vient de les exposer sous forme de préface à cette dernière œuvre *Pierre et Jean*, avec une chaleur et une évidente sincérité qui nous font bien augurer de sa conversion ; idées un peu incohérentes à vrai dire et le plus souvent en contradiction avec ses propres écrits, mais auxquelles nous pardonnons bien volontiers et leur incohérence et leurs contradictions parce qu'elles prouvent chez M. de Maupassant la ferme intention de dire quand même ce qu'il pense et tout ce qu'il pense.

Il nous a paru intéressant de donner sur ce sujet si controversé l'opinion d'un transfuge qui mieux que tout autre peut émettre une appréciation en pleine connaissance de cause.

« Après les écoles littéraires, dit-il, qui ont voulu nous donner une vision déformée, surhumaine, poétique, attendrissante, charmante ou superbe de la vie, est venue une école réaliste ou naturaliste qui a prétendu *(sic)* nous montrer la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

» Il faut admettre avec un égal intérêt ces théories d'art si différentes et juger les œuvres qu'elles produisent, uniquement au point de vue de leur valeur artistique en acceptant *à priori* les idées générales d'où elles sont nées.

» Contester le droit d'un écrivain de faire une œuvre poétique ou une œuvre réaliste, c'est vouloir le forcer à modifier son tempérament, récuser son originalité, ne pas se servir de l'œil et de l'intelligence que la nature lui a donnés.

» Lui reprocher de voir les choses belles ou laides, petites ou épiques,

gracieuses ou sinistres, c'est lui reprocher d'être conformé de telle ou telle façon et de ne pas avoir une vision concordant avec la nôtre.

» Laissons-le libre de comprendre, d'observer, de concevoir comme il lui plaira pourvu qu'il soit un artiste *(et qu'il soit sincère)*. Devenons poétiquement exaltés pour juger un idéaliste et prouvons-lui que son rêve est médiocre, banal, pas assez fou ou magnifique. Mais si nous jugeons un naturaliste, montrons-lui en quoi la vérité dans la vie diffère de la vérité dans son livre.

. . . .

» En se plaçant au point de vue même des artistes réalistes, on doit discuter et contester leur théorie qui semble pouvoir être résumée par ces mots : « Rien que la vérité et toute la vérité. »

» Leur intention étant de dégager la philosophie de certains faits constants et courants, ils devront corriger les événements au profit de la vraisemblance et au détriment de la vérité, car

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

» Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même.

. . . .

» Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêlemêle de leur succession.

» J'en conclus que les réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des illusionnistes.

» Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. Nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race.

» Chacun de nous se fait donc simplement une illusion du monde, illusion poétique, sentimentale, joyeuse, mélancolique, sale ou lugubre selon sa nature. L'écrivain n'a d'autre mission que de reproduire fidèlement cette illusion avec tous les procédés d'art qu'il a appris et dont il peut disposer.

» Illusion du beau qui est une convention humaine ! illusion du laid qui est une opinion changeante ! illusion du vrai jamais immuable ! Illusion de

l'ignoble qui attire tant d'êtres. Les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière.

» Ne nous fâchons donc contre aucune théorie puisque chacune d'elles est simplement l'expression généralisée d'un tempérament qui s'analyse. »

Sans partager *toutes* ces opinions dont certaines sont si manifestement erronées, il faut reconnaître qu'il y a pourtant du vrai et beaucoup dans les affirmations de M. de Maupassant. Mais qui donc, grand Dieu, a jamais songé à faire le procès d'un penseur, d'un écrivain parce que son cerveau conformé d'une manière particulière et *de la main de Dieu* ne lui permettait de voir et de juger l'humanité que par un seul de ses côtés — de tous temps l'intelligence humaine a eu ses Héraclites aussi bien que ses Démocrites et de tous temps aussi chaque esprit réfléchi s'est borné, en présence de ces infirmités cachées mais bien réelles, à plaindre avec une pitié sincère cette myopie morale qui empêche de voir ce qu'il y a de bon et d'élevé dans l'homme pour ne permettre la perception que de ses bassesses et de ses vices, qui empêche en un mot, certains penseurs, certains écrivains de s'écrier avec M. de Maupassant *lui-même* qui termine ainsi une œuvre pleine pourtant de mélancolie et de tristesse :

« La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni *si mauvais* qu'on croit. »

Non il n'y a chez tous pour ces malheureux qu'un sentiment de pitié véritable et si ce sentiment n'est pas apprécié à sa valeur par ceux qui en sont l'objet, c'est qu'ils se laissent souvent irriter par les mesures de prudence que nécessitent leurs ouvrages. Chacun de ceux qui ont charge d'intelligence sent, en effet, l'impérieux devoir d'écarter des enfants dont il est responsable des œuvres qui, écrites parfois avec un talent véritable, pourraient apporter un trouble profond dans des intelligences non encore formées, exposées à recevoir et garder les pires impressions. Faut-il donc accuser aussi d'aveuglement et de cruauté ceux qui font bâtir les hôpitaux destinés à isoler de la foule les maladies contagieuses !

Comme toujours on trouve à la fin de la préface de M. de Maupassant ce qu'il y a de meilleur dans sa nouvelle manière de comprendre la littérature et après y avoir lu, qui le croirait, un éloge de Boileau, législateur généralement méprisé aujourd'hui, surtout, il faut le dire, par ceux que gênent ces préceptes, nous voyons l'auteur terminer en ces termes :

« Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensée.

» La langue française est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce

courant limpide ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités, sans que rien surnage de ces tentatives inutiles, de ces efforts impuissants. La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre. »

Voilà qui est assurément bien dit et encore mieux pensé — cela nous ôte toute tentation de signaler dans *Pierre et Jean* la présence de quelques-uns des mots de ce *vocabulaire chinois* si bravement attaqué; c'est qu'il est vraiment bien difficile de dépouiller d'un seul coup le vieil homme et le sujet même choisi par M. de Maupassant nous confirme une fois de plus la vérité de cette affirmation.

C'est bien là l'éternelle histoire. Une femme jeune, élégante, intelligente, mariée à un homme plus âgé, lourd, commun et d'une médiocrité d'intelligence très accentuée. Cette union, comme il en existe malheureusement trop, amène, point n'est besoin de le dire, un résultat aussi contraire aux bonnes mœurs qu'à l'honneur du mari. La donnée n'a rien de bien neuf et l'on pourrait après tout la trouver hélas presque banale si l'auteur ne l'avait pas agrémentée de péripéties inattendues. Dans *Pierre et Jean*, l'obligatoire *Deus ex machina*, est le fils ainé, vaguement jaloux du cadet, sentant se développer en lui une sorte de haine vis-à-vis de son frère à l'occasion d'une fortune laissée en héritage par un ami des parents, et à qui sa jalousie donne une clairvoyance fatale.

Commençant par se demander pourquoi cette fortune est attribuée exclusivement par le donateur à son frère, il en arrive d'interrogation en interrogation, de doute en doute, à concevoir un soupçon. Affermi à chaque heure par le souvenir de mille petits détails, par ses persévérantes investigations, ce doute se change en certitude et un moment arrive où, emporté par sa rage jalouse, il jette la vérité à la face de son frère sans prendre garde que, derrière la porte, sa mère, leur mère, est là qui entend cette horrible révélation.

Tout cela écrit avec cette puissance d'analyse, ce style admirable que M. de Maupassant possède, vient dominer tellement et de si haut les meilleures scènes que présentent ses autres ouvrages que l'on se demande vraiment quel étrange aveuglement a pu le pousser à écrire les œuvres malsaines, et disons-le, quelquefois ignobles qui ont précédé celle-ci.

M. de Maupassant nous est comptable désormais de ce talent — il ne lui sera plus possible de se dire du nombre de ceux dont l'œil et le cerveau mal conformés voient et comprennent autrement que la presqu'unanimité des honnêtes gens — un retour à son ancienne manière serait indiscutablement voulu et non subi par lui.

Sa préface nous rassure du reste sur ce point ; c'est une déclaration de principes qui l'engage et nous promet *mieux* encore que ce qu'il vient de nous donner. Il semble indiquer le plan de ses futurs ouvrages lorsqu'il dit :

« En somme, si le Romancier *d'hier* choisissait et racontait les crises de la vie, les états aigus de l'âme, le Romancier d'*aujourd'hui* écrit l'histoire du cœur, de l'âme et de l'intelligence à l'état normal. »

Si donc nous comprenons que la chaîne qui retenait le *Romancier d'hier* n'ait pas pu se dénouer entièrement et d'un premier élan chez l'auteur de *Pierre et Jean*, nous attendons l'œuvre prochaine du *Romancier d'aujourd'hui* avec une confiance justifiée pleinement par l'admirable talent qui vient de se dégager de la fange qui l'obscurcissait.

J. DE NEUVILLE.

SAINTS ÉVANGILES (LES), traduction nouvelle, par HENRY LASSERRE. Édition illustrée d'après les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays, scènes évangéliques, cartes, vues à vol d'oiseau, paysages divers de la Terre-Sainte. Un volume in-4° de XXXIII-603 pages. Prix : 20 francs

Cette édition illustrée de la traduction des Évangiles par M. Henri Lasserre ne modifie pas essentiellement la traduction parue l'an dernier, dans le petit format. Nous avons, dès son apparition, apprécié ce travail, dans notre numéro de janvier 1887 (tome XXI, p. 5). Nous retrouvons dans l'édition illustrée les passages que nous avions alors signalés à nos lecteurs. Nous n'avons donc pas à modifier notre jugement et nous allions y renvoyer nos lecteurs, quand un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index interdisant aux catholiques la lecture de cette traduction (1) est venu rendre notre appréciation superflue. W. F.

VIE DE Mlle MARIE-ÉLISABETH BRY, par le R. P OSTER, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Très-Saint-Cœur de Marie. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Elle a été courte la vie de Mlle Élisabeth Bry, mais elle a été bien remplie, sinon au point de vue humain, au moins au point de vue surnaturel, ce qui est autrement important. Née à Miquelon, le 7 janvier 1861, Élisabeth Bry mourait pieusement à Saint-Pierre à l'âge de vingt-quatre ans, après avoir passé une partie de son existence à Granville. Comment et pourquoi le R. P. Oster a-t-il été amené à retracer sa vie ? Il explique lui-même qu'il a voulu donner un « parfait modèle de piété filiale, et faire une œuvre d'édification et d'apostolat ». Son livre s'adresse donc tout

(1) On trouvera ce décret page 31.

naturellement aux « enfants qui cherchent à honorer et à aimer, comme ils le doivent, ceux qui leur ont donné le jour ». Il s'adresse aussi aux mères de famille, auxquelles il enseigne « que pour réussir dans l'œuvre, à la fois si difficile et si importante, de l'éducation des enfants, il faut l'entreprendre le plus tôt possible ». Comme le dit le R. P. Oster, « aujourd'hui surtout où les liens de famille tendent de plus en plus à se relâcher, par suite de l'influence délétère d'une littérature malsaine et du courant mauvais de l'esprit public, c'est rendre un vrai service aux familles, et spécialement aux mères chrétiennes, de montrer ce qu'une éducation religieuse, s'ajoutant à une nature remplie de bonne volonté, peut développer le trésor d'affectueuse tendresse et de généreux dévouement dans le cœur d'un enfant et peut procurer en même temps de douces et ineffables consolations aux auteurs de ses jours ».

Cette vie, qui se vend au profit d'une bonne œuvre, est dédiée à Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranges, qui a accepté cette dédicace par une approbation, où il dit notamment :

« La jeunesse qui lira la vie de Mlle Marie-Élisabeth Bry n'y trouvera point de faits éclatants ; mais à contempler cette limpidité d'âme, cet attachement à sa famille, et celui pour sa mère, cette force de résignation dans le travail et dans l'épreuve, elle se sentira gagnée par les exemples dont elle a le plus besoin.

» Combien notre temps et le premier âge de la vie en particulier profiteraient à s'inspirer de telles leçons de respect, d'obéissance, de dévouement, d'amour filial !

» Votre livre est d'ailleurs écrit dans un style correct, facile, élégant qui attache l'attention sans la fatiguer jamais.

» Puisse-t-il se répandre, non seulement dans nos chères îles de Saint-Pierre et Miquelon, mais au sein de la France entière !

» Pour ma part, je le recommande à la jeunesse de mon diocèse, et je demande à Dieu de lui porter tous les fruits de salut que votre zèle ambitionne. »

Voilà qui dispense de rien ajouter.

ADVERSAIRES NATURELS (LES) DE L'ALLEMAGNE. *Russie et France*, par un diplomate russe. Un volume in-18 de XXXVI-260 pages (1887). Prix : 3 fr. 50

Comme il est dangereux de s'aventurer dans les fondrières de la politique, nous devons nous borner à faire connaître, sans commentaires, les

lignes principales de cet ouvrage. Quelle est la situation actuelle de l'Europe? Cette partie du vieux monde, qu'on a habituée au spectacle démoralisant du triomphe de la violence, se ruine en armements. C'est là, sans nul doute, la conséquence la plus directe, la plus palpable de la politique du plus fort Si cette politique néfaste a prévalu, quelle en est la cause? l'isolement des nations vaincues l'une après l'autre : Danemark (1864); Autriche (1866); France (1870-71). Après des leçons si sanglantes, si précipitées, si coûteuses, est-il supposable que de cruelles erreurs soient commises encore une fois?

Ce sont les intérêts des peuples qui dictent les alliances, et il n'est guère douteux, on s'accorde généralement à le reconnaître, que la Russie et la France aient à l'heure présente, un mutuel profit, sur bien des points et des plus graves, à agir de concert. Quel serait peut-être le résultat immédiat de cette entente entre deux nations puissantes? Le maintien de la paix en Europe. En face de cette entente, quelle autre nation voudra la première mettre le feu aux poudres?

Désirable sous ce rapport et pour d'autres raisons majeures qu'il est inutile d'énumérer, cette alliance est-elle possible?

La France occupe un rang à part dans l'histoire politique de l'Europe, mais l'époque est passée où elle était maîtresse, sinon des destinées du monde, du moins du choix de ses sympathies et de la nature de ses alliances. Des causes puissantes, fort honorables pour elle, l'ont jusqu'à ce jour écartée de la Russie. Malgré tout, la Russie n'a jamais rien négligé, pour dissiper les préventions. Depuis qu'elle a fait son apparition dans l'histoire, c'est-à-dire il y a près de deux siècles, jamais elle n'a déclaré la guerre à la France que sous le règne de Paul Ier.

De tout temps, le peuple russe et presque tous les souverains ont manifesté de grandes sympathies pour la France et l'on sait qu'en plusieurs circonstances le czar aujourd'hui régnant s'est montré favorable à notre pays. Le diplomate russe est persuadé que l'entente intime, franche, cordiale, est facile à établir. Dans une brochure : *l'Alliance franco-russe*, par un général russe, nous trouvons le développement des mêmes idées; aux diplomates, la conclusion.

L'auteur de ce livre tire parti de renseignements particuliers que sa situation a mis à sa disposition. C'est une bonne fortune doublée d'intérêt. Cependant, les emprunts faits aux journaux de toute nuance sont en plus grand nombre que les pièces émanant des archives, et, il faut le dire, nous trouvons certains détails de mœurs qu'il eut été plus habile en diplomate discret de laisser dans l'ombre.

HISTOIRE DE LA PRINCIPAUTÉ DE DONZÈRE

par Jules Ferrand. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

M. Jules Ferrand vient de faire paraître un ouvrage qui ne fera pas honte à ses ainés dans l'esprit des érudits qui connaissent et estiment les travaux précédents de l'auteur. L'*Histoire de la Principauté de Donzère* a été établie avec un soin filial sur les documents les plus certains et permet ainsi de suivre cette commune dans tous ses développements et ses vicissitudes. Sans remonter avec l'auteur aux *temps préhistoriques* qui, à franchement parler, ne nous paraissent pas avoir fort affaire avec la principauté de Donzère, le lecteur trouvera des récits intéressants sur les luttes soutenues par les habitants pour en arriver petit à petit à l'état actuel de liberté et de bien-être; il suivra Donzère dans ses diverses transformations: successivement Oppidum celtique, colonie gallo-romaine, abbaye royale, seigneurie, enfin chef-lieu d'une principauté sous le gouvernement temporel des évêques de Viviers, ainsi que Saint-Marin et le Val d'Andorre qui ont eu eux l'heureuse fortune d'échapper à la centralisation; cette commune formait un petit État indépendant avec ses mœurs et ses lois particulières; lois fort sages si nous en jugeons par ce règlement de l'évêque :

« Défense aux habitants de jurer le nom de Dieu et celui de la Vierge, de se donner au diable, de porter « *couteaulx, espées* » et autres armes ; d'injurier quelqu'un de fait ou de paroles; de prendre le bien d'autrui, d'entrer dans la ville autrement que par les portes ; de jeter par les fenêtres *auculnes choses déshonnêtes;* de faire assemblées tumultueuses ou rebellions; enfin, aux ruffians et aux .... de séjourner dans la ville plus de vingt-quatre heures. »

Voilà ce me semble, des habitants qui n'avaient qu'à suivre de bien faciles lois pour être heureux. C'était là un gouvernement comme il en faudrait à bien des peuples plus modernes : protection des honnêtes gens et punition des coquins.

Nous ne pouvons après cela que remercier M. Ferrand d'avoir écouté la voix de la terre natale qui, dit-il, l'a poussé et encouragé dans cette tâche.

Assurément si, comme le dit l'auteur, il s'était trouvé un homme pour suivre cet exemple dans chaque commune de France, l'histoire générale de notre pays en recevrait des éclaircissements inattendus— bien rares malheureusement sont ceux qui s'adonnent à ces patientes recherches et qui se contentent de la modeste gloire de rechercher la vérité — il faut générale-

ment à nos modernes historiens plus d'éclat, plus de bruit surtout autour de leur nom et pour arriver à ce résultat il n'en est guère qui ne consentent à tronquer les textes en faveur des opinions à la mode et à donner ainsi un enseignement perfidement dénaturé M. Ferrand, lui, ne craint pas de tenir le drapeau de la vérité; il lui faut pour cela beaucoup de courage et c'est à son courage non moins qu'à son talent que nous rendons hommage. H. LEJEUNE.

HISTOIRE DE LA PROVINCE ET DU COMTÉ DE BIGORRE, écrite vers 1735 par l'abbé COLOMEZ, publiée pour la première fois et annotée par l'abbé Ferdinand Duffau, directeur au grand séminaire de Tarbes. — Un volume in-8° de XXIV-285 pages. Prix : 10 francs

M. Léonce Couture, l'éminent professeur de l'institut catholique de Toulouse, a consacré à cet ouvrage une de ses études bibliographique dans la *Revue de Gascogne* (t. XXVIII, p. 461-468). Nous en détachons les passages suivants :

« Le pays de Bigorre a eu, plus que bien d'autres, son caractère et sa vie propres, avec la conscience et l'amour profonds de son unité et de son indépendance; car il fut un des pays qui résistèrent le plus à la destruction révolutionnaire, et il eut alors pour avocat actif et convaincu le plus révolutionnaire de ses enfants, le triste Bertrand Barère. Cette intensité de vie régionale s'était manifestée déjà, non seulement dans la série des faits historiques mais encore dans le nombre et la valeur des historiens locaux produits vers la fin de l'ancien régime par une contrée aux limites si étroites...

» *L'Histoire de la province et du comté de Bigorre* comprend deux livres : le premier historique et le second descriptif, ou, pour parler plus exactement, le premier renfermant l'histoire provinciale de la Bigorre depuis son origine jusqu'à sa réunion à la Couronne; le second traitant successivement des villes et vallées, avec notices et séries de prélats ecclésiastiques, de seigneurs féodaux, etc.....

» Le premier livre n'a pas moins de trente-deux chapitres, dont trois pour l'époque gallo-romaine et wisigothique, une vingtaine pour le moyen âge féodal, et le reste pour les temps modernes, c'est-à-dire surtout les guerres de religion et la Ligue. Tant que l'auteur peut suivre Marca, il n'a garde de s'éloigner d'un si bon guide, et son annotateur complète les références et ajoute les indications empruntées à des travaux plus récents. Depuis 1300, où ce précieux secours lui manque, Colomez continue à

marcher avec fermeté, en homme qui a consulté à peu près toutes les sources accessibles de son temps.

» Son commentateur le suit avec la même compétence, prodiguant surtout des renvois, au risque cette fois de compléter encore plus que d'éclairer et de corriger, dans les longs et intéressants chapitres relatifs aux luttes et aux ravages du protestantisme. On voit que non seulement il a sous la main les meilleures publications contemporaines sur l'histoire de sa province, mais encore qu'il sait s'y diriger et s'en servir avec l'aisance et la sûreté d'un maitre.

» C'est assez dire que *l'Histoire de la province de Bigorre* de Colomez, éditée et annotée par M. Duffau, dont le nom ne doit plus se séparer de celui de son auteur, est désormais un des livres fondamentaux de notre bibliothèque historique provinciale, et qu'elle a sa place marquée sur la table de travail de nos annalistes gascons et sur les tablettes de tous les amis de notre passé provincial. »

LÉONCE COUTURE.

LE PREMIER RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE, par FERNAND HUE, 60 illustrations par Gil Baers. Un volume in-12. Prix : 2 francs

Voici un bon petit livre, bien illustré et qui vient à son heure; aujourd'hui les peuples s'efforcent à l'envi l'un de l'autre de justifier pleinement l'adage *Si vis pacem para bellum* et chacun sent l'utilité de se mettre un peu au courant de la vie que vivent ces braves gens au milieu desquels la loi nous envoie; il faut bien avoir des choses militaires une connaissance qui nous permette un jour de nous servir utilement des armes que le jeu de bascule politique peut nous obliger à prendre pour conserver la fortune et l'honneur de notre pays.

M. Fernand Hue a été bien inspiré en choisissant pour nous initier aux grandeurs et aussi aux misères de la vie militaire le premier régiment de Chasseurs d'Afrique.

Nos braves Africains ! Ce nom seul nous fait aussitôt penser aux luttes épiques d'Abd-el-Kader, au dévouement héroïque de ce sergent Blandan à qui la reconnaissance de la France vient de faire élever un monument digne de lui et de nous, et aussi à ces prouesses de Titans qui ont dans les sombres jours de la dernière guerre jeté des lueurs de gloire sur les plus humiliantes défaites.

Toutes ces scènes, l'auteur nous les retrace avec une verve enthousiaste qui réchauffe le cœur et fait du bien par le contraste qu'elle offre avec

cette apathie, ce dégoût indifférent qui pénètrent si profondément la plupart des Français d'aujourd'hui.

Eh ! lisez donc l'histoire du *Premier de Chasseurs d'Afrique* sceptiques, pessimistes, qui croyez que tout est éteint, que tout est mort en France parce qu'un millier d'écrivailleurs gagés déversent chaque jour le doute et prêchent le découragement en morale et en politique. Non tout n'est pas mort ; tout sommeille et vous jugerez par vous-mêmes combien la gaieté, le courage sont contagieux quand de braves gens jetés sur une fausse route se trouvent dans un milieu qui réveille leur cœur et leur bon sens endormis.

C'est là une école et une bonne école que cette armée d'Afrique ; de vrais soldats dont le temps ne se passe pas en parades inutiles, niaises allai-je dire, mais dont les expéditions sont assurément plus utiles que celles dirigées sur les cafés de nos villes de garnison Moins de science peut être ; en revanche une ardeur qui à la bataille entraîne, donne du cœur aux plus craintifs et qui, continuant les traditions héroïques de la vieille France, force l'admiration même de l'ennemi.

On nous en fait trop de ces soldats de carton, de ces savantes marionnettes de ballet dont l'ensemble automatique fait pâmer d'admiration la foule ignorante. Un peu moins de théorie, beaucoup plus de pratique et un peu aussi de ce *diable au corps* de jadis, voilà ce qu'il faut à notre armée, voilà ce que l'on trouve chez nos braves Africains et voilà ce dont l'auteur, inconsciemment peut-être, nous démontre la nécessité.

Mais pourquoi faut-il qu'au soleil même on trouve des taches et pourquoi M. Fernand Hue nous oblige-t-il à lui dire qu'il n'était pas absolument nécessaire pour lui de parler du caractère légèrement *chapardeur* de ses, — de nos héros allai-je dire — ce trait particulier des mœurs du premier de Chasseurs existe je le sais, mais il eut été préférable de ne pas insister si longuement.

M. Hue ne s'est donc plus rappelé le conseil : *Glissez mortels, n'appuyez pas*.

J'aurais presque, pour punir l'auteur de sa faute, la tentation de citer le passage de son ouvrage où il traite la question, mais ce serait tomber dans le défaut que je lui reproche. Je préfère renvoyer le lecteur curieux à la page 174 et souhaiter que les continuateurs des gloires africaines mettent en pratique ces vers si fins et toujours si vrais :

Quand sur une personne on prétend se régler
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

PR. D'HAUTILS.

PETITE DOCTRINE CHRÉTIENNE, suivie du *Précis des actes des Apôtres* par le R. P. de Ligny, des *Pensées chrétiennes* pour tous les jours du mois, par le R. P. Bouhours et des *Prières les plus usuelles.* Un volume in-32 de 192 pages, relié en toiline rouge : 30 centimes ; relié dos toile noire : 25 centimes. Pour la propagande, par cent, 40 °/₀ de remise ; soit :

15 francs pour cent exemplaires reliés noir

On ne connaît plus sa religion ! telle est la plainte universelle et malheureusement justifiée.

Après une préparation trop rapide, trop écourtée à la première communion, l'enfant n'ouvre plus son catéchisme. Dans le plus grand nombre des communes, il cesse même d'assister aux offices de sa paroisse, n'entend plus parler de Dieu, et bientôt tout ce qui l'entoure vient conspirer avec ses passions grandissantes pour obscurcir les notions qu'il en a reçues.

Le souci de la vie matérielle qui s'impose à notre époque dans des conditions anormales, s'empare trop tôt de l'enfant et l'absorbe trop complètement. De sorte que celui du salut est étouffé et, si l'on naît, si l'on meurt encore chrétiennement, la vie chrétienne n'existe plus

A certaines époques de la vie, cependant, en de certaines circonstances le sentiment religieux se réveille et réclame sa satisfaction. C'est alors que se dresse tout l'attirail des objections soulevées contre la religion par une presse impie afin de rendre vains ces réveils de la conscience. On a publié un grand nombre de réponses à ces objections contre la religion.

Il a semblé à l'auteur du petit volume que nous présentons, qu'il y avait mieux à faire. Avec lui nous croyons que la *Doctrine chrétienne* porte en elle des clartés capables d'illuminer soudain la conscience humaine cherchant la vérité, et qu'un exposé clair et succinct de cette *Doctrine* serait souvent plus efficace, plus persuasif qu'une discussion sur les difficultés de la religion. De là ce petit livre que nous recommandons à tous ceux qui ont à cœur le règne de Dieu.

L'*Œuvre des Agrégations*, en éditant cet ouvrage dans sa collection si avantageuse, à quinze francs le cent de volumes, en permet la propagande sur une vaste échelle. Puisque l'homme ne va plus à sa paroisse chercher l'enseignement religieux, pourquoi celui-ci n'irait-il pas s'offrir à lui? Dans l'espèce, nous croyons qu'il serait difficile de lui présenter un exposé plus substantiel et plus clair de la Doctrine chrétienne. Pour tout dire, en un mot, c'est un véritable catéchisme sous une forme nouvelle.

L'ASSASSINAT DU MARÉCHAL BRUNE. *Épisode de la Terreur Blanche*, par le commandant VERMEIL DE CONCHARD. Un volume in-12 de 187 pages. **Prix** : 3 fr. 50

Quand on veut enseigner l'histoire, il faut d'abord la connaître soi-même ; cette vérité que feu M. de Lapalisse aurait trouvée indiscutable ne parait pas avoir été appréciée à sa valeur par M. le commandant Vermeil, de telle sorte, qu'il ne nous donne dans sa relation de l'assassinat du maréchal Brune qu'un pamphlet inspiré par les plus basses passions politiques — non point que nous soupçonnions cet officier estimable d'avoir obéi à des motifs d'un ordre peu honorable, mais il est évident que son ignorance absolue du sujet qu'il traite lui fait accepter de bonne foi et comme véritables des témoignages que le premier venu trouverait d'une valeur extrêmement problématique. Il faut à un historien des qualités multiples et toutes spéciales dont M. de Conchard ne soupçonne pas la nécessité et, quand il s'agit d'un fait relativement contemporain, il doit à ces qualités ajouter une impartialité et une clairvoyance malheureusement trop rares, nous le constatons une fois de plus Aussi arrive-t-il fréquemment que de très honnêtes gens, d'ailleurs, se croyant du sang de Tacite dans les veines, s'improvisent bravement historiens et en arrivent à dire et ce qui est plus grave à faire répéter des énormités comme celles que nous trouvons dans l'ouvrage de M. le commandant Conchard. Nous citons littéralement.

« Arrivée au pont de Bompas, sur la Durance, cette troupe (l'escorte du maréchal Brune) trouva un détachement venant d'Avignon, dont le chef notifia à l'officier de Chasseurs de ne pas aller dans cette ville et de ne pas dépasser le pont. Celui-ci allégua alors, *pour obtenir de s'éloigner*, la fatigue de ses hommes. Le maréchal consentit à se séparer de son escorte. Cette troupe rentra à Cavaillon où elle fut accueillie avec transports. En entrant dans la ville et en la traversant, elle ne cessait de crier : « Vive le Roi ! vivent les Bourbons !

» Elle logea chez l'habitant et fut très bien traitée par la population. Les chasseurs repartirent quelques heures après et se dirigèrent sur Tarascon.

» Qu'avait-il été enjoint à cette troupe ? Qu'était ce détachement parti d'Avignon et quel en était le chef? *C'est ce que l'instruction criminelle n'a pas voulu connaître.* Dans quel but le détachement était-il venu d'Avignon ? les événements qui vont suivre ne l'indiquent que trop clairement. »

Voilà, ce me semble, un gouvernement bien accommodé et nous n'avons plus le droit de nous étonner du sous-titre de l'ouvrage : *la Terreur Blanche*. Il est bien fâcheux pour l'intérêt dramatique du récit que l'on ne nous

montre pas aussi la Restauration, le crime commis, récompensant par des faveurs déclarées les auteurs de cet acte de sauvagerie. Ce serait le pendant de cette remarquable page *d'histoire* où éclate sa complicité dans la préparation de l'assassinat.

Et voilà pourtant où mène l'ignorance des faits. Mais, à défaut des qualités de l'historien qui lui manquent, M. le commandant de Conchard a son expérience d'homme et de soldat. N'a-t-il donc jamais vu de ces journées inoubliables où une populace égarée, emportée par le ressentiment d'injures et de vexations précédemment subies, menée sans qu'elle s'en doute par des hommes qui ont (et c'était là précisément le cas) eux aussi des crimes à venger, vient se heurter à l'autorité encore mal affermie, hésitante, ne sachant trop elle-même si elle est prisonnière de ces forcenés et, après l'avoir forcée à l'inaction se réclamer de sa complicité. Si l'auteur n'a jamais vu ces subites explosions du ressentiment populaire, il nous a été donné à nous comme à bien d'autres d'apprécier leur irrésistible violence et cela nous permet d'apprécier plus sainement les scènes barbares de l'assassinat du maréchal Brune.

M. de Conchard, dans la rédaction de son livre, s'en est uniquement tenu au dossier que la veuve de la victime a composé pour arriver à venger le meurtre de l'infortuné maréchal. Si la douleur qu'elle ressentait fait excuser l'erreur où elle est tombée de croire à une intervention occulte et toute puissante, l'historien, lui, ne peut bénéficier de la même indulgence et il ne doit pas s'étonner de la sévérité avec laquelle on jugera une œuvre mal étudiée ou pour mieux dire non étudiée qui a, outre ce défaut capital, l'inconvénient de raviver inconsciemment peut-être les passions politiques si dangereuses toujours à émouvoir. Ce jugement doit atteindre aussi ceux qui ont eu l'étrange idée de faire paraître comme publication du cercle militaire un travail où le commandant Vermeil sort précisément des questions militaires pour entrer dans celles d'un ordre purement politique. Cela indique une tendance fâcheuse que nos officiers feraient bien de corriger. Les politiciens ne nous manquent pas. Dieu fasse qu'à leur troupe déjà si considérable ne viennent pas s'ajouter ceux qui ont la mission et l'unique mission de veiller à la conservation de la grandeur militaire de notre France.

PR. D'HAUTILS.

UN SIÈCLE DE MUSIQUE FRANÇAISE, par CAMILLE BELLAIGUE
Un volume in-12. Prix: 3 fr. 50

C'est de l'opéra-comique, essentiellement français, comme on a dit avec raison, que s'occupe M. Camille Bellaigue; son « siècle de musique fran-

çaise » commence au *Déserteur* de Monsigny, pour finir à la *Carmen* de Bizet. Que de noms aimés du public ! que de pièces alors applaudies, maintenant trop oubliées, défilent sous les yeux du lecteur charmé, et même, à certains moments, ému ! Le mot semblera fort, surtout à propos de musique légère comme celle de l'opéra-comique, et cependant il est vrai ; c'est avec une émotion communicative que M. Camille Bellaigue parle du *Déserteur* de Monsigny, et surtout de la *Dame blanche* de Boïeldieu ; on voit que le maitre rouennais a toutes ses prédilections, ce que nous sommes loin de blâmer, car nous pensons comme lui à propos de ce « chef-d'œuvre de la musique française ». Nous serions moins d'accord pour la *Carmen* de Bizet ; sans nier le talent du musicien prématurément enlevé par la mort, nous ne serions pas aussi indulgent pour le sujet, qui répugne. On peut soutenir, il est vrai, que le musicien n'en est pas responsable.

Cette étude sur la musique française, où l'auteur fait preuve d'une rare compétence musicale, est complétée par quatre petites études, dont trois, *Robert Schumann*, les *Chœurs bohémiens de Moscou*, et *Mors et Vita* de Gounod, se rattachent à la musique, et dont la quatrième, les *Poésies de Henri Heine*, y est quelque peu étrangère. Ces études sont intéressantes, mais nous ne saurions être, pour le scepticisme de Henri Heine, aussi indulgent que M. Camille Bellaigue.

LES HÉRITIERS DE JEANNE D'ARC, par FRÉDÉRIC DILLAYE

Un beau volume grand in-8°, édition de luxe, belles gravures. Prix : 10 francs

M. Dillaye a voulu faire un beau et bon roman historique à l'usage de la jeunesse, en évitant les deux écueils habituels de ce genre littéraire, c'est-à-dire la nécessité pour l'écrivain d'altérer l'histoire pour faire le roman, ou de sacrifier l'attrait, la fiction, l'intérêt pour serrer de plus près l'exactitude historique. Alors le jeune public auquel se destine l'ouvrage n'en supporte plus la lecture.

M. Frédéric Dillaye croit qu'il ne faut rien sacrifier ni sur un point ni sur l'autre, et qu'il est possible de faire une œuvre franche et vraie, où l'imagination ait son jeu nécessaire, où la vérité historique ne soit cependant pas sacrifiée. Il faut, pour cela, résolument renoncer à faire du roman autour des grandes figures historiques sur lesquelles il n'y a plus rien à ajouter et moins encore à inventer, et reporter le soin de l'exactitude historique sur l'époque, le théâtre de la scène, le cadre dans lequel on pourra faire agir, sans mentir à l'histoire, des héros moins connus : « A la condition cependant que les premiers sujets vivent, s'habillent, raisonnent, et se meuvent strictement selon les mœurs, la mode et les cou-

tumes de l'époque que le romancier veut rendre. L'évocation plus ou moins saisissante du milieu et de la vie ambiante relève, après tout, de son habileté et de ses connaissances. »

Le tableau choisi par l'auteur est la Normandie en proie aux Anglais, sous Charles VII. La scène commence au moment où Jeanne d'Arc vient d'être brûlée à Rouen. Elle comprend la résistance du peuple normand, sous la conduite de Cantepie, artisan anobli par Charles VII. Lui et ses compagnons sont les « héritiers de Jeanne d'Arc ». C'est la vie aventureuse de ce guerrier, ses attraits, ses prouesses, tout ce qui peut enchanter un garçon studieux de quinze ans. L'auteur n'omet pas la thèse familière à tous les auteurs qui ont raconté cette époque : la fin du moyen âge et de la chevalerie, l'éveil de la nation !

LA DESTINÉE, RETRAITE DE NOTRE-DAME, par le R. P FÉLIX
Un volume in-12. Prix 3 francs

Le R. P. Félix commence la publication de ses discours inédits. Dans une courte préface, il annonce qu'il fait cette publication sur des conseils dont il apprécie la haute valeur et pour obéir à des désirs qui sont comme des ordres pour lui. Les nombreux lecteurs des conférences sur le Progrès seront heureux de cette décision.

Le fond de cette nouvelle série de publications sera fourni par les retraites données à Notre-Dame de Paris. « Au lieu de donner d'une manière continue un enseignement philosophique, comme la conférence, les nouveaux volumes traiteront surtout de la vie morale et chrétienne. » Le premier vient de paraître, il traite de la *Destinée*. Le R. P. Félix met en pleine lumière, comme il sait le faire, cette « supérieure question de la destinée humaine et de la fin dernière de l'homme ». C'est par là qu'il a voulu débuter, parce que c'était la question la plus générale, les questions particulières viendront ensuite.

Comme le fait remarquer le R. P. Félix, on trouve « au fond de toutes les grandes négations de ce siècle, la négation, au moins implicite, de la Destinée ». Cela donne à son traité un intérêt exceptionnel d'actualité. On voit maintenant, ce que l'on n'avait jamais vu au sein des générations chrétiennes, « nier audacieusement la Destinée elle-même » ; c'est comme une caractéristique du siècle ; à la négation, il faut donc opposer l'affirmation, et nul ne pouvait mieux le faire que le conférencier de Notre-Dame qui, au progrès comme le comprennent tant d'esprits dévoyés, avait opposé la grande notion du progrès chrétien.

La Destinée devant la vie humaine, *Existence et certitude de la Desti-*

née, *La Destinée est hors la terre et le corps*, *La vie pour nous dans le temps n'est qu'un voyage vers la Destinée*, *Conséquence du voyage de la vie*, *Dieu seul est la Destinée de l'homme* : tels sont les divers chapitres du traité du R. P. Félix ; nous n'avons pas besoin de dire qu'on y retrouve toutes ses qualités, et que, non seulement le chrétien, mais l'homme qui, tout en ayant perdu la foi, garde la croyance à Dieu, à la Providence et à la liberté, y trouvera la pleine lumière.

NOUVEAU DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ, 19 cartes, 700 gravures dont 70 d'ensemble, par A. Gazier, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris. Un volume in-12 de 788 pages. Prix : 2 fr. 60

M. Gazier a eu l'avantage de venir après beaucoup d'autres et le mérite de s'être rendu assez compte de cet avantage pour profiter de l'expérience acquise aux dépens de ses prédécesseurs. Ne pouvant faire du nouveau, chose peu facile en linguistique, il s'est contenté de se conformer au précepte : *Non nova sed nove*, et il y a si parfaitement réussi qu'il est possible d'affirmer que son dictionnaire est actuellement, non seulement le meilleur mais encore le plus intéressant que nous connaissions. Qui eut dit, qui eut cru que jamais la linguistique put présenter quelqu'intérêt ! il était réservé à M. Gazier de nous faire faire cette découverte ; nous l'en félicitons sincèrement et nous souhaitons bonne chance à son œuvre.

Nos lecteurs remarqueront sans doute avec plaisir dans ce *Nouveau Dictionnaire* la disparition d'un certain nombre de noms propres que les auteurs des ouvrages similaires avaient eu, à l'imitation les uns des autres, la fâcheuse idée de tirer d'une obscurité bien méritée pour en fatiguer nos yeux et en étonner notre mémoire. M. Gazier les a remplacés par des noms un peu moins *vénérables* peut-être mais d'un intérêt assurément *plus actuel* ; nos écoliers ne s'en plaindront pas, je gage. Une autre et excellente chose a été dans le même ordre d'idées, la suppression des mots techniques d'un emploi si absolument spécial que leur présence dans les dictionnaires d'usage journalier provoquait une surprise bien légitime ; ils ont été remplacés également par les mots que la vulgarisation de plus en plus grande des sciences a introduits dans le langage courant.

La troisième innovation a porté sur les gravures qui illustrent agréablement le volume et facilitent la compréhension de certains termes. M. Gazier a pensé qu'il était parfaitement inutile de mettre sous les yeux la représentation d'objets que tout le monde connait ; il s'est encore écarté de ses prédécesseurs sur ce point et ne nous montre que la figuration des objets d'un emploi moins familier. A-t-il été bien inspiré ? Poser cette

question, c'est la résoudre, quelque désagréable que puisse être l'affirmative pour ceux qui ont jusqu'à présent suivi les errements ordinaires. Mais, est-il possible de marcher en avant sans faire crier les retardataires ?

Il convient d'ajouter à ces éloges qui ne s'adressent qu'à *l'auteur intelligent* un dernier tout aussi mérité et plus spécial à *l'honnête homme :* ce *Nouveau Dictionnaire* peut être mis entre les mains de tous, petits ou grands. On a eu soin d'écarter ce qui aurait pu blesser les yeux ou froisser les consciences les plus scrupuleuses et, par ce temps de littérature décadente, ce n'est pas pour l'ouvrage un mérite ordinaire. E. FLORENTIN.

SCÈNES DE LA VIE ARABE ; LALLA MOUINA, par le capitaine BOU-SAÏD
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Le drame mouvementé dans lequel l'auteur encadre ses « scènes de la vie arabe » est-il vrai, au moins dans ses grandes lignes ? Lalla Mouïna et le capitaine Karl d'Oberheim, dont le capitaine Bou Saïd nous raconte les tragiques aventures, ont-ils existé, ou sont-ils sortis tout vivants de l'imagination du romancier ? Celui-ci dit que le fond de son récit est vrai, mais en fait cela importe peu. Ce qui importe davantage, c'est que le récit soit intéressant, et il l'est ; il est même émouvant. Surtout l'auteur, qui connait les hommes et les choses de l'Algérie, nous dépeint, avec autant d'exactitude que de relief les mœurs et les paysages arabes. Dans les chapitres notamment où il raconte les expéditions lointaines de nos soldats perdus dans d'immenses plaines à la poursuite d'un ennemi presque insaisissable et fécond en ressources, il y a une vérité qui frappe le lecteur ; on croit assister aux scènes racontées. Des détails curieux sont donnés sur les Khouens de la grande confrérie mahométane de Sacoursy, dont il a été tant question ces dernières années.

En somme, livre intéressant qui nous présente réellement des scènes de la vie arabe, mais qui, à cause même de certaines de ces scènes, ne doit pas être mis indifféremment dans toutes les mains.

ROMOLA OU FLORENCE ET SAVONAROLE, par GEORGES ELIOT, traduit de l'anglais, par ANDRÉ-ALBERT DURADE. Deux volumes in-12 de 392-370 pages (1887). Prix : 1 fr. 25 le volume

Savonarole, dont l'âme mystérieuse et le sort éternel, préoccupaient le saint Pape Pie IX, est le véritable héros de ce livre. Georges Eliot (de son vrai nom Mary-Ann Evans) étant née protestante, ayant adopté plus tard, après beaucoup d'errements et d'égarements, les tristes doctrines d'Au-

guste Comte, n'a pu comprendre la grandeur de ce moine, ennemi des tyrans, ennemi du monde, de la richesse, du luxe, des plaisirs et qui voulait que Jésus-Christ et la liberté régnassent à la fois dans Florence Elle a vu, elle a admiré en lui l'opposition au Saint-Siège, cette obstination malheureuse qui l'a conduit à sa perte temporelle. Laissons donc de côté son opinion sur le célèbre dominicain, et voyons le roman où elle a placé cette austère figure.

Le principal personnage du livre est un bel et séduisant jeune homme, nommé Tito, que Romola, issue d'une grande famille, épouse, quoique l'origine de cet homme soit très obscure. Elle l'aime à l'excès, mais fière, pure, inflexible, comme une déesse de marbre, elle se détourne de Tito, à la première faute qu'il commet, et, il faut le dire, les femmes de Georges Eliot, ne pèchent pas en général, par la tendresse du cœur, et quoique la vie de l'auteur eût connu de grandes faiblesses, elle avait gardé dans l'âme, la rigueur presbytérienne et elle la transmettait aux créations de son esprit.

Romola se sépare de Tito, elle connait Savonarole par l'entremise d'un de ses frères, qui est lui-même religieux de saint Dominique. Éblouie, dominée par la grandeur morale du moine, elle s'incline sous sa main, lorsqu'il lui dit :

« Vous cherchez, ma fille, à faire votre volonté, c'est-à-dire autre chose que la loi à laquelle vous devez obéir. Et après? où trouverez-vous Dieu? Ce n'est pas ici une affaire de choix. Le bien est un fleuve qui découle du trône divin dans le sentier de l'obéissance. »

Elle obéit donc, elle prie, elle se dévoue aux bonnes œuvres, et, désabusée de l'amour humain, elle vit de contemplation et d'espérances ; son frère meurt saintement, les grandes fautes commises se découvrent et empêchent toute réconciliation entre les époux : Savonarole monte au bûcher et Romola reste isolée sur la terre, elle voit périr Savonarole dans les supplices et elle garde le souvenir de ses enseignements.

Étendue et profondeur d'esprit, ferme tracé des caractères, pénétration, sentiment exquis de la nature, voilà les principaux éléments du talent de Georges Eliot. Elle a moins de charme et de grâce que Georges Sand, auquel on l'a fréquemment comparée, mais combien moins dangereuse que cette sirène dont les chants ont égaré tant d'âmes tendres et faibles ! Je ne crois pas que l'auteur d'Adam Bede et de Romola ait sur la conscience les péchés que fit commettre Indiana.

Disons un mot de la traduction : elle est des plus médiocres : style lour- et pâteux, dont voici un exemple pris entre dix mille : « Ce court et impar-

fait triomphe d'insulter le Frate, qui disparut bientôt dans la voûte du vieux palais, fut comme le goût du sang sur le tigre. »

Nous demanderions volontiers au traducteur qui écrit en français (ou à peu près) pourquoi il appelle toujours Jérôme Savonarole: Girolama Savonarola ? La traduction, semble-t-il, s'étend aux noms propres traduisibles non moins qu'au surplus du texte. Ajoutons que l'expression : complots médiciniens, (avec un M minuscule) n'est pas admissible et elle revient continuellement.

LA VIE RÉELLE EN CHINE : Chang-Haï, par PAUL ANTONINI
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

L'auteur des *Chinois peints par un Français,* ouvrage qui, l'année dernière, à pareille époque, a obtenu un légitime succès, M. Paul Antonini, vient de publier un nouveau travail sur la Chine : *la Vie réelle en Chine :* Chang-Haï.

Les mêmes qualités qui ont fait la fortune de la première étude se rencontrent dans la seconde : clarté d'exposition, élégance et rapidité du style, force de la pensée... tout cela se trouve dans *la Vie réelle.* Et c'est encore la vie intime des Chinois qui est dépeinte.

On comprend en lisant ce livre que l'auteur poursuit la tâche qu'il a entreprise. Après avoir résumé tout ce qui touche à la vie privée et publique de ce peuple étrange de l'Extrême-Orient, de ces fils de Ran dont il connaît les qualités, dont il n'ignore pas les défauts, il devait en venir aux détails. C'est une ville, une cité qu'il étudie et s'il a choisi Chang-Haï, c'est, comme il le dit, parce que là vivent côte à côte des Chinois et des Européens. Là, se manifestent dans leurs œuvres deux civilisations; la civilisation païenne, la civilisation chrétienne, la croix se dresse en face des pagodes des idoles et des temples dédiés aux esprits.

La comparaison est facile, la conclusion se devine.

Après cela peut-être serait-on porté à croire que *la Vie réelle en Chine* est une étude grave et non attrayante, il n'en est rien cependant; car c'est précisément une des grandes qualités de l'auteur de savoir plaire, intéresser, amuser même, tout en exposant des faits vrais et sérieux

On rit franchement en faisant le voyage de Marseille à Chang-Haï, en visitant un intérieur chinois dans lequel on voit des bottes pendues à côté d'un jambon, en parcourant les rues de la cité murée, en lisant la description de la « chambre aux herbes ! » on est ému de pitié en face des petits martyrs d'une civilisation incomplète, ému aussi, mais d'une émotion bien douce, en lisant les pages où sont dépeintes les œuvres de la Mission, saisi

d'admiration en face du dévouement des religieuses auxiliatrices et des efforts multiples des missionnaires. Et puis on est pris d'un profond étonnement quand, arrivant à la partie réservée aux sociétés secrètes, on voit que la franc maçonnerie fait son œuvre en Chine comme en Europe.

M. Antonini s'est gardé comme d'une faute d'attaquer cette œuvre; il la montre seulement telle qu'elle est, fait ressortir avec humeur le côté comique de cette association, qui a des signes de ralliement des plus fantaisistes, des formules destinées à éloigner les pirates, les voleurs, les bandits... tous frères probablement. Enfin, il expose d'après des sources sérieuses la participation de la franc-maçonnerie à la célèbre révolte des Taïping, qui ruina l'empire pendant plusieurs années et faillit renverser la dynastie régnante. Le pauvre mandarin qui, le jour des rentrées des rebelles à Chang-Haï, consentit pour sauver sa vie à sortir de la ville suspendu à une corde et glissa ainsi tout au long des murs, dût trouver que les bandits, quelque fut leur nom, n'étaient pas de braves gens !

En résumé, nous ne pouvons que répéter pour *la Vie réelle en Chine* ce qui a été dit par la presse entière au sujet de la première étude de M. Antonini sur la Chine : ce livre a tout l'attrait d'un roman et, en même temps, c'est une œuvre forte, saine, écrite sans passion mais avec vérité comme aussi avec une parfaite connaissance des mœurs des Chinois.

IRLANDE (L') *depuis son origine jusqu'au temps présent*, par GAMERON
Un volume grand in-8° de 376 pages (1887). Prix : 4 francs

La cause de l'Irlande est une cause éminemment française, parce que c'est la cause d'un peuple opprimé et persécuté.

Nos aïeux aimaient et protégeaient les Irlandais ; à leur tour ces nobles victimes de l'intolérance anglaise répondaient à cette sympathie par un dévouement sans borne à la cause de la France; aujourd'hui encore tout ce qui est catholique dans notre pays aime ces énergiques et persévérants lutteurs; elle suit, avec la passion qu'on met à une cause sainte, les efforts des Irlandais pour reconquérir leurs droits, la liberté de vivre en citoyens jouissant de toutes leurs prérogatives, la liberté de n'être plus tyrannisés parce qu'ils ont conservé leur foi et leur Église lâchement abandonnées par l'Angleterre.

M. Gameron a fait donc une bonne œuvre en nous permettant d'étudier dans ses origines, dans ses phases, les luttes des Irlandais contre les Anglais, et pour nous permettre de mieux connaître les qualités de ce peuple vaillant, il nous a donné un aperçu de son histoire générale; nous parlant de sa conversion sous saint Patrick, nous relatant les principaux

événements depuis l'invasion normande jusqu'à la rupture d'Henri VIII avec le Saint-Siège, il nous fait assister à cette odieuse persécution qui, commencée par un roi parjure, se continue sous la cruelle Élisabeth, et se poursuit sous ses successeurs. Mais des jours meilleurs semblent luire : O'Connell apparaît comme un sauveur; sa mâle éloquence, son énergie, son dévouement obtiennent pour les catholiques le libre accès à toutes les fonctions militaires ou civiles.

Tout est-il terminé? l'union va-t-elle régner entre les deux peuples? la ténacité et la rapacité des Anglais protestants vont-elles désarmer? — C'est ce que l'avenir nous apprendra, car malgré le génie de O'Connell, la persévérance de M. Parnell, l'Irlande est toujours considérée comme une vassale et non comme une sœur.

Le livre de M. Gameron mérite le plus grand succès.

LA VIE D'UNE FEMME DU MONDE, par M. JULES SAMSON. Un volume in-12 de 324 pages (1887). Paris. Prix : 3 fr. 50

Joli et singulier livre Ce n'est pas un roman, ce n'est pas un traité de morale, ce n'est pas un traité d'économie domestique, et c'est tout cela à la fois. L'auteur prend une jeune femme à ses débuts dans le mariage et la suit jusqu'à la maternité; elle raconte, explique, enseigne les moindres détails de la vie, le trousseau, le contrat, les règles pour les dîners, pour les bals, pour les soirées intimes, pour les toilettes réglées selon les circonstances, conseils tous très pratiques et très modérés; la mère de la jeune mariée apporte sa part de sages avis, de réflexions sagaces, et l'on voudrait seulement que Dieu et sa loi tinssent une plus grande place dans les pensées de cette femme de bien. Le lecteur assiste aux réceptions de la charmante Marthe, il voit défiler le joli escadron des jeunes filles, des jeunes femmes qui assistent à ses dîners, à ses five-o'clock, petits portraits gentiment tracés, les dangers que peut courir une femme dans une vie toute mondaine sont indiqués avec finesse et les bons conseils nés de l'expérience de la vie, se retrouvent à tous les accidents, à tous les événements que le cours des choses amène forcément.

Pourtant au milieu de cette existence brillante, le malheur, la ruine éclatent comme un coup de tonnerre, et Marthe se montre aussi forte dans l'infortune qu'elle a été aimable dans le bonheur; elle réforme son luxe, elle renonce à ses plaisirs, elle devient l'appui de son mari, et lorsque la tempête est passée, lorsque la fortune revient presque entière, Marthe est mieux disposée encore à en profiter pour elle et pour les autres.

Toute cette histoire gentiment contée et zébrée de recettes, de recommandations pour la tenue d'une maison; elles ne sont pas faites pour la classe moyenne, elles incitent au luxe et c'est le seul défaut que nous leur reprochions.

ARTÈRES (LES) DU GLOBE, par PAUL BORY. Un volume in-4° de 399 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes. 1888. Prix : 5 fr. 50

Nous croyons devoir recommander sans arrière-pensée l'ouvrage de M. Paul Bory, les *Artères du globe*. Comme livre de vulgarisation, cet ouvrage est vraiment réussi. Il n'est pas banal comme tant de livres soi-disant composés à l'usage de la jeunesse; il n'est pas non plus au-dessus de la portée des adolescents sérieux qui recherchent autre chose que des lectures frivoles. L'auteur nous donne dans un bon résumé, les conclusions les plus vraisemblables, que les savants de nos jours ont tirées de leurs hypothèses ingenieuses et de leurs observations multipliées. Sans rien inventer de nouveau, il a mis à la portée de tous ce qu'il faudrait chercher dans des ouvrages d'un prix assez élevé.

Tout aurait été pour le mieux, si M. P. Bory avait fait de plus expresses réserves sur de certaines conclusions qui ne nous semblent pas certaines. Mais nous concevons que, dans ces études, un auteur se laisse aller à son enthousiasme, et qu'il oublie de temps en temps de discuter les affirmations de maîtres aussi hardis que séduisants. Dans tous les cas, nous avons ici affaire à un écrivain qui ose prononcer le nom de Dieu, et cela nous repose du spectacle écœurant qui nous peine tous les jours, quand nous voyons des écrivains parler de la nature en évitant soigneusement le nom de son auteur.

Le titre de l'ouvrage, sans être absolument explicite, est cependant assez transparent pour que l'on devine les matières qui y sont traitées. Les artères du globe, ce sont les fleuves. Nous les étudierons, dit l'auteur, dès leurs origines géologiques; nous remonterons à leurs sources diverses et aux causes qui les produisent; nous les suivrons dans leur marche tantôt vagabonde et tantôt tranquille et lente, en examinant les conditions variées de leur existence. Quand nous aurons vu ce qu'ils sont, nous les jugerons d'après leurs œuvres, nous tâcherons de saisir leur rôle et de faire la part du bien et du mal accomplis par eux sur leurs parcours. Après avoir ainsi gravi les hauts sommets, puis exploré la surface du sol, nous pénétrerons dans les entrailles de la terre, et nous constaterons, là encore, une circulation... toute aussi intéressante et féconde que celle de la surface... Nous examinerons le rôle social de ces artères, et leur

influence sur la race humaine; enfin nous assisterons aux manifestations de la vie implantée sur leurs bords par la nature ou par les efforts de l'homme.

Ce résumé, si incomplet qu'il soit, fait assez bien connaître le contenu du livre. Ajoutons que l'on y trouve des illustrations nombreuses, intéressantes et soignées. C'est donc faire un bon cadeau, que d'offrir à un jeune homme les *Artères du globe.*

AFRIQUE PITTORESQUE (L'). Le continent africain et les îles. Lectures choisies, par VICTOR TISSOT, avec illustrations. Un volume grand in-8° de VIII-407 pages. Paris, 1888. Prix broché : 5 francs

M. Victor Tissot, qui a tant voyagé et qui sait si bien raconter ses voyages, n'offre pas dans ce beau volume le résultat d'une exploration personnelle; il s'est contenté de choisir dans les relations des voyageurs, surtout des plus récents, environ 90 morceaux qui font connaître les parties principales de l'Afrique par leurs côtés les plus intéressants. Ces extraits variés, bien choisis et bien distribués, ont pour principal objet la description des pays et des mœurs et usages de leurs noirs habitants. Les voyageurs qui parlent s'appellent Stanley, Schweinfurth, Nachtigal, Barth, Baker, Burton, H. Duveyrier, E. Fromentin, Largeau, G. Revoil, l'abbé Bouche, X. Marmier, etc.

C'est assez dire la valeur, en même temps que l'intérêt de leurs peintures. Bien que le but du volume soit « plutôt de procurer du plaisir aux jeunes lecteurs que de préciser et d'étendre leur connaissance scientifique du grand continent (note de l'éditeur) » le plaisir n'ira pas sans une réelle instruction. De nombreuses et belles gravures représentant des villes, des monuments, des payages de toutes sortes, des scènes de mœurs, des types anthropologiques, etc., donnent à la lecture de ce livre le charme d'un voyage vraiment pittoresque.

Une seule critique : plusieurs récits ont des dates de mois et de jour, mais pas d'année. Une petite addition de l'éditeur pour compléter ces indications chronologiques aurait eu son utilité.

FLORA OU UNE MARTYRE DE ROME

traduit de l'anglais. Deux volumes in-12. Paris. Prix : 6 francs

Ce roman procède évidemment de *Fabiola;* il nous vient d'Angleterre, comme le chef-d'œuvre, tant de fois réédité, de l'illustre cardinal Wiseman. Flora, la martyre « imaginaire », est plutôt cependant la sœur d'Agnès que celle de Fabiola. Du reste, si dans cet ouvrage le principal personnage, celui qui fournit le titre, est imaginaire, la plupart des autres personnages

sont historiques; l'un des principaux est le diacre Laurent (Laurentius), dont l'auteur fait le frère de Flora. Dans son tableau de la société chrétienne au moment des persécutions de Dèce, de Valérien, il a même groupé des personnages d'autres époques; c'est là une des licences permises aux romanciers.

Il serait difficile de résumer en quelques lignes les nombreux événements qui se pressent dans ces deux volumes; cela n'aurait du reste aucun intérêt pour nos lecteurs, et n'est pas nécessaire pour le but que nous nous proposons et qui est de leur signaler un récit intéressant où les mœurs des chrétiens au moment des persécutions sont bien représentées. L'auteur déclare, dans une courte préface, que son « livre est écrit sans prétention littéraire » ; il l'a fait à Rome, au jour le jour, avec « l'intention de noter, dans leur première fraicheur, les impressions de dévotion éprouvées en plus d'un sanctuaire ». De là des descriptions, pour la longueur desquelles il sollicite un pardon qui lui sera facilement accordé par le lecteur, car elles sont généralement réussies.

Cet ouvrage est dédié, avec permission, à Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Voici le texte de la dédicace :

« Quand, de tous les points du monde catholique, va s'élever, cette année l'hymne du jubilé sacerdotal du Pape Léon XIII, et que, en témoignage de reconnaissance et d'amour, tous présenteront des offrandes au Pontife, eur pasteur suprême, qu'il me soit permis d'apporter, en tribut d'hommage, cette humble fleur, cueillie dans la poussière de la voie Appienne. »

Ajoutons que le livre se vend au profit des religieuses d'Italie, impitoyablement chassées de leur couvent et victimes d'une persécution plus odieuse que celle des Dèce et des Valérien, car elle vient après dix-neuf siècles de christianisme et est faite par des chrétiens.

MADEMOISELLE DE ROQUEMAURE, par la comtesse DE CASTELLANA-AQUAVIVA. Bibliothèque contemporaine. Un volume in-18 de 391 pages. (1887) Prix : 3 fr. 50

Ce roman écrit d'une plume distinguée retrace avec vérité et avec un joli coloris, des scènes mondaines : celle qui l'a conçu, connait le monde, ses séductions et ses périls, elle a placé au milieu de ces abimes couverts de fleurs, une charmante jeune fille, Sybille, que tous admirent et convoitent et qu'un seul aime. Elle l'aime aussi, il est digne d'elle et pourtant ceux qui devraient protéger Sybille, renversent sciemment et inconsciemment ses projets d'avenir. Son frère Jean, libertin, joueur, dissipateur, trouve que Raoul de Sévern n'est pas assez riche pour épouser Sybille, il ne trouverait

pas en ce beau-frère le complaisant prêteur dont il a besoin. Il les sépare à force d'intrigue.

La sœur ainée de Sybille, Véra, rencontre Raoul sur sa route ; elle est veuve, libre, riche, et Raoul lui plaît, il a oublié sa première affection, et l'ancien amant de Sybille devient son beau-frère. Elle, revenue des joies de ce monde, porte au Seigneur son âme blessée et elle devient sœur de charité. Je pense qu'elle n'aura pas lieu de regretter les ducs et les princes, ni le frère ni la sœur, qui ont jeté tant d'épines sur sa route.

Charmante œuvre à recommander aux femmes qui aiment les romans.

DÉCRET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE L'INDEX

Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, en date du 20 décembre 1887, condamne et proscrit les ouvrages suivants :

Ledrain E. : Histoire d'Israël. Première et deuxième parties. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1879-1882.

Lenormant François : Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux. — De la création de l'homme au déluge. Vol. 1. — L'humanité nouvelle et la dispersion des peuples. Vol. 2. Paris, 1880-1882-1884. *Auctor ante obitum laudabiliter declaravit se reprobare quiquid in suis operibus censura dignum Ecclesia indicaverit.*

Les Saints Évangiles, traduction nouvelle, par *Henri Lasserre*. Paris, 1887.

Los secretos de la Confession. Madrid, Establecimiento de G. Osler, 1886. — Et Sacramente Espureo Madrid, Imprenta de Ramon, 1887, Pseudonimo auctore presbytero *Constantio Miralta*.

Le même décret déclare rayé de la liste des livres à l'index l'ouvrage du R. P. Croiset, de la Compagnie de Jésus :

La dévotion au Sacré Cœur de N. S. Jésus-Christ, par un Père de la Compagnie de Jésus.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

Année électrique (l') ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de l'électricité à l'industrie et aux arts, par Ph. Delahaye, ancien élève de l'école polytechnique, 4e année. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Année musicale (l') octobre 1886-octobre 1887, par Camille Bellaigue Un vol. in-12 avec couverture tirée en neuf couleurs. Prix : 5 fr.

Au pays des Maurresques, par Théo-Critt. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Bérengère; récit du temps passé ; par Alphonse de Calonne. Précédé d'une lettre à J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18 jésus de xvi 311 pages Prix : 3 fr. 50

Charme rompu, par Léon de Tinseau. Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Conscience (la) psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire, par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne. Un vol. in-18 jésus de viii-290 pages. Prix : 3 fr. 50

DERNIÈRES PERSÉCUTIONS DU IIIᵉ SIÈCLE (les) Gallus, Valérien, Aurélien, d'après les documents archéologiques; par Paul Allard. Un vol. in-8ᵉ de XVIII-416 pages Prix : 6 fr.

DEUX ROIS; par le prince de Valori. In-8ᵉ de x-296 pages. Prix : 3 fr. 50

DICTIONNAIRE DES MÉTAPHORES DE VICTOR HUGO, par Georges Duval, préface de François Coppée, de l'Académie française. Un vol in-12. Prix : 5 fr.

DOCTRINE CATHOLIQUE (la) exposée d'une manière simple, méthodique, complète, à l'usage des collèges, des pensionnats, des catéchismes de persévérance, des communautés religieuses et des familles chrétiennes, par l'abbé Ch Portais, rédacteur des conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers. Deux vol. in-18 jésus. T. I : (le Dogme), x-443 pages; t. 2: (la Morale), 467 pages. Prix : 7 fr.

DONNA È MOBILE (la), roman parisien, par Eugène Guyon. Un vol. in-18 jésus de 310 pages. Prix : 3 fr. 50

ECOLE DE YASNAIA POLIANA (l'), par le comte Léon Tolstoï; première traduction française, par B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

EMAUX ET CAMÉES; par Théophile Gautier; 112 dessins de Gustave Fraipont Préface par Maxime du Camp, de l'Académie française. In-18 de 251 pages. Prix : 30 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

ESCRIME DANS L'ARMÉE (l'), par le commandant Dérué. Un vol. in-16 de 300 pages. Prix : 3 fr 50

ESSAI DE PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE; par Charles Richet, agrégé à la faculté de médecine de Paris. Un vol. in-18 jésus de XIV-195 pages avec figures Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque de philosophie contemporaine*)

ETUDES AGRONOMIQUES, par L. Grandeau, directeur de la station agronomique de l'Est, 2ᵉ série (1886-1887). Production et commerce du blé en Europe, aux Indes et aux Etats-Unis, engrais phosphatés, etc. Un vol. in-18 jésus de XII-331 pages. Prix : 3 fr. 50

ETUDES SUR LE THÉATRE CONTEMPORAIN, par P. Lefranc. Un vol. in-18 jésus de 253 pages. Prix : 3 fr.

FONCTIONNAIRES ET BOYARDS; par le prince J. Lubomirski. Deux vol. in-18 jésus T. I : XVI-335 pages; t. II, 311 pages Prix : 7 fr.

FUSION DES PARTIS (la), mémoire adressé au roi en juillet 18.4, par Carnot, lieutenant-général, membre de l'Institut de France. Un vol. in-18 jésus de 96 pages. Prix : 1 fr. 25

HISTOIRE ROMAINE, par Théodore Mommsen. Traduite par R. Cagnat, professeur au collège de France, et J. Toutain, élève de l'école normale supérieure. Tome IX, in-8 de 327 pages et 6 cartes. Prix : 8 fr.

JÉSUS-CHRIST ATTENDU ET PROPHÉTISÉ, conférences de Saint-Philippe du Roule (Avent et Carême 1886-1887), par l'abbé G. Frémont, vicaire à Saint-Philippe du Roule. Un vol. in 18ᵉ de XVI-450 pages. Prix : 6 fr.

JUBILÉ PONTIFICAL (le), par J. Cornély. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

JUIFS EN ALGÉRIE (les), par Georges Meynié. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLÈLE. Tome I, in-8ᵉ de IV-518 pages et portrait. Prix : 7 fr. 50

MÉMOIRES D'UN ROYALISTE, par le comte de Falloux, de l'Académie française. Deux vol. in-8ᵉ. Tome I, VI-600 pages; tome II. 594 pages. Prix : 16 fr.

MENDIANT DE LA COUDRAIE (le); par Ernest Faligan Un vol. in-18 jésus de 252 pages. Prix : 2 fr.

MES TIROIRS; par Raoul Frary. Un vol. in-18 jésus de IV-323 pages. Prix : 3 fr. 50

NEUVAINE DE COLETTE (la), Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

NOTICES LITTÉRAIRES sur les auteurs français inscrits au nouveau programme du brevet supérieur, par Emile Faguet. Un vol in 12 de 550 pages. Prix : 4 fr.

ŒUVRES DE LÉON CLADEL. N'a-qu'un-œil. Petit in-12 de LXXX-383 pages. Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

ŒUVRES ET CORRESPONDANCES INÉDITES DE D'ALEMBERT. Publiées avec introduction, notes et appendice, par M. Charles Henry. Un vol. in-8ᵉ de XX-356 pages. Prix : 7 fr. 50

ŒUVRES POÉTIQUES DE VICTOR DE LAPRADE. Pernette; le Livre d'un père. Petit in-12 de 324 pages Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

PARIS AUX CENT COUPS, par Aurélien Scholl. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

PARIS QUI DANSE, par Louis Bloch et Sagari. Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

PEINTRES FRANÇAIS CONTEMPORAINS, par Charles Bigot. Un vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 3 fr 50

PETITE MARTHE (la), roman parisien, par Henri Leriche. Un vol. in 18. Prix : 3 fr. 50

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant Un vol. in-18 jésus de XXXV-277 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

PIERRE SCHLÉMIHL, ou l'Homme qui a perdu son ombre; par Adelbert de Chamisso. Suivi d'un choix de ses poésies Dessins de Myrbach, imprimés dans le texte. Préface par Henry Fouquier. Un vol. in 4ᵉ, XVI-20. pages. Prix : 15 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

QUAND J'ÉTAIS MINISTRE, souvenirs personnels, par ***. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

RECUEIL DE TEXTES DES AUTEURS FRANÇAIS prescrits par le nouveau programme du 22 juillet 1887 pour l'examen du brevet supérieur, par Louis Mainard, professeur à l'école normale primaire de la Seine Un vol. in-12 de 1520 pages. Prix : 5 fr.

REGARD EN ARRIÈRE, récits et souvenirs, par Léon Aubineau. Un vol. in-18 jésus de 400 pages. Prix : 3 fr.

SÉDUCTEURS (les), par Gyp. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

TERRE (la), par Emile Zola. Un vol. in-18 jésus de 540 pages. Prix : 3 fr. 50

TESTAMENT DE BERTHE (le), par Arthur Tailhand Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr

THÉRÉSINE, roman par Albert Delpit Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

TOUT PARIS. Annuaire de la Société parisienne (1888, 4ᵉ année). Noms et adresses; high-life, colonie étrangère, fonctionnaires, corps diplomatique, monde politique, magistrature, armée, clergé, sciences, lettres, beaux-arts, haute finance, propriétaires et rentiers, etc., avec indication des châteaux et villégiatures, suivi d'un Dictionnaire des pseudonymes. Un vol. in-8ᵉ à deux colonnes de 752 pages. Prix : 12 fr.

TRENTE ANS DE PARIS, par Alphonse Daudet. Un vol. in-18 jésus illustré de 344 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur Japon*)

UNE AVENTURE EN PORTUGAL, par Arthur Morelet. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr 50

UNE FILLE DE FRANCE et sa correspondance inédite par L. de Beauriez. Un vol. in-18 jésus de 220 pages. Prix : 3 fr. 50

USAGES ET RÈGLES DE LA PROFESSION D'AVOCAT. Jurisprudence, ordonnances, décrets et lois, par Mᵉ Cresson, avocat à la cour d'appel de Paris. Deux vol. in-8ᵉ de 427 pages. Prix : 15 fr

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXIII. N° 2 Février 1888

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DISCOURS ACADÉMIQUE DE M. LE DUC DE BROGLIE

Monsieur,

Tous ceux qui ont connu, aimé, vénéré M. de Falloux retrouveront sa ressemblance dans le portrait que vous venez de tracer. Ils s'étonneront même, non que vous ayez rendu si pleine justice à ses grandes qualités (un esprit élevé comme le vôtre ne pouvait y rester insensible), mais que vous ayez pu découvrir, je dirais presque deviner tant de traits de sa vie intime pleins d'originalité et de charme que, dans la retraite où il vivait, ses amis seuls croyaient avoir pu apprécier. Je n'éprouve pas cette surprise, car je n'ignorais pas avec quel soin vous avez étudié votre modèle, et une indiscrétion, que vous excuserez, j'espère, m'a fait connaître quel moyen vous avez heureusement imaginé pour suppléer à ce que vous n'auriez pu savoir par vous-même.

La description que vous venez de nous faire de la demeure de M. de Falloux au Bourg-d'Iré nous a appris que vous avez voulu visiter ce beau lieu, objet des prédilections de son propriétaire et où la plus grande partie de sa vie s'est écoulée; mais vous ne nous avez pas mis au fait du détail le plus piquant de cette visite. C'est sans prévenir personne, m'a-t-on dit, et sans vous nommer que vous êtes allé, comme un passant inconnu, vous mêler aux habitants de la contrée où est situé le Bourg-d'Iré, et vous entretenir avec eux afin de surprendre dans leurs propos, sans qu'ils se fussent mis en garde, le souvenir qu'ils conservaient du châtelain de leur voisinage. Vous avez même voulu faire causer dans leur franchise rustique les paysans qui l'abordaient familièrement tous les jours; et là, recueillant de toutes les bouches mille preuves touchantes, soit de la bonté de son cœur, soit de la grâce de son esprit, voyant surtout avec quelles bénédictions était prononcé, jusque dans les plus humbles chaumières, ce nom que vous aviez entendu plus d'une fois maudire par les factions, vous vous êtes plu, m'a-t-on assuré, à convenir que vous appreniez pour la première fois à le bien connaître. Si la malveillance, et la calomnie qui n'ont pas épargné M. de Falloux jusqu'à sa dernière heure, avaient accrédité quelques préventions dans votre esprit, elles devaient tomber, en effet, devant ce témoignage spontané de la voix populaire. J'imagine pourtant que c'est surtout en pénétrant dans l'asile même que M. de Falloux s'était choisi que

vous avez achevé de faire pleine connaissance avec sa personne. Là, en effet, tout a été créé par lui et tout porte son empreinte. Ce manoir a une histoire qui est celle même du progrès des idées de son maître. C'était un coin de terre inculte et presque inaccessible, ensanglanté plus d'une fois par les combats de la chouannerie : des plants de genêts poussés à la hauteur d'homme étaient tout préparés pour servir d'abri aux complots des réfractaires. M. de Falloux en avait fait un beau domaine d'un accès ouvert et riant. De vieux arbres enchâssés dans les haies vives et bordant des chemins creux avaient servi de couvert à plus d'une embuscade : on a respecté leur antiquité; mais ce ne sont plus que les ornements de magnifiques pelouses, où s'étalent au soleil de grands bœufs, lauréats des comices agricoles. Ces pâtres, ces laboureurs, ce sont bien les fils des rudes partisans qui, naguère, à la voix d'un chef, se levaient pour faire le coup de fusil derrière lui : c'est parmi eux que M. de Falloux a trouvé les compagnons dévoués d'une vie de paix et de travail. Voilà comment un gentilhomme vendéen (il aimait à s'appeler ainsi), sans quitter le sol natal ni faillir à la foi de ses pères, était devenu le modèle d'un propriétaire bienfaisant d'aujourd'hui. Mais passez le seuil de ce château dont le profil élégant et sévère se détache à l'horizon. Là, l'aspect change, tout vous parle du royaliste et du chrétien qui a voulu vivre et mourir devant les images de la grandeur séculaire de l'Église et de la Monarchie : le culte des traditions du passé, joint à l'intelligence des conditions des temps nouveaux : tout est là. Voilà l'homme. Et c'est dans ce cadre et sous cette lumière dignes d'elle que vous avez vu cette noble figure se dessiner devant vos yeux.

C'est bien aussi sous ces traits que vous nous l'avez dépeinte. Vous nous avez montré M. de Falloux recevant à sa naissance, avec le sang qui circule dans ses veines, des opinions toutes faites et héréditaires, monarchiques et catholiques, véritable symbole de dogmes politiques autant que religieux, auquel il adhère avec la pieuse soumission de l'enfance : avant l'âge de la réflexion, il est enrôlé dans la fraction la plus militante d'un parti. Mais dès qu'il a jeté un regard sur la société qui l'environne, ses vues et ses idées s'étendent, et sans cesser de confesser tout haut et même de défendre à tout venant sa foi traditionnelle, il éprouve le besoin d'en élargir la base et de la transformer par l'étude en une conviction réfléchie. Ce qu'il continue de croire par le sentiment et par le cœur, il veut aussi y adhérer par la raison. Ce travail de l'esprit sur lui-même est à peine achevé que survient cette suite d'événements imprévus qui l'appelle, au milieu d'une tempête, à prendre part à la direction de l'État. L'avènement au pouvoir était un moment critique, car il fallait ou déserter ses principes, ou les faire passer en application. L'épreuve n'étonne pas M. de Falloux : parmi les vœux qu'il a formés pour le triomphe de sa cause et le bien de son pays, il fait choix de celui qu'il lui paraît à la fois possible et urgent de réaliser, et autant il mettait d'ardeur à en réclamer, autant il va déployer d'habileté pour en assurer l'accomplissement. La veille il s'attaquait franchement aux idées, il va manier adroitement les hommes, et tendant la main à ceux qu'il combattait hier, c'est sur le champ de bataille

même qu'il leur offre et fait accepter par eux un terrain de conciliation. En six mois de ministère, il a fait un acte dont l'effet va survivre bien des années à son pouvoir.

Le lendemain commencent, pour M. de Falloux, ces longs jours de solitude et de retraite qui ne devaient finir qu'avec sa vie : retraite féconde, car vous nous en avez décrit l'utile emploi, mais traversée, hélas ! par trop de douleurs et de souffrances. Dans cette nouvelle phase de son existence, c'est toujours le même homme, la physionomie n'est pas changée : c'est le même tempérament moral, fait d'ardeur et de raison ; le même mélange de chaleur d'âme et de largeur d'intelligence et, comme vous l'avez si bien dit, de vaillance et de souplesse. Quand, à de rares intervalles, pour remplir un devoir impérieux, il se fait encore entendre ; quand il prend la plume à défaut de la parole, c'est bien toujours pour combattre les adversaires de ses chères convictions et relever leurs attaques ; mais c'est toujours aussi pour leur tenir le langage de l'homme d'État qui a su à quel prix s'achète une victoire, et, dans l'entraînement de la lutte, pense aux conditions de la paix future. D'ailleurs ce n'est jamais ni aux amis ni aux ennemis seuls qu'il s'adresse, mais à un public plus étendu, à la France entière dont il connaît les exigences et veut ménager même les préjugés. Peu lui importe alors si, par les précautions qu'il prend pour ne pas blesser sans profit ceux qu'il veut convaincre, il lui arrive parfois de mécontenter ceux qu'il veut servir. Chacun de ses écrits est tout ensemble une généreuse confession de foi et un modèle de sens politique.

Ce caractère général qui fait l'unité de la vie de M. de Falloux, vous avez voulu en retrouver l'expression dans chacun de ses actes ou de ses discours publics dont plusieurs vous ont semblé, non sans raison, assez importants pour mériter un examen particulier. Vous vous êtes acquitté de cette tâche de manière à laisser bien peu de chose à faire après vous. Je me garderais bien, par exemple, de rien ajouter à ce que vous avez dit de l'éloquence de M. de Falloux, du charme de sa parole toujours vivement improvisée, de cette élégance de la forme qui, loin d'atténuer, relevait encore la vivacité des saillies et accroissait la portée du trait, de même que plus le fer est finement aiguisé, plus le dard pénètre avant dans les chairs. Certaines de ses répliques, dites-vous, appartiennent à l'histoire. Vous dites vrai. Elles durent, parce que sous une forme lapidaire, ce sont des maximes gravées pour l'instruction de tous les temps et de tous les pays : celle-ci, par exemple, que vous auriez pu citer, si bien faite pour élever l'âme des hommes d'État au-dessus de la bassesse de certaines calomnies : « L'injure suit la loi des corps physiques et n'acquiert de gravité qu'en proportion de la hauteur dont elle tombe » ; et cette autre, expression d'un vœu qui n'a pas toujours été exaucé : « La France ne veut ni des gens qui ne sont capables de rien, ni de ceux qui sont capables de tout. »

Je n'ai qu'un regret, vous me permettrez de l'exprimer, c'est que vous ne nous ayez pas rappelé dans quelle circonstance (pourtant très fameuse) cette éloquence, qui visait si haut et frappait si juste, s'est révélée pour la

première fois à l'assemblée qui n'attendait rien de pareil de la jeunesse encore inconnue de M. de Falloux. Il y avait là un contraste qui dut en accroître l'effet et que vous auriez pu heureusement relever. C'était au lendemain d'une de ces secousses révolutionnaires qui, en portant quelques chefs au pavois, retombent si durement par l'arrêt subit de l'activité sociale sur ceux qui vivent de leur travail. Le gouvernement issu de la révolution de février 1848 avait dû pourvoir à des misères pressantes par des ressources factices, auxquelles son trésor épuisé ne pouvait plus suffire; les ateliers nationaux où l'on ne travaillait guère étaient devenus une sorte de camp retranché où se fortifiait, derrière des barricades, une foule qu'on avait eu l'imprudence de bercer de fausses espérances, et l'imprudence plus grande encore de laisser armée tout entière. Leur dissolution était devenue nécessaire, tout le monde en convenait sur les bancs de l'Assemblée constituante: chacun le disait tout bas, un seul eut le courage de venir le dire tout haut à la tribune, avec quelle mesure, avec quels égards vraiment fraternels pour le malheur, avec quel soin de rechercher tous les tempéraments possibles d'une si pénible transition, le texte conservé du rapport de M. de Falloux est là pour l'attester. Mais pendant qu'il parlait, un sourd frémissement parcourait tous les rangs : on savait que dans les quartiers éloignés l'appel aux armes avait déjà retenti; le flot montait, on l'entendait mugir et la première vague, le lendemain, faillit emporter l'Assemblée tout entière.

Quelle scène, Monsieur, et comme vous auriez su la peindre! Pour trouver une situation pareille où la parole ait eu le caractère d'un grand acte, il faut remonter jusqu'à Cicéron haranguant le Sénat romain pendant que Catilina est aux portes. Le cardinal de Retz, après avoir dépeint le sang-froid du président Molé descendant l'escalier de la grand-chambre au milieu d'une multitude ameutée contre lui, s'écrie dans un transport d'admiration : « S'il n'y avait pas quelque chose de singulier à dire qu'il y a eu de notre temps un homme plus courageux que M. le Prince et que le grand Gustave, je dirais que c'est M. le Premier. » De M. de Falloux aussi l'histoire pourra dire que le courage civil s'éleva chez lui, ce jour-là, à une hauteur que ne dépasse pas l'intrépidité du guerrier sur le champ de bataille Grand exemple et utile leçon pour cette jeunesse dont l'éducation morale vous tient si justement à cœur, et qui, réservée peut-être à plus d'une épreuve, a besoin qu'on lui enseigne avant tout la fermeté d'âme. Vous avez placé l'image de M. de Falloux à la tribune dans un médaillon achevé : pourquoi nous avoir refusé le plaisir d'en faire le centre et le personnage principal d'un tableau d'histoire?

L'éloquence de M. de Falloux, vous nous l'avez fait remarquer, malgré la passion contenue qui lui donnait tant de force et de flamme, restait toujours maîtresse d'elle-même. Ce trait distinctif de son talent oratoire n'a jamais été plus visible que dans un autre de ses discours dont vous avez rappelé l'occasion. C'est quand il eut à défendre cette expédition de l'armée française à Rome, préparée par le général Cavaignac pour sauver une tête sacrée du poignard des assassins : résolue par les ordres d'une assemblée

républicaine, mais dénoncée ensuite comme une trahison par beaucoup de ceux qui l'avaient votée, quand le hasard d'une élection leur eut enlevé le pouvoir avec la majorité. Collègue de notre illustre confrère M. de Tocqueville, qui gérait à côté de lui le ministère des affaires étrangères, il eut à descendre dans l'arène pour le préserver d'injustes attaques. Cette fois aussi, l'émeute, bien que vaincue, restait toujours menaçante, et à la vivacité des débats tels que nous les représente le compte rendu officiel du temps, aux interruptions, aux murmures qui couvrent à tout moment la voix de l'orateur, on voit qu'il s'agit encore ici d'un combat plutôt que d'une discussion. Et cependant, malgré cette lutte ardente, M. de Falloux conserve assez de calme pour décrire dans des termes d'une majestueuse beauté le rôle incomparable assigné par la Providence à cette cité romaine, deux fois qualifiée par l'histoire de ville éternelle, deux fois capitale, non pas d'un État, mais d'un monde. Puis, suivant le fil de sa déduction comme s'il n'entendait même pas le trouble qui se fait autour de lui, il s'élève à de hautes considérations sur les conditions nécessaires à l'indépendance de l'Église dont la pleine liberté de son chef était à ses yeux la seule garantie. Question toujours renaissante qui émeut si vivement toutes les consciences chrétiennes et que la courageuse résignation de Pie IX comme la sagesse consommée de Léon XIII maintiennent toujours présente à la pensée de tous les esprit réfléchis et politiques de l'Europe.

Il est aussi difficile que méritoire de bien comprendre les sentiments qu'on ne peut pas partager. On ne pouvait vous demander de vous associer à la vivacité, à la ferveur des opinions monarchiques qui respirent dans tous les écrits de M. de Falloux; mais vous leur avez rendu justice quand vous affirmez qu'il ne croyait pas que la royauté pût se faire accepter de la France sans se régler sur l'esprit du temps, et qu'il avait pour maxime que le passé, par cela seul qu'il est passé, ne suffit pas au présent M. de Falloux n'aurait pas exprimé sa pensée en meilleurs termes. Mais vous nous avez raconté un trait de sa jeunesse qui a dû vous expliquer, comme à moi, comment il était arrivé à se faire une idée si intelligente et si large du rôle assigné à la royauté, dont il appelait le rétablissement de ses vœux.

Avant de se mettre au travail pour écrire l'histoire de Louis XVI, cette œuvre de jeunesse, où respire déjà toute la beauté de son âme, il s'était imposé la tâche de lire méthodiquement, la plume à la main, tous les mémoires de l'histoire de France, depuis Villehardouin jusqu'à Mirabeau. Et qu'avait-il dû voir dans cette patiente étude? Quel spectacle lui avait présenté ce que vous appelez si bien le travail de la Monarchie à travers les siècles! Une même institution et une même maison royale, non seulement associée pendant huit cents ans, mais présidant à tous les développements civils, politiques et sociaux d'une nation. Je ne m'étonne pas de l'impression profonde que dut lui faire un pareil spectacle. Rien n'était plus propre à frapper un esprit curieux et réfléchi que ce rôle vraiment sans pareil de la royauté française, toujours prête, à toutes les époques, à s'accommoder de tous les changements (ce n'est pas assez dire), à s'approprier tous les progrès qui se font autour d'elle à tel point qu'à chaque pas

que fait notre patrie vers son unité et vers sa grandeur, l'historien se demande si c'est la royauté qui mène la France, ou la France qui fait sa royauté à son image. Je n'ai pas de peine, en vérité, à me représenter cette suite de tableaux et de portraits qui, passant devant les yeux de M. de Falloux, durent ravir son imagination juvénile.

Ceux qu'il rencontre d'abord, ce sont les premiers Capétiens, chevaliers bardés de fer et seigneurs suzerains de quelques principautés féodales ; mais déjà au pied et à l'abri des remparts de leur château se groupent d'humbles corporations d'artisans, de modestes communes, de villes : premier germe de ce tiers état qui sera un jour la nation tout entière. L'instinct de la royauté lui fait tendre la main à ces acteurs obscurs, ignorants eux-mêmes des grandeurs de leur destinée future. Voilà déjà Philippe-Auguste à Bouvines, confiant l'oriflamme royale aux milices communales de la ville de Paris. Puis voilà saint Louis et ses fils, premiers justiciers de leur royaume, entourés de ces conseillers et de ces légistes qui, réunis en parlement, doteront la France d'une magistrature indépendante et sauront élever la loi au-dessus de la force et du privilège. Bientôt c'est Charles VII conduit à Reims au pied des autels par la main d'une fille du peuple. A la première aurore des temps modernes, c'est François Ier entouré de toutes les splendeurs de la Renaissance et donnant, par la fondation du Collège de France, la parole à la liberté de la science ; c'est Henri IV inscrivant dans le Code les garanties de la tolérance ; c'est Louis XIV s'arrachant un instant à l'éclat incomparable des lettres et des armes qui l'environne, pour écouter Colbert, et imprimer avec lui l'essor à cette richesse commerciale et industrielle qui doit changer la face économique de la société tout entière. Enfin, c'est Louis XVI, le héros préféré de M. de Falloux, qui, avant de livrer lui-même sa tête aux bourreaux, a encore le temps d'effacer du Code la honte de la torture et de faire cesser les derniers vestiges de la persécution religieuse. Quelle histoire et quelle famille ! quelle moisson de grands hommes et de grands rois ! quelle souplesse dans l'institution ! quelle fécondité dans la race ! Quand une branche cesse de fleurir, une autre la remplace pleine d'une sève rajeunie et renouvelée. C'est sous la vive impression, je dirai presque sous la dictée, de ces souvenirs que M. de Falloux s'était tracé à lui-même le modèle des relations qu'il croyait possible, facile même, d'établir entre la royauté de ses affections et la démocratie de nos jours. Il ne lui demandait après tout d'avoir pour les droits et les exigences de la génération présente que les égards tant de fois témoignés aux vœux, plus timidement exprimés, des générations passées. Vous dites que quelques esprits étroits lui ont reproché d'être royaliste autrement que le roi. Je ne sais qui s'est cru en droit de lui faire ce reproche, mais je sais qu'il aurait répondu qu'il était au moins royaliste comme la royauté française l'a été pendant huit siècles.

Vous aviez le désir, je n'en doute pas, de n'être pas moins équitable en appréciant les actes de M. de Falloux qu'on a pu croire plus particulièrement dictés par ses convictions religieuses ; mais ici la suite des faits vous amenait naturellement à traiter de la loi fameuse qui porte son nom, qui

demeure l'acte principal de sa vie, et que personne ne s'attendait à vous voir approuver dans son ensemble. Avant de motiver les critiques que vous aviez à faire, vous avez cru nécessaire de demander à l'Académie la permission de parler avec franchise en faisant la promesse de n'user de ce droit qu'avec réserve; cette précaution était superflue, la franchise est toujours bien venue à l'Académie, et la réserve comme la politesse vous sont trop naturelles pour que personne pût craindre de vous y voir manquer. D'ailleurs on peut critiquer librement la loi de 1850 qui a cessé d'être. C'est plutôt moi, Monsieur, obligé pour vous suivre sur ce terrain de prendre la cause des morts et des vaincus, qui ai le droit de réclamer toutes les libertés de la défense.

J'en userai, si vous le voulez bien, pour contester l'opinion que vous paraissez vous être faite de l'état des esprits au moment où M. de Falloux présenta la loi de 1850. L'avantage très peu flatteur de mon âge peut donner sur ce point à mes souvenirs plus de précision qu'aux vôtres. Vous semblez croire qu'à ce moment, la liberté d'enseignement était accordée de plein gré par tout le monde, qu'on n'avait qu'à tendre la main pour la recevoir et que l'État qui, jusque-là, avait eu le monopole de l'instruction publique, était tout prêt à y renoncer. La liberté était offerte, dites-vous, mais c'est la domination qu'on voulait. Vous ne tenez vraiment pas assez de compte de la trace qu'avaient laissée les débats engagés, pendant les dix dernières années de la monarchie de 1830, débats éclatants et passionnés, dont la presse et la tribune avaient retenti et où les défenseurs officiels de l'enseignement de l'État n'avaient jamais mis la bonne grâce que vous leur prêtez à se laisser dépouiller de leur privilège. Vous avez pourtant rappelé plusieurs de ces discussions en y mêlant des noms dont le souvenir m'est bien cher. Eh bien! j'ai assisté, en effet, à l'une d'entre elles avec un intérêt filial : j'ai entendu le rapporteur de la Chambre des pairs exposer sur les droits réciproques de l'État et des citoyens en matière d'enseignement, ces maximes de droit public que vous rappelez et auxquelles il resterait à démontrer que la loi de 1850 ne s'est pas conformée; mais à peine cet exposé fini, j'ai vu aussi (comment l'oublierais-je? je crois le voir encore) le représentant le plus accrédité et le plus éloquent de l'enseignement de l'Etat, l'illustre Victor Cousin, se lever tout debout dans la fière attitude que beaucoup de ceux qui m'écoutent ont connue, pour proclamer que le prétendu droit à la liberté d'enseigner était une *chimère*, que l'enseignement était par essence un *pouvoir public conféré par la loi*, dont l'État pouvait peut-être partager gracieusement l'exercice, mais jamais se laisser contester le principe. Vous voyez que la discussion ne se maintenait pas, comme vous le pensez, dans des régions sereines et que tout le monde ne disait pas comme vous que ce que l'État fait, tout Français doit pouvoir le faire, s'il en est digne et capable.

Je sais bien que, depuis lors, la constitution de 1848 avait établi dans l'un de ses articles le principe de la liberté d'enseignement; mais comme la Charte de 1830 en avait fait autant, et que l'exécution n'avait pas suivi la promesse — comme il y a d'ailleurs plus d'une manière d'éluder un

principe en prétendant l'appliquer — on était excusable de ne pas placer une confiance absolue dans trois lignes écrites sur une feuille de papier qu'une pointe de sabre, vous le savez, ne devait pas tarder à déchirer.

Non, Monsieur, il faut rester dans la vérité : la liberté d'enseignement en 1850 n'était pas une liberté offerte, c'était une liberté conquise, conquise par les armes de la justice, par les efforts éloquents des généreux amis de M de Falloux que vous avez nommés, les Montalembert, les Ravignan, les Dupanloup, après une de ces luttes de la parole qui sont l'honneur des pays libres. La conquête peut avoir ses excès, mais elle a toujours ses exigences. Quand on est entré péniblement en possession d'un bien longtemps disputé, on est inquiet de le perdre et on cherche avec un soin jaloux les moyens de le garder. Quand on a obtenu de Henri IV, à Nantes, la promesse de la tolérance, on demanda les Chambres de l'Édit et les places de sûreté pour la garantir, et l'histoire prouve que même ces précautions ne sont pas toujours suffisantes. Beaucoup des dispositions de la loi de 1850 que vous critiquez ont eu ce caractère défensif et n'ont malheureusement pas été plus efficaces.

J'ajouterai que pour faire cette conquête, qu'ils n'auraient peut-être jamais obtenue à eux tout seuls, les défenseurs de la liberté d'enseignement avaient eu besoin de chercher hors de leurs rangs des auxiliaires, et qu'ils en avaient trouvés même de très imprévus. Ceux-là, j'en conviens, n'apportaient pas leur concours et même leur collaboration à la loi nouvelle par un amour pur et pleinement désintéressé pour la liberté, car ils l'avaient combattue jusqu'à la veille encore avec une extrême ardeur et la commotion de 1848 ne les avait qu'à moitié convertis ; mais ils venaient offrir d'accorder cette liberté, non pas à tous les Français, comme vous, Monsieur, — non, — à l'Église catholique seulement et à ses ministres pour obtenir d'elle en récompense son appui contre des théories subversives que la révolution récente avait fait éclore et dont ils voulaient préserver l'enseignement populaire. Et dans cet échange, dans cette concentration des forces, pour parler le langage d'aujourd'hui, qu'ils avaient hâte d'opérer afin de tenir tête à l'esprit révolutionnaire, ils ne se montraient pas difficiles sur les conditions du contrat. Ils proposaient, par exemple, de livrer d'un seul coup toute l'instruction primaire aux congrégations religieuses. Vous vous rappelez que cette proposition fut faite dans la commission où M. de Falloux, pour préparer sa loi, avait eu l'art de réunir et de faire vivre en paix les vieilles troupes de la cause qui lui était chère et ses nouvelles recrues, et que les procès-verbaux de cette petite assemblée en font foi. C'est très exact, mais vous ne nous dites pas de qui partit la proposition et cependant les mêmes procès-verbaux le nomment, et c'est un nom qu'il n'est pas permis d'oublier. Ce fut M. Thiers, vous le savez bien (pourquoi me forcez-vous à le dire ?) qui en prit l'initiative dans des termes pleins d'une vivacité charmante, comme ceux dont il savait habituellement revêtir sa pensée. « Ah ! s'écria-t-il, si l'école devait toujours être tenue, comme autrefois, par le curé et son sacristain, je serais loin de m'opposer au d'éveloppement des écoles pour les enfants du peuple ! » Des témoins

très dignes de foi (car ce sont ceux qui tenaient la plume) m'ont souvent raconté que le procès-verbal (genre de document réservé de sa nature et qui n'a pas le mot pour rire) n'a même pas osé aller jusqu'au bout de cette piquante saillie et que parmi les maitres, objets de ses préférences et de ses regrets, M. Thiers ajoutait au curé et à son sacristain, même le sonneur de cloches, fût-il un peu ivrogne. C'était une plaisanterie à coup sûr, mais M. de Falloux qui était homme à l'entendre n'y est pourtant jamais entré, et je ne la rapporte que pour faire voir que, s'il eut, en effet, comme vous le dites, à réprimer quelques excès de zèle, ce fut de la part de ses alliés, non de celle de ses amis.

Je n'ai pas l'intention, vous le comprenez, de m'engager à votre suite dans la discussion des détails de la loi de 1850 Je ne suis pas assez sûr de le faire d'une main aussi légère que la vôtre pour imposer au brillant auditoire qui m'écoute l'aridité et l'ennui d'un examen rétrospectif de ce genre. Je me garderais même de discuter et surtout de justifier les mesures de rigueur prises à ce moment contre des maitres objets de l'admiration de votre jeunesse, si, dans l'émotion que ce souvenir vous cause encore après tant d'années, vous n'aviez négligé de faire une distinction pourtant essentielle. Vous n'avez pas fait la différence de la loi de 1850 elle-même, et de l'application qu'elle reçut comme des modifications graves qu'elle subit après le coup d'État du 2 décembre, par suite d'une réaction politique à laquelle M. de Falloux ni aucun de ses amis ne se sont jamais associés. C'est alors surtout, il eût peut-être été bon de s'en souvenir, que le silence fut imposé à des voix éloquentes, et que l'Université dont les membres se trouvèrent privés, par un décret, de toutes les garanties que la loi leur assurait, resta livrée au bon plaisir ministériel. Je ne mentionne ce point qu'en passant, afin que chacun soit traité suivant ses œuvres. D'ailleurs même avec cette réserve, peut-être ferions-nous mieux, dans les jours agités où nous vivons, d'être sobres de récriminations de ce genre. Au milieu des vicissitudes politiques qui font si rapidement passer sous nos yeux le pouvoir de main en main, quel est celui de nous qui n'ait vu, malgré les droits acquis et les garanties légales, frapper des têtes vénérées, blanchies au service de la France et briser la carrière d'hommes éminents dont le seul tort était de déplaire à une opinion dominante? Et si aucune époque n'est exempte de péché à cet égard, ce n'est plus qu'affaire de comparaison et il n'est pas sûr que 1850 ne la soutienne pas mieux que d'autres dates.

Laissons donc de côté ces orages qu'apportent et qu'emportent tour à tour les souffles mobiles de la politique: quand une loi a duré et subi l'épreuve du temps et de l'application, c'est par ses effets généraux qu'il la faut juger, non par les incidents du début: la loi de 1850 a été pendant près de trente ans la charte de l'instruction publique en France. Elle a naturalisé la liberté d'enseignement dans les lois comme dans les mœurs, à ce point qu'on peut bien encore l'attaquer indirectement, la traiter en suspecte et en ennemie, lui disputer l'air et le jour: on ne nous propose plus d'en supprimer le principe. Grand service rendu aux droits et à la

dignité du citoyen et que vous devez apprécier, Monsieur, puisque ce principe est le vôtre Mais l'Université, qui vous est justement chère, en a-t-elle souffert autant que vous le dites? Si votre tableau n'était pas chargé de couleurs un peu noires, il nous faudrait donc croire que, pendant plus d'un quart de siècle, ce grand corps a été soumis à un joug pesant, livré sans défense à une concurrence organisée pour le détruire, privé par le découragement de ses maitres de l'éclat de son enseignement, découronné et déchu. De bonne foi est-ce donc là ce qui est advenu? J'hésite à le penser en présence de tant d'illustres confrères qui m'écoutent, qui ont grandi au sein de l'Université même, pendant cette période, pour s'élever de degré en degré à la renommée dont ils jouissent, sans que le public ait cessé un instant de se presser autour de leurs chaires. Je le crois encore moins quand je songe aux pas rapides et aux succès mérités qui vous ont élevé vous-même, avant que la loi de 1850 eût disparu, au poste élevé où l'Académie vient d'aller vous chercher Avez-vous donc vu tant d'abaissement autour de vous à chacune des étapes de votre brillante carrière? Pour nous, simples spectateurs ou pères de famille, qui n'avions pas cessé de confier nos enfants à l'Université, elle s'est toujours montrée à nos yeux telle que vous venez de la dépeindre, milice laborieuse et modeste, entourée de l'estime publique, parce qu'elle est vouée au culte de ses hautes études qui maintiennent dans l'âme de la patrie l'amour du vrai et du beau et auxquelles j'espère que vous n'allez pas laisser porter trop d'atteinte par la multiplicité et la mobilité de programmes. Nous n'avons vu avec d'autres époques qu'une seule différence: c'est qu'elle n'était plus calomniée. Heureux effet de la liberté! Déchargée du pouvoir exclusif et excessif dont elle était investie, elle a cessé d'être le point de mire d'injustes attaques. Non, elle n'avait rien à envier ou à regretter, quand M. Nisard dirigeait son école normale, et que Jean-Baptiste Dumas présidait les conseils supérieurs d'instruction publique: et puisque vous avez parlé de ces conseils, vous me persuaderez difficilement que l'Université fût humiliée parce que ses chefs y siégeaient non pas en tutelle, mais en compagnie des premiers dignitaires de l'État, de ceux qui s'étaient placés par leur mérite à la tête de toutes les carrières et qui venaient apporter à l'éducation de la jeunesse le concours de leur expérience de la vie et de leur sens pratique, nécessaire peut-être pour tempérer ce qu'il y a parfois d'étroit et d'abstrait dans la pédagogie professionnelle.

Et quant aux anciens adversaires de l'Université, aux défenseurs victorieux de la liberté d'enseignement, il en est que j'ai connus familièrement, et j'affirme que chez eux aussi l'effet pacificateur de la liberté s'était fait sentir et qu'ils ne songeaient nullement à supprimer une concurrence qu'ils ne redoutaient pas. C'était par exemple un étrange prétendant à une domination cléricale que ce grand Père Lacordaire qui, après la proclamation de l'Empire, trouva Notre-Dame trop proche des Tuileries, et sa voix trop retentissante dans le silence de la tribune et de la presse, et se réfugia dans la retraite de Sorrèze pour y élever, sous l'œil de Dieu, en face d'une magnifique nature, une jeunesse chrétienne dans l'amour du droit et de la

liberté. C'est là, vous le savez, que l'Académie l'alla prendre pour le faire recevoir dans ses rangs par un homme d'État protestant et entendre de sa bouche l'éloge de la liberté américaine. Quand il mourut, qui est-ce qui, au nom de l'Académie, lui rendit un complet hommage? Une des plus pures gloires du corps universitaire: Saint-Marc Girardin. Que nous étions donc loin à cette époque de récriminer contre la loi de 1850 ! Enfin, il est tout naturel que vous ne sachiez pas, mais il m'est permis de rappeler que quand le très indigne successeur que l'Académie avait donné au Père Lacordaire racontant sa vie, à la place même où vous êtes, dut le féliciter d'avoir rouvert l'accès de l'enseignement aux grands ordres monastiques qui en avaient été autrefois l'honneur, il déclarait hautement ne voir dans cette résurrection que le germe et la promesse d'une liberté d'association de droit commun, accordée à tous les citoyens sans distinction de culte et de profession. Voilà comment sous les yeux, et à côté de M. de Falloux, on commentait l'un des articles les plus critiqués de la loi de 1850.

Ce langage, pourrait-on le tenir aujourd'hui? Aurait-il chance d'être écouté? Et le père Lacordaire, si Dieu n'avait pas abrégé ses jours, aurait il pu les finir en paix dans sa chère solitude de Sorrèze? N'aurait-il pas dû s'en bannir lui-même, si mieux il n'eût aimé en être enlevé par la force? Et cette liberté d'association nous est-elle donnée? nous est-elle même promise? Ceux qui en parlent encore ne nous avertissent-ils pas d'avance que le bienfait en sera refusé à toutes les sociétés religieuses, même à celles qui se consacrent au service des pauvres et des mourant? Ah! Monsieur, est-ce donc en 1850 que vous avez vu des hommes de parti ne demander la liberté que pour exercer la domination?. . . . .

. . . .

Mais vous n'êtes pas seulement, monsieur, le représentant d'une haute autorité officielle : vous êtes aussi un moraliste consommé, et, après toute une vie vouée à l'étude de la jeunesse, vous aurez la légitime ambition de tracer vous-même, en votre nom, après Fénelon, et après Rousseau, un système complet d'éducation, destiné à l'usage et conçu dans l'esprit des générations modernes. Vous ne voudrez pas laisser votre œuvre imparfaite, et le jour où vous songerez à l'achever, vous savez, comme moi, non pas seulement à quels doutes d'esprits curieux, mais aux troubles de quelles consciences alarmées, vous aurez à répondre. Ils sont nombreux, en effet, dans notre France si anciennement chrétienne, ceux qui pensent ce que disait l'illustre M. Guizot, en présentant sa grande loi d'instruction primaire : que partout où l'enseignement a « prospéré, une pensée reli- » gieuse a été unie dans ceux qui la répandaient au goût des lumières et » de l'instruction », et qui ne voient pas sans inquiétude cette pensée pâlir et disparaître à tous les degrés de l'instruction publique de notre pays. Ceux là vous demanderont, n'en doutez pas, si le regard scrutateur si intelligent que vous avez porté sur le fond intime des jeunes âmes ne vous a pas appris que les enseignements religieux, bien que les plus élevés de tous, sont ceux pourtant qu'elles acceptent le plus aisément, que c'est sous cette forme que la vérité et la vertu leur deviennent le plus doucement

familières, et si vous ne pensez pas que c'est aux instituteurs de tous les âges qu'a été adressée cette suave parole tombée autrefois des lèvres divines : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Ils voudront savoir si pour donner courage à ceux qui entrent dans la vie, contre les épreuves qui les attendent, on peut — oui ou non — se passer même de leur indiquer quel est le but de cette courte existence; s'il faut limiter leurs vœux et leurs efforts aux bornes de l'horizon terrestre, ou leur apprendre à porter leurs regards au delà ! Enfin, c'est eux qui vous diront que, mis en face d'un fait sans pareil comme l'avènement du christianisme qui a tout changé dans le monde, mœurs, lois, idées, relations des hommes et des peuples entre eux, ils n'ont jamais réussi à comprendre comment on pourrait, je ne dis pas en donner l'intelligence, mais même en faire le récit sans commencer par expliquer ce qu'on en pense.

Et laissez-moi vous dire aussi que, pour répondre à ces interrogations pressantes, il ne suffira pas absolument de leur rappeler, comme vous venez de le faire tout à l'heure, dans un noble langage, que l'enseignement public sera toujours, comme l'est celui de l'Université, puisé aux sources les plus hautes et nourri dans les doctrines de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Leibnitz. Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, en voilà beaucoup, Monsieur, jamais trop pour des esprits déjà mûrs comme le vôtre, avides de connaître et capables de choisir; mais plus qu'il n'en faut, peut-être, pour la simplicité de l'enfance et pour lui donner cette impulsion vers le bien, dont la puissance, comme celle de toutes les forces morales et matérielles, dépend essentiellement de l'unité de la direction.

Me permettrez-vous la plus indiscrète des suppositions et peut-être la moins fondée? Il me semble parfois que vous devez trouver vous-même un peu compliquée la tâche que vous assignez aux instituteurs d'aujourd'hui, en leur demandant de concilier des doctrines si diverses, surtout quand vous la comparez à la voie plus facile qu'aurait indiquée à ceux de son temps votre prédécesseur Rollin. Alors ne vous est-il jamais arrivé de dire tout bas ce que Corneille met dans la bouche du magistrat romain, opposant l'unité du culte chrétien à la multiplicité brillante des dieux de Virgile et d'Homère :

> Et si je dois ici dire ce qu'il m'en semble,
> Des nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble.
> Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.

Vous ne vous offenserez pas de ce souvenir; car vous savez que, dans cette incomparable tragédie, le sage Sévère dispute au généreux Polyeucte la prédilection du poète.

Et puis cet abri d'un spiritualisme élevé que vous offrez à l'enseignement public pour reposer en quelque sorte sa tête, au milieu du conflit orageux que livrent autour de nous les vents de toute doctrine, l'y laissera-t-on longtemps en paix? Vous savez que l'asile n'est déjà plus respecté : au nom du principe une première fois faussé et forcé suivant moi de la liberté de conscience, on conteste à l'État le droit de faire enseigner aussi bien une

philosophie quelconque qu'une religion, et l'existence de Dieu, la vie future, toutes les croyances chères aux âmes généreuses rejoignent dans la même proscription les dogmes révélés. La croyance à l'auteur de la nature, comme on disait encore naguère, n'est pas traitée moins dédaigneusement que la foi au surnaturel. Philosophes et chrétiens sont désormais mis en interdit de la même manière, et n'ont plus rien à se reprocher les uns aux autres Puis là-dessus on s'en va gravement effacer le nom de Dieu avec aussi peu de respect pour la rime que pour la raison, non seulement des vers de Racine, mais des fables de La Fontaine, et qui sait? peut-être aussi des chansons de Béranger, si on en vient (car il ne faut désespérer de rien) à en faire des livres scolaires? Vous souriez, Monsieur, de ces puérilités au nom du bon sens et du bon goût. Mais le bon sens, le bon goût, la bonne grâce qui n'auront jamais de meilleurs interprètes que vous, quand ont-ils suffi pour contenir des passions déchaînées et arrêter les conséquences logiques d'un raisonnement? Comment s'étonner qu'on ne veuille plus laisser ce nom de Dieu nulle part quand les voix les plus éloquentes et les moins suspectes n'ont pu réussir à lui maintenir même une place dans la loi? Vous connaissez comme moi ce passage de la *Divine Comédie*, où le Dante met en présence le roi des régions infernales disputant avec un condamné qui veut lui prouver son innocence. « Ah ! dit l'ange malin, ne raisonne pas avec moi, car tu sais que je suis logicien. » Jamais n'a été exprimé par un plus piquant emblème avec quelle tyrannie certaines idées, une fois admises, exercent jusqu'au bout, sans pitié, leur irrésistible empire.

J'ai cru, monsieur, rendre hommage au caractère élevé dont vos écrits font foi en exprimant aussi librement sur quoi peuvent porter nos dissidences. Cette liberté même vous donne l'idée de la franchise affectueuse qui règne dans toutes les relations de la compagnie, heureuse aujourd'hui de vous recevoir. J'ai entendu raconter (je ne sais si l'anecdote est véritable) qu'au temps du premier Empire, Napoléon, recevant un jour un des fades littérateurs de cette époque qui, pour lui complaire, passait la mesure décente de la flatterie, fut saisi lui-même, devant ce spectacle de la servitude, du dégoût que Tacite a si bien peint chez les Césars de Rome, et dit en souriant à cet adulateur empressé : « Ah ! laissez-nous au moins la république des lettres. »

Entrez, Monsieur, dans une des cités principales de cette république dont le nom ne vous effraye pas. Elle n'exclut personne : elle est quelquefois, hélas ! victime de la proscription, elle ne l'exerce jamais. Venez occuper dans cette société ouverte à tous les esprits généreux la place qui vous a été justement réservée.

MÉMOIRES D'UN ROYALISTE, par le COMTE DE FALLOUX de l'Académie française. Deux volumes in 8° de 600-594 pages. Prix : 15 francs

Malgré la très courte durée des fonctions officielles qu'il a remplies soit comme député, soit comme ministre, M. de Falloux a laissé une trace

ineffaçable de son passage dans nos assemblées et dans les conseils du gouvernement.

Rentré dans la vie privée, il y trouva d'autres devoirs et fit bientôt de son domaine du Bourg-d'Iré un modèle pour tous les agriculteurs de la contrée, en même temps qu'il en faisait pour tous les grands propriétaires, le type des œuvres et des fondations charitables qui peuvent améliorer le sort des populations rurales.

M. de Falloux est du petit nombre de ceux dont la retraite n'a pas amoindri le rôle. Il n'a cessé d'exercer une influence considérable sur l'opinion, principalement dans toutes les questions intéressant, en France, la cause monarchique et la cause catholique. On ne peut donc pas s'étonner de l'empressement avec lequel étaient attendus les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui.

Cette attente ne sera pas trompée et l'on trouvera dans ces *Mémoires* non seulement l'histoire des grandes luttes publiques dont M. de Falloux a été l'un des champions les plus éminents. en compagnie de Berryer et de Montalembert, de Mgr Dupanloup et du P. Lacordaire ; mais aussi beaucoup de détails intimes, beaucoup de documents inédits ; et sur les hommes et sur les choses de notre temps, des révélations et des appréciations contre lesquelles malheureusement il y a souvent à se tenir en garde.

Le dernier discours académique de M. le duc de Broglie, que nous avons reproduit ci-dessus, a dit à nos lecteurs mieux que nous ne pourrions le faire, toute la valeur de cet homme d'État. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de leur mettre sous les yeux un passage qui leur montrera l'esprit humoristique qui anime les *Mémoires* que nous leur annonçons.

« Quand la charrette à bœufs, seul mode de transport dans tous les environs de Segré, était employé par des châtelains, ils faisaient placer sur la paille des fauteuils en velours d'Utrecht, sous des cerceaux couverts de toile, en cas de pluie ou de soleil. Et c'était là du luxe, car, le plus souvent, on montait à cheval avec les enfants en croupe, attachés par le milieu du corps. La charrette et les bœufs étaient offerts aussi à l'évêque en tournée pastorale, et mon enfance a été réjouie par une aventure dont l'un des acteurs existe encore à l'heure où j'écris.

» M. de Meaulne recevait au château de Vallière, dans la paroisse de la Potherie, le très vénérable évêque d'Angers, M. Montaut des Iles, et devait le conduire dans notre paroisse, celle de Bourg-d'Iré. Trois fauteuils étaient dressés sur la paille et sous la toile, un pour l'évêque, un pour son grand-vicaire, l'abbé Régnier, aujourd'hui cardinal-archevêque de Cambrai,

et le troisième, derrière les deux premiers, pour le châtelain Le garçon bouvier, son aiguillon à la main, stimulait les bœufs quand ils se ralentissaient, et les suivait derrière quand le chemin, devenu trop étroit, ne présentait plus qu'une longue et profonde flaque d'eau. A un moment, voyant la charrette engagée dans un de ces défilés, M. de Meaulne se lève et s'écrie : « Arrête tes bœufs, mon gars ! » et il est obéi; puis, se tournant vers l'évêque : « Monseigneur, vous ne sortirez point d'ici que vous ne m'ayez changé mon vicaire! — Mais, mon bon monsieur, vous n'y songez pas, c'est une très mauvaise plaisanterie. — Non, non, monseigneur, je ne plaisante pas. Je vous l'ai déjà demandé et vous me l'avez refusé; mais je tiens une bonne occasion et je ne la lâcherai pas. Cet abbé-là n'est point fait comme un autre, il prêche toujours sur l'enfer et ne veut jamais promettre la vie éternelle à la fin de ses sermons; il me donne des cauchemars dont je ne suis pas remis au bout de vingt-quatre heures ! » La résistance de l'évêque et de l'abbé Régnier fut héroïque, mais enfin il fallut capituler; on capitula : » Touche tes bœufs, mon gars ! » dit alors M. de Meaulne et l'on se remit en route. Au retour de la tournée pastorale, le vicaire de la Potherie fut nommé curé, avec exhortation à plus d'indulgence, et, à la fin d'une longue carrière redevenue paisible, M. de Meaulne laissa le château de Vallière à son gendre, M. de Rochebouët, père du général de Rochebouët, mon excellent voisin d'aujourd'hui. »

LA DUCHESSE DE BERRY ET LA COUR DE LOUIS XVIII

par M. Imbert de Saint-Amand. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Avec M Imbert de Saint-Amand, on se repose agréablement des situations échevelées et irritantes dans lesquelles nous placent la plupart des publications modernes. C'est une consolation et un charme de rencontrer, dans sa galerie déjà considérable, des figures majestueuses ou gracieuses dont il ne nous montre que les sourires ou les larmes. Cette fois, nous lui savons un gré infini d'avoir rétabli sous leur vrai jour deux physionomies que l'accumulation de nos catastrophes et de nos désastres commençait à environner de nuages : le roi Louis XVIII et la duchesse de Berry.

Louis XVIII a eu ce malheur, que, placé entre l'ancien régime et la société nouvelle, il fut condamné à encourir tout à la fois les rancunes de l'un et les méfiances de l'autre. Le parti de la cour s'accoutuma à voir en lui un transfuge, mais ces préventions s'apaisent aujourd'hui et l'on reconnait que Louis XVIII dut subir, pour remonter sur le trône, le con-

cours de Fouché et de Talleyrand qui lui furent imposés par le Sénat impérial.

Mais c'est Mme la duchesse de Berry qui est la véritable héroïne de ce nouveau livre de M. Imbert de Saint-Amand. Il nous a rendu cette figure irrégulière mais charmante, dans toute la grâce et toute la fraicheur de sa première jeunesse : « Ce qui pouvait adoucir ses regrets (à la mort de Louis XVIII), dit-il en finissant, c'est la pensée qu'elle ne lui avait jamais donné un moment de chagrin ou même de contrariété et qu'elle n'avait jamais cessé d'être une princesse selon le cœur du roi. » Rien de plus vrai.

Malheureusement cette princesse fut victime d'un malentendu qui exerça une grande influence sur le reste de sa vie.

Très Française de cœur, de goût, d'esprit, d'intention et d'adoption, Marie-Caroline était restée Napolitaine par un trait de physionomie que sa nouvelle famille ne voulut pas comprendre Comme elle avait été admirable lors de l'assassinat de son époux, et plus admirable encore avant, pendant et après la naissance du duc de Bordeaux, que son courage, son énergie, son entrain béarnais, ses prévisions et jusqu'à ses songes, élevèrent à l'état d'événement surnaturel, on crut pouvoir faire pour elle comme pour une horloge dont on arrêterait les aiguilles à l'heure marquée par un épisode inoubliable. On s'obstina à faire de cette princesse de vingt-deux ans une Valentine de Milan, une veuve de Malabar, décidée à enfermer pour toujours dans le tombeau de la victime de Louvel, et, plus tard, dans le berceau du royal enfant, sa jeunesse, son ardeur, ses plaisirs, sa vie. On ne consentait pas à la voir autrement que sous ses longs voiles de deuil, et on ne lui permettait d'en sortir que pour montrer, à son front, l'auréole d'une maternité providentielle. Or, elle avait droit aux deux épithètes que Platon a appliquées au poète : *léger* et *sacré*. Sacrée, elle l'était, cette jeune mère d'un enfant que toutes les voix saluaient alors comme le sauveur de la monarchie et de la France. Légère, elle l'était aussi, par sa nature primesautière, originale, un peu fantaisiste, ennemie de l'étiquette, à l'étroit dans le cérémonial de la cour, s'en échappant comme un oiseau de sa cage, plus disposée à endurer la douleur que l'ennui. A deux reprises, elle avait été héroïque. Seulement, l'héroïsme a cela de terrible, qu'il n'est pas un état normal de l'âme. Quand il cesse d'être soutenu par les circonstances, par un sentiment profond ou une sensation extraordinaire, quand l'âme rentre dans sa température habituelle, l'héroïsme ne sait plus où se prendre. Il devient un rôle, et dès que le rôle ne *porte* plus l'acteur, il lui pèse. Comme la pratique du superflu dégoûte du nécessaire, il n'est pas rare de voir ces mêmes âmes, après s'être déséquilibrées pour monter

plus haut, se déclasser pour descendre plus bas. La hardiesse de l'envolée présageait la chute.

On aimerait à revenir sur la naissance du duc de Bordeaux, accompagnée de circonstances telles, qu'un événement fort explicable offrit les caractères d'un véritable miracle ? La duchesse de Berry annonçant qu'elle accoucherait sans souffrance, qu'elle était sûre que l'enfant serait un fils, qu'elle en avait la révélation surhumaine, et que saint Louis lui était apparu en songe « ouvrant son manteau constellé de fleurs de lis et lui présentant un joli petit garçon » ? — A quoi bon ? Il suffit d'être vieux et foncièrement royaliste pour avoir ressassé cent fois ces souvenirs, d'autant plus douloureux aujourd'hui, que les illusions furent plus douces, l'enthousiasme plus sincère et plus unanime. G. DE F.

VOLONTÉ, par GEORGES OHNET. Un volume in-12 de 420 pages
Prix : 3 fr. 50

Le nouvel ouvrage de M. Ohnet ne serait ni meilleur ni plus mauvais que tous les autres s'il n'y avait taillé un rôle particulièrement élevé à la femme mariée, à la mère de famille. Il y a trop longtemps que l'on ne nous montre plus que des femmes ayant une mauvaise conduite. La famille après tout n'est pas si mal composée de nos jours que l'on n'y puisse rencontrer que des épouses délaissées et des maris trahis. Dieu merci, des ménages semblables forment le petit nombre et tout porte à croire qu'ils le formeront encore longtemps. Il ne faut pas prendre comme règle les exceptions que les romanciers se sont complus à révéler aux lecteurs. Nous allons, du reste, être débarrassés, je crois, pour un certain temps de ce parti pris d'exagération. Il se produit en ce moment un retour à la vérité. Les romanciers naturalistes deviennent moins mauvais et les indécis commencent à croire que du côté de l'honnêteté pourraient bien être les éditions à tirages considérables.

M. Ohnet paraît s'être approché de la note juste cette fois et sans que *Volonté* soit encore un livre à présenter à tout le monde, il montre cependant un réel progrès sur ses aînés. Il faut reconnaitre, du reste, que l'auteur n'était jamais descendu dans les bas-fonds pestilentiels que certains semblent affectionner. Est-ce là la raison des attaques aigres-douces dont il a été et est encore l'objet ou ces attaques sont-elles dues simplement à une jalousie d'écrivains voulant suivre le courant qui les ramène à l'honnêteté, au bon sens et trouvant la place occupée par un rival qui ne semble pas devoir se laisser mettre dehors par le simple et traditionnel : *Ote-toi de là que je m'y mette*. Mystère ! peut-être est-ce au mélange de

ces deux sentiments que nous devons d'assister à cette lutte qui divise le camp des romanciers.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que féliciter M Ohnet d'avoir accentué un peu plus cette fois la note morale qui réhabilite la femme dans son ouvrage. Qui sait, nous en arriverons peut-être au genre de *l'Abbé Constantin!* Pour le moment nous n'en sommes pas là et, s'il y a du bon dans *Volonté*, le mauvais l'emporte encore de beaucoup dans l'intrigue. Un jeune homme gaspillant la fortnne amassée par ses parents; épousant une jeune fille pauvre dont la famille a été jadis bienfaitrice de la sienne, puis la délaissant et la trompant au bout de quelque temps pour une autre femme, mariée elle aussi, mais si peu que ce mari n'est là vraiment que pour sauvegarder le respect des *apparences*. Telle est la trame du récit. Viennent s'enchevêtrer là-dedans un richissime banquier, vert galant sur le retour, heureux familier de cette même personne, qui finit par s'apercevoir qu'il est trompé et s'en venge en cassant les reins, financièrement parlant (*sic*), à son rival, la propre fille dudit banquier, un bon garçon de fille, au courant des frasques de son papa, faisant payer en humiliations à l'objet des préférences de son père la *protection* que celui-ci lui accorde, puis encore un monsieur, ami de tous et de toutes, une manière de Brummel irrésistible qui pense amener la femme du jeune dissipateur héros de l'histoire à se donner à lui en la désespérant par la conduite de son mari, et pour ce faire, encourage celui-ci le plus possible à coqueter et conquêter ailleurs que chez lui. Ces divers personnages s'agitent et se démènent dans une série d'intrigues dont il n'y a pas grand bien à dire et qui feraient de l'ouvrage, comme nous le disions en commençant, un livre ni plus mauvais ni surtout meilleur que la plupart si on n'y rencontrait pas le type très bien tracé de cette honnête femme, trahie, abandonnée par son mari aux entreprises de son ami et qui malgré tout conserve, dans son infortune, sa dignité et sa vertu. Il n'est pas possible d'analyser plus à fond cet ouvrage, mais nous croyons que chacun pourra juger d'après ce compte rendu forcément incomplet à qui convient la lecture de *Volonté* ou pour mieux dire, à qui elle ne convient pas.

J. DE NEUVILLE.

ROME ET LE JUBILÉ DE LÉON XIII, par J. CORNELY

Un volume in-12 de 249 pages. Prix: 3 francs

M. Cornely est un des pieux pèlerins qui sont allés aux pieds du Saint Père protester de leur foi. Montrer qu'il reste encore en France des descendants de ces fils chéris de l'Église qui ont toujours été les soutiens

les plus fermes de la papauté ne lui a pas suffi; il a voulu encore faire publier en volume les impressions qu'il a ressenties à ce grand spectacle de l'univers entier attestant son filial amour pour le prisonnier du Vatican. Puisse ce travail, comme il l'espère, contribuer à une œuvre de foi catholique et de propagande religieuse. Les lecteurs trouveront dans ce volume non seulement la description détaillée des imposantes cérémonies du jubilé et de la canonisation des nouveaux saints, mais encore des révélations intéressantes sur la diminution de l'antagonisme entre les partisans de la souveraineté pontificale et ceux de la souveraineté royale en Italie. Deux passages nous ont paru mériter plus particulièrement l'attention à des titres différents. Nous les transcrivons pour permettre à chacun de juger l'ouvrage de M. Cornely.

« Soixante mille pèlerins dont trente-cinq mille Italiens, cinq mille Français, quatre mille Allemands, deux mille Espagnols, mille Anglais.

» Cinquante-deux cardinaux, cinq cent soixante évêques.

» Exposition vaticane: dix-huit cents caisses déballées, cinq cents au Vatican non ouvertes, huit cents à la gare, neuf cents en route. On construit une salle nouvelle pour quatre-vingt-dix mille bouteilles de vins.

» Valeur des objets reçus et annoncés : soixante millions; dons en argent : quatorze millions. »

. . . .

« ..... Moyennant quoi, le Pape aussitôt, s'efforcerait de se rapprocher de l'Italie, de l'aimer autant que l'Église, de travailler à sa grandeur, de l'aider à dominer le monde, d'accepter les lois de garantie, de sortir souvent, de bénir le grand peuple italien, etc. »

« ..... On commence à espérer autour du Vatican, à appréhender autour du Quirinal. On a raison des deux côtés..... »

Nous regrettons d'avoir à signaler des négligences de style telles que celles-ci :

« Il trouva le moyen d'aller *pincer* dans sa fibre la plus sensible le cœur des catholiques. »

Et plus loin :

« Les gens qui nous ont laissé toutes ces gaietés sépulcrales, devaient *fièrement s'amuser sur le dos des nations vaincues.* »

Et encore :

« Nous avons un *satané amour* des solutions qui nous a déjà fait commettre un tas de bêtises. »

Assurément, nous savons que M. Cornely possède un style plus soigné,

Il est infiniment fâcheux qu'il n'ait pas jugé à propos de revoir avec attention un livre que tous les catholiques auraient voulu pouvoir trouver auss bon dans la forme qu'intéressant par le sujet. H. LEJEUNE.

RICHELIEU ET LA MONARCHIE ABSOLUE, par le vicomte D'AVENEL
Tome III. Un volume in-8°. Prix: 8 francs

M. le vicomte d'Avenel a entrepris un ouvrage considérable, dont trois volumes ont déjà paru : ouvrage considérable par le vaste sujet qu'il a embrassé et par les recherches nombreuses auxquelles il s'est livré pour rencontrer des documents inédits. Ce n'est pas une histoire du règne de Louis XIII qu'il s'est proposé d'écrire : il a voulu faire autre chose et s'attaquer à un sujet plus spécial, bien que plus intéressant encore pour notre histoire, en étudiant de près la révolution politique accomplie par Richelieu. « L'établissement de la monarchie absolue en France, a-t-il dit en commençant son travail, le rôle et l'influence de cette forme nouvelle de gouvernement, le système administratif qu'elle a engendré, tel est le sujet de cette étude. »

M. d'Avenel a successivement traité toutes les branches de la vaste administration créée et réorganisée par Richelieu : les volumes déjà parus sont consacrés au roi et à la constitution, à la noblesse et à sa décadence, aux finances, à l'armée, à la justice, aux cultes, à la marine, au commerce. Dans le dernier, l'auteur doit s'occuper de l'administration provinciale et de l'administration communale.

On comprend qu'il est impossible de donner l'analyse d'un livre contenant des sujets aussi variés et pour lesquels, d'ailleurs, l'auteur a produit un nombre de documents tellement considérable que la critique en serait impossible dans un court article de journal. M. d'Avenel ne s'est pas dissimulé que son œuvre serait en butte à des attaques un peu de tous les côtés ; il s'est engagé, en effet, dans une voie passablement nouvelle, et il le fait avec une rare indépendance, ne craignant ni l'opinion de ceux qui voudraient faire croire qu'il ne pouvait y avoir rien de bon sous l'ancienne monarchie, ni l'opinion de ceux qui prétendent, au contraire, que l'on doit tout y admirer. « Aux uns et aux autres, dit M. le vicomte d'Avenel, l'auteur répondra qu'il n'aurait eu ni le courage ni le goût de travailler pendant plusieurs années pour soutenir une thèse, mais qu'il a écrit en toute bonne foi et sans théorie préconçue un livre d'histoire. »

Le dernier volume paru comprend deux sujets également intéressants à titres divers : l'armée — avec la marine, bien entendu — et les cultes.

M. d'Avenel trace un tableau complet de ce qui concerne nos forces militaires. Pour l'armée, il s'occupe successivement du recrutement, des effectifs, des grades, de l'enseignement et de l'armement, de la tactique et de la discipline, des corps spéciaux, des services administratifs et du budget de la guerre. Richelieu, avec son vaste génie et son activité dévorante, ne laissait aucune question de côté et voulait, autant que possible, tout perfectionner. Mais aussi il n'admettait pas les difficultés financières. Or, comme le dit M. d'Avenel, c'était un terrible bourreau d'argent. Lui-même l'a avoué dans ses mémoires : « Si le roi se résolvait à la guerre, il fallait quitter toute pensée de repos et d'épargne... L'argent est inutile aux rois, s'ils ne s'en servent aux occasions nécessaires à leur réputation et à leur grandeur, et fermer les yeux à la dépense c'est le meilleur usage qu'on puisse faire à leur avantage. » Sur ce chapitre, Richelieu n'admettait pas la discussion ; et il faut reconnaître que si on dépensa, en effet, trop d'argent pour ne pas aboutir à une banqueroute, qu'il entrevoyait, du reste, sans s'en alarmer outre mesure, du moins sut-il mettre nos forces de terre et de mer sur un pied parfait.

En 1639, le budget de la guerre s'élevait à la somme de 86 millions, se décomposant comme M. d'Avenel a pu l'établir, ainsi : sommes entrées à Paris ou en province et dans le Trésor public et employées avec une destination connue, 31.500,000 fr. ; sommes employées sans justification, 30,000,000 fr. Le surplus provenant de l'impôt des étapes et subsistances, est réservé et utilisé sur place dans les provinces pour l'entretien de l'armée. Or, évalués au taux actuel de la valeur, ces 86 millions représentent, d'après M. d'Avenel, 516 millions d'aujourd'hui, et comme il fait remarquer que la population était moitié moindre que de nos jours, ils correspondent à un milliard. Mais encore cette charge énorme était presque encore doublée par les frais de recouvrements annuels, qui montaient à 40 millions, et par les rentes, intérêts accumulés des frais de recouvrements des années précédentes, qui s'élevaient à 328 millions.

Les efforts faits par Richelieu pour relever notre marine et les résultats obtenus sont encore plus remarquables que ce qu'il a pu faire pour l'armée, d'autant plus que pour cette grande œuvre M. d'Avenel fait remarquer que les dépenses furent beaucoup plus modérées. Le grand mal pour les deux branches si importantes de notre administration, mal qui, il faut le reconnaître, a été et sera malheureusement de tous les temps, ce sont les malversations qui furent déplorables pour l'armée comme pour la marine.

Nous voudrions pouvoir suivre M. d'Avenel dans toutes ses recherches, qui lui ont permis de tracer un tableau véritablement vivant de notre

ancienne administration et, par le fait, de notre ancienne société officielle et administrative, sans monotonie, sans aridité, car s'il est foncièrement érudit, il est aussi écrivain élégant. Mais, nous l'avons déjà dit, cette analyse est impossible. Nous ne dissimulerons pas que quelques points de son travail sont discutables et que, malgré le luxe de documents cités par lui avec un soin infini, plus d'une de ses assertions ne sont pas encore toujours suffisamment démontrées. Mais comment pourrait-il en être autrement dans une œuvre aussi vaste et aussi variée?

La seconde partie du volume est consacrée aux cultes : recrutement du clergé et nominations aux bénéfices, évêques et administrations religieuses; clergé paroissial; propriétés et charges du clergé; la dîme; l'église officielle; libre renaissance religieuse et ordres nouveaux; rapport de l'Église et de l'État; liberté de conscience : les protestants. Nous ne pouvons qu'indiquer ces chapitres, dont chacun présente un égal intérêt, le dirons-nous, offre presqu'une œuvre d'actualité en ce moment. M. d'Avenel touche là à de nombreux et graves sujets et nous nous permettrons de lui signaler le chapitre traitant des propriétés et des charges du clergé comme contenant peut-être quelque appréciation sur lesquelles nous attirons son attention d'autant plus volontiers qu'il pourra y revenir, car son livre aura certainement les honneurs d'une seconde édition. Nous croyons notamment que M. d'Avenel a donné une évalution des biens du clergé qui ne repose sur aucune base solide. A l'aide de divers documents incertains et d'appréciations évidemment arbitraires, il arrive à attribuer au clergé le quart de la propriété foncière en France. On sent que lui-même hésitait à conclure, car il mentionne un mémoire dressé par Richelieu en 1625, évaluant cette part au tiers de la France, d'autres documents parlant d'un cinquième, et il adopte d'après cela le quart comme moyenne. Nous ne voulons pas prolonger cet article, mais nous croyons aussi que M. d'Avenel allège trop les charges du clergé à cette époque et les résume trop exclusivement dans son don gratuit accordé annuellement à l'État. Nous nous permettons ces réserves, parce qu'il faut dire toute sa pensée à l'auteur d'un travail pour lequel les éloges l'emportent si légitimement de beaucoup sur la critique à formuler.

HISTOIRE DES DUCS D'UZÈS. Un volume in-8o avec planches par M. D'ALBIOUSSE, Paris, Champion, 1888. Prix : 10 francs

Nous signalons volontiers le travail de M. d'Albiousse sur les ducs d'Uzès comme un modèle d'étude généalogique historique, comme il serait bien désirable que nous en possédassions sur toutes les grandes familles de

France. Comprises de cette façon, ces recherches présentent le plus grand intérêt, on le comprend facilement, puisque les membres de ces maisons ont tous joué un rôle plus ou moins considérable dans nos annales.

La famille du duc d'Uzès occupe aujourd'hui le premier rang dans la hiérarchie ducale, son titre étant le plus ancien, l'érection du duché datant de 1565 et la pairie de 1572.

Uzès par elle-même a une histoire intéressante. Cette petite ville, remarquable par ses monuments historiques, est tout ancienne. Appelée par les Celtes *Ucetio*, les Romains lui donnèrent le nom de *Castrum Ucctiense* à cause d'un camp qu'ils y avaient établi et sur lequel se trouve vraisemblablement le château ducal. Elle fut évangélisée de bonne heure, ainsi que le constate une crypte des plus intéressantes. Les Vandales ravagèrent Uzès en 402. La ville fut successivement visigothe (470), française sous un des fils de Clovis (507), ostrogothe (511), sarrazine au VIII[e] siècle, de nouveau française sous Charles le Chauve, sous le titre de comté, puis fait ensuite partie du royaume de Provence. En 1214, Simon de Montfort s'en empara et en fit don à l'évêque d'Uzès. Puis elle redevint simple seigneurie qui passa au comté de Toulouse, et à partir du XIII[e] siècle au royaume de France. En 1328, Philippe de Valois érigea Uzès en vicomté pour récompenser la vaillante conduite de Robert, seigneur du lieu à la bataille de Cassel. Vers la fin du XV[e] siècle, la descendance mâle de ce Robert s'éteignit en la personne de Jehan, vicomte d'Uzès, dont la fille Symonne épousa, le 24 juin 1486, Jacques, baron de Crussol, grand chambellan de France, gouverneur du Dauphiné; depuis le domaine n'est plus sorti de cette illustre maison, si dignement représentée de nos jours

C'est au XVI[e] siècle que les d'Uzès jouèrent le rôle le plus important. Antoine de Crussol, premier duc d'Uzès, épousa une femme d'une rare dictinction, Louise de Clermont-Tallart, comtesse de Tonnerre et veuve de François de Bellai, prince d'Yvetot: elle jouissait d'une haute considération à la cour de France, où elle devint favorite de Catherine de Médicis, et était particulièrement liée avec Élisabeth d'Angleterre. Elle parvint par son crédit à faire obtenir pour son mari, qui n'était du reste pas sans valeur, un emploi et des commandements qui lui firent jouer un grand rôle dans les événements de son temps, notamment dans la région qu'il habitait. Il fit prisonnier le fameux baron des Adrets. En 1565, il reçut la cour dans son château de Saint-Privat, près de Beaucaire, et peu après le roi, en quittant le Languedoc, s'arrêta à Mont-de-Marsan et y signa les lettres patentes portant érection du duché d'Uzès.

Le frère du précédent, dit d'abord baron d'Acier, plus tard duc d'Uzès,

embrassa le protestantisme et devint un des chefs du parti, auquel il rendit les plus grands services et se signala par de nombreux excès. Il était à Paris au moment de la Saint-Barthélemy : il ne dut son salut qu'à la protection de sa femme et de sa belle-sœur. Il reprit les armes après et battit plusieurs fois le maréchal de Danville en Languedoc. Mais nous devons à son honneur de citer une réponse mémorable qu'il fit un jour au duc de Montpensier : « L'honneur est mon seul directeur ; il ne me conseillera jamais de livrer les femmes et les filles à la brutalité des soldats, de tuer un ennemi désarmé, de manquer à la parole que j'aurai donnée. »

Emmanuel, fils aîné de celui dont nous venons de raconter sommairement la vie, fut l'un des premiers à se rallier à Henri IV et à l'aider à conquérir son royaume, bien qu'il fût catholique, et pendant les luttes de la Réforme il se montra résolument adversaire des réformés. Nous ne prolongerons pas cette étude : nous dirons seulement que jusqu'en 1789, les ducs d'Uzès demeurèrent les fidèles et vaillants serviteurs de la Monarchie, laissant une glorieuse suite de souvenirs et d'exemples au jeune Jacques de Crussol, treizième duc d'Uzès.

LE MERVEILLEUX ET LA SCIENCE, étude sur l'hypnotisme, par Élie Méric, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne. Un volume in-12 de 450 pages. Prix : 3 fr. 50

L'HYPNOTISME REVENU A LA MODE, histoire et discussion scientifiques, par le Père Jean-Joseph Franco, S.-J. ; traduit de l'italien, par A. de Villiers, de l'Isle-Adam avec le concours de l'auteur. Un volume in-12 de 334 pages. Prix : 3 fr. 50

Les nombreux comptes rendus que nous avons publiés sur la question de l'hypnotisme, l'analyse plus détaillée que nous avons faite de l'œuvre synthétique du Père de Bonniot sur ce sujet ont mis nos lecteurs au courant de l'importance de ces nouvelles pratiques.

Il nous suffira donc de leur donner l'analyse succincte du but que se sont proposé les auteurs des deux ouvrages que nous leur présentons dans ce numéro.

M. Méric s'est proposé de répondre aux objections des physiologistes contre le spiritualisme et le surnaturel ; d'éclairer tous ses lecteurs sur le caractère, l'origine et la nature du merveilleux et d'indiquer au clergé en s'appuyant sur les décisions romaines, ce qui est permis et ce qui est défendu dans cette matière.

L'ouvrage est divisé avec une grande clarté, en trois parties : les faits,

les explications, ses conséquences. Après une magistrale introduction sur la méthode qu'il faut suivre dans l'étude de ces questions, M. l'abbé Meric étudie les faits naturels, les faits surnaturels, les faits mixtes et il révèle un merveilleux talent d'analyse dans l'exposition des caractères délicats de chacun de ces faits qui occupent aujourd'hui si vivement l'attention publique. Dans la seconde partie, il expose et discute toutes les hypothèses et tous les systèmes par lesquels on essaye d'expliquer ces faits; les thèmes des physiologistes matérialistes de la Salpêtrière et de certains philosophes sont examinés et jugés. Dans la troisième partie, l'auteur examine les conséquences philosophiques, théologiques et sociales de l'hypnotisme avec la force de dialectique que l'on rencontre dans ses publications précédentes.

L'Hypnotisme revenu à la mode est la mise en volume des articles que le Père Franco a publiés dans *la Civitta Catholica* sur cette question de l'hypnotisme pour démontrer qu'elle n'est que la continuation de diverses tentatives essayées par les agents surnaturels pour intervenir dans les relations humaines.

Le Père Franco apporte ainsi l'appoint de son autorité à ce que nous disions dans notre article du mois de mars 1887 sur la corrélation des faits étudiés, par M de Mirville (1) avec les phénomènes de l'hypnotisme contemporain.

Il parle des phénomènes magnétiques qui, ordinairement, sont provoqués par les magnétiseurs modernes, en s'occupant avec un soin particulier de la fascination, de l'hypnotisme, de la suggestion et il démontre que ces choses, loin d'être une découverte nouvelle dans le vrai et philosophique magnétisme animal, appartiennent, au contraire, à une phase vieille et oubliée du merveilleux de mauvais aloi déjà condamné en beaucoup de ses parties par la science humaine et par la science divine.

Il démontre que ces pratiques ont pour effet d'abaisser la dignité humaine, de mettre en péril la santé et de dépraver la conscience; il démontre qu'elles sont en elles-mêmes immorales, antisociales et irreligieuses; et il conclut que, pour tout cela, il n'est pas permis (au moins dans la mesure et par les moyens souvent employés) de provoquer chez d'autres personnes des phénomènes hypnotiques, qu'il n'est pas prudent de s'y soumettre passivement et qu'il n'est pas irréprochable de s'en rendre complice en y assistant en personne.

(1) *Les Esprits et leurs manifestations* Sept volumes in 8°, chez Wattelier.

LES DERNIÈRES PERSÉCUTIONS DU TROISIÈME SIÈCLE (*Gallus, Valérien, Aurélien*), d'après les documents archéologiques, par PAUL ALLARD. Un volume in-8°. Paris. Prix : 6 francs

On se rappelle le succès légitime des deux premiers volumes de M. Paul Allard sur *l'Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles et la première moitié du troisième siècle*. Ce fut un concert unanime d'éloges dans les revues, les journaux et même à l'académie, qui tint à couronner l'ouvrage.

Cette publication, en effet, fut comme une révélation. M. Paul Allard, que ses précédents travaux, *Rome souterraine et les Esclaves chrétiens*, avaient mis à même de pénétrer tous les secrets des antiquités chrétiennes, jeta un jour nouveau sur les premiers siècles de l'Église, et en particulier sur les empereurs romains. Le style, d'ailleurs, était à la hauteur de la science.

Aujourd'hui, M. Paul Allard publie le troisième volume de son *Histoire*, qui embrasse les persécutions de Gallus, de Valérien et d'Aurélien, et s'arrête à la fin du troisième siècle, à l'avènement de Dioclétien.

On trouvera dans ce nouveau volume les qualités habituelles de l'auteur : un sujet étudié à fond, la vivacité, le coloris d'un style où l'abondance des images offre toujours un charme nouveau, l'heureuse disposition des matières, et le charme des récits. M. Allard y déploie la qualité maîtresse de l'historien : il peint ce qu'il raconte.

Un quatrième et dernier volume paraîtra dans quelques mois et terminera cette grande publication.

SUR L'ESTRELLE, par HENRY DE BAISNES Un volume in-12 de 245 pages
Prix : 3 fr. 50

La meilleure volonté ne peut suffire à nous faire recommander cet ouvrage. Les trois nouvelles qui le composent sont écrites d'un style si passionné que la lecture en devient extrêmement dangereuse non seulement pour les jeunes filles, mais encore pour la très grande majorité des jeunes gens. L'analyser ne nous est pas facile. C'est une suite d'histoires peu édifiantes où l'on voit successivement défiler les situations les plus étranges, les plus malsaines. La première est le narré des exploits et conquêtes d'un jeune homme qui les raconte à son *amie* sur sa demande, il apprend de la bouche de celle-ci qu'au nombre de ses connaissances, il a compté, sous un faux nom, la propre sœur de l'élue du moment. N'insistons pas.

La deuxième nous montre une fiancée, poussée par ses propres parents, trahissant la foi jurée à un infortuné lieutenant qui soutient en contrées lointaines l'honneur de son pays pour accepter les hommages d'un viveur émérite. Déshonorée et abandonnée bientôt, elle voit revenir celui qu'elle avait oubliée. Plein d'amour et de générosité, il s'offre *quand même* pour époux et revendique le plaisir de donner son nom à l'enfant de sa femme. Cela ne va pas sans quelque difficulté et nous voyons dans la dernière scène le vrai père qui, ayant appris l'existence de l'enfant, veut faire valoir ses droits et ne cède qu'aux instantes prières de son rival préféré. C'est de la part de ce dernier pousser un peu loin le dévouement.

Quelque étranges et malsains que soient les deux premiers contes du livre, le troisième les dépasse encore. C'est un recueil de lettres d'amour *avant, pendant, après*, dont le charme passionnel vient couronner dignement l'ouvrage. *Crescit eundo*, dit-on en latin. M. de Baisnes a voulu se conformer à ce précepte et nous ne l'en félicitons pas.

Après cet aperçu de l'ouvrage, chacun comprendra que l'excuse n'est pas suffisante pour l'auteur de posséder un style clair, entraînant, charmeur même. Des fleurs soit, mais des fleurs sous lesquelles se cache l'éternel serpent.

J. DE NEUVILLE.

ADELAIDE RISTORI. Études et souvenirs. Deux volumes in-12 de 364 pages (1887), Paris. Prix: 3 fr. 50 le volume

Rien de plus dissemblable que la jeunesse de Fanny Kemblet si bien traduite par Mme Craven, et les Études et Souvenirs que Mme Ristori publie sur elle-même. D'un côté, modestie, défiance de soi, gravité de l'âme, sentiment religieux profond, goût littéraire exquis et cultivé, de l'autre exubérance de vie méridionale, contentement, approbation de soi-même, énivrement perpétuel. produit par la scène et ses émotions, le monde et ses plaisirs. Aprés la lecture, on remporte de Mme Ristori l'idée d'une femme bonne et sensible, qui doit jouer mieux le drame que la tragédie, qui est trop vive et trop passionnée pour les sculpturales beautés des classiques; qui sait louer une rivale, Rachel, mais qui l'envie fortement tout en la comblant d'éloges.

Les amateurs de théâtre et ils sont nombreux de nos jours, liront avec intérêt les appréciations de la Ristori sur les principaux rôles où elle a paru: Marie Stuart, Médée, Myrrha, Lady Macbeth, Phèdre, et la façon dont elle interprète ces figures poétiques, justifie ce que nous disons plus haut, de son talent plus dramatique que tragique, plus moderne qu'antique, plus italien que français.

SECOND VIOLON, par J. Girardin. Un volume in-8° de 285 pages illustré de 182 gravures d'après Tofani, Paris Broché : 4 francs

C'est l'histoire très intéressante et très honnête d'une famille dont le chef nommé le père Thomas est concierge d'un immeuble de la rue Boursault. Dans sa jeunesse il avait rêvé d'être un artiste célèbre. Mais la destinée marâtre à son égard, n'avait secondé ni ses aspirations ni ses goûts ; à l'apogée de la vie il devait se contenter de tirer le cordon aux locataires et de carreler les vieilles chaussures du voisinage. Résolu cependant à prendre sa revanche sur les injustices de la gloire à son égard, il décide que l'un de ses fils, le bon gros César, serait musicien et deviendrait célèbre. César obéit à l'ordre paternel, et, grâce aux conseils de l'illustre Pérékop, il fait si bien qu'après avoir obtenu un prix, il devient second violon à l'opéra et se fait un petit sort heureux qu'il partage avec les siens.

Dans un cadre modeste et un peu vulgaire, ce volume, bien illustré par Tofani, ne manque ni de piquant, ni d'intérêt. Il convient spécialement à la jeunesse.

BÉRANGÈRE, récit du temps passé, par A. de Calonne. Un volume in-12 de 310 pages (1887). Paris. Prix : 3 fr. 50

Ceci est encore une histoire d'amour, Bérangère a reçu le coup de foudre à la vue d'un homme pâle, aux allures mystérieuses. Elle l'aime, il l'aime aussi, mais plus faiblement, et les souvenirs d'une ancienne passion se réveillent fréquemment dans son âme ; il revient à son premier amour, et Bérangère se résout à épouser un autre homme, digne d'elle par les plus généreux sentiments.

Ce roman est parfaitement innocent, l'argot et l'esprit moderne ne l'ont pas trop contaminé, il peut être signalé aux lecteurs qui aiment les œuvres d'imagination.

PETIT LORD (LE), adapté de l'anglais de Francis Hodgson Burnett, par Eudoxie Dupuis ; illustrations de Birch. Un volume in-8° de 299 pages Prix : 10 francs

Le Petit Lord est une histoire anglaise traduite et un peu francisée ; le nom du héros lui-même Lord Fautleroy sonne le meilleur français du monde. Ce volume, qu'on pourrait fort bien intituler Petits et grands,

comme le chef-d'œuvre de M. de Livonnière, est, ou peu s'en faut, l'idéal de la littérature anglaise pour enfants; anglaise n'est pas une critique. Les romans d'outre-Manche destinés aux lecteurs et lectrices de sept à onze ans ne sont-ils pas généralement très préférables à la moitié de ce que l'on nous sert en France, sous cette étiquette?

Hormis trois ou quatre paragraphes qui ne sont point à leur place dans un récit enfantin, et une mention très protestante de Marie-la-Catholique, ce livre est charmant, attendrissant. Ce sont les mémoires d'un enfant de huit ans, plus noble encore par le cœur que par le nom, lequel se trouve tout aise de devenir riche et seigneur, pour faire beaucoup de bien et beaucoup d'heureux.

Point de mariage. Le cadre, quoique francisé, est bien le castel anglais, dressant sa masse puissante et bizarre, au fond d'un immense parc plein de grands chênes, nourrissant des légions de daims et flanqué de cottages peints en vert ou en rouge; paradis anglais sur terre. Par contre, on ne se préoccupe guère de l'autre paradis; pas plus dans le roman du Petit Lord, que dans la réalité de la vie, sous les cottages peints, et dans les hautes demeures seigneuriales des comtes. Quel dommage que Lord Fautleroy, ce très aimable orphelin, qui réconcilie tout le monde avec la vie et avec le bonheur, ne songe point du tout à son père qui est aux cieux!

DANIELLE, par Mme Colomb; ouvrage illustré de 112 gravures dessinées par Tofani Un volume in-8o de 292 pages Prix : broché 4 francs

Danielle est l'histoire d'une jeune personne, depuis sa naissance jusqu'à son mariage; du berceau à la corbeille. C'est tout aussi bien une leçon de choses en trois cents pages, sauf pourtant de la chose qui s'appelle catéchisme.

Danielle a tant d'autres leçons à apprendre : musique, peinture, déclamation, jeu de croquet, danse, dates de toutes les batailles, et histoire de son futur mari. A-t-elle même le temps de passer par l'église, le jour des noces? Je ne sais; elle et son conjoint se contentent probablement de figurer devant l'écharpe municipale.

Toutes les scènes d'un intérieur bourgeois et insignifiant sont décrites avec force détails, dans ce gros livre, où l'on s'occupe beaucoup de la « chotte aux yeux verts », et « un peu du serin qui mange et boit comme un oiseau bien élevé ». On s'y occupe passablement du duel, comme d'une belle et admirable invention, dont le seul tort est de donner quelques cauchemars à une jeune mariée. Dans ces trente-deux chapitres, je ne découvre qu'un enseignement utile; il gît à la page 42 où l'on voit que les

enfants « mal aimés », c'est-à-dire gâtés, sont de « vrai pestes ». A merveille, mais les enfants élevés comme Danielle, ou comme ses cousins, ces fleurs du lycée de Lille, seront tout au plus des héros de la morale laïque ; c'est peu.

Au demeurant, les 112 gravures dessinées par Tofani sont charmantes, et font l'effet d'une bien jolie musique d'opéra composée sur un libretto d'une complète nullité.

LA PUPILLE DE GLADIE, par F. Travel. Un volume in-12. Prix : 3 francs

Ce nouveau roman fait partie de la bibliothèque Saint-Germain, que justifie si bien son sous-titre : Lecture morale et littéraire ; il y tiendra parfaitement sa place.

Elle est fort mouvementée et même fort émouvante, l'histoire de la « Pupile de Gladie », la petite Rita. Durement traitée par sa tutrice qui la garde par devoir, mais en lui faisant cruellement sentir sa dépendance, elle n'a de consolation que dans l'affection, hélas ! impuissante, d'un enfant, Léo ; puis, un jour elle disparaît brusquement, et Gladie n'est pas fachée d'être débarrassée d'une pupille qui lui pesait ; seule, Léo conserve son souvenir.

Qu'est devenue la pauvre fille ? Elle est tombée dans une troupe d'acrobates ; et quelques années plus tard, quand on la retrouve, c'est l'étoile de la troupe, la « petite perle » ; dans ce triste milieu, elle a grandi en dehors de toute idée religieuse, et c'est ce qui fait qu'un de ces chrétiens qui pratiquent l'apostolat dans le monde, s'intéresse à elle. Comment, par ce chrétien, Rita, échappant aux bohémiens, arrive à la vie chrétienne, retrouve le compagnon de son enfance et finit par recueillir l'enfant de Gladie, mourante, dont elle fait réellement sa pupille, c'est ce que nous n'essayerons pas de raconter. Il nous suffit d'avoir signalé ce volume, qui offre un réel intérêt et qui procède d'une inspiration nettement chrétienne.

NOS GRANDES ÉCOLES MILITAIRES ET CIVILES, par Louis Rousselet. Un volume grand in-8° de VII 525 pages, illustré de gravures d'après Lemaistre, Fr. Regamey et B Renouard, Paris Broché : 7 francs

Le livre de M. Rousselet vient combler une véritable lacune en réunissant en un seul volume des plus intéressants, les détails dont se compose la vie intime de nos grandes écoles militaires et civiles. Les connaitre seulement par le programme et les examens, qui en ouvrent les portes, c'est n'en voir que le dehors, et nullement ce qui donne à chacune d'elles

une physionomie spéciale et la met en harmonie avec la carrière dont elle est la préparation immédiate. Le jeune aspirant à l'école navale, à l'école militaire, polytechnique, normale ou forestière, après avoir lu l'ouvrage de M. Rousselet pourra se rendre un compte exact des joies ou des épreuves qui l'attendent sur le seuil d'un avenir, qu'il n'a peut-être jugé qu'à la légère, et d'après l'accessoire plus ou moins brillant. La forme épistolaire adoptée, par l'auteur, favorise la révélation intime et pittoresque de cette vie, de ses usages, de ses épreuves, de ses coutumes parfois bizarres et dont quelques-unes font heureusement place à un sentiment plus exact des convenances et des situations. Un tel livre, avec les illustrations qui l'accompagnent, sera goûté non seulement des jeunes gens curieux de connaître d'avance les écoles où ils rêvent d'entrer, mais encore des parents, auxquels il permettra de suivre comme du regard des enfants que les nécessités d'une carrière tiennent éloignés de la maison paternelle.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

Abyssinie et Angleterre (Théodoros); Perfidies et intrigues dévoilées. Souvenirs et preuves; par Charles Bressidon. Un vol. in-18 jésus de XXII-322 pages. Prix : 3 fr. 50

Amour d'automne, roman, par André Theuriet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Amour esclave et maître (l'), par Rhoda Broughton. Traduit de l'anglais par Mme C. du Parquet. Un vol. in-18 jésus de 380 pages Prix : 3 fr. 50

Année industrielle (l'), 2me année, 1888, par Max de Nansouty, ingénieur des arts et manufactures. Un vol. in-18 illustré. Prix : 3 fr. 50

Année politique (l') 1887, 14me année, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives; par André Daniel. Un vol. in-18 jésus de XII-367 pages. Prix : 3 fr 50

Année scientifique et industrielle (l'), ou exposé annuel des travaux scientifiques; des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger, accompagné d'une nécrologie scientifique; par Louis Figuier. 31me année (1887). Un vol in-18 jésus de 623 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50

Annuaire pour l'an 1888, publié par le bureau des longitudes, Avec des notices scientifiques. In-18 de x-808 pages. Prix : 1 fr. 50

Art de vivre (l') par Fonteneilles. Un vol. In-18 écu, avec en-têtes et fleurons. Prix : 5 fr.

Au Caucase, par le comte Léon Tolstoi, traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine-Kaminski. Un vol. in-18. Prix : 3 fr.

Au pays des Mauresques. par Théo-Critt (Théodore Cahu). Un vol. in-18 jésus de 354 pages. Prix: 3 fr 50

Barines et Moujicks, mœurs russes. Traduit du russe par N.-A Kolbert. Un vol. in-18 jésus de 277 pages. Prix: 3 fr. 50

Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du XVme au XVIIIme siècle; par Jules Le Petit, ouvrage contenant environ 300 fac-similés de titres des livres décrits. Un vol. in-8° de VIII-584 pages. Prix : 35 fr

Bouquets spirituels; méditations par l'abbé Pradier, pour chaque jour de l'année, extraites des Saints et des Pères de l'Eglise. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Bréviaire antiprussien (le), par Pierre d'Arc, de la Société des gens de lettres. Pensées françaises; Versets vengeurs; Fragments et souvenirs. Un vol. in-18 jésus de XII-197 pages. Prix : 3 fr. 50

Camille Desmoulins et Lucile Desmoulins; Étude sur les Dantonistes. d'après des documents nouveaux et inédits, par Jules Claretie, de l'académie française Un vol in-8° orné d'une eau-forte et de fac-similé d'orthographe. Prix : 8 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Ce que femme veut; par Jacques Vincent. Un vol in-18 jésus de 284 pages Prix : 3 fr 50

Charme rompu, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 jésus de 371 pages Prix : 3 fr. 50

Discipline dans quelques écoles libres (la), manuel pratique du surveillant, par le R. P. Barbier, S. J. Un vol in-12. Prix: 2 fr.

Ennemis de Chapelain (les), par M. l'abbé A. Fabre, lauréat de l'Académie française. Un vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Époques de l'éloquence judiciaire en France, par Munier Jolain, avocat à la cour d'appel. Un vol. in-18. Prix : 3 fr.

Essais sur l'Allemagne impériale, par Ernest Lavisse. Un vol. in-18 jésus de xxviii-347 pages. Prix : 3 fr. 50

Étude historique et critique sur le R. P. Lacordaire, par Auguste Nicolas. Un vol. in-8° orné d'un portrait. Prix : 4 fr.

Études sur les origines de la Sainte-Alliance, par E. Muhlenbeck. Un vol. in-8° Prix : 7 fr. 50

Excelsior, roman parisien, par Léonce de Larmandie. Un vol. in-18, avec couverture illustrée de J. Roy. Prix : 3 fr. 50

Exilée du Val-Argand (l'), par M[lle] Zénaïde Fleuriot. Un vol. in-12. Prix : 3 fr.

Expéditions françaises au Tonkin (les), par Pierre Lehaucourt. Un vol. in-8° avec portraits, cartes, etc. Prix : 8 fr.

Femmes de Versailles (les), la Cour de Marie-Antoinette ; par Imbert de Saint-Amand. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

Femme d'un autre (la) par Th. Dostoievsky. Traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Un vol. in-18 jésus de 265 pages. Prix : 3 fr. 50

Fin d'amour, par François Villars. Un vol. in-18 jésus de 281 pages. Prix : 3 fr.

Folie d'amour ; roman, par M[me] Hector Malot. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Fond de la question juive (le), la Terre ou l'Argent, qui l'emportera ? par L. Gorse, avocat, ancien bâtonnier. Un vol. in-8° de 322 pages. Prix : 5 fr.

France maçonnique (la), liste des francs-maçons, par Léo Taxil. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Guerre de femmes, gens de province ; par Charles Foley. Un vol. in-18 jésus de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

Héros de la défaite (les), livre d'or des vaincus, récits de la guerre de 1870-1871 ; par Joseph Turquan. Un vol. in 18 jésus de xi-394 pages. Prix : 4 fr.

Histoire contemporaine de la France par J.-A. Petit. Tome XI. République de 1848. Un vol. in-8° de 526 pages. Prix : 6 fr.

Histoire de saint Bernard abbé de Clairvaux, par l'abbé Chevalier, missionnaire apostolique. Deux vol. in-8°. Prix : 12 fr.

Histoire d'un Juif, par Élise Orzeszko. Traduit du polonais par Ladislas Mickiewiz, avec un avant-propos du traducteur. Un vol. in-18 jésus de xl-320 pages. Prix : 3 fr 50

Hommes et choses, par Jules Delafosse. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Isidora ; étude de psychologie féminine, par Ed. Atgier, magistrat. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Luttes pour la vie (les), par William Knighton ; traduction autorisée faite sur l'original anglais, par Léon Delbos. Un vol in-8° Prix : 3 fr. 50

Madame de Girardin, par Imbert de Saint-Amand. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Madame Fulbert, par Jeanne France. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

Mal du théâtre (le), par Edmond Deschaumes. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

Marguerite Françaises (les), les Saintes, les Reines, les Princesses, les Grandes Dames, les Femmes du peuple ; par Edmond Stofflet. Un vol. in-18 jésus de ii-305 pages. Prix : 3 fr. 50

Misères du siècle (les), par le docteur Adolphe Préchaud. Avec une lettre-préface de M. Jules Simon, de l'académie française. Un vol. in-18 jésus de xx-321 pages. Prix : 3 fr 50

Mœurs de la décadence, par le docteur Luiz. Un vol. in-18 jésus. Prix : 5 fr

Musique et le document humain (la), suivi d'une étude sur Rossini et Verdi, par le prince Henri de Valori. Petit in-8° de 121 pages. Prix : 2 fr. 50

Nathalie Madoré, roman parisien, par Abel Hermant. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Nos marins (vice-amiraux, contre-amiraux, officiers généraux des troupes de la marine et des corps entretenus), par Étienne Tréfeu. Avec une préface de M. Ferdinand de Lesseps. Illustrations par Ernest Langlois et Ginos. Un vol. in-8° de x-761 pages. Prix : 10 fr.

Œuvres de Victor Hugo, tome XXI, le Pape ; la Pitié suprême ; Religions et religion ; l'Âne. Un vol. petit in-12. Prix : 6 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

Où est le bonheur, par M. l'abbé Charles, conseils aux jeunes gens. Un vol. in-12. Prix : 3 fr.

Paris aux cent coups, par Aurélien Scholl. Un vol. in-18 jésus de 403 pages. Prix : 3 fr 50

Pays des dix mille lacs (le), voyage en Finlande, la légende de l'Ours et les gardes finnois, par Léon de Rosny. Un vol. in-8° avec gravures, couverture illustrée et en couleurs. Prix : 3 fr. 50

Petits mémoires de Paris (les), par Adrien Mars. Un vol. in-18 jésus de vi-400 pages. Prix : 3 fr. 50

Philosophie religieuse en Angleterre (la), par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8° de vii-296 pages. Prix : 7 fr. 50

Portraits de maîtres, par Emmanuel des Essarts. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Récits anecdotiques (campagne 1870-1871) : Sept cents lieues en sept mois à travers la France, la Belgique et la Suisse ; par le docteur C. Amanieu. Illustrations de J. Ambroise et E. Juillerat, avec carte itinéraire dressée par M. B. L. In-8° carré de 360 pages. Prix : 4 fr.

Reliures d'art (les), à la bibliothèque nationale, par Henri Bouchot, du cabinet des Estampes. Un vol. in-8° jésus, titre en trois couleurs, illustration de quatre-vingts planches reproduites d'après les originaux, par Aron frères. Prix : 25 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Rome et le Jubilé de Léon XIII, notes d'un pèlerin, par J. Cornély. Un vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr.

Russie sectaire (la), sectes religieuses, par N. Tsaoni. Un vol. in-18 jésus de 283 pages. Prix : 3 fr. 50

Saint Thomas et la prédestination, par E.-C. Lesserteur, ancien professeur de théologie. Un vol. in-8° de 264 pages. Prix : 6 fr.

Sous l'œil des barbares, par Maurice Barrès. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Souvenirs diplomatiques : la Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée ; par G. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire. Un vol. in-8° de 400 pages. Prix : 7 fr. 50

Thérésine, par Albert Delpit. Un vol. in-18 jésus de 301 pages. Prix : 3 fr. 50

Vie de collège dans tous les pays (la). Autour d'un lycée japonais ; par André Laurie. Un vol. in-18 jésus de 330 pages, avec gravures. Prix : 3 fr.

Train jaune (le), grand roman de mœurs modernes, par Gustave Toudouze. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Un dilemme ; par J.-K. Huysmans. Un vol. in-32 de 147 pages. Prix : 2 fr.

Valneige ; par Louis Enault. Un vol. in-18 jésus de 502 pages. Prix : 3 fr. 50

Volontaire (le), par Paul Féval ; édition originale. Un vol. in-18 jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

Volonté, roman, par Georges Ohnet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXIII. N° 3 **Mars 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

TRENTE ANS DE PARIS, à travers ma vie et mes livres, par ALPHONSE DAUDET. Un volume in-12 de 346 pages, orné de nombreuses gravures. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouvel ouvrage, M. Alphonse Daudet nous donne l'historique de ses relations et de ses œuvres. Ce genre de lecture intéressera un moins grand nombre de personnes que les récits antérieurs publiés par cet écrivain. Le sujet, par lui-même, offre moins d'attraits, la personnalité met toujours le lecteur en défiance; puis, le public s'il fait assez facilement crédit à la réalité et même à la vraisemblance dans les drames qui l'émeuvent, n'aime pas qu'on vienne ensuite, sous prétexte d'hommage à la vérité, lui escamoter son héros et changer pour ainsi dire le cours de ses larmes; il les regrette alors et cette disposition n'est rien moins que favorable au succès du livre.

Cette impression, beaucoup de nos lecteurs la ressentiront en lisant les chapitres consacrés aux deux œuvres les plus intéressantes, selon nous, de M. Daudet : *le Petit Chose* et *Jack*. Cependant le talent de ce sympathique écrivain n'en brille que davantage au milieu de ces difficultés et le récit ne perd rien de son intérêt.

Écoutez la présentation du Petit Chose à Augustine Brohan :

« On me proposa un jour de me faire inviter aux soirées d'Augustine. — Qui, *On?* — On, parbleu ! Vous le voyez d'ici : l'éternel on qui ressemble à tout le monde, l'homme aimable, providentiel, qui, sans rien être par lui-même, sans être bien connu nulle part, va partout, vous conduit partout, ami d'un jour, ami d'une heure, dont personne ne sait le nom, un type essentiellement parisien.

Si j'acceptai, vous pouvez le croire ! Être invité chez Augustine, Augustine, l'illustre comédienne, Augustine, le rire aux dents blanches de Molière, avec quelque chose du sourire plus modernement poétique de Musset; — car, si elle jouait les soubrettes au Théâtre-Français, Musset

avait écrit sa comédie de *Louison* chez elle ; — Augustine Brohan, enfin, dont Paris célébrait l'esprit, citait les mots, et qui déjà portait au chapeau, non encore trempée dans l'encre, mais toute prête et taillée d'un fin canif, la plume d'oiseau bleu couleur du temps dont elle devait signer les *Lettres de Suzanne* .

— Chançard, me dit mon frère en m'aidant à passer l'habit, maintenant ta fortune est faite.

Neuf heures sonnaient, je partis.

Augustine Brohan habitait alors rue Lord-Byron, tout en haut des Champs-Élysées, un de ces coquets hôtels dont les pauvres petits provinciaux à l'imagination poétique rêvent d'après les romanciers. Une grille, un jardinet, un perron de quatre marches sous une marquise, des fleurs plein l'antichambre et tout de suite le salon, un salon vert très éclairé, que je revois si bien.....

Comment je montai le perron, comment j'entrai, comment je me présentai, je l'ignore. Un domestique annonça mon nom, mais ce nom, bredouillé d'ailleurs, ne produisit aucun effet sur l'assemblée Je me rappelle seulement une voix de femme qui disait : « Tant mieux, un danseur ! » il paraît qu'on en manquait. Quelle entrée pour un lyrique !

Terrifié, humilié, je me dissimulai dans la foule. Dire mon effarement !... Au bout d'un instant, autre aventure : mes longs cheveux, mon œil boudeur et sombre provoquaient la curiosité publique.

J'entendais chuchoter autour de moi :

« Qui est-ce ?... regardez donc... » et l'on riait. Enfin quelqu'un dit :

— C'est le prince valaque !

— Le prince valaque !... ah ! oui, très bien.....

Il faut croire que ce soir-là, on attendait un prince valaque. J'étais classé, on me laissa tranquille. Mais c'est égal, vous ne sauriez croire combien, pendant toute la soirée, ma couronne usurpée me pesa. D'abord danseur, puis prince valaque. Ces gens-là ne voyaient donc pas ma lyre ? »

. . . .

« Je ne songe plus qu'à m'en aller. Mais la maman Dubois, éblouie par ma principauté, s'accroche à moi, ne veut pas que je parte sans avoir fait danser sa fille, comment donc ? ses deux filles. Je m'excuse tant bien que mal, je m'échappe, je vais sortir, lorsqu'un grand vieux au sourire fin, tête d'évêque et de diplomate, m'arrête au passage. C'est le docteur Ricord, avec qui j'ai échangé quelques mots tout à l'heure et qui me croit Valaque, comme les autres. « Mais, prince, puisque vous habitez

l'hôtel du Sénat et que nous sommes tout à fait voisins, attendez-moi. J'ai une place pour vous dans ma voiture. » Je voudrais bien, mais je suis venu sans pardessus Que dirait Ricord d'un prince valaque privé de fourrures et grelottant dans son habit ? Évadons-nous vite, rentrons à pied, par la neige, par le brouillard, plutôt que de laisser voir notre misère. Toujours myope et plus troublé que jamais, je gagne la porte et me glisse au dehors, non sans m'empêtrer dans les tentures.

« Monsieur ne prend pas son pardessus? » me crie un valet de pied.

Me voilà, à deux heures du matin, loin de chez moi, lâché par les rues, affamé, gelé, et la queue du diable dans ma poche. Tout à coup la faim m'inspira, une illumination me vint : « Si j'allais aux Halles ! » On m'avait souvent parlé des Halles et d'un certain Gaidras, ouvert toute la nuit, chez lequel on mangeait pour trois sous des soupes aux choux succulentes. Parbleu, oui, j'irai aux Halles. Je m'attablerai là comme un vagabond, un rôdeur de nuit. Mes fiertés sont passées. Le vent glace, j'ai l'estomac creux : « Mon royaume pour un cheval », disait l'autre ; moi, je dis tout en trottinant : « Ma principauté, ma principauté valaque pour une bonne soupe dans un endroit chaud ! »

C'était un vrai bouge par l'aspect, cet établissement de Gaidras qui s'enfonçait poisseux et misérablement éclairé sous les piliers des vieilles Halles. Bien souvent depuis, quand le noctambulisme était à la mode, nous avons passé là des nuits entières, entre futurs grands hommes, coudes sur la table, fumant et causant littérature. Mais la première fois, je l'avoue, je faillis reculer malgré ma faim, devant ces murs noirs, cette fumée, ces gens attablés, ronflant le dos au mur ou lapant leur soupe comme des chiens, ces casquettes de don Juan du ruisseau, ces énormes feutres blancs des forts de la Halle, et la blouse saine et rugueuse du maraicher près des guenilles grasses du rôdeur de barrière J'entrai pourtant, et je dois dire que, tout de suite, mon habit noir trouva de la compagnie. Ils ne sont pas rares à Paris, passé minuit, les habits noirs sans pardessus l'hiver, et qui ont faim de trois sous de soupe aux choux ! Soupe aux choux exquise d'ailleurs ; odorante comme un jardin et fumante comme un cratère. J'en repris deux fois, quoique cette habitude, inspirée par une salutaire défiance, d'attacher fourchettes et cuillers à la table avec une chaînette me gênât un peu. Je payai, et le cœur raffermi par cette solide pâtée, je repris la route du quartier latin.

On se figure ma rentrée, la rentrée du poète remontant au trot la rue de Tournon, le col de son habit relevé, voyant danser devant ses yeux, que la fatigue ensommeille, les ombres élégantes d'une soirée mondaine mêlées

aux silhouettes affamées de la Halle, et cognant, pour en détacher la neige, ses bottines contre la borne de l'hôtel du Sénat, tandis qu'en face les lanternes blanches d'un coupé illuminent la façade d'un vieil hôtel, et que le cocher du docteur Ricord demande : « Porte, s'il vous plait ! »

La vie de Paris est faite de ces contrastes. »

La vie effectivement est faite de contrastes, elle n'est même faite pour mieux dire que de contrastes et on les retrouve partout et plus qu'ailleurs encore dans ce livre si finement écrit où M. Daudet a su fort habilement les faire ressortir.

Voici par exemple le chapitre consacré à *Jack;* il est une preuve frappante de cette observation et tout en présentant un intérêt aussi attachant, plus peut-être que celui que nous venons de citer il fait vibrer subitement dans l'âme des cordes absolument différentes; pourquoi faut-il qu'en le lisant on en soit amené à regretter les illusions ressenties jadis à la lecture des aventures du petit héros dont l'auteur a composé le personnage avec les éléments qu'il nous livre aujourd'hui.

Ici encore, le nouveau personnage mis en scène par l'auteur, serait bien fait pour réunir toutes les sympathies si l'image de son Sosie ne venait troubler le plaisir que l'on éprouve.

« J'ai devant moi, sur la table où j'écris ceci, une photographie de Nadar, le portrait d'un garçon de dix-huit à vingt ans, douce figure maladive aux traits indécis, aux yeux d'enfant, joueurs et clairs, dont la vivacité contraste avec l'affaissement d'une bouche molle, fanée, comme détendue, une bouche de pauvre homme qui a beaucoup pâti. C'est Raoul D..., le Jack de mon livre, tel que je l'ai connu vers la fin de 1868, tel que je le voyais arriver chez moi, dans la petite maison que j'habitais à Champrosay, frileux, le dos rond, les bras serrant sa mince pelure sur une poitrine étroite où la toux sonnait comme un glas.

Nous étions voisins par les bois de Senart. Déjà malade, meurtri par l'horrible vie ouvrière que le caprice d'un amant de sa mère lui avait imposée, il était venu se reposer à la campagne dans un grand logis solitaire et délabré où il vivait en Robinson, avec un sac de pommes de terre et un crédit de pain chez le boulanger de Soisy. Pas un sou, pas même de quoi prendre le train pour Paris, quand il s'ennuyait trop de ne plus voir sa mère, il faisait six grandes lieues à pied, et s'en revenait épuisé, ravi : car il l'adorait cette mère, parlait d'elle avec une effusion tendre; admirante, un respect de métis pour la femme blanche, l'être supérieur.

« Maman est chanoinesse !... » me disait-il un jour, et d'un ton si con-

vaincu que je n'osai pas lui demander de quel chapitre. Mais quelques mots de ce genre m'avaient permis de juger quelle femme c'était que cette affolée, cette ambitieuse de titres de noblesse qui consentait à faire de son enfant un ouvrier mécanicien. »

. . . .

« Malheureusement, la vie allait nous séparer. Et tandis que je rentrais à Paris pour l'hiver, Raoul, reprenant l'outil, s'embauchait aux ateliers du chemin de fer de Lyon. Je le revis deux ou trois fois en six mois; chaque fois plus maigre et plus changé, désespéré de sentir qu'il était décidément trop faible pour son métier. « Eh bien! quittez-le... cherchons autre chose. » Mais il voulait lutter encore, craignant d'affliger sa mère, blessé dans son orgueil d'homme, et moi je n'osais insister, ne croyant pas son mal aussi profond, et redoutant par dessus tout de faire un déclassé, un raté, de ce pauvre mécanicien à nom de romance. Du temps se passe. Un jour je reçois une petite lettre tremblée et navrante : « Malade, à la Charité, salle Saint-Jean-de-Dieu. C'est là que je le retrouvai, couché sur un brancard parce que l'hiver qui finissait ayant été très rude, il n'y avait plus un lit disponible dans cette salle réservée aux phtisiques. Au premier vide que la mort allait faire, Raoul aurait le sien; il me parut très atteint, les yeux creux, la voix rauque, surtout l'imagination frappée des tristesses qui l'entouraient, ces plaintes, ces toux déchirantes, la prière de la sœur, au jour tombant, et l'aumônier en pantoufles rouges, assistant les agonies désespérées. Il avait peur de mourir là. Je m'efforçai de le rassurer, tout en m'étonnant que sa mère ne l'eût pas fait soigner chez elle. « C'est moi qui n'ai pas voulu, me dit la pauvre victime. Ils s'agrandissent, ils font bâtir, je les aurais gênés. » Et, comme pour répondre au reproche de mes yeux, il ajoutait : « Oh! maman est bien bonne... Elle m'écrit, elle vient me voir. » J'ai la conviction qu'il mentait; sa détresse, le nu de sa couverture d'hospice sans la moindre douceur, pas même une orange, sentait l'abandon. J'eus l'idée, le trouvant si seul, si malheureux, de lui faire écrire ce qu'il voyait, ce qu'il subissait là, convaincu que son esprit en serait ainsi plus hautement impressionné. Et puis, qui sait? Cela deviendrait peut-être une ressource pour cet être fier à qui il était si difficile de faire accepter un peu d'argent. Au premier mot, le malade se redressa, accroché des deux mains aux poignées de bois pendues à la tête du lit.

— Vrai, bien vrai?... vous croyez que je pourrais écrire?

— J'en réponds.

De fait, dans les quatre articles que Raoul m'a envoyés de l'hôpital, je n'ai pas eu dix mots à changer. L'accent en était simple et sincère, d'une

réalité poignante qui convenait bien à leur titre : *la Vie à l'hôpital*. Ceux qui ont lu ces courtes pages dans une éphémère feuille médicale, *le Journal d'Enghien*, n'ont pu certes se douter qu'elles avaient été écrites sur un grabat, et dans quel effort, quelle sueur de fièvre. Et comme il était joyeux, ce brave enfant, quand je lui apportai les quelques louis tirés de sa prose ! Il n'y voulait pas croire, les tournait, les retournait devant lui, pendant que, des lits voisins, des têtes curieuses se penchaient vers ce bruit d'or inhabituel. De ce jour, l'hôpital s'embellit pour lui de l'étude qu'il en faisait, il sortit quelque temps après, par un élan de jeunesse : seulement les internes qui le soignaient ne me cachèrent pas son état grave. La blessure existait toujours, prête à s'ouvrir, inguérissable surtout si le malheureux se remettait au dur métier du fer et des machines. Je me souvins alors qu'au même âge et dans une crise de santé assez sérieuse, un séjour de quelques mois en Algérie m'avait fait le plus grand bien. Je m'adressai au préfet d'Alger que je connaissais un peu, lui demandant un emploi pour Raoul. M. Le Myre de Vilers, aujourd'hui représentant de la France à Madagascar, ne se rappelle plus ceci, sans doute ; mais je n'ai pas oublié, moi, avec quelle bonne grâce et quelle promptitude qui en doublait le prix, il répondit à ma lettre en m'offrant pour mon ami une place de quinze cents francs aux bureaux du cadastre : cinq heures de travail par jour, d'un travail sans fatigue, dans le plus beau pays du monde, un décor de verdure et d'eau sous les yeux.

Ce fut une vraie féerie pour Raoul que ce départ, ce grand voyage, et la pensée qu'il ne retournerait plus à l'atelier, qu'il n'aurait plus les mains noires et pourrait gagner son pain sans en mourir. »

. . . .

« D'Alger, il m'écrivait souvent. Je rêve, je rêve... Il me semble que je suis au ciel ; il habitait dans un faubourg, séparé de la mer par un bois d'orangers, tout auprès d'un peintre de mes amis à qui je l'avais recommandé, ainsi qu'à Charles Jourdan qui ne tardait pas à ouvrir sa maison de Montriant, toute grande et hospitalière, au pauvre exilé. Son bureau l'occupait peu, lui laissait le temps de continuer à s'instruire par un programme de lectures que je lui avais fait. Mais nous nous y étions pris trop tard pour l'arracher à la misère. »

. . . .

« Puis la guerre arriva, le siège. Je n'entendis plus parler de lui et je l'oubliai. Qui de nous pendant cinq mois a songé à quelque chose qui ne fût pas la patrie ? Sitôt Paris ouvert dans le flot de lettres qui envahit ma table, il y en avait une d'un médecin d'Alger m'annonçant que Raoul était

bien malade et demandait des nouvelles de sa mère ; ce serait charité de lui en faire avoir. Pourquoi la mère, prévenue, continua-t-elle à ne pas donner signe de vie à son enfant ? Je n'en ai jamais rien su. Mais le 9 février, elle recevait de Charles Jourdan ces lignes indignées : « Madame, votre fils est à l'hôpital, il se meurt, il demande des nouvelles de sa mère. Au nom de la pitié, envoyez deux mots de votre main à l'enfant que vous ne verrez plus. »

Et quelque temps après, m'arrivait la triste nouvelle :

« Raoul est mort à l'hôpital civil d'Alger, le 13 février dernier, après une longue et douloureuse agonie. Jusqu'au dernier moment il a demandé la caresse que sa mère lui a refusée. — Je souffre bien, me disait-il, un mot de ma mère calmerait ma souffrance, j'en suis sûr. — Ce mot n'est pas arrivé, n'a pas été envoyé..., croyez-moi, cette femme a été cruelle et sans pitié pour son enfant. Raoul adorait sa mère ; et pourtant, à son lit de mort, il a porté sur elle un terrible jugement : — Je ne puis l'estimer ni comme mère, ni comme femme; mais tout mon cœur, prêt à cesser de battre, est rempli d'elle ; je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait. — Raoul m'a longuement parlé de vous avant de mourir. Au milieu de sa triste vie de souffrances et de privations il s'étonnait de trouver un souvenir doux et riant. — Dites-lui bien qu'au moment de quitter la vie, c'est lui et sa chère femme que je regrette de perdre. — Je m'étais très intimement lié avec le pauvre malade que vous nous aviez envoyé. J'habite une grande campagne inondée de fleurs et de soleil; je voulais en faire la retraite ordinaire de Raoul, mais ce doux et excellent garçon craignait toujours d'être importun. Dans ces temps derniers, je le priai de venir se soigner chez moi. Il refusa et entra à l'hôpital, prétextant qu'il serait mieux soigné. La vérité est que le pauvre enfant sentait sa fin prochaine et ne voulait pas donner à un ami le triste spectacle de sa mort..... »

Pourquoi donc nous avoir présenté un autre *Jack* que le vrai si émouvant dans sa simplicité? — La fiction imaginée par M. Daudet n'est pas supérieure à la réalité, certains la jugeront même inférieure et regretteront comme nous le disions en commençant les larmes qu'ils avaient données au premier. Aussi est-ce bien à lui-même que l'auteur fait tort par la publication de ces souvenirs, il ne s'est pas assez rendu compte que ses admirateurs établiraient malgré eux en quelque sorte une comparaison entre la fiction et la réalité; qui l'emportera dans l'esprit des lecteurs? nous ne voulons pas le chercher; mais nous craignons fort que le résultat ne soit pas en faveur de M. Daudet.

W. F.

PUISSANCE MARITIME DE L'ANGLETERRE (LA), par P. C. officier de l'armée française. Un volume grand in-8° de 158 pages. Prix : 4 francs

Dans cet ouvrage l'auteur examine si l'Angleterre doit conserver sur mer le premier rang qu'elle occupe d'une façon incontestée depuis Nelson et si un empire fondé comme le sien sur la suprématie navale offre des garanties de durée. Après une étude attentive des forces dont disposent les grandes puissances et de la situation de la Grande-Bretagne vis-à-vis des autres nations, il en arrive à cette conclusion que les vaisseaux de nos rivaux sillonneront longtemps encore en maîtres les océans et que leur empire territorial n'a rien à craindre, même aux points les plus exposés, le Canada et les Indes.

Quel est donc le secret de cette supériorité de nos voisins d'outre-Manche? L'auteur croit le découvrir dans le nombre de ses admirables arsenaux si puissamment outillés et plus encore dans les dépôts de charbon que la prévoyance britannique a eu soin depuis longtemps d'échelonner sur toutes les routes maritimes. Partout et toujours les Anglais ont déployé une parfaite intelligence dans le choix de leurs stations de ravitaillement ; il n'est guère d'îlot où le hasard d'une guerre puisse appeler les forces anglaises qui ne se trouve muni de magasins pour les approvisionnements et de fortifications sur lesquelles flotte le pavillon de Saint-Georges. Or, nous en sommes au point que dans une guerre maritime le succès final doit fatalement appartenir à la nation qui pourra toujours et à peu de distance trouver à se ravitailler de charbon, l'âme des navires actuels; cette nation c'est l'Angleterre; elle seule n'a rien à craindre des conventions internationales qui obligent les neutres à considérer le précieux combustible comme contrebande de guerre et à le refuser par conséquent aux belligérants ; elle se trouvera donc en face de flottes qui, au bout de quinze jours, n'auront plus dans leurs soutes de quoi faire mouvoir leurs machines et seront trop heureuses de s'immobiliser dans un port neutre; ses vaisseaux au contraire trouveront dans tous les coins du globe et en quelques heures de marche les dépôts nécessaires pour renouveler leur provision et continuer leur campagne. Quelque désagréable que puisse être cette constatation, il faut reconnaître que la domination des mers est encore pour longtemps dans les mains de ceux qui la détiennent.

Quant à la puissance territoriale de la Grande-Bretagne, elle paraît également à l'auteur solidement assise ; il considère comme une pure chimère un débarquement en Angleterre et n'admet pas davantage la possibilité d'une attaque sur les deux points les plus vulnérables de l'empire : le Canada et les Indes. Il tient, en effet, nos frères canadiens comme satisfaits de la

domination britannique, et il croit qu'ils n'hésiteraient pas à prendre les armes contre les envahisseurs ; ceux-ci reculeraient probablement devant la difficulté de vaincre un pays aussi grand, relativement fort et soutenu par les secours de la métropole qui profiterait de sa supériorité sur mer pour anéantir la marine ennemie et paralyser son commerce. D'autre part il ne voit pas quel avantage retireraient les Russes de l'effort prodigieux qu'il leur faudrait faire sans succès assuré pour menacer le grand rempart de l'Inde, la chaîne des Solimans, les passes infranchissables de Bolan et de Khyber ; il estime que l'empire moscovite ne jouera pas une si grosse partie pour un gain fort problématique.

Ainsi, conclut l'auteur, tout doit faire supposer que la puissance britannique ne peut être menacée sérieusement par personne et que l'empire lui est assuré pour longtemps sur toutes les mers.

Certes la conclusion n'est pas flatteuse, elle paraitrait même tout à fait décourageante s'il n'était permis d'accuser l'auteur d'un peu de pessimisme.

Nous croyons utile de faire valoir très brièvement quelques considérations générales qui pourront permettre à nos lecteurs de juger si la situation est vraiment telle que l'on veut bien le dire.

La marine, actuellement, comprend trois classes de navires : les cuirassés, les croiseurs et les torpilleurs. Il convient donc, pour juger sainement la question, d'examiner les forces des diverses nations dans ces trois classes et de plus la valeur de ces divers éléments en cas de guerre.

Pour ce qui regarde les cuirassés, la question est déjà jugée : l'Angleterre en possède un nombre bien plus considérable, mais la flotte française comporte des types plus maniables que ceux d'aucun de nos adversaires et l'on peut juger de la valeur de cet avantage quand on se rappelle que certains navires anglais par une mer un peu grosse sont hors d'état de profiter de leur artillerie ; il leur faut une mer absolument calme et cela ne se rencontre pas toujours à point nommé. De plus, les cuirassés, *en général*, ne seraient d'aucune utilité en cas de guerre, la plupart ne peuvent sans danger risquer la campagne au large et, jusqu'ici nul moyen *pratique* n'existe de les préserver des torpilleurs. Ce sont pour le moment de superbes et coûteuses inutilités de parade, c'est en un mot une classe de navires qui perd toute importance en cas de guerre.

Quant aux croiseurs l'Angleterre en est pourvue et abondamment ; mais, outre que nous en comptons également un certain nombre, il nous serait possible de l'augmenter de tous nos paquebots de grande vitesse ; sur ce point il n'est pas téméraire d'affirmer tout au moins l'égalité

entre les deux nations, car si nos voisins, comme la chose est certaine, armaient également les leurs, ils ne pourraient mettre en ligne que des navires d'une vitesse reconnue inférieure à celle des nôtres. Nous ne voulons pas parler ici des vitesses constatées aux essais et qui ne sont le plus souvent que des trompe-l'œil, comme chacun le sait, mais des résultats d'un tableau comparatif des vitesses obtenues pendant une année entière par les paquebots de toutes les grandes lignes d'Europe à New-York. Or, on sait que chez les croiseurs la vitesse assure une supériorité écrasante; le meilleur marcheur peut se placer à son gré dans le secteur que les pièces de son adversaire ne battent pas et là le cribler sans aucun danger.

Restent les torpilleurs. A part deux ou trois, ceux qui existent sont hors d'état de tenir la haute mer et sont forcément confinés dans les alentours des ports.

De cet ensemble de considérations, il semble ressortir que l'Angleterre ne possède plus la domination *assurée* de la haute mer, indispensable pourtant pour paralyser le commerce de ses adversaires et lui porter les coups les plus sensibles ; la future guerre maritime nous réserve sur ce point des surprises auxquelles bien peu s'attendent.

De plus son invulnérabilité pour la défense ne nous paraît pas aussi acquise que l'on veut bien le croire généralement; car, si d'un côté il est impossible qu'elle puisse aller sur des colonies défendues par des torpilleurs risquer une attaque au moyen de cuirassés ou de croiseurs qui n'auraient aucune retraite derrière eux, il paraît par contre très facile de lui faire courir un danger sérieux par un débarquement au cœur de sa puissance soit en Angleterre, soit en *Irlande*. Dans cette île surtout le succès serait absolument certain; quelques régiments français la soulèveraient contre ses oppresseurs héréditaires ; reste à envisager les moyens de faire traverser la Manche à nos troupes, malgré les flottes anglaises. Cette traversée, croyons-nous, *peut* être exécutée, soutenue qu'elle serait par la flotte de tous nos cuirassés. Dans une opération semblable ils retrouveraient une certaine utilité et n'ayant besoin que de peu de vitesse, ils s'abriteraient facilement des torpilleurs au moyen des réseaux de mailles dont on les a pourvus. Il n'est pas du tout besoin pour ce débarquement du brouillard si cher aux romanciers ; il suffirait tout simplement d'avoir une mer un peu forte, ce qui se rencontre facilement dans la Manche ; cela paralyserait les cuirassés anglais qui sont pour la plupart dans des conditions mauvaises de flottabilité et nous rendrait maîtres du passage. Il n'est pas inutile de rappeler ici que les colonies et le commerce anglais exigeraient la présence au loin d'une partie de la flotte de la

Grande-Bretagne et nous assurerait à tout le moins l'égalité du nombre.

Pour le Canada et les Indes il ne faut pas connaître ces pays pour hésiter un seul instant dans son opinion. Si l'Angleterre se trouvait attaquée sérieusement par des puissances comme la France et la Russie, l'Inde toute entière se soulèverait non par amour de la Russie mais par haine de ses maitres. Que pourraient faire les forces anglaises devant un soulèvement appuyé par une nation puissante ? L'histoire est là pour répondre et le danger couru lors de la révolte des Cipayes a dû éclairer là-dessus depuis longtemps le cabinet de Saint-James. D'un autre côté, le Canada toujours agité quoique dompté ne porte pas si enraciné l'amour du vainqueur et s'il est vrai que ses habitants ne seconderaient peut-être pas les États-Unis dans une tentative pour s'emparer du pays, il est très probable qu'ils n'accueilleraient pas de même les Français si nous nous présentions pour constituer le Canada en *État Indépendant*.

En résumé, l'Angleterre en lutte avec les grandes puissances du continent se verrait obligée de pourvoir avec sa seule flotte à des besoins multiples; il lui faudrait sauvegarder sa marine marchande, protéger ses colonies, maintenir dans l'obéissance le Canada et les Indes, empêcher tout débarquement dans les îles britanniques, et de plus réprimer une révolte certaine de l'Irlande. Admettons qu'elle puisse suffire à tout cela, ce ne serait encore que de la simple défensive et la lutte ne ferait pas courir un seul instant quelque danger à ses adversaires. Ceux-ci pourraient appliquer toutes leurs forces à la défense de leurs seules colonies contre une flotte, diminuée de tout ce que la garde de l'Angleterre immobiliserait dans les ports.

Il semble donc que le rôle prépondérant joué par cette nation touche désormais à sa fin, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Elle n'a plus maintenant comme force véritablement inquiétante que son or; celle-là vaut encore mieux pour elle que sa flotte et c'est ce qui lui assure actuellement un semblant d'autorité dans les conseils de l'Europe. La prochaine guerre nous dira la force de ce dernier rempart de l'Angleterre.

PR. D'HAUTILS.

VIE DU BIENHEUREUX BERNARD TOLOMÉI, fondateur de la Congrégation de Notre-Dame de Mont-Olivet, par le R. P. DOM BERNARD-MARIE MARÉCHAUX. Un volume in-12 de 300 pages avec une belle héliogravure. Prix : 4 francs

La lecture de cette vie modeste et pure est à la fois douce et attrayante, « *l'odor di santità* » embaume la vie du B. Bernard Toloméi et j'y cueille çà et là, des pensées charmantes, dignes du saint qui les a inspirées. En

parlant de l'humilité qui caractérisait le B. Bernard, humilité qui cédait devant son dévouement à ses disciples, « il était, (dit l'auteur page 95), » ce que fût au commencement saint Benoît à Subiaco, saint Antoine à » Siété; quelques disciples s'étaient groupés autour de lui : il refusait » d'être leur maître sans pouvoir se défendre d'être leur père ».

Plus loin (page 115), il donne une description exquise du retour de Bernard et de ses compagnons à leur ermitage après avoir reçu « les » blanches livrées de la sainte Vierge ; le désert, fleurissant comme un lis, » retentit de cantiques d'actions de grâces .... »

L'auteur sait blâmer les abus, il flétrit avec vigueur le relâchement du XIVe siècle (pages 132 et 133) et sa justice ne fait que mieux apprécier ses éloges pour les religieux dignes de ce nom. Il faut lire (pages 140 et 141) les détails charmants sur le bienheureux et ses disciples, il fut *obligé* de les diriger toute sa vie car, dit avec émotion l'écrivain, « il était devenu le captif de ses enfants ».

Il salue, page 147, l'érection de leur église dédiée « à la sainte Vierge » enfant, à *Maria Bambina*, touchante inspiration de ces héros de la » pénitence (ajoute l'auteur), ils venaient s'incliner sous la petite main de » Marie au berceau ».

Page 170, il dit avec grâce : « Et l'on vit se répandre un peu de tous les » côtés les moines blancs, enfants de la sainte Vierge, tenant en main leur » rameau d'olivier. »

On voit d'ici ces nouvelles colombes de « *l'Arche d'alliance* », réconciliant la terre avec le ciel ; on voit cette neige vivante du paradis, apportant aux humains la rosée des bénédictions de l'Immaculée.

« Les annales du monastère s'écrivaient au ciel plutôt que sur la terre », dit l'auteur, en signalant les humbles ermites qui vivaient et mouraient sous l'œil de Dieu et sous l'aile des anges. Fleurs du cloître qui parfument le paradis et qui brillent d'autant plus là-haut, qu'elles se sont cachées ici-bas.

Pages 258 et 259, l'auteur décrit avec amour ce qu'est Mont-Olivet, « ce poème de Pierre » cette « citadelle de Dieu..... »

Est ce tout? Loin de là ; j'en passe, et des meilleurs. Je ne saurais cependant me défendre de citer une note concernant frère Jean de Vérone. « Il fût (dit l'auteur) vraisemblablement prêtre. Prêtre, artiste, saint, » quelle belle synthèse ! » ajoute-t-il, mon cœur fraternel est doucement ému de cette exclamation qui clôt, pour ainsi dire, ce livre charmant, comme un ruban entoure un bouquet.

VICOMTESSE DE PITRAY, née SÉGUR.

Livet, 16 mars 1888.

ŒUVRES ORATOIRES DU R. P. CONSTANT, des Frères-Prêcheurs, docteur en théologie et en droit canon. Un volume in-12 de 280 pages. Prix : 2 francs

Ce premier volume des *Œuvres oratoires du R. P. Constant* renferme trois stations, dont les sujets, sans être inséparables, sortent d'une même pensée et se fortifient mutuellement.

D'abord *la foi et les vertus militaires.* Lorsque tant d'institutions nécessaires à la vie sociale s'écroulent autour de nous, combien de cœurs reportent sur notre armée leurs dernières espérances! Confiance légitime. L'armée est encore, pour le *patriotisme*, *l'honneur*, *la discipline*, *le courage*, un refuge sacré. Mais où ces grandes vertus prennent-elles leur source? Et quelle en sera la sauvegarde? La foi. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, et ce que le P. Constant rappelait dans son Avent prêché à Saint-Gervais en 1871.

L'Évangile et la famille. Cette foi, qui fait non pas le batailleur vulgaire, mais le vrai défenseur de la patrie et de tous les grands intérêts, c'est au foyer de la famille qu'il faut en recevoir le germe et en cultiver le développement. Elle est là, sous le voile des Écritures. L'Évangile la renferme avec toutes ses merveilles. « Prenez et lisez. » Interrogez l'Église, gardienne de ce trésor, et vous aurez le secret, non seulement du beau et du grand, mais du divin. Malheureusement le Livre sacré reste dans l'oubli. Et, près des richesses qu'il offre si libéralement, la famille s'étiole et meurt d'inanition, et la société devient... ce que nous la voyons aujourd'hui.

Le travail. La libre-pensée a là-dessus de grandes théories, mais aussi creuses qu'inefficaces. Que signifient cette « évolution nécessaire », ce « progrès incessant », cette « marche de l'humanité vers la perfection », dont on ne nous montre ni la cause première, ni le terme final? C'est assez peut-être pour faire un franc-maçon : ce n'est pas assez pour faire un homme. Et l'ouvrier qui n'a pas d'autre soutien, tombe inévitablement avant d'avoir accompli sa tâche. Qui vous donne le droit de commander et de jouir, et pourquoi travaillerais-je à vous enrichir, si je n'ai à recueillir qu'un maigre salaire et l'harmonie de vos phrases?... Mais, quand on sait que le travail est une *expiation*, une *réparation*, une *préservation*, un *honneur* dans le temps et le gage d'un *bonheur* éternel, on l'accepte, on l'aime, on le bénit. Et là est le secret du progrès.

Le P. Constant a très bien développé ces grandes lois du présent et de l'avenir, et son livre sera lu avec intérêt et profit.

VIE DE Mgr BRUTÉ DE REMUR, premier évêque de Vincennes (États-Unis), par l'abbé Ch. Bruté de Remur. Un volume in-8°. Prix : 3 fr. 50

Nous souhaitions, depuis longtemps, faire connaître ce volume à nos lecteurs lorsque nous en avons trouvé, par hasard, le compte rendu dans le journal *l'Autorité*. Cet article traduit si bien nos propres impressions que nous ne pouvions mieux faire que de le reproduire. Ajoutons seulement que nous recommandons ce livre aux supérieurs des maisons chrétiennes d'éducation comme lecture pendant les retraites et comme texte pour les *lectures spirituelles*. C'est dire à plus forte raison qu'on peut le donner en prix. Nous désirons aussi que l'auteur, dans une seconde édition, donne quelques détails sur la situation actuelle du diocèse de Vincennes, aujourd'hui d'Indianopolis. Nous avons entendu sur ces pays, il y a six ans, des récits d'un grand intérêt de la bouche de M. de Bessonnies, archiprêtre de la cathédrale d'Indianopolis. M. de Bessonnies est un des missionnaires amenés, par Mgr Bruté, en Amérique. Il n'est revenu en France qu'en 1882 pour assister à l'ordination et à la première messe de son neveu, alors professeur au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs et aujourd'hui vicaire à Notre-Dame-des-Victoires. Autre désir exprimé à l'auteur : ne pourrait-il pas ajouter quelques autres gravures au portrait de Mgr Bruté qui orne son livre? On aimerait à connaitre la physionomie d'Élisabeth Seton, par exemple, de Jean de Lamennais : une carte topographique de Vincennes et de l'Indiana ne serait pas de trop. Maintenant nous cédons la parole au bibliographe de *l'Autorité* :

« Comme le dit l'auteur dans sa préface, ce livre n'est que le récit simple de la vie plus simple encore d'un homme qui, simple pendant sa vie, doit être loué simplement après sa mort. Mais la simplicité du livre n'en exclut pas l'intérêt; au contraire, elle lui prête un nouveau charme. »

Tout est intéressant dans cette vie. C'est d'abord l'enfance de Gabriel Bruté, passée à Rennes aux plus mauvais jours de la Révolution française. A côté des crimes les plus abominables, on voit, particulièrement à son foyer les plus héroïques vertus. Lui-même, nouveau Tharcitius, ne craint pas de pénétrer dans les prisons et d'y porter la sainte Eucharistie.

Puis, ces temps lugubres écoulés, c'est la jeunesse de Gabriel Bruté, devenu étudiant en médecine à Paris, où il montre une fois de plus que le travail est la meilleure sauvegarde de la vertu et réciproquement que la vertu est la meilleure condition du travail. Après de brillants succès et le grand prix de l'école, le jeune docteur entre au séminaire de Saint-Sulpice. Nouvelle vie, — nouveau modèle. Enfin, devenu membre de la Société de Saint-Sulpice à sa sortie du séminaire, et nommé professeur de théologie

au séminaire de Rennes, il ne fait qu'y passer, et, cédant aux aspirations de toute sa vie, M. Bruté de Remur part pour les missions d'Amérique. Sur ce nouveau théâtre, d'abord à Baltimore, ensuite à Emmitsburg, il déploie toutes les ressources dont la Providence l'a si largement doté. Il est successivement et souvent même tout ensemble professeur de plusieurs classes, de lettres, de sciences, de théologie ; il est directeur de jeunes gens, de séminaristes, de communautés religieuses ; il est missionnaire à ses heures, écrivain, journaliste même. Son étonnante activité suffit à tout, et le missionnaire d'Emmitsburg devient bientôt un des oracles de l'Église d'Amérique, un des remparts de la foi catholique.

Tant de mérites et de vertus sont couronnés par la mitre épiscopale ; mais le bon évêque ne la porte que pendant cinq ans, au bout desquels, épuisé par ses nombreux travaux, il tombe et meurt doucement de la mort des saints, après en avoir prédit l'heure et avoir commandé tous les apprêts de sa sépulture.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt d'une vie déjà si remplie, ce sont les relations que Mgr Bruté de Remur a entretenues avec plusieurs hommes illustres de ce temps-là, entre autres avec M. Emery, supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice, puis avec les abbés Jean et Félicité de Lamennais, dont l'évêque de Vincennes fut l'intime ami, le conseiller, presque le collaborateur. Il y a dans cet ouvrage des lettres charmantes des deux frères à Mgr Bruté, et réciproquement.

Les personnes qui redoutent les vies austères et extraordinaires liront celle-ci avec plaisir, car elles y trouveront un saint aussi aimable que simple. »

PÉCHÉS DE CHASSE ; par MARC DE BRUS. Un volume in-12 de 239 pages illustré par P. MALHER, H. PILLE, etc. Prix : 3 fr. 50

« *Genre badin !* » annonce l'auteur en me demandant de présenter son nouveau volume aux lecteurs de *la Revue bibliographique*. Mis en défiance par cet aveu sous lequel je soupçonne même un euphémisme et me voyant en danger d'avoir bientôt à exécuter, sur des œufs, une danse de caractère, au profit de M. de Brus, je glisse un coup d'œil rapide sur la couverture ; et j'y vois flamboyer ces deux mots : *Péchés de chasse*. Plus de doute. La présomption tourne à la réalité. Cela menace de devenir scabreux. Or il faut s'exécuter. Car l'auteur a été très aimable, il a dit beaucoup de bien de notre *Revue* et profitant du trouble où me jette ses éloges, il s'est esquivé, le traître, emportant une promesse ; promesse tacite, si l'on veut, mais, je reste avec le livre dans les mains, et cela vaut un engagement.

Comment concilier ce double devoir : poursuivre la *chasse aux péchés* des mauvais livres, mission que s'est donnée *la Revue bibliographique*, et présenter à ses lecteurs les *Péchés de chasse* alors que probablement... ?

Quel exemple pour mes collaborateurs !

Échapperai-je au danger par le silence ? Hélas ! je dois être poli envers l'auteur tout en restant honnête envers mes lecteurs.

Il faut cependant qu'une porte soit ouverte ou fermée ; je vais droit à l'ennemi et veux savoir ce qu'il y a sous ce titre. J'ouvre le volume et je lis :

« AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

» J'ai eu un instant, je l'avoue, l'idée d'écrire une préface afin, tout au » moins, de rassurer les esprits chagrins qui pourraient voir dans ce livre » une recherche de scandales ou d'impressions lubriques. Mais, outre ce » dédain que j'éprouve à la vue des considérations mesquines de ces » misanthropes, je déteste les thèses, et je m'abstiendrai donc, car ce » serait folie la plus blâmable de guerroyer pour sujet de si mince » importance.

» Libre à eux de se rendre la vie, et plus dure et plus triste qu'elle ne » l'est réellement, et passons.

» . . . .

» Mes petites histoires, aimables lecteurs, sont des scènes vécues, et » vous y trouverez probablement des situations, des aventures semblables » à certaines dans lesquelles vous avez joué un rôle.

» Laissez-moi espérer qu'elles vous rappelleront d'agréables souvenirs, » et, si j'ai atteint ce but, gardez-moi, je vous prie, un peu de bienveillance » dans vos critiques. »

Mais, voilà qui tranche la difficulté ! Résolu à rester bienveillant sans me compromettre, je n'irai pas plus loin, dans ma lecture. Je n'ai aucun espoir de réveiller d'agréables souvenirs et cela m'aura permis de présenter à nos lecteurs l'ouvrage de M. de Brus, sans en dire du mal et sans craindre qu'ils en pensent du bien.

W. FERNOUT.

LA VÉRITÉ SUR L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION, par M. AUGUSTE CARION. Un volume grand in-16 de 192 pages. Prix : 40 centimes

L'auteur de cet opuscule n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; c'est lui qui sous la signature d'Ernest Aimé, publiait dans cette revue des

articles si appréciés dans lesquels il combattait avec une vigueur et un talent remarquables les fausses théories du jour; ces qualités on les retrouvera dans cette étude que nous ne saurions mieux résumer que ne l'a fait la *Semaine catholique* de Lyon, dans l'appréciation suivante :

« Ce volume est un résumé des recherches et des travaux les mieux faits jusqu'à ce jour sur la Constitution de la France et sur la Révolution de 1789; résumé complet, magistralement écrit, simple, clair, convaincant.

Trois parties divisent le travail : 1° le moyen âge et l'ancien régime; 2° les ruines; 3° le régime révolutionnaire; trois parties correspondant aux états qu'a traversés la France.

Dans la première partie, l'auteur nous montre le moyen âge et l'ancien régime tels qu'ils furent, leur constitution libérale, l'origine vraie des communes, du servage; l'organisation municipale des villes et des bourgs, de la famille, de la magistrature, de l'armée, etc.; les mœurs et caractères; le commerce, l'industrie; l'état des sciences, des lettres, des arts; les causes qui ont donné naissance aux vrais abus dont s'est servi la Révolution pour attaquer et détruire un régime sous lequel « il faudrait avoir vécu pour en connaître la douceur ».

Dans la deuxième, il fait voir comment la Révolution, brisant cette vieille constitution, au nom et sur la foi hypocrite de promesses jamais réalisées, voulut en créer une nouvelle, maçonnique et antisociale; comment elle tenta de l'imposer dès le début, par la terreur, par les massacres, au peuple dont les cahiers et doléances ne la demandaient pas, à la France attachée à ses vieilles libertés; les ruines que la faction jacobine accumula, au nom de cette constitution à fonder, et la banqueroute qu'elle fit à ses promesses de bonheur et de paix sociale,

Dans la troisième sont relatés les soulèvements contre la faction tyrannique de la Révolution, à Bordeaux, Marseille, Lyon, Toulon, etc., les efforts de Barras; les ruses ambitieuses de Bonaparte, au service de la franc-maçonnerie judaïque, entreprenant des guerres pour s'en servir comme d'un marchepied pour s'emparer du pouvoir, comme d'un obstacle au retour de la royauté réclamée partout, et de la religion catholique; enrégimentant la Révolution à son service et faussant, pour s'en rendre maître, la mouvement catholique très accentué alors.

Ce résumé magistral sera, pour les hommes occupés, ce qu'ont été pour les savants les ouvrages plus étendus de M. Taine, une vraie lumière apportée à leur esprit; ce sera le Taine populaire. »

LES ORATEURS POLITIQUES DE LA FRANCE. *La tradition et l'esprit français en politique. Choix de discours* (1302-1830), par ALBERT CHABRIER. Un volume in-16 de VIII-581 pages. Prix : 3 fr. 50

Bien qu'il s'en défende dans sa préface, l'auteur a fait ici une œuvre de parti. Elle contribuera à fausser l'idée, déjà bien obscurcie, de la tradition nationale.

Oui, il y a une politique française où se marque l'esprit du peuple français, mais cette politique n'est pas celle que prône M. Chabrier.

Dans sa préface, il nous parle de l'esprit du peuple français, et il ajoute cette réflexion bizarre : « je ne dis pas de la race, car y a-t-il une race ? » Sans élucider ici cette question, nous croyons, nous, qu'il y a une race française, c'est-à-dire une génération d'hommes dont les arrières grands-pères ne croupissaient pas dans les ghettos de Francfort ou ne se battaient pas dans les armées étrangères contre la France, la toute récente patrie de certains des nôtres. Il y a une race française, remontant en droite ligne, par son tempérament, à ces Francs de Clovis qui ont su fonder une nation profondément chrétienne, dont la politique devait et devrait, pour l'honneur national, rester chrétienne. Les compagnons de Clovis sont devenus les preux de Charlemagne, les héros de Godefroy de Bouillon, les fidèles de Louis IX La patrie était glorieuse. Des moines faisaient ses lois et établissaient les assises du droit national suivant les règles de l'Église. Tous suivaient le courant d'institutions merveilleusement appropriées aux besoins du pays. Mais la race française était une race catholique contre laquelle l'esprit français vint réagir ; et cela à partir de 1302 avec Philippe le Bel.

Nous ne suivrons pas M. Chabrier d'époque en époque ; il y aurait à envisager une foule de questions que nous jugeons d'une façon toute différente de celle de l'auteur.

L'esprit français, tel que le conçoit notre professeur de rhétorique, c'est le mauvais esprit de la France. Mais il est une politique qui remonte à la plus haute antiquité : elle s'est développée pour notre plus grand bien jusqu'au jour où un mécréant a jugé bon de rompre avec elle. La France comptait déjà, alors, neuf siècles d'existence Cette tradition avait ses orateurs. Mais ils étaient de ceux que M. Chabrier, malgré son désir d'être impartial, malmène d'importance : « Quel qu'ait été d'ailleurs leur talent, loin de publier leurs noms et leurs discours, il faudrait pouvoir faire autour d'eux le silence et l'oubli. » Ce sera difficile. Certes le premier monument de notre éloquence nationale, le prologue de la loi salique,

aurait dignement ouvert le livre de M. Chabrier. Nous ne saurions mieux terminer ces quelques lignes, qu'en en reproduisant le début.

Quel soufle et quel enthousiasme ! Celui qui voudra faire l'histoire de la tradition française, de la vraie, trouvera là une magnifique épigraphe pour son livre.

« L'illustre nation des Francs a Dieu pour fondateur. Elle est puissante
» dans la guerre, fidèle dans la paix, profonde dans le conseil... Elle est
» audacieuse, rapide, terrible, récemment convertie à la foi catholique et
» pure de toute hérésie. Vive le Christ qui aime les Francs ! Puisse ce
» Seigneur des seigneurs, puisse Jésus-Christ protéger leur royaume,
» remplir de sa grâce ceux qui le gouvernent, conduire leur armée, les
» mettre à l'abri derrière le rempart de la foi et lui accorder miséricor-
» dieusement et la paix, et la joie et le bonheur. »

UNE FILLE DE FRANCE ET SA CORRESPONDANCE INÉDITE
par L. DE BEAURIEZ. Un volume in-12 de 224 pages. Prix : 3 fr. 50

M. de Beauriez s'attache à nous montrer quelle fut la fille aînée de Louis XV et comment elle se montra digne de cette maison de Bourbon dont on a beaucoup plus fait ressortir les faiblesses que les grandeurs.

Louise-Élisabeth de Parme n'a pas été à l'abri des calomnies ; Michelet, dans sa haine contre les races souveraines avait accrédité de prétendues amours entre l'infante et M. de Vauréal, ambassadeur de France à Madrid.

Notre historien lave la princesse de cet outrage. Il discute le fait en critique impartial, en érudit, en homme de cœur. Il n'est point permis de douter de cette femme jeune et charmante, fort éprise de son mari, étroitement surveillée, douée d'une âme énergique, toute pénétrée des sentiments de devoir, d'honneur, de religion, auxquels nous la voyons faire les plus durs sacrifices. Ajoutons que son amant aurait eu juste quarante ans de plus qu'elle. Il faut toutes les bassesses de la passion pour entacher une mémoire avec de pareilles données.

Laissant de côté le rôle politique de Louise-Élisabeth de France, je veux montrer quelle mère fut cette épouse qu'un historien a voulu déshonorer. Pour cela, je puiserai dans la correspondance de l'infante. Ce ne sont pas les fautes de style qui y manquent, mais la pensée est si belle qu'elle compense, et au delà, l'imperfection de la forme.

Aimez, pratiquez la vertu, écrit-elle à son fils ; elle seule fait notre bonheur en ce monde et peut le faire dans l'autre. Estimez-là, protégez-là, vous ne pouvez jamais compter sur la fidélité de vos sujets s'ils n'en

ont pas pour Dieu Vous êtes homme ; ils peuvent vous tromper ; ils y travailleront s'ils n'ont pas la crainte de celui qu'on ne peut abuser. » Ne donnez point accès à la médisance auprès de vous. Ne dites jamais de mal de personne. Elle (la médisance) est affreuse dans le monde, exécrable dans la bouche d'un prince dont la moindre parole porte coup.

Quelle horreur n'inspire pas un voleur ! On peut restituer le bien volé, l'honneur ne se rend pas de même, surtout quand il a été blessé par nous, et nous pouvons souvent perdre le plus honnête homme, le meilleur de nos sujets que le repentir ne nous rendra point.

La lettre entière est inspirée par des sentiments de cette nature. Pas une phrase qui ne contienne une pensée dont on n'ait lieu d'admirer la justesse et l'élévation. Aimez la justice, écrit-elle quelque part, mais souvenez-vous qu'il faut qu'elle soit inséparable de la bonté. Plus loin elle parle longuement de la France. Là c'est l'amour, c'est la fierté, c'est le respect qui débordent. Elle affirme hautement sa nationalité : « Je suis Française, mon fils ; » — Aimez la France, mon fils. Ainsi commencent les alinéas de ses lettres dans lesquelles elle développe avec habileté les raisons qui doivent attacher la maison d'Espagne à la maison de France. En passant, elle ajoute ces mots : « Les Français adorent tout ce qui vient de leurs maîtres. Je souhaite que vous éprouviez vous-même cet amour, si glorieux à la nation, si flatteur pour nous ; vous verriez par vous que je ne vous dis rien de trop là-dessus. » Voilà un beau langage du tyran, et il faut avouer que, pour des esclaves, les Français de l'ancien régime étaient assez estimés.

Si Louise-Élisabeth de France eût vécu au dix-neuvième siècle, on l'eût accusée de chauvinisme.

NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE PENDANT LA RESTAURATION, par VICTOR JEANROY-FÉLIX. Un volume in-8°. Prix : 5 fr. 50

Nous avons signalé jadis une histoire de la littérature française pendant la Révolution et l'Empire, de M. Jeanroy-Félix ; cet ouvrage a été bien accueilli du public, et cela a naturellement encouragé l'auteur à poursuivre ses travaux et à nous donner la *Nouvelle histoire de la littérature française pendant la Restauration*, dont nous nous occupons. Au point de vue littéraire, la Restauration est autrement intéressante que la Révolution et que l'Empire ; c'est alors que commencent, avec le romantisme, les grandes luttes littéraires des classiques et des romantiques ; la tribune retentit de nombreux discours. On comprend que cette époque ait séduit

son historien au point de le rendre même un peu injuste pour l'Empire, qui ne laisse pas que d'avoir ses grandeurs et où « la dignité humaine n'avait pas perdu ses droits », quoique la tribune fût muette. Nous avons vu et nous voyons encore la tribune très bavarde, sans que ni l'éloquence ni la dignité humaine y gagnent rien.

Le plan de M. Jeanroy-Félix, et c'est le principal dans un ouvrage de cette nature, est simple et bien conçu. Nous avons d'abord l'éloquence politique et religieuse avec de Serre, Lainé, Foy, Benjamin Constant, Royer-Collard, Camille Jordan, Manuel, Martignac, Villèle, Ravez, Chateaubriand et Frayssinous; puis la poésie, qui tient naturellement plusieurs chapitres, avec Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Béranger, Alfred de Vigny; le cénacle romantique où figurent notamment Sainte-Beuve et les frères Deschamps; la prose prend deux chapitres avec Joseph de Maistre, Bonald, Lamennais, Cousin, Jouffroy, Ballanche; l'histoire est représentée par Augustin Thierry, beaucoup trop glorifié à notre avis, Guizot, Ségur, Barante, Thiers, pour lequel également, au point de vue de la forme comme du fond, l'auteur nous paraît trop indulgent, Mignet, Vitet; on a ensuite le pamphlet avec Paul-Louis Courier; le roman avec Nodier, d'Arlincourt et Vigny; la critique avec Villemain; le théâtre tient trois chapitres : la tragédie avec Casimir Delavigne, Ancelot, Soumet, Brifaut, Pierre Lebrun, Guiraud, Lemercier; de ces tragédies, certaines sont déjà des drames; la comédie avec Casimir Delavigne, Scribe et Jouy; le romantisme que représentent Vigny, Delavigne, pour son *Marino Faliero*, Dumas et Hugo. L'auteur termine par des observations sur les réformes de l'école romantique, où se trouvent des appréciations justes.

En somme, comme on peut le voir par cette nomenclature, l'ensemble est assez complet, quoiqu'on puisse bien relever quelques oublis; on a un tableau suffisant de l'histoire littéraire de la Restauration, l'époque certainement la plus intéressante de ce siècle, car on y retrouve l'origine de tous les mouvements littéraires auxquels nous avons assisté depuis. Sans accepter toutes les appréciations de l'auteur — et nous avons fait déjà nos réserves pour Augustin Thierry et pour Thiers — nous pouvons constater qu'en général il juge bien; surtout il n'admet nullement la théorie de l'art pour l'art et n'accepte pas qu'une exécution habile puisse couvrir et même justifier une inspiration mauvaise. Nous pouvons donc signaler et recommander ce volume comme le précédent; il donnera à ceux qui le liront une connaissance suffisante du mouvement de renaissance littéraire qui a marqué la Restauration.

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST vengée des attaques du rationalisme contemporain, par le P. PORTMANS, des Frères-Prêcheurs. Un volume in-12 de 448 pages. Prix : 5 francs

Un certain nombre de libres penseurs, affublés du nom de rationalistes, ne veulent pas que Jésus-Christ soit Dieu, parce que... ce n'est pas dans l'Évangile. Tant de respect pour l'Évangile aurait lieu d'étonner chez M. Renan ou chez M. Strauss, son prédécesseur, chez MM. Bernard Weiss, professeur à l'Université de Berlin, Ernest Havet, de l'Institut, Réville, Salvador, et chez quelques autres, si l'on ne savait qu'à travers les jugements de l'école rationaliste les objets prennent une forme tout à fait particulière. C'est ainsi que MM. Strauss et Renan ont vu qu'il existe une opposition flagrante entre les Synoptiques et l'Évangile de saint Jean. Ils s'accordent volontiers à louer saint Mathieu, saint Luc et saint Marc, pourvu qu'on abandonne à leur mépris saint Jean, un sectaire ! Une fois ce premier point établi, car les auteurs dont nous parlons veulent, par hypothèse, qu'il soit établi, il n'est pas plus difficile d'attribuer aux autres évangélistes une doctrine également fantaisiste. On a prétendu que les Synoptiques ne faisaient pas allusion à la divinité de Jésus-Christ, et c'est pour répondre à cette erreur, mille fois répétée par les rationalistes contemporains, que le P. Portmans a fait son livre.

Le savant religieux, se plaçant sur le terrain des Synoptiques avec MM. Renan et Strauss, s'est proposé d'établir la divinité de Jésus-Christ par les trois premiers Évangiles, abstraction faite du temps précis où ils ont été écrits et de leurs auteurs Il fait, on le voit, une large part à l'incrédulité, en n'usant pas de toutes les armes que les saintes Écritures mettent à sa disposition ; mais, en dépit de cette concession, le rationalisme ne peut soutenir les démonstrations lumineuses du P. Portmans.

Résumer ces arguments, ce serait les défigurer, car l'auteur, en s'adressant à la raison, n'a pas voulu réduire à l'état de charpente l'édifice des croyances chrétiennes, sous prétexte d'en faire mieux apparaitre les assises et l'agencement. S'il étudie les Évangiles pièce par pièce, il ne laisse pas d'envisager chaque détail de la façon la plus concrète en lui laissant l'éclat de sa divine poésie. S'il fait l'analyse intrinsèque de l'Évangile, au point de vue moral, historique et philosophique, cette analyse n'a rien d'aride, le résumé seul devrait l'être. Le but de l'auteur était de démontrer la divinité de Jésus-Christ par sa naissance, ses débuts, ses œuvres, ses affirmations et ses institutions ; de réfuter les rationalistes et de mettre une arme nouvelle aux mains des chrétiens qui sont peu au

courant de la polémique religieuse : l'arme est bien trempée, elle a fait ses preuves et fera sa carrière.

DIEU DANS L'HISTOIRE, par ALH.-LUCIEN JOUVE. Un volume in-8° de XVIII-406 pages. Prix : 5 francs

Cet essai est le premier tome d'un ouvrage où sont exposés les divers genres de preuves de l'existence de Dieu : ce volume étudie « Dieu dans l'histoire, ou la foi du genre humain », c'est la synthèse fort étendue et assez juste des arguments que fournissent les traditions religieuses parvenues jusqu'à nous ; les religions des peuples qui ont habité l'Asie et les cultes pratiqués par les nations qui ont occupé les diverses contrées de l'Europe sont l'objet de recherches intéressantes qui résument les notions éparses dans un grand nombre de documents fort malaisés à réunir. Il en est de même, avec encore plus d'imprévu, de l'ébauche des traditions religieuses de nombre de peuples de l'Amérique, de l'Océanie et de l'Afrique, qui n'ont pas trouvé encore de savants pour essayer leur histoire, et pour discuter leurs variations. Les arguments réunissant ces croyances contradictoires et rattachant leur variété à la loi révélée par Dieu au premier homme, portent-ils la vigueur et la précision nécessaires à rajeunir cette démonstration déjà développée par les plus puissants philosophes de diverses époques ? Non ; et si ce jugement paraît sévère, il suffit de citer une période entre cent (page 257) : « Puisque nous sommes dans l'Océan austral, cinglons directement vers la plus grande des îles qu'il baigne de ses flots, vers l'Australie. *Dans cette vaste mer Océanienne, toute ponctuée d'îlots noirs, comme le sont de vastes oasis, les sables d'où nous sortons, l'Australie ou Nouvelle-Hollande forme à elle seule un continent douze fois grand comme la France.* » L'ampleur et l'élégance de la phrase sont aux dépens de la clarté et de la précision : la structure compliquée de la période dissimule au lecteur l'idée qu'elle contient. Mieux vaut éviter les recoins obscurs de l'exposition et multiplier les larges issues, pour permettre au lecteur de la visiter à son aise. Les baies des monuments ne sont jamais trop vastes pour verser les flots de lumière sur les œuvres qui y sont enfermées ; la simplicité des lignes est la formule de l'architecte pour répandre sur ses œuvres la lumière ; chez le philosophe comme chez l'architecte, la simplicité est le secret du genre ; elle fait quelquefois défaut à *Dieu dans l'histoire*.

NOTRE-DAME DE PITIÉ ET LES MARINS DE CAPBRETON par l'abbé GABARRA, curé de Capbreton (Landes). Prix : 2 francs, rendu franco

Sous ce titre, M. l'abbé Gabarra vient de publier une charmante brochure

qui raconte l'histoire du culte de Notre-Dame de Pitié à Capbreton. Ce culte date de la formation d'une confrérie en 1492, confrérie dont faisaient partie les marins de cette commune.

M. l'abbé Gabarra, dans cette savante étude, raconte des faits très curieux qui intéressent à la fois la piété, l'histoire et la littérature. On y trouve une longue liste de marins capbretonnais morts sur mer, quelques uns en combattant. De nombreux détails concernent les populations maritimes de nos côtes de France.

On voudra lire tout particulièrement les statuts de la confrérie, qui sont vraiment remarquables par leur sagesse et leur prévoyance et qui sont écrits dans une langue exquise : on y trouve un code complet et touchant de charité chrétienne.

Cet ouvrage, orné d'une vignette représentant une antique statue de Notre-Dame de Pitié, qui se termine par deux gracieux cantiques annotés, se vend au profit de deux écoles libres.

Le vaillant curé de Capbreton voyant ses écoles de filles et garçons laïcisées s'est mis à l'œuvre, et en peu de temps a trouvé les ressources nécessaires pour les premiers frais d'établissement de deux maisons, une de religieuses et une de frères de la doctrine chrétienne. Mais les ressources manquent pour l'entretien d'une œuvre si considérable! Acheter son intéressante brochure c'est donc se procurer un plaisir et faire une bonne action.

A.-G. Landois.

LES MARGUERITE FRANÇAISES, par Edmond Stofflet
Un volume in-18 jésus de xi-300 pages. Prix: 3 fr 50

S'il est un nom noble et charmant, c'est assurément celui de Marguerite. Les anciens en avaient fait le synonyme de *perle* et *d'étoile*. Au moyen âge, la marguerite était la fleur symbolique de la loyauté; les chevaliers juraient d'aimer leur dame ou de combattre *à la franche marguerite*, c'est-à-dire sincèrement, bravement et sans félonie; enfin la naïveté populaire demande encore à une marguerite effeuillée le secret de l'amour.

Après le nom de Marie, celui de Marguerite est le plus répandu en France. C'est à bon droit.

Que de saintes, que de reines, que de princesses, que de dames illustres, que d'humbles femmes du peuple que leurs vertus ont faites les égales des plus grandes ont porté ce nom et l'ont honoré! A chaque page de notre histoire on retrouve ce nom loué, et il rappelle toujours des souvenirs de sainteté, de vaillance, de dévouement!

M. Edmond Stofflet a consacré un livre des plus intéressants, plein de

sentiments élevés, d'histoires curieuses et de faits mémorables, aux Marguerite qui ont joué un rôle ou laissé une trace dans nos annales. Nous saluons tour à tour sainte Marguerite (qui inspira Jeanne d'Arc), Marguerite de Castille, reine de France, Marguerite de Provence, femme de saint Louis, Marguerite de Bavière, duchesse de Lorraine, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, la gracieuse Marguerite de Ligne, Marguerite de Gondi, Marguerite-Marie Alacoque et tant d'autres qui embaumèrent de leurs vertus la cour de nos rois, qui furent des héroïnes de piété, de bonté ou de sagesse.

L'idée ingénieuse et patriotique qui a inspiré ce livre exquis sera certainement goûtée de tous les esprits délicats, de tous ceux qui aiment la France, patrie de la vaillance, de l'amour et de la charité!

ANNUAIRE DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE pour 1888 (13me année
Un volume in-18 de 612 pages. Prix : 3 francs

Cet annuaire est à sa treizième année. Le constater, au milieu des difficultés actuelles, c'est attester son succès. En effet, pour tous ceux qu'intéresse l'enseignement, professeurs, pères de famille, jeunes gens, c'est un recueil indispensable. Ils trouvent là tous les renseignements sur les facultés de l'État, sur les congrégations vouées à l'enseignement primaire, sur les établissements libres d'instruction secondaire et sur les instituts catholiques; puis les lois nouvelles, les règlements en vigueur, la liste chronologique des arrêtés et circulaires les plus importants concernant l'instruction.

Voici d'ailleurs le sommaire des renseignements qu'on peut se procurer avec ce volume:

L'état du clergé, l'administration des cultes. — Le ministère de l'instruction publique, l'institut de France, les bibliothèques publiques. — Les écoles spéciales, le personnel des facultés des sciences et des facultés des lettres de l'État. — Les congrégations vouées à l'enseignement primaire et reconnues par l'État, avec leur historique et le tableau de leurs écoles par départements. — Le personnel et l'historique des institutions, écoles et collèges libres, les instituts et facultés catholiques et les séminaires diocésains. — Le tableau analytique et chronologique des lois, décrets et arrêtés relatifs à l'enseignement libre en 1886. — Un appendice et la liste générale des communautés de religieuses institutrices en France.

LES SAVOYARDS AU CŒUR DE L'AFRIQUE, ALEXANDRE VAUDEY, AMBROISE ET JULES PONCET. *Voyages, explorations, chasses et découvertes au centre du continent africain,* par CHARLES BUET. Joli volume in-12. Prix : 3 fr. 50

N'est-il pas passé à l'état de proverbe que le Français est un des derniers sur la liste des voyageurs et des explorateurs! Un second axiome qui ne paraît pas moins indiscutable, c'est que ce même Français est incapable de fonder sur la terre étrangère un commerce sérieux et prospère. Parlez-nous des Anglais, des Allemands, des Américains: voilà des gens qui écrivent leurs noms sur la carte des découvertes, et qui trouvent moyen d'ouvrir partout des débouchés à leurs marchandises ; mais les Français, allons donc !

Or, M. Charles Buet, dans son livre si intéressant : *les Savoyards au cœur de l'Afrique*, ruine du même coup cette double prétention. Il nous montre, pièces en main, que des Français ont foulé, étudié, décrit des contrées lointaines dont des étrangers se sont ensuite arrogé la découverte; ils y ont créé des comptoirs et y ont fait pendant de longues années un commerce heureux et étendu. Voilà une agréable satisfaction pour le sentiment patriotique. Le lecteur se convaincra de plus, en lisant les rapports adressés par Jules Poncet au Khédive, que si les idées de ce Français avaient été mises à exécution, l'Égypte n'aurait pas perdu le Soudan, et la France sa légitime influence en ces pays; l'Angleterre elle-même eut évité le splendide fiasco qui l'amoindrit aux yeux de tous.

En somme, ce livre, dans lequel l'affection de l'auteur pour ses héros, membres de sa famille, a mis en relief tout son talent si apprécié, plaira à deux classes de lecteurs : ceux qui aiment à réfléchir y trouveront ample matière à réflexions; ceux qui veulent avant tout être intéressés, suivront avec plaisir les voyageurs audacieux dans leurs courses lointaines, dans leurs chasses à l'éléphant, au buffle, au rhinocéros, dans leurs périls sans cesse renaissants.

JULES DOCTE.

LES SAINTS PATRONS DES CORPORATIONS et protecteurs contre les maladies, par M. DU BROC DE SÉGANGES. Deux volumes in-8°. Prix : 9 francs

Le travail composé par M. du Broc de Séganges, dont la mort a été une véritable perte dans le monde de l'érudition, est une œuvre qui a exigé un travail prodigieux, puisqu'il a fallu que l'auteur dépouillât, avec un soin minutieux, la colossale collection des Bollandistes et toutes les hagiographies publiées dans les diverses provinces. M. de Séganges en a extrait tout ce qui concerne le culte des saints au point de vue de la protection

que peuvent rencontrer auprès d'eux les mortels pour leurs espérances, leurs craintes ou leurs douleurs, d'où ce titre : « Les saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie. » C'est à la fois curieux à étudier et attachant à lire, et l'on ne peut s'empêcher d'être persuadé que l'humanité était plus heureuse quand, ayant la foi, elle pensait avoir un pareil refuge dans la douleur. On voit, dans ces deux volumes, défiler comme deux longs cortèges unis entre eux par des liens sacrés, celui des élus de Dieu, parvenus heureusement au but du grand voyage, et celui des humains luttant encore dans la vallée des misères. D'un côté, les Bienheureux jouissant de la félicité céleste, mais prêtant une oreille attentive à nos prières et à nos plaintes, qu'ils ont connues eux aussi, quand ils habitaient la terre : de l'autre côté, les fidèles encore agités ici-bas et cherchant des protecteurs spéciaux. Il est curieux de constater l'ingéniosité avec laquelle on savait autrefrois découvrir ces avocats suprêmes. Plus de neuf cents noms de saints sont relevés dans des tables qui rendent les recherches faciles, et chacun est l'objet d'une notice détaillée; nous relevons dans cette longue nomenclature tous les métiers, toutes les carrières, les plus humbles comme les plus élevées, toutes les maladies, tous les dangers, toutes les épreuves. Les saints nous apparaissent comme une immense société, dont les membres s'ingénient à soigner et à relever tous les blessés étendus sur le champ de bataille de la vie. Mais ce travail n'est pas seulement édifiant et réconfortant : il est aussi très curieux et très important, pour l'archéologie par exemple, au point de vue de la symbolique. C'est une œuvre qui restera et qu'on peut lire avec toute sécurité, comme le constate l'approbation de Nosseigneurs les évêques de Moulins et de Pamiers.

LES DEUX DOCTEURS, par M[me] de Stolz. Un volume in-12 de 283 pages
Prix : 3 francs

Voici le sujet de ce volume : Un audacieux fripon, qui voile sa perversité sous les dehors les plus aimables, a ruiné complètement trois familles. L'auteur raconte finement les intrigues de M. Box et décrit à merveille l'intérieur de M[lle] Alby, de M[me] Patmos, (pourquoi ces noms hétéroclites?) de M[lle] de Septchèsnes. Il sort de ses esquisses de fortes leçons de modération et de courage. M. Box périt en Amérique, dans un accident de chemin de fer; son cousin, le docteur Halmès, qui connaissait ses crimes et qui portait en secret le poids de ce déshonneur familial, hérite des millions si mal acquis; et avec la plus scrupuleuse probité et la plus

profonde discrétion, il restitue tout ce que M. Box avait volé, et demeure pauvre et heureux.

Ce dénouement est moral et l'ouvrage, écrit avec finesse, intéressera tous ceux qui le liront; mais si les livres les plus ignobles ont aujourd'hui un public pour les lire et des comparses pour les louer, les bons livres vivent, on devait dire meurent, sans qu'on s'occupe d'eux. Ce sera sans doute le sort de celui-ci, et vraiment ce sera regrettable. L'auteur y prône le mépris de l'argent et refuse de fléchir le genou devant le veau d'or. C'est noble, mais son héros court le risque de rester seul debout; les *protestations* contre le culte à l'idole sont universelles et, chose étrange, les *prosternations* devant elle ne le sont pas moins.

CŒUR-DE-FER, par Mme la VICOMTESSE DE PITRAY, née Ségur
Un volume in-18. Prix: 3 francs

Cœur-de-Fer est un charmant ouvrage d'une lecture fort attrayante et dont les diverses péripéties ne laissent pas l'intérêt se refroidir un instant. La fille de la marquise de Ségur, l'aimable auteur de tant de livres délicieux, a reçu en héritage des qualités qui font le charme des écrits de sa mère, bien que le genre même de son récit n'offre pas un caractère semblable.

Cœur-de-Fer est un critique misanthrope, dont les appréciations toujours sévères sont très redoutées. La malédiction que sa mère a lancée sur lui, en écoutant les calomnies de son frère lui a donné ce caractère farouche; cependant, il espère toujours revoir celle qui l'a condamné injustement, mais qu'il aime encore; aussi son cœur, si dur, se laisse-t-il attendrir par les larmes d'un malheureux demandant l'aumône pour sa mère; il secourt le pauvre Hélion et bientôt s'attache à lui. Cette bonne action n'est pas perdue; en effet, grâce à ce jeune homme, il trouve et accueille, après l'avoir d'abord repoussée, sa nièce Marcelle, la fille de ce frère auquel il doit son malheur. Cœur-de-Fer apprend alors la fin de sa mère, morte en le bénissant, et celle de son frère, dont les dernières paroles ont été une demande de pardon. Plein de repentir, il rend au crucifix qu'il avait rejeté sa place d'honneur, et pour expier les années passées loin de Dieu, après avoir assuré le bonheur de sa nièce qui épouse ce même Hélion, un de ses parents éloignés, tombé dans la misère, il va finir sa vie à la Grande-Chartreuse.

Tous les caractères de ces divers personnages sont bien tracés et bien suivis; le livre est écrit avec goût; mille incidents y sont enchâssés sans en rompre l'unité. Mais ce qui, à notre avis, en fait encore le principal mérite, et le recommande surtout à nos lecteurs, c'est ce caractère reli-

gieux, que l'on trouve, hélas! si rarement, même dans les romans les plus honnêtes.

MADEMOISELLE DE CHENEVAUX, par Mme BOURDON
Un volume in-12 Paris. Prix: 2 francs

Mademoiselle de Chenevaux, qui donne son titre au nouveau volume de Mme Bourdon, n'est qu'une nouvelle; le volume est complété par deux autres: *Didier* et *Lettres de deux amies*. Nouvelle ou roman, toute œuvre de Mme Bourdon porte ce que nous nous permettrons d'appeler sa marque de fabrique; le terme est peu littéraire, mais il rend bien notre pensée. Dans cette œuvre, on trouvera toujours, avec l'observation vraie, un charme généralement un peu triste, une inspiration profondément chrétienne, et d'utiles leçons qui ressortent des faits, sans que jamais l'écrivain prenne le ton prêcheur, cet écueil de ce qu'on appelle les romans à thèse.

Ces qualités diverses, et d'autant plus appréciables qu'elles deviennent plus rares, se retrouvent dans les trois nouvelles que nous citions plus haut. *Mademoiselle de Chenevaux*, douce et pieuse chrétienne, montre comment la foi soutient dans les épreuves d'une affection trompée, trahie, et donne la force de triompher. *Didier*, en faisant ressortir les inconvénients de la faiblesse maternelle exagérée, comme de la sévérité dégénérant en dureté d'un beau-père, fait voir comment un enfant, dont l'avenir paraît un moment en grand hasard, peut échapper à ces doubles inconvénients. Enfin, dans les *Lettres de deux amies*, qui portent en sous-titre: *Scènes modernes*, nous voyons les dangers de ces mariages improvisés, qu'acceptent même des mères chrétiennes qui ne se soucient que trop d'assurer à leurs filles une brillante position suivant le monde. On le voit, partout se trouve la leçon, d'autant plus utile, d'autant mieux donnée, que Mme Bourdon se borne à raconter comme elle sait le faire. Ce nouveau volume est digne de ses aînés; cela suffit à en faire l'éloge et à le recommander.

ÉLJEN, par JACQUES BRET. Un volume in-12 de 228 pages. Prix: 2 francs

Éljen, c'est le vivat hongrois, et, en effet, le touchant et gracieux récit que nous raconte M. Jacques Bret se passe en Hongrie, au moment de la guerre de 1866. Le thème est bien simple. Irène Karadyoni, fille d'un magyar, se trouve entre deux prétendants: un Croate, le comte Pierre Darag, et un magyar, le baron André Diényi. Quoique le premier se trouve un moment accepté, ou plutôt imposé, c'est le second qui l'emporte. Il faut bien que la Hongrie triomphe, car ce volume est autant la glorification

de la Hongrie que le récit des amours d'Irène Karadyoni et d'André Diényi ; on pourrait même reprocher à l'auteur de tout sacrifier à la race magyare, et lui dire notamment que la « guerre de l'indépendance », en 1849, était une coupable insurrection, et que le ban Jellachich et ses Croates, qui ont tant contribué alors à sauver l'empire d'Autriche, ont fait loyalement et bravement leur devoir. Mais le récit plait trop pour qu'on s'avise de faire cette critique. L'auteur, avec une délicatesse quasi féminine, a su broder son thème si simple des détails les plus gracieux, et l'inspiration est non seulement patriotique, mais chrétienne. Nous nous faisons donc un devoir de recommander ce charmant volume.

LE CATÉCHISME COMPLET, illustré de 300 dessins. Lille, Société de Saint-Charles-Borromée, 1887. Un volume in-8° de 316 pages. Prix : 2 fr. 50

A une époque où l'athéisme de nos gouvernants multiplie les écoles sans Dieu et les manuels de morale civique, double foyer d'ignorance et de corruption, ne convient-il pas de répandre davantage dans les écoles et dans les familles chrétiennes le modeste catéchisme, si nécessaire aux enfants, si utile même aux grandes personnes? Très complet au point de vue de la doctrine, celui que nous annonçons offre de plus un agrément assez rare dans les manuels de ce genre : bien peu de ses pages qui ne soient ornées d'une ou de plusieurs gravures dont l'auteur a tiré plus d'une fois un excellent parti C'est ainsi, par exemple, qu'à propos de l'Eucharistie étudiée comme sacrifice, les principaux sacrifices de l'ancien Testament qui ont annoncé et figuré celui de la loi nouvelle sont présentés à l'attention du lecteur ; ils appelleront nécessairement de la part de l'enfant une question, de la part du maître ou du père chrétien une explication et un enseignement. Les gravures des pages 38 et 40, représentant Adam et Ève au paradis terrestre, ne pourraient que gagner à être mises un peu plus dans la pénombre.

THÉRÉSINE, par A. Delpit. Un volume in-12 de 375 pages (1888). Paris
Prix : 3 fr. 50

Ce nouveau livre de M. Delpit nous semble moins faible que ses précédents ouvrages ; il rend de vrais et profonds hommages à la religion et nous regrettons que, l'aimant par instinct, il ne la connaisse pas davantage.

Thérésine est une pauvre chanteuse de café-concert perdue dès l'enfance, mais qui garde dans un corps flétri une âme éprise du bien ; un Américain la voit, l'aime, l'emmène à la Louisiane et l'épouse, en dépit de ce funeste passé. Dans une condition régulière, Thérésine réfléchit, étudie quelque-peu

et grâce à un évêque missionnaire dont M. Delpit dépeint le beau caractère, elle arrive à la vertu la plus héroïque. Durant une dangereuse épidémie, elle se dévoue au service des malades, elle est admirable, et on ne peut comprendre qu'une âme qui s'est retrempée dans ce styx chrétien, se laisse aller à un nouvel amour, et ce, jusqu'à en mourir. Le sujet trouvé par M. Delpit était beau, pourquoi l'a-t-il ainsi gâté.

Après cette critique générale, en voici une particulière : où donc, dans quel livre, dans quel martyrologe a-t-il pu voir que sainte Agnès ait subi les derniers outrages avant que d'être menée au supplice ?

Elle fut respectée, son ange la défendit dans l'infâme maison où on l'avait conduite, elle vit le fils du préfet de Rome expirer à ses pieds pour l'avoir regardée avec un mauvais désir, et vierge pure elle posa sur le billot sa jeune tête et rendit sa belle âme à celui qu'elle avait uniquement aimé (p. 85). Encore une critique : à quoi bon ces descriptions licencieuses, qui choquent les yeux et pourraient souiller les cœurs ? Qu'est-ce donc que ce public à qui on veut plaire par de semblables moyens ?

AMANT LÉGITIME (L'), par STENGER. Un volume in-12 de 281 pages (1888) Paris. Prix : 3 fr. 50

Ce livre repose sur une idée personnelle à l'auteur et qu'il croit une découverte morale et philosophique de la plus haute valeur. Il pense que la femme divorcée et remariée ne peut chasser l'image de son premier époux, que cette image l'obsède, la suit, réveille une première passion et finit par occuper la place du second mari que la loi lui a donné ; nous tenons cette opinion pour très contestable, notre expérience de la vie la dément absolument, et il faut avouer que lorsque des gens ont pris ce parti suprême du divorce, c'est qu'ils avaient de bonnes raisons pour ne plus vivre ensemble. Nous avons connu, en France et à l'étranger, bien des gens séparés et divorcés et nous pouvons jurer qu'ils n'avaient aucune envie de se reprendre. Seul, le repentir, né de la crainte de Dieu, pourrait inspirer à une femme divorcée, le désir de réparer son crime, en éloignant l'époux légal, en revenant vers l'époux légitime... Mais tel n'est pas le cas de Suzanne. Elle a divorcé d'avec Maurice, elle a épousé Jean, après quelques mois de fol amour, le souvenir de Maurice la hante jusques aux côtés de Jean, elle ne résiste pas, elle court vers lui, elle se livre, elle s'abandonne, et lorsqu'elle voit le mari l'amant légitime, sur le point d'en venir aux mains, elle s'empoisonne.

Voilà, un fort méchant livre. Ajoutons qu'il est émaillé de peintures licencieuses et d'expressions plus que libres, et que ces laides choses sont dites en un très vilain et très médiocre français.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ABBÉ JULES (l'), par Octave Mirbeau. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

AHMED LE BOUCHER; la Syrie et l'Egypte au XVIIIme siècle, par Edouard Lockroy. Un vol in-18 jésus de x-295 pages Prix : 3 fr. 50

AMIE DE PENSION (l'), par Laurent Doilet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

AMOUR D'AUJOURD'HUI, par Daniel Lesueur. Un vol. in-18 jésus de 405 pages. Prix : 3 fr. 50

AMOUR D'AUTOMNE, roman, par André Theuriet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ANGLAIS EN IRLANDE (les), notes et impressions, par Philippe Daryl. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

ARCHITECTURE ROMANE (l'), par M. Edouard Corroyer, architecte du gouvernement. Un vol in-4° anglais illustré. Prix : 3 fr. 50

CABOTINAGE, par Albert Wolff. Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

CŒURS DROITS, par Mme Calmon. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

COMÉDIEN (le), par Albert Le Roy. Un vol. in-18 jésus de 273 pages. Prix : 3 fr 50

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS. Retraites pascales (1885-1886) I. Pratique de la pénitence ; II. Les œuvres catholiques ; par le T. R. P. Monsabré, des Frères-Prêcheurs. Un vol. in 8° de 320 pages. Prix : 4 fr.
Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

CONFESSIONS DE J.-J. ROUSSEAU (les). Préface par Jules Claretie Illustrations de Maurice Leloir Livres I et III. Deux vol. in-4°. Livre I, 39 pages, livre III, pages 85 à 128. Chaque. Prix : 12 fr. 50
(*L'ouvrage comprendra douze livres*)

CONSCIENCE, roman, par Hector Malot. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

CONTES POPULAIRES DE DIFFÉRENTS PAYS, recueillis et traduits par Xavier Marmier, de l'Académie française, 2me série. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

COUR DE L'EMPEREUR GUILLAUME (la), par ***, préface de Victor Tissot Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

CRIMINELS ET LEURS GRACES (les), par Charles Desmaze. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

DE TROP. par Mlle Zénaïde Fleuriot. Un vol in-16 de 338 pages. Prix : 2 fr.
(*Petite Bibliothèque de la famille*)

DEUX FIANCÉS, par Mlle Trouessart Un vol. in-18 jésus de 305 pages. Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

DIANE DE BRIOLLES, histoire intime ; par Charles Mérouvel. Un vol in-18 jésus de 454 pages. Prix : 3 fr. 50

DOCUMENTS HUMAINS, par Dubut de Laforest. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

EN OCÉANIE, voyage autour du monde en trois cent soixante-cinq jours (1884-85), par Edmond Cotteau, chargé d'une mission scientifique Un vol in-18 jésus de 394 pages avec 48 gravures et 4 cartes. Prix : 4 fr.

FAMILLE CARMETTES (la), par Mme Octave Mirbeau. Un vol. in 18 jésus. Prix : 3 fr. 50

FILLE DU DIABLE ! par Ouida. Deux vol. in-18 jésus, t. I, 343 pages ; t. II, 327 pages Prix : 7 fr.

FOLIE D'AMOUR, par Mme Hector Malot. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

FRANÇAIS EN RUSSIE (les), et les Russes en France : l'Ancien, régime l'Émigration, les Invasions ; par Léonce Pingaud, professeur d'histoire moderne à la faculté, des lettres de Besançon. Un vol in-8° de xx-482 pages. Prix : 7 fr 50

FRANCE MAÇONNIQUE (la), Nouvelles divulgations ; par Léo Taxil Un vol. in-18 jésus de 447 pages. Prix : 3 fr 50

FROC (le), roman, par Émile Goudeau. Un vol. in-18 jésus de 334 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU SECOND EMPIRE, par un ancien fonctionnaire. Un vol. in-8° carré Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE, par J.-A. Petit. Tome XI. Un vol. in-8° de 516 pages. Prix : 6 fr.

HISTOIRES INSOLITES ; par le comte de Villiers de l'Isle-Adam. Un vol. in-18 jésus de 319 pages. Prix : 3 fr. 50

IMPRESSIONS DE THÉATRE, par Jules Lemaitre, 1re série. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

LÉGENDE DE METZ (la), par le comte d'Hérisson. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

LIAISON DE CŒUR, par P. Pellegrin-Carcassonne. Un vol. in-18 jésus de 329 pages Prix : 3 fr. 50

MAIN DE CIRE, par Simon Boubée. Un vol. in-18. Prix : 3 fr 50

MARÉCHAL DE MOLTKE (le), par ***. Un vol. in-18 jésus de 275 pages. Prix : 3 fr. 50

MARI DE MADAME D'ORGEVAUT (le), par Henry Rabusson. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MON AMI HILARIUS, par Paul Lindau. Préface par Emile Augier, de l'académie française. Un vol. in-18 jésus de IV-316 pages. Prix : 3 fr. 50

MON JOURNAL, 1820-1822, par Jules Michelet. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

NATHALIE MADORÉE ; par Abel Hermant. Un vol. in-18 jésus de 376 pages. Prix : 3 fr. 50

NEUVAINE DE COLETTE (la). Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

OISEAUX BLEUS (les), par Catulle Mendès. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ORATEURS ET HOMMES D'ÉTAT, Frédéric II et M. de Bismarck ; Fox et Pitt ; lord Grey ; Talleyrand ; Berryer ; Gladstone ; par Paul Deschanel, député. Un vol. in-18 jésus de IV-361 pages. Prix : 3 fr. 50

PAYSAGES ; par Francis Poictevin. Un vol. in-18 jésus de 192 pages, avec portrait de l'auteur. Prix : 6 fr.

PÉCHÉS DE CHASSE, par Marc de Brus. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

PETITE REINE, roman, par René Maizeroy. Un vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

PROSPER MÉRIMÉE : Hugh Elliot, études biographiques et littéraires ; par le comte d'Haussonville, ancien député Un vol. in-18 jésus de 321 pages. Prix : 3 fr. 50

RACONTARS ILLUSTRÉS D'UN VIEUX COLLECTIONNEUR, (bouquins, tableaux, dessins, faïences, autographes et bibelots) par l'auteur du « Voyage dans un grenier », Charles Cousin, vice-président de la Société des amis des livres. Dessins de Félix Régamey, chromotypies de David Weber, gravées par Charles Manso, eaux-fortes d'Abot et de Cattelain, photogravures de Paul Dujardin. clichés de Fernique. In-4° de XVI-337 pages. Prix : 150 fr.

RÉCITS D'UN NOMADE, par Maurice Hartmann. Traduits par Alfred Marchand. Un vol in-18 jésus de 321 pages. Prix : 3 fr. 50

ROMAN D'UN MARIN, Djali Un conte d'amour, par Emile Roustan, avec une lettre de Pierre Loti. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS, par Ernest Legouvé 2e édition. Quatre volumes in-18 jésus Prix : 12 fr.

SOUVENIRS D'UN SAVANT FRANÇAIS. A travers un siècle (1780-1865), science et histoire ; par Léon Dufour, membre correspondant de l'institut. Un vol. in-8° de VII-348 pages avec portrait et vignettes. Prix : 6 fr.

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE ; par A de Pontmartin, 9e série. Un vol. in-18 jésus de 376 pages. Prix : 3 fr. 50

TRENTE ANS D'ENSEIGNEMENT AU COLLÈGE DE FRANCE 1849-1882). Cours inédits de M Edouard Laboulaye, publiés par ses fils. Un vol. in-18. Prix : 4 fr.

TRIBULATIONS D'UN FUTUR (les), par Charles Leroy. Un vol. in-16 de 242 pages. Prix : 0.60

VARIATIONS DE LA PERSONNALITÉ ; par les docteurs H. Bourru et P. Burot, professeurs à l'école de médecine de Rochefort Avec 15 photogravures. Un vol. in-16 de 316 pages Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXIII. N° 4 **Avril 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LÉGENDE DE METZ (LA), par le COMTE D'HÉRISSON. — Un volume in-12 de VIII-311 pages. Prix : 3 fr. 50

M. d'Hérisson vient rouvrir une question que l'on croyait depuis longtemps fermée. Ayant eu toujours une intime conviction de la parfaite innocence de l'ex-maréchal Bazaine, il pense le moment venu de fournir les éléments nécessaires à la réhabilitation de celui qu'il assure avoir été sacrifié aux rancunes et aux ambitions de divers et hétéroclites personnages unis pour sa perte. L'homme qui a signé la capitulation de Metz est-il une victime des circonstances et des hommes ? M. d'Hérisson le croit et pense également que tout autre général dans une situation semblable aurait eu le même destin. L'auteur est-il là-dessus d'accord avec ceux de nos généraux les mieux en position de juger et d'apprécier sainement la question ? cela nous paraît tout au moins douteux. Après la lecture des réponses dilatoires par lui reçues des maréchaux Lebœuf, Canrobert et Mac-Mahon, il semble que l'opinion de ces officiers généraux n'est pas favorable à la thèse de l'auteur.

Quoi qu'il en soit, il nous paraît fort difficile à tout le moins d'arriver à innocenter l'ex-maréchal du crime d'incapacité ; l'en absoudre nous conduirait du reste directement à l'accusation sous laquelle il a succombé ; je veux dire la trahison.

M. d'Hérisson a donc à se débattre sans grande chance de succès entre les deux termes d'un dilemme également fâcheux et qui ne lui permettent d'expliquer la conduite de l'ex-maréchal que de deux manières : *Incapacité* ou *Trahison*. C'est assurément dans des circonstances analogues qu'il est permis de reproduire avec une légère variante le mot fameux : c'est *presque* un crime, c'est une faute. L'incapacité, en effet, si incapacité il y a, de ce triste chef d'armée a coûté à la France trop cher pour que l'on puisse porter ici un autre jugement, et il ne nous semble pas que M. d'Hérisson soit arrivé au but qu'il voulait atteindre. Beaucoup de bruit, pas mal

de scandale, résultat douteux. Il n'y a somme toute dans ce livre qu'une seule excuse de la conduite de Bazaine et l'auteur le sait si bien qu'il a mis tout en œuvre pour la faire valoir, la présenter sous le jour le plus favorable L'extrait suivant d'une lettre de l'ex-maréchal nous donne sur ce point les éclaircissements désirables et nous montre quel motif a pu le guider, quel but il a pu vouloir atteindre.

« Je ne saurais trop affirmer que ma conscience ne me reproche rien, que j'agirais encore de même, parce que j'ai toujours été persuadé qu'un maréchal de France, chef d'armée, avait plus de droit qu'un mouvement révolutionnaire *de s'opposer à une sédition* contre le pouvoir issu du suffrage universel, et de mettre fin à une guerre désastreuse pour son pays et continuée par un parti qui voulait arriver au pouvoir. »

Voilà peut-être où est la vérité. L'inertie du commandement occasionnée par le désir de traiter secrètement, de favoriser le rétablissement du pouvoir qui l'avait fait ce qu'il était, de l'homme à qui il devait son bâton de maréchal, entre les mains de qui il avait prêté serment et dont peut-être il comptait un jour exploiter la reconnaissance ! Puis plus tard l'impossibilité réelle de rompre des lignes d'investissement devenues formidables grâce à l'utilisation intelligente par l'ennemi du temps perdu en négociations, leurre séduisant offert au trop crédule maréchal !

Tout n'a-t-il donc été que calcul d'ambition dans cette malheureuse guerre, ambition effrénée, féroce, sacrifiant au besoin la patrie au désir de paraître, de se poser en sauveur de la France, masquant sous des dehors chevaleresques les plus avilissants calculs. M. d'Hérisson a là-dessus des pages bien curieusement révélatrices qui jettent un jour nouveau et tout inattendu sur un homme que l'on nous a présenté jusqu'ici comme personnifiant l'idée de patriotisme, de relèvement dans l'infortune : M. Thiers.

Nous laissons ici la parole à l'auteur avec l'entière responsabilité de ses affirmations.

« Lorsque M. Pouyer-Quertier fut chargé de se rendre à Francfort et de négocier avec M. de Bismarck le rachat de la partie du chemin de fer de l'Est comprise dans le territoire que nous avons perdu, M. Thiers lui avait donné, pour instructions, de tâcher d'en obtenir cent millions.

Voici comment l'ancien ministre des finances m'a raconté sa mission :

Lorsque j'arrivai à Francfort et que je me mis en rapport avec M. de Bismarck, celui-ci me demanda combien nous voulions de ce tronçon de voie ferrée.

Cela dépend, lui répondis-je, voulez-vous nous le prendre ou voulez-vous nous le payer ? Si vous voulez nous le prendre, vous êtes le plus fort, c'est

à vous de fixer le prix ; si vous voulez le payer, nous n'avons qu'à nommer des experts et à adopter le chiffre qu'ils nous proposeront.

M. de Bismarck fit un peu la grimace : mais je ne sortis pas de ce dilemme :

Voulez-vous le prendre ou voulez-vous le payer.

A la fin, le chancelier accepta ma proposition : on nomma de part et d'autre des experts ; ils évaluèrent ce morceau de chemin de fer à 280 millions. J'en demandai 360. Nous transigeâmes à 325, et la question fut résolue.

C'était le soir qu'eut lieu notre dernière conférence à cet égard. Il faisait très chaud ; nous parlions beaucoup, au bout de quelque temps M. de Bismarck me demanda :

Aimez-vous la bière ?.....

Moi, j'aime tout, lui répondis-je.

On apporta un pot énorme, des verres, et nous continuâmes à discuter, tout en buvant. Au bout d'une heure de cet exercice, M. de Bismarck me demanda encore :

Est-ce que nous ne prendrons pas un peu d'alcool pour faire passer notre bière ?

Tout ce que vous voudrez, lui répondis-je. Et continuant ainsi à boire de l'eau-de-vie pour cuire la bière, et de la bière pour faire passer l'alcool, nous étions arrivés à un nombre formidable de verres de bière et de verres de cognac.

M. de Bismarck me regardait avec une curiosité qui n'était pas loin de l'admiration ; mais moi j'ai un estomac à toute épreuve, rien ne me fait mal. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une heure et demie, heure à laquelle tout étant réglé, et nos protocoles rédigés, nous échangeâmes les signatures.

Je proposai une dernière tournée, comme on ne dit pas dans le monde diplomatique, et M. de Bismarck s'épanouit tout à fait.

Le voyant de si bonne humeur, l'idée me vint de lui parler de la libération du territoire, pour tâcher de connaître un peu les intentions du gouvernement prussien à cet égard.

Mon Dieu, me répondit-il, nous ne demandons qu'à évacuer le plus promptement possible ; l'occupation est une lourde charge pour les familles allemandes ; nous recevons chaque jour des doléances à ce sujet, et si nous pouvions être sûrs du payement des trois milliards que vous devez nous verser, nous nous retirerions dès demain.

Nous discutâmes alors les garanties qu'exigerait la Prusse pour ce

payement; je proposai un système de traites endossées par les banques d'Europe qui avaient le plus de crédit, et le chancelier trouva la mesure très acceptable.

Avant de vous donner une réponse définitive, ajouta-t-il seulement, il faut que je prenne les ordres de l'empereur, je vais lui en parler, et je vous ferai connaître sa réponse immédiatement. Nous nous séparâmes, il était plus de deux heures du matin. Je m'endormis d'un profond sommeil, et je dormais encore vers cinq heures et demie du matin, lorsqu'on frappa brusquement à ma porte :

Entrez, m'écriai-je réveillé en sursaut. Et M. de Bismarck, botté, éperonné, splendide dans son uniforme, entra dans ma chambre.

L'empereur, me dit-il, accepte votre proposition.

Ah ! tant mieux ! lui dis-je enchanté. Mais je n'ai pas les pleins pouvoirs nécessaires pour traiter cette question ; il faut que je retourne à Versailles pour les demander à M. Thiers.

Qu'à cela ne tienne, répondit-il, vous avez notre parole.

Quand j'arrivai à Versailles, assez fier de mon succès, je fus tout étonné de l'accueil grincheux que me fit M. Thiers ; il était évidemment vexé que j'eus obtenu 325 millons, quand lui, avait pensé qu'on n'en pourrait avoir qu'une centaine. Mais ce fut bien pire quand je lui parlai de la libération du territoire ; il devint véritablement furieux.

Qu'est-ce qui vous a prié de vous occuper de cela ? me dit-il. Et comme je répliquais que trouvant l'occasion favorable et M. de Bismarck bien disposé, j'avais cru causer officieusement avec lui de cette question qui préoccupait tant la France.

Mais vous ne comprenez donc pas que j'ai besoin de cette question de la libération pour être maître de cette assemblée ; qu'une fois la libération accomplie, je ne serai plus qu'une vieille borne... (on connaît déjà la fin de la phrase) et qu'il me faut encore au moins deux ans pour terminer ce que j'ai commencé.

Et voilà pourquoi, pendant deux ans encore, la France supporta les charges de l'occupation, le payement, l'entretien des troupes allemandes et leur présence sur notre territoire.

C'est ainsi que M. Thiers reçut le titre de grand patriote et de libérateur du territoire. »

Dans quelle mesure doit-on tenir compte de ces affirmations de l'auteur ? Il est évidemment très délicat de le décider et nous ne l'entreprendrons pas ; il ne saurait être que très pénible pour des Français de voir s'écrouler dans la boue le piédestal sur lequel leur reconnaissance avait fait

monter le pseudo libérateur du territoire ; c'est une honte de plus à supporter et ce dans un moment où l'on pouvait en croire la série à peu près close.

Il faut reconnaître que M. d'Hérisson a parfaitement choisi son moment pour ses revendications en faveur de son héros ; il ne cache guère du reste la satisfaction qu'il en éprouve. Nous voyons dans cette étude la phrase suivante d'une lettre de l'ex-ingénieur en chef des ponts et chaussées Bazaine :

« Ne trouvez-vous pas que la justice de Dieu a commencé son œuvre. »

Immédiatement suivie comme éloquent commentaire de cette observation :

« Le capitaine Rossel a été fusillé comme général de la Commune ; M. Boyenval s'est suicidé ; M. de Valcourt a été condamné à dix ans de prison ; le colonel d'Andlau a été condamné à cinq ans de prison ; Gambetta est mort. on sait comment ! ou plutôt on ne sait pas encore ; car la vérité n'a pas été dite jusqu'à ce jour, sur cet événement ; enfin M. le duc d'Aumale a été exilé. »

Il y a là évidemment une série de coïncidences qui de prime abord surprennent l'imagination, mais n'est-ce pas pleinement exagérer que d'y voir le châtiment de persécutions à l'égard de Bazaine et ce maréchal était-il si complètement innocent. que ses accusateurs aient de ce chef mérité de si terribles châtiments. Nous ne le pensons pas.

En effet, comme nous l'avons dit plus haut, rien, même dans le livre de M. d'Hérisson, ne le justifie assez pleinement pour permettre de faire une telle supposition. Quels étranges documents pourtant et puisés à quelle étrange source ! Ne voyons-nous pas l'auteur apporter jusqu'à une traduction d'un article de journal anglais comme preuve décisive en sa faveur ! C'est bien là assurément chercher des alliés chez ses ennemis et nous avons, quant à nous, grande répugnance à accorder créance quelconque à de pareils témoignages.

Non ! M. d'Hérisson arrivera difficilement à nous persuader ! Et se croit-il lui-même bien sûr de ne pas exagérer, inconsciemment peut-être, l'écrasante supériorité des Allemands, la faiblesse des effectifs français, la pénurie de nos armées en munitions et matériel de guerre ! Vraiment il semblerait au contraire quand on relit attentivement le récit de ces grandes batailles autour de Metz et les rapports des généraux allemands sur ces mêmes journées que notre armée possédait une réelle supériorité sur nos adversaires pour le nombre et l'excellence du fusil ; quant à l'artillerie, elle ne pouvait pas être somme toute si inférieure puisqu'elle tenait parfaitement tête à celle ennemie. Certes il vint un moment plus tard où les Allemands prirent sur nous un avantage décisif par leur masse et par la quantité

énorme de leur matériel, mais cela ne se produisit que fort tard et ne justifie nullement l'ex-maréchal de n'avoir pas profité de la situation exceptionnelle où il se trouvait. Bazaine, dès le début se trouvait à la tête d'une armée solide, meilleure assurément que les meilleures armées qui lui ont été opposées et assez dans sa main pour qu'elle ait obéi jusqu'au dernier jour, même assiégée par des défiances invincibles à l'égard de son chef. Cet homme a eu là quelques jours où il pouvait clore sa vie militaire par une des plus belles pages que l'histoire de la France eût eu à enregistrer. A-t-il manqué de patriotisme, a-t-il manqué d'audace? Lui seul le sait et il serait téméraire de se prononcer. Ce qu'il est permis de penser et de dire, c'est qu'il avait en tout cas deux manières de sortir d'embarras, tomber dans le sang ou glisser dans la boue. Il a préféré la boue et ne s'en relèvera pas! Quel risque courait-il pourtant? N'avons-nous pas pardonné aux généraux vaincus dans cette funeste guerre!

Nos lecteurs ne trouveront assurément pas inutile de posséder à titre d'élément comparatif quelques lignes du récit d'un officier de l'armée de Metz relativement à la manière d'être de Bazaine pendant les premiers jours de la mise en contact de son armée avec celle de ses adversaires.

Nous extrayons ce passage d'un ouvrage de M. Alfred Duguet qui traite la même question que M. d'Hérisson : *Les grandes Batailles de Metz*.

« Je fus envoyé par le maréchal Canrobert (bataille de Saint-Privat) pour répéter au général en chef que le 6ᵉ corps était à bout de forces et de munitions, qu'on l'attaquait de front et que de nombreuses troupes allaient le tourner par Roncourt. J'arrivai à Plappeville et me dirigeai immédiatement du côté de la maison qu'habitait le maréchal Bazaine. On me fit entrer. Le maréchal se trouvait dans un grand salon; il était assis sur un fauteuil, en face de la cheminée, la tête renversée en arrière et ses deux bottes placées sur la tablette du marbre. Il fumait une cigarette, ne se retourna pas quand j'entrai et dit seulement : « Qu'est-ce que c'est? » En quelques mots je lui expliquai la situation du 6ᵉ corps. Il m'interrompit et, sans plus me regarder qu'auparavant, il me répondit : « C'est bien », lança une bouffée de fumée en fermant les yeux, dans l'attitude d'un supérieur qui veut qu'on le laisse tranquille. Je n'avais plus qu'à me retirer; c'est ce que je fis, absolument abasourdi par une pareille indifférence. »

C'est bien là l'attitude d'un homme qui pense tenir en bride la fortune et veut se donner le plaisir de faire écraser ses rivaux pour rester seul triomphant. Mais pour jouer des rôles de ce genre, il faut se nommer Turenne ou Napoléon. Bazaine a cru pouvoir le faire; il s'est trompé, la France a payé cette erreur.

PR. D'HAUTILS.

RACONTARS ILLUSTRÉS D'UN VIEUX COLLECTIONNEUR, par CHARLES COUSIN, vice-président de la Société des Amis des livres. Un volume grand in-4° sur papier du Japon. 50 planches hors texte en noir et en couleurs. Dessins originaux dans le texte. Prix : 150 francs

Voici un bien singulier ouvrage, d'une perfection rare sous le double rapport de la composition typographique, et du merveilleux fini de ses gravures qui poussent jusqu'à l'illusion la perfection des reproductions, il est comme texte d'un intérêt très grand, à deux points de vue également. L'auteur y a, en effet, apporté tous les secrets d'une profonde érudition, égayés par une foule d'anecdotes intéressant les personnages avec lesquels il s'est trouvé en relations comme homme et comme collectionneur ; il y montre en même temps une obstination si évidemment voulue de mêler à toutes ces choses la franc-maçonnerie qui semble n'y avoir absolument rien à faire que l'on se trouve à la fin du volume fort intrigué de cette étrange persistance. A propos de tout et à propos de rien nous voyons arriver la franc-maçonnerie, ses mystères, ses attributs qui peuvent exciter la curiosité des classes ignorantes mais qui évidemment doivent avoir moins d'attrait pour un connaisseur comme M. Cousin ; moins d'attrait disons-nous, peut-être avons-nous tort et l'intention finit par nous apparaître évidente chez l'auteur de vouloir faire pénétrer sa société dans des demeures dont son nom seul lui ferait fermer les portes. Au rebours de ce que l'on peut croire au premier abord, l'art, le culte de ces précieuses reliques du temps passé ne serait-il bonnement que le prétexte, l'occasion de mettre en scène la société mystérieuse dont tout le monde parle et que personne ne connait mais dont on peut juger la puissance néfaste à la force des coups qu'elle porte en ce moment à la société et à la religion. Appuyée par une armée de naïfs, conduite ostensiblement par les hommes les plus marquants des divers pays dans les voies de la saine philanthropie, elle obéit en réalité à des chefs inconnus et insoupçonnés, semant les ruines sur son passage, sapant tous les fondements, tirant en un mot les ficelles des vaniteuses marionnettes qui occupent la scène politique. Il semblerait vraiment que ce livre soit voulu pour montrer la franc-maçonnerie en bonne camaraderie avec tout ce que l'Europe compte de plus illustres personnages. Eh ! quel besoin sans cette raison de nous y présenter entre bien d'autres le prince de Galles qui en sera médiocrement flatté je gage, sous les attributs ridicules qui servent à la parade de ces sinistres baladins ; nulle autre raison sans doute que de nous rappeler les liens qui unissent ces divers personnages à la franc-maçonnerie, de leur faire sentir peut-être

le poids de la chaîne qu'ils se sont laissés mettre au cou. Ah! c'est qu'il ne suffit pas de se déclarer grand-maître de cet ordre mystérieux et d'accepter le bénéfice de son occulte puissance, il faut encore en échange obéir, tout grand-maître que l'on puisse être, à ce mystérieux aréopage qui fait si sinistrement revivre le fameux Conseil des dix et dont nous coudoyons peut-être chaque jour un des redoutables membres sous les dehors pleins de bonhomie d'un paisible notaire, d'un modeste médecin ou d'un acharné collectionneur, n'hésitant pas à assumer tous les ridicules, occupés en apparence à suivre l'un sa profession, l'autre sa manie, passant obscurs et ignorés, quelquefois hommes de bien et de religion et emportant avec eux le secret de leur étrange puissance.

Oui ce livre est en vérité un livre bien curieux et il nous fait souvenir d'étranges histoires, d'invraisemblables racontars. Serait-ce donc vrai ce que les policiers affirment des criminels qui, disent-ils, éprouvent toujours un besoin irrésistible de revenir sur le lieu du théâtre de leur crime pour y braver en quelque sorte la fortune!

Le livre de M. Cousin mérite donc d'arrêter les gens qui veulent voir autre chose que ce qu'on leur montre et à qui un léger indice, si faible soit-il, indique la voie à suivre pour parvenir à des découvertes importantes.

Ce ne saurait être en tous cas une acquisition mauvaise que celle de cet ouvrage; il est évidemment destiné à acquérir une valeur très grande par le soin avec lequel il a été édité, soin extraordinaire vraiment à tous les points de vue.

Quelles merveilles que ces reproductions de reliures anciennes! l'imprimeur bien connu déjà pour des travaux analogues s'est cette fois surpassé. Il semblerait réellement que l'on se trouve en présence d'un original transporté sur la page tant est grande la perfection à laquelle est arrivé M Danel. Et ces pièces de vieux Rouen! ce sont elles qui font l'orgueil des amateurs assez fortunés pour en posséder quelques-unes dans leur collection, mais en même temps le désespoir de ceux qui, arrivés trop tard à la recherche de ces précieuses raretés ne se laissent pas tromper par les imitations. Certaines maisons de Paris en font vendre, en effet, en pays d'origine par des paysans madrés comme provenant d'une source ignorée et il faut être vraiment connaisseur habile pour ne pas s'y laisser tromper. Voilà que nous autres profanes, nous allons nous aussi, au moyen de ces admirables reproductions, contempler ces merveilles cachées généralement avec un soin jaloux. C'est, on le sait, le propre des amateurs d'enfouir précieusement et de dérober à la vue de tous leurs plus belles trouvailles. M. Cousin a au moins le mérite d'avoir sacrifié sa passion de collec-

tionneur. Sur ce point il ne saurait y avoir d'hésitation dans les éloges que nous devons lui adresser.

La partie anecdotique du livre lui méritera également les suffrages des lecteurs ; elle est fort curieuse et quelquefois pleine d'enseignement. On nous saura gré de reproduire l'une d'elles qui emprunte un intérêt tout particulier à la situation actuelle : l'auteur met en scène le docteur Herpin de Metz. On y verra comment l'armée d'alors entendait le culte du devoir et de la discipline.

Quand nous sentîmes approcher la catastrophe, dit-il, et qu'il fut évident pour tous que Bazaine nous y conduisait tout droit, une idée nous vint à mes amis et à moi : faire disparaître cet homme et donner le commandement à un plus digne. Supprimer Bazaine, c'est-à-dire l'enlever par surprise et l'enfermer en lieu sûr, n'était pas le plus gros de l'affaire. Nous étions assez nombreux pour exécuter le coup de main et nos mesures étaient bien prises. La vraie difficulté était de trouver, parmi les chefs les plus autorisés de l'armée de Metz, un homme d'un patriotisme éprouvé, qui consentît à prendre la place du maréchal. Notre choix s'arrêta sur un des plus anciens divisionnaires, qui avait repris du service pour la campagne : le général de Laveaucoupet.

Je fis un mouvement : « Vous le connaissez, me dit Herpin. — Oui, et je crois que vous ne pouvez mieux choisir. »

Je fus désigné, avec quelques amis, continua le docteur, pour exposer notre projet au général. Un instant, je crus qu'il allait accepter. Il était visible qu'il sentait comme nous la situation désespérée et qu'il eût donné sa vie pour nous sauver.

— Messieurs, nous dit-il enfin, ce que vous me demandez est impossible. Je suis un trop vieux soldat pour me prêter à un pareil renversement de la discipline militaire. » Ce fut son dernier mot.

Les choses se passeraient-elles ainsi de nos jours. Il est permis d'en douter. Il semble que la discipline militaire ne possède plus sur l'âme des soldats un empire aussi absolu. Cela peut avoir des avantages dans certains cas, mais de quelles terribles complications cela ne peut-il pas aussi nous menacer.

Terminons par une note plus gaie qui nous montre toute la diplomatique finesse du roi Louis XVIII dont on aime à citer quelques exemples légendaires.

« Le roi Louis XVIII, rentrant de Gand à Paris, après les Cent jours, s'était arrêté à Compiègne. Il y reçut la visite d'un personnage considérable envoyé d'assez loin par une des puissances alliées, qui l'entretint un

peu longuement de l'objet de sa visite. Sa Majesté laissait voir quelque impatience, et ne répondait pas un mot aux questions posées *implicitement* par l'ambassadeur. Enfin, Louis XVIII ouvrit la bouche, et l'envoyé attendit avec une déférence respectueuse les instructions qu'il allait recevoir. — Monsieur, lui dit le roi, avant de vous rendre votre liberté, j'ai un conseil à vous donner. Ne quittez pas le pays sans vous être fait servir un lapin de Chantilly : ce sont les meilleurs lapins de France. »

Le livre de M. Cousin est bourré de ces petits faits narrés avec beaucoup d'esprit; cela plaira assurément davantage que les digressions fastidieuses dont il ne peut se dispenser à tout propos sur les francs-maçons et la franc-maçonnerie. Tout le monde heureusement n'est pas aussi convaincu que l'auteur des mérites incomparables de sa société et il est à croire que les chapitres où il traite les questions qui lui sont si chères seront justement et à juste titre ceux que le lecteur laissera de côté.

J. de Neuville.

LES MYSTÈRES DE LA GUYANE. AVENTURES AU TERRITOIRE CONTESTÉ, par M. Boussenard

Nos lecteurs ont peut-être connu la courte et risible histoire de cette petite république indépendante qui devait s'élever sur le territoire contesté. Le Brésil et la France le réclament chacun avec une grande ténacité comme s'ils croyaient vraiment d'y trouver un avantage autre qu'un accroissement de territoire dans un pays perdu. Ces régions incultes et presqu'inhabitées avaient trouvé leur prophète et M. Jules Gros s'était déjà adjugé la présidence de cette minuscule principauté. L'amour de la domination est si puissant chez certaines gens que le futur président n'avait nulle crainte de s'aliéner à la fois ces deux puissants voisins très divisés quand il s'agit de diviser ce territoire entre eux, mais admirablement d'accord pour empêcher l'arrivée d'un troisième larron. Les beaux projets de M. Gros n'ont pu aboutir et de tout le bruit fait autour de sa grandeur, hélas, trop tôt évanouie, il ne reste rien, absolument rien, pas même un bout de ce ruban dont il avait rêvé d'orner ses aventureux compagnons à la recherche d'une autre toison d'or.

Nous y avons gagné, nous, un livre intéressant qui contient des enseignements fort utiles relativement à la géographie de ce petit pays et aux mœurs de ses habitants.

Nous ne pouvons mieux faire que de céder la parole à l'auteur :

« Le point géographique, dit M. Boussenard, où s'élève ce village, (capitale de l'ex-future république), n'a pu être jusqu'à présent rigoureusement

établi, et pour cause, car il n'était pas encore construit au moment où notre compatriote, M. Henri Coudreau, le vaillant explorateur du territoire, l'heureux émule du docteur Crevaux, accomplissait son voyage à la côte.

» Quant aux rares trafiquants qui le visitent, ils ont vraiment bien d'autres soucis que ceux de la science pure Édifié d'ailleurs par des gens ayant tout intérêt à se cacher et à éviter tout contact avec les rares représentants de l'autorité brésilienne. détachés de Macapa au poste Pedro II, il se trouve tellement isolé des voies habituelles de communication, qu'il n'est pas étonnant que son existence demeure jusqu'à ce jour presque complètement ignorée.

» D'autre part, cette colonie qui, demain peut-être, périra de mort violente, et dont les débris seront dispersés au souffle des émeutes, ne relevant d'aucun État, nul représentant d'une puissance quelconque ne pouvant y arborer son pavillon, nul gouvernement n'y possédant d'établissements agricoles ou industriels, on comprendra qu'elle n'excite qu'un intérêt médiocre, et qu'on s'inquiète peu des faits et gestes de ses membres.

» Ces déclassés sont donc bien, par cela même, des *hommes sans patrie*, puisque le sol qu'ils habitent offre ce phénomène géographique d'un territoire n'appartenant à personne. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne soit énergiquement et depuis longtemps revendiqué.

» Quoi qu'il en soit, la savane où s'élève ce village sans nom, a pour limites extrêmes, au Sud le Tartarougal Grande; à l'Est, le lac de Campridio et le lac des Deux Bouches où se déverse le Tarougal; au Nord, une rivière qui pourrait bien être le Rio Conjoulès; à l'Ouest, l'inconnu.

» Ce mot de « savane », disons-le, incidemment, ne saurait dans le cas présent, impliquer l'idée d'une vaste plaine herbue, analogue aux steppes moscovites, ou à la Prairie Nord Américaine.

» Bien au contraire, car elle se présente sous plusieurs aspects absolument différents, résultant de la plus ou moins grande altitude du sol. Une élévation ou une dépression de quelques mètres au-dessus et au-dessous du niveau des grandes eaux, suffit, en effet, à modifier singulièrement, cela va de soi, les productions et l'aspect des terrains qui, pourtant, sont toujours la « savane ». Il y a d'abord la *savane noyée* ou *bas pâturage* salé dont les herbes croissent sur un fond solide, recouvert d'une couche d'eau plus ou moins épaisse. Puis la *savane moyenne*, parfaitement sèche, généralement en plan horizontal, et dont les végétaux servent toute l'année à l'alimentation du bétail. Puis encore le *pripri* ou *pinotière*, du nom de palmier *pinot* qui en borde les rives ou en peuple les îles. Elle

tient tout à la fois de l'une ou de l'autre, en ce sens que, grâce à la faible dépression de son fond, elle est alternativement sèche ou inondée, et devient, suivant la saison, savane noyée ou savane moyenne.

» Ces terrains sont, en outre, sillonnés de cours d'eau plus ou moins importants, comme le Tartarougal-Sinho, le Rio Hauba et d'autres plus petits, de simples ruisseaux « igarapes », produits par les infiltrations des lacs des marais. Fleuves, rivières ou ruisseaux, courant sur un fond plat, aucunement accidenté, se réunissent, s'enchevêtrant, s'anastomosant comme le système circulatoire d'organisme humain. Leur présence a pour objet de modifier brusquement l'aspect et les productions du sol. Bordés de grands arbres de toute espèce, qui coupent la plaine de vastes écrans de verdure, ils divisent en longs rubans capricieusement festonnés les bas pâturages, les savanes moyennes et les pinotières. Il demeure donc bien entendu que cette appellation de savane ne peut ni ne doit, comme il est dit ci-dessus, évoquer la pensée d'une steppe, d'un désert de graminées. Sa disposition a, en outre, pour effet de rendre les communications souvent difficiles, parfois périlleuses.

» Aussi, les irréguliers, en compte ouvert avec les deux nations voisines, ne pouvaient-ils choisir un lieu plus propice à leur installation. Esclaves marrons, soldats déserteurs, forçats évadés, gredins hors la loi, trafiquants suspects, fuyant les injustes rigueurs ou les légitimes sévérités de la civilisation, se dirigent vers ce pays sans maître, leur terre promise, se groupent au hasard de leurs sympathies et plus encore de leurs besoins, de façon à résister aux Indiens qui ne les aiment guère, et à pourvoir en commun aux exigences de la vie sauvage. On imagine sans peine quelle doit être la moralité d'une population ainsi recrutée, et quelle garantie son voisinage peut offrir aux colons qui seraient tentés d'exploiter les incalculables ressources de cet admirable territoire.

» Cette règle ne saurait être absolue, et elle comporte d'honorables exceptions en ce qui concerne les bourgs de Cachipour, d'Ouassa, de Counani, et de Mapa, d'origine plus ancienne, où M Coudreau a reçu l'hospitalité la plus cordiale. Ces colons, forcés de vivre continuellement sur la défensive, ne peuvent invoquer l'appui du Brésil ni celui de la France, lorsque leurs établissements ou leurs existences se trouvent menacés. C'est à eux seuls de se défendre et d'assurer leur sécurité. »

Comme on le voit, ce n'est pas absolument un Éden que ce fameux territoire contesté et l'on se demande quelle enchanteresse perspective avait pu pousser un certain nombre de têtes mal équilibrées à se lancer comme colonisateurs dans ces contrées peu attrayantes.

Après cela il ne manque pas en France de ces individus sans frein ni loi que leur patrie décourage par la rigueur de ses lois et qui espèrent trouver ailleurs l'emploi d'une énergie qui, dépensée pour le bien, peut en faire des hommes nouveaux dans un pays nouveau. Ce sont quelquefois ces audacieux aventuriers qui font en colonisation les plus grandes choses.

Il semble pourtant en dépit des affirmations et des promesses de M. Gros, qu'ils feraient sagement de s'arrêter à la Guyane sans pousser plus loin. Le terrain et les richesses ne manquent; les hommes seuls font défaut pour tirer parti d'une de nos plus belles colonies.

PATRON (LE), SA FONCTION, SES DEVOIRS, SES RESPONSABILITÉS, par CHARLES PÉRIN correspondant de l'institut de France. Un volume in-12 de 190 pages. Prix : 2 francs

« Jadis, dit M. Périn, le père, parlant au nom de Dieu, son pouvoir, qui tient à la fois de la justice et de la charité, rencontrait dans le fils une obéissance dont l'amour, s'ajoutant à la crainte, accroissait la fidélité. Il en était de même dans l'atelier, où le patron exerçait son autorité en vertu du même commandement par lequel Dieu investit le père de la puissance. »

Les temps sont changés, qui ne le sait ! Mais si les hommes varient, les lois de la morale sociale sont immuables; et c'est à en étudier les conséquences applicables au travail que M. Périn consacre ce petit livre.

Il le fait en philosophe et en économiste. Si l'ouvrier est trop souvent rebelle et injuste, combien de patrons n'ont-ils pas, eux aussi et quelquefois les premiers, oublié leur devoir. Nous pourrions dire : Combien l'ont-ils jamais connu? Ceux-là le connaîtront certainement, bien plus ils l'aimeront et s'y donneront avec ardeur, s'ils lisent attentivement l'ouvrage de M. Périn.

L'auteur commence par définir et légitimer la fonction de patron.

Le socialiste demande la suppression du patron, pour attribuer le capital producteur à la collectivité représentée par l'État, sous prétexte que le patron absorbe tout le surplus laissé disponible pour la consommation strictement nécessaire de l'ouvrier.

Cela est faux, en pratique. Le patron subit des risques que ne connait pas l'ouvrier, garanti par un salaire fixe, de beaucoup supérieur à ce qu'il toucherait s'il devait partager les mauvaises comme les bonnes chances de la production.

Que l'ouvrier accepte donc le patronat avec reconnaissance et bonne foi. Mais que, de son côté, le patron ne néglige aucun des devoirs qui lui

incombent vis-à-vis de ses ouvriers, vis-à-vis des autres patrons et de la société tout entière.

Ces devoirs peuvent se résumer en un mot: guerre à l'égoïsme. Quand une institution très utile à la classe ouvrière ne peut se fonder que par le concours de plusieurs patrons, tous doivent s'entendre entre eux. Ils doivent faire respecter chacun sa part d'autorité, s'abstenir de toute mauvaise concurrence; ne pas troubler la société par l'intempérance de leur action industrielle ou l'improbité de leurs procédés. Ils doivent aider, seconder, éclairer l'action du pouvoir social Ils doivent surtout le bon exemple : patron veut dire père. Rôle magnifique, et qui nous emporte bien loin de l'individualisme athée si fort à la mode aujourd'hui dans le monde industriel. M. Périn a raison de dire qu' « il n'y a de véritable patronage que celui qui est inspiré par l'esprit chrétien ».

Cette vérité apparaît encore mieux, quand l'auteur, serrant de plus près le problème, en vient à détailler les différents besoins auxquels doivent s'appliquer les œuvres de patronage et dont elles ont pour objet d'assurer la satisfaction légitime : religion, moralité, vie de famille, développement intellectuel et professionnel, santé, économie et prévoyance, stabilité des engagements, intérêts économiques, assistance mutuelle, récréations de l'ouvrier, et enfin aisance matérielle.

Et, pour bien montrer qu'il ne s'agit pas là de chimères irréalisables, un appendice, dû à la plume d'un disciple du maître, M. Paul Tailliez, fait passer sous nos yeux les plus récentes applications pratiques du patronat chrétien.

Ces exemples prouvent que si, en dépit d'un mot inepte, la question sociale existe, elle est parfaitement résoluble. Mais l'est-elle par la seule initiative individuelle? M. Perin ne le croit pas. Pour lui, l'intervention de l'État est absolument nécessaire pour imposer et assurer les principales réformes, telles que le respect du dimanche, le droit corporatif, la liberté des œuvres chrétiennes, la protection du travail national. En droit, il le peut : le pouvoir étant une agrégation de volontés personnelles et responsables, a pour mission de veiller activement à l'observation de la loi morale. En fait, il le doit, l'expérience prouvant que, dans notre état social et politique, le patron le mieux intentionné ne peut pleinement et librement faire le bien.

Comme on le voit, cet excellent livre traite des questions les plus élevées et les plus actuelles. Formons des vœux pour qu'il devienne le catéchisme de tout patron comme de tout ouvrier intelligent.

AU CAUCASE, par le comte Tolstoï, traduit par Halpérine Kaminski
Un volume in-12 de 212 pages. Prix : 3 francs

Rien de ce qui intéresse la Russie ne laisse en ce moment les Français indifférents ; aussi est-ce avec faveur que sera accueilli le nouvel ouvrage du comte Tolstoï qui nous initie à la vie des soldats russes au Caucase, cette Algérie des Français du nord, l'école de guerre à laquelle vont se former leurs officiers et leurs généraux. Au milieu des scènes bien décrites et fort intéressantes, nous trouvons de curieux passages concernant le soldat russe et, sa froide bravoure comparée à l'impétuosité du Français ; ils méritent d'être lus et médités. On y perçoit facilement à notre adresse une note de blâme qui vient, espérons-le, d'un excès d'amour-propre national chez l'auteur. Ses opinions sont, du reste, sur ce point en contradiction avec celles d'un grand nombre d'officiers généraux de l'empire moscovite. Nous citons textuellement :

« Qu'appellerez-vous brave ?

— Brave ! brave !... répétait le capitaine de l'air d'un homme à qui l'on pose pour la première fois une question semblable... *Brave est celui qui se conduit comme il faut*, dit-il, après une réflexion.

Je me rappelai que Platon définissait la bravoure par le « savoir ce qu'on doit, ce qu'on ne doit pas craindre ». Et malgré le vague et le peu de clarté du capitaine, je pensai que le sens de ces deux formules n'était pas aussi différent qu'il pouvait sembler, et que, même, la définition du capitaine était plus exacte que celle du philosophe grec ; car, s'il avait pu s'exprimer comme Platon, il eut dit sans doute que celui-là est courageux qui craint *ce qu'on doit craindre*, et ne craint pas *ce qu'on ne doit pas craindre*.

— Je voulus expliquer ma pensée au capitaine.

— Oui, lui dis-je, il me semble que dans tout danger il y a un choix à faire : et le choix fait, par exemple, sous l'influence du devoir, c'est là le courage, tandis que le choix fait sous l'influence d'un sentiment vil, c'est lâcheté. Donc un homme qui, par vanité, ou par curiosité, ou par désir d'étonner, risque sa vie, ne saurait passer pour courageux ; et au contraire, un homme qui, sous l'influence d'un devoir, par sentiment de famille ou simplement par conviction, évitera un danger, ne saurait être taxé de lâche.

. . . .

Le courage russe ne rappelle pas celui des peuples du Midi, dont l'enthousiasme prend feu instantanément et s'éteint de même. Il n'a pas besoin de moyens à effet, de discours, de cris de guerre, de chansons et de tam-

bours; il lui faut, au contraire, la tranquillité, l'ordre, la franchise. Chez un soldat russe, vraiment russe, on ne remarque jamais ni la vantardise, la fanfaronnade, ni le besoin de se monter la tête et de s'échauffer pendant le danger. Au contraire, la réserve, la simplicité et le don de voir dans le danger autre chose que le danger, voilà les traits saillants de son caractère. »

Le comte Tolstoï me fait souvenir des airs méprisants qu'il était de mode d'affecter en 1870 à l'égard de la population parisienne ; c'était tout juste alors si les critiques impartiaux croyaient pouvoir lui accorder cet *enthousiasme qui prend feu immédiatement et s'éteint de même;* les habitants de Paris, privés de leur café au lait ne tiendront pas huit jours, criait-on partout! on le vit bientôt dans ce siège qui montra deux millions d'habitants animés de l'énergie patriotique la plus pure fournir le plus bel exemple que l'histoire enregistre depuis le siège de La Rochelle; ajoutons, ce que chacun sait bien, que Paris fut rendu malgré les Parisiens.

Vous êtes orfèvre, me dira-t-on; point du tout; je suis Français et si j'ai choisi l'exemple de Paris, c'est qu'en la personne de ses habitants, s'incarne cette bravoure impétueuse que le comte Tolstoï traite avec un certain dédain; entre le nord et le midi de notre pays ils forment, si je puis m'exprimer ainsi, la moyenne du courage français et l'on voit par cet exemple que notre enthousiasme ne tombe pas si instantanément que l'on veut bien le croire.

Si j'ai cité le siège de Paris c'est qu'il est le dernier fait militaire important où l'on ait pu éprouver la force de résistance des Français dans l'adversité; l'histoire de notre pays est remplie de témoignages tout aussi certains à l'appui de mes revendications. Qui ne se souvient à ce sujet des fières paroles de Louis XIV à Villars dans une période d'adversité où il était besoin pour soutenir la fortune de notre pays de cette grandeur et de cette fermeté que l'on a pris la sotte habitude de dénier au soldat français: ce roi qui se connaissait en hommes et en courage, ne doutait pas de celui de ses sujets; il savait que en cas de défaite il lui suffirait de *passer dans les rues de Paris* pour amener à son général tout ce que la ville comptait d'hommes en état de porter les armes, *faire un dernier effort* et *périr ensemble ou sauver l'État.* Il est permis de s'en tenir à cette appréciation du grand roi; nous avons prouvé alors que nous en étions dignes. Quand le moment sera venu nous montrerons que nous la méritons encore.

P. D'HAUTILS.

LE BONHEUR, poème par Sully Prudhomme. Un volume in-12 de VI-242 pages
Prix : 3 francs

Il faut le reconnaître, M.Sully Prudhomme a fait preuve dans la préface de ce poème d'un bon sens bien rare et d'une sagacité qui a prévu, sans nulle vanité l'accueil réservé à son œuvre ; c'est assurément un homme bien de son temps qui a écrit ces lignes :

« La poésie, naturellement contemplative ou passionnée, ne saurait sans outrecuidance viser à supplanter la philosophie et la science. Quand parfois elle se permet d'y puiser son inspiration, sa seule excuse est d'avoir cru voir tout au fond luire les vérités dont la révélation importe le plus au genre humain. Malheureusement, ce qui importe le plus n'est pas toujours ce qui séduit davantage, et ses jaloux amis attendent d'elle tout autre chose ; le moindre grain de mil au soleil ferait bien mieux leur affaire. L'auteur ne se le dissimule pas. Il sait, du reste, que si la curiosité, à titre de passion, relève de la poésie, la recherche ne peut avancer sûrement sans ramper, ni aucune notion s'éclaircir sans se décolorer ; mais les grandes découvertes lui semblent si émouvantes qu'il ne se résout pas à les exclure du domaine poétique pour peu que les formules en puissent être transportées dans la langue littéraire ; il y a là une difficulté d'art qui l'attire. »

Voilà qui est parfaitement franc, d'une franchise, à vrai dire, un peu cruelle pour M. Sully Prudhomme lui-même ; une si entière bonne foi nous encourage et d'ailleurs les auteurs qui livrent leurs œuvres aux appréciations, aux censures du public ne sauraient trouver mauvaises les appréciations d'une critique absolument dépourvue de tout parti pris. — Devant les affirmations si pleines de noble conviction qui précèdent, tout sentiment de basse jalousie ou de rancune doit du reste s'éteindre ; une seule voix peut se fait entendre : la voix de la vérité.

On ne peut malheureusement se dissimuler que l'auteur du *Bonheur* a succombé sous la lourde tâche qu'il avait assumée — aucune illusion à cet égard n'est possible. — Sans parler du fond même, la forme est en certains endroits défectueuse, en d'autres absolument mauvaise ; il n'est que trop vrai : les formules des grandes découvertes n'ont pu être transportées en langue littéraire ; or, le lecteur, M. Sully Prudhomme le sait bien, attache à la forme une importance de plus en plus grande — la préface même de l'auteur consacre et accepte pleinement cette tendance.

« Une condition s'impose essentiellement au vers, *c'est de ne jamais être plat*. Le vers est tenu de différer de la prose par une cadence qui n'est pas toute dans l'hémistiche et le nombre des pieds ; un vers plat n'est pas vraiment un vers ; parce que l'harmonie la plus expressive, cette harmonie

ailée qui ne se définit ni ne s'enseigne, en est absente. Le devoir du poète est de communiquer à son vers une beauté de forme appropriée à sa conception, mais, s'il y parvient, ce n'est plus au nom de l'art qu'on peut lui contester cette conception ; il suffit qu'elle ne déshonore pas la Muse. *S'il n'intéresse que lui-même, à coup sûr il se trompe;* mais s'il n'intéresse pas tout le monde, le tort n'est pas nécessairement de son côté. »

On ne peut se condamner soi-même plus formellement — le critique le plus exigeant ne saurait tenir un langage plus sévère. C'est pour nous un vrai soulagement de voir l'auteur, faisant inconsciemment la critique de ses œuvres, nous épargner l'ennui d'avoir à porter un jugement sévère sur des vers inspirés par les intentions les plus généreuses.

Il nous suffira de citer quelques passages de ce poème pour montrer que M. Sully Prudhomme n'a pu arriver au but qu'il se proposait, c'est-à-dire intéresser. Comme l'auteur le dit fort bien, s'il n'intéresse pas tout le monde, le tort n'est pas nécessairement de son côté; — mais le malheur est que l'on jugera généralement qu'il n'intéresse qu'un nombre excessivement restreint de lecteurs; dans son œuvre *cette harmonie ailée qui ne se définit ni s'enseigne* est absente assez fréquemment nous laissant par moments des vers, rivaux peut-être de ceux qui ornent les mirlitons d'enfants, mais à coup sûr indignes du poète qui a pensé et écrit ce morceau plein d'une émotion si vraie : *Le Gué.*

Le passage suivant qui traite de l'histoire de la philosophie mérite d'être cité. Ce n'est pas, comme l'avait rêvé M. Sully Prudhomme « la forme la plus mnémonique ou la plus élégante » dont il est censé revêtir les maximes ou les faits qui nous le fait choisir, mais au contraire, la pénible nécessité de constater qu'il s'est présenté une « difficulté d'art » contre laquelle tout le talent du poète est venu se briser. Le vers rebelle sous sa main, a refusé de « se plier à l'expression de choses d'ordre tout positif ». M. Sully Prudhomme agira sagement en retournant à l'idéal, plus séduisant, on l'avouera, que cette histoire de la philosophie :

« Par la raison tout homme est le parent de Dieu,
Et cette parenté l'égale à son semblable,
Et le respect s'impose entre égaux de haut lieu.
Dans l'acte, c'est vertu que la raison se nomme,
Le prix de bien agir n'est que d'agir en homme.
. . . .
O Plotin
Crois, et laisse Platon, les stériles triades :
Le Christ a dit d'aimer et l'amour est certain
. . . .

Dans l'ombre et dans la paix froide des monastères
Abailard anxieux agite tour à tour
Deux torches : la raison rebelle aux saints mystères
Et, plus impie encore, ô saint Bernard, l'amour !

. . . .

Locke n'avait chargé que les sens de pourvoir
Par leur lumière aveugle à l'œuvre du savoir;
Leibniz, de ces flambeaux dénonçant l'indigence.
Il voit les faits aux faits continument s'unir
Et l'existence éclore au sein du devenir.

. . . .

Voltaire, dégonflant les outres des systèmes,
Du vent qu'il en exprime aiguise un clair sifflet;
Modérateur, il s'arme, entre les camps extrêmes,
Du bon sens qui rassure et du rire qui plait

. . . .

Mais Kant fouille aussi l'âme, et, cruel, lui murmure;
Ah ! tu prétends ouvrir tes sens sur la nature
Pour laisser la lumière entrer dans ta prison !
Je t'en ferai tâter l'invincible cloison.
Puis, il daigne ajouter dans sa miséricorde :
Un Dieu te fait plaisir ? Hé bien ! je te l'accorde
Comme avec une image on console un enfant.

. . . .

A ces mots, ton génie, ô profonde Allemagne,
S'ébranle avec lenteur, puis il entre en campagne
Comme un lourd bâtiment dont l'hélice de fer
Toujours droit devant soi marche en forant la mer,
Et, prévenant les vents qui se faisaient attendre,
Précipite à son but la force de son pas.

Arrêtons-nous dans nos citations, aussi bien on peut penser qu'avec la lourde Allemagne notre philosophie poétique ne va pas gagner en grâce et en légèreté. Nous renvoyons à M. Sully Prudhomme ceux qui voudraient approfondir le sujet, nous contentant à titre de renseignement de leur dire qu'une bonne partie (est-ce vraiment bonne qu'il faut dire) de ce poème est absolument de la même valeur que les quelques vers cités. Il serait curieux d'avoir sur la matière l'avis des jeunes élèves qui s'initient dans les lycées aux mystères de la philosophie. Cette manière d'enseigner aurait à coup sûr près d'eux un succès certain ; mais de quelle nature serait ce succès ? c'est ce que nous laissons à chacun le soin de deviner.

E. FLORENTIN.

EN CORSE, par Paul Bourde. Un volume in-12 de 350 pages. Prix : 3 fr. 50

Il est tout près de nous une petite île qui, française depuis bientôt une centaine d'années et assimilée sur le papier aux populations françaises, n'en n'a pas moins gardé en réalité ses mœurs et ses coutumes absolument dissemblables des nôtres. Ce petit pays c'est la Corse. Doit-elle la continuation de cet état de choses anormal à la reconnaissance que certains de nos gouvernants ont pu avoir pour la patrie de Napoléon Ier, on serait presque tenté de le croire, tant il semble bizarre que l'action administrative n'ait pas eu encore assez d'influence pour modifier le moins du monde la manière d'être des Corses. C'est montrer un peu trop d'indulgence, surtout pour une île qui nous coûte bon an mal an une quinzaine de millions.

On trouvera peut-être cette affirmation exagérée — *le calcul est pourtant bien simple à établir :*

En 1886 l'État a tiré de la Corse en ressources de diverses natures 5 millions 761,198 francs et les dépenses par lui faites se sont élevées à 18 millions 682,451 francs.

Il y a donc un écart à notre détriment de 12,921,253 francs, en chiffres ronds treize millions, entre les recettes de l'île, et les dépenses qu'elle a occasionnées ; qui a payé la carte? les Français du continent tout naturellement. Les Corses payent par tête 20 francs d'impôts ; nous, bonnes bêtes, nous sommes imposés à raison de 75 francs.

Et cela dure depuis... toujours.

Il n'a pas été nécessaire, on le voit, d'inventer l'Algérie et plus récemment le Tonkin pour dépenser les économies des braves gens de France ; nous avons englouti en Corse pas bien loin d'un milliard sans aucune espèce de résultat ; l'Algérie et même le Tonkin payeront probablement, certainement, un jour, les sacrifices que nous avons consentis ; mais la Corse, en un siècle de temps, n'a fait aucun progrès ou si peu qu'il n'en faut vraiment pas parler ; les maquis sont toujours les maquis, les Corses des bandits à demi barbares et nous des .. sots — nous le serons encore longtemps.

Le livre de M. Bourde contient sur cette fameuse Corse des renseignements fort curieux qui édifieront pleinement sur la question les contribuables français ; ce ne sont pas les contribuables dont il faut ouvrir les yeux, c'est le gouvernement, c'est l'ad-mi-nis-tra-tion (ouf! quel grand mot) qui engloutit et engloutira des millions dans une île qu'on laisse à l'état de rocher inculte, asservi par quelques centaines de brigands. Ah! pour la couleur locale, on en trouve suffisamment, autant que l'on peut

en désirer ; nos voisins d'outre-Manche n'ont pas besoin d'aller fort loin pour visiter des peuplades à demi sauvages ; c'est un très grand agrément pour les touristes et je gage qu'il y aurait vers ce pays un courant annuel de visiteurs très important si la mer n'était une barrière qui en effraye le plus grand nombre.

Tout cela est fort bien et je comprends que les touristes ne réclament pas, mais la grande majorité des Français a quelque peu le droit de se plaindre de voir partir là bas le produit des impôts qui pèsent si lourdement ici sur chacun.

JUDAISME ET FRANC-MAÇONNERIE. La Franc-Maçonnerie est-elle d'origine juive? Brochure in-8° de 45 pages. Prix : 50 centimes

A la question qui forme le sous-titre de cette brochure, l'auteur n'hésite pas à répondre affirmativement. Ce n'est là, dit-il, qu'une hypothèse « mais cette hypothèse seule peut donner la solution de l'énigme qui nous occupe ».

Le but unique que les Juifs ne cessent de poursuivre — le rétablissement d'Israël; leur haine constante et aveugle contre l'Église et contre l'ordre social, constatée à toutes les époques de l'histoire; la nécessité où ils sont de se recruter des alliés nombreux, qu'ils trouvent tout naturellement parmi les chrétiens dégénérés; le secret rigoureux que la franc-maçonnerie observe, même à l'égard de ses membres, sur le but final de la secte; l'origine toute judaïque de certains rites maçonniques; enfin l'influence prépondérante des Juifs dans les loges, dans la presse, à la Bourse, dans les fonctions gouvernementales : telles sont les preuves qui passent rapidement sous les yeux du lecteur et qui nous paraissent plus que suffisantes, sinon pour entraîner la conviction, du moins pour légitimer une réponse affirmative.

Nous nous permettons de signaler à l'auteur deux témoignages que nous ne trouvons pas dans son livre et qui ajoutent une grande force à son hypothèse. Dans son ouvrage remarquable intitulé : *le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens* (Paris, in-8°) et qui vient d'être réédité fort à propos (1), Gougenot des Mousseaux écrivait en 1869 : « Quiconque daignera scruter avec quelque soin la grande association cabalistique de la maçonnerie, quiconque étudiera aux sources historiques son origine et ses principes, son organisation et son but, ne verra guère en elle qu'une œuvre audacieuse du judaïsme, une juiverie artificielle recrutée

(1) Paris, F. Wattelier et Cie. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50.

d'hommes étrangers à la race juive et surtout de chrétiens ! » (P. 340, note.)

Dès 1861, le trop célèbre Eliphas Lévi disait à propos de la cabale : « Toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles. » (Dogmes et rites de la haute magie, Paris, 1861, 2e édition, t. I, p. 95, cité par Gougenot des Mousseaux, p. 526.)

LE SEIZIÈME SIÈCLE, dix essais anecdotiques sur la Renaissance et la Réforme, par A. Pellissier Un volume in-8° de 354 pages. Prix : 5 francs

M. Pellissier parait animé de l'esprit d'équité et de modération qui fait les véritables historiens. L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui contient d'excellentes choses et tient assurément plus que ne promet son titre peu prétentieux : *Essais anecdotiques sur la Renaissance et la Réforme*. Plût au ciel que d'essais semblables nos bibliothèques fussent toujours pleines, nos bibliothèques populaires surtout, où l'on s'efforce si perfidement de fausser l'esprit et le jugement. Par un choix soigneux des ouvrages on arrive à entretenir un ressentiment haineux des temps passés dans l'esprit des gens de la classe ouvrière plus faciles à tromper que d'autres par suite d'un manque d'instruction sérieuse. L'époque étudiée par M. Pellissier est et a toujours été l'objet des préférences des falsificateurs de l'histoire. C'est que vraiment la réalité prête beaucoup au travestissement dans cette période troublée où la France eut à surmonter des difficultés très grandes d'ordre politique et d'ordre religieux, où elle eut à traverser une des crises les plus redoutables qui ait mis son hégémonie en péril.

Il est assurément impossible d'approuver tous les actes des gouvernants d'alors, la sévérité, la barbarie même des mesures prises ; toutefois il faut reconnaître qu'ils surent éviter à leur pays la chute que tout semblait faire prévoir. Il est facile à trois siècles de distance d'improuver telle ou telle mesure et de se voiler la face devant les horreurs de la Saint-Barthélemy ; ce qui est assurément moins commode, c'est de dire et de prouver qu'une autre manière de faire eut réussi. Nous pouvons de ces époques d'agitation et de trouble avoir une idée assez juste quoique approximative par celle où nous vivons, où nous nous débattons si péniblement. En sortirons-nous, nous ? Combien plus critique encore était alors la situation. Aux ambitions politiques qui paraissent avoir eu autant d'âpre convoitise, sinon plus, venaient se joindre les querelles religieuses de deux partis animés l'un et l'autre d'un zèle et d'un fanatisme redoutables.

Bien présomptueux semblerait être celui qui attaquerait la conduite tenue alors par le pouvoir battu en brèche, bien fou celui qui croirait

possible d'affirmer que la solution des questions actuelles, moins importantes pourtant, ne coûtera autant de sang que n'en a fait couler cette trop fameuse Saint-Barthélemy.

Il y a sur cette journée des légendes absolument fausses, fausses de sensibilité et aussi d'hypocrisie. Ce n'est pas la religion, c'est l'État, c'est la France attaquée qui s'est défendue. Que serait devenue l'unité de notre pays si on n'avait pas réussi à réprimer les révoltes audacieusement recouvertes du manteau de la religion. Quant au chiffre des victimes il semble avoir été dénaturé à plaisir pour les besoins de la cause. Nous serions curieux d'examiner quelle comparaison (chiffres en main) on pourrait établir entre les *massacres* de la Saint-Barthélemy et la *répression* de la Commune en 1871.

Quoi qu'il en soit, on vit bientôt par l'exemple de l'Allemagne quel terrible danger avait couru la France et sans vouloir excuser le moins du monde les faiblesses ou les fautes des Valois, il faut reconnaître qu'ils surent empêcher en France l'envahissement du protestantisme si funeste non seulement à la religion, mais à l'État.

Toutes ces questions, M. Pellissier les examine avec un bon sens et une modération malheureusement trop rares. Il voit en chacun des princes dont il parle le bon et le mauvais côté, tenant compte pour établir son jugement, des mœurs très différentes de celles établies aujourd'hui et des nécessités de la politique qui amenèrent des situations en elles-mêmes regrettables.

Plus que tout autre, du reste, l'auteur peut connaître l'influence exercée par les passions du moment Persécuté personnellement à cause de son enseignement exempt de parti pris il est à même d'apprécier quelle devait être au moment de la réforme l'intensité des revendications de part et d'autre. Aujourd'hui comme autrefois c'est à la religion que l'on s'attaque et c'est, somme toute, comme alors, l'ordre social qui est ébranlé dans ses fondements.

Ce qu'il condamne, avec raison, c'est le système érigé en principe, c'est la politique inexorable; c'est Philippe II, homme de valeur réelle, indiscutable, de très bonne foi convaincu de l'excellence de ses mesures et arrivant après une lutte sans merci à diminuer la puissance de son pays qui ne s'est depuis jamais relevé de cette chute. Nos rois, au contraire, surent toujours en habiles politiques tenir compte des circonstances ; ils commirent sans doute des erreurs, très graves peut-être, mais erreurs momentanées qui n'entravèrent pas la marche de la France vers la suprématie européenne. Sous leur direction intelligente nous verrons la féodalité

fort éprouvée au moment des guerres de religion où elle faillit l'emporter sur le pouvoir royal, diminuer encore d'importance sous Henri IV et disparaître complètement sous Louis XIII. Les rois se succédaient, changaient de caractère et de valeur intellectuelle, le principe politique subsistait toujours amenant petit à petit l'ancienne Gaule au degré de puissance qui en fit sous Louis XIV la maîtresse incontestée de l'Europe et du monde.

C'est de cela qu'il faut tenir compte à la monarchie, c'est de cette justesse de vue qui a amené une nation au plus haut point de grandeur qui ait été jamais atteint depuis la puissance romaine.

Le livre de M. Pellissier contribuera sans doute à ramener à une plus juste appréciation des hommes et des événements ceux qui ne songent pas à tout cela; il ne saurait de plus être suspecte d'aucune partialité exposant avec simplicité la vérité, ne donnant que les raisons fort naturelles qui ont amené des événements généralement mal jugés.

Bien peu d'erreurs, en somme, à signaler dans ce travail consciencieux et impartial, chose d'autant plus remarquable et à l'éloge de l'auteur que son étude traite les points les plus controversés, ceux sur lesquels on a essayé avec persévérance de fausser davantage l'histoire. En effet, ces dix essais ont pour titre : Louis XI ; les guerres d'Italie ; François Ier et Charles-Quint ; la Renaissance; la Réforme en Angleterre; Philippe II et Guillaume le Taciturne ; les trois derniers Valois; Henri IV et la ligue ; l'œuvre de Henri le Grand. Sur toutes ces questions si délicates examinées par M. Pellissier nous formulerons seulement quelques réserves relatives au chapitre consacré à Marie Stuart. Cette reine infortunée, victime si longtemps d'indignes calomnies, aujourd'hui complètement réhabilitée par l'histoire, ne mérite assurément pas l'injure d'une atténuation de ses soi-disant crimes. On peut sur sa mémoire faire une lumière complète, elle tournerait à la confusion des historiens peu scrupuleux qui ont assumé la responsabilité de toutes les calomnies débitées sur la rivale d'Élisabeth. C'est là une rectification facile pour la prochaine édition et qui du livre de M. Pellissier, ferait une des études historiques les plus remarquables publiées depuis nombre d'années.

Nous ne pouvons que recommander absolument la lecture de cet ouvrage à l'égal des meilleurs mémoires et chroniques dont l'auteur a fait au demeurant une consciencieuse étude et qui ont servi de base à son travail.

J. N.

L'ÉGLISE ET L'ORDRE SOCIAL CHRÉTIEN, par P. DE DECKER, ancien ministre, membre de l'académie royale de Belgique. Un volume in-8° de 404 pages

Voici un livre excellent et qui justifie bien son titre. L'Église, établie de Dieu, a régénéré le monde, et fondé ce bel ordre social chrétien que trois siècles de guerre impie et de révolutions inouïes n'ont pu entièrement démolir. Elle l'avait préparé de loin en réhabilitant le travail par l'abolition de l'esclavage, en répandant l'instruction, en donnant le spectacle jusque-là inconnu des œuvres de charité. Elle y a fait entrer les peuples barbares subjugués par son prestige, élevés par elle et façonnés de ses mains. A la base de la société elle a mis la famille fortement organisée par le mariage devenu un sacrement et rendu à son unité et à son indissolubilité primitives. Elle inspire le respect de la propriété et de tous les droits et sait allier dans les cœurs un ardent patriotisme avec la bienveillance que nous devons à tous les hommes.

C'est à l'Église que les vieilles nations de l'Europe sont redevables de ce qu'il y a d'utile et de légitime dans leurs constitutions libérales. Elle protège les peuples contre la tyrannie et les rois contre l'esprit de rébellion. Loin d'être l'ennemie ou la rivale des puissances politiques, elle leur prête un secours efficace et rend leurs lois sacrées aux yeux de leurs sujets. Si elle a dû quelquefois entrer en lutte avec des souverains, ce n'a jamais été par ambition, mais pour défendre ses droits violés, ou pour venger la morale outragée ou pour protéger la faiblesse opprimée ; tous alors, rois et peuples, lui reconnaissaient cette autorité justicière. Le domaine temporel, que la piété des princes chrétiens et la reconnaissance des habitants de l'Italie lui avait peu à peu formé, était un moyen ménagé par la divine Providence pour assurer la dignité du Souverain Pontife et l'indépendance du gouvernement spirituel. Nul État ne pouvait se glorifier d'une origine aussi pure, aussi irréprochable. Les grands biens que la libéralité des fidèles avait prodigués à l'Église n'étaient qu'un faible prix des immenses services qu'elle avait rendus.

Ainsi s'était établi par le lent travail des siècles l'ordre social chrétien. Il n'y avait plus qu'à faire disparaître peu à peu les défauts que l'inévitable infirmité humaine pouvait y avoir mêlés, à la développer et à l'enrichir des perfectionnements que les inventions du génie amèneraient dans la suite des âges.

Mais la perversité des hommes et la malice de l'enfer se sont liguées pour détruire ce chef-d'œuvre de la sagesse divine. Déjà le traité de West-

phalie l'avait ébranlé en mettant la religion sous le joug des princes temporels ; la Révolution l'a renversé, elle s'acharne contre ses débris et veut effacer jusqu'au souvenir.

Dieu cependant n'a pas abandonné son Église. Ses ennemis croient l'avoir tuée, ils publient qu'elle est morte; mais elle vit, elle agit avec une vigueur pleine de jeunesse, elle continue sa mission, qui est de convertir les nations à l'Évangile. Les autres religions n'ont point son prosélytisme, ou si des sectes qui se disent chrétiennes veulent imiter à leur profit son apostolat, leurs efforts aidés d'opulentes ressources demeurent frappés de stérilité.

La guerre que le génie du mal fait à la sainte Église du Christ semble être arrivée à sa dernière phase, car Dieu lui-même est audacieusement blasphémé, publiquement nié; il est traité comme ces rois détrônés qu'on chasse et qu'on oublie. C'est ce qui fait espérer qu'il va intervenir et nous sauver par un coup de sa main. Qui sait si, ramenant à l'Église ses enfants égarés, il ne s'apprête pas à reconstituer cette unité chrétienne que, depuis quelques années surtout, tant de prières lui demandent ?

Ce n'est là qu'un sommaire pâle et rapide des thèses développées dans le bel ouvrage de M. de Decker Il apporte à l'appui des raisons solides, fruit de longues études, et des témoignages nombreux empruntés le plus souvent aux plus célèbres écrivains protestants et rationalistes. Nous recommandons son livre tout spécialement aux écrivains de la presse dévouée à la cause catholique : ils pourront y puiser, comme dans un riche arsenal, des armes pour leurs combats de tous les jours.

PÉCHÉ DE VIEILLESSE, par A.-F. Pisemsky, traduit par V. Dérély
Un volume in-12 de XIV-197 pages. Prix : 1 franc

Le nom de l'auteur, un des chefs de l'école naturaliste russe, le titre un peu bizarre de l'ouvrage nous avaient, nous devons l'avouer, défavorablement prévenus ; nous devons reconnaître après examen que le titre est assurément ce qu'il y a de plus mauvais dans l'œuvre qui, sans être irréprochable, paraît cependant anodine comparée aux étranges productions du naturalisme français.

Le Péché de Vieillesse est l'aventure dramatique, très finement observée, d'un employé qui, après avoir bravé jusqu'au déclin de sa vie la puissance des charmes féminins, finit par succomber et tombe dans le piège où vient sombrer une existence toute d'honnêteté et de devoir. Pour tirer des embarras financiers où elle se trouve Mme Kostyreff, il n'hésite pas à demander à l'indélicatesse l'argent nécessaire qu'il n'a pu réussir à obtenir

des différents prêteurs auxquels il s'était adressé. Cette étrange odyssée à la poursuite d'un bailleur de fonds obligeant, parfaitement présentée, offre un mélange piquant d'humour et de pathétique qui fait regretter d'arriver si vite à la fin de cette attrayante composition.

Les précédents ouvrages du même auteur, d'une valeur réelle indiscutable offraient des longueurs qui en rendaient la lecture peu attrayante ; celui-ci a sur ses aînés l'avantage d'être court, trop court peut-être, et de rester dans les limites des choses qu'il est possible de lire sans dégoût.

Somme toute, l'auteur a su cotoyer avec bonheur les écueils offerts par la situation traitée et il reste toujours intéressant, ce qui n'est pas sans quelque mérite il faut le reconnaître. Les écrivains russes ne nous avaient pas beaucoup gâté jusqu'ici sous ce rapport. J. N.

LE CHALET DES PERVENCHES, par Boisgobey. Un volume in-12 de 299 pages. Prix 3 fr. 50

On sait que les romans de M. de Boisgobey sont, d'habitude, très compliqués et qu'un grand mystère plane au-dessus des personnages ; celui-ci n'échappe pas à la loi que l'auteur s'est faite.

Un assassinat a été commis à Arcachon. Les soupçons se portent avec quelque apparence de raison, sur un jeune homme nommé Aurélien Biscaros ; mille preuves se multiplient contre lui, et il n'a pour se défendre que son innocence et l'opinion favorable d'un magistrat.

Une seconde intrigue intervient : une Messaline effrontée a pour amant un homme perdu qui triche au jeu, qui vole et qui, pour avoir de l'argent, ne recule devant aucun crime. Sa complice, aussi misérable que lui, essaie de faire mourir par le poison une jeune fille, sa belle-fille, dont elle convoite la grande fortune. Nicolle est sauvée par la vigilance et le dévouement de sa femme de chambre. Tout se découvre ; la marquise, car la femme coupable est une marquise, (pardon à toutes celles qui portent ce titre avec honneur!) la marquise donc est convaincue d'adultère et de meurtre par le poison : son amant, un vicomte (pardon aux vicomtes !) est convaincu de l'assassinat par lequel s'ouvre le roman ; les méchants sont punis, les bons récompensés.

On le voit, rien de plus dramatique ; au point de vue des principes, rien de plus inoffensif, en ce sens que l'auteur n'approuve jamais le crime mais il enseigne la manière de le commettre, la façon de verser l'arsenic ou l'acide prussique, et, au temps où nous vivons n'est-ce-pas là une leçon éminemment dangereuse ?

Combien d'assassins n'ont-ils pas pris leur première idée dans un roman de Ponson du Terrail ou d'Alexandre Dumas?

VIVANT OU MORT, par CONWAY. Un volume in-12 de 259 pages
Prix : 1 fr. 25

Celui qui est ou vivant ou mort est un homme malheureux que de fausses apparences ont trompé et qui se croit trahi par sa femme qu'il aime éperdûment. Il la quitte selon le conseil du poète :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,
> L'honnête homme s'éloigne et ne dit mot.

Il s'en éloigne, emmenant avec lui son fils ainé et vingt années s'écoulent sans qu'on entende parler de lui. Il a changé de nom et son fils Philippe ignore absolument et son origine et les malheurs de son père. Il rencontre par hasard (le dieu Hasard cher aux romanciers) il rencontre sa mère dans le monde, il apprend les noirceurs qui ont souillé sa réputation et pourtant, il se sent entrainé vers elle, et dans son désir de lui être utile, il découvre peu à peu la vérité, il découvre les perfidies dont elle fut victime et, sans même savoir à quel point il est intéressé dans ce travail de réhabilitation, il lave le nom de sa mère de toute tache, et la réconcilie avec son époux et devient lui-même le plus heureux des hommes et des fils.

Le sentiment d'amour filial qui vit dans ce livre nous plaît et nous voudrions que les romans français offrissent cette pureté de sentiments qui ne nuit pas à l'intérêt du récit.

ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE, par LOUIS FIGUIER
trente-et-unième année. Un vol. in-12 de 621 pages Prix : 3 fr. 50

Il nous est impossible de faire connaître tout ce que contient le nouveau volume de M. Figuier. Signalons du moins : un résumé des principaux phénomènes astronomiques observés en 1887 ; quatre coups de foudre extraordinaires ; des pluies de fourmis, de soufre, sans nuage ; la téléphonie en mer ; la solidification des liquides par la pression ; les tramways électriques en Angleterre et en Belgique ; les forces navales des diverses puissances ; la gentiane et la fuchsine dans le vin ; l'action du verre sur le vin ; l'incendie de l'Opéra-Comique à Paris ; la tour Eiffel ; la jonction de l'Angleterre et de la France ; l'éboulement de Zug en Suisse ; les tremblements de terre en 1887 ; un déluge de pétrole ; l'élevage des homards ; un voyage en Tunisie ; le tour du monde en vélocipède ; le surmenage intel-

lectuel ; le traitement de la rage ; une catalepsie de deux cent dix-neuf jours, etc , etc. Le volume se termine par les notices nécrologiques de soixante-treize savants, plus ou moins célèbres, morts pendant l'année 1887 ; ils ont vécu pour se faire un nom. Hélas ! qui connaît la plupart d'entre eux ? Vanitas !

CONSEILS AUX JEUNES FILLES ET AUX JEUNES FEMMES par MATHILDE BOURDON. Un volume in-12 de 192 pages. Prix : 2 francs

Voici un livre que nous voudrions voir dans le pupitre de nos jeunes pensionnaires, dans la corbeille des fiancées, sur les tables de tous les salons, partout en un mot où il pourrait être lu par nos filles ! Oh ! les excellents conseils, oh ! les bonnes vérités bien écrites, bien actualisées ! Que n'avons-nous cent voix pour le crier très haut et plus haut encore ? Il faut prendre ces conseils, les lire, les relire et depuis le premier chapitre jusqu'au dernier : celui sur la causerie en famille, sur le livre de compte, sur les cours, sur les jours, les préférences, les monologues, etc. On y parle de tout, et on en parle avec le charme exquis, la grâce pénétrante que Mme Bourdon a su mettre dans ses œuvres.

Avec les entraînements, les gâteries modernes nos chères enfants ont besoin d'entendre souvent les conseils de la sagesse ; nous autres, pères ou mères de famille, nous sommes facilement accusés d'être grondeurs et quelque peu rabâcheurs ; il était préférable qu'une amie de la jeunesse, une femme du monde, leur montrât comment on doit se tenir chez soi et chez les autres pour être une jeune fille parfaite.

JE DIS NON, par COLLINS. Deux volumes in-12 de 272-275 pages
Prix : 2 fr. 50

On sait combien sont compliqués et mystérieux les romans de Wilkie Collins, le Ponson du Terrail de l'Angleterre ; celui-ci est digne de ses aînés par la façon dont se déroule le drame, obscur d'abord, et ne recevant que par degrés la clarté qui amène au dénouement.

Emily Brown est orpheline ; un certain mystère plane sur le nom de son père, mort subitement, tragiquement peut-être, et sa pauvre fille est entourée de gens qui semblent les confidents, les complices ou les auteurs du meurtre, et elle emploie toutes ses facultés à découvrir la vérité.

L'action du roman se traîne parmi beaucoup d'éléments étrangers ; les sciences occultes, la sorcellerie, l'envoûtement, y figurent et on sait que

Wilkie Collins a maintes fois accru le mystère de ses drames par les énigmes de la magie, des apparitions et des révélations d'outre-tombe; on arrive enfin, après de longs détours, au dénouement, et l'on croit découvrir, avec un certain étonnement, que l'assassin de James Brown est un clergyman, renommé pour ses vertus et pour l'onction de sa parole, et, nouvelle surprise, les soupçons tombent; une femme que James Brown a aimée et à qui elle a dit : Non ! fait sa confession; Brown est mort de ses propres mains; le clergyman est innocent, il se marie et Emily Brown épouse celui qui l'a aidée dans ses recherches filiales.

LE FRÈRE LAI, par LE ROUX. Un volume in-12 de 280 pages. Prix: 3 fr. 50

Le Frère Lai, « recueil de courtes nouvelles. » Celle qui donne son nom au livre est peut-être la moins réussie de toutes et elle est en dehors de la vérité. Un homme qui a fait ses vœux dans un institut ne sera pas jeté à la porte, comme un mendiant, à propos d'une parole vive contre un supérieur; il sera réprimandé. Je dois ajouter que chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, il n'y a pas de Frères lais, attendu qu'il n'y a pas de prêtres, pas de profès plus élevé en dignité; ils sont tous frères serviteurs des infirmes.

Les autres nouvelles, rapidement contées, sont des croquis tracés d'une main sûre et légère; c'est une rencontre dans un omnibus, l'histoire d'une pauvre femme, un vœu, quelques lignes sur les petites Italiennes en haillons rouges qui servent de modèle. Dans ces brefs récits, les hommes ne sont pas bien traités, les femmes le sont avec plus d'indulgence; mais la tendresse de l'auteur s'exerce sur les petits enfants et les pauvres bêtes; tout ce qui est faible fait vibrer son âme. En somme, il y a de très jolies choses dans ce volume, et il est spirituellement illustré.

FLÉTRIE, par EMILE BLAIN et HECTOR SOMBRE. Un volume in-12 de 416 pages
Prix : 3 fr. 50

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de croire nécessaire une analyse de cette œuvre immonde; le nom d'un des auteurs en possession d'une célébrité peu enviable suffit largement pour les prémunir.

Cette *étude de mœurs* a déjà encouru poursuite et condamnation du parquet de la Seine sous son premier titre : *Mâle et Femelle*. C'est tout dire, car nous sommes dans un temps où la sévérité n'est pas à l'ordre du jour pour la littérature. Nous avions jusqu'ici pensé qu'on ne dépasserait pas M. Zola sur la route qu'il suivait, nous nous sommes trompés et le recon-

naissons hautement. Ceci est encore mieux ou plus justement pire que tout ce qu'afait l'auteur de *Nana.* Sommes-nous au bout et dépassera-t-on M. Blain à son tour? Il ne faudrait pas l'affirmer.

En tout cas, cette œuvre est moins dangereuse assurément que celles de M. Zola, car la brutalité des descriptions est si révoltante et l'intérêt si complètement absent que l'ennui ferait tomber ce livre des mains du curieux assez mal avisé pour l'ouvrir. J. N.

VIE DE M. L'ABBÉ PASQUIER, fondateur de la congrégation de la Purification, par M. l'abbé Cosbe. Un volume in-12. Prix : 3 francs

« Montrer combien le Seigneur est admirable dans ses saints et dans la conduite des établissements qu'il inspire, tirer de l'oubli volontaire dans lequel elle vit depuis de longues années, une maison religieuse vouée entièrement à la réparation, tel est le but de ce livre.

» Dans la pensée du vénérable M. Janvier, dont le diocèse de Tours et les amis de l'Œuvre de la Sainte-Face déplorent la perte récente,la *Vie de M.Pasquier* devait avoir sa place marquée à côté de la *Vie de M. Dupont* et la *Vie de Sœur Saint Pierre.* Confesseur de M. Dupont, l'abbé Pasquier était dévoré comme lui du zèle de la réparation, et le cœur auquel le vaillant laïque confiait ses aspirations ardentes, avait avant lui pris des moyens héroïques pour atteindre les mêmes fins.

» Le témoignage rendu par M. l'abbé Janvier à celui de ses fils spirituels qui s'est chargé de faire connaître au public chrétien la vie de M. Pasquier, suffit à l'éloge de cette œuvre : « Les pieux fidèles et les religieux de tous les instituts s'en nourriront avec délices et édification L'auteur s'est donné la patience et le soin méticuleux de recueillir de toutes mains les divers documents qui pourraient le renseigner et y a puisé avec autant d'habileté que d'à-propos. Le style est correct, noble, facile, précis, sans affectation et de bon aloi, entremêlé avec avantage de citations saillantes; tout se déroule avec ordre et clarté. » E. D.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A CŒUR PERDU; éthopée IV de la Décadence latine par J. Péladan. Un vol in-18 jésus de XVI-436 pages. Prix : 2 fr.

ALEXANDRE DUMAS A LA MAISON D'OR, souvenirs de la vie littéraire; par Philibert Audebrand. Un vol. in-18 jésus de 365 pages. Prix : 3 fr. 50

AMAZONE (l') au manège, à la promenade; traité de l'équitation des dames, par F. Musany, rédacteur de *la France chevaline.* Un vol. petit in-4° orné de 206 vignettes. Prix : 10 fr.

AMOUR, (vers) par Paul Verlaine. Un vol. in-18 jésus de 180 pages. Prix : 3 fr. (*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Annales du théatre et de la musique pour 1887 (les). 13me année; par Edouard Noël et Edmond Stoullig. Avec une préface de Jules Claretie, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus de XLII-515 pages. Prix: 3 fr. 50

Année littéraire (l') 1887. 3me année, avec une préface par Jules Lemaitre, par Paul Ginisty. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Balzac et ses amies, par Gabriel Ferry. Un vol. in-18 jésus de VIII-290 pages. Prix: 3 fr. 50

Bonheur du ciel (le) ou les larmes de l'exil et les joies de la patrie, d'après saint Thomas, les docteurs et les saints, par le R. P. H. Faure, S. M. Un vol. in-18 de XV-336 pages. Prix: 2 fr.

Celle d'un autre, par Th. Dostoievsky, traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky, et Charles Morice. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Ce qui ne meurt pas, par J. Barbey d'Aurevilly. Deux volumes petit in-12, t. I 321 pages; t. II, 307 pages. Prix: 10 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

Charmant, par Mlle Louise Mussat. Un vol. in-18 jésus de 341 pages. Prix: 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Colonisation de Madagascar sous Louis XV (la), d'après la correspondance inédite du comte de Mandave: par H. Pouget de Saint-André. Un vol. in-18 jésus de 220 pages. Prix: 3 fr. 50.

Compositeurs célèbres: Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, Schumann, par le baron Ernouf; ouvrage orné de cinq portraits gravés sur bois par M. Maurice Baud. Un vol. in-18. Prix: 4 fr.

Comtesse Xénie (la), par Georges du Vallon. Un vol. in-18 jésus de 341 pages. Prix: 2 fr. 50.

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Embarras d'un capitaine de dragons (les); par A. Gennevraye. Un vol. in-18 jésus de 307 pages. Prix: 3 fr. 50.

Envers des feuilles (l'), par Catulle Mendès. Un vol. in-18 jésus de XVI-296 pages. Prix: 3 fr. 50.

Études littéraires et artistiques; œuvre posthume, par Auguste Barbier. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Forces respectives de la France et de l'Allemagne (les), leur rôle dans la prochaine guerre; par le lieutenant-colonel C. Koettschau. Ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Ernest Jaeglé, professeur à l'école militaire spéciale de Saint-Cyr. Un vol. in-18 jésus de III-335 pages. Prix: 3 fr. 50.

France, par le Père du Lac, de la Compagnie de Jésus, recteur de Saint-Mary's College, à Cantorbéry. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

Général Boulanger (le), jugé par ses partisans et ses adversaires (Janvier 1886-mars 1888), par Georges Grison. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

Général Cocoyo (le), mœurs haïtiennes; par Edgar La Selve. Un vol. in-18 jésus de 352 pages. Prix: 3 fr. 50.

Guignol des salons (le), par L. Darthenay. Avec une préface de Coquelin cadet. Un vol. in-18 jésus de XII-287 pages. Prix: 3 fr. 50.

Haute banque (la) et les Révolutions, par Auguste Chirac. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle, 2me et dernière partie: la comtesse Hélène Potocka, par Lucien Perey. Un vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50

Histoire d'un parti; les irréconciliables sous l'Empire (le 19 janvier; les lois libérales; les élections; 1867-1869), par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. Un vol. in-18 jésus de X-441 pages. Prix: 3 fr. 50

Jean de la Réole, roman nouveau, par Charles Monselet. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Je t'aime! roman nouveau, par Jules Mary. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Livres à clef (les). Étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon. Deux vol. in-8° de 350 et 368 pages. Prix: 40 fr.

Mémoires d'un Parisien. La Gloriole; par Albert Wolff. Un vol. in-18 jésus de VIII-655 pages. Prix: 3 fr. 50

Mes petits papiers, par Hector Pessard. 2me série (1871-1873). Un vol. in-18 jésus de 339 pages. Prix: 3 fr. 50

1814, par Henry Houssaye. Un vol. in-8° de 600 pages. Prix: 7 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Nouveau manuel de première communion, par le R. P. Libercier, supérieur du collège d'Arcachon. Un vol. in-16 allongé, format elzévir de 380 pages, ornées d'en-têtes de lettres et de culs-de-lampe et d'une planche en héliogravures. Prix: 7 fr.

Paris bienfaisant, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-8° de 516 pages. Prix: 7 fr. 50

Paris qui passe, par Paul Belon et Georges Price. Avec une préface de Jules Claretie. Un vol. in-18 de XII-414 pages. Prix: 3 fr. 50

Pauvres gens (les), par Th. Dostoievsky, traduit du russe par Victor Dérély. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Peintres de la femme (les), par Claude Vento. Un vol. in-8° jésus, illustré de plus de 50 dessins originaux de Henner, Bonnat, Chaplin, Cabanel, Carolus Duran, Jules Lefebvre. Prix: 30 fr.

Peintres de la vie (les), par Camille Lemonnier. Courbet et son œuvre; Propos d'art; Alfred Stevens et les quatre saisons; Mes médailles; les Médailles d'en face; Salon de 1882; Salon de 1884; Adolphe Menzel, Félicien Rops. Un vol. in-18 jésus de 323 pages. Prix: 3 fr. 50

Petits potins militaires (les), par Théo-Critt (Théodore Cahu). Un vol. in-18 jésus de 339 pages. Prix: 3 fr. 50

Problème du mal, par le P. J. de Bonniot, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-12 de 402 pages. Prix: 5 fr.

Production fourragère par les engrais (la), par H. Joulie, pharmacien des hôpitaux de Paris. Un vol. in-8° de VIII 307 pages. Prix: 3 fr. 50

Rosier de Madame Husson (le), par Guy de Maupassant, plaquette in-4° de 45 pages avec aquarelles d'Habert Dys à toutes les pages. Prix: 20 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Symboles (les), poèmes, par Maurice Bouchor. Un vol. in-18 jésus de XXX-317 pages. Prix: 3 fr. 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Une princesse indienne avant la conquête, roman historique, par Désiré Charnay. Un vol. in-18 jésus de XII-316 pages. Prix: 3 fr. 50

Vénus de Paris (la), par Boyer d'Agen. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Veuve au Bois dormant (la), roman, par Gustave Claudin. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Vingt-quatre millions de combattants, les armées et les marines européennes en 1888, par le lieutenant A. Froment. Un vol. in-18 jésus de 290 pages. Prix: 3 fr. 50

Le Gérant: F. Wattelier.

Tome XXIII. N° 5 **Mai 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Nous avons la douleur d'annoncer aux lecteurs de *la Revue* la mort de M. Wattelier, administrateur de l'Œuvre des agrégations depuis le 20 août 1866.

Épuisé par l'excès des fatigues qu'il s'imposa pour vaincre les difficultés qui semblaient devoir rendre impossible la prospérité de cette œuvre, il s'est endormi paisiblement dans le Seigneur, le 7 mai, entre les bras de l'aîné de ses enfants, son constant et digne auxiliaire.

C'était un grand chrétien, d'une foi aussi vive qu'éclairée, pénétré du sentiment du devoir, ne transigeant jamais avec sa conscience, cherchant avant tout le règne de Dieu et sa justice, toujours prêt aux plus grands sacrifices pour procurer sa gloire et défendre la vérité.

D'un esprit naturellement vif et ferme, cultivé par de solides études, il avait bientôt conquis les sympathies et l'estime de ceux qui s'entretenaient avec lui : ses clients les plus distingués l'honoraient de témoignages d'affection qui l'ont fortifié et consolé dans les rudes épreuves de sa carrière.

Pour nous, le grand enseignement qui nous semble ressortir de cette vie que nous avons connue si intimement, c'est que l'unique cause de l'affaiblissement des caractères et des symptômes de décadence de notre époque se trouve dans la diminution de l'esprit de foi, et surtout dans l'insuffisance de la science de la religion. Si la voix de l'Église était écoutée avec le même respect qu'au dix-septième siècle, le sanctuaire de la famille reprendrait immédiatement sa dignité et ses charmes.

M. Wattelier, après avoir obtenu de très bonne heure et avec facilité le grade de bachelier ès-lettres, ne voyait pas de décision à prendre pour sa carrière avant d'avoir accompli sa vingtième année. Bien qu'il ne se sentit point appelé au sacerdoce, il eut la sagesse de penser, comme on le faisait au dix-septième siècle, que la théologie était le complément des études d'un chrétien, et, au lieu de perdre dans une vie mondaine les quatre années

de loisirs qui lui restaient, il alla s'enfermer au séminaire de Cambrai. Les habitudes pieuses de sa vie d'étudiant dans un collège religieux, l'avaient préparé au régime du saint asile, où il acheva de s'affermir dans la pratique de la vertu et dans la science de la religion, qui doit être notre guide suprême, notre règle immuable dans tous les actes de la vie.

Devenu maître de choisir sa carrière, il crut que la Providence l'appelait à être chef de famille. Il pouvait entendre au fond de son cœur ces paroles d'un père chrétien, conservées par M. de Ribbe dans ses délicieux ouvrages sur la vie domestique :

« Si tu te conserves dans la pureté de tes mœurs jusqu'à ton mariage, tu es sûr d'être le plus heureux des époux. Garde ta virginité pour celle que tu veux trouver vierge : c'est alors que le mariage est le paradis de ce monde. » Et pour le choix de celle qui devait partager son existence, c'est aussi le conseil de ce père modèle qu'il suivit : « Il faut que celle que tu prendras pour ton épouse ait été élevée dans la modestie, dans l'esprit d'ordre et de travail, qu'elle soit vertueuse. »

Contracté dans des sentiments si purs, si élevés, si éminemment chrétiens, ce mariage fut ce qu'il doit être selon son institution divine : une consolation, un soutien dans les épreuves de la vie, une source d'édification réciproque, un moyen de sanctification et de salut.

Les fruits de cette union selon Dieu furent accueillis comme des dépôts sacrés : élever leurs enfants pour le ciel, telle fut la première et toujours la principale préoccupation de ces pieux époux.

Aussitôt qu'il eût pris la direction de l'Œuvre des agrégations, M. Wattelier trouva dans sa femme une auxiliaire aussi dévouée qu'intelligente. Élevée dans une de ces familles de Roubaix, où le génie du commerce s'allie avec les traditions chrétiennes et les mœurs patriarchales, Mme Wattelier se chargea de la comptabilité, et sut trouver encore, malgré les soins réclamés par ses cinq enfants, le temps de recevoir les clients qui ne tardèrent pas à apprécier son mérite.

Presque tous les employés qui grévaient le budget de l'ancienne administration furent congédiés, et ces deux vaillants époux se partagèrent toute la besogne.

M. Wattelier, par un excès de délicatesse, avait accepté des charges excessives, dont il eut pu légalement se libérer ; mais il compta sur son courage et la Providence : son unique préoccupation fut de faire produire à l'Œuvre tout le bien qu'on pouvait en attendre, par la propagande d'ouvrages utiles.

Un de ses premiers essais eut pour objet de combattre, à son début, l'une

des plaies les plus dangereuses de notre époque : la corruption de l'enseignement des filles, dans le but, avoué par les promoteurs, d'arracher du cœur des femmes la foi et la pudeur, afin d'en faire des libres penseuses et des adeptes des loges androgynes.

Mgr Dupanloup ayant jeté le cri d'alarme dans ses *Lettres sur l'éducation des filles*, M. Wattelier lui proposa d'en publier une édition de propagande, au prix de revient, si le vénérable prélat renonçait, de son côté, à ses droits d'auteur. L'offre ayant été acceptée avec empressement, la brochure fut donnée aux agrégés au prix de 10 centimes. Elle s'écoula si bien qu'il nous est impossible d'en retrouver un seul exemplaire.

La leçon était donnée : le grand défaut des bons livres, et l'un des plus sérieux obstacles à leur diffusion, c'est qu'ils se vendent trop cher. Avec les préjugés du jour, il faut qu'on puisse les donner pour rien et les distribuer à profusion. Répandue avec abondance, la semence de la bonne parole tombera, sans doute, en partie sur les pierres ou le sol durci du chemin, mais elle germera aussi, çà et là, dans la bonne terre où elle produira au centuple.

Des capitaux considérables, fournis par des donateurs qui peuvent attendre de lointains bénéfices et risquer une perte, voilà la condition nécessaire de cette large et efficace propagande intellectuelle. M. Wattelier, n'ayant que son bon vouloir et son énergie personnelle, dut se résigner à éditer le plus souvent dans les conditions ordinaires de la librairie. Mais, à l'occasion, il n'hésita pas à risquer sa position et sa vie pour la défense de la vérité. Sa seconde publication eut pour objet de démasquer les projets antichrétiens et antifrançais de la secte maçonnique. Il savait que par là il suscitait contre lui, contre sa famille et son œuvre, les haines implacables d'une société secrète qui a partout des complices, et qui ne recule devant rien pour assouvir ses vengeances. C'est en pleine connaissance du péril auquel il s'exposait qu'il nous annonça sa résolution d'éditer l'un des livres les plus sérieux et les plus concluants sur la cause de tous nos malheurs : *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, par M. de Saint-Albin.

Quand l'ouvrage parut, trois séances furent tenues dans le camp ennemi pour délibérer sur la réponse à faire à ces révélations écrasantes. Comme les citations de l'auteur ne pouvaient être contestées, et qu'il eut été alors imprudent d'en tenter l'apologie, les conseils maçonniques s'arrêtèrent au choix de la conspiration du silence, dans laquelle ils ont l'art et la puissance de faire entrer, à leur insu sans doute, les organes les plus catholiques et les plus conservateurs.

Un autre ouvrage du même auteur suivit de près : il mettait en évidence la gravité du péril social créé par la ligue maçonnique de l'enseignement, sous la direction du F.·. Macé Cet excellent livre, *les Libres penseuses et la Ligue de l'enseignement*, répondait si bien aux préoccupations, aux craintes de l'Église, que M. Wattelier eut la consolation de recevoir les approbations et les félicitations de plus de soixante cardinaux, archevêques et évêques. Mais cette fois encore l'appui de la réclame bruyante de la presse fit défaut, et, grâce à la conspiration du silence, en dépit de ces suffrages spontanés de soixante prélats attestant le mérite et l'opportunité de l'ouvrage, la première édition même ne fut point épuisée.

La protestation a été étouffée, l'appel à la conscience des parents chrétiens et à la vigilance du clergé n'a pu se faire entendre, et l'œuvre satanique de l'enseignement qui prépare une génération de *libres penseuses*, poursuivie avec persévérance, est aujourd'hui en pleine prospérité. Les lycées de filles pullulent, et la manie des brevets étend partout, jusque dans les milieux les plus chrétiens, l'influence du mouvement : on subit la mode des études, comme on accepte celle du costume, de la démarche et du maintien.

Dieu ne demande pas le succès, mais le zèle pour sa gloire et la générosité dans l'accomplissement du devoir : ce que M. Wattelier a fait comme administrateur d'une œuvre de bons livres, n'a pas été suffisamment apprécié et soutenu ici-bas ; c'est un motif de plus d'espérer qu'il en sera magnifiquement récompensé par la justice éternelle.

Les mauvais jours de la Commune permirent aux rancunes maçonniques de poursuivre leur vengeance. M. Wattelier était resté à son poste avec sa famille pendant le siège dont il subit les rudes privations ; l'insuffisance et la mauvaise qualité des aliments se faisait cruellement sentir, surtout pour les cinq enfants ; mais l'énergie de la mère de famille bravant les dangers et les fatigues, parvint à assurer toujours le nécessaire. Le règne éphémère de la franc-maçonnerie allait amener de plus terribles épreuves.

Le jeudi-saint, en sortant de l'office qui se disait encore à Saint-Sulpice, sa paroisse, M. Wattelier avait vu les gardes nationaux entraîner hors du séminaire le vénérable directeur, M. Icard. N'écoutant que son zèle, M. Wattelier se précipita au secours de cette sainte victime qui allait grossir le nombre des ôtages, et avec le concours de quelques autres chrétiens, M Icard fut rendu à la liberté Le mouvement avait été si prompt que les gardes nationaux ne purent ni résister, ni faire aucune arrestation.

Cette bonne action accomplie, le père de famille regagna paisiblement

son foyer domestique. Voyant une de ces mille affiches qui couvraient quotidiennement les murs, appliquée sur la porte même de sa maison, il la déchira, comme il en avait le droit. Mais un groupe d'agents qui épiaient ceux qui entraient ou sortaient de chez lui, profitèrent du prétexte pour l'arrêter et l'entraîner à la mairie. Son dossier le signalait comme le plus *clérical* du quartier, digne (ce qui était vrai) d'être mis au rang des ôtages : aussi, malgré l'injustice, la futilité du motif officiel de son arrestation, elle fut maintenue, et, sous bonne escorte, on le conduisit à la Conciergerie.

Sa vaillante et digne femme l'avait rejoint avec deux de ses fils, bien jeunes alors, et elle l'accompagna dans sa voie douloureuse. Grâce au désordre qui régnait partout à cette époque, elle put franchir la porte de la Conciergerie et elle se trouva avec ses deux enfants devant Sicard, le farouche représentant de la Commune.

— Qui a arrêté et amené cet homme-là ? demanda-t-il. — Nous, répondirent des gardes nationaux.

— Vous êtes de f... imbéciles : quand on tient un être comme ça, ce n'est pas la peine de l'amener jusqu'ici, il faut lui faire son compte en route, en lui f... la baïonnette dans le ventre.

Et Sicard prit alors sur son bureau son révolver.

— Vous n'allez pas tuer le père de cinq enfants ! s'écria Mme Wattelier en s'avançant vers lui avec ses deux fils.

A ce moment entrent deux des gardes nationaux qui s'étaient vu enlever des mains le vénérable M. Icard. Ils reconnaissent son libérateur.

— Voilà, disent-ils à Sicard, l'un des misérables qui nous ont arraché le curé sur la place Saint-Sulpice.

Sicard pose son révolver sur le front de M. Wattelier, qui lui dit avec calme :

— Toutes les fois que je verrai un prêtre en danger, je me ferai un devoir de courir à son secours.

Sicard tient le doigt sur la détente, M Wattelier, convaincu qu'il va être tué en haine de la religion, entend sans sourciller le craquement de la batterie qu'on arme.

Un cri de la mère arrête l'assassin. Il dépose son pistolet en disant :

— Citoyenne, je ne le tuerai pas devant vous ; mais il sera fusillé ce soir.

Les gardes nationaux entraînent le malheureux père qui est mis au secret. Sortie de cet antre avec ses deux enfants, Mme Wattelier rentre chez elle, l'âme brisée mais non abattue. Elle se souvient que l'un des membres les plus éminents du gouvernement de la Commune, en des

jours plus heureux, est venu, comme parent d'un ami de la famille, s'asseoir à sa table. Pleine de confiance, elle court au ministère où elle doit le trouver. Jamais elle n'en avait franchi la porte, mais elle entre avec résolution; sans répondre aux cris des gardes nationaux qui lui demandent ce qu'elle veut et où elle va, elle monte les escaliers, traverse les salons et arrive droit au bureau particulier du chef puissant qu'elle cherchait.

En peu de mots elle lui rappelle comment il a connu la famille si cruellement éprouvée, elle lui explique les circonstances et le motif de l'arrestation de son mari. L'homme valait mieux que ceux auxquels il s'était associé : il accueille avec bonté cette mère qui réclame son appui, et il lui promet de faire mettre en liberté son mari.

M. Wattelier, dans son cachot, attendait à chaque instant qu'on vînt l'appeler pour le livrer au peloton d'exécution.

On était au samedi-saint. La pauvre mère craignait que, malgré son bon vouloir, le protecteur puissant qu'elle avait trouvé, ne pût parvenir à tirer son mari des mains de ses bourreaux; elle voulut tenter de le voir une dernière fois, mais tous ses efforts pour entrer à la Conciergerie furent inutiles. Enfin elle parvint à lui faire passer ces deux lignes, tracées au crayon sur un papier ouvert. « Mon sacrifice est fait : tu peux mourir tranquille; quoi qu'il advienne je serai digne de toi. »

Le jour de Pâques Raoul Rigault entre avec Ferré dans la prison, et tournant les feuillets d'une main de papier blanc, comme s'il consultait un dossier, il pose, pour la forme, plusieurs questions à M. Wattelier sur les motifs de son arrestation, puis il ajoute :

— Seriez-vous content, citoyen, si l'on vous mettait en liberté?

— Vous m'avez fait bien du mal, répond le malheureux père; j'ai laissé ma fille aînée fort malade et je crains de ne plus la retrouver en vie, mais, malgré tout, je vous dirais encore : merci!

S'adressant à son digne collègue, Raoul Rigault lui dit : — Ferré signe donc l'ordre d'élargissement du citoyen.

Tout en signant, Ferré, qui voit briller des larmes dans les yeux du pauvre père rendu à l'existence, lui dit d'un air narquois : — Mais il me semble, citoyen, que vous pleurez.

— Vous ne m'avez pas vu pleurer en entrant ici, lui répond M. Wattelier, ni pendant tout le temps que j'ai attendu la mort; mais à la pensée de revoir les miens, je ne suis plus maître de mon émotion »

La puissance, la suavité de cette émotion dépassait toutes les joies des plus beaux jours de sa vie. C'est ce que nous disait ce cher ami peu de temps avant sa mort, en nous rappelant les détails de cet épisode de son

existence que nous venons de retracer simplement, mais avec la fidélité la plus exacte, d'après nos souvenirs rafraîchis par cet entretien tout récent.

Le personnage alors tout-puissant auquel M. Wattelier devait sa délivrance, avait écrit à Raoul Rigault : « Mettez en liberté le citoyen Wattelier, je le connais et j'en réponds ; si vous ne le faites pas sur-le-champ j'irai, avec la force nécessaire, le délivrer moi-même. »

Cependant, comme cet homme connaissait la nature des meneurs de la Commune et l'instabilité du pouvoir, il donna à M. et à Mme Wattelier le conseil de quitter Paris sans tarder ; ce qu'ils firent, en laissant la maison à la garde de leurs deux fils Fortuné et Charles; l'aîné avait quinze ans.

Aussitôt que l'ordre fut rétabli, M. Wattelier et sa digne femme reprirent leur rude besogne que les pertes occasionnées par le siège et la Commune rendaient plus lourdes que jamais Bientôt la santé de l'intrépide mère de famille commença à s'altérer : longtemps elle s'efforça de cacher aux siens les cruelles douleurs, indices trop certains du mal sans remède qui la dévorait lentement. L'infirmité du corps, épuisé par les ravages de la maladie et la violence des douleurs, triompha de l'énergie de l'âme, et alors commença cette lente et affreuse agonie, supportée avec une patience héroïque. A l'heure suprême cette mère chrétienne, toute entière à la pensée du salut de ses enfants, s'écriait dans sa foi généreuse : « Mon Dieu, agréez que je vous offre mes souffrances pour mes enfants ; qu'elles redoublent encore si c'est votre volonté ; mais mon Dieu, je vous en conjure, qu'ils gardent toujours la foi et la pureté des mœurs. »

L'intimité de mes rapports avec la famille m'autorisait ainsi que mon caractère à rester jusqu'au dernier moment. La mort de cette femme forte, entre les bras de son mari grand chrétien comme elle, bénissant ses enfants agenouillés autour de son lit, en offrant pour leur salut l'excès de ses tortures et les angoisses de son agonie, c'est un spectacle sublime qui aujourd'hui encore me ravit d'admiration et remplit mes yeux de larmes ; car c'était, pour la foi de cet époux qui avait embrassé le saint état du mariage dans des vues si pures et si élevées, le commencement d'une suite d'épreuves, qui ne l'ont jamais abattu, grâce à Dieu, mais qui ont soulevé dans son âme de rudes ébranlements et de bien amères désolations.

C'est en 1875 qu'il se vit séparé prématurément de cette moitié de lui-même, dont l'existence paraissait encore si nécessaire pour achever de former à la vertu et de préparer aux luttes de la vie ses chers enfants ; nécessaire aussi pour continuer l'œuvre dont l'administration, déjà trop lourde pour deux, devenait écrasante pour un seul.

Cependant la divine Providence redoubla ses coups terribles sur son

serviteur. Le 8 janvier 1882, l'aînée de ses filles qui tenait la place de la mère au foyer paternel, était enlevée par la maladie à l'âge de vingt-trois ans. La même année, son fils Charles, après avoir accompli le temps du service militaire avec une vigueur de santé remarquable, était emporté brusquement par la fièvre typhoïde. En 1885, au jour anniversaire de la mort de son aînée, la seconde fille de M. Wattelier expirait dans ses bras, à l'âge de vingt ans.

Et à ces deuils multipliés se joignaient encore d'amers chagrins, des injustices révoltantes, des torts matériels et considérables (de la part de ceux qui auraient dû donner l'exemple de la probité et même de la délicatesse de conscience), des réclamations sans fondement consacrées par des erreurs judiciaires, et des peines intimes d'autant plus poignantes qu'elles étaient plus secrètes.

Confident le plus ancien du long martyre de ce ferme chrétien, nous avons pu, mieux que tous, apprécier l'énergie dont il eut besoin pour poursuivre et développer son Œuvre dans de pareilles conditions. Son zèle, loin de se ralentir, s'est développé avec les difficultés et les afflictions.

Pour continuer à combattre l'enseignement athée, il a soutenu, pendant plusieurs années, un journal hebdomadaire : *l'École primaire*, rédigé dans un esprit franchement chrétien. Quand la mort eut enlevé le directeur et fondateur de cette publication, M. Wattelier, qui ne reculait devant aucun sacrifice, la fit paraître pendant une année à ses frais, en donnant à la rédaction une forme nouvelle, afin que ce journal pût permettre aux mères de famille d'achever elles-mêmes l'instruction de leurs filles, sans les envoyer à des cours parfois suspects et dont la fréquentation offre toujours des périls.

Dans ces dernières années il a rédigé lui-même, en grande partie, *la Revue bibliographique*. On a remarqué les articles qu'il signait W. Fernout, anagramme de son nom de baptême, Fortuné. Comme pensée et comme style plusieurs sont dignes de nos meilleurs critiques, l'analyse de *l'Enfant*, de Droz, par exemple.

Parmi les livres édités au milieu des épreuves de ses douze dernières années, nous trouvons *la Vie de Mgr Dubar*, l'éminent missionnaire, son parent, dont l'admirable existence montre que la sainteté est comme héréditaire dans la famille. Mais la publication la plus méritoire et la plus importante c'est la réimpression du grand et savant ouvrage de M. Gougenot des Mousseaux, *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*, en 1886. La meilleure preuve de l'importance de ce livre, c'est que les Juifs ont acheté en bloc la première édition pour la détruire, et que

pendant vingt-cinq ans aucun libraire n'avait osé en tenter une seconde. L'auteur, après avoir reçu plusieurs fois, par lettres anonymes, l'annonce de l'arrêt porté contre lui, a été enlevé par une mort subite restée inexpliquée.

M. Wattelier, à la demande de la famille, s'est chargé de remettre en lumière ce savant travail, le plus important, et de beaucoup, parmi tous ceux qui traitent cette grave question à laquelle se rattache l'existence même de la France et de toutes les nations chrétiennes. Il en a pris la charge pécuniaire et assumé la grave responsabilité, en pleine connaissance de la fin mystérieuse de l'auteur et des menaces de mort qui l'avaient précédée. Dévouement d'autant plus méritoire qu'il n'a point été secondé; la conspiration du silence a étouffé cette publication, et à l'heure actuelle les lecteurs des journaux les plus catholiques et les plus conservateurs n'en soupçonnent pas encore l'existence. Et cependant un recueil des plus graves, *la Revue catholique des institutions et du droit,* après avoir démontré l'imminence du péril social qui résulte de l'invasion du pouvoir par les Juifs, « invasion générale, pire cent fois que les anciennes invasions des barbares », n'hésite pas à proclamer que pour comprendre l'histoire depuis 1750, « *il faut* connaître le livre de M des Mousseaux. »

Il y a eu, à l'occasion de cette grande et courageuse publication, d'amères déceptions pour M. Wattelier; mais nous devons, pour éviter le scandale, imiter son silence.

C'est au milieu de ces ennuis, de ces chagrins, alors que, la nature succombant sous le poids d'une si longue suite d'épreuves, la maladie paralysait en quelque sorte tout l'organisme incapable de supporter le moindre froid et retenait le pauvre infirme dans l'appartement quand elle ne le clouait pas sur le lit, c'est dans cet état d'épuisement rendu plus pénible encore par une fièvre continue, que M. Wattelier a poursuivi, par un travail incessant, la rédaction et la publication de cette merveilleuse collection *Tolle Lege,* qui permet de donner, pour le prix d'une image, un élégant petit volume, solidement cartonné et renfermant cet enseignement chrétien qu'il n'est plus permis de recevoir à l'école. Cette fois le succès s'est imposé : M. Wattelier a eu la consolation d'en voir huit cent mille exemplaires distribués avant sa mort.

Malgré l'extrême faiblesse de ses dernières semaines, son courage qui le tenait à son bureau, la plume à la main, entretenait l'illusion parmi les siens et même chez le médecin. La veille de sa mort, il écrivait encore, et le jour même il est allé s'asseoir le matin à son bureau. Mais il ne put y rester que quelques instants : il sentit une telle défaillance qu'il dut

immédiatement se mettre au lit. Son fils aîné, seul dans la maison en ce moment, s'aperçut que la vie s'éteignait. Digne héritier des sentiments de foi de son père, il ne songea qu'à suppléer de son mieux à l'absence du prêtre, en suggérant à ce cher agonisant les pensées de résignation, de pardon, d'amour de Dieu et de confiance Un ami arriva providentiellement sur ces entrefaites : averti par lui, un prêtre de Saint-Sulpice accourut et put donner l'extrême-onction avant le dernier soupir exhalé sans effort : l'exil était fini, l'âme entrait dans la demeure de son éternité.

Elle n'y arrivait pas sans préparation : trois jours auparavant, le soir, dans notre dernier entretien, ce cher ami exprimait le bonheur qu'il avait eu de pouvoir communier à cinq heures du matin, non sans souffrances ; car l'extrême faiblesse l'obligeait de boire au moins quelques gorgées toutes les deux heures ; mais bien qu'il ressentît encore alors le malaise produit par ces cinq heures de jeûne, comme il était heureux d'avoir pu recevoir cette céleste nourriture qui devait être son viatique !

Il avait eu encore une grande consolation ce jour-là : son curé lui avait fait l'honneur de venir chez lui : (c'était pour le complimenter au sujet de son dernier petit livre, *la Doctrine chrétienne)*. Comme nous le disait ce cher malade, dans son grand esprit de foi et son vif sentiment de l'ordre, il avait toujours eu le profond respect de la hiérarchie. L'église par excellence pour lui, c'était sa paroisse, et pendant trente ans, il en a été l'édification par son assiduité aux offices avec sa famille ; le prêtre par excellence, c'était son curé, parce que c'est lui qui est le représentant de l'autorité légitime.

Jamais nous n'avions mieux apprécié la foi vive, la tendre piété, la fermeté de principes de cette belle âme : notre impression fut très profonde ; l'événement nous a fait comprendre que Dieu commençait dès lors à l'illuminer de cette pure lumière qui est comme l'aurore du grand jour de l'éternité.

Nous entrons dans ces détails avec la conviction qu'ils répondront aux désirs des agrégés : M Wattelier était pour eux, pour tous ceux du moins qui ont pu converser ou correspondre avec lui, un ami véritable, et l'affection fait écouter avec consolation le récit des derniers moments, et les dernières paroles de celui qu'on a perdu. Le grand nombre de ceux qui se sont empressés de venir assister aux funérailles de M. Wattelier, les témoignages touchants de sympathie que ses fils ont reçus, dans ces douloureuses circonstances, de la part de tant de personnes distinguées, attestent que l'administrateur de l'Œuvre des agrégations s'est acquittée de sa charge de façon à mériter l'estime des hommes : nous avons la confiance que sa

fidélité à tous ses devoirs, son intrépidité dans la persécution, sa soumission dans les épreuves, l'absence presque complète de consolations ici-bas, sont le gage de la récompense qui lui était réservée pour le jour où il est allé rejoindre les âmes chéries qui l'avaient précédé dans l'éternité.

L'abbé CARION.

FRANCE, par le R. P. DU LAC, recteur de Saint-Mary's collège à Canterbury
Un volume in-12 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

Séparé d'une partie de ses élèves qu'une épidémie de fièvre scarlatine avait forcés à s'éloigner, le R. P. du Lac voulant rester avec eux en communion de cœur et d'esprit a écrit au jour le jour sous forme de lettres adressées à ses chers absents tout ce que le cœur le plus dévoué et l'esprit le plus ingénieux peut suggérer au père le plus tendre pour former l'âme et l'intelligence de ses enfants.

N'ayant de prétention autre que celle d'être utiles, ces conseils, ces avis, ces enseignements instructifs sans cesser un instant d'être intéressants forment, réunis en volume, un ensemble fort propre à élever chez tous le niveau des préoccupations actuelles, bien peu nobles, quand elles ne sont pas avilissantes — le soufle le plus pur y règne de l'amour de Dieu et de l'amour de la France, de cette France à qui cet homme de bien s'efforce de prouver encore malgré son éloignement, son affection patriotique et désintéressée.

Nous avons remarqué sur la filiation des rois actuels d'Angleterre, un petit *cours d'histoire*, quelques lignes fort intéressantes; ce sera pour bien des gens peu au courant des choses historiques une quasi révélation :

« Mes chers enfants, en ouvrant cette lettre et en apercevant ce tableau, vous devinez déjà que c'est d'une petite leçon d'histoire qu'il s'agit aujourd'hui.

Pour le bien comprendre ayez devant les yeux ceci : Par l'Act of settlement de Guillaume III, il a été stipulé que la couronne d'Angleterre est au plus proche héritier mâle ou femelle, les fils passant cependant avant les filles. Le prince de Galles, s'il était né après toutes ses sœurs, monterait cependant sur le trône, et non pas l'une d'elles; mais la couronne reviendrait à celle-ci plutôt qu'à un frère de la reine. C'est ainsi que Victoria fut reine en 1837, bien que son père laissât deux frères, dont un devint roi de Hanovre la même année, et l'autre resta duc de Cambridge. Celui-ci était le père du duc de Cambridge actuel, généralissime de l'armée anglaise, cousin germain de la reine et né comme elle en 1819.

Une autre remarque qui ressort d'un coup d'œil jeté sur le tableau généalogique :

La famille royale d'Angleterre actuellement régnante est entièrement allemande, à ce point que, depuis 1714, époque où Georges Ier de Hanovre, son chef, est monté sur le trône, il n'y a pas eu un seul souverain d'Angleterre ayant dans les veines une goutte de sang anglais. Georges, entre autres, ne savait pas la langue.

Comment cela se fait-il?

Question de religion par-dessus tout. N'était le protestantisme, les Stuarts catholiques gouverneraient encore l'Angleterre; mais le même acte qui a réglé l'ordre de succession a disposé que le souverain des Iles Britanniques doit toujours être protestant; épouser un catholique ou une catholique équivaudrait à une abdication.

Il y a à National Gallery un tableau de Ward que je vous engage à chercher et à voir, ce qui s'appelle voir, quand vous retournerez à Londres Ce tableau est toute une histoire : je veux dire qu'il vous fixera dans l'esprit un point important de l'histoire moderne.

Un salon somptueux : à droite, plusieurs dames semblent uniquement occupé d'un baby; à gauche, quelqu'un qu'on devine être le chef de la maison, assis, laisse échapper de ses mains une lettre. Son visage est d'une affreuse pâleur; ses yeux fixes regardent à terre, et sa tête s'incline. Une dame, debout par derrière, la reine, se penche vers lui avec des yeux qui interrogent, qui plaignent, et qui voudraient encourager.

Enfin, comme au temps de Ward, le goût anglais n'était pas aussi formé qu'il l'a été depuis, le tableau est partagé singulièrement en deux par un paravent; et, de l'autre côté de ce paravent, chose plus singulière encore, le messager penché écoute pour tâcher de surprendre l'impression causée par la lettre dont il était le porteur.

Celui à qui est adressé le message, c'est Jacques II, roi d'Angleterre ; et ce petit enfant, c'est le prince de Galles dont la naissance vient d'enlever aux protestants l'espoir que le triomphe du papisme finirait avec le règne de Jacques II, espoir fondé sur ce que les deux filles que Jacques avait eues d'un premier mariage étaient d'ardentes protestantes. Ce fils qui vient de lui naître ne peut être que catholique, comme lui, converti récemment au catholicisme, comme sa femme Marie d'Este, celle dont le Père de la Colombière avait été l'aumônier quand elle n'était encore que duchesse d'York.

Cette lettre, c'est la nouvelle que Guillaume de Nassau, stathouder de Hollande, mari de l'aînée des filles de Jacques II, est débarqué à la tête

d'une armée, et marche sur Londres pour détrôner son beau-père. C'est donc la révolution de 1688 et l'avènement de Guillaume III.

Je reviens à ce que je vous disais : Guillaume et sa femme moururent sans postérité.

La reine Anne, l'autre fille de Jacques II, aussi ardente protestante que sa sœur, leur succéda. A sa mort, au lieu de revenir à cet enfant qui avait alors vingt ans, et qui aurait dû être Jacques III, la couronne d'Angleterre fut offerte à George, électeur de Hanovre Entre lui, dit un historien (Philarète Charles) et l'héritier légitime, il y avait cinquante-sept personnes dont les droits primaient les siens.

L'Act of settlement de Guillaume en avait ainsi décidé. Tout souverain anglais doit prêter lors de son avènement au trône le serment du Test, ou de l'Épreuve, suivant un bill passé à la Chambre des communes sous Charles II. Voici ce fameux serment du Test :

« Moi, N.., j'affirme et déclare sincèrement et solennellement en présence de Dieu que je crois qu'il n'y a dans la Cène de Notre Seigneur aucune transsubstantiation des éléments du pain et du vin en corps et en sang du Christ, et que cette transsubstantiation n'est opérée ni pendant ni après la consécration. »

« Je crois que l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie et des saints, ainsi que le sacrifice de la messe, tels qu'ils sont pratiqués dans l'Église de Rome, sont superstitieux et idolâtres. »

George Ier descendait, il est vrai, du fils de Marie Stuart, mais par deux générations de femmes ayant épousé des Allemands ; tandis que Jacques III, qu'on n'appellera plus que le chevalier de Saint George, en descendait directement par son père Jacques II et son grand-père Charle Ier, dont le père Jacques Ier (Jacques VI d'Écosse) était le fils de la malheureuse reine de Darnley.

C'est ainsi qu'une famille allemande monta sur le trône d'Angleterre.

Elle y est encore.

George Ier, le fondateur de la maison de Brunswick-Hanovre, Allemand, avait épousé une Allemande (arrière-petite-fille d'Élisabeth Stuart).

Son fils, George II, épousa Caroline d'Anspach. Le fils de George II, qui mourut prince de Galles, épousa une princesse de Saxe-Gotha.

George III, petit-fils de George II, qui avait dit en ouvrant le parlement le 18 novembre 1860 : « Je suis un Anglais, j'ai été élevé comme un Anglais et je suis fier d'être appelé Anglais », prit pour femme Charlotte de Mecklembourg-Strelitz.

Le duc de Kent, fils de George III, épousa Marie-Victoria de Saxe-Saal-

feld ; de sorte qu'on peut dire en toute vérité que pour trouver à la reine Victoria, sa fille, comme à aucun de ses prédécesseurs, une goutte de sang anglais, il faut remonter aux Stuarts. Et, comme Victoria a épousé elle-même Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, leur fils, le prince de Galles, est aussi exclusivement Allemand que le sont tous ses ascendants jusqu'à l'arrière-petite-fille de Marie-Stuart, mère de George Ier.

George Ier eût pour mère la sœur de l'Électeur Palatin.

Charlotte-Élisabeth, la fille de celui-ci, qu'on appelle la Palatine, épousa le frère de Louis XIV, Monsieur, duc d'Orléans, après la mort de Mme Henriette Anne d'Angleterre, qui ne lui avait donné que des filles.

Le comte de Paris descend donc de Marie Stuart plus directement que la reine Victoria. Ceci soit dit uniquement pour vous donner envie de lire le tableau. »

De tout ceci il faut retenir que les Anglais sont restés bien plus attachés que nous à leurs croyances religieuses — et qui donc en France, *je dis des plus catholiques* songerait un seul instant à imposer au souverain une affirmation quelconque pour ou contre notre religion, on est maintenant catholique par habitude, et rien que par habitude — est-ce à cela qu'il faut attribuer cette supériorité momentanée des peuples tels que les Anglais et les Allemands — ils ne craignent pas eux d'affirmer hautement leur foi devant tous.

« Je ne comprends pas, disait le prince de Bismarck, comment on peut, dans une vie bien ordonnée, faire son devoir et rendre à chacun ce qui lui est dû, sans la foi en une religion révélée, sans croire à un Dieu qui veut le bien de ses créatures, à un juge suprême et à une vie future. Si je cessais d'avoir des convictions chrétiennes, je ne demeurerais pas une heure de plus à mon poste; si je ne regardais pas à mon Dieu, je ne respecterais pas mes supérieurs sur la terre.

» Comme j'ai assez pour vivre et que ma naissance est suffisamment noble, pourquoi travaillerais-je et m'épuiserais-je sans cesse dans ce monde, m'exposant aux embarras et aux chagrins de la vie publique?... si je n'avais pas le sentiment que je dois exécuter la tâche que Dieu m'a confiée, et si je ne croyais que Dieu a destiné la nation allemande à une grande et noble mission, je renoncerais immédiatement à mes fonctions de diplomate, ou plutôt je ne les aurais jamais acceptées, car les décorations et les titres ne me séduisent guère. La sérénité que j'ai montrée dans ces dix dernières années en présence de toutes les absurdités que j'ai vues et entendues, je la dois à une foi inébranlable. Otez-moi ma

foi, et vous m'ôterez ma patrie. Si je n'étais pas un chrétien convaincu, vous ne m'auriez pas connu chancelier fédéral.....

» Amenez-moi un successeur qui s'appuie sur les mêmes principes et je donne ma démission sur-le-champ. Mais je vis au milieu de païens. Je ne désire pas faire de prosélytisme, j'éprouve seulement le besoin de faire ma profession de foi. »

Voici également en quels termes, le grand ministre anglais Gladstone, le *great old man,* s'exprime dans une lettre adressée à un de ses amis, sur la confiance que lui inspire sa croyance en Dieu.

« ...Je vous dirai que vous avez bien compris ma pensée. L'affection entretenue par un commerce habituel et surtout par la communauté de dévouement à des causes sacrées, n'a guère besoin de s'exprimer par des paroles, mais les témoignages que l'on continue à s'en donner prennent un caractère plus grand et plus noble, alors que quelque chose est intervenu qui semble devoir en modifier les relations Il n'y a pas de mérite à moi à sentir, comme je le fais, un tel changement. C'est à peine mieux que de l'égoïsme... Hélas! je ne sais que trop ce que cette année m'a coûté. Mon espérance de jamais pouvoir remplir les postes aujourd'hui vacants est bien faible et les événements semblent me dire de laisser à d'autres plus capables l'œuvre que j'avais rêvée. Puisque telle est la volonté de Dieu, je m'y soumets pleinement, et la peine me semblerait légère si j'étais seul en cause. »

. . . .

« Il y a dans votre lettre un mot, et un seul que je ne sais comment expliquer. Séparés, oui, nous le sommes, mais, je l'espère et je le crois, nous ne sommes pas encore étrangers l'un à l'autre. Si nous l'étions, la séparation me pèserait moins. En viendrons-nous là? je ne sais; mais du moins cela ne pourra résulter que d'un motif encore impuissant et sans influence sur mon cœur. Pourquoi notre union n'existerait-elle plus? j'estime en vous-même ce que j'appelle votre erreur; alors pourquoi mes sentiments à votre endroit seraient-ils modifiés.

» Il me semble que, dans ces temps bouleversés, les événements prennent de plus en plus des proportions trop vastes pour être embrassées par notre faible regard, et nous devons d'autant plus avoir les yeux fixés avec confiance sur les desseins de Dieu, que nous voyons les événements dépasser plus complètement notre portée et nos vues mesquines. « Le Seigneur est dans son saint temple, que tout se taise devant lui..... »

» Les tristesses mêmes du temps présent sont un présage de la joie à venir: « Que votre règne arrive; que votre volonté soit faite »; cette

prière nous est encore commune ; c'est bien la même prière dans le même sens, et elle contient toutes les autres. Voilà pour l'avenir; quant au présent, nous avons à souffrir, à espérer, et à demander que chaque jour nous apporte la force en même temps que le fardeau, le flambeau en même temps que les ténèbres. »

Voilà des paroles qui honorent leurs auteurs tout autant, beaucoup plus même à nos yeux que les succès enivrants remportés par ces deux grands ministres. Et ces hommes sont dans l'erreur! le point d'appui de leurs croyances est faux! quelle leçon pour nous, catholiques, qui avons pour nous guider la lumière de la vérité et qui fermons les yeux pour ne pas voir cette clarté qui illumine le cœur de tous.

« Que faudrait-il donc, dit le Père Dulac, pour que le *testimonium animæ naturaliter christianæ* se réveillât au cœur des Français et leur apportât avec la force d'en haut, ce surcroît de vaillance que la foi sincère, agissant en public, donne toujours aux âmes les mieux trempées. L'exemple, l'exemple partant d'en haut, c'est-à-dire de vous.

» Le respect humain a cédé dans les écoles militaires devant l'exemple qu'y donnèrent vos camarades, il cédera partout devant l'exemple à la fois vigoureux et modeste que nous vous demandons de donner. »

Oui, c'est l'exemple qu'il faut obtenir et malheureusement il ne semble pas que l'on se préoccupe de le donner.

Le savant auteur de *France* fait preuve de clairvoyance et de sagesse en parlant ainsi. Depuis longtemps déjà on réclame des classes élevées l'aumone du bon exemple, leur montrant en même temps quel précieux avantage on retire d'une vie chrétienne.

En travaillant pour le ciel, le chrétien travaille pour l'honneur et l'avantage des sociétés, au milieu desquelles il est de passage.

Non seulement une vie pleine de droiture, de justice et de sainteté, est un exemple qui sert de contrepoids aux scandales du vice et tend à relever le niveau des mœurs publiques, mais il est des vertus sur lesquelles la considération des biens éternels exerce une souveraine influence, et dont bénéficient la paix et la prospérité sociales : le désintéressement, la générosité, le dévouement, l'esprit de sacrifice. Lorsqu'on a le cœur en haut et qu'on estime à leur juste valeur les sublimes récompenses du ciel, on fait peu de cas des triviales et passagères jouissances que procurent les biens de ce monde. On n'écrase, on n'humilie, on ne gêne personne pour arriver à la gloire; on n'inquiète, on ne contriste personne par une trop ardente poursuite de son droit; on ne fait de tort à personne par une trop âpre recherche de ses intérêts. Si la fortune refuse ses faveurs, tant mieux : on

n'aura pas la peine d'y renoncer, lorsqu'il faudra prendre possession des trésors que la rouille ne ronge pas et que les voleurs ne peuvent enlever. Si la fortune se montre libérale, tant mieux: on se servira des richesses de ce monde pour faire autour de soi des heureux, et pour se préparer un ami dans la personne du divin pauvre qui daigne inscrire au registre de sa dette royale tout le bien que les malheureux reçoivent de notre charité.

Le grand bien de la vie lui-même, auquel nous attache un si puissant instinct, diminue d'importance quand on est divinement convaincu que la vraie vie n'est pas celle de ce monde. On fait bon marché de quelques jours qui passent, dès que l'on sait, de science certaine, qu'en les sacrifiant on s'assure l'éternité. Les lumières de la foi exaltent jusqu'au sublime la vertu du chrétien. Pour la gloire de son Dieu, pour le service et la défense de son pays, pour le salut temporel et éternel de ses frères, il est prêt à tous les dévouements, à tous les sacrifices, même au sacrifice de sa vie.

Par suite de quel aveuglement la plupart suivent-ils dans la vie une voie si contraire à celle tracée par le divin maître? Quelle catastrophe pourra éveiller de leur apathie ceux que les leçons déjà reçues ont laissé indifférents. L'amour du plaisir, le désir de jouir fait que chacun s'étourdit, volontairement insoucieux du lendemain qui se prépare. Au jour venu, ce sera la consolation des chrétiens comme le R. P. du Lac d'avoir fait pour prévenir la catastrophe tout ce que commandaient leur cœur et leur conscience.

H. LEJEUNE.

PETITES IGNORANCES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

par CHARLES ROZAN. Un volume in-8°

Déjà sur le même sujet, mais sous un autre titre, un auteur rempli d'érudition et d'esprit, Édouard Fournier, avait offert au public le résultat de patientes recherches. Le succès avait pleinement couronné ses efforts. Les travaux qui sont faits pour arriver à rétablir la vérité sur les mots soi-disant historiques dont on émaille libéralement l'histoire apportent bien des éclaircissements précieux sur des points peu connus. Aussi ces efforts sont-ils, à juste titre, recommandables et méritent tous encouragements.

Il est pourtant un excès dont il faudrait se garder et que bien peu évitent, ou pour mieux dire que bien peu soupçonnent. Après s'être évertué à rétablir le texte authentique de telle ou telle phrase, chacun s'est efforcé, croyant bien faire, de rechercher si quelque personnage n'avait pas antérieurement exprimé la même idée dans des termes analogues. C'est aller parfois trop loin et l'on conviendra facilement que pour porter accusation

de plagiat, il faudrait tout au moins prouver au préalable que le personnage soupçonné avait pu connaître la phrase préexistante.

C'est ce que l'on néglige de faire et cet oubli permet trop facilement aux chercheurs d'anathématiser preuves en main quelques personnages, fort innocents quelquefois d'un plagiat inconscient. Les auteurs consciencieux reconnaissent du reste implicitement le bien fondé de cette observation. Il est curieux de citer sur ce point M. Fournier, homme qui, dans ces matières, est d'une compétence incontestable et, qui plus est, incontestée. Voici en quels termes il s'exprime :

« Quoi qu'on en fasse, tout ce qu'on a dit a toujours été dit déjà. On le dit mieux quelquefois, souvent plus mal ; voilà tout. *Il n'est pas d'idée sans famille, de pensée orpheline*, de même qu'il n'est pas d'enfant sans père ni sans mère. »

Habemus confitentem reum

Et, de plus, où faut-il s'arrêter dans la filiation des phrases, des vers, des mots célèbres.

« Quelqu'un, écrit Champfort, dit que de prendre sur les anciens, c'est pirater au delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues. »

La question, on le voit, n'est pas facile à résoudre. Aussi, sans nous étendre davantage sur ce point, nous contentons-nous de signaler cet inconvénient auquel il est peu d'usage de réfléchir dans les recherches historiques.

Sans nous étendre davantage sur ce point, on nous permettra de signaler cet inconvénient des recherches historiques, inconvénient auquel, nous l'avons dit, il est peu d'usage de réfléchir.

Le livre de M. Rozan n'est pas exempt du défaut dont nous venons de parler et qui lui est commun avec tous les ouvrages publiés déjà, mais il en est d'autres à lui particuliers qu'il importe de mettre en lumière parce qu'ils sont infiniment plus graves.

Emportant avec elles plus d'autorité puisqu'elles se trouvent dans un ouvrage de recherches historiques, les affirmations de l'auteur sont, en effet, parfois inexactes, quelquefois même absolument fausses.

Et, dès l'abord, on nous permettra d'exprimer quelque étonnement de voir l'auteur faire acte de critique dans un ouvrage qu'il nous présente comme n'étant qu'une patiente recherche destinée à faire parmi les mots historiques la part de la vraisemblance et de la vérité. Que viennent faire dans un ouvrage de cette nature des appréciations sur les personnages dont

les noms se trouvent mêlés aux anecdotes dont M. Rozan recherche les origines ?

« Il faut prendre parti, disait Louvois, et se déclarer courtisan. »

M. Rozan, ce semble, ferait bien de prendre parti également et de déclarer si nous avons affaire en lui à un historien, à un critique ou simplement à un érudit dont on peut discuter les recherches mais dont on laisse sans en prendre souci les jugements plus ou moins sensés sur les hommes et les choses.

Et quel historien fait M. Rozan ! Si l'assurance était une qualité suffisante on ne pourrait assurément sans injustice lui refuser une des premières places. Dix lignes sans plus quand il s'agit de juger un homme : qu'il s'appelle François Ier ou Richelieu ; voilà tout ce qu'il lui faut pour prononcer une sentence sans appel. De raisons point ou tout au moins ne juge-t-il pas à propos de les communiquer aux lecteurs. *Profanum vulgus*, je le veux bien, mais encore faut-il, lorsque l'on écrit pour l'instruction des ignorants, donner de ses décisions quelque motif qui puisse prévaloir dans l'esprit du lecteur contre des opinions généralement admises et difficiles à ce titre à déraciner.

Voyez plutôt ce qu'il dit de François Ier :

« François Ier, moins jaloux d'être que de paraître, *n'eut dans l'âme aucun sentiment élevé*, ne fonda rien de vraiment grand. »

De preuve, aucune, et, avouons-le, cela facilite bien les choses, à moins cependant que l'auteur n'ait tiré cette conclusion de ce qu'il nous dit de ce roi en divers passages que voici :

« En résumé, François Ier a justifié, sur le champ de bataille et même pendant sa captivité, le fameux mot qui laissait l'honneur intact au milieu du désastre. Il a eu le droit d'écrire aux grands du royaume : *J'ai plustot esleu honneste prison que honteuse fuite.*

» Le mérite qu'il faut reconnaître à François Ier c'est d'avoir été, au point de vue de la renaissance des lettres et des arts, l'homme de son temps. Aucun n'était plus propre à donner une forte impulsion en France au mouvement qui commençait à se manifester ; c'est lui qui devait appeler d'Italie des artistes comme Léonard de Vinci, le Rosso, le Primatice, André del Sarto, Benvenuto Cellini ; c'est lui qui devait donner des encouragements aux poètes, c'est lui qui devait fonder le collège de France et l'imprimerie royale. »

A ces observations fort sensées, il convient d'ajouter que François Ier eut, comme roi, à lutter contre Charles-Quint et qu'il sut, somme toute, résister à la puissance d'un empire sur lequel « le soleil ne se couchait jamais ».

Il n'est pas sans intérêt de faire également remarquer que sans violences ni cruautés, ce prince put préserver la France de l'envahissement du protestantisme qui devait exercer une action si dissolvante en Allemagne que le pouvoir de Charles-Quint faillit y sombrer complètement et en demeura fort amoindri.

Il est donc, ce semble, bien permis de taxer d'exagération à tout le moins les appréciations de l'auteur, appréciations qu'il combat du reste lui-même en partie comme nous l'avons fait voir.

Après François Ier, le cardinal Richelieu n'est pas mieux traité par M. Rozan dans les passages suivants :

« On n'est pas maître du pouvoir pendant de longues années sans avoir des reproches à se faire ; mais si Colbert a commis des fautes, que sont-elles à côté des *crimes de Richelieu* et de Mazarin ? Cependant, de ces trois hommes d'État, celui qui semble être mort avec le moins de sécurité, avec le plus d'inquiétude sur son salut, c'est Colbert. La raison en serait-elle que *Colbert croyait au juge et que les autres y croyaient peu.* »

« On a tenu nombre de propos sur le compte du cardinal : le plus expressif ou au moins le plus piquant est celui qu'on a mis irrévérencieusement dans la bouche du pape Urbain VIII : *S'il y a un Dieu, il le payera bien ; mais vraiment, s'il n'y a point de Dieu, c'est un habile homme.* Un Italien (quelle autorité), ami de Mme de Motteville, lui a assuré que le mot avait été dit et qu'il ne fallait pas s'en étonner parce que « le bon pape raillait assez souvent ».

Voilà de ce chef Richelieu, et le pape tout à la fois, convaincus d'athéisme. La chose est-elle vraie ? M. Rozan qui est un homme fort érudit, peut avoir là-dessus des lumières particulières ; mais, en ce cas, il aurait assurément bien fait de faire justice de cette scène que tout le monde jusqu'ici pouvait croire véritable où les historiens nous montrent le cardinal au moment de sa mort invoquant la justice de Dieu et demandant *au juge* de le punir s'il avait jamais eu en vue autre chose que le bien de l'État. De telles paroles tendraient à faire croire que Richelieu non seulement croyait en Dieu, mais que de plus, *ses crimes* lui paraissaient *au seuil même de l'éternité*, avoir été *nécessités* par la raison d'État.

Il semble nécessaire que cette légende disparaisse, sans quoi M. Rozan court grand risque de voir ses jugements suspectés d'un peu de légèreté.

Ce n'est pas pour tout dire, faire preuve d'un grand sens que de rapporter de pareilles allégations dans un ouvrage qui a la prétention de rectifier l'histoire, mais M. Rozan ne craint pas de s'engager sans grande preuve, quitte à se contredire formellement en d'autres passages.

Les personnes les plus favorablement prévenues pour l'auteur ne pourront être que fort surprises de lire les lignes que nous venons de citer précédées de celles-ci.

« Il faut aussi se défier des *historiens toujours disposés à rendre les tableaux plus sombres lorsque Richelieu y occupe la première place.* Quelques-uns, par exemple, se sont plus, pour en inspirer un sentiment de terreur, à défigurer la phrase dans laquelle le cardinal a fait intervenir sa robe rouge. Richelieu avait dit : *Quand j'ai pris une résolution, je vais droit à mon but et je renverse tout de ma robe rouge.* A ces paroles qui témoignent d'une volonté ferme, inexorable, mais rien de plus, on a substitué celles-ci : « Quand une fois j'ai pris une résolution, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma robe rouge. » Il y a une grande distance entre ces deux phrases : la soutane qui *renverse* éveille l'idée des difficultés ou des obstacles devant lesquels on ne s'est pas arrêté ; celle qui *couvre* semble indiquer des violences et peut-être des crimes qui restent voilés, après avoir été commis dans l'ombre. »

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Oui ou non, M. Rozan croit-il aux crimes du cardinal de Richelieu ? Qui pourrait le dire après avoir lu ces divers passages se contredisant avec la plus invraisemblable facilité. Et c'est là de l'histoire *rectifiée !!*

L'auteur n'est pas, du reste, aussi dépourvu d'indulgence que l'on pourrait le croire ; il ne craint pas, en toutes choses, de rompre en visière aux idées reçues et d'éclairer ses lecteurs.

« Le comité de salut public, dit-il, dont Robespierre était l'âme, portait dans son sein un germe de division qui devait causer sa ruine. D'un côté, étaient les *hommes purs...... Robespierre, Saint-Just*, Couthon ; de l'autre, les corrompus..... »

!!!!!!!!

Et il y a pourtant encore en ce bon pays de France des gens assez ignorants, d'assez mauvaise foi, pour sourire quand on leur parle du *pur et incorruptible Robespierre.* Allons ! il était bien temps que M. Rozan parut. Richelieu aux gémonies, Robespierre au Capitole ! quel jour nouveau sur notre histoire !

« Voilà de vos arrêts, messieurs *les historiens.* »

Et qui se serait attendu à trouver dans le sympathique auteur de « *la Bonté*, un apologiste du sinistre Robespierre. Quel destin ennemi a pu le conduire à devenir historien, à vouloir se faire l'éducateur de ses contem-

porains. M. Rozan qui doit connaître à peu près toutes les phrases célèbres, n'a-t-il jamais entendu la sagesse des nations affirmer que :

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Pour cette fois, nous nous rangerons à l'avis de tout le monde, espérant, malgré M. Rozan, avoir raison avec tout le monde en continuant à préférer à Maximilien Robespierre, le cardinal de Richelieu.

Pendant que nous en sommes à avouer nos travers, confessons notre curiosité et demandons à l'auteur pourquoi il n'a pas fait mettre en guise de sous-titre à son livre :

« Réédition de *l'Esprit des Autres* et de *l'Esprit dans l'Histoire*, par M. Édouard Fournier. »

L'inspiration de M. Rozan procède si fréquemment de ces deux ouvrages, qu'à peine reste-t-il dans son travail un peu de place pour des réminiscences des *Salons d'autrefois* de Mme la comtesse de Bassanville, souvenirs charmants, du reste, et que nous ne regrettons nullement d'avoir eu à relire.

Une seule chose appartient évidemment en propre à l'auteur, c'est sa manière *très particulière* de juger les personnages de notre histoire. Nous doutons que sur ce point il trouve, lui, des imitateurs.

J. DE NEUVILLE.

INNSHALLAH, par HADJI MIRZA. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Ce livre traite une question qui préoccupe beaucoup en ce moment les hommes d'État anglais. Le calme, l'apathie des Hindous, sont-ils feints et ne doit-on pas s'attendre à un de ces formidables soulèvements amenés comme en 1857 par la lente rancune et l'inexorable soif de vengeance habilement dissimulées, voilà ce que chacun se demande anxieusement aux Indes et ce qui trouble quelque peu la sécurité de l'immense empire britannique. L'auteur de cet ouvrage, qui est ou plutôt se dit Hindou (ce dont il est fort permis de douter), persuadé que la révolte n'est pas éloignée, a, sur ce point, une opinion fort alarmante ; mais pourquoi donc un Hindou se montre-t-il si empressé et peu réservé sur ces questions quand, dans le courant du livre même, il écrit ces lignes, parfaitement vraies du reste :

« Si l'Indien ne se fie pas à un autre Indien, encore moins fera-t-il son confident de l'Anglais, qui non seulement est un *paria* impur à ses yeux, mais encore son conquérant et son ennemi. Dans une circonstance

sérieuse, le secret serait aussi bien gardé qu'à l'époque de la grande révolte des cipayes. Pendant des semaines, des mois, nos chers maitres se perdraient en conjectures sur la signification d'un échange de mots étranges, de quelques grains de blé ou quelques pincées de sucre, d'homme à homme, de famille à famille, de ville à ville, comme ils se perdaient en conjectures au sujet des fameuses galettes de farine *sans sel* de 1856 et 1857.

« En 1857, presque tous les régiments des Cipayes se révoltèrent contre les Anglais Les soldats tuèrent leurs officiers et massacrèrent tous les Européens, hommes, femmes, enfants, qui tombèrent entre leurs mains. Pendant les quelques mois qui précédèrent cette insurrection et dans toute localité où se trouvaient des régiments, des étrangers apportaient et offraient aux Cipayes des petites galettes de farine. Invariablement tout régiment dont les soldats en acceptèrent passa aux insurgés quelques jours après. »

Tout cela est de l'histoire et ce qui inquiète tant nos voisins d'Outre-Manche, c'est la crainte qu'ils ont de voir le calme qui règne cacher les apprêts d'une insurrection formidable. Mais s'il est vrai que « jamais un Indien ne s'ouvrira complètement à un Anglais, quels que soient les intérêts qui les lient l'un à l'autre » comment Hadji-Mirza met-il si facilement de côté la prudence de sa race pour devenir si expansif et écrire un volume entier sur un sujet que jamais n'aborde un Hindou. Cet Hadji-Mirza serait-il parent de ces farouches sauvages qui, après avoir paradé devant le public, vont au coin de quelque fontaine reprendre la couleur naturelle aux Européens ? En tous cas ce que raconte Hadji-Mirza n'a rien de bien neuf, pour quiconque connait un peu les Indes

J. DE N.

LA RACE FUTURE, par EDWARD BULWER

La fort spirituelle préface qui présente cet ouvrage au lecteur, en donne une assez juste idée et joint au mérite d'être profondément vraie, celui d'être également fort bien écrite et intéressante. Voici en quels termes y est analysée cette œuvre nouvelle :

« Assurément Bulwer a voulu nous représenter un état de civilisation où les hommes jouiraient de la plus grande somme de bonheur que comporte leur condition mortelle ; il a voulu aussi nous apprendre quelles sont les conditions de cet état supérieur, sur quelles institutions et sur quelles croyances doit être fondée la cité de ses rêves. Il a écrit son utopie, comme tant d'autres, comme Platon, comme Thomas Morus, comme Fénelon,

comme Fourrier. Il n'a pas non plus échappé aux pièges où sont tombés ses devanciers. Il n'accomplit que la moitié de sa tâche, et nous donne bien l'idée d'une humanité parfaitement sage, mais non pas l'idée d'une humanité parfaitement heureuse.

« Les Vril-ya ont peu de besoins, et la satisfaction de ces besoins leur coûte peu d'efforts ; l'outillage de l'industrie est si perfectionné, que le travail est réservé aux enfants. Les adultes n'ont rien à faire, pas de luttes à soutenir, pas de dangers à éviter. Ils se promènent, ils causent, ils se réunissent dans des festins où règne la sobriété ; ils entendent de la musique et respirent des parfums. (Comme ils doivent s'ennuyer !) Ils n'ont ni les émotions de la guerre, ni les plaisirs de la chasse, car ils sont trop doux pour s'amuser à tuer des bêtes inoffensives. Ceux d'entre eux qui ont l'esprit aventureux peuvent fonder des colonies (!) mais il ne courent aucun risque, et, d'ailleurs, la place finira par leur manquer. Ou bien ils s'appliquent à inventer des machines nouvelles et à faire avancer la science ; (ce qui ne doit pas être à la portée de tout le monde dans une société déjà si savante et si bien outillée). Ils n'ont même pas une littérature très florissante et sont obligés de relire les anciens auteurs pour y trouver la peinture des passions dont ils sont exempts, des conflits qui ne sont plus de leur siècle. Cette tranquillité d'âme se reflète sur leur visage qui a quelque chose d'auguste et de surhumain, comme le visage des dieux antiques ; ce sont des hommes de marbre. Ils ne vivent pas.

« .... Parfois, quand nous sommes fatigués, quand nous sommes indignés, quand nous sommes découragés, nous rêvons un monde meilleur, où le travail est facile, où l'on n'éprouve point de désir qui ne soit satisfait, et d'où l'injustice soit rigoureusement bannie. C'est ainsi que le matelot, las d'être ballotté par les vagues, rêve les loisirs et la sécurité de la terre ferme ; mais dès qu'il se sera refait, il voudra de nouveau s'embarquer : le danger et la peine l'attirent vite ; s'il ne résiste à ne plus quitter le sol, c'est qu'il est vieux et usé. Quand les années l'attacheront au rivage, il enviera le sort de ses enfants ; il enviera leurs souffrances et leurs périls, leurs courtes joies et leurs longs labeurs. Il rêvera encore, mais avec tristesse, avec de poignants regrets, il rêvera au temps où il hasardait sa vie pour conquérir ce repos maintenant odieux. »

Ainsi est, a été et sera toujours la pauvre nature humaine, incertaine entre mille désirs contraires, fatiguée et lassée par les ennuis de l'heure présente, les regrettant sitôt qu'elle est passée. H. L.

LA TRUELLE, revue mensuelle de la franc-maçonnerie universelle

Bien souvent déjà la franc-maçonnerie, forte de l'influence que lui a laissée prendre l'inexplicable indifférence des catholiques, n'a pas craint de mettre de côté les voiles trompeurs dont elle s'enveloppait Audacieusement elle brave la religion qu'elle avait toujours feint de respecter et montre maintenant le but auquel elle a toujours sourdement tendu.

Une nouvelle revue maçonnique : *la Truelle,* fondée pour seconder « le mouvement de réveil et d'activité qui se manifeste en ce moment dans les loges d'une manière incontestable » et contribuer à « donner à *l'Association* une haute influence qui sera due à la largeur de ses principes et à l'application constante qu'elle en fera » s'exprime en des termes qui ne doivent plus laisser aucun doute aux catholiques non plus qu'aux personnes simplement désireuses d'éviter le prodigieux effondrement dont nous sommes menacés.

« Les événements de chaque jour ne prouvent-ils pas que nous approchons du moment où cet esprit de vérité qui fait avancer le progrès dans l'humanité, va tourmenter assez profondément notre vieille société, pour la saper dans ses deux principales bases, l'aristocratie d'argent et le cléricalisme.

N'est-ce pas, en effet, l'aristocratie d'argent qui, tout en affamant le prolétaire, afin de le tenir dans sa dépendance, lui fait suer les millions dont elle gorge ses coffres-forts ?

N'est-ce pas le cléricalisme, son associé en exploitation, qui lui donne la main en promettant son paradis aux sacrifiés, aux dévoués, aux résignés et aux humbles ; car, disent-ils, « heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient ? » Ne menacent-ils pas encore des flammes éternelles les malheureux affamés qui s'insurgent contre leur pénible destinée, et ne peuvent se résigner à vivre dans la plus affreuse misère, en présence de l'opulence que leur travail a procuré à leur exploiteur?

Le cléricalisme, qu'il soit catholique,protestant ou israélite, est toujours semblable à lui-même ; son but, sa raison d'être, est toujours le même ; et, bien que se recommandant d'un Dieu différent, il a un but unique : abêtir la masse des hommes, afin de la soumettre à sa domination.

Pour régénérer la société, le premier travail à exécuter c'est la destruction complète de tous les cléricalismes ; pour cela, il nous faut encore augmenter l'instruction du peuple ; c'est, en effet, seulement par l'instruction, que nous lui ferons comprendre que chacun sur la terre n'a rien à attendre que de lui-même; ce ne sera, dis-je, qu'avec une instruction largement répandue, que nous pourrons arriver à ne pas craindre cet

ennemi traditionnel de tout progrès; cet ennemi qui veille sans cesse et ne poursuit qu'un but : entraver la marche, afin de maintenir sa domination et l'étendre même davantage, si cela lui est possible.

Le cléricalisme catholique est celui sur lequel nous avons tous les yeux fixés, celui que nous surveillons d'une manière sérieuse : il est, en effet, de beaucoup le plus important par son influence et par le nombre de ses adeptes ; mais il ne faut pas pour cela que nous perdions de vue le cléricalisme juif et le cléricalisme protestant. Je les considère, tous deux, comme très funestes à notre société, et comme d'autant plus dangereux, qu'ils se présentent à nous sous la bannière de la libre-pensée. Leur clergé se dit libre-penseur, partisan de la séparation des Églises et de l'État, en un mot il se dit libéral, ami du progrès; ce qui ne l'empêche pas d'être aussi exclusif que le clergé catholique. Leurs prêtres proclameront au dehors la libre-pensée; mais leurs adeptes sont de beaucoup plus fervents que ne le sont ceux du catholicisme; nous voyons effectivement un grand nombre de ces derniers se faire enterrer civilement, ne pas faire baptiser leurs enfants; faire acte de libres-penseurs; mais existe-t-il un seul libre-penseur juif qui n'ait pas fait circoncire son fils?

Quant aux protestants, ne les avons-nous pas entendus dans nos temples faisant des conférences sur la séparation des Églises et de l'État, demander que le clergé catholique soit chassé de ses églises, et que ces mêmes églises leurs soient gratuitement octroyées pour y exercer leur culte? Et en quoi ce culte diffère-t-il des autres? Ne représente-t-il pas comme eux la domination du prêtre sur la société, domination qui, pour notre malheur, remonte à la plus haute antiquité? N'est-ce pas le prêtre qui a organisé la société comme une vaste exploitation dont lui seul devait tirer le profit? Est-ce que tout progrès, toute marche en avant, n'a pas été faite malgré lui? »

Ce que l'on dit tout haut maintenant est bien exactement ce que la franc-maçonnerie a toujours enseigné tout bas. Cette hardiesse et ce cynisme ne permettent plus désormais d'être dupe de cette redoutable association. Espérons que ses complices ne seront pas nombreux dans les rangs des catholiques, quelque dégénérés qu'ils puissent être.

Il le faut malheureusement reconnaître, il y a dans ces lignes audacieuses des choses que l'on doit avoir le triste courage de s'avouer vraies. Ce sont maintenant les ennemis de Dieu qui nous montrent notre devoir, et pour être demeurés sourds aux conseils de la vérité, nous en sommes réduits à entendre les pires ennemis de la religion reconnaître ironiquement notre indifférence.

On a commencé par attaquer Dieu; désormais c'est à l'ordre social que l'on s'en prend et ceux qui ont applaudi aux attaques dirigées contre la religion sentent maintenant le sol s'effondrer sous leurs pas.

Il n'est point de société sans Dieu. Chacun l'éprouve aujourd'hui

L'égoïsme suffira-t-il à réunir pour la résistance ceux qui, à défaut de croyances, ont conservé le culte du veau d'or, sont animés par le désir de défendre ces « millions dont ils gorgent leurs secrétaires ».

H. L.

L'ANNÉE MUSICALE, par CAMILLE BELLAIGUE. Un volume in-12

La mode est aux *années* : année théâtrale, année politique, année littéraire; pourquoi n'y aurait-il pas une *année musicale?* Ces recueils sont d'une incontestable utilité pour remémorer des faits bien vite oubliés. Il faut seulement qu'ils soient l'œuvre d'un homme compétent, qui sache choisir, dans l'année écoulée, les faits dont le souvenir mérite d'être conservé.

Or, M. Camille Bellaigue, — c'est un témoignage que nous nous plaisons à lui rendre, — est fort compétent en matière musicale; des travaux précédents l'ont prouvé. De plus, il fait en conscience son métier d'historien, ou, si l'on trouve le terme un peu fort, de chroniqueur musical; le chroniqueur se double même, chez lui, d'un critique sagace. Dans ces conditions, *l'Année musicale,* qui va d'octobre 1886 à octobre 1887, est un recueil d'une réelle valeur et d'une incontestable utilité pour qui veut connaitre les événements musicaux de l'année : opéras, opéras-comiques, auditions symphoniques, ouvrages se rapportant à la musique, etc. Il serait superflu d'énumérer ici les pièces, les morceaux de musique, les livres, dont parle M. Camille Bellaigue; nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs à son utile recueil. Nous nous bornerons à dire que le critique apprécie généralement bien; il sait se défendre des engouements exagérés comme des dénigrements systématiques; on peut le voir notamment dans les pages qu'il a consacrées à Richard Wagner, le musicien allemand, pages qui ne contenteront sans doute ni les fanatiques du maître de Bayreuth, ni ses adversaires, mais qui nous paraissent fort justes et sont fort spirituelles, ce qui ne gâte rien.

AUX ÉTATS-UNIS, par FRÉDÉRIC MOREAU. Un volume in-18. Prix : 4 francs

Voici encore un voyageur comme il en est malheureusement trop peu. M. Moreau possède deux dons précieux et fort rares, il sait voir, il sait

raconter ; des narrations comme les siennes feraient revenir un peu à la littérature des voyages fort abandonnée depuis qu'il est de mode d'ennuyer scientifiquement les lecteurs en laissant de côté tout ce qui pourrait relever l'intérêt du récit. Mais la pente est dangereuse, il faut le reconnaître, du côté des voyages anecdotiques, c'est pourquoi un peu de méfiance ne messied pas en la matière. Au moins le passage suivant est-il irréprochable sous ce rapport et en quelques lignes donne une idée assez juste de ce que veut dépeindre l'auteur :

« Quelle transition de la nature sauvage à la plus américaine des cités ! la ville noire, où chacun ne vit que pour travailler et ne travaille que pour s'enrichir Nous arrivons en longeant la rive du lac, près de laquelle se trouve Michigan, avenue la plus élégante et la mieux habitée de Chicago, où il est très fashionnable de se promener en buggy le dimanche, avec un petit flot de faveurs attaché au manche de son fouet.

» Le Palmer-House, où nous descendons, est le type accompli de l'hôtel américain, et à cela près que la cuisine y est bonne, ce qui est contre l'habitude. Le hall du rez-de-chaussée sert de rendez-vous à des milliers d'individus qui viennent là traiter leurs affaires en fumant force cigares. C'est un va-et-vient, un encombrement perpétuel.

» A mon arrivée, une surprise désagréable m'y attendait : ma valise était restée à Détroit, à la frontière. O hommes pratiques ! vous vous garderiez bien de déranger le voyageur à la douane, mais vous arrêtez ses bagages sans crier gare ! Force me fut de livrer ma clef, qui, au bout de deux jours, me revint, contre tout espoir, accompagnée de ma valise.

» Chicago est une ville immense et plate. Suivez une de ses avenues droites et interminables : aux maisons de briques succèdent bientôt les maisons de bois, puis les terrains vagues, découpés par des voies régulières, bordées de trottoirs en planches ; de ci, de là, une bicoque. La chaussée devient marécageuse ; mais vous n'êtes pas sorti de la ville, les rues portent encore des numéros ; elles se prolongent, et vous pouvez marcher indéfiniment ainsi sans gagner la campagne. Et voilà comment Chicago s'étend sur près de deux cents kilomètres carrés. »

Ceci me fait souvenir de l'histoire de ce spéculateur américain qui, ayant acheté dans une ville en formation des lots de terrain et étant allé voir son acquisition, fut mené en barque jusqu'à un poteau qui, lui affirma-t-on, était au centre de ses propriétés, l'inondation était venue — quand lui conviendrait de se retirer, il serait loisible de se mettre à bâtir. C'est bien le cas de dire : « Tout arrive *en Amérique.* »

A TRAVERS L'ÉPREUVE, suivi de L'ABBAYE. Un volume in-12

Avez-vous remarqué dans le tableau de la nativité de Flandrin cette vierge dont la beauté idéale reflète le ciel, la pureté, l'amour maternel? L'émotion qu'on éprouve devant cette création du génie est d'un ordre trop élevé pour être décrite. On croit voir l'apothéose mystique de la maternité, des joies les plus douces et les plus intimes. Si de la crèche nous descendons aux foyers connus, aimés, nous y plaçons une de ces suaves créatures dont Dieu semble n'avoir doté la terre que pour y perpétuer le culte du bien, du beau, de la vertu. Vestales chrétiennes, elles attisent le feu sacré dans des cœurs de père, de frères, d'époux!.....

A travers l'épreuve est le journal de l'une de ces âmes privilégiées, sous les traits gracieux d'une femme du meilleur monde. Thaïs de Gardley, esprit supérieur, jeune fille simple qui s'ignore, élevée dans un milieu presque patriarcal, va se marier et regrette ce qu'elle laisse derrière elle: « la grande maison avec ses tourelles à meurtrières, ses volets disjoints; son toit bizarre surmonté de clochetons est entièrement revêtue de glycine et de pampres; les jardins sont bien dessinés, bien soignés; le rideau de peupliers qui borde la prairie se détache sur le fond bleu du firmament; c'est peu; c'est tout ce qui nous reste; quelques champs, quelques landes, mais c'est le pays natal, c'est la maison, le *home*, c'est assez pour attacher le cœur. »

Le charme des premiers jours de bonheur de sa nouvelle existence revêt sous la plume de Mme de Vermont le caractère d'un radieux prologue; mais survient l'épreuve, une de ces épreuves qui brisent les existences les plus fortes; cette âme exquise et profondément chrétienne ne sera pas renversée; digne et courageuse, elle attendra le retour de l'époux qu'elle ne cesse d'aimer malgré l'injustice, le délaissement... Et elle se vengera, la noble femme, en élevant pour lui leur fille Dora, une délicieuse enfant qui ne saura jamais qu'une chose : Tout pour son père!... Mme de Vermont retrace le tableau de sa vie solitaire; quelques pensées profondes se détachent sur ce tissu léger : « Les hommes ont un optimisme incroyable; s'ils sont satisfaits, tout le monde doit l'être, et les petites combinaisons féminines, les guerres sourdes, tout leur échappe. »

Peut-être préférera-t-on au Journal de Thais *l'Abbaye*, récit des plus émouvants, où les caractères jetés à grands traits se dessinent avec une netteté et une fermeté peu ordinaires. Le livre entier repose de ces fouilles dans la fange qu'on appelle des romans naturalistes, comme le tableau du grand artiste chrétien, il élève, il rassérène; après l'avoir lu, on se sent meilleur.

L. M.

LE LIVRE DES DIVINES PAROLES, par le P. SAUDREAU
ex-provincial des FF. Prêcheurs

L'objet de ce livre paraît être au premier abord, quelque peu étrange. Au regard de l'âme catholique, il n'y a qu'une seule parole divine, celle qui est le Verbe, celle qui est l'Évangile de Jésus et de sa sainte Église.

Le R. P. Saudreau a pensé, non sans raison, qu'auprès de cet enseignement authentique, public et social, un autre enseignement plus intime pouvait revendiquer une place utile et légitime.

Il est certain que Notre Seigneur Jésus-Christ, même après l'achèvement de sa vie mortelle, a jugé bon d'apparaître et de se manifester miraculeusement à quelques âmes privilégiées. Plus d'une fois s'est reproduite la vision du chemin de Damas: plus d'une fois, le songe divin de Pierre, en la ville de Joppé, s'est renouvelé de quelque manière, et saint Paul n'est point le seul qui ait connu le ravissement et l'extase.

Les François d'Assise, les Thérèse et bien d'autres âmes bénies, ont entendu d'une manière surnaturelle, les paroles du Sauveur; ce sont quelques-unes de ces paroles que rapporte le R. P. Saudreau. C'est une série de révélations groupées, suivant la diversité des sujets, dans des chapitres distincts, chacun sous un titre spécial: ce sont des leçons ineffables sur l'*amour* et la *bonté* de Dieu, — la *mission* de Jésus-Christ, — les *vertus* chrétiennes, les *sacrements*.

L'auteur y ajoute de courtes et saisissantes pensées qui les résument, ou des prières jaculatoires qui sont vraiment le cri d'une âme éprise du bon Dieu. Transcrivons quelques-unes de ces aimantes élévations.

« Seigneur, mon âme serait-elle votre éternelle choisie, sans vouloir être votre immortelle amie? Oh! l'ingrate. »

« Seigneur, votre cœur et votre regard sur moi, c'est votre amour bienfaisant. Mon cœur et mon regard sur vous, c'est mon amour reconnaissant. »

« Seigneur, regardons-nous toujours. »

« Oh! Seigneur, achevez votre œuvre en moi et emmenez-moi chez nous. »

« O mes yeux, point de larmes qui ne soient pour le bon Dieu. »

« O mon cœur, de grâce! ne sois plus à moi. »

« Prier! travailler! souffrir! s'immoler toujours, et pour récompense vous, vous, Seigneur. »

« Ma mère, demandez que je sois bien votre enfant. »

« Quel être pourrait m'empêcher de le regarder pour l'aimer davantage, Lui, la beauté, — Lui, le modèle, pour mieux l'imiter, — Lui, le maître, pour le servir plus généreusement. » R. L.

DE LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE, par M. CH ROUSSEY instituteur de la ville de Paris

Sous ce titre, M. Ch. Roussey publie le rapport présenté au IIe congrès des instituteurs au nom de la Société des réformes orthographiques.

J'admire les hommes qui veulent simplifier les choses, et il est certain que mettre l'orthographe n'est pas chose facile, seulement je trouve que c'est encore plus facile d'écrire sans réforme.

Voici quels sont les *vœux du congrès* :

Ier vœu. — Le congrès,

Considéran que l'étude de l'ortografe fait surtout apel à la mémoire des yeus, et met raremant en jeu l'intellijance jénérale ;

Considéran que l'esprit de sertains anfants, du reste intellijants et atantifs, est tout à fait rebèle à cète étude ;

Considéran qu'il est injuste que ces anfants soient pour cète raizon, privés des avantajes que confèrent le sertificat d'études et autres egzamens ;

Émet le vœu que l'épreuve de la dictée ne soit plus éliminatoire à aucun egzamen.

2e vœu. — Le congrès,

Considéran que malgré le surmenaje dont on se plaint à si juste titre, il est impossible d'opérer dans nos programes des retranchemans sèrieus, sans comprométre le but même de l'école qui est de préparer les anfants aux egzijances de la vie moderne ;

Considéran que l'étude de notre ortografe traditionèle, hérisée de dificultés et de contradicsions constitue la principale cauze de ce surmenaje, en absorbant à èle seule la meilleure partie des études ;

Considéran que cète ortografe est considérée comme illojique, anti-siantifique, anti-historique et anti-étimologique par nos linguistes les plus éminants MM. G. Paris, M. Bréal, P. Meyer, J. et A. Darmesteter. L. Havet, F. de Saussure ;

Considéran qu'èle a été parsièlement réformée à pluzieurs reprizes et que rien par conséquant ne s'opoze à ce qu'èle soit simplifiée ancore ;

Considéran surtout que ramener notre ortografe à des prinsipes raizonnables et clairs ce serait dispanser les maitres d'anseigner come des dogmes des règles arbitraires et confuzes, qui ne peuvent que fauser, après l'avoir torturé, l'esprit de l'anfant (G. Paris) ;

Émet le vœu que l'académie fransaize et l'académie des inscripsions et bèles-lètres s'antandent pour la formasion d'une comision micste, charjée d'étudier les simplificasions rasionèles à aporter à l'ortografe fransaize.

H. L. N.

LA PETITE MARTHE, par A. Leriche. Un volume in-12 de 352 pages
Prix : 3 fr. 50

Claude Martel est désabusé de la vie ; la trahison de sa femme l'a dégoûté de tout, et il vit solitaire avec ses pinceaux, dans un quartier reculé de Paris. Une petite fille, une délicieuse petite enfant, appelée Marthe, réveille son cœur ; il l'aime, il voudrait l'adopter et il croit la chose facile, car Marthe appartient, ce semble, à de pauvres ouvriers. Il apprend que Marthe est le fruit d'un amour coupable, que sa mère, qui l'a confiée à la voisine de Claude, va la reprendre et la mettre au couvent jusqu'au jour où l'enfant se mariera. Il veut voir cette mère, il l'examine à la dérobée et il reconnait en elle sa propre femme. Donc, d'après la loi, Marthe est la fille de Claude. Pourtant, il ne réclame pas ses droits, il se borne à surveiller l'enfant et lorsqu'il la voit en danger de tomber entre les mains maternelles et d'être initiée plus tard à une vie coupable, il l'enlève et la garde auprès de lui. Il devient veuf et alors il épouse une jeune fille qu'il a vue novice au couvent où Marthe était élevée. Ce détail choque la délicatesse, il eut été facile à éviter en faisant tout simplement de Félicie une institutrice et non une future religieuse.

Le livre n'est pas dangereux, les lecteurs lettrés le trouveront d'un style un peu vulgaire, sans grâce et sans élévation.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

Comédies et drames, par Ernest Legouvé, de l'académie française.

Discours du comte de Mun, député du Morbihan, accompagnés de notices, par Ch. Geoffroy de Grandmaison. Trois vol. in-8°. T. I : Questions sociales. 603 pages ; t. II : Discours politiques (t. I), 558 pages, t. III : Discours politiques (t. II), 483 pages. Prix : 22 fr. 50

Fleurs historiques des dames et des gens du monde. Clef des allusions aux faits et aux mots célèbres que l'on rencontre fréquemment dans les ouvrages des écrivains français, par P. Larousse. Un vol. in-8° de xxiv-696 pages. Prix : 10 fr.

France, par le R. P. du Lac, de la Compagnie de Jésus, recteur de Saint-Mary's college, à Canterbury. Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 3 fr. 50

Frontières de la folie (les), par le docteur A. Cullerre. Un vol. in-18 jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

Histoire d'une grande dame au xviii° siècle, la comtesse Hélène Potocka, par Lucien Perey. Un vol. in-8° de iv-503 pages. Prix : 7 fr. 50

Lettres du maréchal de Tessé à Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la princesse des Ursins, Mme de Maintenon, M de Pontchartrain, etc., publiées par le comte de Rambuteau. Un vol. in-8° de xxxii-505 pages. Prix : 7 fr. 50

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte Gabriel-Jules de Cosnac et Edouard Pontal, archiviste paléographe. T. VII, (janvier 1701-décembre 1702). Un vol. in-8° de 488 pages. Prix : 7 fr. 50

Notes inédites sur M. Thiers. L'homme privé, l'homme politique ; par Joseph d'Arçay. Préface de Francis Magnard. Un vol. in-18 jésus de xxxii-272 pages. Prix : 3 fr. 50

Œuvres et les hommes (les), par J. Barbey d'Aurevilly ; 2° série : les Historiens, 10° volume. Un vol. in-8° de 403 pages. Prix : 7 fr. 50

Pauvres gens (les), par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par Victor Dérély. Un vol. in-18 jésus de xii-275 pages. Prix : 3 fr. 50

Petites ignorances historiques et littéraires, par Charles Rozan. Un vol. in-8° de iv 558 pages. Prix : 7 fr. 50

Recueil : politique, religion, duel, par le prince Georges Bibesco. Un vol. in-8° de 288 pages. Prix : 6 fr.

Sermons, instructions et allocutions du R. P. Henri Dominique Lacordaire, des Frères-Prêcheurs. (Notices, textes, fragments, analyses). T. III : Allocutions. Un vol. in-8° de viii-395 pages. Prix : 6 fr.

Vie de Monsieur l'abbé Pasquier, par M. l'abbé Corbe. Un vol. in-12. Prix : 3 fr.

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXIII. N° 6 **Juin 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PROCÈS DES FRÈRES ET DE L'ORDRE DU TEMPLE, ETC... par M. Lavocat, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen. Deux volumes in-8°. Prix : 15 francs

M. Lavocat est un nouvel apologiste de l'Ordre du Temple, il croit à son innocence et pense la prouver par son livre.

Au début les *pauvres Chevaliers*, fondés par Hugues de Payens et Godefroy de Saint-Omer et réunis par le roi de Jérusalem Baudoüin II, dans une maison près du Temple, se montrent pieux, humbles, dévoués et vaillants. Leur règle composée par le grand abbé de Clairvaux, saint Bernard, et approuvée par le pape Honorius II, est un sujet d'édification et d'admiration pour tous. Bientôt l'estime universelle est acquise à la nouvelle milice, les recrues affluent dans son sein, et les libéralités qu'on lui prodigue de toutes parts la rendent puissamment riche. Ainsi, comme le remarque M. Taine en parlant du clergé de France, les peuples ne donnant rien pour rien, par l'immensité de la récompense on peut juger de la grandeur des services.

On est d'accord pour louer l'esprit primitif de l'institut, ses mœurs pures, son ardente foi, son amour du sacrifice; mais après deux siècles que de causes de relâchement ont pu et dû intervenir! Le mouvement des croisades s'est ralenti, les rapports pacifiques avec les mécréants se sont multipliés ; le péril permanent ne neutralise plus l'influence d'un ciel voluptueux et l'oisiveté se joint à la richesse!

Le Temple a des privilèges nombreux ; il est exempt de l'Ordinaire, possède son clergé à lui, est souverain en Orient, grand-seigneur féodal en Occident. Si puissant qu'il soit cependant, de l'aveu même de M. Lavocat, il est si peu capable de créer un danger pour le roi de France, qu'il n'ose point, dans les démêlés de Philippe le Bel avec le pape, prendre hautement parti pour ce dernier. Citeaux et Cluny furent plus hardis. Là n'est donc pas le grief du roi contre les frères.

Au sujet de Boniface VIII et de Philippe le Bel, M. Lavocat se montre malheureusement gallican. Il méconnaît le droit public du Temps, le principat tutélaire du Pontife romain, accuse le pape qui avait canonisé saint Louis (1296) d'une haine personnelle contre le roi et contre la France, et lui impute un orgueil intolérable, parce qu'il soutient les prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ.

La Bulle *Unam Sanctam*, contre laquelle s'élève l'auteur, doit paraître à tous les catholiques juste en *droit*, et son application en *fait* nous semblerait infiniment souhaitable et salutaire.

Les appréciations de M. Lavocat sur la querelle entre les deux pouvoirs ne sont pas les nôtres, et loin de le louer comme lui, nous déplorons, par exemple, le funeste concours apporté par la nation aux entreprises impies et schismatiques du prince, en même temps que nous lisons avec horreur le programme tout protestant que son conseiller Dubois l'engageait à adopter (page 74).

Philippe le Bel, infatué des théories césariennes de ses légistes, se croit tout permis contre tous, et, malgré ses exercices de piété, sa foi nous paraît au moins peu éclairée. De plus, il est avare, opiniâtre, ambitieux infiniment redoutable à ses adversaires et même à ses amis *(metuendissimus!)*.

Boniface VIII est mort sa victime (attentat d'Anagni, octobre 1303), Benoît XI n'a fait que passer sur le trône pontifical après avoir, pour le bien de la paix, relevé le roi des censures sans renier en rien les doctrines de son prédécesseur. Après lui, un conclave long et agité donne la tiare à l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth (juin 1305).

L'estime de M. Lavocat pour le Pontife gascon est médiocre, il le juge avide, ambitieux, faible. Toutefois il rejette la fable de Villani d'une entrevue secrète entre Philippe et lui avant l'élection, bien qu'il incline à admettre des engagements pris par l'archevêque particulièrement contre le Temple.

Suivant M. Lavocat, le pape haïssait la célèbre milice, parce qu'il n'avait pas droit d'ingérence dans le choix de ses dignitaires. Réflexion étrange à nos yeux puisque le Souverain Pontife était le chef suprême de l'Ordre, et que toute liberté qu'il lui laissait, n'était qu'une grâce dont il était toujours maître de régler l'usage.

Clément V, sans doute moins énergique par caractère que le pape Boniface, entouré de Français et Français lui-même, pouvait être tenté de bien des complaisances pour le roi ; mais, lui qui avait bravé sa colère en allant, malgré sa défense, au concile de Rome en 1303 ne saurait, sans injustice, être appelé sa *créature*.

Quelle que fût d'ailleurs l'animosité de Philippe contre les Templiers, sa

puissance n'embrassait pas la chrétienté tout entière, et si l'iniquité de son entreprise avait été évidente, le pape aurait trouvé bien des appuis en Europe pour l'aider à lui résister.

Dès les premiers mois de son pontificat des révélations faites au roi par un nommé Squin de Florian (page 123), d'après des Templiers chassés de leur Ordre, auraient été communiquées à Clément V. Philippe alla en personne l'entretenir à Poitiers où une double enquête fut convenue : « Fils » tu enquerras diligemment de leurs faicts, et ce que tu en feras tu me le » rescripras ! » s'écria le pape. Un peu plus tard, Guillaume de Cantalupo, chevalier du Temple et camérier de Clément V lui avoua la grande corruption de son Ordre *(corruptela)*. Aveu tardif, dit M. Lavocat, comme si la crainte ne suffisait pas à expliquer le silence, jusqu'aux jours des premiers soupçons.

Rentré à Paris le roi frappe un grand coup. Tous les Templiers sont arrêtés le même jour par toute la France (13 octobre 1307) leurs biens sont saisis et leurs pratiques dénoncées par la voix des hérauts à l'indignation des chrétiens. L'inquisiteur Guillaume de Paris informe contre les Frères.

Le temps et la place nous manquent pour suivre M. Lavocat à travers le dédale d'accusations, d'interrogatoires, de témoignages pour ou contre, auxquels donne lieu dans toute l'Europe le procès des Templiers. Les États-Généraux réunis à Tours les déclarent dignes de mort (mai 1308). L'auteur attribue ce jugement à la pression de Philippe et sa foi en l'innocence de l'Ordre n'en est point ébranlée.

L'enquête commencée au nom du roi par l'inquisiteur de Paris, reprise au nom du pape, par les cardinaux Bérenger et Étienne, poursuivie par les métropolitains dans leurs provinces, aurait été, suivant le magistrat rouennais, odieusement partiale et inique ! On aurait imposé silence à la défense et encouragé par tous les moyens l'accusation. Les aveux arrachés par la torture sont pour lui de nulle valeur. A Dieu ne plaise, que nous approuvions un procédé si barbare ; il serait injuste cependant de reprocher au pouvoir d'alors, un mode d'instruction criminelle universel à cette époque. Au surplus, M. Lavocat en convient lui-même, le reniement de Notre Seigneur Jésus-Christ, principal grief contre le Temple, a été librement avoué par beaucoup de chevaliers, en dehors de tout supplice. Fallait-il donc autre chose pour condamner très justement l'Institut ? D'après M. Lavocat et certains membres de l'Ordre, ce reniement du Christ était une épreuve sans sérieux, un jeu, une mauvaise plaisanterie (sic) Trufa !!

Singulière épreuve, on l'avouera, à imposer à l'entrée d'une vie religieuse consacrée au service de Notre Seigneur et à sa gloire! Nous sommes moins indulgents que M. Lavocat, et après le reniement de Dieu et de Notre Seigneur les baisers obscènes, les mœurs infâmes, l'adoration même de l'idole, nous paraissent secondaires. Il va de soi, en effet, que quiconque abjure le premier précepte du décalogue, s'affranchit par là même et logiquement de tous les autres. — Les chevaliers, dit-on, reniaient Dieu de bouche et non de cœur. Qu'importe? Cela pouvait leur valoir personnellement leur grâce; mais l'Institut dégénéré de la sorte, devait être anéanti!

L'enquête contre le Temple a duré cinq années en France et hors de France. On ne peut donc en contester le sérieux. D'ailleurs si l'iniquité de Philippe avait été manifeste, ses adversaires, les Anglais par exemple, auraient saisi avec empressement l'occasion de se faire contre lui les champions de la justice. Or il n'en fut point ainsi, et en Angleterre même, les Templiers furent dispersés avant que Clément V eût prononcé leur abolition.

Le concile de Vienne réuni en 1312, refusa, argue M. Lavocat, de s'associer à la condamnation du Temple, et voulut en laisser la responsabilité au Souverain Pontife seul, parce que les accusés ne furent point entendus à sa barre. — Pourquoi seraient-ils venus? Tant d'évêques qui avaient examiné les chevaliers individuellement et en conciles provinciaux n'étaient point sans doute des prévaricateurs et la cause a été suffisamment discutée.

Au surplus nous reconnaissons volontiers avec M. Lavocat, que les procédés du roi contre les Templiers furent trop rigoureux, que son caractère impitoyable et sa haine personnelle contre l'Ordre, dont on ne sait pas trop bien aujourd'hui la véritable cause, se firent jour dans ces circonstances d'une manière cruelle. Il viola même d'une façon flagrante le droit public du temps, en livrant aux flammes le grand-maître Jacques de Molay et le commandeur de Normandie, alors que la commission ecclésiastique délibérait encore sur leur sort. Enfin il infligea à une multitude de malheureux dont un grand nombre probablement n'avaient en rien participé aux désordres de l'Institut, une prison douloureuse, à plusieurs en outre la torture et le bûcher. Nous haïssons plus que l'auteur ce roi père du gallicanisme d'État, et nous n'avons pas de peine à avouer que dans l'espèce il parut plus un ennemi qui se venge qu'un justicier qui punit!

Mais le pape; mais l'Église qui se personnifie en lui, n'ont en rien prévariqué. Clément V ayant recueilli les rapports de tous les prélats commis à l'enquête, ne trouva pas sans doute l'ensemble des faits assez prouvé pour

condamner l'Ordre solennellement ; il le jugea cependant assez compromis pour que son abolition fut nécessaire au bien de l'Église.

Il l'abolit donc dans la plénitude de sa puissance, et dans la plénitude de sa puissance encore, il en adjugea les biens à un institut analogue : l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. Clément V, souverain dans l'Église, aurait pu disposer autrement de ces domaines de l'Église. et lors même que le Temple aurait conservé l'intégrité de la foi et de ses mœurs primitives, si le pape assisté des lumières du Saint-Esprit avait décidé que son œuvre n'était plus utile, il n'aurait pas eu sans doute le droit de sévir contre les chevaliers ; mais parfaitement celui de dissoudre leur religion.

En résumé, le livre de M. Lavocat est intéressant, les recherches ont été consciencieuses, les documents mis au jour sont curieux ; mais l'auteur est malheureusement peu chrétien ; il ne croit pas assez au diable (pages 350-351) et trop à l'indépendance absolue du pouvoir laïque en présence du magistère sacré du vicaire de Jésus-Christ. On regrette aussi qu'il préfère admettre la scélératesse d'une foule de prélats éminents, plutôt que la culpabilité de l'Ordre du Temple.

Pour nous, comme pour M. Chantrel (*Histoire populaire des Papes*), les chevaliers du Temple n'étaient pas innocents. Les mystères de leurs chapitres cachaient trop souvent de honteuses pratiques et la sympathie qu'ils ont inspirée depuis cinq siècles à tous les ennemis de la vérité et de l'autorité suffirait seule à prouver aux yeux les moins prévenus que leur cause fût une mauvaise cause.

Les francs-maçons, ces adversaires par excellence du règne de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre, s'autorisent aujourd'hui des traditions des Templiers et les regardent comme leurs ancêtres.

Pense-t-on peut-être que si le vénérable Pie VII n'eût point rétabli en 1814 la Compagnie de Jésus, les ennemis militants de la religion s'en diraient à cette heure les descendants ?

Personne n'oserait soutenir assurément une telle thèse.

La vérité est là. Beaucoup de Templiers furent innocents, plusieurs égarés et entrainés, quelques-uns grandement coupables, et l'Ordre lui-même près de n'être plus ni édifiant ni utile devait disparaitre. La Providence y a pourvu !

Édouard Levesque.

1814, par Henry Houssaye. Un volume in-8o de 600 pages. Prix : 7 fr. 50

La campagne de 1814 est l'une des plus remarquables de cette époque guerrière, celle, peut-être où le génie de Napoléon se manifeste sous son aspect le plus varié.

Audace, énergie et fermeté inébranlable du chef, courage et activité infatigable des troupes, succès éclatants, combats héroïques, luttes désespérées contre des adversaires chaque jour plus nombreux : tout dans cette campagne mérite l'admiration.

Dans un livre intitulé *1814*, M. H. Houssaye a fait l'historique de cette belle campagne et a tracé le récit fidèle et animé des efforts tentés par le chef et ses troupes pour triompher du flot de l'invasion.

Son étude pleine d'intérêt n'est et ne pouvait être purement militaire. L'état des esprits en France, la situation intérieure du pays aussi bien que la physionomie des armées alliées et le caractère propre de chacune de ces armées, et de chacun de leurs chefs y sont dépeints d'une façon très complète et souvent inédite.

La première période de la campagne, celle qui fut la plus brillante et qui est la plus connue, n'est exposée que succinctement. C'est à l'histoire de la deuxième période que l'écrivain a donné tous ses soins. Où trouver, du reste, des événements plus dignes de la plume d'un écrivain que ces batailles sous Laon où l'on ne sait ce que l'on doit plus admirer du courage des troupes ou de l'audace du chef ! A partir de ce moment nous ne verrons plus que des efforts impuissants devant la fatalité et le nombre, mais jamais nous ne verrons le découragement.

La lecture de ces pages intéressantes et instructives montre dans toute sa splendeur la vitalité et la force de résistance de notre race et prouve qu'on peut tout espérer du soldat français quand on le conduit bien.

Lisons et instruisons-nous.

Un Officier.

BILLETS DE LOGEMENT, par René Maizeroy
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

On se demande toujours pour quelle raison un auteur ne peut mettre en scène nos soldats sans les mêler à quelque histoire légère, le plus souvent même scandaleuse. M. René Maizeroy n'échappe pas à ce travers et non seulement la morale y perd mais son livre même ne renferme pas, *dans le genre opposé*, une seule page d'une valeur aussi réelle que le récit de la réception du lieutenant son héros, par Mme veuve Cornélie Laraillet, qui doit faire honneur au billet de logement du jeune officier :

« Elle était tout habillée de noir avec une robe à plis droits sur laquelle se balançait comme un chapelet une trousse ménagère, les clés, les ciseaux, le dé suspendu à une chaînette d'argent. Elle ne semblait pas vieille, et cependant ses prunelles ternies attestaient de longues nuits de détresse, les

larmes lentes qui coulent le long des joues durant des heures et des heures, ses cheveux d'une blancheur de neige, ses profondes rides couturant le front de cicatrices lui donnaient l'apparence d'une aïeule qui a beaucoup vécu, beaucoup aimé, beaucoup souffert. La peau collée à ses pommettes avaient la teinte jaunâtre des crucifix d'ivoire qui longtemps demeurèrent à la tête d'un lit, comme un symbole protecteur. Elle marchait de ce pas silencieux, flottant, des sœurs de charité qui vaguent à travers les salles d'hospice, qui, avec leurs cornettes blanches dont les ailes frissonnent, mêlent aux hallucinants rêves des agonisants, comme une vision de grands oiseaux immaculés. Et l'on se rappelait, devant cette silhouette raidie et morne, les sinistres versets de la Bible où sonne comme un glas la douleur de celle qui ne voulut jamais être consolée.

» Le billet de logement portait le nom de Mme veuve Cornélie Laraillet, et j'eus aussitôt la sensation que j'étais de trop dans cette maison close comme un couvent, que je troublais de ma présence peut-être le suprême sommeil d'un mort étendu là-haut au milieu d'une chambre pleine de couronnes et de cierges.

» Je balbutiais des phrases polies avec une impatience de fuir ce deuil, de gagner quelque auberge déjà envahie par les troupiers, secouée des caves au grenier de joyeuses chansons d'étape, lorsque d'un grand geste maternel, la veuve me tendit les bras, s'écria, d'une voix un peu tremblante d'émotion :

» Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon enfant, de vous embrasser de toute mon âme en souvenir de celui qui était sous-lieutenant comme vous et que m'a pris la guerre.

» Elle me serra contre sa pauvre poitrine amaigrie, bien tendrement, bien câlinement, comme si elle eût cherché à revivre, ne fût-ce qu'une seconde, le bonheur perdu, à s'illusionner, à oublier sa solitude et sa peine.

» Baiser très doux de maman qui perd la tête, tant elle est heureuse de sentir à nouveau battre contre son cœur le cœur de l'enfant qu'elle aime plus que tout au monde, qui toujours pour elle sera le tout petit, malgré la carrure de ses épaules, le hâle de ses joues, la rudesse de sa voix déjà habituée aux commandements.

» Baiser ineffable qui ne ressemble à aucun autre baiser, qui emplit tout l'être d'une joie calme, d'un repos que l'on souhaite au loin parmi les rudes labeurs, les privations, les dangers où les plus braves ont un instant l'angoisse de ne jamais revenir, de ne plus revoir leurs vieux parents et la blonde bien-aimée, et qui délecte, comme un cordial, le jour où l'on arrive avec son uniforme neuf et sa feuille de congé dans la poche.

» Baiser qui se prolonge comme un bon dîner, qui rechauffe le sang, qui console d'avoir souffert, usé ses forces, de s'être traîné dans la poussière des routes, de s'être serré la courroie quand on avait faim et soif à en crier, qui ravive tout ce que l'on garde d'enfance, tout ce qu'on a de jeunesse au fond de l'âme et qui berce, enveloppe de quiétude le corps endolori, comme ces monotones chansons d'amour qu'une nourrice paysanne fredonnait en sourdine, jadis, en balançant notre berceau.

» La chambre était prête, propre comme un parloir de religieuses, avec le portrait de l'absent pendu au mur, et, sous le cadre noir, un bouquet de fleurs sèches, cueilli après avoir prié dans cette longue plaine de Gravelotte que hérissent tant de croix et où la terre s'ensemença de tant de jeunesse, de tant de courages. Il lui ressemblait comme un miroir qui reflète une image familière Il avait ses lignes hautaines avec en plus quelque chose d'insoucieux, de fêteur qui nargue le péril, qui appelle les radieuses aventures, et sa taille se cambrait dans le dolman à torsades des hussards. Sa bouche souriait comme à des souvenirs d'alcôves saccagées, de victoires où les fanfares éclatent triomphantes sur les collines conquises et rouges de cadavres, où l'étendard déchiqueté par la mitraille pointe au-dessus des escadrons, troue le ciel où flambent les ors du couchant de ses loques noircies de poudre, de l'aigle aux ailes déployées qui semble vivre et guetter des proies ennemies. Les moustaches fines étaient retroussées et ses yeux luisaient. »

. . . .

« Lorsque nous nous sommes mis à table, continue M. Maizeroy, elle m'a dit de cet accent presque extatique qu'ont les femmes pieuses en parlant de leurs adorations, de leur culte :

» — N'est-ce pas qu'il était beau, mon fils, et si brave ? Je vous lirai ses lettres de Metz et celles de son colonel. Il avait votre taille et la couleur de vos yeux... Vous ne m'en voulez pas, dites, de remuer ces choses tristes, cela me fait tant de bien de parler de lui... Je m'imagine que vous l'avez connu, que vous étiez son camarade d'école, son ami. A l'ambulance, quand il a repris connaissance, on a épinglé la croix sur sa pauvre chemise en lambeaux, et si bas qu'on était obligé de se pencher pour l'entendre, il s'est écrié : « Vous direz ça à maman ! » et ses yeux se sont fermés comme s'il eût voulu dormir...

» Elle ne pleure pas. Ses paupières sont taries ainsi que des fontaines qui ont trop longtemps coulé, et comme ayant peur de m'importuner, elle change de sujet, s'efforce de ne pas revenir à son idée fixe, à sa douloureuse nostalgie, remplit mon verre dès qu'il est vide et choisit les meilleurs

morceaux dans les plats. Les vins datent on ne sait de quelle lointaine époque. Il y a si longtemps que les servantes n'avaient pas troublé la paix du cellier, aligné sur la nappe les bouteilles encrassées d'épaisses plaques de poussière, que la veuve dînait toute seule sans presque toucher à ce qu'on lui servait, les yeux morts, fixés dans le vide, le cerveau inerte, qu'elle mangeait avec des mouvements d'hallucinée qui ne sait ce qu'elle fait.

» — Vous y reviendrez, mon enfant, insistait-elle, je vous ai traité comme j'aurais traité mon fils, je vous ai donné les choses qu'il aimait, mais vous ne les aimez peut-être pas, vous ?

» Et brusquement, les sourcils froncés, le regard dur et impérieux, comme secoué par quelque tragique songerie, les mains crispées sur la table, avec des réflexions fiévreuses, elle reprit :

» — N'est-ce pas qu'on travaille, qu'on se prépare, que nous leur referons bientôt la guerre et que nous vengerons ceux qui sont morts ? N'est-ce pas qu'on n'a point oublié les désastres, qu'on a hâte partout de recommencer, d'en finir avec ces gueux ? Oh ! si vous saviez comme je les hais, comme je souhaite de ne pas mourir avant d'avoir vu cette revanche dont on parle tant et qui ne vient pas !

» Ainsi illuminée comme d'une étrange lueur, le profil sévère, le torse érigé en une pose de justicière, elle semblait cette héroïque statue de Strasbourg qui se dresse, hautaine et impérieuse, parmi les trophées funèbres, les couronnes jaunies, les drapeaux flottants, qui apparaît assise comme une gardienne farouche sur un mausolée où dorment des héros tombés pour la cause sainte. Puis, subitement attristée, hochant sa tête blanche et pâle, avec une mélancolie émue qui faisait mal comme certaines musiques trop tristes, Mme Laraillet ajouta :

» — J'oublie que vous avez peut-être encore votre mère ; que dirait-elle si elle m'entendait ?

N'est-ce pas délicieux et d'une finesse d'observation qui donne de l'auteur une opinion d'une toute autre valeur que celle inspirée par des passages de ce genre :

« Et durant tout le jour, durant tout le dîner auquel il avait invité les doyens des paroisses voisines, pendant que les autres s'esclaffaient, allumés par les bons plats de la cuisinière et les vieilles bouteilles du cellier, racontaient des commérages avec des mots salés, clabaudaient contre l'évêque, ses chanoines et son petit coureur de secrétaire, le pauvre vieux revint à la charge, tenta cent arguments pour me décider..... »

M. Maizeroy, cela est évident, en est toujours à la légende de Rabelais.

Hélas, cette ignorance n'est pas rare chez les écrivains de nos jours, elle n'en est pas pour cela plus excusable, un auteur consciencieux devrait au moins chercher à s'éclairer et, par la fréquentation de ces *doyens* qu'il met en scène, M. Maizeroy pourrait voir qu'ils sont tout autres que son imagination complaisante les lui représente.

Le passage que nous venons de citer dit amplement quelles sont en religion les idées de l'auteur. Nous nous abstiendrons de montrer par un extrait de son livre comment la morale y est traitée. Personne n'y aurait à gagner et moins que tout autre M. Maizeroy.

GLENAVERIL. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Sortant du genre anglais ordinaire, ce roman n'en est pas moins intéressant pour cela, bien que l'on puisse lui reprocher un peu d'étrangeté; mais, sans cela serait-il anglais? Tout roule au milieu de péripéties nombreuses sur une substitution d'enfants et finit *naturellement* par s'arranger le mieux du monde, laissant tout le monde content y compris le lecteur qui, curieux comme toujours, sera fort satisfait de cette œuvre nouvelle, originale et par conséquent attrayante pour ceux qui sont en quête de quelque livre sortant de la banalité accoutumée.

Il n'est pas sans intérêt de connaître cette manière d'écrire si dissemblable de celle en usage chez les écrivains français. Il y aurait peut-être quelques bonnes choses à en tirer en laissant de côté les réflexions paradoxales qui y sont semées à pleine main :

« Le jour où mourait lord Glenaveril, lord Glenaveril venait au monde; et le dernier soupir du père murmurant un adieu prématuré, répondait au premier cri du fils. Dans ce sentier invisible qui divise les deux mondes et les réunit en même temps, leurs âmes se croisaient comme des étrangères, quoiqu'elles portassent le même nom; l'un s'en allait quand l'autre arrivait.

» La vie et la mort se touchent ainsi, dans les ténèbres, à la porte qui s'ouvre et se ferme sur les jours des hommes. Le lord avait vécu trente années à peine avant que son héritier commençât sa vie d'orphelin. Ce petit corps, dernier rejeton d'une race qui allait périr sans lui, mesurait à peine une coudée de long quand la cloche tinta, annonçant à la fois la naissance du fils et l'enterrement du père, célébrant la bienvenue et l'adieu.

» Longtemps avant que l'enfant ait quitté les genoux de sa mère, la trame de son existence est filée; le chemin de l'avenir, qu'aucun œil vivant ne peut pénétrer avant de le parcourir, est tracé par la destinée avant que la vie commence; et tout ce que le vivant fait, tout ce qu'il est, provient de ce que la mort a été ou a fait, car la *vie* se perpétue et n'a pas de fin!

» Voici l'histoire de la naissance de Glenaveril :

» C'était par un après-midi d'automne, brillant d'une sombre splendeur dorée ; octobre penchait sur le versant de la colline, languissamment, à demi endormi, son poids brûlant de fruits délaissés. Au long de la route, le cœur tout ensoleillé, un jeune cavalier chevauchait, tenant les rênes d'une main légère, avançant d'un pas rapide, et ignorant que la mort, par hasard, suivait le même chemin que lui.

» La jeunesse, dans sa mutine sécurité, offense parfois, en ne la remarquant pas, la tristesse de cette majesté cachée dont le pouvoir invisible est si jaloux quand il est oublié. L'Autrichien Gessler suspendait son chapeau bien haut sur la perche, à un endroit éminent, et commandait aux Suisses de lever le leur en passant, comme devant le symbole d'une couronne invisible.

» C'était un ordre facile à exécuter, et cependant les vassaux refusèrent tous d'être polis, prenant l'invitation pour une menace. C'est pourquoi les Suisses ont la réputation d'être les gens les plus impolis qui se puissent rencontrer jusqu'à aujourd'hui. Mais la pensée de Gessler était juste : le *motto* de la tyrannie, apprenez cela, jeunes aspirants à la liberté, est *memento !*

» La mort est un tyran !

» Souvenez-vous et saluez, enfants de l'argile. *Ave, te salutamus, Thanatos !* Ce cavalier ne remarqua pas la Mort sur son chemin et passa sans la saluer. La déesse impitoyable fut offensée de se voir traitée aussi légèrement par sa proie naturelle, et se mit à secouer les rênes de la monture avec une colère pleine de rancune. Le coursier aperçut le spectre, et, bondissant de côté, il roula dans l'abîme et elle fut satisfaite !

» Ceci se passait dans un endroit écarté de la Forêt-Noire, pas trop loin du lieu où la Fortune avait établi son siège favori, et où, autour de sa route capricieuse, ses dévôts allaient à Baden-Baden, maintenant désertée de ces foules si gaies, de ces oracles dorés et des râteaux de M. Benazet.

» Là gémissait une veuve, qu'un époux, enterré depuis peu, simple recteur de village, avait laissée avec un double devoir à remplir, tout d'amour et de tristesse. Dans le cœur de cette mère, le chagrin, comme une tombe couverte de fleurs, souriait à l'enfant à naître.

» Trois enfants, que la femme du recteur avait mis au monde avant la mort de son mari, étaient morts dans leur enfance, de sorte que quatre ombres semblaient planer sur le berceau vide. Ces morts mettaient dans l'âme de la veuve un deuil trop grand pour sa santé délicate.

» Mais là aussi était arrivé du Midi ensoleillé lord Glenaveril, récemment

marié à la blonde comtesse; la délicatesse de ce corps semblable à une fleur avait besoin de l'air pur des montagnes, pour y puiser la force de supporter ces mystérieuses agitations qui préludent à la maternité bénie. Et lord Glenaveril était heureux d'être le locataire de la veuve, jusqu'à ce que sa femme eût retrouvé la santé pour reprendre le chemin de leur pays.

» Les femmes retiennent mieux que les hommes l'influence originelle des instincts de la nature humaine, n'étant pas maintenues par les barrières qui divisent et les différences de rangs qui vexent.

» A Éléonore Glenaveril, tout l'orgueil, la joie, la gloire de la vie. A sa sœur en l'humanité, à son côté, l'isolement, les soucis, les souffrances et le même fardeau, qui rend égales toutes les femmes, et dont le sexe féminin a le privilège: la maternité. Elle désirait vivement du fond du cœur secourir cette pauvre femme; leurs lots dans la vie étaient si différents, et cependant leur cas était le même!

» Aussi, quand, dans un faible corps, ces puissances rivales, la vie et la mort, luttèrent l'une contre l'autre, ce fut la douce figure d'Éléonore qui se pencha au-dessus du berceau de l'enfant de la veuve, et sa voix harmonieuse qui murmura des paroles d'espoir et de courage au chevet de la mère.

» L'homme n'est pas le frère de l'homme au même point que la femme est la sœur de la femme; sa vocation à elle commence où finit son secours à lui... à la consolation!

« Ma sœur, embrasse ton fils », murmura la noble femme en plaçant l'enfant sur le sein de la mère mourante, qui essaya de sourire en regardant son petit orphelin.

» Puis, avec reconnaissance, elle pressa la main d'Éléonore et murmura faiblement dans un soupir :

» Pauvre bébé, tu seras un hôte bien importun dans la maison de ton père mort, quand je serai partie! Je sens que la vie m'échappe!... Que la volonté de Dieu soit faite!

» — Cet enfant est à moi pour une part, dit Éléonore, car je l'ai aidé à venir au monde; mais toi, il faut que tu vives pour m'aider aussi quand mon heure va venir. »

» Mais pendant que l'affectueuse jeune femme prodiguait ainsi l'amour dont son cœur était plein, la fatalité tombait sur son amour à elle!... D'un pas pesant et mesuré, des hommes rapportaient le corps inanimé de son mari! Le médecin en renom qu'avait envoyé chercher lady Glenaveril pour secourir la pauvre hôtesse, trouva, quand il arriva, l'enfant venu au monde, la mère morte, le corps de lord Glenaveril gisant dans le vestibule,

et la jeune femme de ce dernier presque sans connaissance, se tordant dans les douleurs, qui se mélangeaient pour la torturer, du désespoir et d'une maturité prématurée.

» Le savoir du docteur ne fut pas inutile, car la mort gorgée laissait déborder son pouvoir.

» Ce fut avec répugnance que la nourrice qu'il avait amenée accepta de mettre l'enfant de la morte à son sein ; mais elle fut prise de superstition quand l'héritier de lord Glenaveril, second convive inattendu, réclama par un cri affamé cette hospitalité peu empressée. Heureusement saint Vincent de Paul, ce céleste patron des orphelins, entendit son *cri* et y fit répondre dans le vestibule par un bruit de voix. Avant qu'elle pût prononcer une parole, le docteur jeta dans les bras de la paysanne bornée le second fardeau en disant :

» Restez-là ! » Et il se précipita dans l'escalier.

» Une curieuse personne apparut aux yeux surpris du docteur. C'était une femme grande et mince, sur la figure de qui le temps avait écrit en rides : *Vieille fille*. Le menton accentué, les joues creuses, les mâchoires fortes, le nez mince et les yeux éraillés formaient un ensemble s'alliant à merveille avec l'encadrement que lui formait la vaste passe d'un chapeau qui était une relique d'années rayées du calendrier depuis longtemps.

» Eh ! monsieur, qui êtes-vous ? et que sont ces singes impertinents ? A quelle autorité, à quels décrets, à quels ordres obéissent-ils pour me refuser, à moi, Marthe Müller, monsieur, l'entrée de la maison de la veuve de mon frère ?

» — Hélas ! ma bonne dame, excusez, je vous prie, cette triste réception à laquelle vous n'étiez pas préparée.....

» — Pas préparée, monsieur ? et à quoi ?

» — Ne saviez-vous pas que Mme Müller..... ?

» — La veuve de mon frère ? eh bien ?

» — Avait loué la maison à un jeune lord anglais.....

» — Non, j'ignorais !

» — Qui vient d'être victime d'un grave accident !

» — Mais, Monsieur.....

» — Et sa femme, la comtesse, gît elle-même, en lutte avec sa propre vie.....

» — Mais.....

» — Écoutez-moi encore, je suis le médecin de la comtesse.....

» — C'est possible ! mais que m'importe tout cela, monsieur le docteur ? Indiquez-moi où se trouve la chambre de ma belle-sœur ? »

» Le docteur l'arrêta en la saisissant par le bras.

» — Hélas? répéta-t-il, cette maison, vous disais-je, est vouée au deuil, Mme Müller a dû ce matin prendre le lit.....

» — Ah! l'enfant est venu au monde?

» — Un garçon.....

» — Alors, elle dort peut-être?

» — Elle dort!... Ayez du courage!

» — Morte! s'écria la femme. Ah! je comprends maintenant!. . Pardonnez-moi, « monsieur; merci; j'ai été bien lente à comprendre! Morte! Pauvre Marie! »

» Et elle s'assit sur les marches de l'escalier, la tête dans les mains.

» Le docteur se détourna un peu, et ils restèrent silencieux tous les deux. Puis elle se releva et murmura en observant le docteur avec inquiétude :

» — Et l'enfant?... son fils, mon neveu?

» — L'enfant vit... et il vivra, j'espère. »

» Elle éleva ses mains jointes et dit doucement :

» — Dieu soit loué!... Laissez-moi voir mon neveu. Où est-il?

» — Chère dame, attendez un peu, votre neveu est.....

» — Ne me donnez pas ainsi de la dame, docteur; grâce au ciel, je ne suis pas mariée!

» — Donc, mademoiselle...?

» — Müller, monsieur; Marthe Müller pour vous servir, de cœur et d'esprit et, Dieu merci, célibataire, résidant à Stuttgard, âgée de 47 ans, monsieur le docteur... et par conséquent capable de prendre soin d'elle-même et de son neveu. Maintenant conduisez-moi.

» — Attendez, le petit héritier de lord Glenaveril et le fils de Marie Müller, faits frères de lait par la destinée, sont tous les deux avec leur nourrice, car je n'en avais amené qu'une, ne pouvant prévoir...!

» — Gardez-la, interrompit la vieille demoiselle; la nourrice retenue pour mon neveu vient d'arriver de Stuttgard avec moi, et elle attend sous le porche.

» — Vraiment! s'écria le docteur; elle et vous, vous êtes envoyées par la Povidence; précisément, je suis très mécontent de la nourrice que j'ai amenée: elle se refusait à nourrir les deux pauvres orphelins que ces catastrophes inattendues lui assignaient; grâce à vous, mademoiselle.....

» — Non, monsieur, non, entendons-nous! La nourrice, pas plus que mon neveu et moi, ne pouvons rester ici; d'ailleurs, une nourrice n'est pas une table d'hôte... Inutile d'insister, je la garde pour mon bébé.

» — Mademoiselle, répondit le docteur en soupirant, ce que vous faites là n'est pas d'un bon cœur !

» — C'est possible, monsieur, mais l'enfant de mon frère n'a que moi au monde pour prendre soin de lui... Hé ! Margotton, viens ici !

« A cet appel entra une paysanne badoise au teint aussi coloré qu'une rose trémière.

» — Ce monsieur va te montrer le chemin. D'abord retire tes souliers, pour ne pas déranger la pauvre dame malade ; va doucement. La femme là haut te donnera le nourrisson qui te revient ; tous les deux sont des garçons... va chercher le bébé, ne fait pas de bruit surtout.

» Pendant que la première nourrice remettait à la seconde la moitié de la charge qu'elle avait sur les bras, le docteur, ayant entendu soupirer dans la pièce à côté, y entra doucement et, soulevant le rideau du lit, regarda avec émotion. La comtesse ouvrit ses grands yeux d'un bleu profond et sourit vaguement. Mais la mémoire lui revenant, elle jeta un cri perçant, et des larmes amères couvrant son jeune visage vinrent la soulager.

» — Pleurez ! ah pleurez, madame ! Ces larmes sauveront votre vie ! elles sont un don du ciel, dit le docteur.

» — Est-ce donc vrai ? gémit l'infortunée ; ce n'est pas un cauchemar ? Oh Dieu, que ne suis-je morte !

» — Mon enfant, tous les sentiers de la vie humaine sont semés de douleurs et de chagrins ; cependant tous sont parcourus, parce qu'ils conduisent tous à un but quelconque. Ici' c'est l'ambition, là c'est la vanité ou l'orgueil qui arrivent à leur but par une voie douloureuse ; la douleur elle même n'est point sans but. Fiez-vous en votre propre souffrance, car elle est la divine investiture de l'amour ; un don précieux vous a été légué de la tombe par celui à qui vous deviez les plus douces joies de votre vie.

» Ayant dit, le docteur sortit précipitamment, mais revint aussitôt, tenant dans ses mains un petit rouleau de flanelle et de batiste.

» Regardez votre fils, murmura-t-il, et ne doutez plus de votre vie. »

Au milieu de ces péripéties la substitution s'opère et l'erreur qu'elle amène dure assez longtemps pour que la tante Müller prodigue tous ses soins à Glenaveril pendant que la comtesse élève de son côté avec amour le fils du recteur. L'auteur se tire fort habilement de cette situation embrouillée et trouve moyen de faire quelque chose de nouveau avec une donnée exploitée cependant déjà dans bien des romans.

R. L. N.

Pour excuser la vogue des romans plus ou moins naturalistes que nous trouvons aujourd'hui à peu près sur toutes les tables, il est de mode d'affecter une commisération dédaigneuse à l'égard des écrivains catholiques.

— Les bons livres sont si ennuyeux, si mal écrits!

— Quant à moi, disait une dame du plus grand monde et du plus catholique, je ne lis jamais de *bons livres*, ils sont insipides; je ne sais comment cela peut se faire; les bons livres m'endorment irrésistiblement.

— Hélas! la chose est parfaitement vraie; mais à qui la faute? Cette affirmation prouve-t-elle seulement contre les écrivains catholiques, ou est-elle la triste démonstration que nous devenons trop enfants du siècle pour apprécier et goûter les œuvres saines auxquelles manque seulement l'excitant des passions les plus mauvaises.

Les bons livres ne sont pas si soporifiques que l'on voudrait bien le faire croire, et ils renferment des œuvres d'un intérêt aussi poignant que la page la mieux *vécue* et la mieux écrite de l'école moderne. Quiconque sent un cœur battre dans sa poitrine ne sera pas tenté de dormir en lisant le passage suivant :

LA PRIÈRE

J'aperçus une vieille femme qui s'épuisait à pousser devant elle une petite charrette.

Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse.

Une neige épaisse rayait le gros châle de laine dans lequel elle était enveloppée, et chargeait les plis du madras qui la coiffait.

Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, à bout de forces, puis redoublait de courage.

Je fus pris de pitié.

Le souvenir de ma mère me traversa l'esprit, et, rejoignant la marchande qui venait de s'arrêter :

— Hé ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

— C'est la vérité, mon fils, répondit-elle, en essuyant son front où la sueur se mêlait au givre.

Les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids.

Mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait.

Il n'abandonne pas les pauvres gens.

Je lui demandai où elle allait ainsi.

Elle me montra la *barrière*, et voulut se remettre en marche.

Je posai alors la main sur l'un des brancards.

— Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin ; il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.

La vieille femme ne fit aucune résistance.

Elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés.

J'appris alors qu'elle venait d'acheter, aux halles, une provision qu'elle devait revendre.

Depuis trente années elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

— Mais quand je les ai eus grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme.

Deux sont morts à l'armée, et le dernier est prisonnier sur les pontons.

— De sorte, m'écriai-je, que vous voilà toute seule, sans autre ressource que votre courage.

— Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle, *le comptez-vous pour rien?*

Allez ! on a beau être vieille et misérable, l'idée que le roi de tout vous regarde, vous juge, et vous tient compte de tout, ça vous soutient.

Quand j'ai trop de fatigue, et que mes pieds n'en veulent plus, eh bien, je me mets à genoux, je lui dis ce qui me chagrine, et quand je me relève, j'ai le cœur plus léger.

Vous êtes encore trop jeune pour sentir ça.

Mais un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend aux petits enfants à dire : *Notre père qui êtes aux cieux.*

Je ne répondis pas.

Je sentis que la lumière était venue.

En écoutant parler la vieille femme, mon cœur battait.

Je la regardais boitant, la tète branlante, déjà courbée, comme pour ramasser son drap mortuaire, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi.

C'était donc vrai que l'homme a besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour se tenir solidement sur cet échafaudage qui compose la vie, il faut une corde nouée dans le ciel.

Quand je quittai la marchande, elle me remercia.

Mais à vrai dire, c'était moi qui lui devais de la reconnaissance.

En effet, elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit.

J'arrivai au logis, tout occupé de ma rencontre.

Ce soir-là ma femme était bien triste.

On soupa sans rien dire.

L'enfant s'endormit.

Puis on resta près du feu, qui s'éteignait.

L'heure du coucher venue, je pris la main de la chère femme et l'attirant contre l'épaule :

— Voilà, lui dis-je, trop longtemps que nous portons notre chagrin tout seuls.

Demandons à Dieu d'en prendre sa part.

Et je me mis à genoux.

Ma femme en fit autant sans rien dire.

Je commençai alors à répéter toutes les prières que j'avais apprises dans mon enfance, et qui étaient restées depuis, comme un dépôt, dans un coin de mon cœur.

A mesure que les mots me revenaient à la mémoire, il me semblait leur trouver un sens que je n'avais jamais saisi.

C'était une langue que je comprenais pour la première fois.

Je ne puis dire si quelque chose de pareil se passait chez ma femme.

Mais je l'entendis bientôt qui pleurait tous bas.

Quand je me relevai, elle m'embrassa en sanglotant :

— Tu as eu une idée qui nous sauve, me dit-elle.

Maintenant que tu m'as fait repenser à Dieu, je sens que je pourrai retrouver du courage.

Et de fait, depuis ce jour, tout alla mieux au logis.

Nos cœurs étaient détendus.

La prière du soir nous était une espèce de repos et d'attendrissement.

Pauvre vieille femme !

Tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait guère du bien qu'elle allait me faire.

Depuis, je ne l'ai jamais revue.

Mais, plus d'une fois, je l'ai bénie. E. S.

Il en est peut-être qui, à ces lignes si simples, préféreront une page de M. Zola. Je les plains profondément.

H. Lejeune.

SAC AU DOS A TRAVERS L'ESPAGNE, par Hector France
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

L'Espagne est un pays aujourd'hui trop connu pour prêter un charme nouveau aux descriptions ; on a. sur ses merveilles naturelles, dit et même un peu raconté tout ce qu'il est possible de dire et de raconter; aussi, l'ouvrage d'Hector France ne contient-il guère de descriptions, mais des

observations d'un charme tout original, des études de mœurs, par malheur le plus souvent un peu risquées. Ce ne peut donc être un livre à donner à tous, mais il contient certains passages fort intéressants, qui montrent que l'auteur a voulu voir, en véritable touriste. et non pas en colis humain transporté par les compagnies de chemins de fer, le pays qu'il a visité.

Une page de ce volume : *Histoire de Brigands*, mérite d'être citée, bien qu'elle rappelle un peu trop, selon nous, une autre aventure qui a été fort souvent narrée, — mais passons, — aussi bien tout le monde ne connaît-il pas l'histoire et aura-t-elle pour certains le charme d'une nouveauté, et puis il faut tenir compte à l'auteur de sa franchise puisqu'il nous dévoile lui-même l'existence de l'*original* de son aventure.

« Je n'engage pas les gens dégoûtés à s'arrêter à la venta du col de Piqueras. Il n'y passe d'ailleurs pas deux voyageurs par an. Aussi, hôte, hôtesse et jusqu'aux petites filles semblaient nous examiner d'un air goulu ; nous étions une de ces proies rares que le bon Dieu envoie de ci, de là, aux honnêtes hôteliers, et d'autant mieux qu'en fouillant ses poches mon compagnon de route avait commis l'imprudence d'en tirer deux ou trois pièces d'or.

» Après la panade au lait suffisamment piquetée de belles mouches, pain et oignon vinrent à discrétion. Cependant le sommeil nous gagne et nous nous demandons avec une certaine inquiétude dans quel coin d'étable on va dresser nos litières ; calomnie gratuite, on nous a préparé des lits. Par un escalier de bois auquel manque la moitié des marches et dont le reste crève sous le pied, l'aînée des petites filles nous guide à l'étage supérieur, munie d'une lampe, et nous conduit à nos chambres.

» Nos chambres ! C'est la première fois depuis notre entrée en Espagne ; nous avons chacun la nôtre et toutes deux éloignées l'une de l'autre, séparées par un long corridor. Voilà qui n'est pas de nature à nous inspirer confiance, d'autant qu'en montant l'escalier nous avons entendu des chuchotements suspects. Nous avons nos révolvers, heureusement, décrochés bien ostensiblement, malgré l'observation de l'*amo* que nous pouvions aussi bien les laisser à leur clou.

» La première chambre où s'arrête mon compagnon est une sorte de cellule qui n'a d'ouverture que la porte. Je m'empresse de la lui laisser, aimant les pièces où l'on peut respirer à l'aise. Je suis servi à souhait. J'entre dans une sorte de halle ouverte à tous vents et qui couvre une partie de l'étage inférieur.

» La petite fille qui me précède avec la lampe me prévient de faire attention où je pose le pied. Recommandation tardive, j'avais déjà failli dispa-

raître deux ou trois fois dans des dessous inconnus. Le plancher, ou du moins ce qui jadis a été le plancher, n'existe plus qu'à l'état de carcasse et, d'entre les crevasses, montent d'asphyxiantes buées. Des grognements et des bêlements partant d'en bas expliquent le phénomène.

» Au rebours du recoin précédent orné d'une porte, mais privé de fenêtres, il y a ici quatre fenêtres et pas de porte, et les fenêtres ouvertes sur la montagne sont barrelées comme celles d'une prison.

» Après des tours d'équilibriste sur des planches pourries, posées comme des ponts sur des abîmes béants, j'atteins une sorte d'alcôve, où un lit est dressé au-dessous d'une image du grand saint Joseph qui, la main ouverte, vous invite à y dormir sous sa bonne et digne garde.

» Comme le plancher, le lit vermoulu fait bascule. Il est, d'ailleurs, aussi sommaire que le dîner. Deux sacs de paille; le plus petit posé en travers, forme le traversin. Le tout recouvert d'un carré de laine et d'un drap dont la flamme insuffisante de la lampe ne me permet pas de vérifier la blancheur.

. . . .

» Une heure environ se passa.

» Sur ce squelette de plancher, il était dangereux de s'aventurer sans lumière. J'avais bien un bout de bougie dans mon sac, mais ma boîte d'allumettes était restée entre les mains de mon hôte qui me l'avait demandée pour allumer une cigarette.

» Je me décidai d'aller en emprunter à mon compagnon. M'assurant du terrain avec le pied avant de l'y poser, comme font les bons chevaux dans les mauvais chemins, je me guidai sans trop d'encombre jusqu'à son réduit.

» Il ronflait déjà comme un juste, et tandis que je tâtonnais, cherchant ses allumettes, en évitant de troubler son somme, j'aperçus, par une large ouverture, un filet de lumière, en bas, et l'ombre projetée sur le mur d'un homme qui chargeait silencieusement son fusil. Puis l'ombre se double, se triple, se quadruple; le rayon lumineux se déplaça, les marches de l'escalier craquèrent et je distinguai l'horrible vieille, une lanterne à la main, précédant une troupe de brigands armés.

» Les deux hommes, le fils, la mère. La bande au complet.

» Je me remémorais en vain, pour me rassurer, l'aventure des faux brigands que raconte si plaisamment Courier, lorsqu'il voyageait en Calabre. La mienne s'offrait toute semblable. Rien n'y manquait : la nuit, l'endroit isolé, le désert environnant, l'aspect farouche de nos hôtes, leurs armes, la vieille scélérate, jusqu'aux deux énormes chiens qui, sans doute

attachés en bas, près de la porte, coupaient toute retraite; jusqu'à mon compagnon qui, rompu de fatigue, dormait comme un sourd.

» Ils n'étaient pas une quinzaine, il est vrai, comme les charbonniers de Paul-Louis, et je n'avais pas entendu le mari dire à sa femme : « Faut-il les tuer tous deux? » ; mais je voyais distinctement celui-ci lever et baisser le bras pour ordonner de marcher doucement, geste qu'il appuyait du mot « *chuto! chuto!* » prononcé à voix basse par deux fois.

» Que diable venaient faire ces gens? Évidemment ils ne venaient pas avec l'intention de nous inviter à une noce. Je pensais bien au jambon de l'histoire de l'illustre pamphlétaire tourangeau, mais il n'y avait pas de jambon appendu dans ses soupentes, et d'ailleurs ce n'est nulle part la coutume de les décrocher à coups de fusil.

» Il va sans dire que réflexions et réminiscences eurent la durée d'un éclair, car les brigands montaient toujours, avec le moins de bruit possible mais leurs pieds, quoique chaussés d'espadrilles, font craquer quand même les marches pourries.

» Je songe que mon révolver est resté là-bas, sous mon traversin. Il faut y arriver sans encombre. Je secoue brusquement mon compagnon, qui répond par un gémissement et fait un demi-tour sur l'autre oreille. Au risque de me rompre le cou ou les jambes, ou de passer au travers du plancher, trébuchant, basculant et me heurtant, j'atteins ma couche.

» La bande est sur mes talons : elle a dû entendre le bruit de ma course, et n'ayant pas à s'inquiéter de mon compagnon qui ronfle, arrive à ma chambre presque en même temps que moi.

» A la faible lueur de la lanterne que porte la vieille gueuse, je vois les faces patibulaires. Je ne me suis pas trompé. Ils sont bien trois armés de fusils. Notre hôte, en éclaireur, se dirige vers l'alcôve.

» — *Chuto! chuto!* dit la sorcière, ne le réveillez pas.

» — *Pugnatera!* réplique le second brigand, il va bien se réveiller tout à l'heure! »

» Et tous d'ouvrir la bouche en un rire silencieux et diabolique.

» Mon affaire est faite! pensais-je. Aussi quelle diable d'idée de passer dans ces gorges et de nous arrêter dans cet antre. Et cet animal qui ronfle là-bas!

» — Gare au révolver! murmura la vieille. La *nina* a vu l'homme le placer sous son traversin. Attention!

» Ah! la petite gueuse, me dis-je, c'est donc cela qu'elle guettait!

» J'ai la main posée dessus, le doigt sur la détente et au même moment, avec quelque étonnement, on me voit debout, appuyé contre mon lit.

» — *Que quiere usted?* m'écriai-je d'une voix terrible.

» — *Chuto! chuto!* réplique le premier brigand avec un grand geste. Pas de bruit.

» Je répète ma question.

» — Rien. dit l'homme, nous ne voulons rien à vous. Je voulais seulement voir si vous dormiez.

» Ils se répandent dans la vaste pièce, occupant trois fenêtres chacun avec son fusil, comme gens assiégés s'apprêtant à repousser une attaque.

» Qu'est ce qu'il y a donc? demandai-je à la vieille qui entrait dans l'alcôve avec sa lanterne pour la placer flamme au mur, de façon que la lumière ne pût être aperçue du dehors.

» — Ah! les brigands, répondit-elle, j'espère qu'on va en tuer deux ou trois.

» — Qui donc? On attaque la *venta?*

» — Elle me prit la main, me guida jusqu'à la fenêtre restée vide.

» — Vous allez les voir. Ils sont là, tenez, tenez .. comptez... un, deux, trois, quatre. Je ne parle pas des capons embusqués, là-bas, dans les broussailles, et qui attendent le signal des camarades pour se mettre en train. Ole! ole!

» Dans la belle nuit claire, je vis se glisser quatre formes allongées, semblables à des silhouettes de gros épagneuls. Et presque au même instant, trois détonations retentirent, suivies de terribles hurlements auxquels répondirent les aboiements furieux des chiens enfermés dans l'étable.

» — Bien! s'exclama la vieille. Deux!

» Deux loups en effet se débattaient, pattes en l'air, dans la poussière du chemin, tandis que mon compagnon, réveillé en sursaut par l'effroyable bruit, accourait en chemise, œil effaré et révolver au poing.

» — *Vaya! vaya! asegure se!* dit en riant notre hôte. Là! là tranquillisez-vous!

» Puis se tournant vers moi: « Ça les dégoûtera pour quelques jours. »

» Le lendemain, remis des émotions de la nuit, nous partons en même temps que les troupeaux, après un déjeuner de *panetela* restant du souper.

» Nos hôtes qui, à la lumière fumeuse, nous ont paru avoir des mines de fieffés coquins, semblent au contraire de fort honnêtes gens. Si la matrone, avec son œil crevé, n'est pas un échantillon séduisant du beau sexe des Castilles, elle a l'air moins revêche et moins sordide que la veille, et la vue de quelques *pecetas* glissées dans sa main adoucit la dureté de son unique prunelle.

» Quant au maître de céans, il nous raconte que les loups lui ont encore

dévoré un mouton le soir précédent, au moment où le troupeau rentrait, et étranglé deux chiens depuis le commencement de l'été.

» Son acolyte, l'homme au fusil, qui n'est autre qu'un honnête cantonnier du voisinage, est venu à la rescousse dans sa haine des loups. Chaque année, il est obligé de quitter sa maison dès que tombent les neiges, pour se réfugier à Pajarès, et elles commencent en septembre pour ne cesser qu'en avril ou mai ; et chaque année il trouve sa porte enfoncée et sa maison envahie Les loups entrent parfois par bandes dans le village de Pajarès, et poussent l'audace, comme on l'a vu, jusqu'à rôder près des étables, même dans les nuits d'été. « Que voulez-vous, dit philosophiquement notre hôte : *Lo que ha de ser no puede faltar* », variante du vieux proverbe fataliste arabe : « Ce qui est écrit est écrit. »

Avouons que si l'aventure n'est pas vraie, elle pourrait l'être, et cela suffit bien pour nous faire remercier l'auteur de s'être employé à nous présenter de son mieux cette petite histoire. Le lecteur est intéressé, cela suffit amplement ; et, ma foi, les loups de M. France valent bien le célèbre jambon.

Ne peut-on pas aussi répéter à la justification de M. Hector France ce qui a été dit avec tant de bon sens par un des plus spirituels et aussi un des plus grands de nos poètes :

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Plus anciennement, le bon sens proclamait que :

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Eh ! mon Dieu ! cela a toujours été et sera toujours parfaitement vrai, même ou plutôt surtout sous le soleil de la littérature. J. DE N.

MABILLON ET LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 1664-1707, par le prince EMMANUEL DE BROGLIE. Deux volumes in-8°. Tome I, XI-425 pages ; tome II, 390 pages. Prix : 15 francs

Voilà un titre d'apparence sévère et qui pourra peut-être effrayer bien des lecteurs.

Que l'on se rassure. « Ce n'est, dit l'auteur dans son avant-propos, à aucun degré un travail d'érudit... C'est à faire une promenade toute de curiosité littéraire et morale dans une partie un peu effacée d'un temps connu surtout par ses côtés les plus éclatants, que nous convions celui qui se sent l'envie de tenter avec nous l'aventure. »

Tout le monde, en effet, connaît le dix-septième siècle, la dernière moitié du moins qui est plus spécialement le *grand siècle*, où l'on voit rayonner autour du *grand roi* les *grands maîtres* en tous genres.

On sait aussi toute l'influence exercée sur les lettres et les écrivains par le fameux *Hôtel de Rambouillet*, les *ruelles* non moins fameuses dont Molière avec sa verve mordante nous satirise quelques scènes, et par les *Solitaires de Port-Royal*.

Mais ce qui nous est trop peu connu, c'est cette société savante, érudite, laborieuse autant qu'originale et spirituelle, dont la vie si différente de celle des *lettrés*, se passait au milieu de patientes recherches, d'études silencieuses, d'écrits sérieux, où brille, à côté de l'érudition la plus profonde, la vérité historique et le plus entier dévouement à la cause de la religion et à la gloire de la France.

C'est cette société que veut nous faire connaître M. de Broglie; et pour nous conduire au milieu de tous les doctes personnages qui la composent, l'auteur a choisi la plus remarquable, la plus intéressante comme aussi la plus sympathique figure de cette étonnante société, le bénédictin dom Jean Mabillon.

A la suite de ce guide dont la science prodigieuse n'est dépassée que par l'humilité, viennent se grouper dom Luc d'Achery, dom Lamy, dom Thierry Rainart; les Baluze, les Du Cange, les Nicaise, Nicole, etc.; tous gens d'une vaste érudition qui nous écrase, tous ayant chacun son originalité, son caractère à lui : bonhomme, finaud, caustique parfois, querelleur souvent, mais chez qui l'amour de la science faisait taire les susceptibilités et les ramenait sans cesse aux doctes réunions de Saint-Germain-des-Prés.

Autour de ce que nous appellerions volontiers ce *monde à part* de chercheurs, de penseurs, de critiques dont les travaux enrichissaient les bibliothèques du roi, de Colbert, du cardinal de Bouillon, de le Tellier, archevêque de Rheims, de l'abbaye elle-même, nous voyons tout un cercle d'amis où se rencontrent les plus grands noms de l'époque et dont l'appui est assuré à ces patients travailleurs : l'évêque de Meaux, Fénelon, la maison de Guise, de le Tellier, de Lamoignon; les ducs d'Aumont, de Chevreuse, les ducs de Bourgogne, de Berry, le dauphin, le roi qui appelait Mabillon : « un de ses plus fidèles sujets et un des plus savants religieux de son royaume ».

Ce n'est pas seulement avec les hôtes habituels de l'abbaye que nous faisons connaissance, avec ses amis et protecteurs de la ville et de la cour; mais tout ce qu'il y a en France de lettrés, de savants, d'hellénistes, d'hébraïsants, tient à honneur d'être en relation avec la célèbre abbaye et

en particulier avec Mabillon dont le remarquable ouvrage *de Re Diplomatica* avait jeté une si vive lumière et ouvert une voie sûre à l'érudition. Nul plus que lui n'est consulté sur la valeur d'un manuscrit, d'un parchemin, d'un titre; nul ne reconnaît mieux l'authenticité et la véracité d'une pièce antique, et ne sait tirer un meilleur parti d'un chartrin.

Aussi la gloire du modeste religieux ne s'arrête pas aux frontières de la France, elle s'étend bien au delà. Du fond de l'Allemagne Leibnitz le félicite de ses ouvrages et s'honore de correspondre avec lui Magliabecchi, le célèbre et original bibliothécaire des Médicis, à Florence, se fait gloire d'être son ami. D'Anvers, Papebrock a une correspondance réglée avec le docte bénedictin de Saint-Germain-des-Prés. Les savants anglais lui écrivent, le consultent. Les cardinaux, les papes qui se succèdent sur le Saint-Siège l'applaudissent et encouragent ses travaux. Et lui, se souvenant toujours qu'il est le fils d'un pauvre paysan champenois et un simple religieux, ne cherche que le silence de sa cellule, le calme de sa chère abbaye où sa vie s'écoulait entre la prière et l'étude. Et s'il lui en faut sortir par ordre de ses supérieurs et du roi, dans l'intérêt de la science et pour la gloire de Dieu, nous le retrouvons en Allemagne, en Suisse, en Italie, dans les monastères de France, chercheur infatigable, intrépide travailleur, humble religieux et savant modeste, au milieu des témoignages d'estime et des honneurs qu'on lui prodigue. Quel contraste, quand on veut réfléchir et compa er, entre ces hommes d'autrefois, revêtus de la robe du moine ou du manteau noir des gens de lettres dont la vie était aussi simple que pieuse, mais active et féconde, et trop de savants de nos jours qui croient faire avancer la science en secouant le joug de la foi, en bouleversant l'ordre social, trop oublieux que l'un des plus fermes appuis des sérieuses et profondes études ce sont les fortes convictions religieuses.

Ici nous sommes en pleine société de savants : c'est donc surtout l'érudit que nous dépeint M. de Broglie. Il semble même que le moine soit un peu effacé; mais Mabillon est tellement le fils de saint Benoit qui à travers la gloire du savant s'échappe sans cesse l'éclat des vertus qui brillent avant tout dans le bénédictin. En effet, ce qui frappe surtout et ce que l'auteur a fait nettement ressortir, c'est la suave charité chrétienne et l'étonnante humilité de Mabillon.

Comme il sait se retirer dans l'humilité, alors que de toutes parts les félicitations, les louanges lui arrivent et des bouches les plus autorisées et les plus augustes ! — « Il est plus à propos, dit-il, que Dieu permette qu'il nous arrive de petites humiliations pour contrebalancer les louanges que

les hommes nous prodiguent. » — Quelle douceur au milieu des polémiques où il se trouve engagé bien malgré lui, et dont il sort victorieux ! Où trouver plus de tact, de générosité dans les réponses aux attaques violentes dirigées contre ses ouvrages et contre l'Ordre de Saint-Benoît dont il est devenu, presque à son insu, l'une des gloires les plus pures ?

« — Que ne pouvez-vous donc voir mon cœur, mon révérend père (l'abbé de Rancé) pour y connaître les dispositions où je suis, et pour votre personne et pour votre maison, etc., etc. »

Ajoutez un amour passionné pour la vérité, une énergie invincible de caractère, une piété forte et douce à la fois, et vous aurez le docte bénédictin dont la plume, sans parler d'une correspondance européenne, a écrit tant d'ouvrages que l'esprit reste confondu.

Quelles vies que celles de ces hommes ! et combien curieuse à étudier cette société du dix-septième siècle qui savait comprendre les œuvres savantes, s'intéresser à des luttes de pure érudition, y prendre part et applaudir aux découvertes faites sous la poussière des antiques parchemins !

Ce côté du grand siècle resté trop dans l'ombre, M. de Broglie nous en fait voir quelque chose.

C'est, si je l'ose dire, comme un monde nouveau dont la soudaine apparition nous remplit d'étonnement et fait naître en nous je ne sais quel sentiment de curiosité de découvrir les secrets qui s'y cachent à nos yeux.

« — Cette tâche, dit l'auteur, qui devrait tenter l'érudition moderne, sera certes fort laborieuse... Mais le résultat à atteindre mérite à plus d'un titre de le faire entreprendre, et ce sera rendre un vrai service à la science que de faire sortir de l'ombre des collections où elles dorment inconnues ces précieuses épaves d'un passé qui n'aura pas à souffrir de leur apparition dans la pleine lumière de l'histoire. »

Après la lecture de ce livre, on se prend à désirer que l'auteur n'arrête point là ses longues et patientes recherches, mais que dans cette mine inépuisable des correspondances bénédictines, il cherche encore, et qu'il continue à travailler à cette résurrection de toute une société disparue.

C. A. P.

LES ANGES ET LE SACRÉ-CŒUR, trente jours de dévotion, par le R. P. Xavier Deidier, missionnaire du Sacré-Cœur. Un volume in-18 de 189 pages. Prix : 60 centimes.

La dévotion au Sacré-Cœur est le moyen de salut, révélé par le Seigneur lui-même, pour notre époque où la foi est si profondément ébranlée et la

charité si refroidie. On doit donc accueillir avec reconnaissance et encourager les efforts tentés pour entretenir et développer le culte du Sacré-Cœur. Le nouvel opuscule que nous venons de parcourir présente cette dévotion sous un aspect nouveau; il porte les fidèles à honorer tout ensemble le Sacré-Cœur et les saints anges dans leurs rapports avec lui. Le travail du pieux auteur est nourri de la saine doctrine des plus éminents théologiens, et des révélations faites aux âmes favorisées de grâces et de lumières extraordinaires. Dans ses considérations personnelles l'auteur se montre excessivement ingénieux; la science et la piété n'ont rien ôté à la vivacité de l'imagination. L'exactitude de la doctrine est garantie par l'approbation de l'Ordinaire. C'est donc un livre à recommander.

L'élégance et le bon goût de l'exécution typographique ajoutent à la lecture un nouvel attrait.

CONARI.

LA FRANCE JUIVE, par ED. DRUMONT, édition populaire. Un volume in-12 de LIV-554 pages. Prix : 3 fr. 50

Voici une édition nouvelle de ce livre dont nous avons rendu compte déjà lors de son apparition, et qui, cette fois, a été publié en un seul volume, de façon à en permettre la diffusion plus grande. Le texte lui-même ne présente aucun changement et nous n'en parlerons pas; mais la préface écrite pour cette édition contient beaucoup d'excellentes choses; nous en détachons ce passage :

« Examinez ce qu'avaient les gens de *l'Union générale* pour résister : l'argent, l'influence sociale, les hautes relations. On leur avait offert une combinaison de quarante journaux, qui auraient ouvert un feu nourri sur les juifs; ils pouvaient, à force d'outrages, amener les magistrats qui avaient dirigé cette inique instruction à venir s'expliquer devant un jury. Supposez les Rothschild rayés de la liste des membres du Jockey-Club, tous les salons fermés aux juifs, les juifs mondains souffletés partout : le krach était évité, la ruine de 40,000 familles françaises était conjurée... Ils n'ont même pas pensé à combattre; ils ont tendu le cou à l'exécuteur, en disant, comme on disait jadis : « Suis-je bien comme cela, monsieur le bourreau. »

. . . .

» On se remémore, devant ce contraste, entre l'inertie des uns et l'audace des autres, le mot de Guizot : « Ce qui fait la santé de l'Angleterre, c'est que les honnêtes gens y sont aussi hardis que les coquins. »

. . . .

» Que nos bons prêtres ne se lassent pas d'expliquer la situation et de faire bien voir au peuple ce qui se passe.

Au quinzième siècle, la France était aussi malade qu'aujourd'hui... La chevalerie dégénérée ne pensait qu'aux fêtes, comme le *high life* de Paris. Les âmes désespérées étaient en proie à tous les vertiges, et les rondes infernales qu'hommes et femmes pris de crises nerveuses, formaient spontanément à tous les carrefours, ressemblaient bien à l'espèce de trépidation générale qui entraîne à l'heure actuelle notre société délirante.

Les moines sauvèrent notre France. Des cloîtres sortit ce livre inspiré directement de Dieu *l'Imitation*, si douce, si suave, si calmante, si fortifiante aussi, qui mit un peu d'apaisement dans ce monde en désarroi. Puis les Frères Prêcheurs allèrent de ville en ville et de bourgade en bourgade, relevant les esprits et en même temps donnant des conseils pratiques, s'occupant du ravitaillement des troupes avec plus de soin que nos intendants de la dernière guerre ; ils disaient aux paysans, comme le frère Richard, le confident de Jeanne d'Arc : « Braves gens, ne vous découragez pas, semez fèves à foison, car l'armée va venir délivrer la patrie et il faut qu'elle puisse vivre. »

Nos prêtres ont une mission analogue à remplir : faire toucher du doigt à chacun ce qui menace le pays ; expliquer que la persécution religieuse n'est que la préface du complot organisé pour la ruine de la France, montrer clairement que notre sort est entre les mains de quelques juifs allemands, qui ne rêvent que la gigantesque opération à faire pour la rançon de vingt milliards que la Prusse nous demandera.

Quand dans un village, un homme intelligent aura compris, il aidera les autres à comprendre, et tous se diront : « L'instant est grave ; pardonnons-nous réciproquement nos petits défauts, serrons les rangs, tenons-nous unis entre gens de même religion, entre gens de même race, entre gens dont les grands-pères et les arrière-grands-pères ont vécu et sont morts depuis des siècles sur la terre française.

LA COMTESSE XÉNIE, par du Vallon. Un volume in-12 de 337 pages
Prix : 2 fr. 50

Nous avons sincèrement applaudi aux débuts de l'auteur, parce que nous nous réjouissions de voir son talent délicat et charmant se consacrer au seul roman utile à celui qui prend de l'amour ce qu'il a de plus pur et d'aimable et laisse de côté la passion avec ses ardeurs.

Ce pauvre roman « honnête » ainsi que l'appellent les mondains repus et

blasés, on s'en moque!... C'est le seul après tout qu'un catholique puisse lire ou signer! .. Malgré toute notre respectueuse sympathie pour l'anonyme qui séduit ses lecteurs sous le nom de Georges du Vallon, nous ne saurions faire l'éloge de *la Comtesse Xénie* dans une revue qui s'adresse aux bibliothèques paroissiales. Ce livre est un enchevêtrement d'amours contrariés dont la comtesse est la cause. Un jeune ingénieur français, fiancé à la fille de M. du Fresnoy, rencontre en Russie la comtesse dont il devient éperdument amoureux: celle-ci est courtisée par un prince Kouriotine, qui, pour perdre son rival, fouille comme un drôle, dans son paletot, et enlève le portrait de la fiancée pour le montrer à Xénie; d'où colère, explication; elle lui déclare qu'étant divorcée elle ne peut devenir sa femme. L'ingénieur revient à ses premières amours; son mariage est décidé, lorsque de nouveau la comtesse rentre en scène; elle revoit l'ingénieur; nous devons ajouter qu'elle agit avec une grande délicatesse en lui faisant entendre, ô surprise! qu'il doit épouser Mlle du Fresnoy; celle-ci désabusée, se marie avec un autre et Maurice épouse la comtesse devenue libre par la mort de son mari.

Il y a certainement de très beaux passages dans ce roman et la scène du cimetière est traitée avec un grand art: la comtesse et sa rivale font successivement preuve d'une abnégation admirable, mais nous ne pouvons tout louer, et notre conscience nous oblige à le dire.

MOSAÏQUES CHRÉTIENNES. *Choix de pensées philosophiques et religieuses, recueillies et mises en ordre,* par Mlle JULIE GATET. Un volume in-12 de VIII-375 pages. Paris, Victor Lecoffre. Prix : 3 fr. 50

Il y a de nos jours, où le genre des pensées refleurit, tant de maximes fausses en circulation, tant de précieux et de maniéré dans les unes, tant de grossier et de trivial dans les autres, que de bons esprits ont pu rêver de se contenter de la sagesse du passé. Aussi bien, selon la pensée d'un de nos grands moralistes, ne peut-il y avoir du nouveau dans le monde depuis tant de siècles qu'il y a des hommes et qui pensent. Au lieu donc de s'excrimer à chercher du nouveau, n'en fût-il plus au monde, ne pourrait-on essayer de faire un recueil de toutes les meilleures maximes qui ont eu cours autrefois? Quel riche écrin on pourrait ainsi composer, si le choix était bien fait! Ce serait impersonnel et partant sans valeur littéraire, encore la collection pourrait-elle accuser le goût artistique du collectionneur; mais surtout, si elle devenait populaire, elle pourrait faire beaucoup de bien.

L'éditeur du présent volume des *Mosaïques* semble s'être inspiré de cette

idée. Il nous raconte. d'ailleurs, à ce propos, une histoire touchante et propre à édifier. Ce livre, nous dit-il, est le fruit de sept années de souffrances, la personne qui l'a composé, sans vouloir en faire un livre, avait recueilli ces pensées au jour le jour et sans ordre pendant une longue maladie de langueur. Comme elles parurent propres à faire du bien, on lui demanda de les classer, et elles n'ont été mises au jour qu'après sa mort.

Le choix fut, paraît-il, trouvé excellent et il l'est: cela dépend toutefois en quel sens on l'entend. J'avoue qu'au point de vue chrétien il n'y a rien à reprendre, et c'est beaucoup pour le but qu'on se propose. Nombre de pensées sont empruntées à nos saints livres, un plus grand nombre aux auteurs profanes, mais toutes sont vraiment édifiantes Après les proverbes ou la sagesse dont les sentences ont été dictées par le Saint-Esprit, il est difficile de trouver rien de plus orthodoxe. Mais dans cet or, il y a beaucoup de paillettes, et toutes sont loin d'avoir une consistance durable.

Le choix pourrait être plus sévère au point de vue de la distinction et de l'originalité. Maints proverbes vulgaires : Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Maints aphorismes vieillis : Plus fait douceur que violence; un mélange de recherche, de négligence, quelques sentences rédigées dans une langue singulière : Mélancolie fait malade le sain, et le malade mourir, du clinquant et du trop simple, de la sagesse monnayée, comme Joubert appelait les maximes, mais en une monnaie dont quelques pièces n'ont plus cours. Elles ont toujours le titre de leur frappe mais à force de circuler, l'effigie s'est usée.

Gardons-nous pourtant de rien dédaigner. Il y a des gens, disait Pascal, qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé, autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Ici rien de nouveau, ni les matières, ni même les dispositions, à peine les pensées qu'on peut attribuer au compilateur. Toutes celles qui ne portent pas de nom d'auteur ne lui appartiennent pas en propre ; quand il croit inventer, il ne fait quelquefois que se souvenir. Je n'en souhaite pas moins que ce livre soit beaucoup lu. Tout y est sain; le neuf s'unit au vieux, pour encourager à bien faire, et qu'est-ce que la gloriole littéraire à côté de cela ? Ne témoignez point de dégoût pour les proverbes des anciens, dit l'auteur de l'*Imitation*, car ils n'ont pas été faits au hasard et sans sujet. S'il est utile de lire, mieux vaut encore relire; et pour ma part, je suis de l'avis du cardinal de Cheverus: Quand les vivants m'ennuient, j'aime mieux converser avec les morts.

MANUEL DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, par l'abbé JOSEPH TOUZERY. Un volume in-16 de 356 pages. Prix : 80 centimes

« *Appliquez-vous à faire connaître et estimer à sa valeur le Tiers-Ordre. Veillez à ce que ceux qui ont la charge des âmes enseignent soigneusement ce qu'il est, combien il est accessible à chacun, de quels privilèges il jouit pour le salut des âmes et quelle utilité il promet pour les individus et pour la société en général.* » C'est pour répondre à cette pressante invitation de l'Encyclique *Auspicato*, qu'a été composé le Manuel dont nous annonçons la deuxième édition, revue et complétée d'après les indications des supérieurs des familles du premier Ordre de Saint-François. Voici en quels termes il ont eux-mêmes apprécié le premier travail de l'auteur :

« J'ai lu avec une véritable satisfaction le petit volume intitulé : *Manuel du Tiers-Ordre franciscain*, de M. le chanoine Touzery. Il est vraiment bien composé, bien complet pour les explications de la règle et bien approprié à l'esprit franciscain. Au lieu d'être froid comme la plupart des Manuels, il est onctueux, donne une foule de détails pratiques sur plusieurs points de piété qui ne sont que-posés ailleurs.

» J'admire la brièveté, la clarté, la simplicité de votre Manuel, ainsi que l'heureux choix des pratiques pieuses qu'il renferme. Il peut sans crainte soutenir le parallèle de tous les autres Manuels qui ont paru jusqu'ici.

» Je suis persuadé que bon nombre d'âmes chrétiennes trouveront dans votre livre un guide sûr qui les conduira dans la voie des plus sublimes vertus... »

Nous ne croyons pas qu'il existe de Manuel du Tiers-Ordre aussi complet que cette nouvelle édition du Manuel de M. Touzery. On y trouve, non seulement le texte et l'explication de la règle et du cérémonial, mais encore l'exposé clair et précis de toutes les pratiques importantes de la vie chrétienne, un exercice pour la messe, pour la confession, pour la communion, les prières liturgiques les plus usuelles, notamment les psaumes de la pénitence, les litanies des Saints, de la Sainte Vierge, du saint Nom de Jésus, etc., des cantiques pour les réunions des Fraternités.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AMIRAL BAUDIN (l'), par le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française. Un vol. in-18 accompagné de 7 cartes. Prix : 4 fr.

ANNÉE ÉCONOMIQUE (l') 1887-1888, par Arthur Raffalovich. Finances publiques; Législation économique; Tarifs douaniers; Socialisme; Marchés financiers et commerciaux. Un vol. in-8° de 335 pages. Prix : 3 fr. 50

A travers la Norwège; souvenirs de voyage, par L. Marcot. Un vol. in-12 de 414 pages. Prix : 3 fr. 50

Aux États-Unis. Notes de voyage; par F. Frédéric Moreau. Un vol. in-18 jésus de 269 pages avec un croquis de l'auteur. Prix : 3 fr. 50

Chanson des étoiles (la), par Jean Rameau. Un vol. in-18 jésus de 263 pages. Prix : 3 fr. 50

Comtesse Vassali (la), par Ouida. Un vol. in-18 jésus de 350 pages. Prix : 3 fr 50

Deux Docteurs (les), par Mme de Stolz. Un vol in-18 jésus de 285 pages. Prix : 3 fr.

Deux maîtres de l'enfance (les), le Prêtre et l'Instituteur, par l'abbé Augustin Sicard, lauréat de l'Académie française. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Duc d'Enghien (le) 1772-1804, par Henri Welschinger. Un vol. in-8° de II-503 pages. Prix : 8 fr.

Escrime et les Escrimeurs (l'), depuis le moyen âge jusqu'au XVIIme siècle. Esquisse du développement et de la bibliographie de l'art de l'escrime pendant cette période, par Egerton-Castle, maître ès arts, membre du London Fencing Club. Illustré de reproductions de vieilles estampes et de photogravures. Traduit de l'anglais par Albert Fierlants, président du cercle d'escrime de Bruxelles. In-4° de XLVIII-289 pages. Prix : 20 fr.

Etudes d'art antique et moderne, par Eugène Guillaume, membre de l'Institut. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Fantasia, par Henri Rochefort (Grimsel). Dessins de Caran d'Ache. Un vol. in-8° carré de 240 pages. Prix : 6 fr.

Français et Allemands. Histoire anecdotique de la guerre de 1870-71, par Dick de Lonlay, 3me volume, Gravelotte, Rezonville, Vionville, Saint-Marcel, Mars-la-Tour; nombreux dessins, plans de batailles. Un vol. in-8° carré. Prix : 3 fr 50

France et Paris (la), sous le Directoire. Lettres d'une voyageuse anglaise suivies d'extraits des lettres de Swinburne (1796-1797). Traduites et annotées par Albert Babeau, correspondant de l'Institut. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Frères Karamazov (les), par Th. Dostoievsky. Traduit et adopté par Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice. Deux vol. in-18 jésus, t. I, 299 pages et portraits; t. II, 337 pages Prix : 7 fr.

Histoire des Papes depuis la fin du moyen age, Ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres; par le docteur Louis Pastor, professeur à l'Université d'Innsbrück. Deux vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Histoire du peuple anglais, par John Richard Green. Traduite de l'anglais par Auguste Monod et précédée d'une introduction par Gabriel Monod. Deux vol. in-8°. Prix : 16 fr.

Journal de Stendhal 1801-1814, publié par Casimir, Stryienski et François de Nion. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Lady Georgiana Fullerton, sa vie et ses œuvres, par Mme Augustus Craven, née La Ferronays. Ouvrage précédé d'une lettre du cardinal Newmann et accompagné d'un portrait. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

Lettres choisies de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, publiées par M. l'abbé F. Lagrange. Deux vol. in-8°, t. I, x-356 pages; t. II, 391 pages. Prix : 10 fr.

Madame de Custine, par A. Bardoux, avec un portrait gravé à l'eau-forte. Prix : 7 fr 50

Madame de Sévigné, par Vallery-Radot. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Marie-Thérèse, impératrice (1744-1746); par le duc de Broglie, de l'Académie française. Deux vol in-8°, t. I, 458 pages; t. II, 423 pages. Prix : 15 fr.

Mélanges et portraits, par E. Caro, de l'Académie française. Deux vol. in-18 jésus, t. I, XVI-375 pages, t. II, 338 pages. Prix : 7 fr.

Mémoires du général Cluseret, t. III; la fin de l'Empire. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Mémoires et correspondance du comte de Villèle, t. II, in-8° de 528 pages. Prix : 7 fr. 50

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville. La Révolution, le Consulat, l'Empire. Un vol. in-8° de XII-539 pages. Prix : 7 fr. 50

Océan Pacifique (l'), les Derniers Cannibales, Iles et Terres Océaniennes, la race polynésienne, San Francisco. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

Paris en 1793, par Edmond Biré. Un vol. in-18 jésus de XII-400 pages. Prix : 3 fr. 50

Poésies et nouvelles de Pouchkine. Traduites par F.-E. Gauthier, attaché à la chancellerie de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. Un vol. in-18 jésus de VIII-253 pages. Prix : 3 fr. 50

Promenades d'un homme de lettres, par Charles Monselet. Un vol grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Romantisme des classiques (le), 4me série. Boileau, Charles Perrault; par Émile Deschanel, professeur au Collège de France. Un vol. in-18 jésus de 343 pages. Prix : 3 fr. 50

Rome et Berlin. Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique au printemps de 1888; par Charles Rope, ancien officier de marine. Avec cartes, plans et croquis. Un vol. in-8° de 2.5 pages. Prix : 5 fr.

Royalistes et Républicains essais historiques sur des questions de politique contemporaine, par Paul Thureau-Dangin. Un vol. in-18 jésus de x-469 pages Prix : 4 fr.

Satan et Cie. Association universelle pour la destruction de l'ordre social; Révélations complètes et définitives de tous les secrets de la franc-maçonnerie, par le Très-illustre, grand inspecteur général du 33me degré de la Franc-maçonnerie Paul Rosen. Un vol. in-8° de 408 pages. Prix : 5 fr.

Tableaux algériens; par Gustave Guillaumet. Ouvrage illustré de 12 eaux-fortes par Guillaumet, Courtry, Le Rat, Géry-Richard, Muller et Toussaint de 6 héliogravures de Dujardin et de 128 figures en relief d'après les tableaux, les dessins et les croquis de l'artiste. Précédé d'une notice sur la vie et les œuvres de Guillaumet, par Eugène Mouton. Un vol in-4° de 327 pages. Prix : 40 fr.

Toute la lyre, œuvres inédites de Victor Hugo. Deux volumes in-8°, t. I, 335 pages, t. II, 315 pages. Prix : 15 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Transformisme (le), par Edmond Perrier, professeur au Museum d'Histoire naturelle de Paris. Un vol in-16 de VIII-344 pages avec 88 figures Prix : 3 fr. 50

Union générale (l'), sa vie, sa mort, son programme, par E. Bontoux. Un vol. in-18 jésus de 258 pages. Prix : 3 fr 50

Utopie contemporaine (l'), notes de voyage par Neulif. Un vol. in-18 jésus de IV-409 pages. Prix : 3 fr.

Vie de dom Bosco, par J.-M. Villefranche, auteur de l'Histoire de Pie IX. Un vol. in-8° orné d'un portrait. Prix : 4 fr. 50

Zigzags d'un curieux (les), Causeries sur l'art des livres et la littérature d'art, par Octave Uzanne. Un vol. in-18 jésus de IV-311 pages et frontispice à l'eau-forte. Prix : 6 fr.

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXIII. N° 7 **Juillet 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SOUVENIRS D'UN PÈLERINAGE A ROME (1)

« Je voudrais peindre Rome et je n'ose, cette ville diamantée à mille facettes qui reflètent des tons de lumière dont chacun a sa nuance opposée.

Il y a vingt ans, j'ai vu, j'ai compris Rome, j'ai suivi à pas pressés, curieux, ses mystérieuses destinées. L'histoire du monde profane et l'histoire du monde chrétien se sont tour à tour déroulées devant mon regard étonné. J'ai senti trembler cette terre où les ruines s'entassent avec les souvenirs; j'ai suivi goutte à goutte la trace du sang des martyrs; au Colysée, mon cœur ému a entendu le râlement des mourants, leur dernière plainte transformée en cri de triomphe; à San Piétro, sur ce mont fameux, le Janicule, une lampe, comme un soupir vivant, m'a révélé la glorieuse auréole du Prince des Apôtres, et je venais de révérer à la Scala Santa les marches à jamais empreintes du passage d'un Dieu!

Aujourd'hui, la scène est changée. Rome elle-même va disparaître emportée par le flot du temps comme le grain de sable rejeté de la grève dans les immenses océans. Une vague sortie du sein des mers a porté dans ses flancs l'esprit, le goût, la pensée de la vie moderne, elle l'a répandue, elle a submergé ses débris qui attestaient l'histoire évanouie; on pourrait dire, avec Virgile :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

La vue de ces colonnes-géants qui de loin apparaissent à travers la masse de maisons vulgaires ou de bâtiments splendides restent les seuls majestueux et sévères témoins des siècles écoulés.

(1) Une de nos plus fidèles agrégées, Mme la marquise de Villeneuve-Arifat, maître ès jeux floraux, veut bien nous autoriser à reproduire l'opuscule où elle relate les impressions qu'elle a ressenties lors de son voyage à Rome au moment du jubilé.

Cet ouvrage n'est pas mis dans le commerce, aussi nos lecteurs s'uniront à nous pour remercier l'auteur dont l'inépuisable complaisance nous permet de leur communiquer cet attachant récit.

Il était huit heures du matin. J'avais gravi à pas lents la pente du mont Janicule. Une allée taillée en rampe en de gracieux contours s'élève doucement entre des rocs et des plantes de l'extrême Midi. Un parfum de ces pays lointains s'exhale de cette cime altière, mais bénie, qui fut le calvaire du Prince des Apôtres. Des gazons, de vives eaux retombant en cascades brillantes sur ce sol rocheux distraisent un instant le premier mouvement du regard qui bientôt embrasse, du haut d'une terrasse de pierres, le splendide horizon. La mer en sa sombre immensité, le désert en ses incommensurables espaces ne sauraient offrir à l'œil un champ plus vaste et plonger l'imagination dans de plus riches domaines de la pensée, car ici la variété même semble emprunter quelque chose de cet infini si cherché, jamais atteint par l'inquiétude humaine. Sous la transparence d'un voile qui se laissait timidement soulever par la brise du matin, que d'objets d'une diversité étrange ! que de contrastes saisissaient l'esprit et eussent amené le sourire si une mélancolie secrète ne s'attachait à tout ce qui touche au destin de Rome ! De hautes ou basses demeures percées par des fenêtres irrégulières, près de façades décorées de fastueuses colonnes, revêtues d'élégants pilastres ; le vulgaire, le lourd, l'étroit, nageant au pied des dômes portant fièrement la croix dans les cieux et comme pour raffermir le sens du beau désenchanté, au-dessus de toits rouges, de prisons jaunes, de masures entr'ouvertes, l'Obélisque, les colonnes Trajane, Antonine, dominant impérieusement la scène, illuminant le théâtre qu'elles écrasent de leur grandeur, comme ces génies soufflés par l'esprit de Dieu confondent en une masse confuse les médiocrités d'un jour qui ne sont nées que pour mourir !

Oui, Rome va s'effacer elle-même du drame qu'elle a rempli de son nom. Il est une majesté plus sereine, une puissance plus indestructible, une lumière plus éclatante qui attire le respect des foules passionnées et attendries. L'idée créée par la bouche divine a pris un corps et une âme dans l'humanité ; le voyez-vous resplendir ? C'est Léon XIII ! Lui seul peut dire : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. » Et c'est alors même que les signes extérieurs de la puissance temporelle disparaissent, c'est alors qu'il semble n'être plus qu'un homme que la tiare apparait sur sa tête, symbole de la plus magnifique souveraineté qui fût jamais !

C'est le 6 avril que j'ai vu pour la première fois cette noble et imposante personnalité de Léon XIII. Il célébrait le divin sacrifice en sa chapelle privée. Peu étaient admis à l'honneur insigne, à la joie sanctifiante de prier en s'unissant au Vicaire de Jésus-Christ ; les dames voilées glissaient dans un respectueux silence aux bancs montrés par le doigt du jeune camérier en manteau violet tranché d'un filet rouge.

La messe a commencé. On sent la fatigue dans le timbre de cette voix qui livre son âme, on voit la lassitude sur le front de celui qui porte le lourd fardeau du monde chrétien; mais on devine le grand cœur et la sympathique et paternelle tendresse au moment où l'*Ave Maria*, imposé par Léon XIII, surtout en vue de la France, s'échappe en sa formule de ses lèvres inspirées.

Le 12 avril, le Saint Père a invité le pèlerinage français à sa messe sous le dôme de Saint-Pierre. Là tout était grand; le temple et le sacrificateur, et les vingt mille pèlerins ont laissé vibrer sous la coupole sans rivale des voix qui ont brisé tous les silences et révélé la bouillante ardeur de leur foi.

Enfin, le 17 avril a couronné pour nous ces jours où la pensée s'isolant du monde remonte plus pure et plus féconde vers celui qui l'inspire. Les pèlerins de Jérusalem allaient traverser les mers emportant comme un diadème sur leurs têtes la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Cette fois, le nombre plus restreint permettait un échange plus filial entre les chrétiens voyageurs et le Chef suprême de l'Église. Il nous était doux, à nous qui avions partagé les joies et les souffrances du pèlerinage initiateur de 1882, d'avoir été admis dans les rangs de nos frères les *nouveaux Croisés*. Une longue attente a précédé le moment où celui que tous les regards cherchaient a paru. Quatre serviteurs, vêtus de rouge, portaient sur un fauteuil le précieux fardeau. Le Pape, ainsi amené lentement, a suivi la longue et anxieuse file qui se tenait debout autour d'une des grandes salles du Vatican. Il semble que ce lumineux esprit soit aussi intarissable que ce cœur est riche de sentiments; l'un et l'autre prêtent leur puissance à ce regard pénétrant, à ces lèvres qui devinent la joie et la consolation, nées d'un seul mot de bienveillante douceur, à la sérénité de ces traits sérieux sans être tendus, à la majesté de cette situation rehaussée par l'auréole du malheur et l'invincible fermeté du caractère.

Lorsque le groupe vénéré s'est arrêté devant nous, il a fallu imposer l'obéissance à la vivacité d'une émotion contenue, et quand, à genoux, nous avons remis en ces mains, à ce cœur qui tiennent la destinée du monde, nos deux simples récits des pèlerinages de Rome et Jérusalem; quand un merci d'une incomparable douceur s'est exhalé comme un parfum avec ces mots dans le cadre gracieux d'un léger sourire: « C'est *vous* l'auteur du livre, » nous avons incliné la tête comme si le bout de l'aile d'un ange l'avait effleuré en passant.

Et maintenant tout est fini. Notre but est atteint, nous avons vu et entendu la plus haute expression de la volonté divine sur cette terre.

On nous reprochera, sans doute, de n'avoir accordé à l'Exposition du Vatican qu'une admiration sans enthousiasme. Des plumes mieux exercées que la nôtre exalteront ses merveilles. L'homme est toujours fier des œuvres sorties de ses mains, alors surtout qu'elles obéissent à l'intelligence, cette étincelle de foyer divin. Ici la variété des objets est moins à remarquer que leur nombre; c'est là même, s'il nous est permis de dévoiler notre pensée, ce qui forme le trait distinctif de l'exposition vaticane. Les autres se sont rendues fameuses par l'original, le rare, l'imprévu; ici, tout au contraire, semble n'avoir revêtu qu'une idée, suivi la pente d'une même voie; tout au Vatican dit: Nous aimons, vous vénérons la sainteté, la vertu inflexible d'un principe sacré; nous protestons contre l'injustice, nous luttons contre les haines par l'amour; les humbles, bas, fruits du pieux travail d'humbles femmes si riches dans leur pauvreté, les vins recueillis par tant de mains empressées, les mille riens précieux s'accordant pour chanter la même note dans cet harmonieux et angélique concert, ces légers hommages près de la splendeur de la tiare qui paraissait écraser, sous le poids de ses trésors, la tête de l'auguste Pontife. Ces tributs de toutes les nations accourant vers le centre unique de la vie morale, tout frappe moins les yeux que l'âme, saisie à cet aspect du monde païen, du monde catholique, à genoux, d'un extrême à l'autre de l'univers, devant le seul homme qui porte en sa personne le nom du Représentant de l'autorité divine.

Ici, faible atôme dans l'espace, je me tais. Le moment est venu de quitter la silencieuse retraite où j'ai vécu quelques rapides journées. Située non loin du mont Quirinal, la Maison des Dames de la Retraite offre à celles qui cherchent le repos de l'âme plus que les délassements de l'esprit, l'abri le plus aimable et le plus doux; calme, réglée, remplie, la vie s'écoule comme une journée d'été à l'ombre des rayons trop ardents du soleil. Dès le matin, le divin sacrifice est offert dans une chapelle où le goût, l'art, une pompe modeste et pure se sont unis pour inspirer et nourrir la piété des hôtes que les religieuses veulent bien accueillir sous leur toit; et lorsque le vulgaire mouvement du dehors commence à céder à l'empire du silence, des voix, dont le charme pénétrant parle à l'âme la langue du ciel, partent du sein de cette réunion d'humbles et fidèles servantes du Seigneur, et la bénédiction descendant de l'autel vient répandre la douceur d'un calme inconnu au monde là où l'on sait si bien prier.

Le souvenir de ce séjour béni doit ranimer le courage et rappeler à la reconnaissance alors que l'âme attristée reprend la route semée d'écueils où se livrent les combats de la vie.

La marquise de VILLENEUVE-ARIFAT.

LADY GEORGIANA FULLERTON, SA VIE ET SES ŒUVRES, par Mme AUGUSTUS CRAVEN, née LA FERRONAYS ; ouvrage précédé d'une lettre du cardinal Newman. Un volume in-8° de XVI-558 pages, orné d'un portrait. Prix : 7 fr. 50

Cet ouvrage qui est en quelque sorte le testament littéraire de l'illustre auteur des *Récits d'une sœur*, est un des meilleurs dont il soit possible de conseiller la lecture aux personnes désireuses de trouver un livre intéressant et instructif — et quel plus utile enseignement, en effet, pourrait-on trouver que celui de cette vie si complètement dévouée au bien et à la gloire de Dieu. C'est là une lecture fortifiante et en même temps, s'il est possible de s'exprimer ainsi, reposante :

« Pendant la longue durée de ma vie, dit Mme Craven, il m'a été accordé une grâce dont je ne saurais assez bénir Dieu, bien que cette grâce ait été la source et la cause de mes douleurs les plus *vives*.

Dès ma jeunesse (et cette bonne fortune m'a suivie plus tard), il m'a été donné de rencontrer des êtres dignes de toute la tendresse, de toute l'admiration et de tout le respect qu'il faut éprouver ensemble, pour que le cœur soit pleinement satisfait. Peu de vies, sans doute (du moins c'est le petit nombre), sont totalement privées de rencontres semblables ; je puis toutefois, à cet égard, regarder la mienne comme privilégiée, et c'est pourquoi je ne saurais m'associer aux pessimistes qui, en prétendant les peindre d'après nature, font des tableaux dont on pourrait être tenté de conclure que la pureté, la piété, la noblesse et l'honneur n'ont jamais eu, ou n'ont plus ici-bas de personnification vivante

Ceux qui ont lu, ou seulement parcouru mes écrits, savent qu'ils sont tous consacrés à prouver le contraire. Cette preuve, lorsque j'ai pris la plume pour la première fois, j'ai pu la fournir bien près de moi ; mais depuis, j'ai eu le bonheur de pouvoir la répéter souvent, et de la trouver en tous lieux et en tous pays.

Le bonheur, hélas ! et aussi la douleur ! car c'est la mort seule qui affranchit de toute réserve, et permet de louer librement ceux qu'on a connus et aimés.

Vivre longtemps c'est survivre ; et cette dure loi de l'âge, il faut souvent la subir, durement... Quelque nombreux qu'aient été les vides creusés autour de soi, dès sa jeunesse, si l'on vit, il faut s'attendre à les voir s'accroître Il faut en arriver enfin à sentir, avec une sorte d'amer repos, que les derniers coups sont portés, qu'il n'y a plus un regard à jeter ici-bas autour de soi, que tous ceux que l'on a aimés vous attendent au delà, et que les jours qui nous séparent de celui où on les rejoindra seront courts et vite parcourus.

Mais, quelque déserte que puisse nous sembler alors la terre, il y demeure toujours pour nous des devoirs à remplir et, jusqu'à la fin, des consolations à goûter. Parmi celles-ci, en est-il une plus grande que de parler du bien accompli par ceux qui ne sont plus? de chercher à en prolonger la trace, en faisant revivre leurs traits disparus, et de parvenir à les faire aimer encore, et à continuer ainsi après leur mort l'action bénie et bienfaisante de leur vie? C'est cette consolation puissante que je viens chercher encore une fois.

Quelle consolation, en effet, plus puissante pour un cœur et une intelligence élevés que le souvenir retracé jour par jour et fixé à jamais par l'ouvrage auquel Mme Craven vient de donner dans les soins de l'amitié la plus tendre. Cette vie si noble et si pure ne pouvait se trouver retracée par une main plus digne de celle dont le cardinal Newman apprécie en ces termes l'existence entière :

« Depuis que j'appartiens à l'Église catholique, j'ai toujours suivi du regard avec admiration et respect cette vie exemplaire. Le caractère de lady Georgiana, aussi bien que le mouvement de son esprit, la rendent une digne représentante de ces femmes de condition élevée et de haut rang qui, en si grand nombre en Angleterre, ont embrassé le catholicisme pendant la durée du demi-siècle qui vient de s'écouler et qui, en devenant catholiques, ne l'ont point été à demi, mais ont donné, sans restriction à leur Sauveur, leurs personnes et leurs vies tout entières. »

Voilà assurément un témoignage qui inspire le désir de pénétrer plus avant cette vie exemplaire et de lui arracher le secret de cette sérénité que lady Fullerton conserva au milieu des plus cruelles épreuves L'amour de Dieu et le seul amour de Dieu voilà ce qu'on y trouve. La lecture de l'ouvrage de Mme Craven qui contient de nombreux fragments de journal intime en donne d'admirables preuves :

« Mon Dieu, ma volonté est fixée. J'ai été créée pour vous louer, vous adorer, vous aimer. Je veux le faire, je ne me laisserai arrêter par rien. Montrez-moi seulement, comme à Saul, ce que je dois faire. Comme Saul aveugle, aux pieds d'Ananie je vous dis : Que voulez-vous que je fasse ?... Parlez, votre servante vous écoute. Ouvrez devant moi le chemin que je dois suivre Surtout montrez-moi celui qui me conduira à un plus parfait exercice de l'obéissance... Faites-moi discerner les humiliations que je dois accepter pour vous satisfaire, je n'en refuserai aucune, car je mérite à cet égard tout ce qui pourrait m'être infligé, fût-ce à travers la pauvreté, la douleur et la honte ; conduisez-moi jusqu'au point où vous voulez que j'arrive. Je ne veux pas m'arrêter ailleurs.....

« Il n'y a point d'insulte, de honte, d'humiliation que l'on pût m'infliger, fût-ce la honte publique, fût-ce le mépris jusqu'à me frapper au visage, qui ne fût moindre que ce que j'ai mérité, et je recevrais ces châtiments avec joie. Dieu a pardonné les longues années d'oubli de ma vie, mais je n'en suis pas moins une pécheresse, qui ai reçu la grâce gratuite du pardon. J'implore de votre infinie bonté, ô mon Dieu! un profond sentiment de honte et de confusion, et un repentir qui soit durable et survive pour toujours au pardon »

La modestie de Lady Fullerton n'était pas moins admirable et se trahissait dans ses moindres actes. Voici un remarquable exemple de la soumission dans laquelle elle voulait se tenir vis-à-vis de Dieu, tiré d'une lettre confidentielle à son confesseur.

QUESTION

« Dans le but de lutter contre l'amour de la louange, relativement à mes écrits, ne serait-il pas utile de prendre la résolution de ne plus lire, sans une nécessité absolue, aucun des articles de revue ou de journaux qui se publient à leur sujet? Jusqu'à ce jour je cherchais ces articles avec un intérêt et un plaisir extrêmes, et quelquefois il peut encore m'être utile et avantageux de les lire. Mais je suis tentée de croire que, au moins pour une année tout entière, je ferais bien de renoncer à cet avantage et de me procurer celui d'une bonne et sensible mortification?..... »

RÉPONSE

« Oui. Approuvé. »

Le pour et le contre relativement à mes récits imaginaires.

Pour

Ils servent à répandre les vérités catholiques. Ce genre de livre est une sorte de nécessité, ne vaut-il donc pas mieux qu'ils soient écrits par ceux qui consentent à être guidés et corrigés que par ceux qui n'obéissent qu'à eux-mêmes? On m'a assuré qu'en Angleterre et ailleurs mes livres ont fait quelque bien. Une convertie m'a dit l'autre jour que tandis qu'elle luttait avec ses doutes, quelques pages de: *Too*

Contre

Il est impossible que ce genre d'écrit intéresse le lecteur à moins que l'amour n'y joue un rôle.

Si mes livres étaient écrits par une personne à laquelle on n'attribuerait pas des sentiments très pieux, ils ne seraient lus alors que par des gens du monde à qui ils pourraient faire du bien, ou du moins à qui, en tous cas, ils ne feraient aucun mal. Mais, par la raison que j'en suis l'auteur, quelques personnes croient

Strange not to be true, l'avaient aidée à en sortir.

Enfin ce genre de livre me procure beaucoup plus d'argent que tout autre. Sans cette ressource, je pourrais parfois être embarrassée pour tenir beaucoup d'engagements que j'ai pris, pour enfants et d'autres, et auxquels je ne pourrais manquer sans que ce ne fût à leur grand détriment.

pouvoir les ranger au nombre des bons livres, on les lit même dans les couvents. La semaine dernière j'ai reçu deux lettres dans l'une desquelles on me disait qu'une supérieure de clarisses lisait *Constance Sherwood* pendant sa convalescence d'une longue maladie ; l'autre était d'une religieuse, qui lisait *Too Strange not to be true*, sa supérieure le lui ayant permis, me disait-elle, parce qu'elle était sûre que tout ce que j'écrivais devait être édifiant. L'année dernière j'ai entendu un prêtre dire à un groupe de jeunes filles, dans une manufacture, que mes livres étaient tous bons à lire. Je ne suis pas de cet avis. J'hésite pourtant à y renoncer à cause de ce que j'ai dit. Mais quel est le parti qui sera le plus conforme à la volonté de Dieu ?

C'est là toute la question.

RÉPONSE

Continuer à écrire, choisissant seulement toujours avec un grand soin vos sujets, et la manière dont vous les traitez, dussiez-vous par ces précautions courir la chance d'un moindre succès.

Beaucoup de nos lecteurs trouveront sans doute ces scrupules de lady Georgiana fort exagérés. Ils ne seront compris que de ceux qui se placent comme elle à ce point de vue simple et sublime d'où l'on n'aperçoit plus que le terme divin auquel tout doit aboutir, point de vue qui impose assurément de grands sacrifices, mais qui ouvre des horizons immenses et radieux.

Quelle grandeur dans ces lignes si simples et quelle écrasante comparaison à faire avec la ridicule susceptibilité de nos auteurs contemporains. Lady Fullerton a eu pourtant autant et peut-être plus qu'aucune autre le droit de ressentir quelque fierté des magnifiques succès que lui valurent ses œuvres d'un charme si attachant.

Ce n'était pas, du reste, seulement son amour-propre littéraire qu'elle foulait aux pieds et M[me] Craven en donne un autre touchant exemple.

« Les pages de son propre journal nous ont si amplement fait connaître le recueillement et l'esprit intérieur qui était l'âme de sa vie extérieure et active, qu'il ne nous reste plus rien à dire sur ce sujet, ci ce n'est, qu'à dater de ce retour en Angleterre qui marque le début de la dernière phase de sa vie, toutes les vertus que nous avons vues mûrir en elle se développèrent de plus en plus, et que sa prière journalière, cette prière enseignée par les maîtres et les saints : Faites-moi parvenir, mon Dieu, au degré de sainteté auquel vous m'avez appelée en me créant, dite avec sincérité, fut, on peut l'affirmer en ce qui la concerne, pleinement exaucée. Sa charité déjà si vive devint plus tendre, plus ardente, plus également distribuée entre ceux qui réclamaient ses aumônes, et ceux qui demandaient ses conseils, son appui et sa sympathie. Elle avait toujours compati aux peines d'autrui, elle en avait toujours écouté le récit avec attention, avec intérêt, avec patience, mais plus elle avançait dans la vie, plus cette patience devenait tendre, pénétrante, sage pour conseiller, habile pour comprendre, puissante pour soulager! Il est presque permis de dire que ces grands cœurs, unis à celui qui est l'amour lui-même, participent à sa puissance et obtiennent le droit de dire comme lui : Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes chargés et je vous soulagerai.

Comme on le pense bien, l'humilité croissait en elle avec la charité. Quant au renoncement, celui qu'elle pratiquait depuis longtemps était si complet qu'il ne semblait pas pouvoir être dépassé et cependant elle parvint à renchérir encore sur la simplicité et la pauvreté de ses vêtements.

En langue humaine nous dirions qu'elle les porta jusqu'à l'excès, mais nous savons bien que ce sont là des excès qui font sourire les anges.

Elle s'en allait donc ainsi tous les jours à pied à la messe, commençant à être courbée moins par l'âge que par la maladie dont les lointaines approches se faisaient déjà sentir. Couverte de son manteau noir, son vieux chapeau sur la tête, sans gants le plus souvent, (elle réservait ce luxe pour les occasions où elle devait paraître, on eût dit que pour faire l'aumône elle trouvait trop long d'avoir à les ôter)... elle allait chaque matin à l'église des Jésuites, dans Farm street, où pendant un si grand nombre d'années on la vit prosternée à cette place, contemplée encore aujourd'hui de loin par tant de regards baignés de pleurs ! prise parfois dans la rue, par ceux qui ne la connaissaient pas, pour une pauvresse, saluée respectueusement par les autres.

On raconte qu'un dimanche matin, lorsqu'elle revenait chez elle, après

avoir assisté à la première des deux messes qu'elle entendait tous les dimanches, elle trouva, non loin de l'église, au coin de la rue qu'elle avait à traverser, une pauvre balayeuse irlandaise, qu'elle connaissait et à qui elle faisait habituellement l'aumône.

« Vous avez été à la messe, je pense ? lui demanda-t elle.

» — Non, milady, je ne puis pas quitter mon poste avant midi, les messes sont finies à cette heure-là. »

Lady Georgiana, sans hésiter, prit son balai.

« Allez vite, dit-elle à la femme stupéfaite ; une messe venait de sonner quand j'ai quitté l'église. Allez l'entendre, je resterai ici jusqu'à votre retour et je vous remettrai ce qu'on me donnera pour vous. »

Ce serait ainsi, dit-on, que ce dimanche-là la pauvre balayeuse aurait entendu la messe, et que les passants auraient jeté leurs aumônes dans la main d'une des plus grandes dames d'Angleterre.

L'exactitude de ce fait ne saurait toutefois être garantie, lady Georgiana elle-même l'ayant formellement nié. Mais il m'a été affirmé par un si grand nombre de personnes que je le laisse subsister, car il sert à faire comprendre ce dont indubitablement sa charité était capable, et il atteste en même temps l'exactitude de ce qui a été dit sur l'humble costume, qui eût si facilement permis à une pareille substitution de passer inaperçue ! »

La dévorante activité de lady Fullerton ne se trouvait pas absorbée par les soins que lui demandaient les diverses œuvres de charité auxquelles elle se dévouait avec une si généreuse ardeur. Jamais elle ne perdit l'occasion de faire servir sa vaste intelligence à la défense de la vérité :

« Mon très cher Freddy, écrit-elle, vous ne m'avez pas fâchée, mais, je l'avoue, vous m'avez un peu impatientée en traitant de vulgaire un sentiment qui, jusqu'à ce jour, a été éprouvé en tous pays par des hommes du caractère le plus noble et le plus élevé. C'est là un terme qui me semble absolument inapplicable. Si vous m'aviez dit que c'était un sentiment démodé, déraisonnable, sujet à de grands inconvénients, je vous aurais mieux compris, quoique je n'eusse pas davantage été d'accord avec vous. Mais ce que je trouve extravagant, c'est de venir me dire que le sentiment qui, à tort ou à raison, a été, de génération en génération, celui des plus braves, des plus nobles, des plus chevaleresques des hommes, un sentiment que les plus distingués et les plus délicats d'entre eux, d'esprit et de manières (comme, par exemple, mon père), ont ressenti de notre temps, comme ceux d'autrefois, qne ce sentiment-là puisse être appelé vulgaire !

» Je me souviens, du reste, que mon père fût fort contrarié lorsque l'ancien titre de sa famille fut échangé pour celui que conféra à son frère

le duché nouveau de Sutherland, et ceci exprime parfaitement la différence qu'il y a entre le goût vulgaire des titres et le prix qu'on peut attacher à l'ancienneté de sa race, lorsque cette ancienneté est honorable ou glorieuse. Ce genre d'orgueil, du reste, est de deux sortes : s'il inspire des sentiments d'arrogance et de mépris pour les autres, alors il devient quelque chose de pire qu'une vulgarité, il devient un péché. Mais l'orgueil qui consiste à regarder en arrière, avec une certaine complaisance, une longue et honorable lignée d'aïeux, ne me semble pas plus répréhensible, et tout aussi peu vulgaire que celui qu'on peut prendre à bien élever ses enfants ou à bien cultiver son jardin. Je dirai même que si cette complaisance peut parfois dégénérer en sottise dans une âme basse, elle produit au contraire, presque toujours, dans une âme élevée, la courtoisie des manières, la générosité des sentiments.

Ainsi, par exemple, quel que soit votre avis sur les opinions politiques des légitimistes, vous ne pouvez leur refuser d'être, entre tous les Français, les mieux élevés et ceux dont les manières sont les plus distinguées. Quant à moi, je trouve précisément que cette estime pour la naissance, indépendamment de la fortune, est, de tous les sentiments de ce genre, le moins vulgaire. Là où il n'existe pas, c'est au contraire, fort souvent, le plus vulgaire de tous, c'est-à-dire l'amour et l'estime de l'argent, qui prend sa place.

Je ne veux pas maintenant examiner quelle est l'influence de cet ordre d'idées sur la société en général. C'est là un aspect de la question sur lequel mon opinion n'est pas encore tout à fait arrêtée.

Notre dispute ne roulait que sur ce mot de vulgarité que vous me sembliez avoir appliqué très mal à propos. Vous avez dit, au surplus, une chose fort jolie et qui m'a charmée lorsque vous m'avez demandé si noblesse dispense n'était pas trop souvent la contre-partie de noblesse oblige.

Que Dieu vous bénisse! cher frère. En quittant Slindon, ma plus grande consolation sera d'aller vous voir à Holmburg.

A vous affectueusement. G. F.

P.-S. — En parlant du respect qu'on peut éprouver pour ses ancêtres, je ne pensais pas aux familles des catholiques d'Angleterre. Chez un grand nombre de ceux-là, à ce respect est mêlée la vénération due à la mémoire de martyrs. On ne peut les ranger dans aucune catégorie ordinaire. »

On retrouve dans cette lettre la trace de l'affection si persistante qu'elle portait à notre beau pays et qui l'entraîna à venir y terminer une vie si chrétiennement remplie, l'auteur a donc bien raison en écrivant :

« Mais elle n'aimait pas seulement la langue française, elle aimait aussi la France Depuis sa première jeunesse, passée à Paris où tout le monde sait que lord Granville, son père, occupa pendant longtemps le poste d'ambassadeur d'Angleterre jusqu'au dernier jour de sa vie, elle conserva pour notre pays une affection formée par ces mille liens qui attachent le cœur aux lieux marqués par d'heureux souvenirs d'enfance. Et ces liens se resserrent encore plus tard lorsque, après avoir embrassé la religion catholique, elle se trouva en France en relation avec les âmes les plus grandes et les plus saintes de notre pays et de notre temps.

L'année même qui précéda sa mort, lorsque déjà elle était atteinte du mal dont elle ne devait pas guérir, je me trouvais avec elle à Tours, et je me souviens encore de l'expression avec laquelle elle me dit un jour, en regardant autour d'elle, la vue que l'on découvre du pont de la Loire : C'est étrange à quel point la seule pensée d'être en France me rend joyeuse.

En mille circonstances on retrouvera dans sa vie ce même sentiment qui ne fut jamais plus vif, à coup sûr, que lorsque vint l'heure funeste de nos désastres. On la vit alors au premier rang parmi ces femmes généreuses, qui se consacrèrent aux Français fugitifs et ruinés par la guerre, et s'imposèrent, pour eux, les plus rudes sacrifices, prodiguant temps, fatigues et argent sans compter soit à ceux qu'elles recueillirent dans leurs demeures, soit aux blessés et aux malades que la guerre multipliait autour de nous, et auxquels elles faisaient parvenir d'incessants secours.

Ce souvenir n'est peut-être pas aussi présent à la mémoire de tous en France qu'il devrait l'être Il convient du moins de le rappeler. »

La France n'a du reste pas été ingrate vis-à-vis de celle qui l'avait choisie pour sa deuxième patrie; la mémoire de cette femme de bien est vénérée de ceux qui ont pu être à même de l'apprécier; il n'est guère non plus de bibliothèque catholique où ne se trouvent les ravissants ouvrages de lady Fullerton. Elle continue par le charme séduisant de son imagination à guider dans les voies de Celui qu'elle a tant aimé et si bien servi sur la terre.

H. L.

UN JOUR DE BATAILLE, par Georges Bastard. Un volume in-18 Prix : 3 fr 50

Dans un premier volume, *Bazeilles*, M. Georges Bastard avait écrit une des pages les plus émouvantes de ce drame sanglant joué lors de la dernière guerre par les Français et les Allemands. L'intérêt poignant de ce récit où laissant de côté les détails techniques l'auteur nous faisait assister

pour ainsi dire à la représentation de la bataille, nous le retrouvons dans ce nouvel ouvrage où nous sont retracées les scènes de la funeste bataille de Sedan. C'est un soldat qui parle et un soldat qui a payé de sa personne bravement, mais c'est en même temps un esprit cultivé et un écrivain de talent qui sait voir et raconter donnant à ce qu'il a vu un intérêt tout particulier :

« Même brouillard le jour de Sedan que le jour de la bataille de Sadowa ! Cependant la brume de la Meuse, de la *Maas*, comme disent les Allemands, — le seul fleuve qui, avec l'Escaut, déserte la mère-patrie, — se lève à l'arrivée royale du souverain victorieux Elle se lève comme devant les spectateurs réunis dans un théâtre, remonte jusqu'aux frises le rideau derrière lequel s'agitent les acteurs d'un drame.

» Drame véritable, où le cliquetis des armes n'est pas une supercherie, le bruit de la mitraille n'est pas un vain jeu. Il est sept heures et demie lorsque le roi de Prusse, ayant passé la nuit à Vendresse et arrivant par la tranchée de Cheveuge avec une suite brillante, gravit, frais et dispos, les hauteurs qui s'élèvent au nord du Frénois.

Mais avant l'aube grondait le canon, et déjà se jouait la tragédie épique de Bazeilles. Eh! qu'importe à l'empereur d'Allemagne de trouver à son réveil un nombre considérable de morts .. Le monarque ivre de sang veut voir, et il attend avec calme qu'une belle matinée déchire son voile de gaze. A sept heures et demie, cette toile humide se fend, remonte jusqu'aux nues, disparaît de la scène sanglante pour découvrir à ses yeux tout le champ de bataille. Les accords bruyants de cette pièce infernale redoublent alors de violence comme dans une salle dont on a enlevé les tentures qui étouffaient le son. L'orchestration diabolique de l'artillerie s'exécute clairement au milieu de la campagne et des bois, dans un décor riant comme une idylle, et le chef qui en bat la mesure sur le sommet de la Marfée brandit son épée rouge, tandis que les reptiles qui pénètrent dans les rues de Bazeilles pour en massacrer les habitants, secouent leurs torches incendiaires contre les murs. A sept heures et demie, moment important de la journée, le roi Guillaume, debout sur les derniers contreforts de la chaîne de l'Argonne, contemple cette lutte. Il voit aussi converser l'armée de son auguste fils, occupant près de lui, à la Croix-Piot, une colline voisine. Adossé au bois de la Marfée ses pieds reposant sur l'immence piédestal de bronze formé par les innombrables bouches à feu qui s'alignent au bas de la colline, le roi Guillaume embrasse du regard un vaste horizon. Protégé de toutes parts, placé en lieu sûr pour bien voir, le roi assiste au combat sanglant qui se livre sous ses yeux, malgré la

fumée des batteries les plus proches qui, çà et là, lui dérobent parfois la ve des combattants.

Au sifflement des balles, au ronflement de l'artillerie, le roi Guillaume, du haut de son observatoire, peut apercevoir au delà du fleuve un amoncellement de terres fortement bossuées en certains endroits et comme repoussées par le travail cyclopéen de quelques gnomes ou des excavations profondes creusées par les mains de quelques titans fabuleux, une mer en révolte contre les éléments déchaînés et subitement figée, pétrifiée, solidifiée par quelque cataclysme inconnu, étonnant, prodigieux ! Suite ininterrompue de plaines et de collines, où cent villages se cachent derrière des ressauts de terrain, se dissimulent au milieu des coulées agrestes, quand d'autres, au contraire, se montrent avec leurs blanches maisonnettes sur quelques versants abrupts, comme des nids de mouettes perchées bien haut ou tapies sur le flanc de quelques coteaux verts.

Et les galons poudreux des routes sinuent à travers ces monts ou ces vallons pour aller se perdre sous la feuillée ombreuse de quelque bois, après s'être égarés au bord de quelque ruisseau mystérieux. Bazeilles disparaît derrière le sommet de Lisy qui s'avance comme la proue d'un navire jusqu'aux eaux du fleuve. Balan, dont le clocher perce le ciel de sa flèche élancée, ressemble à un lourd vaisseau dans un long sillage de routes blanches. Sedan sur le bord de la Meuse, semble glisser sur l'onde ou plutôt rester comme un grand cuirassé à l'ancre avec ses tourelles et ses meurtrières. Et plus loin apparaît Floing, dont le clocher pyramidal s'élance également vers les nues, mais qu'on dirait noyé au milieu des flots de verdure. Au delà s'élève le piton chauve du Hattoy, avec sa couronne de chêne au front; vers sa gauche pointe le bourg de Saint-Menges, au-dessus surgit Fleigneux. Au-dessous de Sedan se déroule en replis tortueux (!) le cours brillant de la Meuse, qui miroite comme une glace sous le soleil ardent, dans le cadre verdoyant de ses collines. Mais au-dessus des remparts de la ville s'étendent des jardinets plein d'ombrage, auxquels succède un coteau plus élevé, qui se surétage en gradins et se termine par un large plateau. A son sommet, s'étale complaisamment le bois de la Garenne, terres flottantes avec de grands arbres moutonnés par la brise, qui se balancent, ondulent comme des vagues glauques, mais dont les premières feuilles jaunes commencent à joncher le sol.

De grandes clairières s'ouvrent au milieu du bois, comme des îlots que parsèment de points arides cet océan de végétation. Des portions de forêt tapissent cependant les croupes arrondies qui dévalent à l'Est, de

molles ondulations descendent en pentes douces au ruisseau de la Givonne, profondément encaissé, des coteaux s'abaissent rapidement par pentes successives jusque dans la gorge du Fond-de-Givonne. Retraites de paix, oasis de verdure pleines de mystère et de fraîcheur!

« A chaque extrémité de Sedan part une route qui court à fleur du sol, avec des maisons espacées en bordure de chaque côté. L'une relie Balan l'autre relie Floing avec la ville, et celle-ci contourne ce dernier bourg. Passant en écharpe sur des pentes cultivées, flanquées çà et là de quelques bouquets d'arbres, elle aboutit au bois d'Algérie qui va se souder au bois de la Garenne par un mince ruban de verdure. Des vallées se creusent ou se ramifient toutes vers Sedan, des plateaux s'allongent en marquant des emplacements nus, des tallis épais s'élèvent séparés bientôt par d'autres parcelles de terrain en friche.

Sur le rebord de l'un de ces plateaux presque à pic, se dresse, au milieu de terrains vagues qui l'entourent et entre deux peupliers qui l'encadrent, la ferme du tisserand, appelée le Terme. Des crêtes vives marquent le village d'Illy vers le Nord, mais le sommet du Calvaire profile au loin sa ligne escarpée, tandis que la vaste forêt des Ardennes déroule à l'horizon sa chaîne qui forme comme une immense toile de fond. Le soleil luit, la lumière est éclatante et produit une gamme variée de tons verts. Mais, en ce jour de l'année 1870, les collines naturelles sont plus boisés d'affûts de canon qu'elles ne le seront jamais d'arbres séculaires. »

Et à côté de ces pages qui serrent le cœur par leur navrante exactitude, des anecdotes curieuses qui nous arrachent à la rêverie pleine de tristesse où l'on se trouve plongé involontairement. Elles montrent que dans le cœur de certains généraux ennemis existaient des sentiments autres que ceux de barbarie féroce révélée par M. Bastard.

« Le grand-duc Georges de Saxe-Meiningen, commandant le 13e corps de la 3e armée, se présentait au maire de Floing pour visiter ses blessés... Quand le grand-duc s'approcha du lit d'un capitaine du 37e de ligne, il lui demanda ce qu'il avait. — Monseigneur, dit le capitaine Prétrel, auquel il s'adressait, j'ai le nerf sciatique de la jambe coupé par une balle. — Où étiez-vous, capitaine, repris le duc Georges de Saxe, quand vous avez été atteint? — J'étais, monseigneur, sur les hauteurs de Floing qui dominent le bourg et l'église et j'ai fait tirer mes hommes dans la plaine sur les masses de troupes qui bordaient le ruisseau.

— Ah! c'est vous, ajouta le grand-duc en continuant la conversation. Mais n'avez-vous pas remarqué, non loin du moulin qui s'y trouve, un groupe de cavaliers entourant un officier supérieur?

— Très bien, monseigneur, et j'ai précisément dirigé le feu de mes hommes sur ce groupe.

— Votre tir était bon, capitaine, déclara le grand-duc de Saxe. Mais vous étiez trop loin, sans quoi je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous serrer la main, que je vous prie de me tendre.

Il salua et se retira. »

Le grand-duc de Saxe-Meiningen fut, il est vrai, une remarquable exception dans l'armée ennemie, il n'en était que plus utile de relater cet exemple peu commun de cette noble confraternité militaire qui réconcilie après la bataille les ennemis les plus acharnés par un sentiment d'estime réciproque.

DU GRAVE AU DOUX, DU PLAISANT AU SÉVÈRE
par PAUL VULPIAN. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

La race des poètes n'est pas morte — des poètes ai-je dit — ne confondons pas et n'accordons pas si à la légère ce titre glorieux à ceux qu'il serait plus juste d'appeler simplement des versificateurs.

M. Vulpian nous pardonnera et nos lecteurs nous approuveront d'être quelque peu éclectique dans le choix des poésies renfermées dans l'ouvrage, nous en citerons donc une seule dant l'originalité justifie notre préférence.

C'est une fantaisie en X.

L'x .. c'est cependant vrai, je serai madame X
Un jour, bientôt peut-être, à jour, à date f X
Mais lui, l'x, que sera-ce? au diable les phén X
Mais sera t-il bon? dur? taciturne ou prol X
Brun? blond? d'humeur paisible, ou trop prompt à la r X
Aura-t-il nom Durand ou Vercingétor X
Et pour prénoms Arthur? Thomas ou bien Fel X
Sera-t-il de Paris, de Rome ou de Cad X
Du pays des dattiers, ou bien des tamar X
Aura-t-il l'âme tendre, ou bien un cœur d'on X
Serons-nous, lui, mon Dante, et moi sa Beatr X
Dieu de l'Olympe, ou vous divinité du St X
D'avance dites-moi comment sera mon X

Très bien M. Vulpian, nous préférons votre X aux autres pièces qui justifient le titre de votre ouvrage, bien des gens vous en diront autant et plus encore le penseront.

VICTOIRE D'AME, par Georges Duruy. Un volume in-12 de XIX-334 pages Prix : 3 fr. 50

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'auteur de *l'Unisson,* ce livre si charmant, si parfait, serait-on tenté de dire; il nous donne aujourd'hui un recueil de nouvelles qu'il intitule du titre de la principale : *Victoire d'âme.*

Hélas! *quantum mutatus ab illo.* M. Duruy l'a senti, et a voulu expliquer son livre lui-même dans une préface où il parle de la déplorable honnêteté de son œuvre — honnête, l'œuvre l'est assurément encore, mais déplorable est encore bien plus sûrement le pas en arrière que vient de faire l'auteur; *sa déplorable honnêteté* l'a sans doute effrayé et il a reculé; nous le regrettons et pour nous et pour lui.

Laissons-lui le soin de présenter sa défense, il le fait du reste d'une façon charmante et qui vraiment laisse tout rêveur de trouver dans son livre la nouvelle intitulée : *le Père Jacques;* pour celle-là si bonne envie que nous en ayons, il est impossible de la pardonner à l'auteur même après la lecture de la séduisante préface que voici :

A mon frère Albert

« Et pourquoi donc n'écrirais-je pas ton nom sur la première page de ce volume? Parce que tu nous as quittés; mais tu n'es pas mort pour moi; dans ma mémoire fidèle tu vis encore, tu vivras toujours : et cette habitude que j'avais de causer avec toi de mes livres, je la garde.

Ah! comme ils me manquent, tes conseils, cher absent! Naguère, il ne me venait pas une idée que je ne te la soumisse, avant d'essayer d'en tirer roman ou nouvelle. Quand j'avais achevé d'écrire quelque fable, avant de présenter mes marionnettes au public, je les faisais jouer devant toi, avec la certitude de ne pouvoir trouver dans la foule des lecteurs à qui j'allais offrir quelque nouvel essai, un juge dont le goût fût plus délicat et plus sûr.

Ces soirées que nous passions, moi, lisant à haute voix mon œuvre, toi, approuvant ou blâmant, ces soirées délicieuses où je sentais qu'à ma tendresse de frère s'ajoutait un peu de la respectueuse et reconnaissante affection de l'élève pour le maître. Hélas! qui me les rendra?

Cela eût été beau, pourtant, de continuer ainsi que nous avions commencé : notre père, achevant dans sa robuste vieillesse le monument dont il avait quelque cinquante ans auparavant jeté les premières assises, vivant, honoré de tous, au milieu de ses Romains et de ses Grecs, qui n'ont pas eu de meilleur citoyen que lui; toi, racontant l'histoire des généraux et des armées de la révolution, sentant frémir ton âme guerrière à

l'écho des batailles où tu aurais été digne de figurer au premier rang des héroïques soldats qui les ont gagnées; moi, creusant modestement mon sillon à côté du vaste champ que le labeur paternel a retourné; notre jeune frère grandissant pour la patrie et pour les lettres, lui aussi, recevant de nous les enseignements virils qui donnent aux cœurs d'enfants une forte trempe d'honneur, de courage, de fierté... Oui, certes, cela eût été beau, et l'on eût dit : Voilà une famille de braves gens qui aiment passionnément la France et qui ont le culte des choses de l'esprit.

Pourquoi faut-il que nous ne soyons plus que trois, et que tu sois parti, toi notre orgueil, toi notre éternel regret?

Du mystérieux pays où tu t'en es allé rejoindre ceux que j'ai perdus avant toi, ô voyageur lointain, ma pensée te rappelle sans cesse : et c'est une très mélancolique, très douce chose aussi, que cette communion crée par le souvenir entre les pauvres morts et les vivants. Mes yeux sont pleins de ton image, que j'ai multipliée autour de moi, reproduisant tes traits à toutes les époques de ta trop courte vie. Te voici, sur ma table de travail, brillant de force et de santé, tel que tu étais avant la première atteinte du mal cruel qui t'a couché dans la tombe; et te voilà encore, portant sur ton visage amaigri ce je ne sais quel stigmate que la mort met au front de ceux qu'elle a choisis pour les emporter avant l'heure. Ce feuillet de papier, dans un cadre de bois noir, c'est l'héroïque billet que tu écrivais après Wissembourg, à notre frère : Je crois m'être assez bien comporté. Dis à Georges que j'en ai descendu au moins une dizaine... Au-dessous, j'ai mis la médaille militaire, qu'on t'a donné parce que tu t'étais, en effet, assez bien comporté ce jour-là. Sois tranquille : si l'on se bat de nouveau, ta place ne restera pas vide? Ceci, c'est ta photographie en turco Comme il y a dix-sept ans que je l'emporte avec moi partout où je vais, elle a un peu pâli. Mais quelle flamme encore dans les yeux?

C'est bien ainsi que tu devais être, les jours de combat, au milieu de la mitraille et des balles, ivre de la belle tuerie que tu faisais? Et tout ce qui m'entoure me parle de toi, au point qu'il me semble parfois que dans ce cabinet où nous avons passé de si douces heures, tu reviens t'asseoir à ta place ordinaire, et que, fraternellement, nous recommençons à nous entretenir, comme autrefois, de nos chers travaux.

Donc, voici un nouveau livre, et je te le dédie.

L'étude que j'ai placée en tête, et qui occupe à peu près le tiers du volume, est la mise en ordre de cette note, que je copie telle quelle sur le bout de papier où je l'avais jetée : L'amour, chez une femme plus âgée

que son mari ou que son amant, chez une femme qui aime avec ses sens, tout autant qu'avec son cœur, peut arriver à se spiritualiser, à se sublimer, à prendre quelque chose de si tendre, de si maternel, qu'il n'y a plus place en lui pour rien de ce qui est seulement suggestion de la chair. C'est le dernier terme de l'amour, le plus haut; l'amour alors dépouille tout égoïsme et devient une chose admirable, participant de la beauté des sacrifices surhumains et du martyre. Bâtir sur cette donnée un caractère de femme, amoureuse et jalouse d'abord, puis arrivant peu à peu, non sans révolte, non sans lutte ni souffrance, à dompter cette jalousie même.

J'ai adopté pour cette étude la forme du journal tout en sachant qu'il y a quelque chose d'un peu conventionnel dans cette forme. Mais que d'avantages en revanche? Comme elle se prête à l'analyse, à l'observation directe et ininterrompue, comme elle est souple, comme elle aide à ne jamais perdre de vue le but qu'on se propose et à y parvenir avec la plus grande célérité possible? C'est encore du récit : et pourtant la plume y trouve toute la précieuse liberté d'allures qui semble réservée au dialogue. En considération de ces mérites on me pardonnera peut-être d'avoir eu recours à un artifice de composition quelque peu suranné. Que si l'on me cherchait nonobstant chicane sur ce point,je répondrai que le procédé n'est pas aussi factice qu'il en a l'air, et que je me suis contenté de prendre modèle sur bon nombre de jeunes filles, ou de femmes, qui ont, caché dans quelque coin, un livre à fermoir où elles consignent au jour le jour l'histoire de leur vie sentimentale, comme la malheureuse créature dont j'ai imaginé d'écrire les mémoires intimes.

J'ai longtemps hésité sur le choix du titre. On m'a fait peur de : *Conjux dolorosa*, que j'avais pris d'abord et qui me plaisait. Je me suis décidé pour : *Victoire d'âme*, qui est prétentieux mais qui a du moins l'avantage d'exprimer bien l'idée initiale de ce petit roman.

Je me suis efforcé de serrer mon sujet d'aussi près que possible, de noter et de rendre fidèlement chacune des nuances de sentiments qu'il comportait, de marquer avec soin toutes les étapes faites par mon héroïne sur la voie douloureuse où je l'ai conduite. Maintenant que j'ai fini, je procède à mon examen de conscience, et je me demande, non sans inquiétude, si c'est bien de la « psychologie » que j'ai faite.

La déplorable honnêteté de mon œuvre me donne des doutes sur sa profondeur. Tous ces « analystes » qui sondent les cœurs et les reins — surtout les reins — avec de si jolis instruments, y trouvent de si vilaines choses? Si je n'ai rien trouvé — ou presque rien — de tel, c'est donc que

je ne sais pas opérer.. Je n'ignore point que, pour qui veut gagner aujourd'hui son petit brevet de moraliste, une pointe d'immortalité ne nuit pas, bien au contraire ; — que pour passer docteur ès sciences psychologiques, le premier point est d'avoir au préalable ingénieusement démontré que cette pauvre âme ou n'essaye même pas de lutter contre une passion d'ordre inférieur, contre une basse suggestion des sens, — ou qu'elle perd infailliblement la partie : or c'est précisément à l'édifiant et naïf spectacle du triomphe remporté par une âme de femme dans un conflit de cette sorte, que je convie mes lecteurs.

L'auteur de *Cruelle Énigme*, mon cher Bourget, — que j'admire autant que je l'aime, — voudra-t-il me pardonner cette hérésie?... Ce que j'affirme, c'est que mon étude est vraie, non pas de cette insupportable et pédante vérité documentaire dont on nous assomme, mais d'une autre vérité bien plus haute, bien plus humaine.

Et sait-on pourquoi je prends la liberté de me rendre à moi-même ce témoignage? C'est parce que de la première à la dernière ligne de ma *Victoire d'âme* j'ai été pris aux entrailles par mon sujet, parce que j'ai aimé, parce que j'ai souffert, parce que j'ai succombé, parce que j'ai lutté, parce que j ai triomphé avec celle dont je comptais les douleurs, les combats, les défaillances, la victoire enfin : et quand un livre a été fait ainsi, quand il vous est sorti tout vif du cœur plutôt que de l'esprit, je jure bien que cela se sent, et que tous les documents du monde ne vaudraient pas ce que l'auteur y a mis de sa propre substance, d'émotion sincère et de pitié.

La seconde partie du volume se compose d un recueil de petits contes que je me suis narrés à moi-même, afin de satisfaire l'inoffensive manie qui me pousse à noircir du papier. Si je te disais, mon frère, que je compte sur ces nouvelles pour passer à la postérité, tu me rappellerais à la modestie, et tu aurais raison C'est notre tourment, à nous autres, écrivains, c'est notre tourment de savoir combien il est malaisé d'écrire cent lignes qui demeurent, et c'est notre honneur aussi, le sachant, de passer notre vie à presser notre cerveau pour en extraire ces cent lignes, d'être prêts à payer par le plus acharné labeur ce petit peu de gloire qu'elles nous donneront, si nous parvenons enfin à les faire jaillir de notre pensée. Et c'est pourquoi, après celle du prêtre et du soldat, avec celle de l'artiste et du savant, notre profession est la plus belle de toutes : car la noblesse d'un métier se mesure à la part d'idéal qu'il renferme.

Si je ne suis pas plus fier qu'il ne faut de ces récits sans prétention, je n'en suis pas honteux non plus : l'hommage que je t'en fais le prouve. Je

m'y suis essayé dans des genres divers, afin de connaître quel était celui qui me convenait le moins mal, je n'ose dire le mieux, il y a une de ces nouvelles qui est un peu leste, encore que la pointe de piment que j'y ai mise doive paraître fade, j'en ai peur, à certains palais rendus exigeants par la littérature terriblement épicée dont se délecte aujourd'hui le goût public. Une autre de mes petites histoires fut pour moi quelque chose comme une variation que je m'essayai à exécuter sur un thème réaliste. Je voulais savoir, en écrivant la première, si c'est amusant de laisser polissonner un peu sa plume ; en composant la seconde, si j'avais quelque aptitude pour la littérature brutale. J'ai découvert que valait mieux encore rester simple et sincère : j'ose espérer que l'on me trouvera tel dans les autres.

Même, à parler ainsi de moi, il me vient un scrupule. Est-ce que je vais me croire obligé à mon tour d'expliquer au public la recette des plats que je lui offre, me figurer qu'il me faut l'entretenir gravement de mon « esthétique », de ma « conception de la vie », de mes idées d'art?... Et à quel propos, grand Dieu? A propos d'un malheureux ouvrage qui n'a pas plus de droit à vivre, sans doute, qu'aucun des innombrables romans que chaque printemps voit éclore : livres morts-nés, qui bientôt gisent pêle-mêle dans la fosse commune de l'oubli, comme ces nuées de sauterelles qui, après un vol ou plus court ou plus long, finissent toujours par tomber et se perdre dans la mer... Mon frère, toi qui eus un si robuste mépris des importants et des pédants, empêche-moi de me prendre trop au sérieux et de pontifier jamais, même si mes ouvrages obtiennent quelque faveur? Que je ne compte, pour me faire ma place au soleil, que sur mon mérite, si j'en ai, et sur la persévérance, sur la probité de mon travail? Que je livre ma prose seul au public et que j'ai assez de fierté pour lui dérober obstinément ma personne et ma vie? Que je laisse la réputation venir à moi, s'il lui plait ; mais sois-je jusqu'à mon dernier jour le plus inconnu des écrivains, plutôt que de courir après elle? Que je place toujours le caractère bien au-dessus du talent, et que j'aime mieux être estimé qu'applaudi. Que j'aie, enfin, le droit de prendre pour devise ces deux mots qui pourraient, ô cher mort, te servir d'épitaphe :

Simpliciter. Viriliter.

Et maintenant qui expliquera comment l'auteur des lignes précédentes a pu écrire cette nouvelle dont nous parlions en commençant : « *le Père Jacques* » qui relève si évidemment du genre naturaliste comme il l'avoue lui-même par le choix du sujet, c'est du Zola, gazé il est vrai comme

style, mais somme toute du meilleur ou plus exactement du pire Zola. Allons M. Duruy, passe pour cette fois ; vous avez été entraîné par le désir de savoir : *s'il est amusant de laisser polissonner sa plume* ou par celui de découvrir si vous *possédez quelque aptitude pour la littérature brutale ;* mais dans ce cas on prend soin d'ordinaire de laisser dormir au fond d'un tiroir ces documents peu édifiants et on ne donne pas à ses amis le déplaisir de les trouver dans un ouvrage qu'il est fâcheux de ne pouvoir recommander à tout le monde. J. DE N.

SUR PÉGASE, par JULES DE NODUWEZ Un volume in-12 de XXIX-238 pages

Encore un recueil de poésies ! Que nos lecteurs se rassurent, nous n'abuserons pas pour cette fois davantage de leur patience; livrons seulement à leurs méditations ce petit morceau extrait des poésies de M. Jules de Noduwez. C'est de la satire; rassurons-nous, Juvenal n'est pas mort, on nous le ressuscite et en vers français qui plus est

« Un cocher conduisait de Kiloff à Moscou
Un *droski* (en français prononcez casse-cou !).
Le sournois s'adressant au poussif attelage,
Lui criait : « Chers coursiers, alerte, du courage !
» Trottez dru, galopez d'un pas plus affairé !
» Plus vite vous courez, plus vite dans le pré
» Vous pourrez, de gazon, vous rafraîchir la langue ! »
Les chevaux écoutaient l'éloquente harangue
Du madré
Avec enthousiasme : ils filaient ventre à terre,
Soulevant sur leurs pas un brouillard de poussière.
« Que débites-tu là ? » dit un rogue passant.
» Tu mens effrontément comme un fils du Croissant
» Pourquoi tromper ainsi tes chevaux ? Que je meure
» Si tu peux rencontrer un brin d'herbe à cette heure !
» Maraud ! fils de Juda ! bouche de Lucifer !
» Que viens-tu parler de gazon en hiver ? »
L'automédon reprit sur un ton d'arrogance :
« Foin de la vérité si la voiture avance ! »
L'hypocrite cocher, dans ses agissements,
Rappelle les façons de maints gouvernements.

Eh ! Eh ! il me semble que effectivement c'est là un procédé bien usité.

Sans compter que la voiture n'avance quelquefois pas pour cela ; on en a même vu reculer.

Mais là dessus silence. Ce sont des questions qui sortent du cadre de cette revue et nous sont soigneusement interdites. J. DE N.

LES RIVES ILLYRIENNES, par l'abbé BAURON
Un volume in-8° de 500 pages, 34 gravures. Prix : 7 francs

Nos lecteurs se souviennent peut-être du récit que nous avons publié sur la translation de la Maison de Nazareth à Tersato, en Hongrie. L'auteur de ces lignes attachantes vient de faire paraître, sur l'Istrie, la Dalmatie et le Monténégro, un volume : *les Rives illyriennes*, qui ajoute à la description des lieux, des mœurs, des scènes de la vie, déjà si intéressante par elle-même, les légendes locales et le souvenir des événements dont ces contrées furent le théâtre. Le meilleur moyen de louer l'ouvrage est d'en citer quelques extraits. Prenons le chapitre relatif à Spalato et à son fondateur Dioclétien, un des plus cruels persécuteurs des chrétiens.

« Malgré les objets divers que l'Istrie et la Dalmatie ont offerts à notre étude, une ruine plus imposante que tous les autres monuments du passé préoccupe notre esprit et marque d'avance le point central de nos étapes. Au seul nom de Spalato toute l'histoire de l'empire romain se ranime et prend à nos yeux une âme, un corps, un visage.

N'apercevrons-nous pas l'ombre taciturne du vieux Dioclétien assise sur les débris de son opulente demeure ? Ces lieux, témoins de sa retraite, ont-ils encore le charme qui les fit préférer aux douceurs souveraines d'un empire absolu et aux enivrements du triomphe ? Ces milliers de chrétiens que le tyran égorgea n'ont-ils pas laissé quelques traces de leur sang jusque sur les murs que nous allons contempler ? Quelle surprenante révolution atteste ce palais du César persécuteur, devenu la basilique du Christ persécuté ! quelle preuve de l'aveuglement des hommes qui pensent édifier pour eux-mêmes et qui bâtissent pour celui dont ils veulent abolir la mémoire ! Quel éclatant témoignage de l'action de la Providence, qui emploie ses ennemis les plus acharnés à l'érection inconsciente de ses futurs autels !

Nul ne saurait dire ce qu'est devenue la cendre de l'empereur, César, Auguste, pontife et dieu. Mais le Crucifié du Golgotha, dont il massacra les disciples, habite et règne seul dans le temple que l'homme divinisé élevait à sa gloire, et les dépendances de l'édifice païen, peuplées maintenant de chrétiens, ne comptent plus un seul adorateur de Jupiter ! . . . . . .

Chose singulière ! la famille qui fournissait à Rome un maître, donnait au monde un Souverain Pontife. Le pape Caïus, en effet, était aussi

Dalmate. Né à Salone de Caïus, oncle de Dioclétien, il ceignit la tiare six mois avant que son cousin germain ne revêtit la pourpre, et son frère Gabinius, marié avant d'entrer dans le sacerdoce, fut le père de la vierge Suzanne, la petite cousine préférée de l'empereur jusqu'à son martyre. Les chrétiens avaient envahi le palais du César couronné ; sa femme même, l'impératrice Prisca, sa fille Valérie avaient reçu le baptême.

Durant son séjour à Rome, il vit plusieurs fois les membres de sa famille, le pape Caïus et le saint prêtre Gabinius. Il voulut même rapprocher du trône la jeune Suzanne et crut lui préparer un mari en associant Galère à la souveraine puissance. L'impératrice Prisca fut chargée de négocier ce mariage et contrainte d'avouer que Suzanne était chrétienne, qu'elle avait fait vœu de virginité et qu'elle mourrait plutôt que de trahir ses serments. Dioclétien essaya de vaincre la résistance de la jeune princesse. Puis, irrité du mépris avec lequel elle traitait Jupiter, il la chassa d'abord de sa demeure et la fit ensuite décapiter. L'impératrice alla elle-même, la nuit, éponger le sang de l'héroïque vierge. Ce drame de famille ne fut pas étranger à la fureur de Dioclétien contre les fidèles, et le détermina à céder aux instances de Maximien et de Galère, qui sollicitaient des édits de persécution. Il rendit, en effet, le pape Caïus et son frère Gabinius responsables de la conduite de Suzanne Ils se cachèrent quelque temps dans une grotte et tombèrent, en 295, sous les coups des bourreaux. Enfin, le tyran sévit en personne contre sa femme et sa fille devenue l'épouse de Galère. Elles n'eurent pas le courage de résister aux tortures ; elles abjurèrent. Leur faiblesse ne resta pas impunie. Elles ne tardèrent pas à subir d'étranges vexations, à causer à l'empereur des chagrins inouïs et à périr misérablement.

En même temps que Dioclétien abattait la puissance des Perses, trainait à Rome derrière son char triomphal la veuve et les fils de Narsès, réformait la législation, inaugurait un nouveau mode de perception des impôts et faisait égorger les adorateurs de Jésus-Christ, il dotait le Quirinal de thermes restés fameux, il élevait à Palmyre des temples dont les ruines font encore l'admiration des voyageurs, à Trèves, à Milan, à Sileucie, à Nicomédie, à Carthage, de splendides édifices, où il engloutissait une partie des trésors de l'Orient.

Il n'oubliait pas son pays natal et préparait de loin le lieu de sa retraite. Il fit reconstruire de fond en comble la ville de Salone et dessina des jardins délicieux, au milieu de cette campagne dalmate qui parlait à ses souvenirs d'enfant. Au fond du golfe charmant que l'Adriatique creuse dans la côte illyrienne, dans cette presqu'île de Salone qui jouit toujours

d'un air doux et pur, excepté aux heures brûlantes de l'été, sur cette plage qui regarde d'une part la mer et ses aspects changeants, et de l'autre, un horizon de montagnes alors couvertes de bois et de vignobles, maintenant dénudées, l'empereur mit douze années à bâtir à grands frais la somptueuse demeure de son auguste vieillesse.

Essayons de dire ce que fut l'immense édifice; nous ferons connaître ensuite ce qu'il en reste.

Le palais de Salone, *Salonæ Palatium*, devenu maintenant, par une altération du nom et de la chose, la ville de Spalato, couvrait une surface de trente-cinq mille mètres, sans les jardins attenants. La pierre des murs, aussi belle que le marbre, sortait des carrières de Tragurium, aujourd'hui Traû ; les colonnes de granit rouge étaient apportées d'Égypte.

L'enceinte avait la forme d'un rectangle régulier. Contrebutée par de grosses tours carrées en saillie, elle était défendue par douze autres tours octogones et plus basses. Elle avait quatre portes, reliées par deux rues, ornées de longs portiques qui traversaient le palais et se coupaient à angle droit. La Porte Dorée s'ouvrait sur la route de Salone. Celle d'Airain menait à la ville d'Epetium, fondée par les habitants de l'île d'Issa. C'est aujourd'hui le village de Strobrec, où l'on voit encore les anciennes murailles de la cité et un large canal souterrain. La Porte de Fer conduisait à un parc réservé aux chasses de l'empereur. La Porte de Mer donnait sur les eaux, servait aux débarquements, aux arrivages et aux approvisionnements qui étaient distribués sans bruit. Elle communiquait avec d'énormes souterrains qui accédaient à toutes les parties de l'édifice et existent encore. Des escaliers tournants montaient aux étages supérieurs.

Une galerie de deux cents mètres de longueur, supportée par cinquante colonnes d'ordre dorique et dont quarante-huit sont encore debout, courait sur le mur d'enceinte et regardait l'immensité des eaux que couvraient d'innombrables navires. Les flots battaient les soubassements de ce promenoir, d'où la vue s'étendait jusque dans les îles. De magnifiques jardins s'épanouissaient dans la direction de Salone, sous un ciel enchanteur. Au-dessous de Clissa, un aqueduc captait les ondes jaillissantes du Jader, qui sortait du rocher dans une grotte de tuf et les amenait par des canaux encore visibles, à travers les bosquets, dans l'enceinte de l'édifice.

Le vieux soldat avait conçu son palais à l'image de son empire. L'extérieur présentait l'aspect d'un camp et d'une forteresse; mais l'intérieur rappelait le prince. On y trouvait un théâtre, un cirque, des thermes, un forum, des portiques, des salles de réception, des casernes pour les gardes, des logements pour les familiers et les serviteurs, et deux temples pour

ses divinités de prédilection. Les appartements de Dioclétien, les temples et les salles de réception occupaient les deux carrés voisins de la mer; les deux postérieurs étaient réservés aux prétoriens, aux gardes, aux femmes de service et à Dioclée, mère de l'empereur.

Le temple de Jupiter prélude à l'architecture byzantine; octogonal au dehors, il est circulaire au dedans, avec des arcs reposant sur des colonnes, au lieu de l'architrave directement placée sur les chapiteaux. C'est une sorte de rotonde, construite dans les plus élégantes proportions. Elle a treize mètres de diamètre, vingt un mètres de hauteur. Les colonnes ont sept mètres et supportent un entablement de second ordre de trois mètres et demi. Cette colonnade circulaire, avec sa haute coupole, est d'un effet superbe. Le jour ne pénétrait que par la porte d'entrée.

L'édifice est entouré de portiques à colonnes monolithes, surmontées de chapiteaux corinthiens, que couronne un entablement, sur lequel sans doute s'élevaient jadis des statues. Deux sphinx, rapportés de Thèbes ou d'Héliopolis et d'un dessin très pur, gardent le portail.

Dédié maintenant à saint Doïmo, disciple de saint Paul et patron de la ville, le temple de Jupiter, encore intact, a subi quelques transformations qui n'ont pas altéré sa beauté primitive. » R. D. L.

LE GROS PÉCHÉ DE L'ABBÉ MILLET, par J. LEMAIRE
Un volume in-12 de 325 pages. Prix : 3 fr. 50

L'abbé Millet, curé d'un petit village aux bords de la Somme, est extrêmement aimé de ses paroissiens; il est pieux, doux, charitable, exemplaire, et pourtant, on lui impute un péché de jeunesse, qui n'est pas matière à plaisanterie. L'abbé a élevé, dès sa naissance, une petite fille, dont on ne connait pas les parents et dont on lui attribue la paternité; au moment où s'ouvre l'histoire, Armande a vingt ans, et son protecteur va la marier à un honnête homme qui l'aime. C'est alors qu'il se trouve amené à raconter à son évêque l'histoire de cette adoption.

Une nuit d'hiver, une femme se présenta au presbytère; elle était au terme de sa grossesse et elle paraissait épuisée de fatigue et de douleur. Elle demanda à se confesser et l'abbé Millet l'entendit : il raconta à son supérieur ce qui ne tombait pas sous le sceau du sacrement. Cette femme séduite, repoussée et maudite par son père, implorait le pardon de Dieu, elle reçut l'absolution et une heure après, sans qu'on eût pu la porter ailleurs, dans la chambre du presbytère, elle mit au monde une fille, qu'elle recommanda au curé et elle mourut. Le curé ne rejeta pas ce triste dépôt,

il éleva très bien l'enfant et se disposait à l'établir convenablement et chrétiennement.

Pourtant, le grand-père de l'orpheline abandonnée se fit connaître, elle retrouva son père également, mais ce fut le sage curé qui la défendit contre ceux qui voulaient disposer de sa destinée et qui bénit son mariage avec l'homme qu'elle préférait. Il resta dans sa paroisse, quoique monseigneur lui offrit un poste plus brillant, et ses paroissiens, instruits, ne lui reprochent plus ce gros péché qui n'était qu'un grand acte de charité.

George Sand a écrit un roman sous un titre semblable, *le Péché de M. Antoine* le sujet est presque identique mais quoiqu'il soit mieux écrit, le roman philosophique de Mme Sand ne vaut pas celui de M. Lemaire.

SCÈNES DE LA VIE MÉDICALE, par M. Jules Cyr. Un volume in-18
Prix : 3 fr 50

Disons, si vous le voulez bien, un peu de mal des médecins. N'est-ce pas là, d'ailleurs, depuis Molière et longtemps avant lui le travers des mortels infortunés que tôt ou tard pourtant finissent par se remettre entre les mains d'un membre de cette *redoutable* corporation.

Nourri dans le sérail, M. Jules Cyr *en connait les détours*. Il nous les révèle de la meilleure grâce du monde, et nous extrayons de son livre un petit passage qui a sur certains du même auteur l'avantage de pouvoir être lu par tout le monde.

— Dites donc, Lemasson, voulez-vous m'éclairer sur un point très délicat?

— Vous savez qu'aujourd'hui nous faisons pénétrer la lumière partout... Ainsi donc, allez, Jolivieux, allez.

— Dites-moi un peu, — mais là, sans blague, — ce qu'il faut penser des granulations, car, — ceci entre nous — vous nous la faites un peu aux granulations.

— Touchons pas à ça, je vous prie.

— Comment, « touchons pas à ça » ?... Qu'est-ce que cela. Voyons, la granulation existe-t-elle, oui ou non?

— Si elle existe ..? Mais, mon cher, aussi évidemment que le soleil.

— Et si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer... Connu, connu... Mais enfin, moi je ne suis pas un profane... Vous pouvez me dire ce que vous en pensez.

— La granulation, mais c'est notre arche sainte.....

— Votre arche sainte?... Très bien : oui, ça me dit clairement quelle importance vous y attachez : mais.....

— Mais, mon cher ami, c'est plus que de l'importance que nous lui donnons : nous en faisons un dogme.

— Ah ça! voyons : vous vous.... .

— Pas le moins du monde : un dogme, vous dis-je; et, vous savez, les dogmes, c'est sacré, ça ne se discute pas.

— Oui, je sais cela : on n'y croit pas (on n'y croit plus malheureusement). Notez bien que je ne demande pas mieux que d'y croire, à votre dogme; mais enfin je voudrais un semblant d'initiation... Pourriez-vous me montrer quelque spécimen de cette curiosité-là?

Curiosité! Vous venez de le dire : pure curiosité. intéressante surtout pour nous... Croyez-moi, ne vous en inquiétez pas autrement. Si un de vos malades est enroué, et si son enrouement résiste aux moyens employés par vous, dites-lui : Ah ! ce sont ces diables de granulations! Il faut voir un spécialiste. Si un autre de vos malades.....

— Je comprends... ce sont ces diables de granulations... Il faut voir Lemasson.

— Jolivieux, vous désirez être éclairé? Vous l'êtes très insuffisamment. Allez et convertissez... Là-dessus, messieurs, je crois qu'une nouvelle tournée de fine champagne est toute indiquée.

— Eh bien, soit, Lemasson! Je vais même porter un toast qui sera un velours pour vous : A la santé des granulations!

— Et surtout de ceux qui en ont. »

Et quand ce ne sont pas des granulations, c'est autre chose. Mais c'est bien là le cas de le dire, plus ça change, plus c'est la même chose.

Pauvres malades !

LETTRES CHOISIES DE Mgr DUPANLOUP, publiées par M. l'abbé F. Lagrange, chanoine de Notre-Dame Deux volumes in-8. Prix : 10 francs

L'historien de Mgr Dupanloup, M. F. Lagrange, pour compléter son œuvre, vient de publier deux volumes de *Lettres choisies* dans l'immense correspondance de l'illustre évêque. Il explique ainsi, dans l'*Avant-propos*, ce qu'il s'est proposé dans cette publication, et le résultat qu'il en espère.

« ... Ces *Lettres* ajouteront peu à sa biographie, mais beaucoup, pensons-nous, à sa physionomie... Ce recueil le prend à sa jeunesse et le conduit jusqu'à sa mort. C'est donc sa vie tout entière qui se déroule dans ces deux volumes, mais sa vie racontée par lui-même, à son insu. Là surtout sera l'originalité et l'intérêt profond de ces *Lettres*.....

» Si la curiosité maligne n'y trouve pas assez son compte, et nous

avons voulu qu'elle ne l'y trouvât pas, ce qu'on y verra, dans une parfaite lumière, ce sont les intentions qui ont dirigé toujours Mgr Dupanloup, les mobiles certains de son action, les sentiments vrais de son âme. Ce qu'elles révéleront aussi, ou accuseront davantage, c'est tel trait de son caractère, telle nuance particulière de son esprit, telle habitude de sa vie; et cela, avec ce qui vient toujours à la parole de l'accent; car dans ces *Lettres*. c'est lui qui parle, on l'entend.

» Ces *Lettres* seront donc lui-même. Toutes disent de lui quelque chose. De l'ensemble résultera, pensons-nous, un sentiment plus profond encore de vénération et d'admiration pour ce grand évêque. Cette vie si active et si remplie, si grave et si digne; cette tenue d'âme si constamment noble et sacerdotale ; cette profonde piété, ce zèle ardent, cet amour passionné du bien ; dans ce travailleur infatigable, dans ce grand lutteur, ce cœur si tendre, si fidèle à l'amitié, quoique sans mollesse ni faiblesse ; ce caractère d'une si constante élévation; ce langage qui observe, avec tant de simplicité et de naturel, toutes les convenances et toutes les délicatesses ecclésiastiques et mondaines, voilà ce qui apparaîtra dans ces *Lettres*, sans parler de ce style si remarquable, quoique sans recherche ni travail.

» C'est un prêtre qu'on entendra, et qui toujours reste prêtre ; qui, au besoin, s'égaye et sourit, mais sans le moindre oubli jamais ni de soi ni des autres : le jeune clergé pourra apprendre là le langage de la bonne compagnie, le bon ton, la mesure, le tact exquis; comment un prêtre peut traiter et parler avec les hommes, en restant toujours digne de leur estime et de leur respect; comment l'urbanité, l'aménité, l'amabilité même peuvent se mêler à ce que son caractère a de haut et de sacré, sans l'altérer ni l'abaisser jamais.. .. »

Ces deux volumes, d'une lecture rapide et attachante, offriront donc à tous une lecture attrayante, variée, saine, pure et élevée. L'évêque d'Orléans est un homme assurément avec qui il fait bon à converser. Un homme du monde, après avoir lu ces lettres, résumait ainsi devant nous l'impression qu'il en avait ressentie, et l'idée qu'elles lui avaient donnée de Mgr Dupanloup : « Grande figure d'homme, belle et pure image de prêtre. »

R. D. L.

MANUEL NATIONAL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, *à l'usage de l'armée et des écoles*, par M. Romuald Brunet. Un vol. in-18. Prix : 4 fr. 15

Voilà un ouvrage tout à la fois intéressant et scientifique, qui sera certainement un des plus beaux ornements de nos bibliothèques, mais encore un ouvrage précieux, nous dirons même indispensable, à tous ceux qui ont souci de la patrie.

Inutile de faire l'éloge de l'auteur, ancien volontaire de 1870, un de nos capitaines les plus distingués de la cavalerie territoriale, ardent patriote, déjà bien connu par ses œuvres militaires et patriotiques. Son intelligente publication suffirait à elle seule pour mettre en relief un publiciste.

Jusqu'à ce jour personne n'a encore consacré à la grande famille française une œuvre aussi remarquable dans ce genre. C'est le monument le plus complet qui lui ait été élevé. Aussi sommes-nous convaincus que le succès récompensera les efforts de ce bon Français, de ce travailleur infatigable, dont la seule pensée est la grandeur du pays.

On ne saurait trop encourager de semblables œuvres, si propres, suivant nous, au développement de notre éducation nationale.

Nous croyons donc bien faire en recommandant aujourd'hui d'une manière toute spéciale, à nos lecteurs, cette publication vraiment patriotique, dont voici, du reste, quelques passages de la préface :

« Toujours menacée au dehors, la France n'a qu'un moyen de braver la puissance et l'ambition de ses voisins, c'est d'infuser pour ainsi dire dans la nation l'*amour de la patrie*, c'est-à-dire des lois et de la liberté. Les vertus de ses citoyens, leur zèle patriotique, en un mot leur éducation nationale, voilà le seul rempart sans cesse prêt à défendre la France, et qu'aucune armée ne saurait entamer. Il est donc essentiel pour former le génie, le caractère, les goûts et les mœurs de notre peuple, que chacun reçoive une forme nationale par une préparation particulière.

» Dans cet ordre d'idées, l'étude de l'histoire s'impose, ce me semble, comme très propre à élever nos esprits et à diriger nos cœurs. Elle est indispensable aujourd'hui et sert d'introduction à celle de la géographie.

. . . .

. . . .

» Attirés par une sympathique admiration, emportés par ce grand mouvement qu'impriment au monde les chemins de fer, poussés par l'impulsion extraordinaire qu'on donne aux transactions commerciales, encore blessés par la perte de l'Alsace et de la Lorraine, nous devons plus que jamais étudier l'histoire et la géographie de la France ! Voilà ce qui nous a engagés à jeter un coup d'œil sur notre histoire, à présenter avec méthode nos progrès, et à apporter, nous l'espérons, un concours utile à ces deux bases de l'édifice social : l'instruction et l'armée. Tel est le but de ce manuel divisé en tableaux qui permettent d'apprendre l'histoire et la géographie de nos départements ainsi que de nos colonies, d'après notre nouvelle organisation militaire A ce manuel sont jointes vingt-six cartes.

» Un résumé d'histoire et un résumé de géographie complètent cet

ouvrage, que nous recommandons dans son ensemble à l'attention particulière de la grande famille française.

» Notre histoire est glorieuse; rendons-lui hommage, étudions-la avec respect et vérité; loin de la critiquer, parcourons-la dans ses moindres détails, surtout sans parti pris, et, désireux de profiter des leçons acquises, efforçons-nous d'éviter les erreurs du passé.

» La France a fait notre éducation; soyons reconnaissants. »

Voici le sommaire des chapitres de l'ouvrage : *Instruction. Description historique et géographique de chaque département, classé par corps d'armée, ainsi que de nos possessions coloniales.—Abrégé de géographie. — Défense des frontières maritimes de la France. — Défense des frontières continentales de la France. — Division administrative de la France. — Possessions coloniales de la France. — Gouvernements militaires avant 1789 avec les départements formés avant 1870.— Armée et marine de la France.—Abrégé de l'histoire de France.— Chronologie de l'histoire de France. — Conclusion. — Appendice (tableaux synoptiques de l'armée française en 1888 et des navires armés de la flotte).*

Ajoutons en terminant que l'auteur paraît reconnaitre que la grandeur de la France date de nos anciens rois. Un bon point pour cet aveu sincère quoique un peu embarrassé.

YAGA, par Marguerite Peradowska. Un volume in-12 de 306 pages Paris. 1888. Prix : 3 fr. 50

Le moment semble piteusement choisi pour faire un roman sur les prêtres rutènes ou grecs-unis. Leur église affligée est en proie aux persécutions des orthodoxes, ou grecs schismatiques; ils sont ruinés par les amendes, on les frappe, on les exile et l'histoire de leur souffrance serait des plus édifiantes et des plus intéressantes. Le héros de ce livre est un prêtre rutène, Bartholomé, entré dans les ordres sans vocation, avide, rapace et plein d'ambition, il exploite et pressure ses paroissiens, il leur extorque argent, provisions, il agit enfin, non comme un ministre fidèle, mais comme les popes ignorants et grossiers, et poussé par sa cupidité vers le schisme, il essaye d'y amener ses paysans, mais ils résistent et le méchant homme est chassé de sa paroisse. Un nouveau curé répare ses injustices et bénit le mariage de la jeune Yaga, que Bartholomé avait persécutée.

Ce roman est plus attrayant que ne le sont les romans russes dont on nous accable depuis quelques années; il donne une vive idée des mœurs et du caractère des paysans slaves si maltraités et si touchants dans leur malheur.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AGIOTAGE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (l'), 1870-1887; par Auguste Chirac Deux vol. in-18 jésus avec planches. Tome I, VII-360 pages; tome II, 360 pages. Prix: 7 fr.

APRÈS LE CRIME, par Paul Perret. Un vol. grand in-8 Prix: 3 fr. 50

ART DES SUCRERIES ET DES CONFITURES (l'). Un vol in-8 carré. Prix: 3 fr. 50

COMÉDIES DE PARAVENT, par Henry Gréville. Un vol. in-18 jésus de XVI-251 pages. Prix: 3 fr. 50

DEUX ANS DE VACANCES, par Jules Verne. Première partie. Un vol in-18 de VIII-351 pages. Prix: 3 fr

DEUX MAITRES DE L'ENFANCE (les), le Prêtre et l'Instituteur, par l'abbé Augustin Sicard. Un vol. in-16 de 324 pages Prix: 3 fr. 50

DISCOURS POLITIQUES ET JUDICIAIRES, rapports et messages de Jules Grévy, ancien président de la République française, recueillis, accompagnés de notices historiques, et précédés d'une introduction par Lucien Delabrousse Deux vol. in-8 de 1020 pages Prix: 15 fr.

DOCUMENTS HUMAINS, par Dubut de Laforest. Un vol in-18 jésus de 440 pages. Prix: 3 fr. 50

DRAMES PHILOSOPHIQUES, par Ernest Renan, de l'académie française. Un vol. in-8°. Prix: 7 fr 50

DU PLUS GRAND CRIME AU PLUS PETIT DÉLIT, par G. Vibert, docteur en droit, conseiller à la cour de Douai. Un vol in-16. Prix: 3 fr. 50

DU VISIBLE A L'INVISIBLE, rêveries consolantes d'après Mme Oliphant et Miss Elisabeth Phelps. Un vol. in-16. Prix: 3 fr. 50

EDUCATION EN ANGLETERRE (l'), collèges et universités, par Pierre de Coubertin. Un vol. in-18 jésus de 333 pages. Prix: 3 fr. 50

EMPEREUR FRÉDÉRIC (l'), par Edouard Simon. Un vol. in-18 jésus de IV-305 pages. Prix: 3 fr. 50

EMPEREUR GUILLAUME (l'), souvenirs intimes, revus et annotés par l'empereur sur le manuscrit original, par Louis Schneider, traduit de l'allemand par Ch. Rabany. Trois vol. in-8° raisin Prix: 24 fr.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN FRANCE (l'), 1789-1889. Les Universités en 1789; la Révolution, par M. Louis Liard, directeur de l'enseignement supérieur aux universités catholiques. Un vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50

FIANCÉE DE LA FONTENELLE (la), par Charles d'Héricault. Un vol in-18 jésus de VIII-408 pages. Prix: 3 fr. 50

FIESCHI, par René de Ponjest. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr 50

FOLIE D'AMOUR, par Mme Hector Malot Un vol in-18 jésus de 351 pages Prix: 3 fr 50

FORTUNE DU VIEUX MYDDELTON (la), par Mme A.-P. Tillière. Un vol. in-18 jésus de 341 pages. Prix: 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

FRANCE ET RUSSIE. Situations respectives des puissances européennes vis-à-vis de l'Allemagne à l'avènement de Guillaume II. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

FRANCE (la), la Russie et l'Europe, par Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut Un vol in-18 jésus de IV-371 pages Prix: 3 fr. 50

FRANCE JUIVE (la), édition populaire. Un vol. in-18 jésus de LIV-554 pages Prix: 3 fr 50

FRANCIS GERMOND, roman contemporain, par Paul Aubray. Un vol. in-18 jésus de 306 pages. Prix: 3 fr. 50

HISTOIRE DE FLORENCE depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République (1434-1531), par F.-T. Perrens, de l'Institut. T. I, in-8° de 605 pages Prix: 7 fr 50

HISTOIRE ET LES HISTORIENS (l'), essai critique sur l'histoire considérée comme science positive, par Louis Bourdeau. Un vol. in-8° de 476 pages. Prix: 7 fr. 50

HISTOIRE INTIME, par Gabrielle Béal. Un vol. in-18 jésus de 300 pages Prix: 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

IMMORTEL (l'); mœurs parisiennes, par Alphonse Daudet. Un vol. in-18 jésus de 389 pages Prix: 3 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

JOURNAL D'UN VOLONTAIRE DE 1791, par Louis Bonneville de Marsangy. Un vol. in-16. Prix: 3 fr 50

LIVRE DE LA VIEILLESSE (le), par Antonin Rondelet Un vol in-16 Prix: 3 fr. 50

MA COUSINE POT-AU-FEU, par Léon de Tinseau. Un vol. grand in-18 Prix: 3 fr. 50

MADAME PHAÉTON, par Clovis Hugues. Un vol. in-18 jésus de 425 pages Prix: 3 fr. 50

MAISON DU TEMPLE DE PARIS (la). Histoire et description avec deux planches, par Henri de Curzon, archiviste aux archives nationales. Un vol. in-8° de 364 pages Prix: 7 fr 50

MONT SAINT-MICHEL (le). Texte, dessins et eaux-fortes, par Dubouchet père et fils Préface par Étienne Ducret. Un vol. in-4° de XX-77 pages Prix: 25 fr.

NOUVELLES ALGÉRIENNES, par Marcel Frescaly (lieutenant Palat) Un vol. in-18 jésus de 317 pages Prix: 3 fr. 50

ORIGINE DU FRANÇAIS (l'), par l'abbé Espagnolle, du clergé de Paris. T. II; un vol in-8° de XIII-430 pages. Prix: 7 fr. 50

PEUPLE ALLEMAND (le), ses forces et ses ressources, par Charles Grad, député de l'Alsace au Reichstag. Un vol in-18 jésus de VII-441 pages. Prix: 3 fr. 50

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT NATIONAL, par M. Ernest Lavisse. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

SACRIFICE, par Mme A. de Morbois. Un vol. in-18 jésus de 310 pages. Prix: 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

SUISSE INCONNUE (la), par Victor Tissot. Un vol. in 18 jésus de 486 pages Prix: 3 fr. 50

TROIS EMPEREURS D'ALLEMAGNE, Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II, par M. Ernest Lavisse, professeur à la faculté des lettres de Paris. Un vol in-18 jésus Prix: 3 fr. 50

UN MARIAGE D'INCLINATION, roman nouveau, par Fortuné du Boisgobey Un vol in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

UN RÊVE SUR LE DIVAN, par Mme Juliette Adam. Un vol in 18 carré. Prix: 5 fr.

VÉRITÉ SUR L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION (la), par Auguste Carion Un vol in-16 de IV-223 pages. Prix: 0 40

VICTOIRE D'AME, Pèlerinage d'amour, l'Anniversaire, le Petit Chien crotté, Héraclite et Démocrite, Au fumoir, Sœur Euphrasie, l'Œil de verre, la Colonelle, le Père Jacques, par Georges Duruy. Un vol in-16 Prix: 3 fr. 50

VIE DE DOM BOSCO, fondateur de la Société Salésienne par J.-M. Villefranche Un vol. in-8° de XI-356 pages avec portrait. Prix: 5 fr.

Le Gérant: F. WATTELIER.

Tome XXIII. N° 8 **Août 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLÈLE

Tome deuxième. Un volume in-8° de 524 pages. Prix : 7 fr. 50

Le compte rendu du premier volume a exposé l'importance de ces Mémoires, en rappelant les qualités éminentes et le noble caractère de l'auteur, un des hommes qui ont eu le rare privilège de conserver dans ce siècle les traditions d'honneur, de loyauté et de dignité de l'aristocratie française. Quant à la supériorité du génie financier de M. de Villèle, il n'y a plus maintenant qu'une voix dans toute l'Europe pour la proclamer : nos brouillons républicains, qui nous mènent à grands pas à la banqueroute, sont forcés eux-mêmes de lui rendre hommage.

Dans ce volume, comme dans le précédent, on trouvera presque à chaque page, l'expression des convictions profondes du chrétien et du royaliste, dévoué par conscience à son pays et à son roi; et, dans l'intimité des rapports de la famille, quel modèle pour les époux et les pères ! Comme ce type si pur, si vraiment noble, si chrétien et si français fait ressortir la décadence de la génération actuelle!

Ce volume comprend l'histoire parlementaire depuis la discussion des lois de finance en 1816, jusqu'à l'avènement du ministère de droite en décembre 1821.

Les notes de M. de Villèle, et les lettres qu'il adressait au jour le jour à des membres de sa famille, jettent un jour nouveau sur la conspiration maçonnique qui mina, dès le début, le trône de Louis XVIII. On voit la trame des intrigues qui, avec l'aide même des ministres du roi, parvinrent à faire dissoudre cette *Chambre introuvable* nommée par le suffrage spontané du corps électoral, sous l'impression de l'élan de l'opinion publique en 1815, et qui tendait à rendre à la France les garanties de liberté et de stabilité de sa constitution naturelle.

A distance, à notre époque, rien de plus clair pour les esprits sérieux que ces intrigues du plan révolutionnaire tracé par la franc-maçonnerie,

et dont l'exécution était poursuivie par les traités qui avaient réussi à tromper le roi lui-même. Mais dans le trouble du premier moment il n'y eut que les hommes supérieurs qui virent clairement les conséquences de cette première victoire de la Révolution qui menaçait de replonger la France dans l'abîme d'où elle venait de sortir.

« En réalité, dit M. de Villèle, ce coup d'État du ministère contre la Chambre fut arraché au roi par l'influence de M. Decazes et par la coalition des passions et des intérêts qu'avait froissés la majorité royaliste de 1815. Il était réclamé par les rancunes du ministère et de la minorité, par les craintes des hommes de l'Empire, qui voulaient à tout prix se maintenir en possession des places et des fonctions publiques, enfin par le vœu du parti révolutionnaire, qui n'aspirait qu'à exploiter les germes de bouleversements renfermés dans la Charte.

« Il paraît que les cabinets étrangers intervinrent aussi auprès du roi pour le déterminer à cette mesure désastreuse; ils redoutaient peut-être la fermeté avec laquelle la Chambre de 1815 avait pris au sérieux les concessions de la Charte pour défendre les intérêts du pays, et ils espéraient tirer meilleur parti de l'occupation de la France sous un gouvernement faible et sans appui à l'intérieur... S'il m'en souvient, le ministère poussa dans une occasion l'oubli des convenances et de sa propre dignité jusqu'à vouloir rejeter la responsabilité de l'ordonnance du 5 septembre sur cette honteuse et funeste influence. »

On lira avec un intérêt tout particulier, des détails intimes sur l'assassinat du duc de Berry, pages 332-358.

Certes, nous ne sommes nullement tentés de prendre la défense du parlementarisme, qui est contraire au tempérament et à la Constitution de la France; mais quelle distance entre les débats de la Chambre des députés pendant ces premières années de la Restauration, et les scandales de nos assemblées républicaines! Ce n'est pas qu'il n'y eut dès lors plus d'un scandale, mais l'ensemble des débats, la tenue de la Chambre conservaient un cachet de dignité qui ne permettait pas à l'étranger de nous prendre en dégoût et en pitié. Les francs-maçons déjà arrivés au ministère et dans toutes les administrations, ne se faisaient pas scrupule de manœuvres déloyales et honteuses contre les royalistes. A l'occasion de la délicieuse lettre de M. Bertin de Vaux, reproduite à la page 256, M. de Villèle met en note « qu'il avait acquis la certitude, par les commis même du Cabinet Noir que ces lettres étaient ouvertes à la poste et falsifiées, dans les copies qu'on mettait sous les yeux du roi. »

Ce mélange de notes et de reproductions de lettres intimes donne un

charme tout particulier à la lecture de ces Mémoires, que l'importance seule des faits, jointe à la haute position occupée par l'auteur recommande à tous ceux qui sont soucieux de connaître la vérité historique sur cette époque de la Restauration, si près de nous et si mal connue.

A. CONARI.

L'IMMORTEL, par ALPHONSE DAUDET. Un volume in-12 de 382 pages
Prix : 3 fr. 50

M. Daudet a voulu faire sur l'Académie un livre méchant : il n'a fait qu'un méchant livre — œuvre mauvaise à tous les points de vue, mauvaise comme fond et mauvaise comme forme. Où donc M. Daudet a-t il observé les mœurs qu'il nous donne comme étant celles des académiciens? Quelle langue a-t-il voulu parler et faire parler à ses personnages? Quel dictionnaire est-il allé consulter? Gageons que ce n'est pas celui de l'Académie. Peut-être n'en a-t-il pas consulté du tout. Il a eu tort; quand on attaque ces Immortels impeccables ou qui tout au moins devraient l'être, il faut le faire en bon français. M. Daudet n'en a cure et, je le répète, il a tort.

La lecture de son livre amène à se dire que vraiment la présence n'est pas inutile de ces censeurs de notre langue alors que des auteurs de talent prennent avec elle des libertés aussi grandes.

Sans vouloir *moquer* M. Daudet, il n'est pas besoin de *réflexionner là-dessus* longuement pour s'apercevoir qu'en français on ne dit pas le *scrutement* d'un regard, un *ton raillard et mauvais chien*, une *baillée* (?) *une lithographie délavée de l'humidité des murs*; expressions que l'auteur emploie avec un sans-gêne adorable, une admirable fatuité qui ne permettraient certes pas à son sujet cette réflexion très juste : Vraiment il ne saurait être français, car il parle cette langue trop purement. Un fils est toujours plus familier avec sa mère.

M. Daudet est familier lui; il est même un peu sans gêne et c'est peut-être cela qui l'empêche de voir l'énormité commise par lui quand il fait dire à Paul Astier : *Fiche-moi la paix n'est-ce pas? ne te mêle de rien, gaffeuse (?)*

Délicieux ce style ; vraiment inutile de vous dire que c'est à une mère que ce langage s'adresse. Cette mère *incomparable* ne prêche guère d'exemples. Qui pourrait croire sorties d'une bouche académique — c'est tout un puisque nous parlons de la femme du secrétaire perpétuel de ce docte corps — des phrases de ce genre :

Ben quoi! ben quoi!... voyons à la fin des fins, ma pauvre Arthémise... l'arrosage (?) vous va, mais vous moisirez à la fin.

Oh! M. Daudet! M. Daudet!... Cela, ce sont des académicien*nes* des carrières d'Amérique, n'est-ce pas?

Si semblables paroles étaient portées par l'écho jusqu'à l'enceinte vénérable de l'antique palais, elles seraient comme un *Mane Thecel Phares* qui ferait crouler ces murs vénérables sur les derniers Immortels.

Mais où nous emporte l'imagination? N'allons pas faire pour un deuil imaginaire, *draper de noir* (hem!) *les landaus* des admirateurs de cette docte institution. N'allons pas surtout priver ses futurs détracteurs (oh! M. Daudet n'en a pas clos la liste) du dénigrement préalable dont on paraît vouloir prendre la douce habitude, — quitte à faire ensuite amende honorable très humble.

Quelle diversité dans les mœurs des divers pays! Les Asiatiques disent communément : C'est un vilain oiseau que celui qui salit son propre nid. C'est bien son nid en somme que salit M. Daudet et sans y être le moins du monde forcé, à moins que le désir de donner un coup de patte indirect à ce cher ami Zola!... Ne mérite-t-il pas, du reste, d'être puni, cet ex-chef du naturalisme aujourd'hui pénitent, se déclarant prêt à brûler ce qu'il a adoré et expliquant vis-à-vis de ses anciens et fervents ennemis sa volte-face dans une lettre célèbre et... académique, à son tour, elle aussi!

M. Daudet aspire-t-il à ramasser ce sceptre de l'ordure que l'auteur de *Nana* vient d'abdiquer solennellement? on le croirait presque. A part le luxe de détail (cela peut venir), le fond même des caractères, des situations est tout aussi répugnant et voulu que dans les œuvres les plus fameuses de M. Zola. Est-il dans le livre de M. Daudet un seul personnage un peu honnête? Oui, il en est même *jusqu'à trois que je pourrais nommer :* le sculpteur Verdraine, le candidat Freydet, le maitre *Astier Rehu.* Mais aussi comme l'auteur s'empresse, s'emploie habilement à les couvrir de ridicule sans épargner cet original de Verdraine qu'il semble pourtant avoir dépeint d'une plume moins ennemie. De quelle savante main tombent ces mirifiques douches de ridicule administrées à ces pauvres diables! Le lecteur peut facilement juger que pour écrire *l'Immortel*, M. Daudet s'est servi cette fois du lorgnon avec lequel son maître (en naturalisme) scrutait les hideurs morales des héros de *La terre.* Les honnêtes gens ne sont pas à leur place dans ce roman. On les sent petits, humbles; ils se recroquevillent avec crainte devant les véritables héros : Paul Astier, cette *petite fripouille avec sa figure de jolie coquine*, sa mère, Mme Astier, fille et femme d'Immortel dont le mari *(pauvre Crocodilus)*, disait *ingénument* que ses voilettes sentaient le tabac bien qu'il ne fumât jamais; cette petite princesse

de Rosen *qui dans le caveau même du défunt* (son mari), *sur la pierre tombale...* puis cette duchesse de Padovani dont *le goût de femme vers le bas, le difforme moral et physique* avait de toutes pièces créé le prince d'Athis, celui dont Bismarck n'avait jamais pu supporter *le scrutement de sourcils*, puis encore ce Laniboire, *avouant à son jeune ami qu'il était peut-être allé un peu loin avec la chère enfant « mais aussi, son père,* (un candidat) *me la pousse, m'en encombre... On a beau être rapporteur pour les prix de vertu, bé dame!*

Assez n'est-ce pas! — dix pages ne suffiraient pas — *bédame!* M. Daudet a choisi des hommes pour modèles — *la chair* est faible — *bédame!* et tout cela, relevé par une foule de lieux communs que tout le monde connait et qui appartiennent à tout le monde. Page par page on peut dépouiller *l'Immortel* et, après avoir rendu à chacun ce qui lui appartient il ne restera pas même un squelette; pas un os de ce squelette en effet qui lui appartienne en propre; une ombre seule demeurera, insaisissable et si légère qu'elle ne pourra que rentrer dans le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Écoutez le candidat perpétuel de l'Académie, ce bon vicomte de Freydet: « Quand on ne me regardait pas, je le mettais (son livre) sur la pile, bien en vue Ah, pauvre de Freydet, en êtes-vous là et ne savez-vous pas que longtemps avant M. Daudet l'on avait déjà dépeint cet auteur explorant les boites des bouquinistes du quai et tirant des piles à 0.10, ces œuvres pour les étaler orgueilleusement dans les boites à 2.00; ne savez-vous pas aussi que pour sortir de sa province, on n'est pas autorisé à servir comme neuf le mot fameux: tous nobles excepté mon père, que l'on retrouve trop facilement dans votre: Nous étions vingt-cinq, tous académiciens hormis... et moi. Pauvres vicomtes! on ne les épargne guère; j'en sais pourtant, candidats à l'Académie et de beaucoup d'esprit, incapables de plagier d'une façon aussi éhontée.

Et quelle perle inédite ce dialogue du couple Astier-Rehu : « Après moi, monsieur mon fils vendra, s'il lui convient, et puisqu'il ne veut qu'être riche, je vous garantis qu'il le sera.

— Oui, mais en attendant! »

M. Daudet, attention, je vois d'ici M. Halévy qui regarde d'un mauvais œil votre prose si cousine germaine de la sienne que l'on les prendrait volontiers pour sœurs.

Mais au fait, ceci ne nous regarde pas — c'est aux auteurs de se défendre, et nous ne signalerions même pas ces détails, si notre devoir à nous n'était pas justement de défendre les lecteurs trop confiants.

A côté des vulgarités, voire même des mots spirituels empruntés de ci de là, M. Daudet a mis dans *l'Immortel* quelques nouveautés (de son cru celles-là) qui émaillent et complètent agréablement le volume. Nous n'en relèverons qu'une, il faut aller jusqu'à la dernière page pour la trouver, mais on ne regrette vraiment pas sa peine. Après nous avoir fait assister à la reconnaissance du cadavre de Astier-Rehu par ses collègues de l'Institut, M. Daudet nous dépeint le vieux Jean Rehu s'approchant pour voir, malgré ceux qui l'éloignaient d'un geste effaré.

« Ses traits restaient immobiles, ses yeux aussi inexpressifs que ceux de la Minerve, là-bas sous son casque de bronze; puis, ayant bien regardé, pendant qu'on rabattait la toile à raies (quelle précision de commis en toile) sur le pauvre visage du mort, il s'en alla, droit, fier, *son ombre immense à côté de lui*, véritable Immortel, celui-là, et son hochement de tête semblait dire: « J'ai encore vu ça, moi! »

Est-ce de son ombre que parle ce pauvre Rehu! En ce cas sa surprise est étrange de l'apercevoir à côté de lui; il doit être bien difficile, en effet, dans une *cour aveuglante de soleil*, de circuler sous son ombre.

Il appartenait à M. Daudet de nous révéler que pareille merveille peut avoir lieu dans la cour de l'Institut. Nous engageons vivement ceux de nos lecteurs qui passeraient de ce côté à vérifier un point aussi intéressant pour la science.

Après tout, il se passe des choses si extraordinaires à l'Académie!

Hélas!!!

Avoir écrit *le Nabab* et commettre *l'Immortel!!* Pauvre M. Daudet; ce n'est pas l'Académie que l'on plaint après avoir lu son ouvrage!

Dieu sait pourtant que le sujet prêtait. Mais, voilà! on n'a pas voulu dire ce que tout le monde voyait, attaquer les défauts et les vices de cette antique institution, défauts et vices que bien des Immortels eux-mêmes reconnaissent; il fallait trouver du nouveau. Aussi après avoir visé longtemps un point imperceptible a-t-on lancé aux pauvres *Petdeloup* un énorme pavé qui. . est tombé à côté éclaboussant du haut en bas l'assaillant bien plus que ceux qu'il voulait pulvériser, lequel assaillant est allé donner du nez en terre où nous le laisserons bien volontiers.

S'il est permis, en effet, de détester et d'attaquer l'Académie, il est assurément défendu d'ennuyer les lecteurs et d'écrire pour cela un livre aussi peu intéressant que *l'Immortel.* Des trois actions (oui trois ne vous déplaise) qui se déroulent dans *l'Immortel*, une seule présente une ombre d'intérêt (pas immense, celle-là) et justement cette suite d'intrigues du jeune Astier pour arriver à la conquête d'une fortune, sont si éminemment

malpropres qu'il est impossible d'en supporter la lecture. *Le reste ne vaut pas l'honneur* d'une analyse.

Ne croyez pas, malgré cela, qu'il manquera à M. Daudet des louanges et de l'encens ; ce n'est point un fait nouveau que l'on commence à admirer un talent au moment précis où il décline. Accablé par l'indifférence souveraine de ses contemporains, un auteur épuise ce qu'il a de vigueur pour se faire connaître et quand il force l'estime, incapable de continuer cette dépense d'intelligence, il s'enfonce dans une médiocrité que les acclamations du populaire dorent de confiance. C'est là la progression décroissante.....

M. Daudet en est-il arrivé à la progression... décroissante? nous ne saurions l'affirmer; en tous cas il n'y aurait pas lieu de plaindre un auteur à qui le pied glisse juste au moment où il entre en plein terrain naturaliste.

Espérons pourtant que cette expérience suffira à M. Daudet et qu'il tiendra compte de la leçon reçue; son expérience d'homme de lettre doit lui du reste montrer l'imprudence qu'il y aurait à s'engager dans une voie que presque tous abandonnent dans la crainte d'être submergés par la boue.

J. DE NEUVILLE

PRINCESSE, par LUDOVIC HALÉVY, de l'académie française
Un volume in-12 de 334 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce recueil de nouvelles n'est pas de l'auteur de *l'Abbé Constantin*, ne vous y trompez pas, âmes pieuses! C'est un livre écrit par l'auteur des *Petites Cardinal :* est-ce à dire que l'ouvrage est de ceux qu'un lecteur délicat ne doit pas parcourir, ou qu'un critique ne doit pas examiner? Loin de moi cette pensée; seulement, nous voilà fixés, chers lecteurs ....

« Et ce mot seul, je pense,
Me dispense,
D'en dire plus long..... »

Car. . M. Ludovic Halévy, auteur de *la Belle Hélène*, est de l'académie française : nous savons les égards que l'on doit à un immortel.

Princesse, c'est le *cahier bleu* de Mlle Duval, fille d'un riche, très riche fabricant de papiers : Mlle Duval, élevée selon la mode antique dans une vieille maison de la rue Pavée, au Marais, a horreur des ingénieurs, des notaires, des gens rangés, du commerce et de l'industrie : elle étouffe dans ce milieu bourgeois, dans ce quartier de Paris, en pleine province! Un seul rêve emplit sa pensée, un seul désir l'agite, une seule ambition la saisit et

la possède tout entière... « Moi aussi, s'écrie-t elle, être, un jour, une de ces femmes sur lesquelles Paris a sans cesse les yeux fixés ! Et, moi aussi, au lendemain d'un grand bal, délicieusement lasse, entendant encore à mon oreille le bourdonnement de déclarations aimables et tendres, sentant encore sur mes épaules la caresse et la flamme de mille regards admirateurs, moi aussi lire dans *le Carnet d'une Mondaine* ou dans *les Notes d'une Parisienne*, que la plus jolie à ce bal, et la plus fêtée, et la plus entourée, et la mieux attifiée, et la plus jalousée, c'était moi, moi, moi, Catherine Duval, métamorphosée en marquise ou en comtesse de je ne sais quoi !..... »

Et c'est ainsi qu'on arrive à épouser un prince authentique (italien, il est vrai), lequel n'est pas encore trop défraîchi, ni trop ruiné.

L'exemple de Catherine Duval n'est pas à proposer aux jeunes filles bien élevées : or, était-il nécessaire de mettre en pleine lumière cet échantillon de la jeunesse féminine de notre temps ? Je le crois. En lisant cette nouvelle, si toutefois elles la lisent, certaines jeunes filles ne changeront pas : mais certains parents changeront peut-être et comprendront le danger de donner comme maîtres de morale à leurs enfants Figaro et l'Opéra. J'émets seulement un seul regret ; c'est que cette peinture de nos mœurs contemporaines soit si vraie et si bien étudiée sur le vif : il n'est pas gai de s'apercevoir que l'on vit en pleine époque de décadence

Les trois coups de foudre, autre nouvelle de ce recueil, ne sont guère plus consolants ; car on est encore obligé de s'écrier, en tournant la dernière page : Comme c'est bien cela !.....

En 1871, Montségur est élu député, sans trop savoir pourquoi ni comment ; et nous le voyons siéger au centre droit. C'est un député modèle, assistant à toutes les séances, à toutes les commissions, écoutant religieusement tous les discours, prenant part en personne à tous les votes, grognant avec son groupe, votant avec son groupe ; bref, le type du député du centre. Bien que le métier de législateur ne l'amuse guère, Montségur éprouve, en 1876, un vif désir de voir renouveler son mandat et sollicite de nouveau la confiance des électeurs, afin de ne pas perdre celle de Réginette, son premier coup de foudre. Mais cette fois, la lutte est engagée, il faut prendre position : Montségur ne se tira pas d'affaire trop maladroitement. « Il » déclara que la forme du gouvernement lui était à peu près indifférente ; » et qu'il s'arrangerait de la République, à la condition qu'elle se rapprochât » de la monarchie, ou de la monarchie, à la condition qu'elle se rapprochât » de la République. » Et Montségur est élu : le voilà, en plein, dans la » droite républicaine.

Mais Montségur est présenté à Mme Lambotin, femme d'un de ses collègues, et reçoit son second coup de foudre. Lambotin fait partie du centre gauche; Montségur s'inscrira au centre gauche Seulement Lambotin verse bien vite dans la gauche républicaine; docile, Montségur passera du centre gauche dans la gauche républicaine; à ce prix, il pourra continuer à appeler Mme Lambotin, Laure, tout court, en tête-à-tête.....

Mais Montségur, à bout de mandat, est obligé de rendre des comptes a son comité électoral. Or, ce comité était « présidé par un certain Brinquart, gros industriel qui avait assez vécu pour avoir été ardent philippiste sous Louis Philippe, ardent cavaignatiste sous Cavaignac, ardent bonapartiste sous Bonaparte, ardent thiériste sous Thiers et ardent gréviste depuis l'élection de M. Grévy. M. Brinquart, d'ailleurs, était résolu à devenir ardent gambettiste, le jour, qui paraissait proche, où M. Gambetta deviendrait maître de la France et de la République. »

M. Brinquart avait une fille, Adrienne, dont, en sa qualité de voltairien dans l'âme, d'anticlérical, vantant les bienfaits de l'éducation laïque et approuvant la création des lycées de jeunes filles, il avait eu soin de confier l'éducation aux religieuses du Sacré-Cœur. Adrienne venait de sortir du couvent, et, ravissante, s'épanouissait dans toute la grâce et la fraicheur de son printemps : Montségur reçoit son troisième coup de foudre. Mais, pour épouser Adrienne, M. Brinquart exige qu'il épouse d'abord ses dernières convictions politiques; et voilà comment à la rentrée, Montségur se fait inscrire au groupe de l'Union républicaine!.....

N'est-on pas désolé d'être forcé de féliciter M. Ludovic Halévy de son talent d'observation si fin, si vrai, si spirituellement cruel? Mais, me dira-t-on, tout cela est immoral, d'une immoralité à double détente... Je n'en disconviens pas: hélas! n'est-ce pas aussi de l'immoralité banale, courante? N'est-ce pas une page de notre histoire contemporaine ?.....

MAURICE PUJOS.

LE JUIF, LE JUDAISME ET LA JUDAISATION DES PEUPLES CHRÉTIENS, par le CHEVALIER GOUGENOT DES MOUSSEAUX. Un volume in-8° de XLIV-543 pages. Prix: 7 fr. 50

Voici la seconde édition d'un ouvrage dont les Juifs ont reconnu, tous les premiers, la valeur exceptionnelle; car ils n'ont pas reculé devant une dépense assez ronde pour anéantir la première édition, publiée, à la veille de nos désastres, en 1869.

Un des princes de la banque juive acheta en bloc les quinze cents exem-

plaires qui restaient après le premier envoi à l'étranger ou à la presse, et le tout fut jeté au pilon. Comme il arrive trop souvent aux auteurs qui ne savent pas importuner les gens, le compte rendu de l'ouvrage fut remis après celui des plus pressés ; d'autant mieux qu'un pareil livre exigeait une lecture sérieuse et complète. Les préoccupations, les malheurs de la guerre et les horreurs de la Commune, avec leurs tristes conséquences, vinrent en aide au zèle des Juifs pour enterrer un livre destiné, dans la pensée de l'auteur, à éclairer le concile et le monde entier sur le péril qui menace la chrétienté.

L'auteur recevait souvent des lettres anonymes, qui lui signifiaient que son arrêt de mort était prononcé, s'il osait tenter de publier une seconde édition. Il était à la veille de le faire, quand une mort subite l'enleva à sa famille et à ses amis le 5 octobre 1876.

Le bruit fait par le livre de M. Drumont a remis en mémoire le savant travail de M. Gougenot des Mousseaux, et, cédant à de nombreuses sollicitations, son héritière a autorisé la réimpression de l'ouvrage.

Comme bien d'autres, nous cherchions en vain, depuis plusieurs années, par l'entremise des libraires, un exemplaire de ce livre si précieux, fruit de longues études secondées par les plus heureuses circonstances.

M. Gougenot des Mousseaux s'était trouvé en relations intimes avec le fameux rabbin Drach, un des juifs les plus savants de notre époque et le P. Ratisbonne, un des membres de l'aristocratie israélite, converti également au christianisme. Le célèbre docteur Boudin, qui a recueilli les statistiques les plus précieuses sur la race juive, vivait aussi dans l'intimité de l'auteur.

Avec ces auxiliaires et son ardeur infatigable jointe à sa facilité merveilleuse pour l'étude, M. Gougenot des Mousseaux acquit non seulement une connaissance exacte du Talmud et de ses principaux commentaires, mais il sut surmonter les difficultés et pénétrer les obscurités désespérantes de la Cabale, où tant de bons esprits se sont égarés.

Les publications modernes et les écrits contemporains, les livres de Bédaride et de Disraéli, les Reuves juives, tout a été compulsé, étudié, analysé, avec autant de discernement que d'impartialité. Partout on sent cet amour de la vérité, ce respect profond de la justice qui ne permet pas d'altérer un fait, de tronquer une citation ou d'en exagérer les conséquences. Les renvois aux sources, les plus précis, fourmillent et les textes assez étendus pour être complets, sont très nombreux, une préface remarquable mise en tête de cette seconde édition par M. Chauliac, le digne ami de l'auteur, résume la vie et les travaux de ce grand chrétien, aussi modeste

que savant. Ses ouvrages sur l'idolâtrie ancienne, la magie à toutes les époques, y compris notre siècle avec ses tables tournantes et les évocations des spirites, méritaient la confiance de l'un des plus grands théologiens de Rome qui n'hésitait pas à les prendre ouvertement pour guides dans ces épineuses questions, et Pie IX exprimait à M. Gougenot des Mousseaux son estime et son approbation en lui envoyant la croix de commandeur de son Ordre.

Comme le dit fort bien M. Ch. Chauliac, ces études avaient préparé l'auteur à traiter, avec une grande élévation de pensée et une compétence toute spéciale, la grande question de l'action satanique du Juif dans le monde moderne.

Le lecteur sérieux cherchera tout d'abord dans la table analytique le plan, les grandes lignes et les subdivisions de ce livre composé avec méthode et écrit avec maturité.

La première partie établit ce fait fondamental que le Juif de la dispersion, le Juif du moyen âge et celui de nos jours, n'est pas le disciple de Moïse, mais le descendant des Pharisiens et des sectateurs de la cabale sabéiste primitive, dont les traditions sont consignées dans le Talmud et interprétées par les rabbins. Des études pleines de révélations du plus haut intérêt sur : les Pharisiens anciens et modernes, — les Rabbins, le grand Sanhédrin, les Consistoires, — le Talmud, constituent cette première partie qui est la base de tout l'édifice.

La seconde partie traite de la morale du Talmud ; l'auteur insiste sur la situation de la femme chez les Juifs, les principes de haine contre toutes les nations et surtout les chrétiens, la théorie de l'usure, l'assassinat talmudique, l'anthropophagie sacrée, l'usage permanent et actuel du mélange du sang chrétien au pain azyme. Les faits cités sont à l'abri de tout soupçon d'erreur ou d'exagération, ils défient la critique la plus rigoureuse et la plus prévenue.

Les évolutions apparentes ou partielles des Juifs sont l'objet de la troisième partie qui étudie successivement l'orthodoxie occidentale ; les réformistes qui plus ou moins sincèrement proposent d'élargir les doctrines du Talmud et de n'exiger qu'un déisme assez vague ; enfin le libre penseur juif, invitant les peuples à entrer dans le temple de l'Alliance universelle sous la direction des Juifs. M. Crémieux, son président et franc-maçon émérite, a fait entrevoir comment cette alliance se confond avec la République universelle, but suprême des Loges maçonniques.

Le chapitre consacré à l'étude de la nouvelle morale et des nouvelles mœurs du Juif, et à sa manière d'entendre la tolérance religieuse, est assu-

rément fort curieux; mais c'est au chapitre suivant que, même pour les esprits superficiels, la lecture devient entrainante.

C'est là que nous apparaît, dans sa puissance effrayante, l'action du *Juif* sur la marche des événements contemporains; son influence prépondérante par ses grands moyens d'action, l'or et la presse, et la supériorité intellectuelle et physique de sa race; sa fécondité et sa longévité exceptionnelles; son aptitude incompréhensible au cosmopolitisme, par la faculté prodigieuse de vivre, de prospérer et de se multiplier sous tous les climats, et son immunité inexplicable dans les pestes et les épidémies.

L'envahissement si prompt de la Roumanie par l'élément juif, fait comprendre la puissance d'absorption de cette race indestructible. et justifie les chants de triomphe que pouvait entonner dès 1884, l'homme d'État d'Angleterre, le Juif Disraéli et les sombres prévisions du prince de Metternich qui s'écriait en 1849 : « Il y a dans l'empire d'Allemagne des éléments révolutionnaires qui n'ont pas encore servi, et qui sont redoutables : l'élément juif par exemple... En Allemagne, les Juifs occupent le premier rôle, et sont des révolutionnaires de première volée. Ils ont des écrivains, des philosophes, des poètes, des orateurs, des publicistes, des banquiers, et sur la tête et dans le cœur tout le poids de l'ancienne ignominie! Ils auront un jour redoutable pour l'Allemagne. »

Depuis 1849 l'idée des grandes nationalités a fait du chemin; l'unité allemande et les autres ne sont que des étapes vers la République universelle dominée et dirigée par les Juifs.

Après l'étude attentive des faits si patiemment recueillis et si bien exposés par M. Gougenot des Mousseaux, cette domination universelle, but des sociétés secrètes dirigées par les Juifs, ne paraîtra plus un rêve, mais une menace sérieuse; et l'on se demandera avec l'auteur si cet envahissement du monde moderne par l'élément juif, n'est pas un signe de l'approche du jour qui doit voir les prompts et universels triomphes de l'Antechrist.

Il y a cinquante ans que nous avons commencé à faire de l'étude de l'histoire contemporaine et de l'action des sociétés secrètes notre occupation de prédilection; et nous nous faisons un devoir de déclarer que cet ouvrage est, au point de vue philosophique, le plus solide, le plus profond et le plus lumineux tout ensemble que nous ayons rencontré. Il laisse peut-être à désirer sous le rapport de la forme : l'auteur n'a pas assez de compassion pour la faiblesse intellectuelle de notre époque ; il oublie souvent qu'il écrit pour des esprits énervés par les bavardages du journalisme et la futilité des romans. Dans les premiers chapitres surtout,

comme dans l'appendice, il s'adresse à des lecteurs d'élite, à des penseurs, et non à la foule. Ce serait rendre service à la société que de publier, en un volume séparé, la troisième partie, dans un format commode et à bas prix.

Tous les hommes sérieux qui liront cette admirable étude de M. Gougenot des Mousseaux, partageront avec nous ce désir de propagande pour la portion de l'ouvrage à la portée de ce qu'on appelle le grand public. C'est celui qui donne le pouvoir par le bulletin de vote.

AUGUSTE CARION.

CHRISTIANISME ET LIBERTÉ, par M. le chanoine DUNAND
Deux volumes in-8° Prix : 10 francs

Dès la première page, l'auteur nous avertit qu'il s'est proposé deux choses : « 1° De faire ressortir, en réponse aux négations de l'incrédulité contemporaine, l'évidence rationnelle des principales vérités qui servent de fondement à la foi ;

» 2° D'appeler l'attention des esprits sur les rapports étroits sur la solidarité profonde qui existe entre le christianisme et la liberté. »

La première partie de ce programme nous vaut d'intéressantes et solides études sur l'existence et la personnalité de Dieu, sur la spiritualité de l'âme, la philosophie chrétienne, les rapports de la raison, de la science et de la foi, et la grave question du surnaturel.

La seconde partie de ce programme se trouve traitée *ex professo* dans les entretiens VI et VII, après avoir été indiquée très nettement dès la fin du premier entretien et dans l'*Avertissement* même. Qu'on ne s'attende pas à rencontrer dans ces pages un *essai* ou un *cours* de *casuistique libérale*. L'auteur considère les choses de plus haut.

Le christianisme seul, dit-il, a été, est encore aujourd'hui, sera toujours « le défenseur infatigable de la liberté, parce qu'il a toujours défendu la liberté essentielle, la liberté puissance personnelle des êtres intelligents, la liberté humaine par excellence, celle qu'on peut appeler *humanior libertas*.

Cette liberté, l'incrédulité l'attaque, la mutile, la détruit.

Ce sont là deux faits qu'il est aisé à chacun de vérifier.

« La philosophie antichrétienne, dit M. Dunand, a inscrit au seuil de la nature et du monde moral ce triste mot : FATALITÉ !

» La philosophie chrétienne y a gravé, au contraire, en caractères lumineux cet autre mot : Liberté ! »

Si on oppose à l'auteur le caractère surnaturel de la foi, il retourne l'objection même contre ses adversaires et il ajoute :

« Justement parce qu'elle est surnaturelle, la foi, la religion chrétienne forme l'une des manifestations les plus éclatantes de la liberté de Dieu, la consécration la plus significative de la liberté de l'homme. »

Dans cette façon de poser la question des rapports du christianisme et de la liberté, il y a, ce nous semble, autant d'originalité que de vérité profonde, de justesse et de simplicité.

On a pu déjà le comprendre, la forme adoptée par M. Dunand est celle de l'*entretien*. C'est la forme philosophique par excellence. Forme difficile, redoutable même quand on songe qu'elle a été consacrée par des écrivains qui s'appellent Platon, Cicéron, saint Augustin, Malebranche, Joseph de Maistre ; mais forme précieuse pour un esprit ferme, sûr de lui, et néanmoins souple, vigoureux, orné. L'auteur, pensons-nous, ne doit pas regretter de l'avoir choisie.

A l'exemple de Chateaubriand et de Joseph de Maistre, M. Dunand a renvoyé à la fin de chaque volume, sous la rubrique *Notes et Éclaircissements*, les réflexions, les textes, les citations qui eussent nui à la rapidité des *entretiens*, et qui sont de nature cependant à justifier la doctrine exposée, et à affermir la conviction. Ces *éclaircissements* nous ont paru lumineux, et ces *notes* intéressantes et variées.

En guise d'épigraphe, l'*Avertissement* reproduit les termes dans lesquels l'illustre Pontife régnant, Sa Sainteté Léon XIII, rappelle la vraie pensée de l'Église sur le rôle de la raison dans la défense de la foi. « L'Église, dit-il, n'engage pas seulement les docteurs chrétiens à demander à la philosophie son concours, mais elle le leur enjoint... *Ecclesia... præsidium a philosophia christianos doctores petere non tantum suadet, sed etiam jubet.* » On ne reprochera pas à M. Dunand d'avoir oublié ou négligé cette prescription : nous dirions volontiers de son nouvel ouvrage qu'il constitue vraiment une *introduction* excellente, *à l'étude de la foi chrétienne*, introduction rationnelle, et *ad mentem* SS. P. Leonis, PP. XIII. Si nous ajoutons qu'il est écrit avec un égal souci de la correction, de la clarté et de l'élégance, on comprendra que nous le signalions à l'attention des théologiens et des philosophes, des maîtres chrétiens et des élèves, des gens du monde et des lettrés.

MÉMOIRES DU COMTE DE BEUST. Deux volumes in-8°. Prix : 15 francs

Des mémoires du comte de Beust, semblables, pour le reste, à tous les mémoires d'homme d'État, détachons quelques pages anecdotiques qui montrent sous un jour curieux la figure du prince de Bismarck, et nous révèlent certains incidents de la guerre de 1870 restés jusqu'à ce jour inconnus.

COMMENT JE CONNUS M. DE BISMARCK

« Aux derniers jours de 1848 se rattache un de mes plus remarquables souvenirs : j'entends parler de ma première rencontre avec M. de Bismarck. J'étais lié d'amitié avec le futur ambassadeur à Dresde, Henri de Savigny, dont la demeure était voisine de la maison que j'habitais dans la Wilhelmstrasse. Un matin, comme je rendais visite à M. de Savigny, il me reçut avec ces mots : « J'ai un hôte, M. de Bismarck, dont vous connaissez sans doute le discours au Landtag réuni. » Là-dessus, M. de Bismarck fit son entrée, en robe de chambre, la pipe à la bouche. Nous nous mîmes à causer de l'exécution de Robert Blum, que l'on venait d'apprendre. J'exprimai l'opinion, qui est encore la mienne, qu'il y avait là une faute de la part du gouvernement autrichien.

» Je déclarai que, selon moi, l'exécution de Blum était une faute politique ; M. de Bismarck répondit aussitôt ;

« Nullement, quand j'ai un ennemi en mon pouvoir, je l'anéantis. » C'est une parole dont je me suis souvenu plus d'une fois.

APRÈS LA GUERRE (1871). — BISMARCK ET THIERS

« Les trois semaines que je passai alors à Gastein, avec le prince de Bismarck, m'ont laissé les plus agréables souvenirs. Nous demeurions tous deux chez Straubinger, et nous nous voyions presque quotidiennement. Lorsqu'on est en de bons termes avec Bismarck, il n'existe pas de meilleur compagnon que lui. L'originalité de la pensée n'est surpassée, chez lui, que par l'originalité de l'expression. Avec cela, il vous a une bonhomie charmante, non apprêtée, qui adoucit ses jugements, souvent sévères sur autrui. Un de ses mots favoris était : « Voilà un être complètement idiot ! » sans qu'il pensât blesser la personne dont il s'agissait. Quelques-unes de ses réflexions sont trop caractéristiques et, en partie, trop intéressantes, pour n'être pas mentionnées. « Que faites-vous, demanda-t-il un jour, » quand vous êtes en colère ? Je crois que vous ne vous mettez pas si » souvent en colère que moi. — Bah ! répliquai-je, je ne me fâche que de » la bêtise des gens, jamais de leur méchanceté. — Ne trouvez-vous pas, » poursuivit-il, que c'est alors un grand allègement de casser quelque » chose ? — C'est heureux, repartis-je, que vous ne soyez pas à ma place,

» car alors il n'y aurait plus un meuble entier dans la maison. — Voyez-
» vous là-bas, en face, me dit-il en me montrant la chambre de l'empereur
» Guillaume, qui se trouve dans le château des bains ; je m'y trouvais une
» fois et entrai dans une terrible rage ; je ferme la porte avec fracas, la
» clef me reste dans la main, j'entre chez Lehndorff et la jette contre une
» cuvette qui se brise en mille morceaux. — Mon Dieu, dit celui-ci, êtes-
» vous malade ? — Je l'ai été, mais je vais mieux. »

» Il parlait beaucoup de la guerre française et de ses négociations avec Thiers et Favre.

» L'armistice, racontait Bismarck, touchait à sa fin, et je dis à Thiers :
« Écoutez, monsieur Thiers, voilà une heure que je subis votre éloquence,
» il faut une fois en finir ; je vous préviens que je ne parlerai plus français,
» je ne parlerai qu'allemand. — Mais, monsieur, répondit Thiers, nous ne
» comprenons pas un mot d'allemand. — C'est égal, répliquai-je, je ne
» parlerai qu'allemand. Là-dessus Thiers m'adressa de nouveau une très
» belle allocution, je le regardai avec bienveillance et lui répondis en alle-
» mand Lui et Favre allèrent et vinrent pendant une demi-heure en joignant
» les mains ; enfin ils m'apportèrent ce que je souhaitais, et je me mis
» aussitôt à parler français. »

» Bismarck racontait tout cela fort gaiement, comme s'il se fût agi d'une histoire de chasseur ; il paraissait n'avoir pas conscience de la dureté de cœur que marquait plutôt le récit railleur que la conduite même de ces négociations, car quels tourments n'assiégeaient pas l'âme ce ces deux hommes d'État français à cette heure décisive dont parlait Bismarck !

» L'autre histoire que voici me parut d'autant plus avantageuse pour Bismarck. Il assistait, à cheval, avec l'état-major, à la revue des troupes allemandes, à Longchamp. Un homme en blouse s'approche de lui et dit :
« T'es une fameuse canaille ! — Je pouvais, dit Bismarck, le faire jeter en
» prison, mais le courage de cet homme me plut. »

Deux faits de la guerre française me parurent encore très intéressants. Le premier est que Bismarck aurait été personnellement contre l'acquisition de Metz, eu égard à la population française de cette ville, et qu'il ne s'est courbé que devant la volonté catégorique du maréchal de Moltke, lequel disait qu'il faudrait cent mille hommes de plus en temps de paix, si l'on ne conservait pas Metz. L'autre communication de Bismarck est que si Metz eût tenu encore un mois, il aurait fallu lever le siège de Paris.

Où est la vérité ?

LE POUVOIR CIVIL DEVANT L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, par l'abbé P. FERET. Un volume in-12 de 554 pages. Paris, 1888. Prix : 4 francs

Le but de l'auteur est de démontrer que le principe de la légitimité n'est point imposé par l'enseignement catholique, et qu'il est inexact de dire que le clergé français est légitimiste par conviction religieuse.

Pour cela, avec une patience et un zèle remarquables il a réuni une immense série de textes empruntés aux théologiens et aux conciles, qu'il a groupés par ordre de date : époque scolastique, — époque moderne, — époque contemporaine.

Dans une seconde partie, l'auteur montre : « *Comment la théologie a considéré le pouvoir civil dans la nation française sous l'empire de la loi salique.* »

La troisième partie traite : « *Du prétendu droit divin.* »

Enfin, la quatrième partie expose les autres théories sur le pouvoir politique, en y ajoutant quelques considérations sur divers points d'histoire et de doctrine qui se rattachent au sujet de ce livre.

Assurément il est très avantageux, pour ceux qui désirent savoir tout ce qui a été dit sur une matière, d'en trouver le résumé avec citations exactes et indications des sources. C'est là un travail très ingrat qui épargne aux autres une perte de temps énorme et qui supplée, pour la plupart, à l'impuissance de trouver une bibliothèque assez bien garnie pour consulter les auteurs eux-mêmes.

Mais nous croyons que, à notre époque, la question politique a disparu ; comme le dit fort bien un savant disciple de Dom Guéranger, « la lutte véritable est entre catholiques et francs-maçons ». C'est en vain qu'un prêtre se défend d'être légitimiste, c'est en vain qu'il se proclamerait sceptique en politique et indifférent à toute forme de gouvernement ; ce que la franc-maçonnerie, toute-puissante de nos jours, hait dans le prêtre c'est son caractère sacerdotal, sa fidélité au *Credo*.

Tout ce qui s'est fait en France depuis 1789 est l'œuvre de la franc-maçonnerie ; tous les pouvoirs établis, y compris celui de Louis XVIII, ne l'ont été que par la franc-maçonnerie ou du moins avec son assentiment et ses conditions.

Comme l'a fort bien dit M. de Maistre « la révolution est satanique », c'est ce que démontre après plusieurs autres le savant et pieux écrivain auquel nous faisions tout à l'heure allusion, M. Cartier dans son excellent ouvrage : *Lumière et Ténèbres* (de la page 166 à la page 211).

L'auteur, par une intention louable, se laisse aller à accueillir trop

légèrement tout ce qui tourne au blâme de l'ancienne monarchie et à l'apologie de 89, de 1830, etc.

Si nous pouvions donner à notre compte rendu l'étendue nécessaire, il nous serait facile de montrer que rien n'est plus opposé à la Constitution de la monarchie française que les doctrines des Légistes, contre lesquelles le roi a protesté d'accord avec les États-Généraux. La monarchie française conciliait la liberté de la famille et les libertés communales ainsi que les franchises des corps de métiers et de toutes les associations légitimes, avec la force d'un gouvernement stable : la prospérité, l'accroissement continu du territoire, de la population, de la puissance et de la richesse de la France jusqu'en 89, attestent l'excellence de sa Constitution, confirmée par les cahiers des États-Généraux de 89. Depuis lors, la nation n'a jamais été sérieusement consultée, et toute la Révolution, qui dure encore, est l'œuvre de la franc-maçonnerie imposée à la France par l'action occulte ou officielle des Loges. Les élections ont été faussées par la violence ou l'escamotage, sauf en 1815 et en 1871, parce que le temps a manqué, à ces deux époques, pour organiser la campagne électorale maçonnique.

ERNEST AIMÉ.

POÈME DU XIXe SIÈCLE OU LE DOUTE, par MARC BONNEFOY

On sera heureux sans doute de lire les vers suivants qui prouvent que les poètes actuels ne vont pas tous chercher leurs inspirations ailleurs qu'à la source de la vraie poésie; bien rares, hélas! ceux qui ont le courage d'écrire ce qu'ils pensent et tout ce qu'ils pensent. Courage, M. Bonnefoy ; à tout esprit sincère comme le vôtre il est permis d'espérer *s'élever un jour jusquà la sainte vérité.*

Non, jamais votre Dieu ne sera populaire
Philosophes : il est sans amour, sans colère.
Pour la foule il le faut moins grand mais plus humain :
Elle veut se sentir sous son œil, sous sa main.
Je regrette ces temps où Dieu, clément et juste,
A ses adorateurs montrait sa face auguste;
Je regrette la foi des siècles écoulés,
Où les hommes, du ciel n'étaient pas isolés.
Je regrette l'époque où Dieu, ce père tendre,
De son trône pouvait nous voir et nous entendre;
Où pour mieux consoler ses enfants à genoux,
Du haut du firmament il se baissait vers nous.

Voilà le Dieu du peuple, il n'en connaît point d'autre,
Et si vous remplacez celui-là par le vôtre,

Philosophes, soudain l'aveugle humanité
Perd le vrai sentiment de la divinité.
Mais elle perd aussi sa suprême espérance,
Et quand sa foi n'est plus que de l'indifférence,
Elle se fait des dieux pleins de ses passions;
Elle prodigue alors ses adorations
A l'immonde veau d'or, à l'infâme statue,
Aux cultes les plus vils elle se prostitue :
C'est là ce qu'Israël autrefois éprouva
Sitôt qu'il ne vit plus ta face, ô Jéhovah !...

Dieu, c'est l'inspirateur de toute grande chose ;
Des purs dévouements, c'est la source et la cause.
Lorsque François-Xavier meurt, martyr généreux,
En portant la lumière aux pays ténébreux,
Je crois, je comprends Dieu. Lorsque Vincent de Paule
Recueille l'orphelin, le met sur son épaule,
Et sert de père tendre au pauvre enfant trouvé,
Je vois, je comprends Dieu. Quand l'Épée a sauvé
Les mornes sourds-muets, leur rendant la parole,
J'ai vu, j'ai compris Dieu, présent à son école.
Dans tes rayonnements, ô sainte charité !
Dieu s'offre à mes regards par son plus beau côté,
La forme importe peu, car être charitable
C'est le dogme efficace et la foi vénérable.

Dieu n'est-il pas avec tout civilisateur,
Tout cœur pur, dévoué, tout esprit bienfaiteur ?
L'homme obscurcit en vain l'éclat de son génie
Pour méconnaître Dieu, l'athée en vain le nie ;
S'il pratique le bien, il s'inspire de lui
Et se rapproche ainsi de ce Dieu qu'il a fui !

. . . .

Philosophes, doutez ; moi, poète, j'affirme
Et je crois. Je ne puis, intelligence infirme,
Jusqu'à toi m'élever, ô sainte vérité!
Mais tes rayonnements m'inondent de clarté.
Je crois. Je ne puis pas comprendre Dieu lui-même,
Mais du moins je l'adore en son œuvre suprême,
Je reste devant elle en contemplation :
Je sens le Créateur dans la création.

— Abusé par mes yeux, trahi par mes oreilles,
Ai-je le sentiment de toutes les merveilles ?

L'homme voit de travers et n'entend qu'à demi :
A-t-il jamais perçu le cri d'une fourmi,
La plainte d'une fleur, l'éternelle harmonie
Des astres parcourant une route infinie?
Il voudrait tout connaître, il voudrait tout savoir,
Mais avec le désir en a-t-il le pouvoir?
Peut-être... En sa grandeur j'ai pleine confiance!
De ce livre éternel appelé la Science,
Quelques feuillets à peine à l'homme sont ouverts :
Pourtant que de secrets n'a-t-il pas découverts!
L'infini se dévoile aux yeux de l'astronome,
Et plus Dieu paraît grand, plus divin paraît l'homme.
L'univers ne peut pas limiter ses élans :
Qu'êtes-vous, tourbillons d'astres étincelants,
Devant un Galilée, un Newton, un Laplace,
Dont le puissant génie a mesuré l'espace?
Non, il n'a pas été créé par le hasard
L'être qui dans le cœur a la flamme de l'art,
Qui fait vivre le marbre et palpiter la toile,
Qui trouve les rapports de l'insecte à l'étoile,
Qui prend sur la matière un pouvoir souverain,
Qui dirige la foudre et peut lui mettre un frein,
Qui dit à la vapeur : « Porte-moi, je l'ordonne »,
Qui sans crainte aux fureurs de la mer s'abandonne,
Qui monte dans les airs et lève au firmament
Son œil profond et doux, plein de rayonnement!
Non, non, l'homme n'est pas le fils de la poussière,
Non, ce n'est pas un être à l'essence grossière
Qui peut, d'un télescope aidant ses faibles yeux,
Saisir par le regard, au plus profond des cieux,
L'astre en formation qui s'allume et palpite,
A travers l'étendue en jalonner l'orbite,
Le mesurer, connaître en un calcul certain,
La surface et le poids de ce soleil lointain!

— Merveilleux résultats, féconds en espérance!
Et l'homme à peine sort de l'âge d'ignorance!
A peine son esprit, plus fort, mieux éclairé,
Vole vers l'inconnu d'un essor assuré!
Où donc atteindra-t-il dans des milliers d'années?
Oui, l'homme accomplissant ses hautes destinées
Jusqu'à la vérité s'élevant peu à peu,
Par la science, un jour, s'approchera de Dieu!

Éloquente paraphrase de cette affirmation déjà vieillle : *beaucoup de science rapproche l'homme de Dieu;* toute personne de *bonne foi* doit être certaine d'arriver par la science à dissiper les ténèbres du doute. L'auteur pense évidemment comme nous malgré un peu d'ambiguité involontaire sans doute.

LA FRANCE ET PARIS SOUS LE DIRECTOIRE, par ALFRED BABEAU
Un volume in-12 de XXIII-319 pages. Prix : 3 fr. 50

M. Babeau a réuni en volume les lettres d'une Anglaise écrites lors de son voyage en France au moment de la première révolution. Écrites sans parti pris, elles forment un élément curieux d'appréciation sur cette époque funeste; —on y retrouve à chaque ligne un fonds d'impartialité qui en rend la lecture doublement intéressante. Le passage que nous citons plus bas relatant l'entrée en France de la voyageuse concorde absolument comme impressions avec celles que ressentit à son arrivée Henry Swinburne dont l'auteur donne à la fin du volume des extraits de lettres remplis de détails peu connus.

« Nous avons quitté Douvres, par une des plus belles matinées d'octobre, avec un bon vent. Les falaises de notre chère Albion disparurent bientôt à nos regards tandis que celles de France se montraient à nos yeux. En peu d'heures, nous étions près de Calais. Comme le vaisseau se disposait à entrer dans ce port, nous fûmes tirés d'une sorte d'état d'engourdissement où nous avait jetés le mouvement du navire, par un grand bruit provenant d'un bateau assez considérable, rempli de matelots et de soldats qui, marchant à toutes rames vers nous, abordèrent immédiatement notre navire, les premiers se dirigeant vers le gouvernail, les seconds, les baïonnettes au bout du fusil, prenant possession du vaisseau.

Jugez de mes alarmes: je m'imaginais que j'étais tombé entre les mains de quelque corsaire. Bientôt cependant mes craintes furent dissipées. Je trouvai que les soldats, malgré leur aspect terrible, étaient tout à fait disposés à être inoffensifs, et venaient par suite de l'embargo qu'on avait mis deux jours avant notre arrivée. J'appris aussi avec plaisir que la personne qui s'était emparée du gouvernail n'était autre qu'un pilote de Calais qui, nous voyant portés trop à l'ouest, venait à notre aide pour nous empêcher d'être jetés sur les sables, danger auquel l'état de la mer nous exposait. Les soldats n'étaient pas moins attentifs à calmer les alarmes que leur présence avait d'abord excitées que les marins ne l'étaient de nous préserver du danger.

Ils avisèrent notre capitaine des obstacles que l'embargo lui opposait, et lui conseillèrent, comme le seul moyen d'obtenir l'entrée du port de Calais,

de dire qu'il venait de Hambourg et qu'il était en destination de Dieppe.

Le capitaine arrangea les choses de manière à pouvoir entrer dans le port. Ici ma surprise commença. Sur le quai s'agitait une foule si bigarrée que mes yeux anglais n'en avaient jamais vu de semblable, tandis qu'à une certaine distance un tas de gens vociféraient des milliers de jurons à la française; le tout ensemble formait une scène si étrange et si grotesque, que j'aurais pu me croire devant une caricature plutôt que devant une scène de la vie réelle. Mais cette illusion ne fût que momentanée, et je trouvais bientôt que je ne voyais pas seulement des êtres humains, mais des ennemis dont les soupçons étaient éveillés à notre égard. Nous fûmes forcés de rester à bord jusqu'à ce que le commandant du port eût examiné les papiers de notre capitaine et entendu ses dires ; nous craignions beaucoup que la municipalité, après avoir délibéré sur notre cas, ne nous fit partir pour Dieppe. Après avoir été tenus en suspens pendant quelques heures, on nous permit enfin d'aborder, mais en nous obligeant de laisser tous nos bagages pour les conduire à la douane.

Alors commença notre entrée publique, qui, sans être brillante, était tout à fait militaire, car nous fûmes escortés, au milieu d'un concours de spectateurs, jusqu'à la maison du gouverneur par deux officiers municipaux et quatre fusiliers, qui nous permirent de nous arrêter en chemin pour acheter des cocardes nationales, à douze sous pièce. Le gouverneur, qui semblait être un homme élégant et de bonnes manières nous reçût avec politesse. Il écouta notre déposition d'une manière qui nous convainquit qu'il en suspectait la vérité; cependant, ne désirant pas nous embarrasser par de plus amples questions et voyant en nous de simple, voyageurs, il nous renvoya promptement devant la municipalité, assemblée à l'hôtel de ville, où nous subîmes un interrogatoire sur nos noms, âges pays, lieu de destination. Cette formalité terminée, on nous confia à la responsabilité du maître de notre hôtel, qui est situé entre la rue de la Prison et la rue Égalité, tout près de l'ancien couvent des bénédictines, qui, sauf la porte d'entrée, a subi une métamorphose complète : la totalité de ce vaste bâtiment est convertie maintenant en boutiques et en magasins; et, comme preuve du changement que le cours du temps peut apporter à la destination première des choses, ce qui était autrefois la sacristie est aujourd'hui un débit d'eau-de-vie.

Nous ignorons combien de temps nous serons retenus à Calais; tout ce que nous savons, c'est qu'il ne nous est pas permis, pour le moment, de continuer notre route. Les lettres de créances que mon *caro sposo* a obtenues

de son ambassadeur ne nous serviront plus, et il faut que nous attendions ici un passeport de Paris.

Calais n'est pas très grand, mais c'est une place très bien fortifiée. Le port intérieur est très sûr. Les vaisseaux y sont en pleine sécurité, par les gros temps, comme ceux que nous avons en ce moment. On arbore sur le fort Rouge un drapeau rouge pour signaler un vaisseau ennemi, un bleu pour un vaisseau neutre, un tricolore pour un français.

En ce moment, le port est rempli de vaisseaux neutres, danois, suédois ou américains, avec quelques-uns espagnols et un grand nombre de bateaux pêcheurs venant des côtes de Bretagne, frétés pour la pêche du hareng, à laquelle l'embargo a mis beaucoup d'obstacles. Ceux qui en souffrent se plaignent amèrement et publiquement du gouvernement français, qui nuit ainsi à leurs moyens d'existence.

Il paraît que la majeure partie des fortifications de Calais n'était pas en état au commencement de la guerre, mais que depuis lors elles ont été réparées d'une façon convenable. La garnison n'est pas très considérable ; elle ne dépasse pas 2,000 hommes d'infanterie, parmi lesquels 500 appartiennent à l'artillerie, et les 1,500 autres font partie d'un régiment pris par les Autrichiens, à Mannheim, il y a deux ans, et qui depuis est rentré en France par suite d'un échange.

Ces hommes ont en général un air militaire, malgré les misères qu'ils ont éprouvées dans leur captivité ; cependant beaucoup d'entre eux, qui sont nés dans le midi de la France et sont accoutumés à un climat plus chaud que celui sous lequel ils se trouvent actuellement, se plaignent de l'influence que le vent du nord exerce sur leur santé ; ce changement d'atmosphère semble les affecter quelque peu. Dans les conversations que nous avons eues avec eux dans nos promenades, nous avons appris qu'ils sont presque tous volontaires ou réquisitionnaires, comme la plupart des soldats qui composent maintenant les armées de la République. Ils semblent unanimes pour désirer la paix et rentrer tranquillement chez eux. Deux d'entre eux particulièrement nous étonnèrent par leurs réponses. Comme nous leur disions qu'il était naturel qu'ils désirassent la paix, puisque cet événement devait les enrichir, le gouvernement ayant décidé qu'un milliard serait alors distribué aux soldats,en récompense de leurs services.

Parbleu, répondirent-ils avec quelque vivacité, nous leur ferions bien grâce de leur milliard, pourvu qu'ils veuillent prendre soin de nos estropiés qui sont obligés de mendier leur pain ; pour nous, quoiqu'il y en ait très peu parmi nous qui n'aient deux ou trois blessures, nous ne désirons que d'être rendus à nos parents. D'ailleurs, que signifient leurs décrets ! ne

changent ils pas comme le vent? On ne peut s'y fier, et puis, nous avons trop de maîtres?

Ainsi finit notre entretien, qui méritait bien une pièce de vingt-quatre sous, que nous donnâmes à ces pauvres garçons pour boire à notre santé et à la prompte réalisation de leurs désirs.

Les officiers, au contraire, ont belle apparence. Ils ressemblent aux Autrichiens par leurs costumes et leurs manières ; ayant apparemment échangé la frivolité naturelle des Français pour le sang-froid des Allemands.

Ces troupes, tous les jours à midi, sortent des casernes de la citadelle pour venir faire l'exercice sur la Grande Place ou place d'Armes; elles sont accompagnées d'une excellente musique, et ensuite se divisent en petites compagnies pour relever les gardes. Sur cette place est planté l'arbre de la liberté, gardé par deux canons de neuf et un corps de gardes nationaux; car il faut que vous sachiez que, dans la plupart des villes de France, le service est fait par les habitants, comme le font les volontaires en Angleterre; mais ils n'ont pas aussi bonne apparence ; rien n'est plus varié que leur costume: pour les uns il est suffisamment décent, pour les autres il est misérable, tandis que d'autres, en costume d'atelier, présentent le contraste le plus grotesque et le plus singulier.

Outre les troupes régulières et les gardes nationaux, il y a deux autres corps militaires, les gendarmes et les gardes municipales, ou de police. Les gendarmes sont pourvus de chevaux, et ne dépassent pas dans cette résidence le nombre de dix à douze

La ville est populeuse, et bien située pour le commerce ; mais la guerre a beaucoup nui à ce commerce. L'herbe pousse dans la plupart de ses larges rues, qui sont en ligne droite. Les couvents qui existaient avant la révolution ont été totalement détruits; des églises, il ne reste que le noble édifice de Notre-Dame.

L'emplacement des différents couvents renferme encore des jardins et des parterres, comme ceux des capucins; les autres ont été transformés en magasins, en boutiques, etc.

L'église Notre Dame a subi différentes modifications; une partie, qui avait été convertie en temple de la Raison, sert maintenant d'arsenal; tandis que dans l'autre partie, qui a été achetée par les habitants, la messe est dite régulièrement comme auparavant, mais par des prêtres assermentés, ou qui ont prêté le serment exigé par les nouvelles lois. Cet édifice n'a pas été aussi défiguré qu'on pourrait le croire, un grand nombre de vitraux ayant été réparés, etc. Mais, hélas! les saints, ou du moins le

peu d'entre eux qui ont trouvé grâce aux yeux du peuple, sont décorés du drapeau tricolore et du mot Égalité en lettres capitales.

Tandis que nous admirions le tableau du maître-autel et les autres belles peintures qui existent encore, nous eûmes la satisfaction d'assister à un baptême, où rien n'est changé dans les cérémonies. On nous dit aussi qu'on célébrait de même les mariages dans cette église, après que les formalités de l'acte civil avaient été accomplies à l'hôtel de ville.

J'ai été assez heureux pour satisfaire ma curiosité sur ce point; on voulut bien nous admettre à un mariage de ce genre. Après avoir attendu dans la salle quelque temps le fiancé et la fiancée, proprement vêtus et suivis de leurs amis, entrèrent, précédés du premier officier municipal, qui portait en écharpe un ruban tricolore. On me dit que comme il n'y a pas d'heure fixée pour ces cérémonies, les gens comme il faut choisissent le soir, pour éviter l'affluence et les regards des curieux, auxquels ils n'auraient pu échapper autrement.

Je ne puis toutefois m'empêcher de remarquer que tout se passa avec un décorum et une régularité qui tendraient à faire supposer au spectateur impartial que cette cérémonie, au moins à Calais, avait toujours été usitée.

Les jours de décadi ne sont pas observés, et le dimanche on fait ce qu'on veut; quelques-uns le gardent mais non la majorité; le soir, le théâtre est comble.

Nous y sommes allés tous les soirs, et ce fut pour nous une agréable distraction, le spectacle finissant rarement après 8 ou 9 heures. La salle est jolie, et, quoique peu grande, suffisante pour un public assez nombreux. Elle est située derrière l'hôtel bien connu de dessin, qui est maintenant fermé, mais qu'on doit rouvrir au printemps. Les acteurs sont bien au-dessus du médiocre, et le prix d'entrée raisonnable, les meilleures places dans les loges n'excédant pas 25 sous. Quelques familles sont abonnées et ont des loges pour la saison, à des prix peu élevés; ayant été présentés à plusieurs d'entre elles, nous étions assurés d'y rencontrer bonne compagnie. Les militaires sont des habitués, et en général ils occupent la partie supérieure du parterre, qui en est séparée et forme amphithéâtre.

Les marchés ont lieu deux fois par semaine, le mercredi et le samedi. Celui du samedi, le plus important, ressemble vraiment à une foire, et c'est pour moi un spectacle tout nouveau. Les cultivateurs y arrivent en foule, à cheval ou en charrette, tous proprement mis, pour apporter des provisions. Les femmes en particulier attirèrent notre attention; leur costume,

qui n'était en aucune façon désagréable, consistait en général en longs manteaux de toile, largement taillés, avec des échancrures sous les bras; elles n'ont pas de chapeaux, il est vrai, mais un bonnet propre et très joliment plissé, les cheveux coupés sur le front, chez la plupart poudrés, avec un mouchoir de soie sur le bonnet, négligemment noué sous le menton, des jupons courts, des bas propres et des sabots convenables, tout cela semble à l'ordre du jour.

Je suis ravie de cet aspect de simplicité, et l'ensemble donne une idée d'aisance et de confort qui est agréable à l'esprit. Cette impression est confirmée par ce qu'on nous a dit de cette classe du peuple, qui a maintenant plus d'argent que les autres, et accumule positivement la plus grande partie du numéraire en spéculant sur les assignats pour acheter beaucoup de propriétés.

Le marché, qui commence à 9 heures précises et se tient sur la Grande Place, est abondamment fourni et des meilleures choses. Le gibier, en grand nombre, y est à des prix très raisonnables; nous achetâmes hier une paire de perdrix pour 18 sous; des dindons pour 50; la viande à 8 sous la livre de 18 onces; le beurre frais à 16 sous la livre; et le reste en proportion. Le pain est à 3 sous la livre. Je fus sensiblement curieuse, faisant mille questions, et surprise de la courtoisie avec laquelle on me répondait, surtout lorsqu'on voyait bien que j'étais étrangère. Le langage des marchandes était si poli et tellement au-dessus de leur condition, que je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Grand Dieu ! comment est-il possible que dans une classe du peuple qui paraît si civilisée il ait pu se trouver tant d'hommes capables d'actes de barbarie qui auraient déshonoré des sauvages! »

Sur la même place s'élève la tour du Guet, édifice ressemblant en quelque sorte au monument de la cité de Londres. Pendant que nous y étions montés, on arbora le drapeau en l'honneur de la victoire de Moreau sur les Autrichiens, dont la nouvelle venait d'arriver; de sorte qu'en revenant à l'hôtel, nous vîmes les habitants se féliciter les uns les autres au coin de chaque rue, d'autant plus qu'ils avaient été consternés des échecs éprouvés par l'armée de Sambre-et-Meuse. »

Ce petit récit est fort intéressant à lire; il donne une idée assez juste des mœurs d'alors à ceux qui sauront faire la part des sentiments d'hostilité instinctive qui devait naturellement exister dans l'esprit d'une anglaise.

Il est curieux de voir combien, malgré cela, son jugement reste entièrement dépourvu de parti pris à l'égard d'une population ennemie, fanatisée par des chefs odieux.

VIE DE DOM BOSCO

Voici une merveilleuse histoire, et qui n'était pas assez connue en France.

Paris a vu et entendu dom Bosco, il y a cinq ans; Paris s'en est épris au passage; Paris l'a oublié.

J'ose essayer de le rappeler à mes compatriotes, de le leur faire mieux connaître.

Faut-il l'avouer? je n'ai entrepris moi-même cette étude qu'avec hésitation, par curiosité pure, en cherchant à me rendre compte de l'immense popularité du Vincent de Paul de l'Italie.

Mais à mesure que me sont arrivés les renseignements, fournis en général par les enfants mêmes de dom Bosco, à mesure que les documents affluaient, se corroborant, s'éclairant, se complétant les uns les autres, ma curiosité a fait place à l'admiration, et bientôt l'admiration à la stupeur.

C'est bien un Vincent de Paul que ce Piémontais, et un Vincent de Paul doublé d'un François de Sales. Aussi habile organisateur que ces deux grands saints et aussi ardent promoteur du règne de Dieu sur la terre; aussi passionné que le premier pour le relèvement des déshérités de ce monde, et aussi suave de douceur et de bonne grâce que le second, quoique avec moins grand air, à cause de l'infériorité de naissance; mais, comme éducateur, il fut incomparable. Personne peut-être n'eut jamais à un degré pareil l'amour de la jeunesse et le don de la gagner, de la séduire, de la pétrir à sa guise.

Il a tiré de la misère, de l'ignorance et du vice, pour les élever à toutes sortes d'honorables carrières, des enfants dont le nombre est incalculable, indéfini en quelque sorte, car son œuvre se continue après lui. Il a fondé près de deux cents orphelinats, à la fois collèges et ateliers, qui versent chaque année dans la société de vingt à vingt-cinq mille chrétiens, la plupart vagabonds de la veille; il a créé, pour diriger ces fondations, deux congrégations, l'une de religieux, l'autre de religieuses, et, pour les soutenir, un tiers ordre d'une munificence étonnante; il a ranimé les vocations ecclésiastiques en Italie, et formé déjà plus de six mille prêtres. Avec cela, bâtisseur d'églises et fondateur de missions; et pas les moindres ressources naturelles, car c'était un paysan, simple autant que pauvre, le bonhomme Jean Bosco!

Ce n'est pas tout, dom Bosco eut d'autres mérites qui ont été une découverte pour moi et qui en seront une pour la plupart de mes lecteurs.

Il ne s'agit pas seulement des faits extraordinaires qui s'accomplirent si

souvent à sa prière : la renommée en a circulé un peu partout. Mais croirait-on que cet éducateur si occupé, qui devait à la fois former ses enfants et quêter au dehors pour leur subsistance ; que ce maître d'école indigent dans les débuts jusqu'à s'être vu obligé de faire avec ses élèves, le maçon, le cordonnier, le tailleur, tout en surveillant la *polenta* sur le feu ; que ce prêtre qui, après le curé d'Ars, est peut-être, de tous les prêtres contemporains, celui qui a le plus confessé ; croirait-on qu'il a encore trouvé le temps d'écrire une soixantaine de volumes et de les imprimer ?

Cette vie d'une plénitude surhumaine, voilà le grand miracle.

« A la bonne heure ! Mais tenez-vous-en à celui-là et ne nous en racontez pas d'autres, va s'écrier ici quelque libre penseur (s'il en est dont les yeux s'égarent sur ces pages) ; expliquez-nous ce qu'a fait votre héros pour guérir les misères sociales ; mais de grâce, pas de miracles, pas de sentimentalisme mystique ou de théologie contestée ; voilez-nous ce côté faible. »

Notre siècle, en effet, accepte bien la charité, mais pour ce qui est de la foi, il croit qu'on peut s'en passer.

Un enfant sans expérience, un citadin qui ne serait jamais sorti de sa chambre raisonnerait de même après une observation superficielle d'un arbre en pleine vigueur. « A quoi servent, dirait-il, ces membres invisibles, enfouis sous terre ? Les branches seules portent feuilles, fleurs et fruits ; les branches suffisent ; mais c'est un travail inutile et absurde que d'entretenir, d'arroser, de fumer les racines ; on devrait même les couper, parce qu'elles tiennent de la place. »

Avec ce beau raisonnement, qui présenterait pourtant à première vue une apparence de vérité, on n'aurait bientôt plus ni feuilles, ni fleurs, ni fruits.

Eh bien, la foi est à la charité ce que les racines sont aux branches. L'histoire entière le proclame ; les saints n'ont fait de si grandes choses pour l'humanité que parce qu'ils avaient une grande foi ; on chercherait même vainement un seul vrai frère des écoles, une seule vraie sœur de charité en dehors de l'église et de la vie supérieure qui se nourrit de ses dogmes, de ses mystères, et de ses sacrements.

Permettez-moi donc, lecteurs, d'étudier avant tout, dans un saint, la sainteté ; sans cela, il resterait non seulement incomplet, mais inexpliqué et inexplicable.

Je ne voilerai donc point ses miracles, et moins encore le caractère surnaturel de toute sa vie.

Grâce à la tendance générale de cette vie, et au but vers lequel con-

vergèrent constamment tous les efforts de dom Bosco, mon livre est devenu peu à peu, sans que je l'aie cherché, une histoire de la formation des âmes; formation d'abord, d'une âme d'élite par les soins d'une admirable mère; ensuite, par les soins de cette âme, formation de milliers et de milliers d'âmes incultes et sauvages en général, et des moins bien préparées.

Je ne regrette point le développement que mon travail a pris dans ce sens : c'est par là surtout qu'il pourra être utile à d'autres.

Après la méthode d'éducation de dom Bosco, ce que j'ai analysé avec le plus d'amour, c'est son œuvre littéraire.

Aucun de ses biographes, à ma connaissance, ne nous avait encore révélé dom Bosco sous cet aspect. Pour moi — on en sourira peut-être — ma joie a été vive de me trouver un tel confrère. Dom Bosco écrivain, dom Bosco journaliste, dom Bosco imprimeur, dom Bosco éditeur, quelle bonne fortune pour nous tous qui vivons du livre et du journal!

Il me reste à souhaiter que mon ravissement soit partagé, et que mon émotion profonde devant l'œuvre de ce grand homme et de ce grand serviteur de Dieu devienne contagieuse.

Puisse *dom Bosco* trouver autant de lecteurs que *Pie IX!*

Je n'ose l'espérer. Et pourtant dom Bosco sera, entre Pie IX et Léon XIII, une des plus belles figures de notre temps.

LA CRONOLOGIA REVENDICATA, par DOM ATTO PAGANELLI, manoco VALLOMBROSANO. Un volume di 300 pagine con 128 tavole. Prezzo franchi 50

« Voici un ouvrage qui se recommande vivement à l'attention du monde savant, tant par l'intérêt premier des matières qu'il traite, que par le travail consciencieux dont il porte à chaque page l'empreinte. L'auteur nous avertit lui-même, dans une courte et modeste préface, que sa chronologie est le fruit de longues années de recherches laborieuses et patientes. Le titre de l'ouvrage en résume assez l'esprit et la tendance. Dom Paganelli a voulu, entre autres buts, venger la chronologie usuelle de l'erreur qu'on lui reproche à son point de départ, en rétablissant la naissance du Sauveur à l'an 0 de notre ère. Il nous faudrait de longues pages pour analyser, encore superficiellement, ce travail du docte moine Vallombrosain. Nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur les explications détaillées dont l'auteur a fait précéder les 126 tableaux chronologiques. Sous forme de dialogues animés et très attrayants, Dom Paganelli a retracé les discussions approfondies qu'il eut à soutenir avec plusieurs savants de premier mérite pour défendre les opinions exposées dans son ouvrage.

» Ces conférences, au nombre de neuf, renferment donc l'exposé consciencieux des objections les plus fortes que l'on peut formuler contre les thèses de l'auteur, et en même temps la réponse, qu'y apporte l'auteur lui-même. La deuxième conférence est particulièrement intéressante. Elle contient une table comparative des chronologies de Jacques Usserius, de Corn A. Lapide et de l'auteur. On y remarque aussitôt que Dom Paganelli prolonge notablement le temps de l'exil des Hébreux en Égypte. Tandis que les deux premiers savants ne comptent entre l'entrée de Jacob en Égypte et la sortie du peuple élu sous Moïse, qu'un espace de 215 ans, l'auteur étend cette période à 430 ans. Une autre différence notable se rapporte au commencement des semaines de Daniel. Usserius et A. Lapide comptent l'un 82, l'autre 78 ans entre l'édit de Cyrus et les semaines du Prophète, tandis que Dom Paganelli fait coïncider les deux dates Si nous comparons l'ensemble des systèmes, l'auteur compte 142 années de plus que A. Lapide et 92 années de plus qu'Usserius entre le déluge et la fin des semaines de Daniel.

» Des tables alphabétiques et synoptiques dressées avec le plus grand soin permettent au lecteur de s'orienter sans trop de peine dans ce dédale de calculs.

» Comme recommandation de son œuvre, Don Paganelli a recueilli sous la rubrique *voti ed encomj*, le jugement porté sur son travail par les illustrations de la science. On y trouve, entre autres, une appréciation très élogieuse du directeur de l'observatoire du Capitole.

» Une dédicace éloquente à S. S. Léon XIII, figure au frontispice de cet ouvrage, vraie édition monumentale d'un luxe sobre et de bon goût. Nous ne doutons nullement que *la Cronologia Rivendicata* de Don Atto Paganelli, n'occupe bientôt une place distinguée dans toutes les grandes bibliothèques. » E. F.

DE LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT ET DE SES CONSÉQUENCES RELATIVEMENT AUX LIBERTÉS RELIGIEUSES, par M. Paul Besson. Brochure in-8° de 46 pages. Prix : 50 centimes.

La séparation de l'Église et de l'État est malheureusement une question à l'ordre du jour. On semble en avoir fait un article indispensable de programme. Ainsi l'a décrété la secte qui depuis quelques années est à a tête des affaires.

Bon nombre d'esprits ne sont pas assez convaincus du danger formidable que ce projet fait courir à notre malheureux pays.

C'est dans le but d'éveiller l'attention de tous les catholiques et d'exciter

leur zèle à combattre le danger, que M. Paul Besson a composé son opuscule, qui a paru en février 1888.

La nouvelle édition qui vient de paraître contient une lettre que Sa Sainteté Léon XIII a fait adresser par Son Eminence le cardinal secrétaire et qui est, à la fois, pour l'auteur, la plus précieuse des récompenses, et pour les lecteurs la plus autorisée des recommandations.

L'auteur, dont la haute compétence est connue, a examiné la question au point de vue de la doctrine, de l'histoire, et surtout du droit et de ses conséquences pratiques. Il a fait une étude approfondie, et montré ce que serait la séparation de l'Église et de l'État par l'abrogation du Concordat. Si son œuvre n'est pas de nature à arrêter les entreprises d'un parti de sectaires, elle est au moins propre à faire comprendre aux catholiques, aux conservateurs, la nécessité et le devoir de lutter pour le maintien de l'union de l'Église et de l'État.

M. Paul Besson a reçu un grand nombre de lettres d'évêques qui louent son talent, le félicitent de son dévouement à l'Église, et lui promettent leur concours pour la diffusion de l'ouvrage.

L'AME PIEUSE. *Les vertus*, par M. L'ABBÉ BÉNARD, ancien chef d'institution, chanoine honoraire de Nancy. Un volume in-12 de 508 pages, 1887 Prix : 3 francs

Pour rendre une âme pieuse ou la soutenir dans la ferveur, M. l'abbé Bénard a traité, dans un premier volume, de la piété en général, montré les vrais caractères, ses avantages, examiné les obstacles qui s'y opposent. Le second volume, dont nous avons à rendre compte, a pour objet les vertus et se partage en trois livres.

Le premier, le plus étendu, explique et envisage sous leurs faces les plus importantes, les vertus théologales, cardinales et morales, nobles joyaux, cortège, ornement et couronne de l'âme pieuse. Le second livre expose les moyens pratiques de : conserver, d'augmenter et de perfectionner la piété, la crainte de Dieu, le souvenir de sa présence, la soumission à sa volonté sainte, le zèle du bien dans les actions ordinaires Le livre troisième résume tous les devoirs d'un bon chrétien et présente des sujets de méditation pour une retraite de quelques jours. Saint François de Sales, l'un des plus illustres maîtres de la spiritualité, a servi d'inspirateur et de guide. Des exemples empruntés à la vie des saints corroborent les développements de la doctrine ou les conseils. Ces pages offrent une lecture fortifiante, adaptée au mouvement des esprits de notre époque.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AME EN PEINE (l'), par Jules Case. Un vol. in-18 jésus de 338 pages. Prix : 3 fr. 50

APPROVISIONNEMENT DE PARIS (l'), en temps de guerre. Souvenirs et prévisions par A. Morillon ancien chef de bureau de l'approvisionnement à la Préfecture de la Seine. Un vol in-16. Prix : 3 fr. 50

ARMÉE ROYALE EN 1789 (l'), par Albert Duruy Avec introduction biographique par Georges Duruy. Un vol. in-18 jésus de LXXX-290 pages Prix : 3 fr. 50

PRÉCOCE; par Georges Bois. Un vol. in-18 jésus de 361 pages. Prix : 3 fr. 50

A TRAVERS L'ÉPREUVE; par Marie Dars. Un vol. in-12. Prix : 2 fr.

BOULANGISME, par Maurice Barrès, plaquette in-18 avec portraits et autographes Prix : 1 fr.

CHEMIN DE LA GLOIRE (le), par Ouida. Deux vol. in-16. Prix : 7 fr.

COMTESSE XÉNIE (la), par Georges du Vallon. Un vol. in-18 jésus de 337 pages. Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

COUR DE GEORGES IV ET DE GUILLAUME IV (la). Souvenirs d'un témoin oculaire extraits du Journal de Charles O. F. Greville, secrétaire du conseil privé, traduits et annotés par Mlle Marie Anne de Bovet. Un vol in-18 Prix : 3 fr 50

CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE, par Emmanuel Kant. Nouvelle traduction française avec un avant propos sur la philosophie de Kant en France de 1773 à 1814, des notices philologiques et philosophiques par F. Picavet, agrégé de philosophie. Un vol. in-8° de XL-330 pages. Prix : 6 fr.

DISCOURS POLITIQUES ET JUDICIAIRES, rapports et messages de Jules Grévy. Recueillis, accompagnés de notices historiques et précédés d'une introduction par Lucien Delabrousse. Deux vol in-8°, t. I, LX-433 pages et portrait, t. II, 556 pages et portrait Prix : 15 fr.

DISPARU, par Albert Delpit. Un vol. in-18 jésus de 356 pages. Prix : 3 fr. 50

DRAME IMPÉRIAL; ce que l'on ne peut pas dire à Berlin, par Jean de Bonnefon. Un vol. in-18 jésus de XXVIII-276 pages Prix : 3 fr. 50

ETAT TEL QUE DIEU L'A FAIT (l'), par l'abbé Roquette de Malviès. Pour faire suite à « la Famille telle que Dieu l'a faite » du même auteur. Trois vol in-18 jésus, t. I : D'où vient l'Etat? VIII-424 pages; t. II : Qu'est-ce que l'Etat? 495 pages; t. III : Ou va l'Etat? 522 pages. Prix : 6 fr.

FILS AINÉ (le), par Miss G. Craik; traduit de l'anglais par A. Chevalier. Un vol. in-18 jésus de 314 pages. Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

FOLLE PROVINCE; roman d'aujourd'hui par François Sauvy. Un vol. in-18 jésus de 309 pages. Prix : 3 fr. 50

FRANCE ET PARIS SOUS LE DIRECTOIRE (la). Lettres d'une voyageuse anglaise suivies d'extraits des lettres de Swinburne (1796-1797) traduites et annotées par Albert Babeau, correspondant de l'Institut. Un vol. in-18 jésus de XXIII 318 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE INTIME, par Gabrielle Béal Un vol. in 18 jésus de 296 pages. Prix : 2 fr 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

INVENTAIRE DES MARQUES D'IMPRIMEURS ET DE LIBRAIRES. Troisième fascicule : Allemagne, Alsace, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Portugal, Suisse. Brochure in 4° de 454 pages en tableaux avec chiffres reproduits en fac simile, précédée d'un essai d'interprétation des signes spéciaux par P. Delalain, président du Cercle de la librairie. Prix : 12 fr.

ISLANDE (l'), et l'archipel des Foeroer, par le docteur Henry Labonne, chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique, secrétaire de la Société de géographie, ouvrage contenant 57 gravures et 2 cartes; in-16 de XX-399 pages. Prix : 4 fr.

MADEMOISELLE LOULOU, par Gyp. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MÉLINITE, roman parisien par Adolphe Belot Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES DE PAUL BOURGET. L'Irréparable; deuxième Amour; profils perdus. Petit in-12 de 321 pages Prix : 6 fr.
(*Petite bibliothèque littéraire*)

PARENTS DE LA CAPITALE (les), par Dimitri Grigorovitch, roman traduit du Russe par Mme Eléonore Tsakny. Un vol in-18 jésus de XXVI-273 pages et portrait de l'auteur par M. Th. Bérengier. Prix : 3 fr. 50

PATRICIENNE, roman contemporain, par Léonce de Larmandie. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

PETITS CAHIERS DE MADAME BRUNET (les), Gouvernement de la famille; hygiène et médecine usuelles; recettes de ménage; économie domestique; Calendrier de la bonne ménagère; par Mme Marie Delorme. Un vol. in-12 orné de 22 vignettes Prix : 1 fr. 60

PETITE HISTOIRE DE PARIS. Histoire, monuments, administration, environs de Paris, par M Fernand Bournon, archiviste, paléographe. Un vol. in-12 avec 130 vignettes et 11 plans, dont 3 hors texte Prix : 1 fr. 60

PIERRE DE TOUCHE, par S. Blandy. Un vol. in-18 jésus de 437 pages. Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

POÉSIES POPULAIRES par N. Nekrassov; traduites par E. Halpérine-Kaminski et Ch. Morice, et précédées d'une étude par Nekrassov, par le vicomte E.-M. de Vogüé Un vol in-16 accompagné d'un portrait gravé par M. Maurice Baud. Prix : 3 fr. 50

POUR LES ENFANTS, par le comte Léon Tolstoï. Première traduction française par B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18 jésus de 282 pages. Prix : 3 fr. 50

PREMIÈRES COMMUNIONS, par Mme la princesse Olga Cantacuzène Altieri. Un vol in-18 jésus de 251 pages Prix : 2 fr.

PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT (la). L'art et la poésie chez l'enfant, par Bernard Pérez. Un vol in-8° de VII-310 pages. Prix : 6 fr.

RODOLPHE ET CYNTHIA, roman parisien, par Arsène Houssaye. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

SANS FOYER, par Marie-Alix de Valtine Un vol. in-18 jésus de 314 pages Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

SOUS TOUS LES CIEUX; traditions populaires, par Mme de Witt, née Guizot. Un vol. in-16 de 246 pages. Prix : 2 fr.
(*Petite bibliothèque de la famille*)

SUR L'EAU, par Guy de Maupassant. Dessins de Riou. Un vol. in-18 jésus de 252 pages. Prix : 3 fr. 50

TRÉFONDS (le), par Paria Korigan (Mme Emile Lévy). Un vol. in-18 jésus de 352 pages Prix : 3 fr 50

TRIBUNAUX COCASSES (les), la Correctionnelle pour rire, par Ch. d'Arcis. Dessins d'Eugène Rapp. Un vol. in-18 jésus de 257 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE NUIT DE NOCES, par Charles Mérouvel. Un vol. in-18 jésus de 456 pages. Prix : 3 fr. 50

UN RÊVE SUR LE DIVAN, par Mme Juliette Adam. Un vol in 18 carré. Prix : 5 fr.

VIE DES ÊTRES ANIMÉS (la), par Emile Blanchard, de l'académie des sciences. Les Conditions de la vie chez les êtres animés. L'origine des êtres. Un vol in-18 jésus de XVI-296 pages Prix : 3 fr 50

VIE DE SAINTE CLAIRE DE LA CROIX, abbesse du monastère de Sainte-Croix, de Montefalco en Ombrie, de l'Ordre de Saint-Augustin, par Lorenzo Tardi, moine Augustin. Traduit de l'italien. Un vol. in-18 jésus de 284 pages avec gravure Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXIII. N° 9 **Septembre 1888**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

EXPOSÉ SOMMAIRE DES THÉORIES TRANSFORMISTES

par Vianna de Lima Un volume in-12 de VIII-323 pages. Prix : 5 francs

La date mise au bas de la préface, nous dit que cet ouvrage nous vient de Berlin ; le nom de l'auteur indique suffisamment son origine allemande. Un autre signe le ferait reconnaître à première vue, c'est la facture indigeste de cet amas d'hypothèses et d'observations incomplètes ou partiales, altérées par l'idée préconçue de théories matérialistes et athées. L'auteur nous garantit qu'il a butiné de tous côtés pour faire son livre et il s'applique le mot de Montaigne : « J'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangières, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier. » Franchement, la lecture de ce volume nous a suggéré l'idée d'une botte d'herbes, coupées au long du chemin et entassées pêle-mêle, plutôt que l'image d'un bouquet gracieux de fleurs vives et odorantes.

Bien que familiarisé par de longues années d'études sur cette question si agitée de nos jours, nous avons dû nous armer de courage pour lire « cet amas de fleurs étrangères ». L'esprit se fatigue en parcourant ces pages, comme l'œil qui cherche un peu de lumière quand on marche dans un chemin pénible, par un brouillard épais.

Parfois cependant la puérilité des rapports imaginés par l'auteur, pour appuyer la fameuse théorie de la lutte pour l'existence, déride un peu le pauvre lecteur condamné à remuer ces lourdes pages. Par exemple, l'élégie sur les infortunes du haricot d'Espagne, qui voit ses appâts dédaignés par les capricieuses abeilles et guêpes qui lui préfèrent le *Cerinthe major* et le *Cichorium pumilum*, et le rapprochement fait entre ce pauvre haricot d'Espagne et la gent révolutionnaire s'égorgeant pour s'emparer des places et de la caisse publique. Tout cela est dit avec un flegme imperturbable du plus haut comique.

Le haricot d'Espagne restait sans graines, parce que les abeilles ne venaient pas féconder ses fleurs, en faisant tomber la poussière du pollen sur le pistil, et cela parce que d'autres fleurs étaient plus attrayantes : ces

fleurs exercent la lutte pour l'existence. Enfin le haricot d'Espagne reste seul en fleur, alors faute de mieux guêpes et abeilles viennent à lui, et ses graines fécondées se développent. Après avoir insisté sur ce fait, à la page 203, l'auteur dit gravement à la page suivante :

« Ne quittons pas ces considérations sans parler d'une dernière forme que peut revêtir la lutte pour l'existence. Les modalités les plus élevées, telles qu'on les observe dans les associations humaines : la lutte sociale, la compétition pour une position avantageuse, sont encore des manières d'être plus ou moins modifiées du *struggle for existence*. « Chez l'homme, a écrit M. Preyer, les guerres, les luttes des partis, les révolutions (où trop souvent a cours la devise : *Ote-toi de là que je m'y mette!* etc.) sont autant de formes de la concurrence qui a lieu au sein des sociétés humaines. Chacun sait ce que veulent dire ces mots : « faire carrière »; ne serait-il pas plus vrai d'appeler cela « faire concurrence »? Les journalistes se font concurrence pour avoir des abonnés, les médecins pour des malades, les professeurs pour des auditeurs, les avocats pour des clients, les fabricants pour des pratiques, l'écrivain pour des lecteurs. »

En vérité, l'écrivain qui a cette force de pensée et ce charme de style court grand risque de tenir compagnie au haricot d'Espagne : pour trouver des lecteurs il faudrait qu'il n'y eu plus rien d'autre à lire. Nous n'avons trouvé dans ce livre rien de nouveau, ni comme fait, ni comme application scientifique Tout ce qui concerne l'homme, repose sur la supposition de l'état sauvage comme état primitif de l'humanité. Or, les faits attestent que l'état sauvage est un état de dégradation, qui va toujours en empirant loin de tendre au perfectionnement. C'est une thèse historique qui a été savamment discutée et contre laquelle on ne peut rien objecter de sérieux.

Quant aux théories de l'évolution, de la sélection, de la lutte pour la vie, on aurait tort d'y voir une nouveauté de la science contemporaine. Darwin et son école n'ont fait que remettre à neuf de vieilles hypothèses, rejetées après mûr examen, par les vrais maîtres de la science, ceux dont le génie remonte, des faits bien observés, aux lois fixées par la cause intelligente qui a créé et coordonné tous les êtres. Dans ma collection de fossiles j'ai mis, en guise de frontispice, ces paroles de Cuvier :

« Parmi les divers systèmes sur l'origine des êtres organisés, il n'en est pas de moins vraisemblable que celui qui fait naître les différents genres par des développements ou des métamorphoses successivement graduelles. » (*Ossements fossiles*, t. III, p. 297.)

Et j'y ai joint ces mots non moins formels de Bukland :

« Les doctrines qui expliquent l'existence des espèces actuelles par un

développement ou une transmutation d'autres espèces, ne s'étaient encore heurtées contre aucune réponse aussi décisive que celle qui nous est fournie par les débris organiques fossiles. » (*La Géologie et la Minéralogie*, t. I, p. 515.)

L'homme, comme notre auteur le dit à la page 296, peut, par la sélection artificielle, modifier, améliorer les espèces; mais la nature répugne à ces modifications. D'ailleurs, il faut remarquer que la sélection la plus industrieuse, la plus prolongée n'aboutit jamais à changer la nature, à faire, par exemple, d'une huitre un brochet, ou du limaçon un lapin; encore moins un brin d'herbe d'un grain de sable, et d'une citrouille un dindon. Il y a plus, la nature abandonnée à elle-même, tend d'ordinaire à détruire l'œuvre de l'homme. Puisque l'auteur a prétendu appuyer ses hypothèses sur le haricot d'Espagne, il ne trouvera pas mauvais que nous lui servions l'argument de la carotte. Le *Daucus carota* qui fait si bonne figure sur nos tables, n'est qu'une conquête de la culture prolongée de la carotte sauvage. Abandonnée à elle-même, la graine qui nous donne la racine la plus charnue et la plus aromatique, retourne, en peu d'années, par une dégénérescence progressive, à son état primitif, avec sa maigre racine presque sans saveur. Voilà qui doit donner à penser à ceux qui ont l'esprit assez troublé pour se croire descendu de l'huître, en passant par le singe : s'ils allaient jamais eux aussi, retourner, comme la carotte, à leur état primitif.

I. CARNO.

CLASSIQUES POPULAIRES. — *J.-J. Rousseau*, par LOUIS DUCROS. Un volume in-8° de 238 pages. — *Montesquieu*, par EDGAR ZEVORT. Un volume in-8° de 238 pages. — *Plutarque*, par DE CROSALS, même format, chaque volume prix : 1 fr. 20.

Ces classiques, destinés aux distributions de prix, sont flétris par l'approbation des comités officiels : c'est dire assez que leur effet doit être de hâter les ruines morales préparées par l'enseignement athée obligatoire.

Les préfaces expriment clairement le but de ces publications : il s'agit de former une jeunesse républicaine et antichrétienne; l'un ne va pas sans l'autre depuis que toutes les coryphées de la République se sont concentrés sur ce point unique : « guerre au cléricalisme ». Ce qui, en pratique, signifie : guerre à toute religion positive. Qu'on soit protestant ou catholique, dès qu'on croit à la divinité de Jésus-Christ, on est rangé parmi les ennemis de la République; et il n'est pas plus permis de croire à Moïse qu'à Jésus-Christ. Les juifs placés à la tête du grand mouvement qui mène à la République universelle, ne sont pas les disciples de Moïse, mais

les adorateurs du Veau d'Or et les sectaires du Talmud, qui est opposé au Pentateuque, comme le noir au blanc.

Voilà l'esprit dans lequel est conçue cette série nouvelle de livres de prix, destinés à compléter les fruits de mort de l'école sans Dieu; nous allons, cela dit, analyser les trois volumes que nous venons d'examiner.

Les morceaux choisis dans Rousseau sont surtout des descriptions de la nature ou des anecdotes. Cela paraît au premier abord assez innocent; mais on a grand soin de dire que tel morceau est extrait de *l'Émile*, tel autre des *Confessions*, ou de *la Nouvelle Héloïse*, sans prémunir les jeunes lecteurs contre le danger de pareils livres. Rousseau a été plus honnête. Les premières lignes de la préface de *la Nouvelle Héloïse* expriment cette pensée: « Si la jeune fille qui ouvre ce livre a encore de la vertu et veut la conserver qu'elle n'aille pas plus loin. » Nous citons de mémoire, au bout d'un demi-siècle; ce sont les seules lignes que nous ayons lues quand, un ami aussi jeune que moi, m'apporta ce volume. Nous eûmes le bonheur de suivre le bon conseil donné par l'auteur, et de jeter son livre au feu.

Hélas! les pauvres enfants qui liront le volume arrangé par M. Louis Ducros ne seront nullement en défiance contre cet ouvrage, composé dans le délire d'une passion aussi insensée que coupable. Ils n'auront pas le soupçon de toutes les turpitudes étalées, avec le cynisme de l'orgueil, dans *les Confessions*. Quant à *l'Émile*, il leur est présenté comme un chef-d'œuvre, et l'auteur s'indigne de voir le Parlement et la Sorbonne d'accord pour condamner ce livre, tout aussi bien que *le Contrat social* (dont on ne donne pas d'extrait parce que c'est un ouvrage politique, et qu'on a juré de ne pas toucher à la politique... tout en prêchant la République).

Il est vrai que les protestants d'alors, qui croyaient encore en Jésus-Christ, ne furent pas plus tendres que le Parlement de Paris. Le conseil de Genève, comme l'auteur le dit avec horreur, page 115, « le conseil de » Genève condamna *le Contrat social* et *l'Émile* à être brûlé devant » l'hôtel de ville, comme téméraires, impies, tendant à détruire la religion » chrétienne et tous les gouvernements. »

Rien de plus juste que les termes de cette sentence; et voilà pourquoi la juiverie maçonnique, qui a pour but suprême la ruine de la religion et l'établissement de la République universelle, dresse des statues à J.-J. Rousseau et s'efforce d'inspirer à la jeunesse des écoles, le désir de lire ses ouvrages corrupteurs.

Le plus profond et le plus judicieux des économistes contemporains, M. Le Play, et le plus studieux comme le plus loyal des historiens de ce siècle, M. Taine, s'accordent à reconnaître dans Rousseau le coupable inspi-

rateur des extravagances et des crimes de la Révolution C'est précisément pour cela, comme nous venons de le dire, que la franc-maçonnerie fait de ses œuvres son Évangile.

Montesquieu est loin de tomber dans les turpitudes de J.-J. Rousseau, mais ses *Lettres persanes* ne sont pas une lecture saine pour la jeunesse à laquelle M. Zévort inspire le désir de lire « au moins la moitié » de cet ouvrage, en exprimant le regret d'être réduit à ne citer que sept de ces lettres satyriques, dont le sel, aujourd'hui, se trouve bien affadi.

L'éloge des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, bien que tempéré par l'aveu des défauts les plus choquants de cette enfilade de chapitres sans liaison naturelle, est encore empreint d'exagération.

Mais c'est surtout *l'Esprit des lois* que M. Zévort voudrait faire admirer par ses jeunes lecteurs. Il le leur présente comme « un monument qui doit être visité en détail ». Ce qu'il ne leur dit pas c'est que ce monument pèche par la base ; c'est-à-dire la définition des diverses sortes de gouvernement. Il n'est pas exact de dire, comme le fait M. Zévort, que « Montesquieu distingue trois espèces de gouvernements : le républicain, le monarchique et le despotique ». La vérité c'est que l'auteur de *l'Esprit des lois* distingue le gouvernement d'un seul ou la monarchie, le gouvernement d'un grand nombre ou la démocratie, le gouvernement d'un petit nombre ou l'aristocratie, enfin le despotisme ou la tyrannie. Le trop superficiel auteur de *l'Esprit des lois* ne voit pas que le despotisme n'est point une forme de gouvernement mais un abus du pouvoir, abus dans lequel peuvent tomber également la démocratie, l'aristocratie et la monarchie. Platon et Cicéron avaient bien plus judicieusement défini les diverses sortes de gouvernements en faisant ressortir les inconvénients de chacun.

Quant aux détails du « monument » on connait cette critique de Voltaire : « Presque toutes les citations de Montesquieu sont fausses. Il cite le prétendu Testament du cardinal de Richelieu, et il lui fait dire, au chapitre VI, dans le livre III, que, s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme, il ne faut pas s'en servir. Ce Testament dit précisément le contraire, et ce n'est pas au sixième mais au quatrième chapitre. Il fait dire à Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne songe pas que c'est un des interlocuteurs qui parle et que ce Grec est vivement réprimandé par le philosophe Daphnées, pour lequel Plutarque décide. Ce dialogue est tout consacré à l'honneur des femmes ; mais Montesquieu lisait superficiellement et jugeait trop vite. C'est la même négligence qui lui a fait dire que le grand-seigneur n'était

pas obligé de tenir sa parole; que tout le bas commerce était infâme chez les Grecs ; qu'il déplore l'aveuglement de François Ier, qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposait les Indes, etc. Vous remarquerez que Colomb avait découvert l'Amérique avant que François Ier fut né. Presque tous les exemples qu'il rapporte sont tirés des peuples inconnus du fond de l'Asie, sur la foi de quelques voyageurs mal instruits ou menteurs. Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en Perse que le Cyrus ; il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus, l'Uruxa et le Phase, l'Indus même, qui a coulé longtemps sous les lois des rois de Perse. Malheureusement le système de *l'Esprit des lois* a pour fondement une antithèse qui se trouve fausse. Il dit que les monarchies sont établies sur l'honneur et les républiques sur la vertu, et pour soutenir ce prétendu bon mot : La nature de l'homme, dit-il, est de demander des préférences, des distinctions ; l'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique. Il devrait songer que, par la chose même, on briguait dans la République romaine, la préture, le consulat, le triomphe, des couronnes et des statues. »

Voltaire aurait pu ajouter que Montesquieu lui-même avait dit, dans ses *Lettres persanes* : « Le sanctuaire de l'honneur semble être établi dans les Républiques. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payait seu les services les plus signalés. »

M. Zévort reconnait cette contradiction, mais il l'atténue autant que possible, ainsi que les autres défauts de l'auteur. Il se garde bien de donner l'explication de la réputation surfaite de Montesquieu, et des tendresses des impies pour lui. Voltaire a été moins discret : « Si Montesquieu, dit-il, n'avait pas aiguisé son livre d'épigrammes contre le pouvoir despotique, les prêtres et les finances, il était perdu. »

Il va sans dire que la fin chrétienne de l'auteur des *Lettres persanes*, a été complètement dissimulée. Montesquieu se voyant gravement malade, pria un jésuite, le P. Routh, d'entendre sa confession et de lui administrer les derniers sacrements, après avoir déclaré que, malgré les pensées peu orthodoxes semées dans ses écrits « par l'envie de plaire et de mériter les applaudissements de ceux qui donnent le ton à l'estime publique », il n'avait jamais douté des mystères de la religion, ni de l'autorité infaillible de l'Église. Voilà la vérité historique : M. Zévort met à la place : « C'est au milieu des distractions du monde, le 10 février 1755, que la mort vint surprendre Montesquieu. »

On sent, dans l'ensemble du livre, que M. Zévort ne se dissimule pas la faiblesse de Montesquieu comme penseur, mais les exigences des sectaires

de l'enseignement obligatoire athée ne laissent point, aux écrivains qui travaillent pour eux, leur libre allure ; il faut que tout prenne une tournure républicaine et impie, afin de préparer la génération qui grandit à renier Dieu et les traditions de la France, pour travailler en aveugles, à la ruine de leur patrie, par l'établissement de « la République universelle gouvernée par les Juifs, race supérieure » ; selon le plan révélé, avec l'orgueil d'un triomphe prochain, par le fameux ministre d'Angleterre Disraëli.

Il n'était point facile de faire du judicieux Plutarque un apôtre des théories antisociales de nos libres penseurs. On a fait ce qu'on a pu, en le présentant sous le patronage de Sainte-Beuve et de l'impure et pédante Mme Roland ; qu'on ne craint pas de donner à la jeunesse républicaine comme un exemple, comme « une des plus nobles femmes de la période révolutionnaire ». La fin répond au début : les dernières pages sont consacrées aux détails passionnés des amours d'Antoine et de Cléopâtre, sans un mot de blâme. L'auteur termine en exhortant la jeunesse à « s'immoler s'il le faut, à la patrie ; et pour cela, à avoir le courage de regarder en face et d'un œil serein cette grande consolatrice et cette vengeresse suprême qui est la mort ».

Rien audelà ; c'est la négation de l'immortalité de l'âme et de la justice divine ; c'est le matérialisme et l'athéisme. Nous comprenons que cette collection procure à ses éditeurs la bienveillance et laclientèle des patrons de l'enseignement laïque, obligatoire et athée.

ERNEST AIMÉ.

LA COUR DE GEORGES IV ET DE GUILLAUME IV. Extraits du journal de Charles Greville, traduits par Mlle DE BOVET. Un volume in-12 de 455 pages. Prix : 3 fr. 50.

Fort intéressant, le journal de cet homme d'État qui nous dévoile les dessous de la politique anglaise pendant une partie de ce siècle ; il fait des souverains qui ont régné sur la Grande-Bretagne pendant cette période un portrait qui, pour être vrai, n'en est pas plus flatteur et tout inattendu sous la plume d'un de ces anglais *loyaux* qui *médisent* si souvent de la *médisance française*. Il semblerait que sous ce rapport les ministres anglais n'ont plus rien à envier aux nôtres. Voyez de quelle façon ils déshabillent le *polichinelle* royal que leurs mains respectueuses couvraient d'un manteau de gloire et dont ils prétendaient imposer le respect non seulement aux Anglais eux-mêmes mais encore aux peuples de l'Europe :

« Tout concourt à me confirmer dans mon opinion qu'il n'est pas de plus méprisable, de plus lâche, de plus égoïste chien entièrement dépourvu de

sens moral que ce roi, objet de tant de flatteries. De temps à autre, par caprice, il a quelque accès d'une bonhomie entièrement dépourvue de spontanéité, avec lesquels il rachète à peu de frais une longue série de mauvaises actions. Rien de plus facile aux princes que de se rendre populaires ; un peu de sagesse et de vulgaire bienséance y suffit ; chacun se trouvant tout naturellement disposé à leur faire sa cour. Je ne sais personne qui soit à l'épreuve de leurs séductions, quand ils veulent se donner la peine d'être aimables et condescendants. Ce qui est consolant dans tout cela c'est que, loin que leur grandeur les rendent heureux, elle en fait les plus misérables des humains (nous conseillons aux ambitieux de méditer ce passage). Le contraste entre leur apparence d'autorité et les obstacles qu'ils rencontrent à chaque pas dans l'exercice de leur volonté leur doit être une source d'amertume continuelle, d'autant plus que leur esprit n'est pas dès l'enfance assoupli et discipliné, comme celui des simples mortels, par la bienfaisante influence du contact avec des égaux. Les rois vraiment sages sont rares. A tout prendre l'espèce princière me parait fort inférieure et notre souverain en est, je crois, un des pires échantillons. La petitesse de son caractère le met à l'abri des grandes fautes que seuls peuvent commettre les grands esprits, mais il serait difficile de trouver une nature aussi libéralement douée de faiblesses et de vices de l'ordre le plus méprisable.

A tout prendre, l'espèce princière me parait fort inférieure! Voilà qui est du dernier galant pour l'espèce princière en général. Ce qui tend à nous consoler un peu, nous qui à ce moment étions pourvus d'un représentant de ladite espèce, c'est de voir que, *en particulier*, l'échantillon qui présidait alors aux destinées de nos amis d'outre-Manche était considéré comme un des pires. Au milieu des aveugles, les borgnes sont rois. Tenons-nous pour satisfaits d'avoir possédé un roi borgne alors que nos voisins en possédaient un aveugle. Cette petite satisfaction ne nous sera donc pas refusée de constater notre supériorité sur ce point. Mais il ne faudrait pas insister car maintenant la comparaison pourrait n'avoir pas les mêmes résultats.

Si ce journal nous fournit une preuve inattendue de la modestie des Anglais à l'égard de leurs grands hommes, il contient également des passages curieux relatifs à l'invasion de 1815. Nous savions et chacun avec nous, que les Anglais avaient légèrement modéré la fureur dévastatrice de leurs alliés, mais nous ne pensions pas qu'il leur avait fallu tant d'efforts pour cela. Un bon point donc à nos ennemis héréditaires pour cette marque de bon sens peu habituel chez eux. En feraient-ils encore autant

aujourd'hui ; nous en doutons fort, surtout après avoir eu la preuve de l'indifférence de toute l'Europe lors du bombardement odieux de Paris ; la devise *chacun pour soi* devient de plus en plus à la mode.

« Sur le séjour des alliés à Paris, le duc nous a conté aussi beaucoup de choses intéressantes. Blücher était résolu, malgré toutes les remontrances, à faire sauter le pont d'Iéna, en représailles de la démolition par les Français en Allemagne de la colonne commémorative de Rosbach et d'autres monuments analogues. D'ailleurs, disait il, les Anglais, qui avaient brûlé la ville de Washington, étaient mal venus à s'opposer à cette destruction. En présence de cette obstination, Wellington s'était concerté en secret avec le gouverneur de Paris, Müffling, pour faire garder le pont par des soldats anglais. Les Prussiens étaient arrivés, n'avaient voulu entendre à rien et avaient miné les arches, au risque de faire sauter avec le pont les factionnaires qui se refusaient à quitter leur poste. Heureusement que les mines avaient fait long feu.

Pendant ce temps-là, Müffling proposait à Wellington, à titre de compromis, d'épargner le pont pour abattre la colonne Vendôme. Je n'étais sorti de la poêle à frire que pour tomber dans le feu, dit le duc.

Enfin, l'arrivée du roi de Prusse avait mis un frein à la rage destructrice de Blücher.

Celui-ci avait encore émis la prétention de frapper Paris d'une contribution de cent millions de francs au profit de l'armée prussienne et, comme le duc lui objectait qu'une pareille détermination ne pouvait être prise que d'un commun accord entre tous les alliés : — Je ne m'oppose pas à ce que vous en fassiez autant de votre côté, avait-il répondu. Demandez toutes les sommes qu'il vous plaira, elles seront payées. Soyez tranquille, et sans difficulté.

Wellington estime que les deux invasions auront coûté à la France cent millions de livres sterling

Rien que pour l'habillement des troupes alliées, se montant à douze cent mille hommes, elle avait à payer soixante francs par tête, plus l'entretien et des charges de toutes sortes, sans parler des pertes résultant de la destruction des villages et des ravages dans les bois et les récoltes des pays envahis. »

On voit que nos excellents Teutons ont toujours considéré la France comme un réservoir de richesses créé à leur usage. On sait qu'à la dernière guerre ils nous ont prouvé qu'ils n'avaient pas dégénéré de leurs ancêtres. Nul doute non plus que leurs fils ne les imitent. A nous de voir si nous voulons nous continuer ce rôle de prêteurs à fonds perdus.

CE QU'IL FAUT FAIRE, par Tolstoï. Un volume in-12. Prix : 3 francs

Ce qu'il faut faire, voilà ce qui préoccupe chacun à l'heure actuelle. Beaucoup de solutions ont été proposées à ce problème, mais sans que la question en ait pour cela avancé d'un pas.

Tolstoï, le fameux romancier russe, ne pouvait, sans renier son passé, s'abstenir de montrer lui aussi aux peuples la voie qui conduit au salut. Nous croyons superflu de combattre des théories aussi insensées ; elles sont tout au moins intéressantes à connaitre en ce sens qu'elles donnent la révélation du système que préconise un certain parti social en Russie, système appuyé comme on va le voir sur des arguments spécieux et dont les auteurs persistent à prendre comme base de leurs calculs, l'homme *tel qu'il devrait être* et non *tel qu'il est*.

« La distribution du travail est la loi de tout ce qui existe, elle doit donc régir les sociétés humaines.

« Il est bien possible qu'il en soit ainsi, mais toujours cette question se pose: cette distribution du travail, que je vois maintenant dans notre société humaine, est-elle vraiment celle qui doit être? Et si je trouve déraisonnable et injuste une certaine distribution du travail, aucune science ne pourra me prouver que doit exister ce que je trouve déraisonnable et injuste. La distribution du travail est une condition de la vie des organismes et des sociétés humaines: mais qu'est-ce qu'on doit, dans les sociétés humaines, considérer comme la distribution organique du travail? Et la science aura beau étudier la distribution du travail dans les cellules des vers, toutes ces observations ne forceront point l'homme à reconnaitre comme légitime une distribution du travail que ne reconnaitraient comme telle ni sa raison ni sa conscience.

« Quelque probants que soient les arguments fournis par la division du travail dans les cellules des organismes observés, quiconque n'a pas encore perdu sa raison dira néanmoins qu'un homme n'est point né pour tisser toute sa vie l'indienne, que c'est là, non la division du travail, mais l'oppression de l'homme. Spencer et d'autres assurent qu'il existe des populations entières de tisserands, et que, par suite, le tissage résulte d'une distribution organique du travail : il existe des tisserands, c'est donc un effet de la distribution du travail. On pourrait parler de la sorte si les populations des tisserands se faisaient elles-mêmes, mais nous savons qu'elles ne se font pas elles-mêmes, que c'est nous qui les faisons.

« Il s'agit maintenant de savoir si nous avons ces tisserands selon la loi organique ou quoi ?

« Voici que des gens vivent, se nourrissent des champs, commes c'est le propre de tous les humains. Un homme installe un fourneau de forgeron et raccommode sa charrue ; son voisin vient le trouver et le prie de lui raccommoder la sienne, lui promettant en échange son travail ou de l'argent. Arrive un troisième, un quatrième, et dans cette société de gens une distribution du travail s'établit : voilà un forgeron. — Un autre a bien enseigné ses enfants ; son voisin lui amène les siens et le prie de les enseigner, et voilà un instituteur.

« Mais le forgeron et l'instituteur sont devenus tels et continuent à l'être uniquement parce qu'on les en a priés, et ils demeureront tels tant qu'on les priera d'être forgeron et instituteur. S'il arrive que forgerons et instituteurs se trouvent en nombre, ou qu'on n'ait plus besoin de leurs services, ils laissent aussitôt leur métier et retournent à l'agriculture. Ce faisant, ils obéissent à leur raison, à leur conscience, et c'est pourquoi nous tous, doués de raison et de conscience, affirmons qu'une telle division du travail est juste.

« Mais s'il arrive que les forgerons aient le pouvoir de forcer autrui à travailler pour eux, et s'ils continuent à forger des fers de chevaux alors qu'on n'en a pas besoin, et si les instituteurs enseignent, alors qu'il n'y a personne à enseigner, il est évident pour tout être doué de raison et de conscience, comme l'homme, que c'est là, non la division, mais l'usurpation du travail d'autrui. Et c'est là, cependant, ce que la philosophie scientifique appelle particulièrement la division du travail. Les gens font ce que personne ne leur demande, et ils prétendent qu'on les nourrisse pour cela, et ils disent que cela est juste, parce que c'est la division du travail.

« La cause de la misère économique de notre temps, c'est ce que les Anglais appellent « overproduction » la surproduction, quand on fabrique en quantité excessive des objets qu'on ne sait où placer et dont personne n'a besoin.

« Il serait étrange de voir un cordonnier estimer que les gens devraient le nourrir, parce qu'il fabriquerait sans répit des souliers dont nul depuis longtemps n'aurait le moindre besoin : Mais que dire de ces gens qui ne cousent rien, qui ne produisent rien d'utile à personne, dont la marchandise ne trouve pas d'acheteurs, et qui n'en demandent pas moins hardiment, en arguant de la division du travail, qu'on les nourrisse, qu'on leur fasse boire doux et qu'on les habille bien ?

« La division du travail a toujours existé et existe en effet, mais elle n'est juste que lorsqu'elle est fondée sur la raison et la conscience, et non

point sur l'observation. Et la conscience et la raison de tous les hommes résolvent cette question simplement, très sûrement et unanimement. Elles la résolvent toujours ainsi : La division du travail est juste alors seulement que l'activité spéciale d'un homme est tellement nécessaire aux gens, qu'eux-mêmes, en lui demandant ses services, lui offrent spontanément de le nourrir pour le service qu'il leur rendra.

« Mais quand un homme peut, depuis l'enfance jusqu'à sa trentième année, vivre sur les bras des autres, en promettant de faire, quand il l'aura appris, quelque chose d'utile dont personne n'a besoin, et lorsque, de trente ans jusqu'à sa mort, il peut vivre de même, toujours promettant de faire quelque chose dont personne n'a besoin, alors ce ne sera point là la division du travail (et en effet il n'existe rien de tel dans notre société), mais ce sera — et c'est en effet uniquement l'usurpation du travail d'autrui par le plus fort, usurpation qu'on a appelée jadis de différents noms, par exemple, chez les philosophes : Les formes nécessaires de la vie, — et qu'aujourd'hui la philosophie scientifique appelle la division organique du travail.

« La philosophie scientifique n'a pas d'autre signification. Elle est devenue aujourd'hui la dispensatrice des brevets d'oisiveté, parce qu'elle seule, dans ses temples, analyse et détermine quelle est l'activité parasitique, quelle est l'activité organique de l'homme dans l'organisme social. Comme si chaque homme n'était pas lui-même en mesure de savoir d'une façon plus juste et plus courte en consultant la raison et la conscience ! il semble aux adeptes de la philosophie scientifique qu'il ne s'aurait y avoir de doute sur ce point : c'est leur propre activité qui seule est organique ; ils sont, eux, les agents de la science et de l'art, les cellules les plus précieuses de l'organisme, celles du cerveau.

« Toutes les inventions de la médecine et de l'hygiène pour les gens de notre monde, c'est comme un mécanicien qui, après avoir bien chauffé une chaudière à vapeur ne fonctionnant pas, et fermé toutes les soupapes, inventerait un moyen pour l'empêcher de crever. Au lieu de se donner tant et tant de mal pour organiser les plaisirs, le confort, les procédés médicaux et hygiéniques qui doivent guérir les hommes de leurs maladies spirituelles et corporelles, il faut seulement une chose : accomplir la loi de la vie, faire ce qui est le propre, non seulement de l'homme, mais seulement de l'animal : rendre, sous forme de travail musculaire, l'énergie reçue sous forme de nourriture ; ou, à parler la langue usuelle : gagne ton pain, ne mange point sans travailler, ou tant tu manges, tant travailles.

» Deux raisons démontrent aux hommes des classes riches la nécessité

de changer leur vie : le souci de leur bonheur personnel, le bonheur de leurs proches, que n'assure point la voie sur laquelle ils se trouvent, et l'obligation de satisfaire à la voix de la conscience, obligation dont leur existence actuelle rend évidemment impossible l'accomplissement. Ces raisons réunies doivent pousser les gens des classes riches à changer leur vie de manière à assurer leur bonheur et à satisfaire leur conscience.

« Et pour un tel changement, une seule voie : cesser de se mentir, s'humilier, proclamer le travail non comme la malédiction, mais comme la joie de la vie.

« — Mais quand je consacrerai dix, huit, cinq heures à un travail physique que feraient volontiers des milliers de moujiks pour cet argent que j'ai, qu'en résultera-t-il ? m'objecte-t-on là-dessus.

« Le premier, simple, incontestable résultat sera que tu deviendras plus gai, mieux portant, meilleur, tu apprendras la vraie vie que tu te cachais à toi-même, ou qui t'était cachée. Le second, que si tu as de la conscience, elle ne souffrira point alors comme elle souffre à présent en voyant le travail des hommes, dont, par ignorance, nous exagérons toujours ou diminuons l'importance ; tu te sentiras joyeux à jamais de satisfaire chaque jour davantage aux obligations de ta conscience et de sortir de cette situation affreuse où le mal s'accumule à ce point dans notre vie, qu'il est impossible de faire le bien aux hommes ; tu goûteras le bonheur de vivre librement, et de pouvoir faire le bien ; tu perceras la fenêtre, tu prendras jour sur le domaine du monde moral qui t'était fermé. »

L'auteur j'imagine serait fort embarrassé si on le chargeait de l'application de ses théories — *Verba et voces* — tout comme en France, du reste. Tolstoï s'imagine-t-il être l'inventeur du système ? Toujours de la théorie ! — mais la pratique ? y pense-t-on seulement un instant, il n'y parait guère au moins dans tous les ouvrages de ce genre.

VICTOR HUGO, par E. Dupuy. Un volume in-8°. Prix : 1 fr. 20

VICTOR HUGO, L'HOMME ET LE POÈTE, par E. Dupuy. Un volume in-12

Prix : 3 francs

Rendre compte de deux volumes consacrés, par un professeur convaincu, à la gloire d'un poète « qui repose au Panthéon, où tout un peuple l'a conduit ; » et dont on peut dire que « jamais triomphe d'empereur n'a égalé la majesté de ces obsèques... » C'est là une besogne délicate pour un humble critique, dont le nom est à peu près inconnu ; et qui, du reste, reconnait qu'il jouit de la réputation qu'il mérite.

Eh bien ! c'est là mon sort :

« Ce *juge* que la vie *effaça* de son livre.
« Et qui *n'aura* pas même un lendemain à vivre,
« C'est moi. »

Tout autre que Victor Hugo, je ne m'en vante pas.

Mais je ne dirai pas moins mon sentiment sur les deux volumes de M. E. Dupuy, avec une entière indépendance.

Tout d'abord, je m'étonne que Victor Hugo soit déjà un « classique », et surtout un « classique populaire ». M. Dupuy, professeur au lycée Henri IV, (comment le conseil municipal n'a-t-il pas, depuis longtemps, donné à ce lycée un nom plus... moderne ? Henri IV doit être expulsé, comme ses descendants ; ou nous ne sommes plus logiques) ; donc M. Dupuy est obligé de ne tenir aucun compte des inspirations monarchiques et catholiques de Victor Hugo, s'il en fait un *classique populaire* ; ou je n'y comprends plus rien.

Car de mon temps, nous lisions, en cachette, certaines odes du poète, non classique, sur la Vendée, Quiberon, Louis XVII, la naissance du duc de Bordeaux, et même sur Buonaparte, et Napoléon II !

« ... Et quand dans leurs foyers il ramenait ses braves,
Aux fêtes qu'il vouait à ses vainqueurs esclaves,
Il invitait les rois vaincus ! »
« ... Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin, derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! Oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents !... »

Et nous étions ravis, enthousiasmés ! O le poète, que pensionnait Louis XVIII et que Louis Philippe nommait pair de France ! O le poète de « *Sunt lacrymæ rerum !*..... »

« Sombres canons rangés devant les Invalides,
Comme des sphinx au pied des grandes pyramides,
... A ce bruit qui jadis vous ont fait rugir tous :
— Le Roi de France est mort ! — d'où vient qu'aucun de vous
Comme un lion captif qui secouait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne,
Et n'a, se réveillant par un subit effort,
Dit à son noir voisin : — Le Roi de France est mort ! —
... Vos poumons de fer, où gronde une âpre haleine,
Sont muets pour Goritz, comme pour Sainte-Hélène !
Soyez flétris !..... »

Sont-ce là les sentiments que M. Dupuy admire ; sont-ce là les idées qui peuvent faire de Victor Hugo un classique populaire ? Si l'on me répond par l'affirmative, je ne dissimulerai pas à M. Dupuy mon extrême contentement. Mais ne nous faisons aucune illusion : « Pour le poète des Odes, le christianisme a surtout l'avantage de fournir des sujets de tableaux inédits ; il est la source du pittoresque. » Et voilà tout : pas un mot de plus, ou Gambetta tonnerait sur son piédestal. Quant aux idées royalistes du poète : « A relire tous ces morceaux de circonstance, il semblerait que l'ambition du jeune auteur fût d'être adopté comme un héraut du trône aux fleurs de lys, et qu'il y eût surtout en lui l'étoffe d'un poète lauréat. » Fi! que cela eût été vilain !... Mais je ne sache pas que Victor Hugo ait jamais refusé la pension royale, ait dédaigné le siège de pair de France, pas plus que le fauteuil de sénateur sous la troisième République.

Soyons francs : le poète classique populaire a flatté et encensé tous ceux qui l'ont payé ; rois ou peuple, peu lui importait ! Si Napoléon III l'avait nommé, après le Deux-Décembre, ministre des affaires étrangères (ce qu'il sollicita), Victor Hugo eût été le plus plat et le plus éloquent des courtisans ; et au lieu de Napoléon-le-Petit, il eut écrit de la même plume Napoléon-le-Magnanime ! M. Dupuy, qui, en somme, connait bien son personnage, écrit cette phrase : « Il n'est pas inutile de remarquer à quel point se trompent ceux qui voient dans Victor Hugo un courtisan de l'opinion. » C'est absolument exact : tant qu'il l'a pu, le grand poète s'est toujours mis du côté du pouvoir, d'où viennent les bonnes aubaines et les honneurs. L'opinion lui importait peu : il a brûlé tout ce qu'il avait adoré ; mais, grâce à sa versatilité, il a su bien remplir une forte caisse et placer le surplus en consolidés anglais ; à l'abri de *l'opinion*, qui fait les émeutes et les révolutions, tout au moins, au beau pays de France.

Au surplus, il faudrait s'entendre sur ce mot : *l'opinion ?* En ce moment, l'on peut dire, sans médire, que le pouvoir et l'opinion ne font qu'un, puisque le pouvoir n'est que l'humble serviteur de l'opinion, ou *la chanson des Rues et des Bois*. Or, M. Dupuy me fait l'effet de ne pas suivre du tout l'exemple superbe du Maitre ; ou bien, à mon sens, de le suivre complètement : car, M. Dupuy, qui s'est servi de son premier volume pour écrire le second, a eu bien soin de retrancher dans les *Classiques populaires* certains passages compromettants de son *Étude sur l'homme et le poète*. L'opinion officielle d'aujourd'hui n'entend pas que l'on nous parle de Dieu et qu'on inculque aux jeunes générations l'idée surannée de l'immortalité de l'âme : or, que fait M. Dupuy, écrivain populaire ? Il supprime net, dans le chapitre « la Satire » toute la fin du chapitre « l'Inspiration satirique »

écrit par lui-même, critique et docteur, dans son *Étude*. La raison en est bien simple : c'est qu'on y lit les déclarations suivantes : « A mesure que « cette contemplation du sépulcre suggère au poète de nouveaux motifs « d'affirmer l'essence divine et le caractère immuable du moi, l'image de la « mort se transforme pour lui... *Ce que c'est que la mort* nous apporte et « nous explique la formule définitive à laquelle le poète s'est arreté : — Ne « dites pas mourir ; dites : Naître. Croyez !. . Chaque mot du *Credo* qu'il « écrit fait vibrer une corde de tout son être... Il réserve son anathème « aux adversaires de sa foi religieuse, aux négateurs de ce Dieu qui lui est « nécessaire, aux contempteurs de cette *Immortalité réparatrice* dont il ne « veut pas qu'on lui ôte l'espoir... » Par Jupiter ! qu'auraient dit les proviseurs et les directrices des lycées de filles, si M. Dupuy avait laissé subsister de pareilles énormités ? Nul n'ignore que Robespierre n'a commis qu'une seule faute : c'est d'avoir proclamé l'existence de l'Être Suprême... Voilà pourquoi on l'a mené sur l'échafaud, au lieu de le conduire au Panthéon ; et voilà pourquoi M. Dupuy, auteur des *Classiques populaires*, nous dit que « ce qui le touche le plus, dans le poète, c'est encore l'expression de la douleur paternelle... » De cette façon, l'opinion (?) est satisfaite, et le livre vendu dans les classes : *quod erat obtinendum !* Et voilà comment Victor Hugo est un classique et devient un classique — populaire.

Mais avec tout cela, mon cher professeur, êtes-vous bien convaincu que vous avez publié, sur votre poète, une étude sérieuse et vraiment impartiale ?

Ce n'est peut-être pas là le but qu'a poursuivi M. Dupuy Dans la préface de son « Étude » l'auteur s'exprime en ces termes : « Ceux qui sont fatigués d'entendre *louer* Victor Hugo feront bien de ne pas ouvrir ce livre. Ils n'y trouveraient pas trace des railleries dont l'homme ou l'écrivain fut assailli de son vivant... La gloire du poète, la seule gloire littéraire qui ait véritablement remué notre peuple, offusque surtout les gens de lettres. Elle irrite les naturalistes... Elle choque encore quelques néo-classiques, peu nombreux, mais, un ou deux, très écoutés... Quant à la foule des bonnes gens que la politique seule a excités contre l'auteur des *Châtiments* ou de *l'Année terrible*, et qui se sont rendus incapables, je ne dis pas de l'entendre, mais de le lire, on m'excusera de tenir leur opinion pour négligeable. »

Donc, hyperbole et dithyrambe : Hugo, monde, lumière, étoile, soleil ; c'est le dieu Glaucus, plus merveilleux et plus puissant que le dieu d'Olympie ! » Quand l'enthousiasme est porté à ce point, je comprends que l'on tienne pour négligeable toute critique raisonnée et dictée par la bonne foi. Néan-

moins j'engagerai M. Dupuy à se méfier : un de nos maitres démodés a traité jadis les Chinois de quantité négligeable ; or, les Chinois ont coûté cher à la France et rendu d'assez mauvais services à leur contempteur. Qui peut prévoir l'avenir ? Car

« ...l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu...
L'avenir ! l'avenir ! mystère... »

Ne pourrait-il donc pas arriver, ce jour, où les naturalistes, les néo-classiques et la foule imbécile des bonnes gens, qui pensent autrement en politique qu'Allah-Hugo, et Mahomet-Dupuy, son prophète, ne devinssent de taille et de force à renverser le colosse aux pieds d'argile; ou, pour mieux dire, à considérer « *Victor Hugo, classique populaire* » et *Victor Hugo, l'homme et le poète* » comme ouvrages parfaitement négligeables ?...

En ce qui me concerne, j'en serais désolé : car M. Dupuy nous offre un spectacle consolant. En ce siècle où l'on ne croit plus à rien, où Dieu, l'Être suprême, la déesse Raison ne sont plus que de vieilles balançoires ; où l'immortalité de l'âme, la vie future, le problème du Mal et du Bien, ne valent pas qu'on s'y arrête, et tiennent moins de place dans nos esprits qu'un discours de M Joffrin, ou une homélie de l'ineffable Louise Michel ; en ce siècle où tout s'effondre, croyances, espérances, convictions, un seul homme est debout : M. Dupuy, tenant entre ses bras l'image du Dieu moderne, Glaucus, je veux dire Victor Hugo, pendant que sur sa tête se balance, — beau d'indolence — l'étendard sacré avec ses lettres : V. H.!...

M. Dupuy, chrétien ou non, (tout dépend de l'opinion ou du pouvoir), est un homme de foi : il a foi en N. S. Victor Hugo... Il ne sera pas négligé, il ne sera pas conspué, comme les bonnes gens, il sera sauvé... Il n'y a que la Foi qui sauve !

MAURICE PUJOS.

LES DEUX MAITRES DE L'ENFANCE, par l'abbé AUGUSTIN SICARD
Un volume in-12 de 324 pages. Prix : 3 fr. 50

On a tant travaillé à fausser les idées sur l'éducation, et principalement sur l'enseignement primaire, qu'on ne saurait trop recommander la lecture et la propagande des ouvrages solidement pensés et bien écrits, comme celui que nous avons sous les yeux.

L'auteur aborde franchement la question de l'éducation chrétienne et

de l'éducation athée. Il montre la différence des deux principes pour l'éducation de l'esprit; — l'éducation de la conscience; — l'éducation de la volonté et du cœur. Ce sont là, dans les deux parties de l'ouvrage, les grandes divisions du sujet.

L'insuffisance ou plutôt l'impossibilité de la morale sans Dieu, est parfaitement démontrée; avec de très judicieux emprunts faits aux partisans les plus chauds de l'enseignement athée. Mais l'auteur a fort bien senti que, pour combattre les préjugés répandus partout à l'aide de la presse, il importait surtout d'insister sur les aveux des hommes les plus en renom dans le monde révolutionnaire ou impie, et d'opposer, en même temps, l'argument irrésistible des faits, à toutes les spéculations de la théorie des libres penseurs. C'est à cela qu'il consacre la troisième partie de son livre, sous ce titre : « Les leçons de l'expérience. »

L'histoire nous montre la pratique constante et universelle du genre humain, protestant contre cette monstruosité moderne de l'enseignement sans Dieu. On sera heureux de trouver ici, habilement groupés, les opinions de Guizot, Cousin, Remusat, Villemain, Saint-Marc Girardin, Jouffroy, etc. L'auteur aurait pu ajouter le suffrage de Diderot qui, dans un de ses premiers écrits, a donné le plan d'un système d'éducation basé sur une instruction chrétienne très solide, telle qu'on peut la trouver dans les collèges ecclésiastiques les plus pieux.

La statistique de l'enseignement actuel dans le monde entier, prouve que la France seule est rongée par cette lèpre intellectuelle de l'éducation athée. Pour l'immense majorité des peuples, l'enseignement de la religion est aujourd'hui obligatoire; dans les quelques pays où cet enseignement est légalement facultatif, il existe, de fait, maintenant.

Dans la « Conclusion » qui occupe les quarante dernières pages du volume, l'auteur résume, d'une façon saisissante, cette grave question qu'il vient de traiter avec autant de modération que de justesse. Il montre que le but véritable est la destruction de la religion en France, et la substitution de la tyrannie de l'État à l'autorité de l'Église; il démontre l'impuissance du prêtre devant ces enfants qui arrivent au catéchisme sans aucune préparation, et pires que de petits barbares, parce qu'ils joignent, à l'ignorance de toute idée surnaturelle, des préjugés de haine et de défiance contre le ministre de l'Église.

L'auteur n'a pas eu sans doute le loisir de lire les savants travaux des auteurs contemporains, écrivant d'après les documents de nos archives et les Mémoires posthumes des hommes d'État de la période révolutionnaire. Il garde encore la distinction fausse de 89 et de 93, comme si la Terreur,

selon la démonstration irrécusable de Malouet, ne remontait pas au mois de juin 1789. Les témoignages de l'histoire ont justifié aujourd'hui le mot profond de M. de Bonald : « 89 devait produire 93, et le produirait encore. »

Il en est de même des prétendus sentiments religieux de Napoléon : il croyait vaguement à l'existence d'un Créateur, mais il n'a jamais vu dans la religion qu'un instrument de despotisme, qu'il entendait modifier et manier à son gré. Les révélations de l'honorable M. Tayer, éditeur des notes du général Bertrand, et les Mémoires de Sainte-Hélène ont mis à néant la légende du catholicisme de Bonaparte. Avant, pendant et après l'empire, il s'en est tenu, comme le frère de son intime ami, Robespierre, à l'idée mal définie d'un Être suprême. A l'instant de la mort, au seuil de l'éternité, il s'est rappelé qu'il était chrétien baptisé. Il a pu trembler et demander grâce à Celui dont il avait si indignement traité le Vicaire ici-bas ; puisse-t-il s'être humilié assez sincèrement pour obtenir miséricorde.

A. CONARI.

LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE, par M. ÉMILE HENNEQUIN. Un vol. in-12 de XXIII-246 pages. Prix : 3 fr. 50.

Nos lecteurs ont eu peut-être déjà la malchance de tomber sur une des œuvres de la littérature décadente ils savent en ce cas quelle dose de patiente résignation il faut amasser pour pouvoir se lancer dans la lecture des élucubrations insensées, des réformateurs de notre littérature; aussi n'engagerons-nous personne à aborder *la Critique scientifique* qui exige une étude préalable de la nouvelle langue française. Il est pourtant utile pour ceux qui font profession de s'occuper de littérature de se tenir au courant de tout mouvement nouveau. C'est pour cette raison que nous donnons l'introduction de cet ouvrage; c'est la partie la plus facile à comprendre et en même temps la plus importante. M. Hennequin lui-même est un retardataire ce me semble; son œuvre contient un certain nombre d'observations justes, sensées même, et c'est probablement ce qui lui vaudra force anathèmes dans son propre clan.

« La critique littéraire qui a débuté aux temps modernes et en France par les examens de Corneille et de Racine, par Boileau et Perrault, apparut comme un genre distinct de la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans ce pays, avec La Harpe et les salons de Diderot, en Angleterre avec Addison, en Allemagne avec Lessing. Elle fut l'examen des écrits classiques ou contemporains, selon le goût de celui qui entreprenait d'en parler, et encore selon le goût d'une coterie et selon certaines traditions. En assumant publiquement son rôle, le critique prenait pour admis que son verdict

représentait non seulement son opinion personnelle, mais celle de nombreux lecteurs, et quand il manifestait son approbation ou sa désapprobation à l'endroit de l'œuvre dont il discutait, il avait soin de s'en rapporter aux règles, c'est-à-dire, en définitive, aux appréciations plus générales de critiques antérieurs, et en dernier lieu, à Aristote. Écrire sur un livre revenait donc à dire : Ce livre plaît ou déplaît à son juge, comme il plaît ou déplaît à beaucoup de gens qui partagent habituellement son avis, comme il aurait plu ou déplu à certains auteurs respectables, en vertu d'une hypothèse confirmée par tel ou tel passage de leurs écrits.

Ce genre de critique littéraire dont il fallait déterminer exactement l'objet, est le seul qu'on ait pratiqué au siècle passé et au commencement du nôtre. Il n'est pas d'essayiste qui ne s'y soit adonné. Les articles bibliographiques des journaux et des revues, les comptes rendus des expositions de peinture et des concerts sont faits sur ce modèle que réalisent encore les polémiques qui ont marqué l'avènement du romantisme et du réalisme, les feuilletons des lundistes, ceux notamment où M. Sarcey corrobore ses vues personnelles sur le théâtre, des opinions de la bourgeoisie parisienne et d'axiomes d'origine indécise. Malgré quelques différences dans les dehors, il faut encore ranger dans cette catégorie, la plupart des portraits d'écrivains, les articles savants et partiaux de M. Brunetière, la majeure partie des histoires de l'art d'écrire qui, comme l'œuvre principale de M. D. Nisard, sont plus doctrinaires qu'historiques. Cette sorte de critique passe pour un genre littéraire pratiqué par des auteurs qui sont seulement des littérateurs. Elle suppose chez celui qui l'exerce, de la lecture, de la mémoire un esprit ouvert aux impressions artistiques, des penchants décidés mais ordinaires, une certaine modération d'âme qui rend ses appréciations conformes à celles du public et qui fait qu'il les adopte. Car la critique littéraire consiste à exprimer des opinions, et celles-ci ne valent qu'autant qu'elles sont partagées.

A côté et au dedans de ce genre traditionnel, se sont produits certains travaux sur les œuvres d'art qui ne peuvent être assimilés aux précédents que par une erreur de langage. En même temps que reparaissait en France, à la Restauration et depuis, la science et la muse de l'histoire, divers professeurs de la Sorbonne, Cousin notamment pour le XVII[e] siècle et Villemain pour les classiques, joignirent à leurs jugements critiques, des considérations sur la biographie et l'esprit des auteurs qu'ils étudiaient, sur les mœurs de leur temps. La question touchant le plaisir ou le déplaisir que causait ou méritait de causer telle œuvre, demeurait posée ; mais on s'astreignait à savoir, en outre, quelle était la personne

c'est-à-dire l'intelligence qui l'avait produite, et encore quel était l'ensemble des circonstances historiques, c'est-à-dire sociales dont sa production avait été entourée ; pour ces deux sortes de renseignements le critique avait à se doubler d'un historien ou d'un biographe et devait pénétrer dans le domaine des sciences morales. Les recherches qu'on inaugurait ainsi furent départagées presque aussitôt entre Sainte-Beuve et M. Taine : l'un fut un critique biographe, ne voyant en chaque écrivain que ce qu'il a d'individuel, comme le fait encore M. Edmond Scherer; l'autre est un critique historique ou plus exactement sociologique, qui étudie dans l'homme de lettres l'époque dont il est le représentant, comme l'ont tenté depuis M. Mézières et M. Deschanel.

La méthode que pratiqua Sainte-Beuve et le but qu'il poursuivit sont indiqués suffisamment dans un article sur Châteaubriand jugé par un ami intime, dans le tome III des *Nouveaux lundis*. Sainte-Beuve explique qu'il ne peut juger une œuvre indépendamment de la connaissance de l'homme même qui l'a écrite. Il regrette — en juillet 1862, — que la science du moraliste encore mal organisée soit à l'état pour ainsi dire anecdotique ; la critique reste donc un art qui demande chez celui qui l'exerce des dons innés. Ceux-ci concédés, il faut, pour connaître un auteur, qu'on se renseigne sur sa patrie immédiate, sur sa race, sur ses parents, de façon à dériver ses facultés de celles de ses ascendants. Quand cela est possible, il faut faire la contre-épreuve des indications recueillies de la sorte, en examinant le caractère des frères, des sœurs, des descendants de l'écrivain qu'on examine. Puis viennent les recherches sur son enfance, sur son éducation et enfin sur les groupes littéraires dont il a d'abord fait partie. Ici Sainte-Beuve revient à son ambiguïté du début, et dit tout d'une haleine : Chaque ouvrage d'un auteur, vu, examiné de la sorte, à son point, après qu'on l'a replacé dans son cadre, et entouré de toutes les circonstances qui l'ont vu naître, acquiert tout son sens, son sens historique, son sens littéraire. .

Être en histoire littéraire et en critique, un disciple de Bacon, me paraît le besoin du temps et une excellente condition première pour juger et goûter ensuite avec plus de sûreté. Sainte-Beuve développe plus loin l'idée exprimée dans ce second membre de phrase, et conseille, pour apprécier un auteur, de le comparer à ses antagonistes et à ses disciples, de distinguer les diverses manières de son talent, de déterminer ses opinions sur certains sujets d'ordre général, enfin de résumer sa nature morale dans une formule exacte et concise.

On aura distingué les deux ordres de recherches que Sainte-Beuve confond et prescrit. D'une part il veut juger l'auteur et faire cette sorte de

critique proprement dite dont nous avons défini plus haut la nature. Mais il veut aussi le connaître, sans parvenir à voir que cette connaissance n'affecte en rien le plaisir esthétique que peuvent donner ses livres. Pour les juger, il s'attache à déterminer la plupart des facteurs qui ont pu influer sur le développement intellectuel de leurs auteurs, c'est-à-dire le milieu physique, les antécédents héréditaires, l'éducation. Il est inutile de montrer ici que dans l'état actuel de la science, ces influences, marquées pour les masses auxquelles est applicable la loi des moyennes, exercent une action extrêmement irrégulière et peu discernable sur la formation des écrivains et qu'au surplus elles n'augmentent ni ne diminuent en rien la valeur de ce qu'ils ont pu produire.

M. Taine a porté dans la critique un esprit autrement clair et fort ; muni de solides études scientifiques, aussi apte aux hautes généralisations qu'à la patiente recherche des détails, animé de l'audace des novateurs, il a fait faire à la critique des progrès considérables et l'a constituée sous forme de science. Il commence tout d'abord, tacitement mais en pratique, à blâmer ou à louer les œuvres des écrivains dont il parle. Le fait qu'il s'en occupe lui paraît suffire à indiquer qu'il les regarde comme doués de mérite ou comme significatifs, et, cette attitude attentive ou admirative une fois prise, il s'attache à résoudre les deux problèmes qu'il envisage à propos de livres et d'artistes : celui du rapport de l'auteur avec son œuvre, et celui du rapport des auteurs avec l'ensemble social dont il fait partie, questions délicates et fécondes que M Taine a le mérite d'avoir aperçues le premier et qui sont débattues dans ses œuvres les plus considérables, *l'Histoire de la Littérature anglaise et la Philosophie de l'art.*

Dans la préface du premier de ces ouvrages, M. Taine explique que sa méthode est une sorte de dialectique qui consiste à remonter de l'œuvre littéraire à l'homme physique qui l'a produite, de cet homme physique à l'homme intérieur, à son âme; puis aux causes mêmes de cette constitution psychologique. Ces causes paraissent à M. Taine résider dans l'ensemble des circonstances physiques et sociales dont l'écrivain est entouré, et qu'il groupe sous ces trois chefs : la race, le milieu physique et social, le moment. Il pose ainsi une loi de dépendance mutuelle entre une société donnée et sa littérature. Envisageant l'histoire comme un problème de psychologie et émettant cette vue profonde que de tous les documents historiques, le plus significatif est le livre et de tous les livres le plus significatif encore, celui qui a la plus haute valeur littéraire.

M. Taine aboutit à cette conclusion de sa préface qui résume la pratique de son système :

J'entreprends d'écrire l'histoire d'une littérature et d'y chercher la psychologie d'un peuple. C'est là sa théorie générale; il en reprend un point particulier dans la première partie de la philosophie de l'art où il traite de l'influence qu'exerce sur l'artiste le milieu historique et social dans lequel il se trouve placé, abstraction faite de sa race, de son habitat. M. Taine expose ici comment la part que prend l'artiste à toute la situation de ses contemporains, son imitation des traits marquants de leur état d'âme, sa soumission aux conseils qu'il reçoit et à l'accueil qui est fait à ses œuvres, détruiront dans son esprit les tendances peu conformes au caractère général de l'époque ou l'empêcheront tout au moins de les manifester.

Ce système et le précédent, M Taine s'efforce de le prouver en l'appliquant. C'est ainsi qu'il essaie de dériver le génie particulier des écrivains anglais des propriétés originelles de l'esprit de la race anglo-normande, que la sculpture grecque, la peinture hollandaise et flamande lui paraissent refléter exactement les pays et les époques auxquels elles appartiennent.

Dans d'autres œuvres, moins importantes, *les Essais de critique et d'histoire*, *le La Fontaine*, *l'Idéalisme anglais*, M. Taine continue et perfectionne la sorte de critique biographique que pratiquait Sainte-Beuve et s'efforce d'appliquer aux individus isolés sa théorie sur l'influence de la race et des milieux. Partant du principe que les choses morales ont, comme les choses physiques, des dépendances et des conditions, il esquisse la vie de chacun des écrivains qu'il veut étudier, montre le pays où il est né, le lieu où il a vécu, puis, analysant son œuvre et en dégageant les principaux caractères, il exprime l'âme qu'ils révèlent, en une formule à plusieurs termes.

Saint-Simon est ainsi un gentilhomme féodal contraint à la vie des cours, ambitieux, passionné, artiste par tempérament et écrivain par nécessité : Tite-Live, un orateur forcé par les circonstances à écrire l'histoire ; Balzac, un homme d'affaires, un Parisien ; un tempérament expansif, un esprit à la fois savant, philosophique et visionnaire.

Tous ces travaux marquent une tendance croissante à considérer l'étude des œuvres littéraires comme un département des sciences morales ; M. Taine veut démontrer un point de méthode historique, prouver que toute une série de documents, négligés jusqu'ici, sont à consulter pour connaitre les hommes du passé ou de ce temps. Pour cela il accumule les faits, associe les anecdotes et les citations, les récits historiques et les caractères littéraires, expose et raconte, généralise et conclut, tente en un mot une

démonstration au lieu de prononcer des jugements, de défendre ou d'attaquer une esthétique. il analyse et commente au lieu de louer; il résume au lieu de blâmer. Il considère l'œuvre d'art non en soi, mais comme le signe de l'homme ou du peuple qu'il veut connaître. Après avoir paraphrasé ses beautés, retracé sans appréciation et sans restriction le plaisir ou l'émotion qu'elle peut procurer, il l'envisage comme un moyen de connaître l'âme de son auteur, puis l'âme de ceux dont cet homme a été le contemporain et le compatriote, il déduit d'une littérature quelque chose de plus profond même que l'histoire, la connaissance des états d'âmes intimes et successifs de tout un peuple; c'est par là que son œuvre inaugure et fait date.

M. Taine est allé le plus loin dans le sens de la critique scientifique pure. Depuis la publication de *l'Histoire de la littérature anglaise*, il ne s'est guère produit dans le domaine de cette méthode de tentatives dignes de mention. M. Paul Bourget a publié des *Essais de psychologie* d'une valeur littéraire que l'on s'est empressé justement de reconnaître; mais il ne paraît pas que ces essais contiennent des vues scientifiques originales, ni que l'auteur tienne à défendre les thèses qu'il énonce. Les écrivains y sont analysés à la façon de M. Taine par grands traits vagues, et M. Bourget ne s'attarde pas à justifier l'assertion principale de ses préfaces, celles que les auteurs d'une époque déterminent les caractères de l'époque artistique suivante. Les chroniques de M. Lemaitre et de M. France abondent en dissertations charmantes et futiles Les articles de M. Geffroy sont de pure appréciation et les essais de M. Sarrazin, quel que soit leur mérite, ne poussent pas à fond l'analyse. M. de Vogüé est essentiellement un moraliste dans ses belles études sur les écrivains russes. La critique d'art n'a revêtu un caractère scientifique intéressant que chez M. Taine. La critique musicale, abstraction faite de certains travaux d'esthétique pure, et la critique dramatique ne présentent rien de notable. A l'étranger de même, il est inutile de tenir compte soit des travaux de Brandès qui suit Sainte-Beuve, soit de la critique anglaise qui est théologique avec M. Matthew Arnolds, historique et rhétorique avec M. Pater, esthétique chez Vernon Lee et Symonds, idéaliste avec M. Ruskin. Seul, M. Posnett, dans un livre tout récent : *Comparative littérature*, envisage dans un esprit nouveau le problème de la morphologie artistique, et s'attache à démêler dans une énumération malheureusement superficielle, quelle influence ont exercée sur la forme littéraire, sur l'individuation des personnages, par exemple, et la description de la nature, les différentes formes de la vie sociale, le clan, la communauté urbaine, la nation, le cosmopolitisme.

L'histoire du développement graduel de l'esthopsychologie s'arrête donc

ici, les premiers travaux de cette science ont consisté à déterminer les caractères des œuvres d'art, sans les apprécier, et à en déduire l'existence d'une certaine constitution psychologique chez leurs auteurs et chez ceux dont, pour certaines raisons, ces auteurs pouvaient être considérés comme les types. C'est dire que l'esthopsychologie est une science qui permet de remonter de certaines manifestations particulières des intelligences à ces intelligences mêmes et aux groupes d'intelligences qu'elles représentent. Les manifestations qu'elle analyse : livres, partitions, tableaux, statues, monuments, ont en commun le caractère d'êtres esthétiques, de tendre à être belles et à émouvoir. Mais elle les analyse non pour déterminer dans quelle mesure ces manifestations atteignent cette beauté, mais pour connaitre la façon dont elles la réalisent, dont elles sont originales, individuelles, telles enfin qu'on puisse en extraire un ensemble de particularités esthétiques permettant de conclure à l'existence, chez les auteurs et chez les similaires, d'une série parallèle de particularités psychologiques. En termes plus brefs, l'esthopsychologie n'a pas pour but de fixer le mérite des œuvres d'art et des moyens généraux par lesquels elles sont produites; c'est là la tache de l'esthétique pure et de la critique littéraire. Elle n'a pas pour objet d'envisager l'œuvre d'art dans son essence, son but, son évolution en elle-même ; mais uniquement au point de vue des relations qui unissent ces particularités à certaines particularités psychologiques et sociales, comme révélatrice de certaines âmes; l'esthopsychologie est la science de l'œuvre d'art en tant que signe.

Si elle est obligée de partir de certaines considérations d'esthétique, c'est à titre de données préalables, et comme la physique pure se sert des lois de la mécanique. D'autre part, ayant à déterminer d'une façon précise et individuelle, la nature de l'esprit d'artiste qu'elle veut connaitre, elle est obligée de recourir aux notions générales sur l'intelligence humaine que donne la psychologie; et s'appliquant à démêler les groupes naturels d'hommes auxquels un artiste peut servir de type, elle est contrainte de s'adresser à la sociologie et à l'ethnologie. C'est entre ces trois sciences, l'esthétique, la psychologie et la sociologie, qu'il convient de fixer provisoirement le ressort propre de la critique scientifique.

L'objet des pages suivantes sera d'explorer en détail ce domaine, des départements où l'investigation a été poussée fort avant à ceux où elle n'a pas encore commencé; puis de définir les relations actives et passives de la nouvelle science avec ses ainées. Comme elle en est à ses débuts, qu'elle n'a ni entrepris la totalité de sa tâche, ni abordé toutes ses parties, ce qui nous reste à dire est plutôt un programme qu'un exposé. »

Comment, après avoir écrit une préface de son livre telle, contenant, somme toute, des appréciations sensées d'un certain mérite même, l'auteur en arrive-t-il aux pages hiéroglyphiques auxquelles il ne craint pas de nous renvoyer les assertions et les vues raisonnables sur l'art y deviennent très rares — et de plus la lecture en devient une fatigue intolérable pour les non initiés — la langue parlée par les auteurs décadents procède selon nous du français tout autant à peu près que le fameux *Volapük*.

NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE PENDANT LA RÉVOLUTION ET LE PREMIER EMPIRE ET PENDANT LA RESTAURATION, par M VICTOR JEANROY-FÉLIX. Deux volumes in-8° de VIII-474 et XI-479 pages. Prix : 12 francs

Voici deux volumes de tous points recommandables. Érudition et critique, méthode, esprit très nettement et très hautement chrétien, tout est à l'avenant; tout désigne le double travail de M. Jeanroy-Félix aux bibliothèques des collèges. C'est chose peu commune, qu'une histoire littéraire écrite honnêtement, respectant les lecteurs jeunes, fournie de choses et ne mêlant point à ces choses nombre d'appréciations déplorables, de saillies antiréligieuses. La plupart des livres universitaires, à commencer par l'*Histoire de la littérature française* de Demogeot, sont dans ce cas, aggravé par les dictionnaires littéraires à la Vapereau.

Quand il s'agit de littérature moderne, la difficulté se complique; l'impartialité fait défaut, ou le goût, ou la simple lumière qui met en relief les écarts de nos gens de lettres, voire leurs folies. M. V. Jeanroy-Félix s'est tiré de tous ces mauvais pas dans sa nouvelle histoire, qui est vraiment nouvelle. Il y passe en revue les différents genres de prose et de vers, mis en œuvre pendant la très misérable époque de la révolution, la période, généralement pauvre, du premier empire et la brillante renaissance contemporaine de la restauration. Éloquence piteusement déclamatoire et emphatique de la convention; tragédie banale et pompeuse, description, à outrance, d'une nature étudiée, les yeux fermés par le bon Delille et consorts; prose éclatante, trop flamboyante, mais quoi qu'on dise, toujours vivante de Châteaubriand : voilà les points culminants du premier tome; avec des vues neuves sur les journalistes et les écoles, sous le régime de la Terreur. Le second volume, qui analyse les efforts superbes du romantisme à ses débuts, est naturellement plus attrayant encore. Chacun des grands noms y a son chapitre; l'histoire du cénacle et un aperçu d'ensemble sur le romantisme sont remarquables.

M. V. Jeanroy-Félix est courageux, il ne va point par quatre chemins et

dit vertement leur fait à chacun des sots, des impies et des libertins qu'il rencontre sur son chemin, de 1789 à 1830. M. A. de Pontmartin l'en a félicité. Ne nous décourageons pas, écrit le doyen des critiques français, si le public, même parmi les soi-disant conservateurs, se fait le complice d'une littérature ordurière et athée, compagne inévitable d'une politique jacobine et d'une société pourrie. M. V. Jeanroy-Félix ne s'est point découragé; il a fait hardiment son devoir et appelé les choses et les gens par leur nom. Si nous osions, en le remerciant, formuler une très légère critique et toute amicale, nous lui dirions naïvement qu'il a trop d'esprit; ce reproche, si reproche il y a, bien peu de gens le méritent et l'on ne peut l'adresser qu'aux habiles. Le style de M. Jeanroy-Félix est éblouissant de verve, d'expressions piquantes, de métaphores, d'allusions heureuses mais continuelles. Preuve d'érudition très étendue et de désinvolture très souple; mais la preuve est un peu trop faite. Ce défaut, quasi enviable, ne nuira point au succès d'ouvrages aussi intéressants et vaillants que la nouvelle *Histoire de la littérature française.* R. E.

SOUVENIRS DE VAUGIRARD. *Mon journal pendant le siège et pendant la Commune* (1870-1871), par le R. P. ÉDOUARD PRAMPAIN S. J. Un volume in-12

Dans vingt ans, peut-être, ces souvenirs auront leurs prix (p. 130), le P. E. Prampain jetait cette note sur ces cahiers, le 19 mars 1871, au lendemain de l'insurrection et de l'assassinat de Montmartre, d'où naquit la Commune. Dix-sept ans ont passé sur tant de ruines, et les souvenirs de ces temps-là, écrits par ce témoin, ont toujours leur prix et leur charme, je veux dire leur émotion et leurs enseignements. C'est l'histoire d'un collège, de ce superbe collège de Vaugirard, qui s'étale comme une villa grandiose, au beau milieu d'un parc, tout à côté des fortifications de Paris. C'est aussi l'histoire du siège, de la capitulation, de la Commune, puis du triomphe de l'ordre. Tout cela vivant, dramatique, saisissant, poignant aussi. Au surplus les seuls événements qui concernent le collège suffiraient bien à soutenir l'intérêt de ces 240 pages. C'est toute une iliade et à peu près une odyssée. Pendant six mois, Vaugirard fut ambulance; et au 1er mars 1871, le total des journées de blessés ou de malades soignés par les jésuites montait à plus de vingt mille. D'autre part, les dépendances étaient devenues casernes, et durant quatre-vingts jours les classes continuèrent sous le feu de l'ennemi. Le professeur qui rédigea ce journal, après avoir expliqué un passage ou deux du second livre de l'Eneïde,

Hostis habet muros; ruit alto a culmine Troja
Sat patriæ datum.....

s'en allait sur les champs de bataille, autour des remparts, recueillir les victimes du dernier combat. Ainsi faisait-on autour de lui et avec lui Et dans cette grande maison signalée à la rapacité des anarchistes comme une mine du Pérou, l'on tâchait de vivre avec l'indigeste mélange de son, de pois cassés, d'amidon et de paille servi sous le nom de pain; puis, par un froid de 18°, on se chauffait avec quelques morceaux de l'asphalte brisé des hangars. De leur dévouement les jésuites aumôniers, ambulanciers et professeurs de Vaugirard, furent payés par l'ignoble vandalisme des vengeurs de Flourens, l'un d'eux le P. Alix, clerc, par la prison et par les balles de la rue Haxo. Le P. E. Prampain consignait jour par jour les faits mémorables de cette année terrible, et encore les détails intimes du drame qui se jouait, soit à l'extérieur soit dans l'enceinte du collège ; puis enfin les péripéties d'une retraite forcée vers les Moulineaux et jusqu'à Saint-Germain-en-Laye.

Le tout est écrit d'un style sobre, franc, alerte; certains chapitres, ceux par exemple, qui content la messe et la communion de minuit, à Noël 1870, la fusillade éclatant sur la champignonnière des Moulineaux, la perquisition faite au même lieu par les fédérés, sont choses exquises entre tant d'autres.

R. E.

PIERRE DE TOUCHE, par Mme Stella Blandy. Un volume in-12 de 436 pages. Prix : 2 fr. 50

Cet interminable volume (près de 500 pages) n'est pas aussi intéressant qu'il est long, on ne fait ni beau, ni grand, ni bon, on fait long, car en allongeant le livre, on allonge aussi le quotient des honoraires. Ce besoin d'allonger, d'étendre, d'amplifier. gâte le talent réel de Mme Blandy; elle détaille les détails, elle appuie là où elle devrait glisser, elle en arrive à écrire des pages dans le goût de celle-ci :

« Par une pantomime pathétique, miss Towers leva vers le plafond ses yeux gris-vert en écarquillant leurs paupières à cils incolores autant que le comportait leur coupe exiguë et elle tira du fond de sa poitrine un gros soupir qui fit osciller et poussa en avant l'inévitable commodore.

« Ce commodore était une broche composée d'une miniature en ivoire représentant un des ancêtres de miss Towers, officier dans la marine anglaise. C'était l'illustration de sa famille et elle en tirait tant de vanité qu'elle portait constamment cette effigie, à type de boule-dogue et couleur de crevette rose, ne se détachant que par une dégradation de teinte d'un uniforme couleur homard cuit. »

Ouf! convenez que le roman le plus dramatique, le récit le plus empoi-

gnant perdrait tout intérêt, noyé dans cette mer de description et de fadaises.

La Pierre de Touche n'est pas sans mérite et ne serait pas sans intérêt si l'auteur avait su se borner et condenser son plan, en rendant plus sobres ses conversations et ses descriptions. Ces souvenirs du vieux Canada intéresseront toujours les Français, et j'ajoute que publiée d'abord dans un journal de jeunes filles, *la Pierre de Touche* peut être mise entre toutes les mains.

UN CRIME DE PROVINCE, par Paul Ginisty. Un volume in-18 de 215 pages (1888). Prix : 1 franc

L'auteur n'a rien inventé, il a seulement mis en scène et dramatisé un terrible procès, qui, il y a vingt-huit ou vingt-neuf ans, a vivement occupé l'attention publique. On s'en souvient peut-être : dans le plus joli pays de France, un crime inexplicable attira l'attention de la justice. Une jeune fille riche, et qui, préservée, sauvegardée, semblait-il, par sa situation même, était soupçonnée d'avoir tué son enfant et d'avoir eu sa mère pour complice. Le père de l'enfant était un valet au service des deux dames.

On se disait alors que cette malheureuse fille, orpheline de père, avait été élevée dans la liberté la plus dangereuse, et que sa mère entraînée par un aveugle amour, avait cédé à tous ses caprices et fermé les yeux sur ses fautes, jusqu'au moment où le déshonneur avait frappé à la porte, et où pour l'étouffer, il avait fallu un crime. La coupable mère avait obéi aux suggestions de l'enfer; l'enfant de sa fille avait péri par ses mains; la cour d'assises révéla à tous ce forfait, la misérable fille fut acquittée et la plus misérable mère condamnée aux travaux forcés. Beaucoup de nos lecteurs mettront les noms sur cette vieille histoire. M. Genisty l'a racontée, mise en scène, détaillée, et l'on se demande à quoi bon ?... Un autre ouvrage dont le titre *la Fange*, n'est que trop vrai, autoriserait bien à penser que M. Genisty aspire à se faire une sorte de spécialité de la littérature judiciaire: *La Gazette des Tribunaux* et *le Droit* ne sont déjà que trop lus.

LE FILS AINÉ, par Miss G. Craik, traduit de l'anglais par A. Chevalier Un volume in-12 de 314 pages. Prix : 2 fr. 50

Roman qui, à l'instar des anciens romans anglais, n'a pas de feu, ni d'animation ; il ne possède pas non plus les qualités morales qui distinguaient les œuvres de miss Edgeworth et de miss Burney, il y a là une décadence sensible. *Le fils aîné* est une simple et très longue histoire d'amour; Guy Graham veut épouser, contre le gré de sa mère, une jeune fille, Hildred, qui l'accepte parce qu'il est riche, qu'il occupe dans le monde une grande position, mais dont le cœur se détourne bientôt de lui et se

donne à un autre. Elle finit tristement une vie mal dirigée. A côté d'elle vivait une jeune cousine, Espérance, type achevé de douceur et de bonté, qui aime en secret, qui craint de ne pas être aimée, qui lutte contre des soupçons jaloux, et se montre admirable de charité envers sa rivale. Tout finit bien, Espérance épouse le ministre de l'Église établie qu'elle a distingué, et ils sont heureux.

Le livre se déroule en scène de salon et de famille qui demanderaient plus de verve et d'étincelles ; là où manquent les émotions du drame, on est en droit de demander le divertissement de l'esprit.

CONCOURS LITTÉRAIRES

On sait que, en dehors de l'ennemie de M. Alphonse Daudet — nous voulons dire l'Académie francaise — il existe de par la France un certain nombre d'associations littéraires qui tous les ans ouvrent des concours, fort suivis pour la plupart. Nous croyons être utiles aux amants discrets des muses en donnant le programme de deux de ces académies ; on peut toujours affronter le jugement de celles-là avant de se hasarder à passer le pont de l'institut :

ACADÉMIE CHAMPENOISE

Partie littéraire

SUJETS IMPOSÉS : 1° Eloge de la Champagne ; 2° Étude sur l'œuvre de Victor Hugo *(prose et vers)*. — 3° Étude sur les expositions universelles en France *(prose)*.

SUJET LIBRE : Les genres adoptés sont l'*Ode*, le *Sonnet*, la *Comédie* et le *Drame* en un acte, pour la poésie ; la *Nouvelle*, la *Comédie* et le *Drame* en un acte, pour la prose.

Règlement. I. Ne pas dépasser cent vers pour la poésie ; deux cents lignes pour la prose. Il n'est fait exception que pour la comédie et le drame en un acte. — II. A l'exception des membres de l'Académie, le droit de concours est de 2 fr. par pièce envoyée. -- III. Les manuscrits seront envoyés franco, sans qu'ils puissent être redemandés ; ils ne seront pas signés et porteront une devise, laquelle sera reproduite sur l'enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur. — IV. Le concours, ouvert le 1er août 1888, sera clos le 1er janvier 1889. Le jugement sera prononcé en avril et les lauréats seront prévenus huit jours à l'avance de l'époque de la distribution des récompenses. — V. En dehors des prix de haute valeur pouvant consister en objets d'art, sommes d'argent, il sera décerné dans chaque section et chaque subdivision des médailles de vermeil, argent et bronze, grand module, et des paniers de champagne. Il sera décerné également des accessits, des mentions très honorables et honora-

bles; à cette dernière catégorie, il sera accordé, en plus d'un riche diplôme artistique, des volumes d'une valeur de 2 à 3 francs. Les récompenses seront décernées proportionnellement au nombre des concurrents. — VI. Les pièces des premiers prix seront insérées dans la *Revue littéraire et artistique de la Champagne*. Un exemplaire sera servi gratuitement aux lauréats de toute nature et contre 0 fr. 50 cent. en timbres-poste aux autres concurrents. — VII Tous envois devront être effectués franco entre les mains de M. Armand Bourgeois, président de l'académie, à Pierry-Épernay (Marne). Il ne pourra être répondu qu'à toute lettre munie d'un timbre de 0 fr. 15 — VIII. Une brillante fête littéraire et artistique aura lieu à Épernay, à l'occasion de la distribution des prix.

Partie artistique

Aquarelle, dessin à la plume ou au crayon (dimension 40^c sur 40^c).

SUJET IMPOSÉ : ***Église*, *Château*** ou tout autre monument, ***Paysage*** se rapportant à la Champagne.

SUJET LIBRE : ***Composition au choix.***

Règlement. I. Les artistes ne seront pas astreints à l'encadrement. — II. Un droit de concours de 2 fr. sera prélevé par chaque composition envoyée. — III. Tout envoi devra être fait franco. A l'exception des compositions primées, les autres pourront être retournées aux artistes sur leur demande, mais sans frais et à leurs risques et périls. — IV. Il sera attribué comme récompenses des sommes d'argent, des médailles et du champagne.

ACADÉMIE DES LETTRES DE LA PROVINCE

PROGRAMME DU GRAND CONCOURS LITTÉRAIRE

Organisé pour l'année 1889

POÉSIE : I. ***Le Centenaire***, ode à la France et à la liberté. Maximum : 150 vers. — 2. ***Médaillons nationaux***, sonnets sur les hommes illustres de la Révolution : Mirabeau, Bailly, Boissy d'Anglas, etc. — 3. ***Sujet libre***, genre philosophique ou moral. Maximum : 100 vers. (De la servilité par tout, même en poésie.)

PROSE : ***Comparer la France de nos jours a la France de 1789, au point de vue des idées, des mœurs et du progrès social.*** 500 lignes au plus. — 2. ***Des Expositions universelles et de leur rôle.*** 200 lignes environ. — 3. ***Nouvelle glorifiant le patriotisme ou le travail.***

Des prix ont été demandés à M. le président de la République et à M. le ministre de l'instruction publique. Nous attendons leur décision pour donner la nomenclature des récompenses affectées à notre joute. Nous ferons connaitre en même temps l'organisation du jury. En feront partie

les membres *titulaires* de la société qui offriront un prix consistant en une médaille de vermeil, un objet d'art ou un ouvrage d'une valeur minimum de vingt francs. Cela ne les empêchera pas de concourir eux-mêmes, pour les sujets qui ne seront pas soumis à leur examen. Les manuscrits seront reçus du 1er décembre au 31 janvier, au siège social, 116, boulevard Montparnasse.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AFFAIRE SCAPIN (l'), par Eugène Mouton. Un vol. in-18 jésus de 327 pages Prix : 3 fr. 50

ANNÉE LITTÉRAIRE (l'), par Paul Ginisty. Avec une préface de Jules Lemaitre. Troisième année, 1887. Edition complète en un vol. in-18 jésus de XII-474 pages. Prix : 3 fr. 50

ARMÉE ALLEMANDE (l'), son organisation, sa répartition sur le territoire au 15 juillet 1888, par J. Mottié, ancien officier. Un vol. in-8° de 200 pages et 16 portraits des officiers généraux commandants de corps d'armée. Prix : 4 fr.

A TRAVERS LE MONDE. Paris; histoire et description, par Robert Harthaug. In-4° illustré de 34 gravures Prix : 3 fr. 50

CHEMIN DE LA GLOIRE (le), par Ouida. Deux vol. in-18 jésus. Tome I, 390 pages; tome II, 376 pages. Prix : 7 fr.

COMÉDIE EN FRANCE AU XVIIIme SIÈCLE (la), par C. Lenient, professeur à la faculté des lettres de Paris. Deux vol. in-16 Tome I, VIII 391 pages; tome II. 450 pages Prix : 7 fr.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS Retraites pascales (1879-1880). I, L'Enfant prodigue; II, le Jugement de Jésus-Christ; par le T. R. P. J.-M.-L. Monsabré, des Frères prêcheurs. Un vol. in-8° de 308 pages Prix : 4 fr.

Le même ouvrage, in-18. Prix : 3 fr.

CORRUPTION A PARIS (la), par A. Coffignon. Un vol in-18 jésus Prix : 3 fr 50

DERNIÈRE MALADIE DE FRÉDÉRICK LE NOBLE (la), par le docteur Morell Mackenzie. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

DU VISIBLE A L'INVISIBLE, rêveries consolantes d'après M. Oliphant et miss Elisabeth Phelps, par Mme de Witt née Guizot. Un vol. in-18 jésus de II-231 pages Prix : 3 fr.

EN ROUTE, paysages et sensations, par René Maizeroy. Un vol en 18 jésus Prix : 3 fr. 50

FIN D'UN MONDE (la), étude psychologique et sociale par Edouard Drumont. Un vol. in-18 jésus de 550 pages, avec un index alphabétique des noms cités. Prix : 3 fr 50

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

INVENTAIRES DES MARQUES D'IMPRIMEURS ET DE LIBRAIRES; troisième fascicule Allemagne, Alsace. Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Portugal. Suisse Brochure in-4° de 154 pages en tableaux avec chiffres reproduits en fac-simile, précédé d'un essai d'interprétation des signes spéciaux, par P. Delalain, président du Cercle de la Librairie. Prix : 12 fr.

JOURNAL D'UN VOLONTAIRE DE 1791, par Louis Bonneville de Marsangy. Un vol. in-18 jésus de 243 pages Prix : 3 fr. 50

LETTRE DE BENJAMIN CONSTANT A SA FAMILLE (1775-1830), précédées d'une introduction d'après des lettres et des documents inédits, par Jean-H. Menos. Un vol. in-18 jésus de 602 pages. Prix : 5 fr.

MALADIE DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III, rapport officiel des médecins allemands; seule traduction intégrale publiée avec l'autorisation des auteurs, traduit de l'allemand par le Dr Luc, ancien interne des hôpitaux. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

MARINE EN DANGER (la), 1870-1888, par J. Pene Siéfert. Un vol. in-18 jésus de 322 pages. Prix : 3 fr. 50

MAXIMILIEN AU MEXIQUE : souvenirs de son médecin particulier publiés par Pauline Drouard. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

MESSIEURS DE CISAY, par Jacques Bret Un vol in-18 jésus de 296 pages. Prix : 2 fr.

MIONETTE (la), par Eugène Muller. Illustrations de Fraipont et E. Mas. Un vol. in-18 jésus de 318 pages Prix : 3 fr 50

ŒUVRES LITTÉRAIRES DE NAPOLÉON BONAPARTE. Publiées d'après les originaux et les meilleurs textes, avec une introduction, des notes historiques et littéraires et un index, par Tancrède Martel. Tome II, in-18 jésus de 480 pages et portrait de Bonaparte, membre de l'Institut, dessiné par Th. Berengier d'après Isabey Prix : 3 fr. 50

PRÉFACES ET MANIFESTES LITTÉRAIRES, par Edmond et Jules de Goncourt. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

PUDEUR DE SODOME (la), par Gustave Guiches. Plaquette de grand luxe Gr in-4° accompagnée d'un frontispice, gravée à l'eau-forte, par Félicien Rops. Prix : 10 fr.

RÉSULTATS STATISTIQUES DU DÉNOMBREMENT DE 1886, publiés par le ministère du commerce et de l'industrie. — France. — Un vol. grand in 8° comprenant 174 pages de texte et 317 pages de tableaux, plus 21 diagrammes, et 40 cartes de France sur 16 planches en couleurs. Prix : 30 fr.

SECONDE MÈRE (la), par Henry Gréville. Un vol in-18 Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS DE LA VIE PARISIENNE, par Marcelin. Un vol in-18 jésus de XX-322 pages. Prix : 3 fr 50

VIE DE LOUISE DE BOURBON, princesse de Condé, fondatrice du monastère du Temple, dédiée à S. A. R. Madame la princesse Blanche d'Orléans, par le R P. dom J. Rabory, bénédictin de la Congrégation de France. Un vol. in-8° de v-440 pages Prix : 7 fr. 50

VIE DE Mgr C. WICART, premier évêque de Laval, et Histoire de l'érection de cet évêché, par M E.-L. Couanier de Launay, chanoine honoraire. Un vol. in-8° de XII-668 pages. Prix : 7 fr.

VIE ET L'AME (la), par Emile Ferrière. Un vol. in-18 jésus de 580 pages. Prix : 4 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXIII. N° 10 **Octobre 1888**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA NATURE DES CHOSES. — *La Vie éternelle et universelle* par AMBROISE DANTEN. Paris, 1886. Prix : 3 francs

Ceci n'est qu'une reproduction très pâle de la vieille erreur du panthéisme, qui roule toujours dans la même ornière depuis Héraclite, lequel vivait, comme l'on sait, cinq siècles avant l'ère chrétienne... Nous n'y avons rien vu de nouveau, et nous comprenons qu'il n'ait point trouvé d'éditeur

L'absurde hypothèse du philosophe d'Éphèse, si justement nommé par l'antiquité « le Ténébreux », a été remise à neuf en ce siècle par Hégel. Le philosophe de Berlin a redit en allemand les contre bon sens d'Héraclite : « l'être en général ou indéterminé *devient* toujours, dans les déterminations particulières qui le manifestent, mais il *n'est* jamais. Tout *devient*, rien *n'est* en réalité ; donc l'être et le néant sont identiques ; — dans l'ordre physique les ténèbres et la lumière sont identiques, et dans l'ordre moral le bien et le mal sont une seule et même chose ; — la ligne droite et la courbe sont identiques, aussi bien que le pur et l'impur, etc. »

Aristote qui a réfuté le panthéisme en faisant appel au sens commun, (*criterium* de vérité admis par Héraclite lui-même) donne une explication très lucide de ces aberrations étranges dans lesquelles tombent des hommes sérieux. « La cause de l'opinion de ces philosophes, dit-il, c'est que considérant la vérité dans les êtres, ils n'ont admis comme êtres que les choses qui tombent sous les sens. Or ce qui se trouve en ces choses, c'est surtout l'indéterminé et l'être en puissance. Comme ils voyaient que toute la nature sensible est dans un perpétuel mouvement, et qu'on ne peut juger de la vérité de ce qui change, ils pensèrent qu'on ne peut rien déterminer de vrai sur ce qui change sans cesse en toute manière. » Aristote n'hésite pas à taxer de mensonge ceux qui prétendent concevoir l'identité de l'être et du non être. « Il n'est pas possible, dit-il, que personne conçoive jamais que la même chose existe et n'existe pas. Héraclite est d'un avis contraire ; mais ce qu'on dit n'est pas toujours ce que l'on pense. Il est évidemment impossible que le même homme conçoive en même temps que la même chose

est et n'est pas. Celui qui affirmerait qu'il a cette conception simultanée serait un menteur. »

Ceci soit dit pour montrer que le *progrès moderne* en philosophie, comme en bien d'autres choses, consiste à reculer jusqu'aux plus grosses erreurs de l'antiquité.

L'auteur du livre que nous avons sous les yeux : *la Nature des choses*, se proclame franchement matérialiste et athée. Il avoue qu'il ignore absolument ce que c'est que la vie, mais il n'hésite pas à proclamer que « l'esprit humain est et restera matérialiste ou nihiliste » (p. 100). Je n'ai recueilli, dit-il, de la bouche des déistes que des mots qui ne veulent rien dire; je n'ai surpris chez les croyants que des visions terrestres et des sensations physiques... En dehors de l'Être qui est tout, qui emplit tout, non seulement il n'y a rien, mais il n'y a plus place pour rien (p. 102). »

Tout le livre est un lourd amas de sophismes, de contre-vérités, et d'erreurs historiques. L'auteur, par exemple, fait allusion à la vieille légende des nobles chevaliers dictant la formule : « un tel a déclaré ne savoir pas écrire vu sa qualité de gentilhomme », comme si cette mauvaise plaisanterie n'avait pas été mise à néant par le défi de citer une seule charte où cette formule se trouve énoncée. Les chroniques contemporaines, les archives des universités, nous montrent, au contraire, les nobles appliqués aux études dès leur jeunesse et se distinguant par leur savoir. Ce qui n'empêche pas l'auteur de bâtir sur son erreur historique, un système d'éducation purement gymnastique, comme seul capable de donner « des familles nombreuses et vivaces » (p. 253).

Logicien cynique, dans son culte de la matière il va jusqu'à la déification de la force brutale : « Un homme d'État célèbre, dit-il, dans l'ivresse d'un triomphe qui avait sans doute dépassé ses espérances, a laissé un jour échapper une parole qui a paru scandaleuse : « *La force prime le droit.* » Et, en vérité, quand j'y songe, je ne sais si cet homme n'a point raison, et si je ne dois pas aller plus loin que lui et dire : « La force c'est le droit lui-même (p. 253). »

Ce culte de la matière inspire à l'auteur une idée encore plus révoltante au sujet des hécatombes humaines dont le sang inonde les champs de batailles. « Qui me dira, écrit-il (p. 289), si la substance commune n'a point quelquefois besoin de résorber un engrais vivant pour retremper sa fécondité? Les lois de la nature sont insondables à notre intelligence bornée ; et peut-être y a-t-il quelque sens mystérieux au fond de l'étrange fable de Cadmus qui fait pousser une nouvelle et plus robuste moisson d'hommes, sur le sol arrosé du sang de ses compagnons. »

On le voit : l'homme tout entier, son intelligence, son énergie morale, l'amour de la famille et de la patrie, tout cela dépend comme la richesse saccharine de la betterave, des molécules de la matière et de leurs modifications par l'engrais. D'ordinaire le fumier de l'étable et la poudrette suffisent pour entretenir l'espèce humaine, l'arrosage de sang fumant est utile pour la régénérer quand elle s'appauvrit.

C'est de la philosophie et de la physiologie au niveau de celles du guerrier chinois qui mange du renard pour avoir sa finesse, et qui croque un morceau de cœur de lion, afin de s'incorporer sa vigueur et son audace.

Il va sans dire que l'auteur donne avec assurance l'état sauvage comme l'état primitif de l'homme, et que ses tendances pour les hypothèses du transformisme, s'accentuent toutes les fois que l'occasion se présente. Par contre, le blasphème contre les dogmes du christianisme émaille plus d'une page.

Par une contradiction risible, mais forcée, ce panthéiste qui repousse avec horreur l'idée d'une cause intelligente et libre, créatrice du monde et de ses lois, admet partout la fiction du fantôme de « la Nature », mot creux comme le hasard, et qui cependant impose partout les lois qui régissent l'univers. Les perfections de l'Être infini dépassent les bornes de notre intelligence, mais satisfont les exigences de la raison, loin de la contredire ; les négations du panthéisme révoltent le sens commun, et pour « affirmer » quelque chose, même le septicisme, il faut bon gré mal gré, sortir des négatives. C'est pour cela que Cratyle, le plus logicien des disciples d'Héraclite, « allait, nous dit Aristote, jusqu'à penser qu'il ne faut rien dire ». C'est évidemment le seul parti raisonnable, quand on en est arrivé jusqu'à croire que le oui et le non, le blanc et le noir, le bien et le mal sont identiques.

Nous regrettons donc que ce conseil si sage ne soit pas suivi par les attardés qui en sont encore aux absurdités du panthéisme, la forme la plus vieille de l'athéisme. Tout cela est bien démodé aujourd'hui, la ligue contre l'athéisme, provoquée par nos académiciens, a arboré bravement sa bannière ; dans son journal, *la Paix sociale*, depuis quatre mois, on lutte, avec talent et énergie, contre les négations religieuses, vraies sources de tous les troubles, de tous les dangers sociaux de l'heure présente.

C'est en rappelant la société à la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, qu'on relèvera les caractères et qu'on réformera les mœurs, et non en faisant manger à nos enfants, comme le pense l'auteur, des pommes de terre fumées avec du sang humain.

I. Carno.

LA DERNIÈRE MALADIE DE FRÉDÉRIC LE NOBLE, par le docteur MORELL-MACKENSIE. Dixième édition. Un volume in-18 de 364 pages. Paris, 1888. Prix : 3 fr. 50

Nous venons de lire, avec le plus vif intérêt, ce récit de la maladie et de la mort de l'empereur Frédéric. Le docteur Morell-Mackensie a su conserver, dans l'exposé des faits, un ton calme et modéré qui contraste avec l'aigreur et les violences de ses détracteurs. Il est impossible de conserver un doute sur la sincérité et la loyauté d'un homme qui répond aux insinuations les plus malveillantes, aux calomnies les plus odieuses, avec cette dignité sereine que le témoignage d'une conscience sans reproche peut seul inspirer.

Quand il se trouve obligé de révéler les erreurs ou les fautes de quelques-uns des chirurgiens allemands, le docteur Mackensie ne le fait qu'autant qu'il est nécessaire pour dégager sa propre responsabilité ; il atténue par l'expression la triste vérité. C'est ce qu'on remarquera dans l'exposition de la maladresse et de la brutalité de ce malheureux docteur qui laboura d'une manière fatale, les muscles du gosier en cherchant, sans y réussir, à replacer dans le larynx le tube à l'aide duquel l'empereur respirait depuis l'opération de la trachéotomie.

Bien que le docteur Mackensie se soit interdit toute digression politique, et qu'il se borne uniquement au point de vue médical, son livre offre un attrait irrésistible : quiconque l'ouvrira se verra captivé par ce tableau intime des derniers mois de l'empereur Frédéric : ce prince a été notre ennemi et notre ennemi victorieux ; mais de même qu'il savait saluer avec respect dans la personne de nos braves prisonniers, le courage malheureux, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage au grand caractère qu'il montra dans sa longue agonie ; il est de ceux dont on peut dire aussi, « il fait honneur à l'homme ».

Les témoignages de reconnaissance, d'estime et d'affection qu'il a donnés de vive voix et par écrit à Mackensie sont pour ce docteur anglais la plus précieuse des récompenses, et le meilleur témoignage de l'assiduité et de l'efficacité bienfaisante de ses soins : son illustre malade est en cela le juge le plus compétent. On verra, avec intérêt, le *fac-simile* de ces billets sur lesquels la main de l'empereur traçait, en caractères rapides, la pensée que sa voix ne pouvait plus exprimer.

Des figures assez nombreuses, parfaitement exécutées et accompagnées d'une légende, permettent au lecteur de se rendre un compte exact de la nature et des progrès de la maladie, ainsi que des délicates opérations qu'elle a nécessitées.

L'immense succès de ce livre est mérité; c'est un document historique qui restera dans toutes les bibliothèques sérieuses. Pour le moment, l'intérêt qui s'attache à tout ce qui touche le nouvel empire d'Allemagne, les intrigues de la cour, les rivalités de l'élément anglais et de l'omnipotence de la famille de Bismarck, les espérances de paix qu'inspirait Frédéric le Noble, les appréhensions de bouleversement européen que réveille l'avènement de son fils au trône, toutes ces grosses questions du jour feront rechercher par les lecteurs même les plus superficiels l'ouvrage du Dr Morell-Mackensie. Comme nous l'avons dit, l'auteur évite avec un tact merveilleux, tout ce qui sentirait la polémique politique : c'est un terrain sur lequel il ne veut pas entrer, mais il y touche forcément, à raison du sujet même de son livre et des personnages qui s'y trouvent en scène. C'est l'ouvrage le mieux composé, le plus sobrement écrit et le plus intéressant que nous ayons rencontré depuis longtemps.

A. Conari

LA COMTESSE VASSALI, par Ouïda. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Voilà un livre dont on peut dire beaucoup de choses, mais dont il n'est guère possible de dire beaucoup de bien.

Sir Falke Erceldonne, hardi baronnet écossais, est un courrier d'État au service de la reine d'Angleterre. Un soir, au milieu d'une collation de chasseurs, il reçoit une dépêche qui l'appelle à Londres et de là en mission en Moldavie et Valachie. Sur le point d'arriver, il est soudainement attaqué dans une gorge déserte et horrible des Karpathes ; plutôt que de livrer aux bandits les secrets d'État, il les jette dans un lac et tombe percé de balles. On le laisse pour mort. Au moment où il croit mourir, une femme s'approche de lui, panse ses blessures, et le fait transporter dans un monastère, où, grâce au dévouement des religieuses, il guérit complètement. Il se met aussitôt à la recherche de la femme qui l'a sauvé, bien qu'il n'ait pu savoir ni son nom, ni sa demeure, et à celle des assassins, de l'un d'eux surtout qu'il avait rencontré une fois à Paris.

Après une année de courses infructueuses, il revient au monastère où il a été guéri, et on lui apprend le nom de la femme qui l'a sauvé. Il recommence ses recherches, et par un étrange hasard il la trouve dans un palais où il a pénétré en poursuivant le chef de ses assassins.

La beauté enchanteresse de cette femme lui inspire la plus vive passion ; la comtesse elle même ne peut résister à la violence des sentiments du jeune homme ; et, bien qu'elle lutte, qu'elle allègue des motifs mystérieux pour arrêter cet amour naissant, rien n'y fait : ils se laissent aller tous deux au plaisir d'aimer.

Cependant les hôtes habitués de la comtesse Vassali ressentent une haine implacable contre Erceldonne qui les méprise et les brave

La comtesse, à la tête du mouvement politique qui veut renverser les Bourbons d'Italie, rendre ce beau pays à la liberté de l'antique République romaine, et du même coup assurer l'émancipation des peuples dans une fraternelle et impérissable liberté, la comtesse, par le fait d'un traître, est arrêtée au milieu d'une fête, à Naples, avec ses amis qui tombent sous les balles des sbires.

On la conduit mystérieusement en prison :

« C'est, dans un pays perdu, un petit donjon célèbre, trop célèbre ; » saluez la propriété de l'Église! D'étroites fenêtres grillées, percées dans » l'épaisseur des tours, laissent à peine filtrer dans les cachots quelques » rayons blafards pendant les mois du soleil... A l'entour une campagne » sinistre .. Le château s'élève sur un bloc de rochers qui baignent leurs » pieds dans un lac aux eaux grises.

» Si vous pénétrez dans la triste demeure. vous verrez d'abord errer » dans les cours des frocs de moines. Ce lieu béni appartient à l'Ordre » de Citeaux.

» La nuit est venue... Il fait nuit noire dans la chambre nue qui renferme » la prisonnière du roi et de l'Église; *deux bons gardiens qui n'ont jamais* » *lâché leur proie* »

Par un de ces prodiges d'audace qui font si bien dans les romans à effet, Erceldonne délivre Idalia.

L'intrigue va toujours : tantôt Victor Vane, le conspirateur qui a trahi pour se venger des dédains de la comtesse, tantôt Conrad Phaulevy qui exerce sur Idalia une fatale et mystérieuse influence, s'interposent entre les deux amants. Ils finissent même par décider Idalia, non sans une lutte violente entre l'amour et la raison, à fuir Erceldonne qui lui avait dit :

« Je préfère le plus mauvais sort avec vous au paradis avec une autre. Vous êtes ma religion et ma foi. »

Après bien des péripéties et au moment où ils cherchent à fuir l'Italie, Erceldonne et Idalia sont de nouveau faits prisonniers, et, après la torture appliquée à Erceldonne avec des raffinements de barbarie par les soldats du roi, ils sont tous deux entraînés dans une ferme transformée en prison.

La mort doit mettre fin aux complots de la comtesse Vassali et punir l'audace sacrilège d'Erceldonne qui a laissé presque sans vie le prélat Giulio Villaflor.

Ils sont délivrés contre toute attente par les conjurés, leurs amis.

Entretemps, Idalia découvre à Erceldonne que Conrad Phaulevy avait séduit une jeune et puissante héritière de qui elle fut la fille : ce qui explique l'attachement qu'elle témoigne à Conrad et pourquoi elle a plusieurs fois empêché Erceldonne de tuer cet homme, l'assassin dans la gorge des Karpathes.

Tout se termine aux cris de : Vive l'Italie ! Vive la liberté ! Et Erceldonne, le noble lord d'Écosse, le descendant des fiers rois montagnards, prend la main de la belle Idalia, et lui dit :

« Demain, nous partons avec nos amis et nous rejoignons Garibaldi. Je suis votre soldat.

» — Oui, mon soldat, reprit-elle, et quand l'Italie sera libre, mon mari »

C'est sur ce mot que se ferme le livre. Tout cela occupe près de trois cent quarante-six pages ; c'est écrit avec facilité ; l'auteur y montre du talent.

Idalia Théodosia, comtesse de Vassali, descendante des Commênes et par delà des « purs citoyens d'Athènes » toute enveloppée d'énigmes et de mystères, les héros du roman sont deux beaux et nobles caractères, un peu forcés peut-être aussi bien que l'imbroglio des événements au milieu desquels se déroule le drame, car c'est un vrai drame. Le poignard et le révolver y jouent un grand rôle. Et, pour faire comprendre ce rôle, l'auteur rappelle souvent que la comtesse Vassali est le bras droit de Mazzini et le porte-étendard de la liberté italienne au nom de Giuseppe Garibaldi.

Est-ce une thèse en faveur de la liberté et de la fraternité des peuples que l'auteur a voulu soutenir? C'est, pour me servir d'une expression plus que familière, une guitare usée, et certainement un mythe, une utopie qu'osent à peine maintenant caresser les jeunes et naïves têtes atteintes de la névrose : *Républicanisme.*

« — N'est-ce pas que la liberté est une belle chose ?

» — La plus belle de toutes.

» — Oui, la plus belle ! et vous pensez aussi comme moi, j'espère, que tout effort accompli pour l'atteindre, fût-il même coupable, fût-il même violent, est justifié à l'avance. »

Voilà, si je ne me trompe, la plus nette formule du credo républicain.

Est-ce le triomphe de la liberté italienne qu'il a voulu chanter ?

L'heure est pour le moins mal choisie, car la France a-t-elle de pires ennemis que les Italiens ? N'oublions pas que les Bourbons d'Italie sont dépeints comme les plus iniques tyrans que la terre ait jamais portés et qu'ils donnent la main à l'Église, *appui naturel de toutes les tyrannies.*

Ajoutez qu'on parle beaucoup de Dieu dans ce livre; on le prend dix

fois à témoin. C'est un Dieu tout à fait à part et que j'appellerais volontiers le Dieu des romans.

« — C'est une étrange erreur de bâtir des autels en l'honneur de Dieu, quand il y a les forêts et les montagnes.

» — Ah ! vos églises !... Voici le vrai temple ! » — En même temps elle levait les yeux vers le firmament parsemé d'étoiles.

On a l'air aussi de professer un grand respect pour la religion, mais une religion digne des héros que l'on voit apparaître çà et là dans le livre avec des visages trop ressemblants à ceux des bandits.

« — Les soldats de l'Islam ; ils ont vengé les dieux de la Grèce, renversés par votre diable et votre enfer ! Le Croissant est venu, il a couronné vos temples.....

» — Si vous entendez par croyances les superstitions puériles et cruelles qui ont été si longtemps le cri de ralliement de tant de guerres.

» — Et le moyen excellent de brûler son prochain et son frère !

» — Alors, je n'ai pas de croyances. Et pourtant je me sens une foi très vive, la foi de l'humanité et de la raison. Sans doute, cette foi est trop élevée et trop pure pour les masses, qui ont besoin d'une religion entourée de mythes, d'images, de symboles, de tout l'appareil de la menace et de la terreur.

» — Le croyez-vous ? Qui dit cela ? Ceux qui l'enseignent, cette religion, les prêtres. »

Quant à l'Église, on l'abomine et ses pratiques, et ses saints, et ses évêques et les prélats et les moines. En un mot, ce livre n'est qu'un cri enthousiaste à la liberté — *seule patrie des âmes* — accompagnée, à l'adresse de l'Église, de lazzis voltairiens ayant un faux air de pieuse indignation et d'hypocrite bonhomie.

Pourquoi Ouïda n'a-t-il pas fait de *la Comtesse Vassali* un bon livre qu'on aurait pu mettre dans toutes les mains ? C. A. P.

JOURNAL D'UN VOLONTAIRE DE 1791, par Louis Bonneville de Marsangy. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

La nécessité de publier ces quelques lettres, retrouvées au fond d'une armoire inexplorée, se faisait-elle impérieusement sentir ? Voilà ce que je me demande. Et surtout, je suis d'autant plus embarrassé que Denis Bellot, le jeune volontaire, auteur de ce *Journal*, a soin d'écrire à son père ces mots, pleins de sens, et que M. de Marsangy reproduit à la fin de sa préface : « Tu désires que je te donne des détails sur nos opérations et sur les lieux par lesquels je passerai. Tu pourras t'en lasser ; car, *que peut rapporter d'intéressant un soldat jeune et sans expérience, soit du*

monde, soit du militaire? Pourtant j'y souscris volontiers. J'y mets. toutefois, une condition : c'est que, n'écrivant que pour toi seul, *je te prie de ne faire part de mes lettres à qui que ce soit.* Contente-toi de les lire et de sourire quelquefois aux dépens de ton fils. »

Pauvre jeune homme, si prudent, si réservé, si sincère, si vrai!... et voilà sa correspondance, livrée au public!...

On comprend que je m'occuperai peu de ces lettres, destinées à rester dans les archives d'une famille; et que l'écrivain a dû trouver, plus tard, bien contraires aux sentiments que sa profession nouvelle et ses graves fonctions lui faisaient un devoir de manifester. En effet, ce fougueux volontaire de 1791 est devenu un modeste magistrat, juge de paix, nommé par Charles X et maintenu par Louis Philippe : cela, c'est on ne peut plus respectable! Mais qu'on imagine la figure de M. le juge de paix Bellot, si un avocat mal inspiré lui avait dit à l'occasion de l'une de ses sentences : « Vous êtes, dites-vous, soumis aux autorités constituées : serait-ce donc que, si ces autorités eussent consenti à accepter le joug servile qu'on leur offre, vous l'auriez accepté? *Avez vous oublié que vous avez juré une haine éternelle aux tyrans?...* » Évidemment, Bellot, juge de paix, siégeant au-dessous du buste d'un Louis Philippe ou d'un Charles X, enfin d'un tyran quelconque, eut prononcé une forte peine contre l'infâme, qui outrageait ainsi la Majesté qui, le Pouvoir que, le Souverain dont... etc. Et l'avocat, se drapant dans sa toge; et répondant, la toque à la main : « Monsieur le magistrat, ce sont vos propres expressions : voilà ce que vous écriviez à votre honorable père, le 5 septembre 1792! Et pourquoi, ô mon juge, employiez vous des termes aussi sévères?... c'est que votre général, et les autorités civiles de la ville de Thionville assiégée, avaient fait tout simplement, une réponse *polie* à un message de Monsieur le comte de Provence, plus tard Louis XVIII... que Dieu garde, n'est-ce pas?... »

Ah! que Denis Bellot avait raison de dire à monsieur son père, qu'il n'entendait pas que l'on montrât ses lettres : ce jeune homme de dix-huit ans avait une haute raison et savait d'instinct que le « *Connais-toi toi-même* » est le suprême de la philosophie. Et je m'étonne que M. Bonneville de Marsangy ait joué à ce brave garçon, qui ne lui avait rien fait, le mauvais tour de publier ses inspirations guerrières, que son bonhomme de père avait si sagement mises sous une triple clef.

Mais M. Louis Bonneville de Marsangy n'est pas le premier venu : avocat de talent, publiciste distingué, il a dû avoir de bonnes raisons pour mettre en lumière cette correspondance privée et publier ces épanchements intimes d'une jeune âme enthousiaste. « Plusieurs de mes camara-

des ont été blessés; (s'écrie, ou plutôt écrit D. Bellot) tu vas me plaindre, ô mon père, tu aurais tort; car je n'y pense plus. Il faut bien faire son apprentissage et acheter notre liberté par de grands maux, afin de chercher à la conserver et à l'aimer toujours de plus en plus : telle une mère que les douleurs de l'enfantement mènent aux portes du tombeau, et qui, au lieu de maudire l'être qui la fait tant souffrir, ne l'en adore que davantage et emploie tous les moyens pour fortifier et raffermir sa jeune et encore si frêle existence. »

Certes, en lisant ce passage héroïque, M. Bonneville de Marsangy a dû se dire : Voilà les sentiments qui les animaient tous, ces volontaires dont on a tant médit; ces volontaires que M. Camille Rousset, de l'académie française, a si durement qualifiés; ces volontaires que Charles d'Héricault, en infâme réactionnaire qu'il est, considère et dépeint comme une bande de gaillards indisciplinés et dépourvus de tout patriotisme; ces sublimes volontaires qui se précipitaient, ardents, vers l'autel de la *Patrie en danger*, et juraient de vaincre ou de mourir... Eh bien! moi, je vais les réhabiliter tous, reconstituer la légende; et faire un portrait exact, en montrant ce qu'était l'un d'eux, le plus inconnu de tous ....

Et M. Bonneville de Marsangy, qui a encore toutes les illusions de la prime jeunesse, ne craint pas d'écrire ce dithyrambe à la fin de son volume : « Ces jeunes gens, qui furent nos pères, ont-ils rien à redouter de leur comparaison avec les jeunes gens d'aujourd'hui? Et n'est-ce pas rendre un vrai service que de divulguer toujours davantage quelles ont été leur abnégation, leur bravoure et leur indomptable confiance dans le relèvement et la grandeur de la patrie? N'est-ce pas accomplir un devoir civique que de proclamer leurs glorieux exemples si capables de raviver dans tous les cœurs l'espérance et une foi invincible dans l'avenir?.....

Eh bien! j'avoue humblement que je ne suis pas convaincu : Denis Bellot, critiquant ses chefs, maudissant les tyrans, me fait l'effet d'un soldat indiscipliné; et je me garderais bien de le proposer comme exemple aux volontaires, même d'un an. Au surplus, je suis mauvais juge en pareille matière : j'ai horreur de la révolution et des héros révolutionnaires; je ne comprends pas les sentiments de tous ces énergumènes; je ne parle pas leur langue; je hais Marat et j'admire Charlotte Corday... Que M. Bonneville de Marsangy me le pardonne : mais j'aime mieux son *Histoire de Mme Campan*, et je vais en relire quelques pages. Napoléon m'intéresse en dépit de tout plus que Denis Bellot : il m'inspirerait plus de confiance au point de vue du « relèvement et de la grandeur de la patrie ».

MAURICE PUJOS.

CLASSIQUES POPULAIRES. — *Buffon,* par H. LEBASTEUR
Un volume in-8°. Prix : 1 fr. 50

Ce n'est point un abrégé des œuvres du grand naturaliste que l'auteur vient présenter à son public. Il n'a point non plus la prétention de donner de cet écrivain une idée complète. Ce qu'il cherche, et cela lui suffit, « c'est qu'on rapporte de cette œuvre des impressions justes et nettes, avec quelque goût peut-être pour l'écrivain ».

D'ailleurs pourquoi lirait-on, plutôt que Buffon, Montesquieu « qui a écrit des pages éternellement vraies et vivantes », Voltaire « d'une mobilité inquiète et nerveuse » et Rousseau « à la chaude et vibrante éloquence » ? Le délicat Joubert a écrit : « Quand on a lu M. de Buffon, on se croit savant. On se croit vertueux quand on a lu Rousseau. On n'est cependant pour cela ni l'un ni l'autre. »

On voit par ces courts extraits de l'introduction, que tout en prenant en mains la cause de Buffon, M. Lebasteur n'oublie pas de brûler le grain d'encens à l'auteur des *Lettres Persanes*, au cynique vieillard de Ferney dont Buffon se vante de ne lire aucune des sottises; à l'auteur du *Contrat social*, des *Confessions* et de *la Nouvelle Héloïse*, et à Renan lui-même qu'il proclame « le maître écrivain de notre époque », titre que Buffon ne décernerait certes pas à l'auteur de *la Vie de Jésus*.

Dans une courte biographie, M. Lebasteur nous montre Buffon ami passionné des lettres, travailleur infatigable, étranger aux cabales littéraires, dominant par la sérénité de son génie les agitations de son époque et peu soucieux de répondre aux critiques que l'on fit de ses ouvrages.

En résumé, sa vie est simple, une, glorieuse et digne.

Mais pourquoi ne pas nous dire que Buffon ne vécut pas étranger aux pratiques religieuses, et qu'il mourut chrétiennement? Lorsque dans l'ouvrage on nous cite du grand écrivain des beaux passages, comme celui-ci :

« Plus j'ai pénétré dans le sein de la nature; plus j'ai admiré et profondément respecté son Auteur. » Paroles qui mériteraient de servir d'épigraphe aux œuvres de Buffon. Et cet autre morceau cité à la page 61 :

« Les vérités de la nature ne devaient paraître qu'avec le temps, et le Souverain Être les réservait comme le plus sûr moyen de rappeler l'homme à lui, lorsque sa foi, déclinant dans la suite des siècles, serait devenue chancelante... Il était nécessaire de raffermir de temps en temps et même d'agrandir l'idée de Dieu dans l'esprit et dans le cœur de l'homme. Or,

chaque découverte produit ce grand effet ; chaque nouveau pas que nous faisons dans la nature nous rapproche du Créateur.....

Pourquoi, à l'exemple de Buffon et de Linné qui disait : « J'ai vu passer l'ombre du Dieu éternel, infini, *omnis dicet*, et je suis resté dans la stupeur ! » Pourquoi tant de savants modernes ne sont-ils pas pénétrés de ces pensées ? ....

L'auteur du livre fait ensuite passer sous les yeux de ses lecteurs, des extraits bien connus des œuvres de Buffon : *la Nature*, *l'Homme et les Animaux* avec des descriptions et des peintures. *Les Époques de la Nature*, *le Discours sur le style* qui occupe à lui seul plus de pages que le plus important ouvrage de Buffon. Les extraits sont accompagnés de commentaires, de réflexions assez souvent judicieuses et bonnes.

Toutefois nous ne serons point du tout de l'opinion de M. Lebasteur quand il nous dit page 93 :

« Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites ? dit Buffon.

» Mais n'est-ce pas précisément les suites que l'on craint ? ajoute M. Lebasteur. Et ceux-là même l'envisagent-ils de sang-froid dont la foi en l'immortalité est absolue, ou qui croyent voir clair au delà du tombeau ? Pour ne pas craindre la mort, pour ne pas frissonner à cette idée, *le mieux est de n'y pas penser*. » Et deux pages plus loin, il dit encore : « Ce qui nous déconcerte dans la mort, c'est qu'elle rend la vie inutile, c'est qu'elle semble ôter tout sens et toute raison d'être à l'activité humaine : *à quoi bon s'efforcer*, *à quoi bon lutter*, *à quoi bon souffrir ou se réjouir*, puisque le terme inéluctable est là, tout près de nous peut-être ! » Il cherche bien à atténuer l'effet de cette étrange doctrine, quand il écrit aussitôt après : « Il faut agir cependant et vivre comme si nous ne devions pas mourir, parce qu'en effet, quels que soient les croyances et les dogmes, nous ne mourons pas tout entiers, nos énergies ne s'exercent pas en vain. Si l'homme disparait, l'humanité subsiste. L'individu meurt, la race demeure. Nous n'existons pas seulement pour nous ; nous existons pour les autres. *Ce qui ne périt pas*, *c'est notre travail*, *ce sont nos bons exemples*, *c'est le patrimoine de bonté*, *de vertu*, de bonne volonté et d'héroïsme que nous léguons à ceux qui nous survivent... Consolons-nous de la mort en *vivant le plus et le mieux* que nous pouvons, et en nous persuadant que cela est utile et que cela est bon.

Hélas ! il n'y a pas que l'exemple de notre travail, de notre bonté, de notre vertu qui nous survit ! Nos erreurs, nos détestables doctrines, nos mauvais exemples, nos vices, nos crimes, tout cela, n'est-ce pas aussi un

héritage que nous laissons à ceux qui nous suivent et dont ils portent trop souvent l'écrasant fardeau.

M. Lebasteur connait à fond la philosophie païenne dont il nous résume tout le dogme :

Aujourd'hui, buvons et mangeons ; demain nous mourrons. Mais le chrétien juge autrement des choses et il ne perd jamais de vue cette sublime et consolante maxime : *Mihi vivere Christus ut et mori lucrum !* Que M. Lebasteur s'arrête quelquefois à ces deux pensées de saint Paul : *Stipendium peccati mors*, et *Mihi vivere Christus ut et mori lucrum !* La vie et la mort lui apparaîtront sous un tout autre aspect.

Voilà l'ouvrage. Il peut faire bonne figure dans cette collection des *Classiques populaires*, honorée d'une souscription du ministère de l'instruction publique. Il est permis de souhaiter qu'il ne paraisse jamais dans les bibliothèques des familles quelque peu soucieuses de faire naître, de développer et de conserver les principes religieux dans le cœur de leurs enfants.

C. A. P.

DÉFENSE DE PASCAL, par NOURRISSON, membre de l'Institut. Un volume in-18 de 127 pages. Paris, 1888. Prix : 2 francs

L'auteur insiste peu sur les *Lettres Provinciales* : c'est le côte faible des œuvres de Pascal. Les jansénistes eux-mêmes ont reconnu qu'en écrivant ce pamphlet, « il se fiait absolument sur la bonne foi de ceux qui lui fournissaient les passages qu'il citait sans les vérifier ; et que souvent, sur des fondements faux et incertains, il se faisait des systèmes d'imagination qui ne subsistaient que dans son esprit. » *Dumas*, *Lettre d'un ecclésiastique à un de ses amis*. Voltaire lui-même, dans le Siècle de Louis XIV dit nettement : « Il est vrai que tout le livre porte sur un fondement faux, ce qui est visible. » Si le style a de la verve le tour est bien monotone : c'est toujours un jésuite sot qui débite des absurdités, comme l'expression des doctrines de son ordre. Aussi, au moment même de la plus grande vogue de ce libellé, une femme d'esprit, Mme de Grignan, disait-elle en bâillant : « C'est toujours la même chose. »

Ce que M. Nourrisson démontre victorieusement, c'est que loin d'être sceptique, Pascal était un croyant profondément convaincu et fervent. Il réfute les exagérations des écrivains impies, qui le présentent comme un mondain plongé dans les plaisirs et livré à la passion du jeu. La légende du Pont de Neuilly et de la monomanie de l'abîme est réduite à sa juste valeur. Toutes les accusations sont clairement et franchement exposées :

l'avocat de Pascal les met à néant avec beaucoup de modération et de courtoisie à l'égard de ses adversaires.

Les dernières pages du volume semblent contredire le titre : elles sont consacrées à la réfutation de la défense de Pascal par M. Navet au sujet de la priorité de la découverte du poids de l'air sur Descartes.

M. Nourrisson, par descitations irrécusables, établit fort bien que si Pascal a songé à l'expérience du tube barométrique sur le Puy-de-Dôme, c'est à l'instigation de Descartes qui, seul alors, soutenait la théorie de la pesanteur de l'air, repoussée par Pascal. De ces citations il ressort un titre de gloire pour la France : c'est que l'honneur de la découverte du poids de l'air nous appartient, car il est prouvé, par les textes cités, que « Descartes, douze ans au moins avant Torricelli, a très explicitement affirmé la pesanteur de l'air et son influence sur l'ascension des liquides ».

I. Carno.

LA GOUVERNANTE, par Mélandri. Un volume in-12. Prix : 1 franc

Plus on vieillit, plus on se persuade de cette vérité : c'est qu'à force d'apprendre, on apprend seulement à savoir que l'on ne sait rien ; ainsi, moi, qui ai l'honneur d'écrire, depuis dix ans dans cette revue, je ne *savais* pas que M. Mélandri existât, et qu'il eût publié une douzaine de volumes. Je suis très vexé ; je le confesse : n'en parlons plus.

La Gouvernante, c'est l'histoire — neuve — d'une servante-maîtresse qui voit son maître épouser une *jeunesse*, alors qu'elle n'a plus d'autres charmes pour — monsieur — que son talent à confectionner des sauces. Ne me demandez pas pourquoi M. Breteux, ancien notaire, épouse Clémence, une pauvre fille qu'il avait d'abord prise pour aider Justine, sa *gouvernante* : il y a là une histoire difficile à raconter... Sur l'ordre de son maître, Clémence sort de sa cuisine, descend à la cave et remonte dans la chambre... conjugale, afin de devenir Mme Breteux ; et voilà la chose.

Mais Mme Breteux rencontre une sorte de marquis italien et les beaux yeux de ce compagnon de Garibaldi la rendent folle : elle finit par aller se promener souvent, très souvent, avec ce compatriote de Dante et de Crispi. Un beau jour, un braconnier les rencontre et s'étonne qu'ils puissent trouver grand plaisir à fouler la fougère et l'herbe des bois réservés.

Il se hâte de prévenir Mlle Justine, *la Gouvernante* : celle-ci prévient une jeune fille de quinze ans, très précoce... Alors, tout s'embrouille : Mme Breteux est tuée, le marquis se tue, la demoiselle précoce devient folle ou à peu près ; le notaire Breteux épouse Justine, après être devenu

gâteux; et Justine, Mme Breteux II, mourra entourée de la considération générale.

Ma fille a une gouvernante qui est charmante, et voyant le titre de ce volume, m'a demandé si elle pourrait bien lire ce roman, qui devait, à son idée, être l'histoire d'une très aimable jeune personne.

J'ai l'habitude de céder à toutes ses fantaisies : aussi l'ai-je autorisée à lire cette œuvre de M. Mélandri, quand elle aura soixante-quinze ans. Elle m'a demandé pourquoi je lui imposais cette longue attente; je ne lui ai rien répondu.

Cela lui a suffi.

Chers lecteurs, imitez cette réserve prudente ; je ne veux pas mécontenter un honnête auteur dont je viens de faire la connaissance et qui doit être un charmant garçon; et cependant... mais au fait, si vous avez atteint cet âge ultra-canonique, lisez *la Gouvernante*, et donnez-moi de ses nouvelles; surtout dites-moi si j'ai eu tort.

MAURICE DU MAZEL.

LES MÉMOIRES D'UN CHÊNE, par ARTHUR MANGIN. Un volume in-8° de 123 pages. Paris, 1886. Prix : 1 fr. 50

C'est une leçon de botanique sur le chêne-rouvre : sa germination, sa croissance, sa vie séculaire, son fruit, son emploi, avec les légendes qui s'y rattachent et les souvenirs des Druides. Une forme humoristique dissimule l'aridité de l'enseignement et change la leçon en causerie.

Pour compléter le volume, trop mince avec l'histoire du chêne seul, on a ajouté une notice sur l'utilité du chien et ses principales espèces. Dans cet appendice, l'auteur a eu le tort de reproduire en l'adoptant la boutade de Toussenel qui met dans l'esprit des jeunes lecteurs deux idées fausses : 1° que l'homme a commencé par être un sauvage, une sorte de singe perfectionné ; 2° que c'est aux services du chien que l'homme doit d'être sorti de cet état presque bestial pour arriver aux bienfaits de la civilisation.

Il y a aussi pages 109 et 110, une explication louche et dangereuse des prétendues créations successives, les premières ébauches informes et *manquées* qui ont dû être effacées pour faire mieux. « Le grand artiste » n'a réussi qu'en dernier lieu à produire quelque chose de « satisfaisant » : l'homme et le chien « ont été le couronnement de l'œuvre divine ». En vérité il serait difficile d'être plus maladroit ou plus impertinent en parlant de « l'œuvre divine » de la création.

I. C.

RECTIFICATIONS LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES, par J.-E. CHOUSSY. Deuxième édition. Un volume in-8° de 212 pages Prix : 2 francs

M. J.-E. Choussy est avantageusement connu dans le monde savant : c'est un érudit, un collectionneur, un chercheur laborieux et sagace. Le ministre de l'instruction publique a souscrit pour deux cents exemplaires à la première édition de la *Dissertation sur l'Invraisemblance du règne commun et simultané de Louis III et Carloman, pendant l'année 879.* Ce travail que l'auteur appelle modestement un « Essai », et qui se trouve reproduit ici, est un petit chef-d'œuvre de saine érudition, mise en relief par une lumineuse méthode de discussion.

La première pièce de ce volume est une dissertation fort curieuse sur l'origine de l'exorde que les éditeurs de Bossuet placent à la suite du sermon sur le Jugement dernier. La seconde pièce est une réimpression : c'est une très solide étude sur le vrai texte de ce sermon, si audacieusement défiguré par *De Foris*. C'est aussi un modèle du genre, aussi bien que le travail suivant qui a pour objet deux exordes et une division, étrangement altérés encore par le même éditeur des sermons de Bossuet ; heureusement que les manuscrits originaux ou des copies du temps permettent aux lettrés habiles et studieux, comme M. J.-E. Choussy, de restituer enfin le vrai texte de Bossuet. La discussion des variantes offrent de très bonnes leçons de style, plus utiles que jamais à notre époque de décadence.

Une des pièces les plus considérables de ce recueil c'est une dissertation sur la mort de Jeanne d'Arc. Contrairement à l'opinion universellement admise, l'auteur croit que la Pucelle d'Orléans n'a pas été brûlée à Rouen, mais qu'on lui a substitué une jeune fille réellement coupable de crimes qui entraînaient alors la peine du feu. Il cite des actes, selon lui authentiques, qui attesteraient que la noble héroïne, sa mission remplie, est rentrée dans sa famille, qu'elle s'est mariée et a laissé des enfants. Une thèse si étrange exigerait une discussion approfondie.

M. J.-E. Choussy, qui possède une riche collection d'autographes, en cite plusieurs dont il donne le texte avec de courts commentaires très curieux, dans lesquels perce une teinte de préjugés libérâtres, comme disait Mgr Dupanloup ; et des tendresses pour le grand crime du 18 brumaire qui a empêché le mouvement populaire qui allait rétablir l'ordre par la monarchie, après avoir, malgré le Directoire, rétabli l'exercice du culte dans quarante mille communes, ainsi que l'avouait Bonaparte lui-même. Si l'auteur avait eu le loisir de fouiller, comme M. Taine, les documents, historiques de l'époque contemporaine, il apprécierait comme lui à leur

juste valeur, les utopistes de 1789 et la bande infâme de l'armée jacobine qui ouvrit dès cette première année de la Révolution, l'ère exécrable de la Terreur.

Il est aussi regrettable de voir un auteur qui a quelque souci de la vérité historique, accorder, à plusieurs reprises, des témoignages d'estime à la pauvre *Histoire de France* de M. Henri Martin ; son ridicule druidisme, l'enflure et l'inégalité de son style; surtout l'amas colossal de ses erreurs et bévues historiques si spirituellement relevées dans le gros volume de M. de l'Espinois, ne permettent pas de mettre un pareil ouvrage au nombre des livres sérieux.

Nous ne pouvons donc recommander ce livre sans de notables réserves : après avoir rendu hommage au mérite incontestable des études sérieuses qui remplissent les premières pages, nous ne pouvons cacher à nos lecteurs les inégalités, les préjugés et les erreurs que nous avons regretté de trouver dans l'autre moitié du volume. A. CONARI.

DU VISIBLE A L'INVISIBLE. *Rêveries consolantes* d'après M. Oliphant et Miss Elisabeth Phelps, par Mme DE WITT née GUIZOT. Un volume in 12 de 226 pages. Prix : 3 fr. 50

Avant de laisser ouvrir ce volume par nos lecteurs nous nous contenterons d'attirer l'attention sur le nom de l'auteur qui en dit plus long que nous ne pourrions le faire sur le sens véritable de ces deux récits. Nous ajouterons que ce livre aurait en Angleterre une vogue assurément plus grande qu'en France. Chez nous les esprits sont moins enclins à goûter ce genre de littérature qui demande de la part du lecteur une prédisposition à ces rêveries mystiques si conformes au tempérament anglais. Elles ne manquent pas assurément d'un certain charme qui, pour n'être pas dû aux émotions malsaines de peintures naturalistes, n'en est pas moins d'une puissance indiscutable.

Suivons donc l'auteur dans son

PÈLERINAGE DANS L'INVISIBLE

« La veille au soir, elle causait avec une amie de la mort et elle décrivait les sensations qu'elle avait éprouvées dans une longue maladie qui l'avait amenée au bord de la tombe; je suppose, disait-elle, que j'ai touché d'aussi près à l'autre rive que cela est possible à qui en revient. Je ne souffrais pas, il me semblait seulement que je m'abîmais, à travers mon lit, comme si personne ne pouvait me soutenir ou me retenir, mais il n'y avait pas de souffrance. Puis elle en était venue à parler d'une autre personne, qui

était revenue, elle aussi, de bien bas, et qui avait dit qu'il lui semblait flotter sur une mer paisible, sans douleur ni regret dans un coin de la méditerranée bleu comme le ciel.

Les deux amies repassaient ensemble ces douces et consolantes images d'un changement d'existence que tous les hommes sont accoutumés de redouter, et leur reconnaissance était profonde de la délivrance qui avait été accordée à celle qui avait frôlé de si près le monde invisible.

Le soir, elle se coucha paisiblement en causant des occupations du lendemain, et elle s'endormit bientôt dans sa petite chambre doucement éclairée par sa veilleuse, les rideaux de la fenêtre soigneusement baissés, et la lumière tombant sur les tableaux accrochés à la muraille. La maison tout entière était silencieuse, on n'entendait que la douce respiration des dormeurs, le léger murmure du vent dans les arbres ; la lune brillait au ciel de tout son éclat d'hiver, et la petite ville était enveloppée d'ombre, livrée sans défense à la garde souveraine de Dieu.

Personne ne sait à quelle heure elle se réveilla. Elle restait paisible, à demi consciente, à demi assoupie, plongée dans cette douce langueur qui accompagne un heureux réveil. Dans l'habitude de la vie, elle était heureuse par la paix d'un cœur humble, fidèle et pur, mais elle avait cependant connu des peines et des soucis qui paraissaient durs à sa douceur même. Ce matin-là, rien de semblable ne la troublait, elle se sentait satisfaite, heureuse, elle n'était pas pressée de se mouvoir, comme si elle se complaisait à ce doux réveil, et qu'elle eût craint de rompre le charme de cette silencieuse paix. Sans doute, pensait-elle, il était encore de bonne heure, et il se passerait probablement plusieurs heures avant que personne vint l'appeler. Peut-être même allait-elle se rendormir.

Cependant peu à peu, au sein de ce charmant repos, il lui sembla que quelque chose était changé autour d'elle. L'air qu'elle respirait semblait s'éclaircir des douces lueurs d'une matinée d'été, des premiers rayons de lumière qui précèdent le soleil. Ce ne pouvait pas être les rayons de la lune, qu'elle avait aperçue en se couchant, et le silence qui l'entourait était trop profond pour une matinée d'hiver recommençant la vie de tous es jours, active et animée, avant que le soleil daigne la visiter Cette aurore d'été qui semblait l'envelopper lui laissa bientôt reconnaitre qu'elle ne se trouvait plus dans la petite chambre où elle s'était endormie. Elle ne voyait plus le plafond sombre, les murailles couvertes de tableaux, la fenêtre voilée par ses rideaux. Cependant, elle ne se sentait pas troublée par cette découverte. Elle s'étonnait paisiblement, sans s'agiter, en s'amusant même du changement qu'elle remarquait, pendant que la lumière

allait croissant autour d'elle, et que ses yeux distinguaient enfin qu'elle ne connaissait pas le lieu où elle se trouvait.

Était-ce, à vrai dire, cet état paisible et doux qui l'entourait et semblait caresser son regard. La pensée lui revint d'une matinée de son enfance, lorsqu'elle s'était réveillée au milieu de la nuit, aux premières lueurs du jour, comme les oiseaux commençaient à peine à chanter, et qu'elle avait eu le délicieux sentiment de posséder le monde à elle toute seule en compagnie de l'aurore, comme Ève explorant le jardin d'Eden, en même temps que le mystère du lever du soleil.

Ces souvenirs d'enfance, depuis longtemps effacés, lui revenaient l'un après l'autre à l'esprit, se réveillant inopinément au sein de la lumière. Elle souriait en les retrouvant dans sa mémoire, et l'idée lui vint de se lever comme elle avait fait alors pour examiner ce qui se passait autour d'elle.

Je l'appelle dans mon esprit la petite Pèlerine, mais ce n'était pas une enfant; elle n'était même plus jeune. Elle était naturellement petite, aussi peu chargée des entraves de la chair et du sang qu'il fut possible de l'être ici-bas, et elle était du nombre de ceux auxquels l'affection applique toujours des diminutifs de tendresse. Son cœur l'avait maintenue dans une perpétuelle jeunesse; elle était si modeste et si douce, qu'elle passait toujours la dernière, si elle trouvait quelqu'un à placer devant elle. Mais ce petit corps et ce grand cœur, cette âme noble et pure avait éprouvé toutes les douleurs de la vie féminine, sans posséder aucune des joies ardentes qui la peuvent combler de bénédictions. Elle avait soigné les malades, accueilli les abandonnés, consolé les mourants. Elle avait traversé le sourire sur les lèvres, ce monde qui ne lui offrait aucune récompense et sa présence avait réjoui les cœurs autour d'elle. Son intelligence n'était pas rare, mais son cœur était si tendre et si droit qu'il lui tenait lieu de toutes les facultés de l'esprit.

Vous connaissez maintenant ma petite Pèlerine.

Elle se leva comme elle s'était levée dans son enfance tant d'années auparavant, et elle se sentait aussi leste et aussi agile qu'elle l'était alors.

Elle s'avançait avec le même plaisir mélangé d'inquiétude, le même sentiment d'aventure et de hardiesse, dans une sécurité parfaite. Cependant la pensée de la petite chambre qui avait disparu lui revenait parfois et confondait son intelligence. Je rêve, pensait-elle avec un certain regret, tant ce qu'elle éprouvait lui paraissait charmant. En sortant de son repos, elle jeta un regard sur ses vêtements et elle s'aperçut qu'elle n'était plus couverte de sa chemise de nuit, mais d'un vêtement qu'elle ne connaissait pas et qui lui parut si léger et si doux que dans la confusion de son esprit,

elle n'y pensa qu'un instant avec un petit redoublement de plaisir, l'atmosphère devenait de plus en plus lumineux. Élle s'apercevait maintenant que sous ses pieds s'étendait un tapis vert, doux et épais comme le gazon le plus velouté, mais qui n'était pas humide même à cette heure matinale et que parsemaient des fleurs aux vives couleurs. Elle jeta les yeux autour d'elle, sans reconnaître le paysage qui l'entourait ; ses sens étaient encore confus, mais elle s'avançait doucement comme si elle redoutait de se réveiller et de perdre la charmante sensation d'un souverain repos.

Il lui semblait qu'elle pouvait courir, effleurer la terre comme un enfant et cela après cinquante ans d'une vie pénible, se sentir heureuse de respirer, de vivre, même dans un rêve. Elle s'étonnait intérieurement de ne plus revoir sa petite chambre, mais ce souvenir s'effaça encore une fois lorsqu'elle se trouva sur une petite éminence d'où elle apercevait dans le lointain des montagnes bleuâtres, à une grande distance, dans un horizon lumineux et paisible qui semblait infini. D'un seul côté, une grande porte apparaissait dans l'ombre ; au delà tout était sombre et vague. Elle se retourna vers cette ombre pour la contempler et se réjouit de voir des personnes qui entraient par la grille. Elle se trouvait trop loin pour les distinguer nettement, mais elle reconnaissait bien que les nouveaux arrivants étaient nombreux, bien qu'ils apparussent un à un, dans le doux repos de tout son être, elle se plaisait à les voir entrer. Qui est-ce, se demandait-elle ; sans doute, quelques-uns d'entre eux se rapprocheraient et elle pourrait le demander. Tout à coup, il lui sembla qu'elle entendait une voix qui répondait à la question qui s'était posée dans son esprit : Ce sont ceux qui viennent de mourir sur la terre. Mourir, se répéta-t-elle tout haut, et elle se prit presque à rire, tant le contraste de cette idée de la mort était frappant avec l'air embaumé qu'elle respirait, tout imprégné au sentiment de la vie, elle était si absorbée par cette pensée qu'elle ne songea pas même à se retourner pour voir si quelqu'un lui avait effectivement parlé. Peut-être, pensait-elle avec un redoublement d'amusement, peut-être me dirait-on que je suis morte aussi.

Oui, repartit l'autre voix, répondant à la gaiété, vous aussi, vous êtes morte ».

Mme de Witt ne s'en tient pas à la description de cet état bizarre où elle montre l'âme séparée du corps, et elle ne craint pas d'aborder les plus redoutables problèmes, de donner la solution des questions les plus controversées.

Voici comment elle comprend la réunion après la mort des âmes qui se sont connues sur la terre sous les doux noms de mère et d'enfant :

» Je suis heureuse que vous soyez venue ici pendant votre sommeil, dit la dame, car le chemin est quelque fois rude et sombre, et vous êtes délicate et faible. Quand votre frère arrivera vous serez la première à le recevoir et à lui montrer le sentier.

Mon frère, est-ce qu'il arrive, s'écria la petite Pèlerine, puis elle reprit, non sans quelque embarras : Mais nous sommes tous frères, et vous parliez seulement de quelqu'un des enfants du père. Il faut me pardonner si je ne sais pas encore la nouvelle langue, je n'ai pas eu le temps de l'apprendre, je viens seulement d'arriver ici.

Celui dont je parle s'appelle... Et la dame prononça le nom chéri du frère selon la chair que la petite Pèlerine avait laissé sur la terre et qu'elle aimait par dessus tout. Elle poussa un cri et dit en tremblant : Je connais votre voix. Mais je ne puis pas voir votre visage, ce que vous dites me rappelle tant de choses. Personne n'a couvert son visage en me parlant, je vous connais et je ne peux pas dire qui vous êtes.

La femme s'arrêta sans répondre, puis tout bas, d'une voix qu'elle seule pouvait entendre, elle murmura le nom terrestre de la petite Pèlerine.

Mère, s'écria celle-ci avec un cri de joie qui retentit tout autour d'elle dans l'air embaumé, et elle se jeta dans les bras de la dame voilée, écartant son voile et la contemplant de tous ses yeux. C'était bien elle, mais la révélation des traits de sa mère remplit la Pèlerine de joie et de bonheur. Le visage qu'elle avait vu naguère vieux et fatigué n'était plus altéré par l'âge, mais resplendissant de la gloire d'une maturité sereine ; le corps lassé et courbé par le fardeau de la vie, était revêtu d'une majesté tendre, et les bras qui la pressaient étaient doux et forts comme dans l'été de la vie.

Tout ce qui avait changé naguère leurs relations naturelles, transformant la mère devenue dans sa faiblesse l'enfant d'une fille qui la soignait et la protégeait, avait disparu pour toujours ; la petite Pèlerine retrouvait chez sa mère, une sœur et une égale élevée au-dessus d'elle par une longue expérience de la vie de la terre et du ciel et rapprochée d'elle jusque dans la céleste patrie par ce lien de la chair et du sang qui les avait indissolublement unies naguère et qui conservait encore sa force dans cette vie éternelle où tous semblaient si près les uns des autres.

Sa mère connaissait toutes ses pensées et leur origine avant qu'elles eussent pris naissance. Elle la retrouvait comme aux jours de sa force ; ses beaux yeux si pénétrants et si sages avaient recouvré toute leur limpidité, et elle s'enivra de cette tendresse qui ne ressemble à aucune autre, de cet amour unique, couronne et complément de toutes les joies. Elle ne

pouvait pas parler, elle pressait les mains de sa mère et son cœur s'envolait vers le Père pour lui rendre grâces.

Toutes deux étaient assises au bord de la route à côté de la rivière, tandis que les passants les regardaient avec bienveillance sans troubler les premiers transports de leur ravissement. Elles se racontaient mutuellement tout ce qui s'était passé, tout ce qui était à venir. La petite Pèlerine informait sa mère des événements de la maison, importants ou insignifiants, arrivés aux frères et aux sœurs, des enfants qui étaient nés, de ceux qui s'étaient égarés et de ceux qui marchaient d'un pas ferme dans le bon chemin, et la mère souriait redemandant sans cesse de nouveaux détails.

Pourquoi vous dirai-je tout cela, dit enfin la petite Pèlerine, à vous qui avez sans doute veillé sur nous, qui étiez toujours auprès de nous, n'est-il pas vrai.

Comment cela pourrait-il être, dit la mère. Nous ne sommes pas présents en tout lieu comme notre Seigneur ; nous allons et nous venons selon qu'il nous envoie. Mais parfois il nous est permis de voir et de savoir et nous aimons toujours. Lorsque le cœur nous manque dans notre soif de nouvelles nous allons le trouver et il nous instruit toujours de tout. Maintenant, ma petite, tu es des nôtres, et tu as vu le Seigneur, et il nous a fait cette grâce de nous charger de t'enseigner la nouvelle langue, afin que tu puisses comprendre les langues de la terre et celle du ciel.

La petite Pèlerine releva la tête qu'elle avait appuyé sur le sein de sa mère : Vous avez dit: Nous? murmura-t-elle. La mère ne disait rien, mais elle souriait, regardant le joli sentier qui ondoyait le long de la rivière ; quelqu'un s'approchait par le chemin, et la petite Pèlerine poussa un nouveau cri d'étonnement et de joie ; elle se trouvait maintenant entre les deux êtres qui l'avaient le plus aimée ici-bas, son père et sa mère, ils lui semblaient plus beaux que tous les anges et tous les sages qu'elle avait vus, car ils étaient à elle et elle leur appartenait comme les anges et les bienheureux ne lui appartenaient pas. Elle comprit ainsi que les choses nouvelles peuvent prendre la place des anciennes et que le germe peut produire beaucoup de fleurs, mais que ce qui est ancien n'est jamais aboli. Et pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, parlant de mille détails sans autre importance que leur tendresse réciproque, ils se répétèrent les merveilles qu'ils avaient apprises les uns et les autres des voies admirables de la cité céleste, des beautés des cieux au-dessus de leurs têtes et de la terre au dessous d'eux ; car ils lisaient maintenant ces choses comme dans un livre ouvert ; puis leurs âmes satisfaites par cette adoration en commun, le père et la mère commencèrent à enseigner à leur enfant la langue nouvelle,

riant souvent de ses bévues et lui répétant les mêmes choses jusqu'à ce qu'elle les eut apprises, le père l'appelant : petite sotte, comme il avait coutume de le faire sur la terre, et tous deux finirent par l'embrasser.

Tout cela est un peu bien hardi et bien nouveau pour des personnes accoutumées à la littérature épicée de nos jours. C'est une audace littéraire qui n'est pas sans mérite mais c'est malheureusement une incursion bien hasardée dans le domaine réservé des théologiens. Nous doutons fort qu'ils puissent trouver suffisantes les excuses que l'auteur présente dans sa préface et qu'ils laissent passer des *hardiesses* d'imagination qui peuvent entraîner hors des sentiers de la vérité. La meilleure excuse de l'auteur est dans sa religion — c'est également le meilleur avertissement de se tenir en garde contre les entraînements de cette littérature théologique.

DE L'OUVRIER ET DU RESPECT, par M. l'abbé Fesch

« Il le faut bien avouer, cependant, élevée au-dessus de cette classe ouvrière qui lui donna naissance, la bourgeoisie l'oublia quelque peu, et forma la couche hautaine des *parvenus*. Honnie des plus nobles dont elle enlevait l'influence enviée des petits qu'elle méprisait, elle était menacée à son tour de sombrer dans une révolution nouvelle. A la lueur du pétrole qui éclairait l'avenir d'un jour blafard, elle a vu clair; elle s'est dit : « L'ouvrier demande le partage des biens, je l'admettrai en société avec moi dans mes affaires, il participera à mes bénéfices; il veut à tout prix former des associations, s'il n'en trouve pas de légales, il en établira d'occultes et de secrètes, je fonderai pour lui des patronages, des syndicats, des sociétés coopératives.

» D'un autre côté, plusieurs industriels philanthropes ont vu leurs ouvriers refuser dédaigneusement les secours qu'ils leur pouvaient donner en échange de chômage ou de maladie. « Ni Dieu ni maître », criait-on en effet, et les ouvriers ne voulaient rien recevoir du patron qui ressemblât à une gracieuseté ou à une charité. Ces derniers, alors, ont cherché à éviter de donner à leurs initiatives généreuses un caractère exclusivement personnel et à les réaliser sous une forme coopérative. De la sorte, leur action se fond dans une action commune, et grâce à cette transformation, elle est plus facilement acceptée et conserve son énergie bienfaisante.

» Dans bien des pays, sous une forme ou sous une autre, les ouvriers sont devenus les cosociétaires de leurs patrons : ainsi au *Bon Marché* ; dans la fabrique de M. Laroche-Joubert, à Angoulême; dans la fonderie Gudin, à Guise, et dans cent autres. Parmi ceux-ci, les uns y voient avant tout, comme M. Laroche-Joubert, une opération avantageuse pour les deux

parties ; d'autres avec M. le marquis de Vogué, y voient pour le patron un devoir accompli.

» Qui ne voit, en effet, que de ces simples relations d'affaires doit résulter un moins grand intervalle entre les deux classes? Le maître admettant son ouvrier à l'égalité proportionnelle de ses bénéfices, le considère non plus comme un instrument mécanique que l'on emploie tant et autant qu'il est nécessaire, et que l'on rejette impitoyablement dès qu'il est usé et qu'on n'en a plus besoin, non plus même comme un simple ouvrier qu'il paye, mais comme un égal, à qui, par suite, il doit rendre, avec les comptes de la gérance, le respect dû à un égal ; l'ouvrier ne voit plus dans son patron un maître rigide qui spécule sur son travail, mais un ouvrier comme lui, plus intelligent si vous voulez, qu'il a jugé digne de sauvegarder ses intérêts et qu'il vénère et respecte comme tel.

» Tant pis, direz-vous, s'il faut que l'égalité soit ainsi proclamée ! Tant mieux, vous répondrai-je, parce que cette façon continuelle d'agir devenant générale, évitera bien des chômages, bien des grèves et, par suite, bien des émeutes et des révolutions.

» Car il ne faut pas croire que l'ouvrier soit, de nature, porté aux renversements politiques et sociaux ; au fond l'ouvrier est calme : il ne demande qu'une chose, le travail et une vie honnête. Ce n'est que sous la pression des meneurs socialistes, de journalistes ou bureaucrates gagés, qu'il sort de sa tranquillité : quand il aura ses petits capitaux engagés dans l'usine de son patron, il y regardera à deux fois avant d'en casser les machines ou d'y mettre le feu. »

On peut contester certaines théories de ce livre, il n'en reste pas moins une tentative qui mérite un encouragement. Il faudrait répandre partout des petites brochures montrant aux ouvriers où sont ses amis et ses intérêts véritables ; il faudrait, mais il faut faire tant de choses, que, ne sachant par où commencer, on ne fait rien du tout. Il en est ainsi depuis longtemps, et il en sera encore ainsi jusqu'à ce que tout le monde soit réveillé de cette apathie par un coup de tonnerre. Sera-t-il temps alors ?

LA DESTINÉE, 2e édition, par le R. P. FÉLIX. Un volume in-12
Prix : 3 francs

L'ÉTERNITÉ, suite de *la Destinée*. Un volume in-12. Prix : 3 francs

Ces livres sont de ceux qui reçoivent bon accueil non seulement pour ce qu'ils donnent, mais aussi pour ce qu'ils promettent. *La Destinée et l'Éternité* sont, en effet, les premiers d'une série de volumes qui se succéderont à des intervalles aussi rapprochés que possible, et, comme ils se

présentent riches d'éloquence et de doctrine, ils feront vivement désirer du clergé surtout, les trésors qui doivent sortir d'une mine aussi féconde que pure. Le R. P. Félix, en effet, n'est pas seulement l'admirable conférencier de Notre-Dame, il est aussi le prédicateur et l'apôtre qui n'a refusé à aucune œuvre, à aucune âme le secours de sa parole, si bien faite pour convaincre et pour ramener à Dieu. Suivant l'ordre plein de lumière et de force dont saint Ignace donne les grandes lignes dans le livre des Exercices spirituels, le R. P. Félix commence par résoudre le problème de la Destinée. C'est une base, l'orateur la pose avec autant de solidité que d'éloquence. Il envisage sous toutes ses faces cette question capitale. Sa parole s'adresse « aux chrétiens et à tous ceux qui, sans l'être encore, gardent au moins la croyance à Dieu, à la Providence et à la liberté ». Il les met en présence du Créateur, des tendances invincibles de leur propre nature et des aspirations qui marquent le voyage de la vie, et il les force à conclure que Dieu seul est la Destinée de l'homme.

SAINT MAURICE ET LA LÉGION THÉBÉENNE, par J. Bernard de Montmélian, chanoine honoraire de Saint-Maurice, avocat de Saint-Pierre de Rome, membre agréé de l'académie de Savoie. Deux volumes in-8° de 427 et 411 pages. Prix : 15 francs

Ces deux volumes s'ouvrent par une belle et magistrale introduction largement écrite, d'un style chaud et enthousiaste, sur la lutte éternelle entre le despotisme et la liberté, entre l'Église et l'État, lutte qui, après avoir agité la société chrétienne à son berceau, agita tout le moyen âge, et qui ébranle encore le monde en ses profondeurs.

Cette introduction est suivie de deux chapitres fort longs, sur la vitalité de l'Église au sein des premières persécutions, et sur la Thébaïde et le Valais, les deux patries des martyrs Thébéens. Si un critique méticuleux reprochait à l'auteur d'avoir démesurément agrandi son sujet, d'avoir jeté quelques lignes douteuses sur un tableau historique d'une grande exactitude ; s'il se permettait de relever de trop fréquentes allusions à la politique actuelle, à « nos césarcules du jour dissertant à l'Élysée » (p. 99), il n'aurait peut-être pas tout à fait tort : d'autant que ces digressions n'étaient nullement nécessaires pour élever un monument à saint Maurice, M. le chanoine Bernard nous l'a bien prouvé dans le reste de son ouvrage.

Il y a réuni, en effet, avec une grande érudition, tout ce qui a trait à l'histoire et au culte des martyrs de la légion thébéenne. Après avoir raconté le glorieux supplice de ces vaillants soldats, qu'il place, avec les bollandistes, en l'an 303, il discute l'authenticité de leurs actes ; ces actes furent

composés, vers l'an 432, par l'évêque de Lyon, saint Eucher, d'après une tradition orale qui remonte vraisemblablement au premier évêque du Valais, Théodore (vers 350), on ne saurait donc rejeter leur autorité, au moins pour les faits principaux. Dans un remarquable mémoire, lu au congrès scientifique international des catholiques, M. P. Allard s'est rencontré, sur ce point, avec M le chanoine J. Bernard.

La seconde partie du *Saint Maurice et la légion Thébéenne* est consacrée tout entière à l'histoire de leur culte.

D'abord histoire de leurs reliques ; on voit, à travers les siècles, défiler devant les restes de ces héros un long cortège, non pas seulement de peuples, mais de saints, de pontifes et de rois : saint Martin, saint Hilaire, Othon le Grand et l'impératrice sainte Adélaïde, saint François de Sales, Urbain VIII, et ces vingt mille pèlerins accourus, en septembre 1873, de tous les cantons de la Suisse romande, l'auteur soutient, contre les Églises de Vienne, de Pavie, et d'Avila que la majeure partie du corps de saint Maurice est toujours restée à l'abbaye d'Agaune ; quant à ces traditions rivales, au sujet des nombreuses reliques dispersées dans les églises de la catholicité et vénérées partout sous le même nom, il en donne des explications fort plausibles : des saints homonymes auront été confondus ensemble, on n'aura pas distingué avec assez de soins une relique partielle d'une relique totale, d'où des erreurs qui se perpétuent pour exercer la patience des historiens. Il est certain, néanmoins, que le culte de saint Maurice et de ses compagnons se propagea rapidement dans l'univers entier : en Suisse et en Savoie, en Italie, en Belgique, en Allemagne, en Espagne, en Autriche, en France surtout, on leur dédia des églises, des monastères, des confréries, la France possède encore cinq cents églises et un grand nombre de paroisses, qui portent le nom de Saint-Maurice.

M. le chanoine Bernard a recueilli avec patience et amour les moindres traces de ces glorieux souvenirs.

Parmi les documents qu'il a joints à son ouvrage nous signalerons surtout les poésies liturgiques ou populaires en l'honneur des martyrs thébéens ;

La bibliographie est incomplète et mal ordonnée ; un nom propre tout court comme Paul Émile, Hector Boëce, est inutile.

Les références, d'ailleurs, sont trop négligées : que peut signifier, par exemple, à propos du martyre de sainte Barbe, un Darras loc. cit. qui fait suite à un « Darras », *Histoire de l'Église, passim ?* Mais ces critiques de détails n'enlèvent rien au mérite intrinsèque d'un savant ouvrage, que tous les lecteurs sauront apprécier à sa haute valeur ; avec Mgr Mermillod,

ils remercieront l'auteur de ces pages pleines d'érudition et d'attraits, qui racontent nos annales religieuses et font ressortir une de nos plus pures gloires nationales. R. E.

VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN, par Mme DES MOUSSEAUX DE GIVRÉ
Un volume in-18 de XI-295 pages. Prix : 3 francs

La vie de saint Thomas d'Aquin a déjà été écrite si souvent que l'on éprouve un certain étonnement en lisant le titre que nous venons de transcrire, et surtout en voyant un sujet qui demande tant de science théologique traité par une femme. Toutefois le lecteur ne tarde pas à être rassuré en voyant cette déclaration de l'auteur : « Nous nous proposons simplement de raconter à la jeunesse chrétienne la vie du saint Docteur telle qu'elle est apparue aux yeux des hommes. Nous reproduirons les principaux événements qui ont marqué son existence ; nous mettrons particulièrement en relief ses admirables vertus ! il n'en est point qu'il n'ait porté jusqu'à la perfection. Rien n'est touchant surtout comme l'humilité, l'obéissance et la simplicité qu'apportait à l'accomplissement des moindres prescriptions de la règle monastique cet incomparable génie, qui a été la merveille de son temps et qui a projeté sur les siècles qui l'ont suivi une lumière dont tous les rayons éclairent encore le monde.

Nous ne pourrions mieux faire connaître l'idée inspiratrice de l'ouvrage, la manière et le style de l'auteur.

Dans un récit clair et rapide, Mme des Mousseaux de Givré nous raconte la naissance de saint Thomas d'Aquin, son séjour au Mont-Cassin, au château de Lorette, à l'université de Naples où sa vocation se manifesta avec évidence ; les oppositions qu'il rencontra dans sa famille, sa captivité et sa délivrance. Elle nous montre ensuite Thomas étudiant sous le bienheureux Albert le Grand, puis à Cologne, nous dit ce que c'étaient que les universités au treizième siècle, ce que c'était que l'université de Paris en particulier, et à ce propos elle nous trace le portrait au physique et au moral de son héros, qui commença à enseigner dans la capitale de la France une première fois en 1253 et qui reprit sa chaire en 1269, après avoir professé à Rome en 1261, à Naples et en d'autres villes.

Notre auteur suit saint Thomas dans sa carrière de professeur et de prédicateur. Elle nous décrit l'état des ordres mendiants à cette époque de leur origine et s'attache surtout aux franciscains et aux dominicains. Elle parle des rapports que saint Louis eut avec ces deux jeunes familles religieuses si riches dès le début en saints et en docteurs. L'activité de saint Thomas paraît surprenante et l'université lui rend un solennel hommage.

Aussi le pape français, Urbain IV, l'appelle près de lui et, après s'être

servi de ses talents contre les ennemis de la vérité catholique il lui ordonne de composer l'office du Saint-Sacrement. Aussitôt que la mort du souverain Pontife lui eût rendu la liberté, saint Thomas se mit à composer la Somme. Qu'est-ce que la Somme ? Mme de Givré le dit en quelques mots.

Mais saint Thomas ne devait pas achever ce grand ouvrage, car la mort vint l'atteindre en l'abbaye de Fossa-Nuova, le 7 mars 1274, à l'âge de 49 ans et demi, selon Mme de Givré.

Un écrivain comme saint Thomas se survit jusqu'à la fin du monde qu'il continuera d'éclairer par son enseignement et ses exemples. Mme de Givré consacre un chapitre des plus intéressants à nous montrer saint Thomas comme maître éminent de la vie intérieure ascétique et mystique. Dans un autre chapitre elle nous décrit les faveurs célestes dont saint Thomas fut comblé ; malgré la difficulté du sujet elle croit devoir l'entre prendre parce que là est le fond et comme les sources de la vie extérieure, apostolique, scientifique et politique.

Il est facile de le voir, l'auteur a embrassé son sujet sur tous les points de vue. Peut-être quelques lecteurs trouveront-ils que l'écrivain se laisse aller à certaines exagérations qui sont assez fréquentes dans les monographies, comme lorsqu'elle appelle saint Thomas un « incomparable génie ». On pourra aussi relever quelques contradictions entre ce qu'elle dit en général des pieux chroniqueurs, et ce qu'elle rapporte elle-même au chapitre 23 (p. 261 et suiv). Ce livre est destiné principalement à la jeunesse chrétienne et surtout aux jeunes filles ; celles-ci comprendront-elles facilement des aperçus comme ceux qui se lisent dans les notes, pages 281, 284, 286, et surtout page 288 ?

Quoi qu'il en soit, il n'est que juste de reconnaître dans l'ouvrage de Mme des Mousseaux de Givré, une doctrine pure, des sentiments généreux et une piété qui se communique à l'âme du lecteur. B. G.

VIE DU P. JEAN SALLIER, de l'Ordre des Chartreux, 1806-1861, par Dom Victor-Marie Doreau, prieur de la Chartreuse de Saint-Hugues, Sussex (Angleterre). Un volume in-8° de XIV-382 pages, 1888. Prix : 6 francs

La Vie de D. Sallier est une œuvre intéressante parce qu'elle est vraie. L'auteur raconte avec simplicité ce qui est arrivé à son héros sans le surfaire, ni lui ni les siens. Je suis même convaincu que plus d'un lecteur lui reprochera un excès de sincérité ; mais Dieu me garde de leur faire écho.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

me paraît un des meilleurs vers qui soit sorti de la plume d'un poète.

Je ne prétends pas donner ici un résumé de cette biographie, désirant que chacun la lise et en fasse son profit. Mon intention est d'en dire juste assez pour faire comprendre trois enseignements qui me paraissent en ressortir d'une manière saisissante et qu'il n'est pas inutile de mettre en lumière.

Le nom de Sallier n'est pas inconnu et il passera à la postérité la plus reculée, grâce au célèbre papyrus Sallier, le plus précieux des documents écrits que nous possédions sur l'histoire de l'Égypte et qui vient d'être acquis par le British museum. Son premier possesseur, maire de la ville d'Aix, était un savant distingué, un administrateur de grand mérite et un chrétien fervent. Des revers de fortune et, le croirait-on, la piété de son fils qu'il accusait d'être excessive le détournèrent de la pratique de ses devoirs et le réduisirent pendant longtemps à n'être plus que l'ombre de lui-même sous le rapport religieux. Un pareil accident n'est pas commun, on voit assez souvent des enfants bourrés de dévotion dans leur jeune âge et qui s'en dégoûtent pour le reste de leur vie. Mais qu'un père s'éloigne de la piété parce que son fils s'y adonne trop, voilà ce que l'on regardera comme étrange. Cependant qu'on veuille bien y réfléchir et l'on reconnaîtra qu'assez souvent des hommes religieux craignent et craignent beaucoup de voir leurs fils aller trop loin dans cette voie. On voit sans doute des excès fâcheux, des enfants emportés par un zèle indiscret, mais ils sont ordinairement blâmés par les directeurs avant de l'être par les parents et comme conclusion j'inviterais volontiers plus d'un père à s'examiner et à se demander si, comme M. Sallier, il ne veut pas prescrire des bornes à la sagesse divine.

Après M. Sallier vient la mère.

Elle se livrait à la dévotion et voyait avec bonheur son fils préféré se se diriger vers le sacerdoce. Mais elle aussi tremblait que Dieu ne fût pas assez avisé pour garder son enfant, et assez bon pour assurer sa félicité.

Elle lutta tant qu'elle put contre la vocation religieuse de son fils et quand celui-ci finit par mettre en pratique le conseil de l'Évangile qui ordonne d'obéir à Dieu préférablement aux hommes, cette mère égarée s'en prit au ciel et à la terre, et il lui fallut plusieurs années pour pardonner et en venir à une réconciliation.

Une femme chrétienne devrait-elle jamais disputer son fils ou sa fille à Dieu.

Ces écarts proviennent d'une religion mal comprise.

Enfin, dans le saint Ordre des chartreux, D. Sallier trouva plus d'un obstacle jeté par des confrères ou des supérieurs sur la voie un peu particulière où Dieu l'appelait.

En religion comme ailleurs il finit par s'établir une certaine routine et celui qui veut voler un peu trop haut, risque fort de ne pas trouver toujours des approbateurs et des hommes qui l'encouragent.

On oublie que les premiers membres des ordres religieux ont été fort peu circonscrits par les prescriptions d'une règle détaillée, et d'un coutumier muticuleux. Pour un Berchmans qui s'est sanctifié dans les limites de la règle, il y a dix saints qui sont arrivés au ciel en faisant plus que ne le voulait l'usage autour d'eux. Il est commode à un supérieur de porter des règlements généraux : cela dispense de discerner les besoins particuliers et d'avoir le courage d'accorder aux uns ce que l'on refuse aux autres. Mais à mon sens, il n'y a rien de plus opposé au véritable esprit de gouvernement, de plus nuisible à l'essor des âmes et des intelligences dans un ordre religieux, que l'abus de la réglementation, des procédés administratifs et l'établissement d'un niveau trop uniforme. Le supérieur est l'interprète vivant de la règle et le directeur de ceux que la providence appelle à sortir un peu des chemins battus. La sainte liberté des enfants de Dieu ne doit pas rester un vain mot : elle ne doit pas s'entendre seulement de l'indépendance d'une âme affranchie du joug de ses passions, mais encore dans le sens naturel du mot, et l'on devrait être convaincu que, sans une certaine dose de liberté proprement dite, il n'y a pas d'essor pour le talent, souvent même pour la vertu.

B. G.

LES FAMILLES BIBLIQUES, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, pour faire suite à la paternité chrétienne, par le R P A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Cinq volumes in-12 Prix de chaque volume : 3 francs

La Bible est un trésor d'où les Pères ont su tirer tout ce qu'il fallait pour instruire les fidèles et les armer contre l'erreur. Le plus souvent, au lieu de leur offrir des leçons abstraites, ils leur montraient les vérités savantes dans l'histoire sacrée et dans la parole révélée. Le P. Matignon est retourné à cette ancienne manière, celle de saint Jean Chrysostome et de saint Ambroise. Mais au lieu d'expliquer de suite tout un livre de l'Écriture, il prend dans plusieurs livres saints ce qui se rapporte à un même sujet : la famille. La famille menacée en tout temps par le désordre des mœurs est en outre entamée de nos jours par les sacrilèges usurpations du pouvoir civil et vivement attaquée par des doctrines qu'on dirait renouvelées des Manichéens et des Gnostiques. Il est nécessaire de redresser les idées sur un point d'une si haute importance Voilà dix ans que le P. Matignon y travaille pour sa part. Dans ces conférences sur la paternité il avait donné

la vraie théorie de la famille, il a fait voir ensuite ce que la famille fut sous l'ancienne loi.

Sous la tente des patriarches et plus tard à l'époque des juges et dans la maison de David on la voit soutenue par la foi véritable, mais agitée par suite des tempéraments introduits par les mœurs dans les lois primitives du mariage et tolérées à regret par la condescendance divine. Mais ni dans la famille de Job et de Tobie, ni dans celles dont les beaux exemples sont rapportés aux livres des Machabées, il n'est question de divorce ni de polygamie : on dirait déjà l'austère pureté des institutions chrétiennes.

Dans Tobie et Job l'éloquent conférencier nous montrait les scènes intimes de l'antique famille fidèle à Dieu ; dans l'histoire des Machabées il nous la fait voir se produisant en public et combattant pour la religion par le martyre d'abord, puis par les armes. Quelles figures qu'Éléazar, cet indomptable vieillard qui meurt dans les supplices plutôt que de paraître violer la loi, et cette mère admirable de sept martyrs qui les encourage à subir les tourments et n'est immolée qu'après eux, et Mathatias, libérateur de sa patrie, digne d'avoir eu pour fils Judas Machabée et ses glorieux frères qui tous versèrent leur sang pour leur nation et pour le culte de Dieu. L'orateur fait parler ces grands exemples, il indique discrètement plutôt qu'il ne développe les réflexions qu'inspirent ces récits attachants.

R. E.

BLANCHE-NEIGE, par Claire de Chandeneux. Un volume in-12 de 228 pages. Prix : 2 francs

Mme Bailly, qui signait Claire de Chandeneux, avait adopté un genre semi-pieux, semi-mondain, qui a plu à quelques lecteurs, mais qui n'a point opéré le bien que son cœur désirait et que son esprit était capable de réaliser.

Blanche-Neige, est un de ces jolis récits ou l'amour occupe une grande place, mêlé à de jolies scènes de salon et à de spirituels dialogues.

L'histoire de l'adoption de Blanche-Neige intéresse, et malgré d'extrêmes invraisemblances, plaira d'autant plus aux lectrices qu'elle se termine bien, par un heureux mariage.

Ce roman peut donc être recommandé, il plaît sans nuire, et s'il n'est pas d'une grande hauteur morale, au moins jamais il ne s'abaisse vers la fange du naturalisme. Un coup d'aile plus ferme nous agréerait davantage ; mais encore faut-il savoir gré aux auteurs qui ne fléchissent pas le genou devant l'idole, et qui ne cherchent pas les gains de l'argent en dépravant les âmes, en altérant la morale, en cachant ou niant Dieu.

B. G.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALMANACH ALBUM DES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES. Un vol. très grand in-8° illustré. Prix : 1 fr.

ALMANACH DE FRANCE ET DU MUSÉE DES FAMILLES, 57me année. Un vol. in-12 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DE LA CHASSE ILLUSTRÉE. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr.

ALMANACH DE L'ATELIER pour 1889. In-32 de 112 pages avec gravures. Prix : 0 fr 25

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION pour 1889 (47me année). In-4° à deux colonnes de 64 pages avec gravures Prix : 1 fr.

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES (39me année). Un vol. in-16 jésus. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES FAMILLES pour 1889. Un vol. in-8° orné de très nombreuses gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES PARISIENNES illustré par Grévin (20me année). Un vol. grand in-8°. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE (14me année). Un vol. in-16 raisin. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU BON CATHOLIQUE (13me année). Un vol. in-16 raisin. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU COIN DU FEU pour 1889. In-32 illustré. Prix : 0 fr 30

ALMANACH DU CULTIVATEUR. Agriculture, élève du bétail (46me année). Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU JARDINIER (46me année). Un vol. in-16, illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU LABOUREUR ET DU VIGNERON pour 1889. In-32 de 132 pages avec gravures Prix : 0 fr 25

ALMANACH DU MARIN ET DE LA FRANCE MARITIME 1889, 51me année. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU PARFAIT VIGNERON, 34me année. Un vol. in-16. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU SAVOIR-VIVRE, par la comtesse de Bassanville. Un vol. in-16 jésus illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH ILLUSTRÉ à l'usage des jeunes mères. Un vol. in-16 jésus. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH ILLUSTRÉ DE L'ARMÉE FRANÇAISE, par R. de Beauvoir. Un vol. in-4° richement illustré. Prix : 1 fr.

ALMANACH-MANUEL DE LA BONNE CUISINE et de la maîtresse de maison. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH POUR RIRE. Un vol. in-8° illustré Prix : 0 fr. 50

ALMANACH PROPHÉTIQUE PITTORESQUE ET UTILE, 40me année. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH SCIENTIFIQUE, par M. Laurencin. Un vol in-16 illustré. Prix : 0 fr 50

ANNUAIRE MATHIEU (DE LA DRÔME). Un vol. in-18 illustré. Prix : 1 fr.

A PARIS PENDANT LE SIÈGE, par un Anglais, membre de l'Université d'Oxford. Traduction, notes et documents divers par Félix Sangnier. Un vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

ASTROLOGUE UNIVERSEL (l') ou le Véritable Triple liégeois. Almanach journalier, par Mathieu Laensberg 360 pages. Prix : 0 fr. 30

COURS DE MORALE PRATIQUE, par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8° de 336 pages. Prix : 3 fr.

DOUBLE ALMANACH MATHIEU (DE LA DRÔME), indicateur du temps, indispensable aux cultivateurs et aux marins, 26me année. Un vol. in-32 orné de vignettes Prix : 0 fr 30

DRAMES DE L'INDE (les). De Delhià Cawnpore; par le docteur Félix Maynard. Un vol in-12 de 268 pages. Prix : 2 fr.

ESPIONNAGE (l'), par Numa de Chilly, capitaine d'infanterie breveté, professeur adjoint à l'École spéciale militaire. I. L'Espionnage et les Espions au point de vue moral II. L'Espionnage international. III L'Espionnage aux armées. Un vol. in-8° de 144 pages Prix : 2 fr. 50

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES de l'ancienne France; la Monarchie franque, par Fustel de Coulanges, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

JEUX DE LA JEUNESSE (les), leur origine, leur histoire et l'indication des règles qui les régissent; par Frédéric Dillaye. Grand in-8° de IV-457 pages avec 203 gravures Prix : 7 fr.

LA MÈRE CIGOGNE Almanach de la poupée modèle, 40me année. Un vol in-16 Prix. 0 fr 50

LEURS MENSONGES, par Ange Bénigne Un vol. in-18 jésus de 295 pages. Prix : 3 fr. 50

MARJOLAINE (la), par A. Deshayes-Dubuisson. Un vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 2 fr. 50

MÉLINITE, par Adolphe Belot. Un vol in-18. Prix : 3 fr 50

MÉMOIRES DU MARQUIS DE LOURCHES sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte Gabriel-Jules de Cosnac et Edouard Pontal archiviste-paléographe. T. VIII, (janvier 1703-juin 1704). In-8° de 452 pages. Prix : 7 fr. 50

OUTRE RHIN, par Oscar Méténier Un vol. in-18 jésus de 336 pages Prix : 3 fr. 50

PARIS VIVANT. La corruption à Paris; par A. Coffignon. Le Demi-Monde; les Souteneurs; la Police des mœurs; Brasseries de femmes; Saint-Lazare; le Chantage, etc Un vol. in-18 jésus de 405 pages. Prix : 3 fr 50

PETIT ALMANACH NATIONAL DE LA FRANCE, 42me année. Un vol. in-32 illustré. Prix : 0 fr. 50

PETIT LIÉGEOIS (le). Almanach journalier. 120 pages Prix : 0 fr. 10

PRÉFACES ET MANIFESTES LITTÉRAIRES, par Edmond et Jules de Goncourt. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

RÊVE (le), par Émile Zola. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

ROGER LA HONTE, par Jules Mary. Deux volumes in-18. Prix : 7 fr.

ROSIER DE MADAME HUSSON (le), par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr 50

SAPHO; mœurs parisiennes, par Alphonse Daudet, édition illustrée de 10 compositions de Rejchan, gravées à l'eau-forte par E. Abot et A. Duvivier, tirées hors texte et de 40 vignettes dans le texte, par L. Montégut. Prix : 25 fr.
(*Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain*)

SUFFRAGE UNIVERSEL (le) et le Régime parlementaire, par Paul Laffitte. Un vol. in-18 jésus de X-256 pages. Prix : 3 fr. 50

THÉATRE CONTEMPORAIN (le), par J. Barbey d'Aurevilly. Tome II. Un vol. in-18 de 350 pages. Prix : 3 fr. 50

TRIPLE ALMANACH MATHIEU DE LA DRÔME (le), indicateur du temps; indispensable à tout le monde, 26me année. Un vol. in-32 illustré Prix : 0 fr 50

VÉRITABLE DOUBLE LIÉGEOIS (le), 312 pages. Prix : 0 fr. 25

VIE ET CORRESPONDANCE DE CHARLES DARWIN (la), avec un chapitre autobiographique, publié par son fils, M. Francis Darwin. Traduit de l'anglais par Henry C. de Varigny, docteur ès sciences. T. II avec deux portraits. In-8° de 798 pages. Prix : 10 fr.

VOYAGE D'UNE FEMME AUX MONTAGNES ROCHEUSES, par E. Martineau des Chesnez; traduit de l'anglais de J.-L Bord. Un vol. in-18. Prix : 3 fr 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXIII. Nos 11-12. Novembre-Décembre 1888

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA FIN D'UN MONDE, par ÉDOUARD DRUMONT. Paris, 1889 (*sic*)
Un volume in-12 de XXXIII-556 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce nouvel ouvrage de l'auteur de *la France juive* nous rappelle une ancienne coutume, que nous avons encore vue en usage dans notre enfance, dans une ville de province. Aux jours de marché, qui attirent à la ville les cultivateurs des campagnes environnantes, on dressait, au milieu de la place publique, une estrade sur laquelle on exposait aux injures et aux sarcasmes de la foule, les voleurs et les bandits, condamnés à la prison pour leurs méfaits. C'est sur ce pilori que les plus coupables étaient marqués sur l'épaule, avec un fer brûlant.

M. Drumont a fait de son livre un pilori, et il s'est attribué les fonctions d'exécuteur des hautes œuvres. Le plus souvent, en voyant le fer rouge avec lequel il note d'infamie les coupables, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la peine a été bien méritée; mais le spectacle en soi, la mise en scène, causent une impression pénible. On regrette le ton de l'auteur : sa manière tient plus du bourreau que du moraliste.

Sans doute, il est éminemment utile de réunir en volume ces faits immoraux, ces lâches complaisances, dont le scandale, après avoir couru les journaux, tombe trop vite dans l'oubli. Nous concevons aussi le sentiment de dégoût et « la haine vigoureuse » qu'inspirent à un honnête homme toutes ces infamies dorées, qui seront la honte éternelle de notre dernière période républicaine; mais on désirerait plus de dignité et de gravité dans la censure.

Il y a aussi une note trop populacière, une sorte de parti pris de dénigrement contre les hautes classes de la société. Nous ne prenons pas la défense des défaillances publiques et avouées; mais il est malsain d'exciter les haines des foules déjà trop portées à l'envie et à l'injustice envers ceux qui possèdent le privilège du rang et de la fortune. Nous aimons à croire que de justes et énergiques réclamations feront rétracter

dans de prochaines éditions, les accusations portées contre des hommes qu'il n'est pas permis de présenter comme les protecteurs des scandales des coryphées de la franc-maçonnerie.

Malgré ses graves défauts, ce livre ne pouvait manquer d'avoir un grand succès, tout le monde voudra le lire. *L'Univers* lui-même, après quelques réserves, donne à l'ensemble du livre des éloges qui nous ont surpris. Quant à l'analyse d'un pareil ouvrage, elle est impossible : c'est une collection de faits et de chroniques scandaleuses. La note antisémite domine; mais il est fâcheux que l'auteur ne s'élève pas à une vue d'ensemble sur la conspiration judaïco-maçonnique, poursuivie en secret depuis un siècle, et aujourd'hui effrontément affichée.

Sans doute l'élément juif envahit tout, sans doute l'insolence de ces brasseurs d'affaires véreuses ne connaît plus de bornes; mais c'est là le petit côté de la question.

Le grand péril, c'est le progrès immense de l'œuvre de la République universelle, dont le triomphe paraît assuré par l'action toute-puissante de la franc-maçonnerie en France, en Italie, en Autriche, en Espagne; action bien puissante aussi en Allemagne, dans les universités et parmi la majorité des électeurs de la capitale. La Russie elle-même, est ébranlée par le nihilisme, et son système de confédération d'états autonomes, y rend plus facile qu'on ne pense la proclamation de la République, si la famille impériale était anéantie par le succès d'un de ces attentats monstrueux que les sociétés secrètes ne se lassent pas de préparer.

Oui, les progrès stupéfiants de l'élément juif annoncent un cataclysme plus terrible que tous ceux dont il est parlé dans l'histoire. Maîtres presque absolus des deux leviers qui remuent le monde actuel, — la presse et l'argent, — les juifs mènent le monde en « faisant » l'opinion publique, par le journalisme, dont ils achètent la complicité ou le silence, et en tenant bureau ouvert pour le trafic des consciences.

L'Europe est à la veille de voir le triomphe de cette grande conspiration maçonnique dévoilée, il y a près d'un siècle par Simonini, dans cette fameuse lettre que Barruel n'osa imprimer en 1806 « dans la crainte de provoquer l'égorgement des juifs » par la colère du peuple. On lit, au dixième paragraphe de cette lettre : « Les juifs se promettent, en moins d'un siècle, d'être les maîtres du monde, d'abolir toutes les autres sectes pour faire régner la leur, de faire autant de synagogues des églises des chrétiens, et de réduire le restant de ceux-ci à un vrai esclavage. »

A la fin de sa longue carrière, le prince de Metternich, éclairé trop tard sur le péril que courait l'Europe et en particulier l'Allemagne, s'écriait

avec terreur : « Les juifs occupent le premier rôle et sont des révolutionnaires de première volée. Ils auront un jour redoutable pour l'Allemagne.

Le grand ministre anglais Disraëli, en bon juif qu'il était, saluait au contraire avec joie, cette aurore du grand triomphe des sociétés secrètes, dont l'action, déjà irrésistible de son temps, lui permettait d'entrevoir toutes les nations européennes, confondues en une vaste république « soumise à la domination des juifs, race supérieure ».

Comme il le disait aussi : « il connaissait les cinq mains qui dirigent tout le mouvement révolutionnaire ». Ces cinq mains c'est la majorité du conseil suprême de la franc-maçonnerie, composé de neuf membres dont cinq juifs.

Depuis Metternich et Disraëli, la conspiration a marché de succès en succès. La République a démoralisé et déconsidéré la France, elle a minétous les trônes, et ce « jour redoutable » qu'entrevoyait Metternich sera peut-être demain. Comme en 1870, les juifs de France et d'Allemagne provoquent, malgré les peuples et les gouvernements, une guerre formidable qui doit noyer dans le sang de millions d'hommes, toutes les institutions sociales, et laisser les survivants, ruinés par les banqueroutes d'État, à la merci de « la race supérieure des juifs ». Ce sera réellement « la fin d'un monde ».

Encore une fois, voilà le vrai péril social ; voilà, sous son vrai jour, la question juive ; voilà l'ennemi contre lequel il faudrait provoquer l'union des partis et des peuples. Il y va de la liberté et de la fortune de tous : si l'on s'endort au bruit de l'orage qui gronde, si l'on néglige de se jeter dans les luttes électorales avec toute son énergie et tout son or, non pas à la suite de hableurs soudoyés et patronés par les juifs et les francs-maçons, mais sur le terrain des traditions nationales et des libertés séculaires, si les honnêtes gens s'abstiennent de remplir leurs devoirs, on s'expose à voir ce qui s'est passé au temps de l'arianisme : on prépare la plus humiliante comme la plus sanglante page de l'histoire, qui se terminera par ces mots : « le monde s'étonna d'être juif ». I. Carno.

PORTRAITS DE MAITRES, par Emmanuel des Essarts. Un volume in-12

Si je ne m'abuse, M. Emmanuel des Essarts est professeur de belles-lettres en une faculté de province ; j'ai tout lieu de croire qu'il est également l'un des poètes les plus distingués de l'Académie des muses sautones ; enfin, je me souviens qu'il y a quelques trente-cinq ans, le professeur d'aujourd'hui était l'un des plus redoutables champions que ceux de ma génération, et moi-même, avaient coutume de rencontrer au concours général.

Voilà des raisons suffisantes pour que je trouve ses *Portraits*, parfaits de ressemblance et que je proclame qu'ils ne sauraient subir aucune retouche : on ne discute pas les œuvres d'un lauréat, académicien et professeur.

Les *Maitres*, dont l'auteur nous présente les *Portraits*, sont en nombre impair : *(Numero Deus impare gaudet)*, Châteaubriand, Lamartine, Alfred de Vigny, G. Sand, Béranger, Sainte-Beuve, Michelet, Théophile Gauthier, Victor de Laprade, Edgar Quinet et l'inévitable Victor Hugo. Singulier assemblage ! Si ce livre était intitulé : *Écrivains du siècle*, on s'expliquerait mieux les choix qu'a fait M. des Essarts ; mais, en somme, cela importe peu.

Mieux vaut que tous ces *Maîtres* soient peints comme ils eussent pu le souhaiter; et sous ce rapport, leurs mânes doivent être satisfaites. L'auteur a beau dire : « Non pourtant que nous les présentions comme impeccables. Chemin faisant, nous n'avons pas dissimulé la part d'erreurs et de faiblesses que comportent les existences les plus admirées et les œuvres les plus accomplies... » En critique impartial, je déclare n'avoir trouvé que des éloges dans ces *Portraits;* et j'ai fermé le livre, ébloui par l'éclat des auréoles, dont le front de l'auteur du *Dieu des bonnes gens* et les pudiques bandeaux de l'auteur d'*Indiana* étaient entourés, comme d'un nimbe resplendissant.

On comprendra sans peine qu'il est difficile de critiquer, au sens technique de ce mot, un tel ouvrage dans les limites d'un compte rendu bibliographique : j'ai le malheur de n'avoir pour George Sand qu'une admiration relative, pour Béranger qu'un culte restreint, pour Michelet qu'une sympathie modérée, pour Edgar Quinet qu'un enthousiasme de troisième ordre, et pour Victor Hugo que la mémoire d'une telle quantité de formules laudatives que j'en demeure stupide, comme disait feu Corneille, qui avait, lui aussi, son genre de mérite. Il faudrait expliquer tout cela ; argumenter, prouver, convaincre, écrire plusieurs volumes; M. Emmanuel des Essarts me lirait peut-être, par courtoisie; mais les hommes d'affaires de notre temps hausseraient les épaules devant ma prose et se demanderaient comment un Français perd son temps en pareille besogne, alors qu'on agite la question de l'impôt sur le revenu. Et ils auraient peut-être raison; je dis : *peut-être*, par condescendance pour moi-même.

Non ! j'aime mieux dire simplement que ce livre émane d'un esprit généreux, ardemment épris de l'amour des lettres, ayant horreur de tout ce qui est réalisme, naturalisme, *décadentisme*... Et cela est bien ; et cela est vrai ! M. des Essarts dit quelque part : « Nous prendrions volontiers pour devise de combat cette lyrique exclamation du poète Théodore

Aubanel : *Que tout ce qui est beau resplendisse, que tout ce qui est laid se cache !...* » Voilà qui est noblement parler; et le contemporain de l'auteur se bornera à le louer; et sans peur et sans regret, accrochera dans un coin de sa galerie les *Portraits de Maitres*.

MAURICE PUJOS.

LE RÊVE, par ÉMILE ZOLA. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

S'il ne s'agissait pas d'un écrivain de talent, d'un chef d'école, l'analyse de ce livre serait *très* courte; et l'auteur de cet article n'hésiterait pas à dire que jamais roman ne l'a si parfaitement ennuyé, que jamais il n'a lu œuvre plus fausse, d'une conception plus invraisemblable, d'un — réalisme — plus contraire à la réalité : mais nous avons à étudier le livre d'un futur académicien; et ce livre est un « Rève »; et ce livre est une thèse, le manifeste d'une évolution de l'école nouvelle. Il convient donc de traiter sérieusement ce sujet et de ne pas se laisser influencer par le souvenir d'une journée *très* mauvaise.

Donc, M. Zola a voulu écrire un roman qui pût être mis entre les mains des jeunes femmes et même des jeunes filles; un roman classique à l'usage des élèves du lycée Molière ou autre; une idylle chaste et pure, comme la demeure de Marguerite .. Voyons cela.

Par une nuit d'hiver, où la neige tombe abondamment, une petite fille abandonnée s'est réfugiée sous le portique de la cathédrale : description du portique; nomenclature de toutes les saintes dont on voit les statues; prenez *la Vie des Saints* du P. Giry et un dictionnaire d'architecture quelconque; mélangez selon la formule, et voilà un chapitre. La petite fille voit devant elle une vieille maison, « TRÈS ancienne » : description de la maison, avec profusion de termes techniques « l'acrotère de la tourelle, la baie en ogive .. » Passons. Cette maison est habitée par « Hubert, brodeur-chasublier » ; ces Hubert, brodeurs de père en fils, vivant là depuis quatre cents ans, sont les plus honnêtes gens du monde : le Hubert actuel, « à vingt ans, avait aimé une jeune fille de seize ans, Hubertine, d'une telle passion, que, sur le refus de la mère, veuve d'un magistrat, il l'avait enlevée, puis épousée ». Vous me direz qu'après l'avoir enlevée, il aurait pu ne pas l'épouser : je ne prétends pas le contraire ; ce qui me permet de répéter que voilà un *très* honnête homme ou je n'ai plus l'ombre de sens commun.

Ces excellents Hubert recueillent chez eux la petite fille : elle se nomme Angélique, est enfant trouvé, et s'est sauvée des mains de mauvaises gens à qui elle était confiée et qui la battaient... Pour en finir avec sa généalogie, disons tout de suite que ce vénérable Hubert recherchera plus tard les

parents d'Angélique, et retrouvera sa mère, « une femme maigre, blafarde, sans âge et sans sexe, vêtue d'une robe noire élimée, *tachée de toutes sortes de trafics louches...* », occupant « rue du Faubourg-Poissonnière, une petite boutique et trois pièces, à l'entresol, où, sous le prétexte de vendre des dentelles, elle vendait de tout ». Naturellement, dans ce roman moral, on s'empresse d'enterrer cette mère, avec sa robe tachée de ses trafics louches ; et on n'en reparlera plus... Pour ma part, je l'ai regretté ; car j'espérais savoir de quelle couleur étaient des taches de trafics louches? Enfin, c'est du réalisme : parfait.

Angélique commence à vivre chez les Hubert, et apprend l'état de brodeuse : elle y grandit « *très* passionnée et *très* pure », et découvre un matin « parmi des outils de brodeur hors d'usage, un exemplaire *très* ancien de *la Légende dorée*, de Jacques de Voragine... » Description de cet in quarto, « relié en veau jaune » ; et Angélique se met à lire le bouquin : elle « entre dans une splendeur céleste... prise toute, au point de ne plus vivre de la vie quotidienne, sans conscience du temps, regardant monter, du fond de l'inconnu, le grand épanouissement du rêve ». Et là-dessus, M. Zola empoigne, cette fois, *la Vie des Saints* de Godescard, et le voilà lancé à bride abattue .. Ah ! quelle description de légendes, de miracles, de contes à dormir debout ! et comme l'auteur a dû rire dans sa barbe en ayant l'air de nous parler sérieusement de Satan qui apparaît sous la forme « d'ung chat noir plus grant qu'ung chien » ; du gril de saint Laurent qui « lui est d'une fraîcheur agréable » ; de saint Bernard, qui « excommunie les mouches » ; de saint François, qui « prêche les oiseaux et les exhorte à aimer Dieu » ; et de « la mésaventure du gouverneur avec les trois chambrières d'Anastasie, quand il va les trouver dans la cuisine et qu'il baise les poêles et les chaudrons, en croyant les embrasser... ».

C'est en étudiant ce livre admirable, qu'Angélique se prépare à faire sa première communion : elle la fait, sous la sauvegarde de sainte Agnès ; et « à quinze ans, Angélique fut ainsi une adorable fille ». Elle habite en face de la cathédrale, c'est entendu ; donc, pendant les chaudes soirées du printemps, elle « s'abandonne à l'envolée mystique de la géante, dont l'enfantement avait duré trois siècles et où se superposaient les croyances des générations... » Traduction : elle contemple cet antique monument ; conclusion : description de la cathédrale, qui « vivait ! » Et « toujours la vie frissonnait en elle : des bruits perdus, le murmure d'une messe basse, l'agenouillement léger d'une femme, un frisson à peine deviné, rien que *l'ardeur dévote d'une prière, dite sans paroles, bouche close.* » Est-ce assez décrit? Est-ce assez naturaliste? Après cela, nous passons aux

vitraux, et M. Zola en profite pour écouler son stock d'histoires de saints : « Une odeur de rose monte du cercueil de Cécile, quand on l'ouvre. Celui de Dorothée est plein de manne... » Et tout cela, sérieusement, d'un air de pince-sans-rire... Ah! vous croyez que l'auteur ne connait que la *Terre;* mais il sait encore mieux ce qui se passe au ciel!.....

Et nous arrivons au Rève... Angélique sera aimée un jour, par un beau jeune homme, *très* riche, *très* noble, *très* pur! Et elle le voit de sa fenêtre... Description d'une hallucination. Comme M. Zola est naturaliste et ne l'oublie jamais, il commence le chapitre suivant par la description d'une lessive ; puis, arrive le beau jeune homme, caché sous la blouse d'un ouvrier verrier; il rattrape une camisole — de basin, — la rapporte à Angélique, reçoit le coup de foudre ; et écoute l'adorable lessiveuse lui dévoiler non son amour, mais la théorie du blanc dans l'art. Il est enthousiasmé ; moi, je me serais sauvé et je courrais encore.

Le beau jeune homme n'est autre que Félicien VII d'Hautecœur, le fils de l'évêque, (on est numéroté dans cette *très* noble famille). Monseigneur a été marié, rassurez-vous ; il a eu une jeuneusse orageuse, mais il passe son temps à se mortifier, à coups de discipline, pour de bon... rien de Tartuffe ; soyez tranquille. Et Félicien VII vient commander une mitre pour Mgr son père, afin de revoir Angélique. Là, description du travail des brodeurs et brodeuses, par le menu : tous les termes du métier y passent, tous les genres de broderies sont exposés, avec la manière de s'y prendre... Ah! vous croyez que M. Zola ne connaît que *l'Assommoir* ou la mine de *Germinal;* mais n'a-t-il pas fait connaissance avec toutes les premières du *Bonheur des Dames?* Et cela se voit; et l'auteur brode sur ce thème, *très* impitoyablement.

Félicien est venu fréquemment sous le prétexte de surveiller le travail de la brodeuse, mais n'a pas osé déclarer son amour, dans l'atelier. Alors, une scène que je ne comprends plus : Félicien s'introduit à minuit, dans la chambre d'Angélique... et je cite : « Cela lui parut naturel, lorsque Félicien arriva, enjambant la balustrade du balcon. Sur le ciel *blanc,* (— à minuit? —) sa taille haute se détachait. Il n'entra pas, il resta dans le cadre *lumineux* de la fenêtre.

— N'ayez pas peur... c'est moi, je suis venu.

Elle n'avait pas peur, elle le trouvait simplement exact.

— C'est par les charpentes, n'est-ce pas, que vous êtes monté?

Ce moyen si aisé la fit rire.....

— Je vous attendais, venez près de moi. »

Et Félicien entre dans cette chambre virginale et. . tombe à genoux

devant l'idole... On conjugue le verbe : *aimer, très* sagement, jusqu'à l'aurore....

Cependant Angélique ignore toujours la véritable qualité de Félicien : elle saura à quoi s'en tenir, lors de la procession de Sainte-Agnès. M. Zola ne pouvait manquer l'occasion de décrire une cérémonie religieuse ; donc, description de la procession dans tous ses détails : les enfants, vêtus de blanc ; les bannières, les chantres, tout est noté L'auteur croit évidemment apprendre quelque chose de nouveau à ses lecteurs, l'ayant tout récemment appris lui-même ; autrement, quel intérêt avait-il à raconter ce que nul n'ignore et connaît mieux que lui, étant donné le public auquel il veut s'adresser ?

Bref, Angélique, sachant que Félicien est le fils de l'évêque, ne se trouble pas pour si peu : elle est convaincue que les choses vont marcher à son gré, d'après son *Rêve*, et que Monseigneur donnera son consentement d'abord, sa bénédiction ensuite, à la première réquisition. Donc, la fenêtre de la chambrette continue à rester ouverte, quand les vieux parents sont couchés : et alors, nos amoureux idylliques vont faire des promenades au clair de lune et Félicien fait visiter à Angélique, sur le coup de trois heures du matin, sa *Garçonnière*... en tout bien, tout honneur : on est moral, ou on ne l'est pas, n'est-ce pas ? Et puis, l'auteur avait besoin de cela pour glisser une description de l'art du peintre-verrier : histoire de parler du moufle, « des verres colorés dans la pâte, que l'on ombre simplement de noir... » enfin l'auteur sait tout : rien ne lui est étranger !.....

Naturellement, quand Félicien VII de Hautecœur va parler à Mgr son père de l'idée *très* stupide qu'il a eue d'épouser cette brodeuse hystérique, il est rabroué de la belle façon ; et moi, je l'eusse expédié à Rome, avec recommandation expresse auprès du *très* saint Père. Mais Félicien reste à l'évêché, et broie du noir, ce qui lui sert pour ses vitraux. Angélique va trouver Mgr l'évêque et lui adresse un discours *très* pathétique, où elle lui ouvre son cœur : « Nous nous aimons, Monseigneur... Et, ce n'est pas seulement lui que j'aime, j'aime encore la noblesse de son nom, l'éclat de sa royale fortune... » Parbleu ! aurait pu dire un père laïque ; mais Monseigneur répond : « Jamais ! » et cela clôt l'entretien.

On comprend qu'Angélique n'a plus qu'une chose à faire : c'est de tomber gravement malade ; et elle n'y manque pas... Si tant est, que Monseigneur vient lui donner l'extrême-onction : description de la cérémonie, avec les paroles du rituel, *en latin* ; tout au long, *très* compendieusement... M. Zola a dû être enfant de chœur : il connaît les répons : n'a-t-il pas écrit *la Faute de l'abbé Mouret* ?? Mais Monseigneur commet une

très grosse imprudence : croyant Angélique aux trois quarts morte, il promet son consentement, si la malade revenait à la vie. . Et Angélique ressuscite, tout d'un coup!

Monseigneur, n'ayant qu'une parole, prend bravement son parti ; et quand Angélique parait à peu près remise, commande le trousseau, *très* noblement. Le mariage est décidé, et la cérémonie sera présidée par l'évêque lui-même. Ici. description d'une messe de mariage de première classe : orgues, fleurs, suisses, bedeaux... et les parents et les amis ; et les chantres et les enfants de chœur... et les jeunes époux qui, « à genoux, écoutaient dévotement la messe, qui est *la consommation mystérieuse du mariage de Jésus et de l'Église* ». Que dites-vous de celle-là, ô mon catholique lecteur ?!?. . Très imprévu!

Dénouement : les époux rentrent dans leur hôtel... mais Angélique était « allée jusqu'au bout du bonheur. N'était-ce pas là que la joie d'être finissait ? Elle se haussa d'un dernier effort, elle mit sa bouche sur la bouche de Félicien. Et, dans ce baiser, elle mourut. »

Voilà ce roman! J'ai trouvé quelque part que : « quoique ce livre soit absolument chaste et puisse être lu par tous, il renferme néanmoins la même portée philosophique que ses aînés, à savoir : que *le bonheur cesse là où commence la vie et la société.* » Et alors ?... C'est autrement ? Quant à moi, je ne comprends pas, mais pas du tout ....

J'imagine que cette appréciation est celle de M. Zola, en personne : je ne saurais y contredire, parce qu'il convient de s'incliner devant un *Maître*. Mais si j'osais, je répéterais ce que j'ai dit, au début de ce *très* long article : Ce livre est surtout *très* ennuyeux ; quoique *très* chaste, si l'on veut; et *très* religieux, si on le souhaite.

En tous cas, mes lecteurs ont maintenant sous les yeux toutes les pièces du procès : à eux, de prononcer le jugement (1).

MAURICE PUJOL.

UNE NATION AU PILLAGE, par ARMAND FRESNEAU, sénateur
Un volume in-12 de XII-274 pages. Prix : 2 francs

Dans la période tourmentée que nous traversons, il n'est pas inutile de signaler ce livre, simple réédition d'un travail publié il y a plusieurs années déjà ; il faisait entrevoir alors les abîmes vers lesquels nous courions et

(1) Si l'on rencontre, à chaque instant, dans ces pages, l'adverbe *très ;* ce n'est pas ma faute, mais celle de M. Zola : le style de l'auteur m'a conquis; après lecture de son livre, *très* attentive.

vérifie aujourd'hui toutes ses prédictions qui ont dû rencontrer singulièrement d'incrédules à leur apparition.

Il est vraiment intéressant de parcourir cet ouvrage : on y trouve non seulement beaucoup de choses vraies, mais encore et même du bon sens, chose si rare aujourd'hui. Le passage suivant, que nous en extrayons, montre quel remède l'auteur préconise pour contrebalancer les progrès de l'affaissement moral et financier actuels.

« La stabilité et la force de la souveraineté ne sont pas une condition moins indispensable de toute réforme sérieuse. Il faut avant tout que le souverain, absolument identifié avec la nation et sans aucun intérêt distinct de ceux du pays, n'ait « point de fortune à faire », selon un mot qui restera : « si ce n'est celle de la France ». Nous ne savons pas à quoi Manchester emploie les millions que l'ingénieuse cité a l'insolence de voter pour obtenir en France les traités de commerce qu'elle désire ; mais on ne saurait trop prendre de précautions lorsqu'on a à se défendre contre des voisins peu scrupuleux qui, ayant eu l'imprudence de retirer, eux aussi, leurs capitaux de l'agriculture pour faire tourner à eux seuls 40 millions de broches à filer le coton, lorsque le continent tout entier n'en emploie que 19 millions, ne peuvent consommer que 15 p. c de cette production monstrueuse, et s'obligent par là à trouver à tout prix le débouché des 85 p. c. qui leur restent. Il nous plaît, et, croyons-nous, il doit plaire à tous, que ce Pactole manchestérien, dont on avoue l'existence, — et n'y en a-t-il point d'autre? — sans en indiquer le cours, vienne se briser contre une souveraineté tellement nationale qu'elle ne possède rien qui n'appartienne à la France et tellement haute qu'il devienne absolument ridicule de voter des millions dans l'espoir que ses décisions en soient changées. Mais il faut, en outre, que cette souveraineté soit stable, qu'elle ne change pas, qu'elle ne meure pas, afin de pouvoir embrasser dans toute leur étendue et suivre dans leur marche prudente des réformes qui doivent se répartir sur un long espace de temps pour être à la fois sans dangers et efficaces.

» Une pente comme celle que nous venons de décrire, aveuglément suivie pendant un demi-siècle, ne se remonte que lentement et avec des ménagements infinis. Le bon marché de toutes choses, inévitable effet de l'abondance, est le but, mais on vient de voir ce qu'il faut penser de la prétendue abstention de l'État en matière économique et ce qu'il y a eu de réel dans son programme de laisser passer et faire. Les intérêts qu'il a ainsi créés artificiellement devront être protégés artificiellement et longtemps. Toute destruction de capital est un mal qui se traduit pour le pays, et surtout pour l'ouvrier, en souffrances. Le sacrifice que le consommateur s'impose

momentanément pour sauver ce capital, tout en descendant vers le bon marché, ressemble à ces écluses à l'aide desquelles on descend le cour, naturel d'un fleuve en évitant les chutes et les catastrophes. Or, qui peut conduire à ses fins une réglementation si délicate, si ce n'est une souveraineté en possession d'un lendemain? Quelle confiance peut avoir dans l'avenir un fabricant qui, du haut d'une tribune, voit décider, au hasard de quelques voix de majorité, la conservation ou la fermeture de ses ateliers sans autre consolation que celle de se dire que tout sera remis encore en question le lendemain et le surlendemain, et toujours ainsi, la mobilité de ces votes en égalant l'incompétence.

» Enfin, à l'incorruptibilité, à la stabilité, à la perpétuité, à l'universalité, qui fait que la souveraineté n'est pas plus celle de la ville que des champs, et veille sur les générations futures pour empêcher que la génération présente les ruine par anticipation si elle ne les empêche pas de naître, cette souveraineté protectrice doit joindre dans des matières si graves l'initiative. Où découvrir des vues d'ensemble, un plan, une idée arrêtée quelconque dans les improvisations que des ministères d'occasion apportent, changent, troquent lâchent, reprennent au gré de majorités flottantes, et sans autre but intelligible dans ces variations, concessions, aggravations, atténuations, que l'invariable désir de rester ministres? Le contrôle est ténébreux L'initiative a été vacillante ou nulle· C'est juste le contraire qu'exige la guérison de la marine, de l'agriculture, de l'industrie, toutes inégalement, mais toutes profondément atteintes.

Notre patriotisme rougit de rappeler que, de l'autre côté du Rhin, trois mois d'enquête suivies de trois heures de délibération du conseil fédéral et de trois semaines de délibération du Reichstag suffirent pour bander les plaies de l'Empire « qui perdait son sang, » suivant l'énergique expression du prince de Bismarck, et le perdait par des blessures toutes semblables aux nôtres. Nous, nous parlons depuis huit ans, et n'avançons à rien. Bien mieux, la presse anglaise nous avertit charitablement que nous n'aboutirons à rien, et nos ministres, entamant des négociations avant que les pouvoirs publics en aient posé les bases, semblent non seulement penser comme la presse anglaise, mais travailler à la réalisation de ses prophéties. Le *statu quo* a été pourtant déclaré, par l'immense majorité des déposants, funeste et impossible. Mais à quoi bon démontrer à un paralytique qu'il se noie, s'il vous fait signe que la remontrance ne sert à rien et qu'il chercherait vainement, tel qu'il est, à se mouvoir? Peut-être ne fallait-il pas moins que cet échec à plat du parlementarisme et les allures dictatoriales que les plus étranges maîtres du monde se permettent en présence de leur

débilité croissante pour délivrer l'opinion de cet affreux préjugé, que le secret de rendre la nation libre et forte consiste à laisser tomber la souveraineté parlementaire, dans la rue. Notre souveraineté traditionnelle, le Roi, ne nous est pas seulement nécessaire pour réduire et aider les autres États à réduire des armements sous le fardeau croissant desquels tout l'ancien monde plie; pour établir et conserver des alliances au dehors, garder au dedans les libertés et la sécurité intérieure que nous avions conquises en nous adossant au trône, et que nous sommes arrivés si rapidement à perdre. Rien n'est isolé dans un pays. Tout s'enchaîne. Nous avons besoin du même secours pour ces humbles nécessités de la vie, dont Henri le Grand faisait sa préoccupation constante. Pour un peuple, ce n'est pas vivre que courir effaré chaque matin aux nouvelles afin de savoir si l'urne a décidé à dix, ou à sept, ou à une voix de majorité que la religion serait supprimée de l'enseignement ou y serait maintenue, le domicile et le sanctuaire de la conscience violés ou respectés, et nos enfants livrés à une éducation athée ou chrétienne. Mais ce n'est pas vivre non plus que d'arriver fatalement, par les chemins que nous venons de décrire, aux souffrances, aux anxiétés, à la détresse et aux dangers dont le gouvernement actuel ne nous tirera pas, pour la raison bien simple qu'il n'est pas sûr du tout qu'il s'en aperçoive. Non seulement pour le pain de l'âme mais pour celui du corps, non seulement pour la vie morale, mais pour la vie matérielle, il est indispensable, urgent, que le pays remette sa souveraineté à l'abri des coups de main dans une institution séculaire dont tous les autres peuples d'Europe expérimentent l'efficacité, et qui est en France si essentiellement et nécessairement chrétienne qu'on ne peut pas même la concevoir autre que chrétienne, et tellement stable, une fois comprise, que pendant douze siècles on eût mis aux Petites-Maisons celui qui aurait rêvé seulement de s'asseoir pendant dix minutes sur le trône de France. Depuis qu'on l'a renversée, cette institution tutélaire, les réformes un peu profondes deviennent impossibles chez nous, on le voit bien. Il n'y a plus que les révolutions qui soient faciles. Le salut de notre pays, et non plus seulement sa grandeur, veut qu'en remettant au plus vite la souveraineté là où nos pères l'avaient mise, nous atteignions au plus vite le résultat contraire, à savoir que les réformes indispensables deviennent possibles et qu'il n'y ait plus de difficile en France que les révolutions.

Impossible, croyons-nous, de montrer plus de bon sens, de clairvoyance et en même temps de modération.

H. L.

SAVOIR VIVRE, SAVOIR PARLER, SAVOIR ÉCRIRE
à l'usage des gens du monde, par A. DE LA FÈRE. Un volume in-18. Prix : 3 fr.

Le titre annonce les trois parties dont se compose l'ouvrage. Une courte introduction les précède.

« — La politesse est le vernis de la charité dont elle est un des plus brillants attributs... Elle est l'apanage naturel du caractère français. » — On ne sera donc jamais trop poli, puisque la politesse est une vertu, sœur jumelle de la charité. Ces principes posés, M. de la Fère distingue la politesse du cœur et celle de l'esprit ; non pas que l'une exclue l'autre, elles se tiennent au contraire très étroitement unies toutes les deux. Mais dans l'accomplissement de certains devoirs, pour nouer et entretenir certaines relations, nous demandons des inspirations tantôt à notre cœur, tantôt à notre esprit.

Le premier et le plus grand devoir que la politesse du cœur nous impose, c'est envers Dieu et la religion qui exigent de nous un culte intérieur et un culte extérieur et public. Or ce culte extérieur, la politesse nous oblige de le rendre avec tous les égards qui sont dus à Celui qui en est l'objet : *Dieu*, l'infiniment grand.

C'est, après la religion, la politesse envers les parents, la famille, les maîtres, les bienfaiteurs, les amis. Que de sens pratique dans ces chapitres où sont jetées, à côté de sages conseils, de nobles et délicates pensées et d'heureuses citations empruntées à nos meilleurs poètes.

« — L'amitié est une fleur si fragile qu'elle a besoin d'être ménagée.

» — Il faut quelquefois du courage pour reprendre un ami.....

» — Ne permettez jamais à la trivialité de défigurer vos dialogues ; entre amis il y a des bornes qu'on ne saurait franchir sans se blesser soi-même. »

Voilà pour la politesse du cœur.

Mais la vie n'est pas restreinte au cercle de la famille et des amis ; elle s'étend bien au delà, par devoir, par nécessité, par convenance. De là, des rapports divers qui sollicitent non seulement le cœur, mais l'esprit.

Dans un chapitre, — le Salon — M. de la Fère signale une des plus tristes habitudes qui, loin de s'affaiblir, semble au contraire vouloir se fortifier davantage : c'est l'habitude qu'ont prise les hommes de fuir la société des femmes.

» — Les mœurs n'y gagnent rien, dit-il. L'harmonie ne saurait régner dans une société dont les éléments constitutifs sont divergents. L'influence des femmes est nécessaire à la civilisation. Les hommes fuient les femmes et vont se réfugier dans leurs cercles, dont la note féminine est bannie, et

où ne pénètrent sous ce rapport que les éléments pernicieux Le café, le cercle, les maisons de jeu, le turf, la Bourse, le théâtre, etc., sont aujourd'hui la scène où s'agitent les hommes... Les femmes font les mœurs; mesdames, à vous de relever les nôtres. »

Et quel piquant portrait de la femme mondaine, et, si je l'osais dire, de *la femme lancée*, qui ne tend que trop à se généraliser dans nos mœurs relâchées; comme ce portrait est tristement frappant et vrai! — Que de femmes feraient bien de méditer ce chapitre, elles en retireraient une salutaire leçon; les hommes, eux-mêmes, y trouveront matière à de sérieuses réflexions. Citons encore ces lignes empruntées au P. Gratuy : — « Vos fêtes!... c'est ici qu'il faudrait rompre avec les habitudes présentes. Je nie que les esprits puissent grandir avec l'organisation actuelle du soir; quand toute journée finit par le plaisir, sachez que toute journée est vide. »

Les chapitres consacrés aux visites, aux repas, aux soirées, aux présentations et audiences, aux cérémonies, telles que baptêmes, mariages, enterrements, renferment des conseils pratiques et nous révèlent dans l'auteur, l'homme poli et délicat autant que le judicieux observateur.

La discrétion et les efforts continuels sur nous-mêmes pour modifier notre caractère, sont vivement recommandés. Quoi qu'il doive nous en coûter, il nous faut acquérir un bon caractère. Et n'allons pas dire surtout lorsqu'on nous reproche quelque chose : « Que voulez-vous, c'est mon caractère! »

Bien des jeunes gens liront avec profit : *Quelques types à éviter* et *A la jeune France*.

La deuxième partie de l'ouvrage: *Savoir parler*, n'est pas moins intéressante. S'il est vrai, comme le dit M. de la Fère, et, certes nous sommes loin de lui contester la justesse de son assertion, « que la conversation est une broderie exécutée sur un canevas préparé dès longtemps par l'étude et l'expérience de la vie », savoir parler n'est point chose facile, et nous devons pour y réussir, faire appel au cœur et à l'esprit. De là, le sage conseil d'éviter la moquerie, les discussions violentes, les critiques et l'esprit de contradiction, tout en châtiant son langage, sans toutefois tomber dans l'affectation et le pédantisme.

L'ouvrage, et c'est la troisième partie, se termine par une leçon sur la manière d'écrire C'est un excellent petit traité épistolaire où se trouve répété cet avis qu'il est sage, quand on écrit, d'avoir toujours présent devant les yeux : *Verba volant, scripta manent.*

Ce traité est heureusement complété par un choix de lettres dans tous les genres, et prises dans les meilleurs écrivains.

En résumé, la politesse, d'après M. de la Fère, repose sur la vertu; et le fond de sa thèse est celui-ci : Plus on est vertueux, plus on est poli. Il faut donc s'appliquer à devenir vertueux, ce qui n'est pas aussi difficile qu'il semble tout d'abord. La vertu, comme dit Montaigne, n'est pas plantée sur un mont escarpé, raboteux et inaccessible; qui sait son adresse peut y arriver par une route ombragée et fleurie.

Peut-être aimerait-on à trouver un peu moins de citations en vers.

C'est un bon livre qui laisse d'excellentes impressions, et qui ne peut manquer de faire du bien. C.-A. P.

FRÉDÉRIC III, par Rennell Rood, *avec une introduction de* S. M. l'Impératrice Portrait et autographe Paris, 1888. Un volume grand in-18 de VIII-285 pages Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage trompera l'attente de la plupart des lecteurs. En ce temps de polémique acerbe et de scandales, après les violences de la presse allemande contre l'influence exercée par l'impératrice sur son royal époux, et le traitement du docteur Mackensie, on s'attendait à des récriminations, à des divulgations sur les dissentiments connus de la famille impériale. Rien de tout cela ne se trouve dans cette touchante biographie qui met en relief les qualités morales de Frédéric III, ses vertus domestiques, sa sincère piété, sa crainte de Dieu et son amour chrétien pour les siens, pour son peuple, pour l'humanité.

Sans omettre ses qualités d'homme de guerre et d'homme d'État, c'est surtout à la vie intime et aux sentiments si élevés, si pieux de l'empereur que l'auteur s'arrête avec complaisance. Ce livre, écrit « sous la direction de l'impératrice », est la plus noble, la plus écrasante réponse à ses détracteurs.

Le parfum de vertus privées et de foi chrétienne qui s'exhale de presque toutes les pages contraste étrangement avec la littérature de nos salons; mais ce contraste même ne peut manquer de donner un attrait particulier à la lecture de ce volume ; il a, de plus, le mérite d'être court ; sans le luxe de l'impression, ses pages seraient bien moins nombreuses.

Quelques citations donneront une idée de la note dominante de cette biographie. Au moment où la question du Luxembourg faisait entrevoir la possibilité d'un conflit avec la France, le prince Frédéric dit à un personnage qui parlait légèrement des probabilités d'une guerre : « Vous n'avez jamais vu la guerre, ou vous ne prononceriez pas ce mot si légèrement. Moi, qui me suis trouvé face à face avec cette terrible chose, je dois vous

dire que le plus grand des devoirs est de l'éviter, lorsque cela est possible. » (Page 116.)

« C'était pour lui un plaisir de visiter une école de village. Parfois, il questionnait les élèves. Dans une de ces visites, le prince touchant du doigt une médaille attachée à sa chaîne de montre, demanda à une petite fille : « A quel règne appartient ceci ? — Au règne minéral, répondit l'enfant. — Et à quel règne cela appartient-il ? continua le prince, en montrant une fleur. — Au règne végétal. — Et moi, demanda-t-il encore, à quel règne est-ce que j'appartiens ? — Au règne de Dieu, répondit la petite fille. » (Page 72.)

Au sujet du voyage du prince en terre sainte, nous avons été surpris de trouver cette erreur de fait : « Jérusalem n'est plus aujourd'hui le but des pèlerins des contrées catholiques. » Il nous semble que les grands pèlerinages annuels de la France ont trop d'importance pour être ignorés en Allemagne et en Angleterre. Cela dit, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire cette page du journal du prince Frédéric : « Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais cette première soirée à Jérusalem, lorsque je vis le soleil se coucher, du haut de la montagne des Oliviers, et quand se répandit autour de moi cette paix profonde de la nature qui a un caractère si solennel, même dans tout autre lieu. Ici l'âme pouvait s'élever au-dessus des choses de la terre, et s'abîmer sans interruption dans les pensées qui rassurent le cœur de tout chrétien lorsqu'il se reporte dans le passé vers cette grande œuvre de la Rédemption, œuvre qui trouve dans ce lieu saint son expression la plus élevée. En relisant dans un pareil endroit les passages favoris des Écritures, on fait un acte d'adoration. » (Page 125.)

Et M. de Bismarck, la grande antipathie de l'impératrice, n'en est-il pas question dans ce volume ? — Assurément, il ne pouvait être passé sous silence, mais voici tout ce qui en est dit : « En 1862, le roi confia à M. de Bismarck les rênes du gouvernement. C'est de cette époque que commence pour la Prusse cette étonnante carrière de succès, cette décade extraordinaire dont le point culminant fut la déclaration à Versailles de l'empire d'Allemagne. »

Le récit de la maladie, le règne si court, la mort, les funérailles de l'empereur n'occupent que peu de pages, et comme nous l'avons dit, on n'y trouve pas trace des conflits si violents dont la presse a retenti. C'est le sentiment affectueux, la douleur profonde de la veuve qui se peint à chaque ligne dans ce récit d'une simplicité touchante ; une phrase en donnera le ton. « La cérémonie funèbre eut lieu par une belle journée de soleil, et jamais le parc et les jardins de Friedrichskron n'avaient été plus beaux que

pendant cette matinée, dans leur splendide verdeur et avec les doux chants des oiseaux. »

L'introduction écrite par l'impératrice serait à reproduire en entier : c'est un chef-d'œuvre de noble simplicité ; malheureux ceux qui auraient le cœur assez flétri pour n'en être point profondément touché

En présence du déluge de boue où se noie notre beau monde républicain, cette biographie met en relief la noblesse de caractère, la hauteur des vues, l'amour véritable du peuple qui découle du principe de la monarchie chrétienne. Il ne nous reste qu'à ajouter que dans le récit de la malheureuse guerre de 1870, nous n'avons rien vu qui puisse blesser les lecteurs français.

I. CARNO.

LA SUISSE INCONNUE, par VICTOR TISSOT Un volume in-12 Prix : 3 fr. 50

Les impressions de voyage sont à la mode, assurément : tel qui s'en va de Paris à Fontainebleau nous raconte les sensations diverses qu'il a ressenties dès qu'il s'est trouvé en vue de Charenton : cela peut avoir un côté pittoresque ; et avec un bon guide Joanne, (on peut même se borner à un Conty) voilà un volume que l'auteur juge très intéressant. Mais le public ? Ce bon public, composé des bonnes dames et des bons messieurs qui achètent le bouquin ?... Ah ! le lecteur devient difficile ; et comme le rosbif des hôtels suisses, il se montre parfois récalcitrant.

Pourquoi ce revirement ? C'est que nous voulons des impressions personnelles, des idées nouvelles ; on me permettra de dire des voyages *vécus*. Or, il n'en est plus beaucoup. La raison en est simple : dès qu'un jeune étudiant est reçu licencié, sa famille lui accorde un congé bien mérité du reste ; et le jeune homme part pour des excursions lointaines, Tarascon ou Landerneau. Ne connaissant rien, le touriste s'imagine que tout un chacun est bâti selon son aune ; et le voici qui, au retour, bourré de la prose indigeste du savant Bædecker, nous raconte les souvenirs et les observations, que lui a suggérés cet éditeur tudesque.

Or, cela ne suffit pas pour se créer une réputation à la *Brazza* et conquérir la faveur du public. Le public est composé d'imbéciles, je le veux bien ; mais nous vivons sous le règne du suffrage universel ; et à moins que la revision ne change tout cela, il faut tenir compte de ce facteur tout-puissant : c'est notre souverain maître.

Je ne fais pas ces observations, au sujet du nouveau livre de M. Victor Tissot : Sa *Suisse inconnue*, sans être aussi inconnue que le Sahara, est

moins connue qu'on ne pourrait se l'imaginer tout d'abord : M. Tissot a su nous conduire aux bons endroits.

Laissons Lucerne et son lion de côté : j'en dirai tout autant de la traversée du Saint-Gothard ; quant au lac de Lugano et à Menaggio, ce n'est pas beaucoup plus inexploré. Cependant reconnaissons que M. Victor Tissot possède un véritable talent de conteur et qu'il sait mélanger agréablement à ses aventures classiques des souvenirs personnels ou inédits : le romancier ne perd pas ses droits, et il fait bien. De l'Inn au Rhône, nous commençons à sortir du tracé des voyages circulaires et l'intérêt s'augmente : voilà le voyage *vécu* qui apparait ; et, à partir de ce moment, tout touriste — en chambre — ne laissera pas le volume, sans l'avoir achevé.

Sans contredit, le dernier chapitre « *Dans la Gruyère* » est le plus curieux, et nous voici bien transportés dans « la Suisse inconnue ». Nul ne saurait s'en plaindre ; mais cela me rappelle un bon mot de Parisien : Quelqu'un de mes amis, (moi, peut-être), avait été faire un voyage dans la Hollande du nord ; cet ami avait visité les bords du Zuyderzée, les petites villes jadis florissantes et très curieuses toujours de cette partie du royaume des Pays-Bas et comme il contait, au retour, quelques-unes de ses modestes aventures, le Parisien lui dit : « Quelle drôle d'idée vous avez eue d'aller dans ces pays où l'on ne va jamais ! » Est-ce assez nature ? Comment avez-vous pu dépasser le faubourg Montmartre et prolonger votre promenade dans les déserts du boulevard Beaumarchais ?

Nous, qui ne sommes pas Parisiens, nous nous garderons bien de nous étonner que M. V. Tissot nous ait conduits dans la Gruyère ; et nous le remercions de nous avoir fait connaitre l'hôtel-chalet de Montbarry. Saviez-vous que le château de Gruyère est l'un des plus curieux et des mieux restaurés de la Suisse ? Saviez-vous que l'intelligent propriétaire genevois a confié à des artistes français le soin de décorer et de remettre en état cette antique et magnifique demeure seigneuriale ?

Ah ! rien du guide Conty maintenant et rien que Joanne décrive et commente ! M. Tissot, qui nous a d'abord conduits au *Pays des milliards*, avec qui nous avons ensuite visité *la Russie et les Russes*, *Vienne et les Viennois*, le *Pays des Tsiganes*, connaît admirablement les règles de son art ; et ce n'est pas en sa compagnie que l'on voyage avec un débutant, avec un ignorant. Donc, le public blasé fera bon accueil à ce livre, comme à tous ses devanciers ; et reconnaitra que l'auteur a bien fait de suivre la mode et d'écrire, encore une fois, ses impressions de voyage.

M. du Mazel.

LE LIVRE DE LA VIEILLESSE, par ANTONIN RONDELET
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

La littérature latine a le *de senectute* où les vieux Romains ont si longtemps cherché quelque consolation ; notre littérature française n'a plus à envier à son aînée le dialogue de Cicéron, M. Antonin Rondelet a donné aux lettres *le Livre de la Vieillesse.*

Sans prétendre établir de parallèle entre les deux œuvres, nous pouvons dire que l'ouvrage français est de beaucoup supérieur à celui du grand orateur latin, par l'originalité du sujet, la hauteur des vues, la noblesse des sentiments, la netteté et la précision des pensées. Si vous ajoutez à cela les charmes d'un style auquel depuis longtemps nous a accoutumés l'auteur, vous ne résisterez pas au désir d'avoir chez vous pour le lire, le goûter, le savourer, comme on fait d'un mets fin et délicat, le livre de M. Rondelet.

Analyser l'ouvrage est loin d'être chose aisée : il faudrait tout citer.

Par rapport à la vieillesse, les autres âges de la vie sont dans une grande infériorité.

Que l'on considère l'enfance avec sa vie presque toute d'instincts et cette multiplicité de gestes, de jeux de physionomie, tout cela n'a que peu de relations avec la volonté véritable ; ce n'est pas le spectacle d'une véritable activité. Voilà ce mouvement que le vieillard ne doit pas regretter.

Le vieillard regrettera-t-il la jeunesse avec cette exubérance de volonté à laquelle rien ne paraît impossible, malgré les déceptions ? Là aussi, la volonté réelle, la puissance de choisir, de se décider, n'occupe qu'un rang secondaire, en dépit de cette promptitude à se résoudre, de ce feu dans l'action, de cette impétuosité vers le but à atteindre. Le jeune homme avec la redoutable bonne foi de l'orgueil, s'imagine que l'entraînement de la passion est une forme supérieure de sa propre volonté. Le vieillard ne peut donc regretter cette jeunesse qu'on appelle à tort : *le plus beau temps de la vie;* à tort, puisqu'on répète en même temps, comme une excuse : *Il faut que jeunesse se passe.* Ce que le vieillard pourrait vouloir, ce serait une nouvelle jeunesse, *édition revue et expurgée* de la première. Il voudrait revivre dans le passé avec l'âme d'aujourd'hui.

« C'est une des grandes faiblesses de notre nature de se laisser aller » perpétuellement à confondre l'intensité du désir avec l'énergie de la » volonté, et l'impatience de l'attente avec la probabilité de l'événement. » C'est là le caractère de l'âge viril. Presque partout nous voyons le jeune homme arrivé à l'âge viril travailler et réussir à se créer un

esclavage d'une impitoyable dureté. Négociant, industriel, spéculateur sont enchaînés; l'homme du monde, l'*homme de vastes loisirs et de large superflu*, est lui-même l'esclave de la mode qui a imaginé la terrible organisation de l'oisiveté. Ici encore, l'activité est plutôt apparente que réelle. On relègue bien loin toutes les facultés qui ne sont pas propres à telle fonction, et les autres sont absorbées de telle sorte qu'on n'est plus un homme, mais de telle profession.

L'âge mûr enfin n'est que la préparation de la vieillesse, car il n'en a pas les apaisements, la liberté, la paix profonde. Le moment est venu pour le vieillard de se tourner du côté de la vie interne. Jusque-là, en effet, les hommes ne s'appartiennent guère. Toute cette activité de surface n'est qu'une forme amoindrie de l'âme. Il faut pour que la loi du développement humain s'accomplisse, que toute cette énergie fasse retour à l'âme. Ce sont d'abord les sens qui se détachent de nous : les relations du vieillard avec le monde physique deviennent de jour en jour plus rares, plus affaiblies, plus lointaines.

L'apaisement des sens permet à la vieillesse de rentrer plus aisément en possession d'elle-même. Il se passe quelque chose d'analogue dans la sphère de l'intelligence; qu'on ne dise pas toutefois, comme on le répète sans trop savoir pourquoi, que les facultés mentales s'affaiblissent avec l'âge. La vérité est qu'elles se transforment. Il se produit, comme pour le corps un ralentissement, un apaisement, une transformation.

S'il est un point sur lequel la vieillesse paraît faiblir, c'est assurément la volonté. Il est certain que l'homme qui a pris l'habitude de céder à toutes les impulsions et d'obéir à tous les instincts qui s'est fait ainsi une seconde nature, n'a plus au déclin de l'âge une force qu'il a mis tant d'acharnement et tant de lâcheté à détruire. Il n'est pas moins certain que la volonté rendue à son calme et à sa liberté, rentre en possession d'elle-même.

Dans la vieillesse enfin l'âme reprend possession d'elle-même par le cœur et les sentiments. Avoir du cœur, dans le sens où on l'entend trop généralement, cette prétendue élévation de sentiments et cette susceptibilité du point d'honneur ne sont pas autre chose que l'impuissance de se contenir.

Et, bien qu'on ait répété sous toutes les formes que la vieillesse avait passé le temps d'aimer, il n'en est pas moins vrai que la sensibilité morale, le pouvoir d'aimer, sont, en effet, à l'abri des atteintes de l'âge.

Cette vie n'a d'autre but que la mort; et la vie doit être regardée comme un drame bien ordonné. Or il y a une raison profonde par laquelle s'expliquent le désenchantement de la vieillesse, et finalement le désespoir

auquel elle succombe. C'est que la vie est mal ordonnée, et qu'on ne cherche, le plus souvent, qu'une immortalité terrestre. C'est faute d'avoir pris la vie par le côté du devoir et de la vérité que tant d'hommes se trouvent surpris et abattus par la vieillesse. Mais lorsqu'on prend pour point d'arrivée l'immortalité de l'âme dont la mort n'est que le moyen, chacune de nos actions par son côté moral, par le courage qui la soutient, par l'héroïsme et le sacrifice qui la sanctifient, devient comme un degré, une croissance de la personne que nous sommes. La vieillesse alors reprend son rang dans la vie et elle reste ce qu'elle doit être, l'accomplissement de l'être moral en nous, le commencement terrestre de notre immortalité.

Il faut donc, pour que l'âme soit acheminée vers l'éternité par la marche naturelle des choses, qu'elle se détache de la terre et de ce quelle y a le plus aimé. Un des effets de la vieillesse, c'est de nous faire aimer Dieu. C'est quand nous avons conscience d'une façon plus nette de cette tendresse dont nous avons été enveloppés depuis la première heure, que tout ce que nous pouvons penser de Dieu se traduit en un sentiment de reconnaissance et d'amour. A côté de l'amour naît la confiance. Le vieillard qui sent s'échapper sa force première, se retourne du côté de l'infini, il demande à Dieu de lui accorder le secours de sa force et l'intervention de sa protection; il a confiance dans la Providence. Il implore des lumières et du courage. Il prie, car la prière est la suite logique et la conséquence rationnelle de la confiance.

Enfin, c'est dans le sentiment de l'amour que vient se résumer toute son existence; c'est par le sentiment de l'amour que s'accomplit la préparation de sa vie future; et cet amour c'est Dieu qui en est l'objet, sans toutefois que le vieillard soit conduit à fermer son cœur à ceux qui l'entourent. On ne consulte pas assez les vieillards. On ne retire point d'eux autant de parti qu'on le pourrait. Et « pourtant c'est une des grandes supériorités, » c'est un des plus nobles privilèges de la vieillesse que d'être porté par » les enseignements mêmes de la vie à l'indulgence ». C'est que le vieillard a lui-même déchiré ses pieds aux obstacles de ces mêmes sentiers où cheminent l'adolescence et l'âge viril, et *il trouve dans son cœur un fond d'intérêt, et j'oserais presque dire de tendresse pour ceux qui viennent après lui*. C'est pourquoi le vieillard demande à Dieu pour ceux qui le suivent, les mêmes faveurs qu'il a reçues lui-même.

Tels sont les privilèges, la grandeur, la joie de la vieillesse, « et c'est la » gloire du spiritualisme d'aller jusque-là et de rendre à la vieillesse, si » méprisée et si méconnue, souvent si triste et si découragée, de lui rendre » le sentiment de sa valeur ».

Si les sentiments chrétiens s'y joignent, la vieillesse est alors l'achèvement de tout ce qui vient d'être dit : c'est « par les sentiments de piété et » d'adoration que s'accomplit la glorification de la vie dans le bonheur de » l'éternité ».

Nous ne pouvons pas mieux terminer le rapide résumé de ce remarquable ouvrage qu'en citant les paroles mêmes de l'auteur, au commencement du chapitre qui clôt son livre.

« Celui, dit-il, qui écrit pour démontrer la vérité doit se dire que, » n'eût-il converti personne, il ne laisse pas cependant d'avoir fait une » œuvre de quelque utilité, s'il est parvenu en effet à provoquer la réflexion » de ceux à qui il s'adressait.

» Ce résultat était l'espérance de l'auteur ; puisse-t-il être sa récom- » pense ! »

Si nous en jugeons par l'accueil fait au livre de M. Rondelet, nous ne doutons point que cette espérance de l'auteur ne soit, et au-delà, réalisée, et qu'il ne goûte déjà la récompense si justement méritée.

C. A. P.

VINGT-CINQ ANNÉES D'ÉPISCOPAT EN FRANCE ET EN AFRIQUE. — Documents biographiques sur Son Éminence le cardinal Lavigerie, par Mgr Grussenmeyer, protonotaire apostolique

Sous ce titre ont paru, il y a quelques mois, à Alger, deux volumes de plus de 500 pages chacun.

Cet ouvrage, dont nous venons d'achever la lecture, nous paraît trop important pour n'être point signalé. Nous serions presque tenté d'en vouloir à l'auteur, dont la modestie a laissé le silence se faire sur cette œuvre. Sa connaissance eût sollicité la curiosité de nombreux lecteurs. Aussi n'hésitons-nous pas à la recommander au public intelligent, ami des ouvrages sérieux, et capable d'apprécier les choses sublimes.

Quel objet plus digne d'admiration se pourrait-il rencontrer ? Il s'agit de l'éminent prince de l'Église, dont le nom fait retentir les échos de l'Europe entière, et sur lequel tous les regards sont fixés aujourd'hui.

Qui n'a entendu parler du cardinal Lavigerie, le grand pacificateur de notre colonie algérienne, l'apôtre de la civilisation dans ces immenses régions équatoriales livrées encore à toutes les horreurs de la barbarie, l'organisateur de cette grandiose croisade antiesclavagiste, dont les chevaliers vont porter bientôt, au centre de l'Afrique, avec les lumières de la foi, les bienfaits de la liberté.

Notre intention n'est point ici de faire un panégyrique, dont l'éminent

prélat pourrait nous savoir mauvais gré, et que d'ailleurs nous ne nous sentons pas de taille à aborder.

Aussi bien, l'éloge de l'archevêque d'Alger et de Carthage n'est plus à faire, depuis la parole du souverain Pontife Léon XIII, lequel déclarait récemment que le cardinal Lavigerie « a placé son nom parmi ceux des hommes qui ont le plus mérité de l'Église catholique et de la civilisation ».

« *Roma locuta est, causa finita* », disait-on autrefois. L'univers entier n'a qu'à s'incliner devant la parole du Pontife romain, qui vient de décerner au grand apôtre africain, le plus bel éloge que jamais homme puisse ambitionner.

Un an plus tôt, une revue italienne rendait, en ces termes, témoignage au patriotisme de l'archevêque d'Alger : « Nous avons la conviction que le cardinal Lavigerie est, en Afrique, l'agent de sa patrie qui a le plus d'autorité et d'activité, et celui qui lui rend le plus de services. »

La vie d'un homme sur lequel de semblables jugements ont été portés, et par de semblables juges, doit, ce nous semble, offrir un puissant intérêt. C'est bien le cas, selon le conseil de l'apôtre saint Jean, de recueillir tous les fragments d'une telle existence, afin de ne rien perdre des trésors qu'elle renferme.

C'est l'œuvre que vient d'accomplir, pour la plus grande gloire de la France et de l'église, Mgr Grussenmeyer. Appelé, depuis de longues années, à vivre dans l'intimité du grand cardinal, associé, soit à Alger soit à Tunis, aux sollicitudes de son administration, il a pu mieux que personne connaitre les œuvres si fécondes de l'apôtre africain. Mieux que personne aussi il était capable d'esquisser cette grande figure, la plus belle de ce siècle.

Dans sa modestie, l'auteur déclare n'avoir d'autre mérite que celui de réunir les notes et les documents officiels sur Son Éminence le cardinal Lavigerie. Il s'applique le mot de Montaigne :

« *J'ai fait seulement icy un amas de fleurs estrangères, n'y ayant fourni du mien que le mince filet à les lier.* »

Nous en convenons avec lui, mais nous ne saurions trop estimer le *filet*, si mince soit-il, qui sait lier harmonieusement les fleurs et les disposer avec art et méthode. La valeur d'un bouquet ne vient-elle pas aussi bien de l'assemblage artistique des fleurs qui le composent que de la magnificence des fleurs elles-mêmes ? Or, nous proclamons que le bouquet composé par Mgr Grussenmeyer est un des plus beaux que nous ayons jamais admiré, et voilà pourquoi nous désirerions le présenter à tous les regards et l'offrir à l'admiration de tous les gens de goût.

L'auteur prend l'illustre prince de l'église à son berceau, et le suit pas à

pas jusqu'à la glorieuse manifestation dont il vient d'être l'objet, à Alger, à l'occasion de son jubilé épiscopal.

L'ouvrage est divisé en cinq livres.

Lettres pastorales, mandements, circulaires, lettres intimes, ont été disposés de telle sorte et avec un tel art, que les deux volumes forment un tout complet et suivi, dans lequel le cardinal nous retrace toute son existence dans les moindres détails. Il est en même temps l'auteur et le sujet de l'œuvre, le narrateur et le héros dont tous les actes excitent l'admiration et l'enthousiasme.

La crainte de blesser la modestie de Son Éminence a forcément arrêté, sous la plume de Mgr Grussenmeyer, les louanges et les appréciations personnelles. Celui-ci a dû se borner, selon la recommandation expresse qui lui en a été faite, à réunir des notes et des documents déjà officiels et publics. Mais, empêché de dire ce qu'il pensait, il a pu, du moins, écrire à la première page la parole de la sainte Écriture : « La seule vraie louange de l'homme, ce sont ses œuvres. » Il nous les présente décrites par celui-là même qui les a opérées, offrant ainsi à notre admiration, dans toute l'exactitude des détails, le tableau d'une existence sublime, tableau auquel le talent incomparable de l'artiste ajoute une splendeur nouvelle.

Nous avons ainsi la bonne fortune, non seulement d'avoir sous les yeux une grande et noble figure, d'apprécier la vaste intelligence, la puissance d'organisation, l'habileté administrative, en un mot, toutes les qualités qui font du cardinal Lavigerie un homme d'action supérieur, un évêque illustre entre tous, mais encore il nous est donné de saluer en lui l'un des plus grands écrivains du XIXe siècle.

Ici tout éloge serait superflu et nous laisserait à une distance infinie de la vérité. Il faut prendre le livre et lire. Chaque page réserve des surprises et renferme des merveilles ; car, aussi bien, tout est merveilleux dans le style comme dans la vie de l'archevêque d'Alger, et mieux que personne il vérifie le mot de Buffon : « Le style est l'homme même. »

Notre tâche est terminée.

Nous nous sommes fait un devoir d'attirer l'attention « sur une publication que nous considérons comme l'une des plus remarquables de notre temps, par la variété des matières et l'importance des sujets qui y sont traités », comme aussi — Mgr Grussenmeyer nous pardonnera une expression qui ne diminue en rien son mérite et que d'ailleurs il a autorisé lui-même — par la science et le talent de l'*auteur vrai*, chez lequel on est heureux de saluer tout ensemble un apôtre, un administrateur, un grand évêque et un grand écrivain.

Un tel ouvrage nous semble devoir être partout à sa place : dans les familles chrétiennes, où, pendant les longues soirées d'hiver, les parents peuvent par cette lecture inspirer à leurs enfants l'idée des grandes choses, les former aux solides vertus, à l'amour de la religion et de leur pays ; dans nos séminaires grands et petits, dans toutes nos maisons d'éducation religieuses, où peuvent germer des vocations apostoliques au souffle puissant du zèle de l'apôtre africain ; dans toutes les bibliothèques des œuvres de charité et de patriotisme ; en un mot, entre les mains de tous, ceux qui portent au cœur, avec le culte du grand et du beau, l'amour de l'Église et de la France.

R. L.

MARIE JENNA, SA VIE ET SES ŒUVRES, par Jules Lacointa étude suivie de lettres de Marie Jenna. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Tous les amis des sentiments délicats et des hautes pensées salueront avec bonheur l'apparition de la *Correspondance de Marie Jenna.* Cette publication emprunte un double prix aux lettres même qui la composent et à l'introduction qui la précède. Personne n'était plus digne que M. Lacointa de raconter cette vie simple et de louer ces œuvres exquises. C'est par les qualités éminentes de son âme, « la lumière, la paix, l'amour passionné de la beauté morale », que Marie Jenna a conquis les sympathies qui lui sont restées fidèles. Ces mêmes qualités sont aussi celles de son biographe : elles se reflètent à chaque page de la belle et touchante étude qui est si bien en harmonie avec le reste du volume. L'homme de cœur qui a fait à son honneur de magistrat le sacrifice d'une position brillante, l'homme de foi qui a peint en traits si lumineux et si vifs la noble figure du Père Lacordaire à Sorèze, était désigné par son talent comme par son caractère, par son goût littéraire comme par ses sentiments chrétiens, pour élever le monument définitif qui consacre la pure mémoire de Marie Jenna.

C'est une vraie joie, en nos temps de décadence, d'entrer en communication avec une de ces âmes supérieures, de ces âmes de haut vol, faites pour les sommets, « n'aimant de la terre que ce qui fait rêver du ciel », témoignages vivants du côté idéal et divin de la nature humaine. On lira avec un intérêt ému les pages de cette notice où la muse de Bourbonne nous est révélée dans tout le charme de ses vertus familières, en même temps que des citations bien choisies remettent sous nos yeux quelques-unes de ses plus belles inspirations. La vie supérieure de l'esprit, sous sa forme la plus noble, la haute poésie s'épanouissant comme sur sa tige naturelle, au milieu des occupations les plus simples de la vie de famille qu'elle illumine et ennoblit, c'est le rare spectacle que nous a donné Eugénie

de Guérin et que nous offre aussi Marie Jenna. Un attrait particulier s'attache aux nombreux passages extraits de son journal intime qui sont ici publiés pour la première fois J'en citerai un fragment : « 30 novembre 1869. — Je viens de parcourir le jardin entre deux ondées de ce déluge qui nous inonde. C'est l'hiver, hélas ! Pourtant que de jolies choses encore ! J'ai vu des troncs couverts de mousse, d'une mousse plus verte et plus fraîche sous la pluie qui en découle; j'ai vu de petites marguerites, j'ai vu des bandes d'oiseaux, si haut dans l'espace, qu'ils ressemblaient à des tourbillons d'insectes. Encore un peu, et ils auraient percé les nuages, et ils auraient vu le ciel bleu. Il est des âmes qui sont ainsi tout près de la région de la lumière et du bonheur. Encore un grand coup d'aile, et elles se réchaufferaient au soleil de la vérité; mais la force manque, et l'obstacle n'est pas franchi... Mon Dieu, prenez-les, et emportez-les de l'autre côté !.. »

Cette imagination souriante, cette ferme raison, cette gravité douce, cette bonne grâce enjouée, cette élévation naturelle de la pensée, on les retrouvera partout dans cette correspondance. Pour en montrer l'unité parfaite de pensée, de sentiment, d'inspiration, nous reproduirons ici le début de la première lettre et la fin de la dernière. En juin 1864 Marie Jenna écrit à M. Auguste Nicolas : « C'est une dette de reconnaissance que je viens payer en vous envoyant ce petit volume; s'il renferme des accents vrais de foi ou d'amour, soyez-en béni, — soyez béni. Il y a bien longtemps, Monsieur, que j'ai envie de vous dire cela. Beaucoup d'autres vous l'ont dit, sans doute; beaucoup d'âmes incrédules que vous avez amenées, dociles et heureuses, aux pieds du Sauveur. — Je n'étais point de celles-là, mais j'étais faible et profondément troublée par ce que Dieu a laissé d'ombres parmi les splendeurs de la révélation. Ce qui me restait de foi était encore la vie de mon âme, mais la lutte était pénible à soutenir, et parfois je désirais mourir de peur que le dernier rayon ne vint à s'éteindre. C'est alors que j'ai lu vos Études, c'est alors que vous m'avez conduite aux plus douces extases de l'intelligence et du cœur c'est alors que j'ai été vraiment chrétienne et vraiment heureuse. »

Vingt-trois ans plus tard, en février 1887, bien peu de jours avant sa mort, les mêmes sentiments se retrouvent sous sa plume lorsqu'elle adresse à sa fidèle amie, Mlle Mathilde Aussant, ces lignes, les dernières qu'elle ait écrites : « Oui, je me sens bien malade, ma chère Mathilde, et parfois je me plais à penser que Dieu va m'appeler à lui; mais mes sœurs me défendent de dire cela pendant que tant d'amis démandent ma guérison. Vous vous souvenez, ma chérie, de cette grande lassitude de la vie que

j'éprouvais à Luc ; j'ai retrouvé pourtant de bons moments depuis, mais qui ne m'ont rattachée que bien faiblement à cette terre de douleur.

Maintenant, mon état s'aggrave de jour en jour ; je souffre de partout; la gorge et la bouche sont desséchées, pleines d'amertume, et je ne puis boire sans éprouver les plus vives souffrances. C'est être sur la croix, n'est-ce pas, ma perle? Les nuits n'ont guère de sommeil et j'y ressens d'étranges choses. Il me semble que ma vie s'en va ; cette nuit, je croyais qu'il était temps de recevoir les derniers sacrements, et, ce matin, me retrouvant plus vivante, il m'en coûtait d'échanger contre la perspective de longues douleurs la prochaine rencontre de Dieu. Demandez donc pour moi l'abandon parfait, ma chérie, que je souffre comme vous souffrez!.. Soutenons-nous mutuellement sur le chemin du calvaire, qui sera pour nous toutes, je l'espère, le chemin du ciel »

J'ai tenu à rapprocher ces deux lettres pour bien montrer quel est le caractère de la foi de Marie Jenna. Tant de gens se figurent que la piété n'est qu'une mièverie, la religion un vêtement d'apparat, la foi un sommeil de l'âme. Il est utile de leur prouver par des faits, par des documents humains irrécusables que la réalité est toute différente des chimères qu'ils imaginent. « Tandis que les romanciers perdent les âmes avec du faux, a dit Marie Jenna, n'est-il pas bon de les sauver avec du vrai? » Pour achever de démontrer que la croyance des chrétiens de nos jours n'est point aveugle, qu'elle a connu l'épreuve du doute, qu'elle est une victoire de l'intelligence et de la volonté, et qu'à ce prix seul elle devient l'aliment substantiel qui entretient la vigueur et la santé de l'âme, je détacherai encore un passage d'une lettre au R. P. Marie Benoît : « Il est bien vrai, mon Père, que je n'ai pas une foi naïve. Il y a des mystères qui ont toujours pesé sur moi de tout leur poids, et dès que mon intelligence s'est éveillée, elle a dû lutter entre la lumière qui lui arrivait du ciel, et les ténèbres qui lui montaient de la terre. Et j'avais si besoin de croire en la bonté de Dieu! Je sentais bien que Jésus était ma vie, mon bonheur, mon ravissement, que douter de lui serait l'enfer ici-bas, et je passais de longues journées dans ces pénibles combats. C'est alors qu'A. Nicolas m'est arrivé comme un ange, comme un sauveur. Il m'a prise par la main, il a chassé les fantômes, il m'a menée dans la maison du Seigneur... Il ne pouvait pas dissiper tous les mystères, mais il entourait Jésus-Christ d'une telle splendeur, que les reflets en arrivaient jusqu'aux coins les plus obscurs, et qu'abîmée dans la lumière je me demandais comment il pouvait exister un seul incrédule. La parole d'un homme n'a pas tant de puissance, mais Dieu me donnait sa grâce. L'im-

pression en était si forte que je la sentais presque physiquement comme un fleuve de vie dans ma poitrine. Jamais je n'ai tant joui de la foi qu'après ces grands troubles. C'est alors que je trouvais dans mon cœur des hymnes nouvelles. C'est alors que j'aurais voulu convertir le monde... Si ma foi était toujours aussi lumineuse qu'en certaines heures où la grâce descend abondamment, je serais trop heureuse, ma vie ressemblerait au ciel. »

Ainsi gardée par la foi chrétienne, l'âme humaine se maintient au-dessus des vulgarités et à l'abri du pessimisme : elle traverse vaillamment la vie dont elle connaît le sens, et ne se laisse ni abattre par la souffrance, ni tenter par l'ambition, ni éblouir par le succès. Cette forte sève religieuse circulait, abondante, en Marie Jenna, et lui mettait au cœur l'invincible amour de la vérité, aimée et servie par-dessus toute chose, à travers toutes les épreuves, au prix de tous les sacrifices. C'est elle qui fait la beauté de son œuvre comme elle a assuré la noblesse de sa vie.

Il serait facile d'en multiplier les preuves par des citations plus nombreuses, mais c'est le livre lui-même qu'il faut lire. Nous devons nous borner à reproduire ici les traits principaux du jugement d'ensemble qui sert de conclusion à la belle étude de M. Jules Lacointa. Avec l'autorité de son talent et de son caractère, il dira mieux que nous ce que fut Marie Jenna et tout le prix de son œuvre.

« *La muse chrétienne*, dit-il, se survit dans ses poésies, les plus suaves qu'aient inspirées en ce siècle le cœur et la foi ; — l'écrivain — dans les trop courtes pages qui, par la profondeur des pensées et la sobre fermeté du style, méritent une place choisie entre les meilleures productions de l'esprit. Ce qui ennoblit ces œuvres, c'est la beauté morale dont elles gardent et perpétueront le reflet. Au milieu de générations matérialistes, sensuelles, en présence de tant de livres dont l'abjection même fait le succès, a retenti la voix la plus pure, une voix virginale, l'une des plus pénétrantes que l'on ait entendues. L'impiété, qu'exaltent et servent à l'envi toutes les passions, que propagent l'ignorance et la faiblesse, a fait surgir une œuvre dont l'ensemble exprime une tendre et éloquente prière. Dans un temps où l'égoïsme incline, à tous les degrés de la vie sociale, tant d'êtres vers ce qui est bas, une âme d'élite a déployé, avec le culte de l'amitié, une charité ardente et l'amour de tout ce qui élève l'homme. A une époque où les appétits triomphent, Marie Jenna a consacré au désintéressement, à l'abnégation ses plus fervents hommages ; elle a tressailli d'indignation à la pensée que l'on pût craindre de se compromettre pour la religion, la justice, la liberté, — saintes causes indissolublement unies, —

que l'on pût consentir, sous quelque forme que ce fût, à se diminuer soi-même, alors qu'à défaut de sacrifice il ne saurait y avoir rien de viril.....

Qui dira ce que pèsent dans la balance du souverain Juge, pour la destinée des peuples, — en dépit des progrès du délire et de la perversion, — de telles vertus? »

Notons encore un dernier trait qui marque avec précision le caractère de la piété de Marie Jenna et de toute vraie piété : « Le mal dont Marie Jenna a le plus souffert fut le mal de l'exil, dont rien ici-bas n'aurait pu la guérir. Son âme éprise de perfection et d'infini, ne pouvait se résigner à la vue de la corruption et de l'impiété débordantes, ni demeurer au-dessous de son divin idéal; elle se trouvait à l'étroit dans ce monde; la terre lui fut comme une prison où elle se sentait meurtrie et blessée. Le ciel seul l'attirait... Mais, si grand que fût son attrait pour la patrie où elle est entrée, Marie Jenna n'assombrit jamais pour personne la vie présente; son commerce était aimable entre tous ; ni ses aspirations, ni ses souffrances ne la jetaient hors des choses du temps, n'altéraient sa sérénité, ne laissaient même deviner à cenx qui ne la connaissaient qu'à demi. la soif dont elle était dévorée; ce ne fut pas son moindre mérite; c'est, en même temps, l'un des traits essentiels d'une figure si attachante.

GASTON DAVID.

SOURIRES ET LARMES, par BENJAMIN GUINAUDEAU. Un volume in-8° 2e édition. Prix : 5 francs

Monsieur Wattelier,

Soyez maudit, soyez conspué, soyez vilipendé, soyez... enfin, soyez ce que vous méritez!... Car je ne vous ai rien fait, et je restais tranquille, dans une douce quiétude... Alors, pourquoi m'envoyer un bouquin rempli de vers, à lire d'abord, à analyser ensuite!.....

Le temps est beau pour la saison,
La vendange, dit-on, est belle :
Laissez-moi donc, en ma maison,
Prendre mon bock sous la tonnelle!...

Ces vers ne sont pas de M. Guinaudeau : ils sont de moi; ce sont les derniers accords de ma lyre : effet d'automne; et comme c'est senti, vécu, puissant!

Je ne dis pas que les rimes de M. Guinaudeau n'aient pas autant d'ampleur et de souffle poétique : entre nous, je crois qu'elles en ont davan-

tage. Car, en somme, voilà un volume de vers à sa *seconde* édition ! C'est très beau! Je me recueille : écrivons sérieusement.....

Mais comment voulez-vous, ô mon cher directeur,
Que je critique en prose un poétique auteur ?
J'ai le cerveau rempli, soit de l'odeur des roses,
Soit de l'azur du ciel, soit d'un tas d'autres choses...
Ne comprenez-vous pas que je suis enivré
Du parfum que ce livre à mon âme a livré ?
Et que je voudrais être ou Coppée, ou Banville
Pour chanter ce poète, aux champs, comme à la ville ?
Oh ! mon cœur, mon vieux cœur, en dépit de mes ans,
Exulte ! Est-ce, hélas ! donc, un effet du printemps ?
Non ! car, voici l'hiver...
« la terre est toute blanche,
» L'air est épais et sourd, et les petits oiseaux
» Se sont blottis, plaintifs et frileux, sur la branche
» Que les flocons tremblants brodent de leurs réseaux »
C'est trop triste ! il me faut recourir à la table...
Bon ! voici d'autres vers de ce poète aimable :
« La terre sent en elle un doux tressaillement,
» La dormeuse s'éveille, et le printemps va naître.
» La vie ardente couve et monte lentement,
» L'hirondelle a pendu son nid à ma fenêtre .. »
Nous pinçons tous les deux, pas mal l'alexandrin ;
Le tout est de *six* mettre, et je me sens en train.....
Mais non ! changeons de mode !
C'est vieux, il n'en faut plus !
Citons bien vite une ode
Que chantera Paulus :
« Sur la grève fleurie,
» Au hasard du chemin,
» Suivre ma rêverie
» Un poète à la main ;
» Causer en tête à tête,
» Respirer une fleur
» Une âme toute faite
» D'une exquise douceur...
» C'est le plaisir que j'aime,
» Plaisir calme, bonheur
» D'écouter en moi-même
» Chanter un autre cœur. »

Ne fais-je pas fort bien mon métier de critique?...
Vous fûtes, direz-vous, nourri dans la boutique :
Vous avez fait des vers, ne vous en vantez pas,
Et vous êtes jaloux d'autrui, sentiment bas! ..
Ah! que la Vérité se montre toute nue!...
C'est son costume.. Donc, j'étais en retenue
Et j'avais à copier, je crois, des vers latins :
Je les fis en français, à seize ans; et j'obtins
Devant ma classe émue, un superbe triomphe...

... Non, il m'est impossible de trouver une rime à ce néfaste mot; je m'arrête, et j'achève en vulgaire prose, comme M. Jourdain; mais je sais ce que je fais. Et j'affirme que ce volume de vers contient de charmantes pensées, qu'il est inspiré par les plus purs sentiments; qu'on peut mettre ce délicat recueil entre les mains des jeunes filles qui ne suivent pas les cours d'un lycée; et qu'enfin, c'est là un bon livre.

Je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pas connu plus tôt les œuvres de M. Guinaudeau. Après cela, le poète, comme la violette, se cache sous l'herbe épaisse et ne se manifeste que par son parfum: il s'agit de l'aller découvrir, de vaincre sa timidité, de mettre au soleil son efflorescence... Allons, pardonnez-moi mes injures; car vous m'avez rendu service, monsieur Wattelier, et vous avez bien fait de me confier ce livre : j'ai trente ans de moins! Lire les vers d'un vrai poète, sainement inspiré, ce n'est pas perdre son temps, c'est retrouver sa jeunesse.

M. du Mazel

DE L'INFLUENCE DES RELIGIONS SUR LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DES PEUPLES, simple étude par Louis Desgrand, président fondateur de la *Société de géographie de Lyon*. Un volume grand in-18 de XI-273 pages. Prix : 3 francs

Voici un livre d'une grande valeur: le sujet est des plus intéressants et l'écrivain est un observateur judicieux, un homme d'études, un penseur solide, préparé de longue main à traiter en maître une question de la plus haute portée philosophique. Les économistes généralement se bornent trop aisément à l'observation des faits, et à leurs causes immédiates, réelles ou apparentes; ils négligent de remonter aux causes premières qui déterminent ces faits. L'auteur s'empresse de reconnaître que ce reproche ne peut s'adresser ni à l'illustre auteur de *la Réforme sociale*, M. le Play, ni à M. Mony, président du comité des directeurs de Commentry-Fourchambaud, dans son livre sur *le Travail*. Le premier, dit-il, rattache à

l'observation ou à l'abandon des lois morales et religieuses, formulées dans le Décalogue, la prospérité ou la décadence des diverses classes sociales. Le second proclame hautement que le travail est d'ordre divin, et en déduit les conséquences.

Marchant sur leurs traces, M. Louis Desgrand s'est demandé « s'il n'y aurait pas un sérieux intérêt économique à se rendre compte du principe fondamental des plus grands courants religieux, et à rechercher l'influence qu'il exerce sur le travail particulier des divers peuples de la terre ».

L'auteur commence par classer la population totale du globe en deux grands groupes religieux : les chrétiens et les boudhistes, avec les distinctions de leurs diverses communions. Il met ensuite, sous les yeux du lecteur, une statistique de la marine marchande du monde, en ne tenant compte que des navires de 30 tonneaux.

Un exemple montrera avec quelle sage méthode et quelle force de déduction, M. Desgrand prouve la justesse de sa thèse sur l'influence supérieure des courants intellectuels.

On a généralement voulu voir, dit-il, la cause de la routine et de l'apathie séculaires des Hindous, dans la fertilité du sol, la beauté du climat, l'abondance des eaux d'irrigation, etc. Plus l'œuvre est facile, moins les besoins sont pressants, et plus, dit-on, augmente chez l'homme la fâcheuse tendance au repos... Mais nous voyons, depuis l'an 652 de notre ère, les Parsis, fraction importante de la nation persane, chassés de leur pays par les musulmans, s'établir et demeurer dans l'Hindoustan. Or, depuis douze cents ans, Parsis et Hindous, vivant dans les mêmes conditions climatériques et sous les mêmes lois civiles, devraient s'être identifiés ; comme il est arrivé pour les Alsaciens et les Français en moins de deux siècles.

Il n'en est rien cependant. Le Parsi est industriel et travailleur ; il s'adonne au commerce avec intelligence et probité, tandis que l'Hindou persévère dans son apathie séculaire.

Ce qui achève de prouver la fausseté de la thèse de l'influence prédominante du climat, c'est que, si cette théorie était vraie, l'Hindou habitant les âpres montagnes de l'Afghanistan et de l'Himalaya serait plus intelligent et moins routinier que l'Hindou des bords du Gange, or l'observation des faits constate qu'il n'en est rien

« C'est donc, conclut l'auteur, dans l'ordre intellectuel, en dehors de considérations d'ordre positiviste, qu'il convient de rechercher la cause dominante de l'immobilité séculaire de l'Hindou.

» Quelques mots sur les obstacles qu'opposent à son travail l'organisation

religieuse des castes, les privilèges exclusifs accordés à la classe sacerdotale des Brahmanes et la croyance à la métempsycose, nous permettront de constater l'origine de l'immobilité séculaire de l'Hindou. Nous comprendrons pourquoi le Parsi, dont les principes religieux sont essentiellement différents, a pu conserver toute son ardeur d'initiative économique, bien qu'il soit devenu, depuis plus de douze siècles, partie intégrante de la société civile dans l'Inde. »

Le lecteur intelligent suivra, avec un intérêt croissant, M. Desgrand dans ses considérations si justes et si profondes, toujours basées sur les faits, sur les chiffres. Guidé par lui on comprendra les conséquences bornées de la réforme boudhiste qui a enlevé au brahmanisme environ trois cent quarante millions d'adeptes. Cakyamouni a tari toutes les sources du progrès économique, en donnant pour tâche suprême et unique à l'homme de se rendre insensible à la douleur. En glorifiant une vie ascétique jointe au plus odieux égoïsme, il a réduit les sources du travail aux limites les plus étroites.

Chez les Chinois, les traditions patriarcales, les souvenirs du passé, élevés à la dignité de religion sous la forme du culte des ancêtres, ont maintenu l'esprit d'obéissance à l'empereur dans la vie publique, le respect le plus profond de l'autorité paternelle au sein de la famille, où l'enfant trouve le fortifiant exemple du travail constant, pénible, rendu productif par l'ordre et l'économie. Dans ces conditions, le Chinois a développé, jusqu'aux dernières limites du possible, les richesses de son sol et la valeur du travail domestique. Mais il s'est arrêté là, parce qu'il n'a pas trouvé, dans les ressources étroites de son instruction et de son éducation officielles, cet esprit d'initiative généreuse, dont il aurait eu besoin pour renoncer à s'isoler dans la crainte de partager avec d'autres le bénéfice d'une supériorité momentanée et peut-être plus apparente que réelle.

L'infériorité de la civilisation en Chine, comparativement aux nations chrétiennes, est le résultat de l'enseignement officiel continué de siècle en siècle sur les données exclusives du passé et du fait matériel.

La preuve, c'est que les Japonais, voisins et tributaires du Céleste Empire, mais affranchis des entraves d'une instruction et d'une éducation d'État, initiés à des doctrines plus spiritualistes que celles de la Chine, s'empressent de s'assimiler volontairement la plus grande partie de nos institutions sociales.

Enfin, le mahométisme s'offre à nous avec ses cent soixante-dix millions d'âmes paralysées par le principe fondamental du Coran, le fatalisme. Quelque effort que puisse faire le travailleur, quelque intelligence qu'il

puisse déployer, le résultat final sera toujours indépendant de sa volonté.

Dans ces conditions, dit fort bien l'auteur, le mahométan ne prend aucun souci de ses besoins, même les plus urgents, il néglige tout travail sérieux et productif, Allah doit pourvoir à tout. Aussi, dès que la violence ne vient plus en aide aux gouvernants, dès qu'ils n'ont plus à partager les dépouilles d'ennemis et d'infidèles, les musulmans sont incapables de subvenir à l'acquittement de leurs charges publiques. Les emprunts succèdent aux emprunts, et possesseur des plus riches contrées, le mahométan fataliste en est arrivé à la ruine et aux humiliations de la décadence. Les juifs qui ont le monopole du commerce dans les pays musulmans, hâtent leur ruine par la fourberie et l'usure. Avec la claire notion du libre arbitre de l'homme et du progrès indéfini, avec le sentiment de la fraternité découlant de la foi au Père céleste et en son Fils mort sur la croix pour tous, regardant comme fait à lui-même ce que l'on fait au moindre de ses frères, les nations chrétiennes avaient reçu tout ce qui peut donner la plus vive impulsion à l'initiative, à l'activité individuelles, à l'esprit d'association et surtout l'esprit de charité qui en facilite l'organisation et en assure aux travailleurs tous les avantages.

Le plus chrétien des rois, saint Louis, a été le plus sage et le plus bienfaisant organisateur des corps de métiers ; le véritable progrès comme le reconnaissent les plus solides penseurs de notre époque, serait de revenir à cette organisation chrétienne du travail et du commerce, qui assure la prospérité de la nation, sans permettre d'écraser le faible et d'empêcher le pauvre ouvrier de goûter en paix sa part légitime des biens nécessaires à la vie.

L'oubli des notions chrétiennes, l'athéisme inscrit dans les lois et enseigné par la presse depuis si longtemps, aujourd'hui dans les écoles, commence à faire sentir en France son influence délétère Agriculture, commerce, industrie, tout souffre, tout présente des symptômes de décomposition et de ruine. Puisse ce résumé aride d'un ouvrage si plein de faits trop peu connus et d'observations profondes et lumineuses, inspirer aux hommes sérieux le désir de l'étudier. C'est trop peu, à une époque où le journalisme dégoûte des livres (sauf les romans à la Zola), il faudrait que des jeunes gens de cœur et de talent organisassent des conférences dans lesquelles, goutte à goutte, ils feraient entrer dans les esprits ces idées si saines sur l'économie politique, sur les grandes questions sociales. Il y a un public sérieux et de bonne foi, surtout dans la jeunesse ouvrière, qui se laisse égarer par les déclamateurs des clubs, mais qui ne refuserait pas

d'écouter un exposé sérieux et vraiment scientifique des vrais principes tirés de l'observation des faits. Il y a là pour ceux qui le peuvent, un grand devoir à remplir.

A. CONARI.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLÈLE

Tome troisième. Un volume in-8° de 544 pages. Prix : 7 fr. 50

Ce volume se rapporte aux cinq derniers mois de l'année 1822 et aux cinq premiers de 1823. On y trouve l'exposé des premiers embarras du ministère de M. de Villèle, la correspondance relative aux préliminaires du congrès de Vérone, à la tenue de ce congrès et à ses suites, enfin les lettres et documents relatifs à la guerre d'Espagne jusqu'au mois de juin.

Quelle élévation de sentiments! quel soin jaloux de l'honneur et de la dignité de la France ! quel vrai patriotisme! dans ces lettres, la plupart intimes et confidentielles, entre ces hommes d'État qui s'appelaient de Villèle, de Montmorency, Châteaubriand !

La position était difficile et délicate à l'intérieur et à l'étranger. Les francs-maçons menaçaient de replonger l'Europe dans le gâchis révolutionnaire. Les armées de la Sainte-Alliance devaient être tenues prêtes à marcher, pour contenir les mouvements insurrectionnels fomentés par les conspirateurs maçonniques. L'Autriche venait d'étouffer la sédition militaire du Piémont, après avoir délivré le royaume des Deux-Sicile de l'anarchie où l'avait plongée la plus inexcusable des révoltes, organisée par les sociétés secrètes. De l'aveu de tous, le gouvernement du roi Ferdinand était paternel et les finances se trouvaient dans un état florissant; les populations se réjouissaient de jouir enfin des douceurs de la paix et d'une liberté véritable. Les *carbonari*, par un coup de main hardi et la trahison d'une partie des troupes, avaient imposé au roi la constitution de 1812, et suscité ainsi la guerre civile.

La révolution en Espagne avait été le signal du soulèvement provoqué à Naples par les carbonari. Le Portugal était aussi en révolution; le soulèvement des colonies de l'Espagne et du Portugal, notamment la proclamation de l'indépendance du Brésil, plongeaient l'Europe dans le trouble.

La franc-maçonnerie, qui avait des ramifications puissantes dans tous les royaumes, tendait dès lors à l'établissement de la République universelle. Dans sa lettre au vicomte de Montmorency, en date du 24 novembre 1822, M. de Villèle parle de papiers suspects saisis par la douane dans le bagage d'un grand personnage portugais, s'embarquant au Havre, et notamment d'un manuscrit intitulé : *Projet d'union entre tous les peuples*.

Les rois, unis par le pacte de la Sainte-Alliance pour empêcher le retour des guerres désastreuses qui venaient d'ensanglanter l'Europe, avaient dû se réunir en Congrès pour aviser aux moyens de contenir et de réprimer ces mouvements révolutionnaires organisés par les sociétés secrètes, mouvements qui réussissaient avec l'aide des déclassés et des ambitieux qu'on trouve, en tout temps et partout, mais contre le désir et la volonté de la masse qui forme le vrai peuple.

Pour l'Espagne, la France avait, à double titre, un intérêt direct dans la répression de l'insurrection maçonnique : sa frontière était sérieusement menacée, et c'était un Bourbon qui se trouvait prisonnier de l'émeute triomphante à Madrid.

Il fallait ménager les susceptibilités de la Sainte-Alliance, qui avait le droit d'intervenir, d'après ses statuts, puisqu'il s'agissait de maintenir l'ordre et la paix dans l'Europe. D'un autre côté, l'Angleterre, plus ou moins ouvertement, soutenait les insurgés de la péninsule hispanique, et se montrait très opposée à l'intervention de la France. Nos ministres et nos plénipotentiaires devaient agir avec assez de tact, pour conserver à la France toute sa liberté d'action : sa dignité ne lui permettait pas d'accepter le rôle d'exécutrice des ordres de la Sainte-Alliance. Il y avait là une situation excessivement délicate et très compliquée. Comme on le voit par la correspondance contenue dans ce volume, nos hommes d'État d'alors furent admirables, sous tous les rapports, en mettant d'accord la droiture avec la prudence : c'est de la noble et grande diplomatie. Le parfum d'honneur, de probité, de courtoisie et de loyauté qu'on respire en feuilletant cette correspondance contraste glorieusement avec l'incapacité et les hontes du monde officiel de notre troisième république, trop digne de la première.

A DE C.

UN TRANSFUGE, par PAUL VIGNES. Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Un transfuge, par Paul Vignes, est l'histoire d'un inutile, d'un être de tempérament mou, et étranger aux élans de la passion humaine. Jeté un instant dans un milieu vivant et actif et sur le point d'être transformé par la femme, le héros du livre est effrayé par la vision des charges de l'existence et se laisse prendre par insouciance celle qui aurait pu opérer cette transformation. Le réfractaire d'une heure retourne à l'existence vide et nulle, seule en rapport avec ses goûts et ses aptitudes.

Ce livre est une très curieuse étude psychologique écrite en un très bon style. On y trouve de bons tableaux de la vie de province, et nous ne

pouvons mieux faire que d'en citer un chapitre fort joli. C'est au moment où Étienne a failli être pris par l'amour vrai, alors qu'il s'est déclaré à une jeune fille, Germaine. Celle-ci reste seule et réfléchit aux douces choses qu'elle vient d'entendre pour la première fois.

« Le lendemain de la fête, dix heures du soir. Devant la fenêtre ouverte, Germaine est assise, nonchalante, pensive. Un peignoir de mousseline l'enveloppe ; sous sa chemisette, la poitrine ronde et délicate aspire avec délices l'air du dehors. Dehors c'est la nuit, c'est la rumeur dernière du village qui se couche ; le café qui éteint son quinquet, l'épicier qui clôt sa devanture, le baryton d'un amateur qui file des sons avant le drap, le fracas grondant et mourant d'un train sur le remblai de la rivière.

» Germaine rêve. Autour d'elle, les objets familiers d'une chambre virginale : le petit lit aux rideaux immaculés, que surmonte un bénitier abrité d'un buis ; la table à ouvrage, la corbeille où dort la tapisserie commencée ; la pendule d'albâtre reflétée par une glace, la lampe de porcelaine couvrant d'un abat-jour rose le roman anglais.

» Germaine rêve. A quoi ? à l'événement de la veille A qui ? à lui Car c'est un événement que cette déclaration humble, respectueuse ; car celui-là est le premier qui ait abordé avec elle un sujet certainement soupçonné, non ouï encore.

» Jusqu'à présent, elle a vécu au jour le jour. La pension, le diplôme, la première sonate, la première aquarelle ; autant d'étapes de son existence douce et monotone. Elle a grandi, embelli, de l'enfant insouciante a surgi la jeune fille sérieuse, réfléchie. Des horizons nouveaux se sont déployés devant elle ; le cercle de ses pensées s'est élargi. Et maintenant des besoins la sollicitent, des suggestions la troublent. Ce n'est pas pour vivre tous les jours près des siens qu'elle est née ; c'est pour s'asseoir à un foyer ; épouse, mère, voilà son but, sa fin. Ce n'est plus la gamine, c'est la femme qui se tourne vers le miroir, pendant qu'attirée par un soleil trompeur, la phalène bourdonne autour de la lampe filante.

» Belle, elle l'est sans doute : cette beauté ne représente pas un bien à mettre sous clef. Elle doit le donner à quelqu'un, comme son âme, sa vie. Cela s'appelle se marier. C'est pour l'époux qu'elle a grandi, plante vivace ; que, fleur, elle a développé sa corolle, c'est pour l'époux qu'elle a formé son esprit, élevé son cœur, fatigué du poignet les touches de son piano, assoupli son doigt au crayon, au pinceau. Que sera-t-il ? Lui aussi doit avoir une valeur, une richesse. Un échange, le mariage ; d'aucuns disent un marché. Ce qu'elle donnera, elle le sait. Que recevra-t-elle à son tour ? l'inconnu est là, sphinx accompli devant-elle : elle l'interroge.

» Un homme est allé à elle : cet homme l'aime; doit-elle le croire? Pourquoi pas? Est-ce pour mentir qu'on s'adresse à une femme? Est-ce pour parler qu'on lui expose l'état d'une âme, qu'on l'entraîne hors du bal, quand on aurait pu ne pas lui parler, ne pas danser avec elle? Cet homme s'est déclaré sans hésitation, sans ambages : donc il sentait. L'accent de la vérité se reconnaissait aisément : il a dit la vérité.

» A cet aveu reconnu vrai, qu'a-t-elle ressenti, elle? une émotion vraie aussi, car, après vingt-quatre heures, cette émotion l'occupe encore, si bien qu'un intérêt nouveau est entré dans sa vie, si bien qu'elle en a négligé son piano, qu'elle a coupé sa lecture d'une rêverie insolite. Le véritable roman, elle le vit : ce qui lui arrive étant plus extraordinaire, plus intéressant que ce qui arrive dans le livre.

» Aimée, aimera-t-elle? oui, s'il est digne d'elle. De l'homme, de son caractère, de son passé, de son présent, elle n'a que des indications vagues, elle ne sait que ce qui lui en est revenu. Ce qu'elle n'ignore pas, c'est que longtemps il a vécu hors de son pays, qu'il y est revenu, las, fatigué, décidé à une fin. Sans doute, il a été porté à cette résolution par une secousse morale, déception ou chagrin, plus encore que par une nostalgie bien vive. Ce qu'il est venu chercher ici, c'est le repos, la diversion, la consolation, l'oubli. Suggérée par son cœur, elle estime qu'il y a là pour elle un rôle à jouer : recevoir la confession d'une âme, verser quelque baume sur des plaies secrètes, être à un désabusé, à un désespéré peut-être, la femme-ange chantée par les poètes. Une hypothèse : Germaine s'y attache, s'y complaît. Il lui semble que dévouement, tendresse, couleraient d'elle comme d'une source naturelle. Oui, elle serait une sœur de charité. Forte, saine, patiente, il lui serait doux de prodiguer sa santé morale au faible, au souffrant, à l'impatient. Ce serait grand, généreux, chrétien. Le moyen le plus sûr d'enchaîner un mari, n'est-ce pas de le dominer par la reconnaissance?

» Toutes envisagent-elles le mariage à ce point de vue? Germaine en doute. Ses amies ont eu un autre objectif : elles ont obéi à des considérations beaucoup plus positives. La plupart ont été séduites par la position sociale, l'argent : elles ont fait ce que le monde appelle un bon mariage. Elles ont épousé quelque chose, sans se demander si elles épouseraient quelqu'un : le pavillon couvrait la marchandise. Ainsi, elles acquéraient une maison, des toilettes, le droit de s'appeler madame. L'enfant venait ensuite; elles devaient être, elles étaient heureuses.

» Germaine estime qu'à elle il faudra quelque chose de plus. Quoi? un certain accord de pensées, une certaine similitude de sentiments et de

goûts entre elle et son mari. Le couvent lui conviendrait mieux que le tête-à-tête avec un imbécile. Plusieurs fois elle a subi le contact des jeunes gens de l'heure présente : elle a été frappée de leur terre à terre, de leur insignifiance. Un frac, une cravate blanche, des gants ; personnalité nulle, l'esprit comme le gilet, taillé sur le même patron. Entre deux figures de quadrille, un mot sur le dîner de madame une telle, une observation sur l'étouffement de la soirée : le tout formulé par un danseur effilant sa moustache. A la salle de jeu, le whist à vingt sous la fiche ; le champagne au buffet, le londrès au fumoir. Le moyen, dans la cohue, de relever un trait, de retenir un caractère, de constater une préférence. Papas renfrognés, mamans qui s'observent, messieurs qui dissimulent des pandiculations derrière l'armature d'un claque : telle est la physionomie d'une soirée. Son cœur en est sorti calme, intact ; quelques heures, elle a frotté de sa bottine le parquet d'un salon : le reste lui a donné la migraine.

» De la plupart des jeunes gens, pas un sans doute n'a l'idée de prendre une femme pour elle-même : mobile de leur activité, l'argent en est la fin. On se marie pour fonder un commerce, acheter une étude, s'établir. Que ce soit pour aimer, elle ne l'a pas entendu dire. Être épousée pour la fortune, triste sort pour une jeune fille Germaine vaut mieux que cela. Elle possède bien d'autres richesses que sa dot : ces richesses n'appartiendront qu'à celui qui saura la comprendre. Elle tient l'argent pour chose secondaire. Que son mari soit la loyauté, l'honnêteté même ; que nulle indignité ne tache son nom : voilà ce qu'elle demande. Ce qu'elle considère avant tout, ce n'est pas l'emploi, la spécialité, la livrée sociale : c'est l'homme. Tant vaut l'homme, tant vaut le mariage.

» En attendant, elle a son aventure Son amour-propre lui dit que, remarquée elle est remarquable.

» Elle est fière d'avoir inspiré, non pas une galanterie banale, mais un sentiment vrai, exprimé simplement, sans phrases Qu'est-il ? un amateur. La poésie a été son péché de jeunesse : erreur excusable après tout. Aujourd'hui, repentant, il rentre dans le giron de la régularité, de la sagesse. Ce Paris, dont le nom flamboie à la tête du journal, il l'a vu, habité. Il en a mené la vie, goûté les joies, essayé les travaux. Ce dégoûté a vu, compris, appris : quelque chose de personnel s'est incrusté dans son caractère, dans ses mœurs. Ce converti ferait-il un mari plus mauvais qu'un autre ? Plus qu'un autre ne s'attacherait-il, pas, lui, privé de famille, dénué d'ambition. Apparemment la philosophie ne lui suffit pas, puisqu'il tend à la condition du commun des mortels. Et comme son passé est avouable, peut-être ne se déshonorerait-on pas en lui accordant la main à laquelle il aspire.....

» A ce moment de sa méditation, Germaine porte les yeux sur la voûte fourmillante d'étoiles. Tout à coup, une raie lumineuse sillonne l'espace, fusée céleste, pour se perdre dans les profondeurs de la nuit. Vanité des rêveries creuses ! penserait Germaine infectée de ce poison moderne qu'on appelle pessimisme. Mais à vingt ans, le mal du siècle ne l'a pas touchée encore; elle n'a pas eu le temps d'en recevoir les suggestions débilitantes, d'en pomper les effluves morbides. Germaine ferma sa fenêtre. Le rideau tiré, comme tous les soirs elle s'agenouilla devant son crucifix. Cette fois, sa prière est longue, et, quand elle se relève, l'inspiration d'en haut rassérène son front.....

» — Espère ? disait le rêve.

» — Attends ! dit Dieu. »

Cette page est seulement de la poésie, et une jeune fille ne pense certainement pas toutes les choses si bien dites par M. Paul Vignes; mais comme c'est joli !

Ah! pauvre Étienne, malheureux esprit troublé, que n'as-tu persévéré! le bonheur était là, pourquoi l'avoir laissé si sottement échapper? Que de blessures l'amour d'une femme dévouée peut et sait panser en y versant le baume suprême qui vient du cœur.

LE CHEMIN DE LA GLOIRE, par OUÏDA. Deux volumes in-12
Prix : 6 francs

» Il faisait un très beau temps d'été. La moisson était sûre et la vigne promettait une abondante vendange. Le doux vent d'Ouest soufflait de la mer, mais pas trop fort, seulement assez pour répandre le parfum de l'acacia et agiter les lauriers-roses.

» Les campagnards étaient joyeux et venaient en foule à la Féte-Dieu, des fermes les plus isolées sur le haut des montagnes; et à toutes les chapelles des villas éparses le long des collines ou au milieu des vignes de la vallée, une cloche sonnait au-dessus d'une porte ouverte.

» La principale cérémonie était à Signa, qui était sortie de ses usages habituels et avait de la musique pour le grand office, en raison de la visite d'un célèbre évêque dans le voisinage; toutes les routes, les rues, les ruelles étaient balayées, ornées, arrosées; à maintes fenêtres, il y avait des pots de lis blancs ou orangés, et sous beaucoup de sombres voûtes, des groupes de petits enfants sur les mignonnes épaules desquels il eût paru tout naturel de voir des ailes roses ou azurées.

» La procession sortit des blanches murailles en haut de la falaise, descendit le sentier de la colline, traversa le pont et pénétra dans Lastra

jusqu'à la petite église de la Miséricorde. Des bannières de soie s'agitaient majestueusement, leurs franges d'or étincelaient et ondulaient, les ornements des prêtres étaiant éclatants de couleurs et de broderies, des guirlandes de fleurs et de feuillages étaient suspendues; les croix et les dais rouges se balançaient; puis venaient tous les paysans habillés de blanc, par dizaines, par vingtaines, par centaines, et les enfants de chœur chantant au soleil.

» C'était Signa revenue au moyen âge; Fra Giovanni se serait arrêté pour observer et peindre tout ce tableau, ou bien Marcillat en eût fait une verrière avec l'azur du ciel comme fond, et les rayons obliques du soleil du matin comme des rayons qui, du trône de Dieu, seraient arrivés sur la terre.

» La procession descendit la colline, traversa le pont avec ses arches irrégulières, ses rives vertes, et l'eau brillant au-dessous; sur le sable, la paille étendue séchait; plus loin on apercevait les premières collines avec leurs pins maussades et leurs découpures de fonds blancs, et par delà, perdues dans la brume bleue, les montagnes.

» Tous chantaient gloire à Dieu, de leurs poitrines fortifiées par l'air de la montagne, et de leurs lèvres mélodieuses par l'héritage de la mélodie; les hommes, les femmes, les enfants, tous chantaient, depuis le vieil évêque à cheveux blancs portant le Saint-Sacrement, jusqu'au petit enfant de quatre ans se tenant aux jupes de sa mère.

» Mais au-dessus de toutes les voix, une voix s'élevait, plus douce et plus claire que les autres, et semblait monter jusqu'aux cieux, comme le chant d'une alouette par une matinée d'été. Ce n'était qu'un petit bonhomme qui chantait, un petit garçon de Lastra, le plus pauvre de tous, portant un froc blanc, propre, mais d'étoffe grossière, et une couronne de coquelicots sur ses cheveux châtains; un tout petit bonhomme, âgé de dix ans au plus, aux membres grêles et hâlés, à la figure maigre et pensive, aux sourcils droits de son pays, aux yeux noirs et profonds tout rêveurs, aux pieds nus, aussi légers peut-être que ceux d'un lièvre sur l'herbe sèche et jaune, ou sur les pierres dures et pointues.

» Il était toujours affamé et toujours faible, aussi misérable et aussi pauvre que peut l'être une créature humaine, et il savait ce que c'est que d'être battu, comme n'importe quel chien de ferme. Il habitait avec des gens qui le malmenaient plus souvent qu'ils ne lui donnaient à manger. Il était presque toujours grondé et expiait les fautes des autres. Il n'avait jamais eu un vêtement complet, ni une paire de souliers dans toute sa vie. Il gardait les chèvres sur les collines tristes et doucement parfumées au-

dessus de Signa, et supportait comme elles le vent et le froid, la chaleur et la tempête. Et cependant, par la grâce de Dieu et la gloire de l'enfance, il était bien heureux quand il passait sur le pont, au milieu de la poussière blanche, chantant son cantique derrière les prêtres, dans les processions de la Fête-Dieu.

» Car il avait la musique dans la tête et dans le cœur; les millions de feuilles et l'eau brillante semblaient chanter avec lui, et il ne sentait pas les cailloux lui meurtrir et lui brûler les pieds quand il chantait tout ce qu'il avait dans sa petite âme, à la rivière, au ciel et au beau et lumineux mois de juin; il était tout à fait heureux quoiqu'il ne fût pas plus dans le monde qu'un grain de blé noir ou une touffe de romarin, et il ne sentait pas la dureté des pierres sous ses pieds ni leur chaleur, en s'en allant pieds nus le long de la rue, parce qu'il regardait toujours la lumière du ciel, s'attendant à le voir s'entr'ouvrir et à apercevoir les figures d'enfants ailés, à la tête bouclée, sortant de derrière les rayons du soleil, comme dans les peintures anciennes des chapelles des villas.

. . . .

» Les anciens peintres l'auraient peint, ils en auraient fait un chérubin, avec sa couronne de coquelicots, ses yeux étranges, et sa petite bouche qui chantait; ils auraient enlevé toute la maigreur de son visage, la pâleur de ses joues, et sa pauvre petite robe grossière toute reprisée; ils auraient fait de ses fleurs des champs des roses du paradis et l'auraient glorifié et auraient fait de lui pour toujours la joie du monde émerveillé.

» Mais il ne savait pas cela, il ne savait pas que les peintres ne voyaient jamais d'autres petits anges que ceux comme lui, des petits anges aux pieds fatigués et à la figure hâlée par le soleil, que par le génie ils ennoblissaient et rendaient semblables aux enfants de Dieu.

» Il ne savait pas que Fra Angélico l'aurait embrassé et que Raphaël l'aurait mis pour toujours dans la splendeur intérieure des loges, avec des nimbes d'or autour de la tête et des lys de Marie dans les mains.

» Il cherchait seulement, en vain, les chérubins dans les cieux brillants du matin, et avait du chagrin de ne pas être assez bon pour mériter de les voir; cependant, son cœur était joyeux tandis qu'il marchait, portant son cierge, derrière les bannières de soie, les chasubles d'argent et les paysans qui chantaient au-dessus de l'eau verte de l'Arno, éclairée par le soleil de l'été, le blé poussant sur toutes les collines d'alentour et le vent d'Ouest apportant avec lui le sel de la mer qui fortifie les grappes de raisin.

» Heureux parce qu'il était très jeune et sûr qu'une créature l'aimait, parce que la musique le faisait tressaillir de délices jusqu'au fond du cœur,

et parce que chanter seulement était déjà un bonheur pour lui comme c'est un bonheur pour la grive dans les profondeurs des bois, au lever du jour, un bonheur pour le rossignol quand il boit la rosée par la chaleur, sur la fleur de neige du magnolia.

» Il avait un petit luth, qui lui avait été donné par la seule main qui lui eût donné quelque chose. Là où il habitait, il ne pouvait pas en jouer sous peine de le voir briser ; mais sur les montagnes et le long des routes il ne jouait ; et quand les gens étaient endormis dans leurs lits à Signa, des sons les réveillaient, qui ne venaient pas des oiseaux entendus dans la rue par l'obscurité douce et silencieuse, et montant plus haut, plus haut, plus haut... ce n'était que le petit garçon qui jouait et chantait en s'en allant à son travail dans la brume du point du jour.

» A Lastra, personne n'y prenait garde. Dans tout autre pays, on aurait ouvert les fenêtres, des têtes seraient apparues et des exclamations de plaisir auraient fait voir qu'on eût désiré mieux écouter, car la musique de l'enfant était merveilleuse en son genre, ou, du moins, l'aurait été partout ailleurs. Mais là, il y avait tant de musique ! personne ne la remarquait beaucoup.

» Cent autres luths jouaient aux portes des maisons, mille autres *stornelli* ou rispetti étaient chantés en attelant les bœufs.

» Il y a toujours une chanson quelque part.

» Souvent ils ne savent pas ce qu'ils chantent ; le ver luisant sait-il qu'il brûle ?

» Le petit garçon ne savait pas ce qu'il chantait.

» Il ne savait pas qui il était.

» A la maison on lui disait toujours qu'il n'avait aucun droit d'exister ; peut-être n'en avait-il pas ; il ne savait.

» Lui, pensait que Dieu l'avait créé pour chanter, rien que pour cela ; comme il avait créé les pinsons et les rossignols. Mais il ne le disait à personne. A la maison on lui aurait demandé quel besoin pouvait avoir le bon Dieu de son petit chalumeau. Toto pouvait faire du bruit tout aussi bien en coupant un roseau dans les champs chaque jour.

» Peut-être que Toto le pouvait. Il pensait que sa voix à lui était meilleure, mais il n'en était pas sûr. Il était seulement heureux de chanter, parce que le monde entier semblait chanter avec lui et que tout le ciel lui paraissait un vaste concert des sons les plus doux... peut-être comme cela semble-t-il aux oiseaux ; qui sait ?

» Quand il allait se coucher dans le foin, il pouvait entendre les rossignols, les hiboux et les grillons chanter tous ensemble dans les arbres,

derrière le village et dans les champs qui s'étendaient jusqu'à la rivière, et par la brume du point du jour, quand il courait avec ses petits pieds nus mouillés de rosée, un million de voix saluaient le jour. C'était cela qu'il entendait. Pour lui le monde était plein d'oiseaux chantant et d'insectes bourdonnant, et le ciel bleu était rempli de chœurs d'anges ; il ne pouvait les voir, il les entendait, il savait qu'ils étaient près et c'était assez : il pouvait attendre.

» — Entends-tu quelque chose là haut ? lui demandaient les autres enfants quand il écoutait sans rien voir.

» Alors il les regardait d'un air triste.

» — Vous n'entendez pas, aussi ?... Vous êtes donc sourds !

» — Mais les enfants de Signa ne voulaient pas admettre qu'ils fussent sourds et le battaient pour le dire. Sourds, vraiment ! Quand c'était lui qui était un niais, qui entendait chanter un oiseau où il n'y en avait pas.

» Étaient-ils sourds ?... Rêvait-il ?...

» Les enfants de Signa et lui ne pouvaient s'entendre sur ce point.

» C'est l'éternelle querelle entre le poète et le monde, ils étaient forts par le nombre ; puisqu'ils ne voyaient pas d'oiseau, ils ne voulaient pas admettre qu'il pût y avoir une musique, et ils le battaient pour le guérir d'entendre mieux que ses voisins.

» Seulement, cela ne le guérissait pas.

» Ses anges chantaient au-dessus de lui en ce jour de la Fête-Dieu, et il ne sentait pas le soleil brûlant sur sa tête nue, ni les pierres dures sous ses pieds, et il ne se souvenait ni qu'il avait faim, ni qu'il avait été battu le matin, jusqu'à ce que la musique cessât tout d'un coup, et que, des bras des anges, il retombât sur la terre.

» Alors il sentit ses blessures et la faim, puis il releva sa petite robe de néophyte, se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait, les coquelicots fanés tombant de sa chevelure.

» Ce n'était que l'enfant de Pippa. »

Qui se douterait que ce début tout inoffensif de roman est une introduction à un drame malsain qui se déroule à travers mille péripéties assez fâcheuses pour que nous ne puissions que les énumérer sans les analyser. Ne devons-nous pas faire comme l'abeille, après mille peines, n'offrir à nos lecteurs que des pages irréprochables recueillies comme le miel un peu partout et bien souvent extraites d'œuvres peu recommandables. Il en est plus malheureusement dans ce genre que dans celui que nous voudrions avoir seul à examiner.

Or donc notre héros, ce petit musicien inspiré par un orphelin recueilli

par son oncle, Bruno, qui jure de se vouer à l'enfant de sa sœur; mais comme il vit seul sur sa ferme, il charge son frère Lippo de l'élever avec ses enfants et s'engage en échange à lui donner chaque année la moitié du produit de son travail. Signa, malgré les mauvais traitements de Lippo et de Nita, sa femme, grandit au milieu de leurs enfants. En dépit de son malheureux sort, soutenu par la tendresse infinie de Bruno, son âme s'ouvre aux harmonies de la nature. En chantant à l'église, petit à petit, l'instinct musical se développe en lui, il n'aspire qu'à en apprendre plus que ne peut lui en enseigner le pauvre maître de chapelle du village: il a en lui le génie d'un grand compositeur. Il devient un jeune homme; son cœur s'émeut; il aime Gemma autrement qu'il n'aime sa sœur Palma: Palma est raisonnable, laborieuse, bonne, elle aime Signa d'une bonne affection: Gemma est égoïste, vaniteuse, exigeante, elle se sert de Signa uniquement pour satisfaire ses caprices enfantins. C'est le bon et le mauvais génie. Signa étudie à Bologne, à Florence, à Rome; il devient un maestro célèbre en un jour. De Milan à Naples, ses opéras d'*Actée* et de *Lamia* sont joués sur tous les théâtres. Tout cela grâce à l'inépuisable et incessant dévouement de Bruno, qui sacrifie tout à la gloire de son enfant d'adoption. Signa retrouve Gemma, devenue une courtisane célèbre. Son génie se perd à ce contact funeste. Bruno l'apprend et n'hésite pas à commettre un crime pour sauver l'âme du fils de Pippa En se voyant abandonné par Gemma, Signa se tue. Bruno monte sur l'échafaud en priant pour son fils adoptif.

Inutile d'insister sur ce dénouement qui fait du crime une quasi vertu et qui tend à remplacer par la vengeance les justes châtiments de Dieu ou ceux beaucoup moins impeccables de la loi.

LE CODE CIVIL *commenté à l'usage du clergé, dans ses rapports avec la théologie morale, le droit canon et l'économie politique*, par le CHANOINE ALLÈGRE. Deux volumes en quatre tomes

A la suite de certains théologiens français de ce siècle, on s'est beaucoup occupé de droit civil dans les classes de théologie morale de nos séminaires. Quelques-uns trouvent même qu'à ce point de vue, on a quelque peu dépassé la juste limite. Sans doute, des connaissances quelconques, pourvu qu'elles soient sérieuses, sont toujours utiles à un prêtre. Mais cependant, comme il n'a pas trop de temps pour étudier à fond sa science spéciale, la théologie, il n'est pas à désirer de le voir divaguer sur le terrain d'autrui. Des connaissances médicales peuvent certainement en quelques occasions extraordinaires rendre service à un curé dans l'exercice de son ministère,

et cependant qui donc oserait dire qu'il faut à cause de cela ouvrir dans nos séminaires des cours de pathologie ou d'anatomie ? Laissons donc le droit civil aux facultés de droit : c'est ainsi d'ailleurs qu'on agissait autrefois dans les grandes universités.

Mais il est bon cependant qu'un prêtre et un théologien puisse apprécier ces questions juridiques souvent fort difficiles. En maint endroit, elles sont mêlées aux études de la théologie morale et du droit canonique, et bien des fois, le magistrat ou le jurisconsulte devra venir demander au théologien les lumières qui lui sont nécessaires pour régler sa conduite et justifier ses décisions.

Aussi, à cause de cela, nous applaudissons à la pensée qu'a eue M. le chanoine Allègre, et qui a inspiré son savant et volumineux travail. Nous n'avons pas qualité pour apprécier l'érudition avec laquelle il cite le droit romain, et la connaissance approfondie dont il fait preuve au sujet du droit civil. Nous le féliciterons seulement des dissertations importantes et solides qu'il a insérées dans le cours de son travail, sur les questions importantes et fondamentales de notre législation, par exemple sur le divorce, sur les opérations de bourse, sur le prêt à intérêt, etc. Il ne recule devant aucun obstacle ; il aborde de front les questions les plus obscures, et il se tire à honneur de ces difficultés si épineuses.

On pourrait souhaiter à beaucoup d'auteurs juridiques dont la réputation est grande, une rectitude de jugement, une vigueur d'argumentation, une science de logique, comme celle que possède M. Allègre. C'est que, séminariste et prêtre, l'auteur de ce beau commentaire a étudié sérieusement la philosophie, cette science si importante qui, chassée de partout, ne trouve de refuge que sous le manteau de l'Église. Voilà ce qui constitue sa véritable supériorité.

Est-ce à dire que si l'on voulait chercher chicane à M. le chanoine Allègre, on ne trouverait rien à reprendre dans toutes ses énonciations et ses décisions ? Nous ne voulons pas le prétendre, et lui-même sans doute ne croit pas avoir dit le dernier mot et avoir imposé silence aux discussions ardentes et compliquées qu'a suscité presque chaque article du code civil, chaque titre des pandectes, chaque décrétale du droit canonique.

Son œuvre n'en est pas moins d'un grand prix, et fort utile aux prêtres, et surtout aux jurisconsultes et aux magistrats de notre époque.

B. F. L.

LES NOUVEAUX HISTORIENS D'ISRAËL, par M. L'ABBÉ DE BROGLIE, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris. Un volume in-8°, *franco*, 1 franc

Sous ce titre on a reconnu M. Renan en France, et en Allemagne les critiques dont l'élégant sceptique s'est fait le vulgarisateur, MM. R. de Wellhausen, Kuenen, etc. Ces messieurs ont révolutionné de fond en comble, avec l'histoire du peuple de Dieu, celle de la composition des livres saints. Du Nouveau Testament où Strauss et Renan avaient porté l'attaque, ils sont remontés à l'Ancien, pour entreprendre une critique acharnée des livres de Moïse, et, sur les ruines de l'opinion traditionnelle, édifier une hypothèse qui réduirait la révélation mosaïque à une invention sacerdotale. La grande question du monothéisme des Hébreux est le pivot du problème.

C'est ce qu'a parfaitement saisi, avec la pénétration qui caractérise son esprit, un écrivain chaque jour plus mêlé aux controverses de l'apologétique chrétienne et dont l'autorité grandit sans cesse. L'éminent auteur du livre : *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*, dont le cardinal Newmann disait dernièrement : « C'est ce qu'il y a de plus fort sur la matière », vient de publier, à la librairie Putois-Cretté, une courte brochure qui est la réfutation décisive, mais calme et courtoise, des troublantes théories qui ont déjà donné le vertige à plus d'une âme croyante. M. Renan y est opposé à lui-même : ses anciennes études, qui posaient bien le problème du monothéisme hébreu, font ressortir la frivolité de la nouvelle explication qu'il emprunte aux Allemands. Et en même temps, M. Wellhausen, qui a cru pouvoir traiter de haut l'écrivain français, est convaincu d'avoir mis encore plus de légèreté et d'inconséquence que lui dans sa façon d'interpréter le grand fait de la religion hébraïque.

Écrite dans un style sobre, clair, sur un ton courtois et modéré qui n'exclut pas à certains moments l'ironie, cette brochure doit trouver sa place sur la table de famille dans toutes les maisons chrétiennes, car partout, directement ou par intermédiaire, le poison pénètre, et il faut faire entrer l'antidote à la suite. R. L.

LONDRES, CROQUIS RÉALISTES, par JULES DEGRÉGNY
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

C'est avec un plaisir rétrospectif des plus vifs que je viens de lire intégralement ce livre de M. Degrégny, auquel je fais cependant un reproche, celui d'aller son chemin, d'un bout à l'autre, sans divisions et sans points de repère. La lecture commencée, il faut l'achever, autrement on ne s'y

retrouverait pas, en procédant par petits morceaux. A part cela, les impressions sont réelles et bien rendues, sans charge voulue, et même sans trop de récriminations. Le livre n'est point un guide, parce qu'il serait trop difficile de le consulter, mais l'auteur n'oublie aucun des quartiers de Londres, pas même le Wapping, en ce moment si tristement célèbre et où le chef de la police, sir Charles Warren, vient de perdre son latin..... et sa place.

Les appréciations sur l'aspect général de Londres et sur les aspects particuliers ont un cachet d'exactitude et de sincérité parfaites; de même la description des monuments, des musées, où tout s'entasse, avec cette idée prédominante de faire grand, c'est-à-dire plus grand que qui que ce soit, qui hante le cerveau de tout bon Anglais. L'auteur me permettra cependant de le trouver un peu dur pour Westminster, et d'affirmer qu'il y a quelque grandeur nationale dans la destination donnée à cette admirable église, la chose la plus parfaite qui soit à Londres, où il y en a si peu. Je ne crois pas qu'un Français. après avoir fait quelque séjour dans la capitale de l'Angleterre, non en badaud, mais en observateur, puisse ne pas être frappé par ces pages qui commentent évidemment quelques-unes de ses observations et la plupart de ses idées, qu'il s'agisse de la cité si affairée, des parcs qui n'en finissent plus ou des quartiers lointains qui donnent à Londres, sa physionomie la plus pittoresque.

Celui qui aura lu attentivement ce livre, qui peut se lire rapidement, car il est plein d'esprit et de verve, sans exagération de parti-pris, et à mon sens très loyal dans ses critiques, ne regrettera point son temps. Il est probable que nos voisins, qui ne veulent pas être nos amis, bien que nous ne les gênions en quoi que ce soit, sur aucun point du globe, ne poussent pas l'amour-propre national jusqu'à préférer le climat de Londres à celui de Naples. Et pourquoi pas, après tout ? Est-ce qu'on n'a pas vu des Esquimaux en proie à la nostalgie? L'auteur de ce livre n'excuse pas, d'ailleurs, l'intempérance légendaire des Anglais, il l'explique par des raisons climatériques et en démontre presque la nécessité : La page est à citer, car, à côté du mal, il rencontre le remède momentané, mais dangereux, parce qu'il en faudrait user tous les jours.

« J'affirme, dit M. Degrégny, qu'il n'y a point à accuser l'intempérance de ce peuple. Le climat seul est coupable. Pour lui résister, il faudrait une nourriture abondante; mais la nourriture s'assimile mal à l'organisme quand on habite Londres. Les indigestions sont très fréquentes. Chaque vitrine de pharmacien étale par milliers des boites de pilules digestives. Dans les rues, on distribue des masses de prospectus indiquant de nou-

veaux remèdes pour faciliter le fonctionnement de l'estomac. Les confiseurs préconisent des bonbons destinés à provoquer le suc gastrique. Peine perdue! Si l'on a l'imprudence de faire, là-bas, des repas copieux, comme en France, on se sent l'estomac chargé d'un poids de dix kilos. Le wisky le plus énergique ne saurait vous délivrer. Il faut se hâter de recourir à une boisson que j'ai vu servir communément dans les bars, et dont j'ai usé moi-même avec succès. On prend un demi-verre d'eau bouillante, on y jette une forte dose de poivre rouge et quelques gouttes de wisky. Le client verse lui-même l'eau froide nécessaire pour ne pas avoir la langue échaudée. L'effet est instantané, la violence du poivre l'empêche de se produire par en haut. Je ne garantis pas qu'un pareil remède, s'il se renouvelait souvent, serait favorable à la santé. »

Mais, à côté de cela, l'auteur de ce livre n'oublie pas la note comique, si fréquente de l'autre côté du détroit, une note particulière qui résulte d'usages séculaires, chez un peuple qui, un peu comme les Chinois, ne veut point qu'il soit touché à ses traditions, qui a la conscience, sans doute exagérée, de sa dignité et qui n'a qu'un but, faire croire que tout est parfait et accompli, dans la vieille Angleterre. A coup sûr, tout y est énorme, même le vice, et il faut admirer les prodigieux efforts de l'industrie qui aboutissent à des résultats étonnants. Ce peuple qui n'a point d'autre architecture qu'une architecture d'imitation, a une telle force de volonté qu'il contraint la nature à lui être obéissante, de même qu'il est le plus grand manieur de fer et de fonte qui soit au monde. Ajoutez à cela des faiblesses inouïes, des pasquinades sans pareilles, en pleine voie publique, sous prétexte de religion et des coutumes qui n'ont pas varié d'une ligne, depuis des siècles. Les pages qui concernent la justice, par exemple, et la réclamation de dommages et intérêts, pour causes dûment spécifiées, sont fort instructives.

Mais les Anglais font cela sérieusement et ne sont pas éloignés de croire que ces pantalonnades juridiques sont autant de témoignages, en faveur de leur inattaquable vertu. La *Pall-Mall-Gazette* nous a appris, depuis longtemps déjà, qu'il en fallait rabattre, et que la vertu n'a choisi ni Londres ni l'Angleterre, pour son dernier refuge. Ce serait le cas ou jamais de dire qu'il est imprudent de parler des absents. Mais, les révélations du journal radical n'ont point trouvé d'écho dans les autres feuilles anglaises, gardiennes fidèles du respect britannique, ennuyeuses, lourdes, pesantes, dont rien ne vient éclairer, même momentanément, les longues et épaisses colonnes, dont la réputation est surfaite, comme la réputation générale de tout produit anglais ; mais à laquelle on ne saurait refuser, sans injustice,

la rapidité et l'exactitude de l'information Nous parlons ici, bien entendu, des informations sérieuses, et non des dépêches inventées, ou du moins considérablement enjolivées, pour les besoins d'une cause ou la satisfaction de quelque haine nationale

L'auteur de ce livre a vu bien des choses et les a bien vues ; admettons qu'il y ait mis un peu de noir, à cause de l'ennui d'un long séjour, il n'en est pas moins vrai que ses croquis, qu'il appelle réalistes, ne sont que le développement logique de choses soupçonnées par les voyageurs qui n'ont fait que passer. Je ne pense pas qu'il ait rien oublié de ce qui peut intéresser les touristes et les curieux, dans un pays qui a ses originalités et sa grandeur, mais qui, en avant des autres sous bien des rapports, demeure attaché par le pied, grâce à des coutumes séculaires qui pèsent sur lui, de tout le poids de leurs longues années. B du S.

VIE DE NICOLAS ROLAND, chanoine théologal de l'église métropolitaine de Reims, fondateur de la Congrégation du Saint-Enfant Jésus, suivie de l'histoire de cette congrégation jusqu'en 1888, par M. l'abbé Hanesse, chanoine honoraire, secrétaire de l'archevêché de Reims. Un volume in-8° de 554 pages. Prix : 7 fr. 50

Nicolas Roland fut l'un des prêtres éminents en doctrine et en sainteté, qui firent la gloire du clergé français dans cette grande époque du XVII[e] siècle, si fertile en hommes illustres et en bonnes œuvres. Ses parents appartenaient à cette riche bourgeoisie qui avait pris un rang distingué dans la société, par une fortune loyalement acquise, dont une large part était faite aux œuvres de piété et de miséricorde. La magistrature et le clergé recrutaient dans cette classe honorable leurs membres les plus éminents : ils soutenaient la dignité des chapitres et des parlements par la distinction de leur éducation première, l'indépendance de leur fortune patrimoniale, et leur science solide, acquise dans les loisirs d'une préparation laborieuse, mais non hâtive, ni diffuse. Après avoir puisé dans les humanités, comme l'on disait alors, le goût des belles-lettres et l'habitude d'un style correct et précis, les jeunes gens consacraient de longues années à préparer les thèses sérieuses qui devaient leur faire conquérir, avec l'honneur du doctorat, l'attestation d'une compétence véritable pour les charges et les dignités auxquelles ils avaient droit d'aspirer.

En quelques lignes, un mémoire sur la vie de M. Roland, montre que sa famille était digne de figurer parmi ces admirables types que M. de Ribbe a si bien peints dans ses délicieuses études sur la société au XVII[e] siècle. « M. et M[me] Roland, dit l'auteur du mémoire, étaient tous deux fort crai-

gnant Dieu et assistaient soigneusement au service divin aussi bien qu'aux prédications, et y conduisaient leurs enfants et domestiques ; ils avaient une inclination particulière pour l'aumône, assistaient les pauvres dans les temps de cherté, de pain, d'habits, couvertures et tout autre besoin, leur faisaient apprendre des métiers pour gagner leur vie. »

Les saintes inclinations de Nicolas Roland se manifestèrent dès sa plus tendre enfance, et furent secondées par ses pieux parents. Ils lui permirent de fréquenter les petites écoles quand il était encore en robe, pour suivre le penchant précoce qui le portait à l'étude. Ses progrès furent rapides. A l'âge de seize ans, il avait terminé ses humanités, en se distinguant parmi les élèves les plus brillants du collège des Jésuites à Reims. Après une année d'hésitation, un événement providentiel lui révéla sa vocation à l'état ecclésiastique, et il vint à Paris pour s'appliquer à la philosophie et à la théologie, sous les maitres les plus habiles. A cette époque de fortes études, dix années étaient ordinairement consacrées à la préparation du doctorat. Nous n'avons point vu la date de la réception de Nicolas Roland, qui fut constamment à Paris le modèle des étudiants, par la sainteté de sa vie, comme par son ardeur pour la science. Il paraît que, grâce à son application à l'étude et à sa merveilleuse facilité, il put de bonne heure soutenir ses thèses, car il n'avait que vingt-deux ans et il était rentré dans sa famille avec le bonnet de docteur, quand il eut l'honneur insigne de se voir appelé à prendre place dans cet illustre chapître de Reims, qui avait eu la gloire de donner à l'église de nombreux évêques et trente cardinaux, dont cinq s'étaient assis sur le siège de saint Pierre. Il n'était encore que diacre, mais l'usage permettait de l'admettre parmi les chanoines : il y avait dans le chœur des stalles spéciales pour les diacres.

Quand il parvint à l'âge requis par les canons, le jeune chanoine, après s'y être préparé avec la ferveur la plus édifiante, fut ordonné prêtre, et lorsqu'il eut célébré sa première messe dans le plus profond recueillement, en présence de son père et de sa mère seuls, il leur fit agréer qu'il quittât la maison paternelle, afin de vivre en son particulier avec une plus grande facilité pour suivre les saintes aspirations de son zèle sacerdotal.

Dieu attirait son serviteur vers l'œuvre utile entre toutes de l'instruction chrétienne de la jeunesse, surtout des enfants pauvres et abandonnés. On lira, avec le plus vif interêt, les détails recueillis sur tout ce que, fidèle aux inspirations de la grâce, ce saint prêtre a fait et souffert pour la sanctification des jeunes clers et des ordinands, mais surtout pour la fondation des écoles gratuites et l'intruction des orphelins. Nicolas Roland a mérité d'être choisi par la Providence pour fonder un institut religieux qui per-

pétue son œuvre. La congrégation du Saint-Enfant Jésus, de Reims, continue depuis deux siècles à se dévouer à l'instruction chrétienne des jeunes filles. et l'année dernière, le 14 septembre 1887, « on voyait 200 religieuses professes réunies auprès de la supérieure générale, qui célébraitses noces d'or, ainsi qu'une de ses compagnes de profession, en même temps que trois autres célébraient leurs noces de diamant ».

L'auteur redit. dans des pages bien touchantes, l'histoire de cette congrégation et ses récentes épreuves en ces temps de laïcisation; mais ce qui donne le plus d'attrait à la lecture de cette biographie de Nicolas Roland, ce sont ses rapports intimes avec le bienheureux de La Salle.

Comme on le sait, la mort prématurée de ses parents qu'il perdit en dix mois, mit le bienheureux à la tête de sept orphelins recommandés à sa protection fraternelle par le vœu suprême de son père expirant. Jean-Baptiste de La Salle fut donc forcé de quitter le séminaire de Saint-Sulpice, pour venir se fixer à Reims, près de ses frères et de ses sœurs confiés à sa tutelle. Il n'avait alors que vingt et un ans; il sentit le besoin de s'appuyer sur un directeur prudent et pieux, pour s'acquitter d'une charge si lourde, sans négliger le soin de sa propre sanctification. Parmi les prêtres savants et vertueux qui édifiaient alors la ville de Reims. ce fut M. Roland qu'il choisit, à cause de l'austérité remarquable de sa vie et de son grand zèle pour procurer la gloire de Dieu. La suite montra combien ce choix était conforme aux vues secrètes de la Providence, qui voulait se servir du commerce intime de ces deux âmes pour assurer à la jeunesse pauvre le bienfait d'une instruction solide et éminemment chrétienne.

Le bienheureux de La Salle n'avait encore reçu que les ordres mineurs : ce fut sur le conseil de M. Roland qu'il s'engagea définitivement au service de Dieu, en allant à Cambrai, se faire ordonner sous-diacre. Le confesseur en pénétrant dans les secrets de l'âme de son disciple, admirait chaque jour davantage les merveilleuses opérations de la grâce et la fidélité avec laquelle le bienheureux y correspondait: il conçut bientôt l'espérance de trouver en lui le continuateur de son œuvre. Mais Dieu, en se servant de M. Roland pour embraser l'âme de son serviteur d'un zèle ardent pour le salut des enfants du peuple, le disposait à l'accomplissement d'une mission bien plus vaste et bien plus féconde.

On sait la rude épreuve à laquelle M. Roland mit l'obéissance aveugle de son pénitent, en lui conseillant de permuter son titre de chanoine contre une cure de la ville, et la docilité admirable que s'empressa de montrer le bienheureux, en sollicitant aussitôt de l'archevêque l'autorisation d'accomplir ce sacrifice, sans se laisser arrêter par les remontrances si raison-

nables de ses meilleurs amis, ni par le vif mécontentement de sa famille. Dieu ne permit pas que la chose réussit : sa providence ménageait à l'humble chanoine, le mérite d'un sacrifice plus héroïque encore par la renonciation pure et simple à la prébende canoniale, comme à sa fortune personnelle, pour devenir l'égal de ses disciples sous les livrées de la sainte pauvreté.

Enlevé par une mort prématurée, M. Roland confia aux soins paternels de son pieux pénitent la congrégation qu'il avait fondée pour l'éducation des filles, et qui était encore au berceau, comme le dit Blain.

C'est à ce digne biographe du bienheureux, que l'auteur de la vie de M. Roland a eu souvent recours pour retracer les rapports intimes de ces deux âmes si dévouées au service de Dieu, si zélées pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Cependant, il y a dans l'ouvrage de M. l'abbé Hannesse une plus grande abondance de détails sur cette partie de la vie du bienheureux de La Salle, et sur les soins si généreux, si éclairés et si efficaces qu'il prodigua à l'œuvre de son bien-aimé directeur.

Quant au mérite littéraire et à la valeur de l'ouvrage, sous le double point de vue de la critique et de l'édification, notre suffrage ne serait rien auprès des éloges si mérités décernés à l'auteur par S. E. le cardinal archevêque de Reims.

Ce livre, dit Mgr Langénieux, paraît à son heure. Dans les jours même où l'église de Reims célèbre solennellement la gloire immortelle du bienheureux Jean Baptiste de La Salle, que Léon XIII vient de placer sur les autels, il convenait de remettre en lumière la mémoire de celui qui fut son inspirateur et son guide. Je vous félicite d'avoir eu une si bonne pensée et de l'avoir réalisée si bien.

« A une éducation solide, fruit de patientes recherches, vous avez su joindre les meilleures qualités du style. Vos lecteurs vous sauront gré, surtout, de ne vous être pas départi de la simplicité et de la clarté qui conviennent plus particulièrement à l'histoire. Ils aimeront à suivre avec vous le mouvement providentiel qui portait les esprits élevés au XVIIe siècle, à s'occuper activement de l'instruction du peuple ; ils comprendront avec quelle sollicitude maternelle l'Église l'avait préparé, avec quelle ardeur les meilleurs de ses enfants s'employaient à le faire aboutir ; ils assisteront à leurs premiers efforts, à leurs tentatives, à leurs succès ; et, au milieu de ces ouvriers de la première heure, ils verront se détacher, dans son plein jour, la figure austère et douce tout à la fois de votre héros Nicolas Roland, le disciple zélé des uns, le directeur vénéré, le sage conseiller des autres.

» Vous avez montré que, sans rien négliger de l'expérience de ses devanciers, M. Roland a gardé son génie propre, dont la trace est toujours visible dans sa fondation, et c'est un spectacle édifiant de voir, en parcourant les derniers chapitres de votre ouvrage, comment la Congrégation du Saint-Enfant Jésus a gardé, depuis son origine, malgré l'action délétère du jansénisme et les violences de la révolution, l'esprit particulier que lui a donné son saint fondateur, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une congrégation religieuse »

Il n'y a rien à ajouter à un jugement si compétent. à des louanges si bien motivées. Il ne nous reste qu'à féliciter l'auteur d'avoir trouvé un éditeur qui a su donner, par la bonne exécution des gravures, la beauté du papier, l'élégance et la correction de la partie typographique, un charme de plus à cet excellent livre.

ABBÉ CARION.

ÉTUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DU PLAIN-CHANT, par l'abbé JOSEPH TOUZERY, chanoine, vicaire général de Rodez. Un volume in-8° de 94 pages. Prix : 60 centimes

Lorsque l'homme veut manifester au dehors les impressions qui le pénètrent d'une manière plus vive et plus profonde, la parole ordinaire ne lui suffit pas; il se sert d'un langage plus expressif et plus sonore. il donne à sa voix des inflexions plus variées, il chante. Parcourez l'histoire des peuples de tous les temps et de tous les pays, vous remarquerez que le chant est l'âme des fêtes de famille et des fêtes civiles; ce sont ses accents qui célèbrent la naissance des nouveau-nés et les unions des noces; dans les camps, ils excitent l'ardeur des guerriers; après la victoire, le chant est toujours l'écho de l'allégresse publique.

Mais le chant est particulièrement inséparable des fêtes religieuses, dont il rehausse la pompe et la solennité. Les hommes ont cru que le langage modulé serait moins indigne de la majesté divine; ils l'ont toujours regardé comme le meilleur moyen d'épancher au dehors le sentiment religieux qui est inhérent à leur nature, et d'alimenter ce bon sentiment dans le cœur des populations.

C'est donc une bonne œuvre que vient de faire M. l'abbé Touzery en publiant une méthode de plain-chant.

Nous n'avons pas à faire l'éloge du chant liturgique ni à faire ressortir la nécessité du plain-chant dans nos églises.

C'est aujourd'hui au-dessus de tout débat. La réaction est heureusement un fait accompli, au moins dans l'opinion.

Justice est faite de toutes les innovations antiliturgiques qui avaient été introduites dans le chant d'église dans le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Grâce aux avertissements du Saint-Siège, aux décisions des Congrégations romaines, aux mandements de NN. SS. les évêques de France, aux vœux exprimés dans nos Congrès catholiques, un mouvement de retour s'est fait partout en faveur du chant grégorien.

Mais l'exécution, là où ont été vaincus les préjugés des faux innovateurs, est rendue difficile par le défaut d'une méthode simple, facile, mise à la portée de tous et rédigée surtout selon les règles les plus sûres et les plus exactes.

Or, c'est là le mérite incontestable de la méthode de M. l'abbé Touzery.

Il a résumé ce qu'ont dit de mieux sur cette matière les maîtres les plus autorisés, qui ont écrit sur le chant grégorien et en ont dévoilé les principes et les merveilleuses beautés.

Six chapitres divisent cet ouvrage. Dans le premier il est traité du chant liturgique en général; dans le deuxième des sons; dans le troisième de la modulation grégorienne; dans le quatrième du rythme du plain-chant; dans le cinquième de l'exécution du chant grégorien ; dans le sixième de la musique moderne.

Chacun de ces chapitres se subdivise en une foule de questions, toutes très utiles, très pratiques, exposées avec clarté et d'une application très facile.

M. l'abbé Touzery offre cette méthode à messieurs les ecclésiastiques, aux maîtres et aux élèves des grands séminaires et des écoles normales catholiques, ainsi qu'à toutes les communautés religieuses.

Nous ne doutons pas qu'elle n'ait le succès qu'elle mérite et qu'étant adoptée dans toutes nos écoles, elle ne contribue à restaurer le chant liturgique et à relever ainsi nos solennités religieuses.

BOSSUET GUIDANT L'AME CHÉTIENNE DANS SES DEVOIRS ENVERS DIEU. Un volume in 24, broché, de VI-501 pages. Prix : 5 francs

« La plus grande gloire de Dieu, ainsi que l'utilité et la consolation des âmes », tel est le *seul but* de cet ouvrage. La matière en est empruntée au dernier des Pères de l'Église, à notre grand Bossuet; la disposition des chapitres appartient à l'auteur, une Religieuse de la Visitation de Saint-Étienne. Le tout porte l'*Imprimatur* de Tournai.

Pour la forme, l'exécution est non seulement irréprochable, mais encore flatteuse pour l'œil et artistique ; pour le fond, nous avons ici la moelle du *Livre de prières* et du *Catéchisme* de l'évêque de Meaux. C'est dire que les âmes pieuses ne pourront que s'édifier et s'instruire à cette

lecture. Elles apprendront. dans ce livre d'un format d'ailleurs très portatif, à mieux connaître leurs obligations ; et, du même coup, elles seront incitées à les mieux pratiquer. C'est, tout à la fois, un manuel de prières, un traité de nos devoirs, et un recueil de méditations : l'opuscule mérite donc de recevoir, en France, l'accueil bienveillant et empressé que lui ont fait déjà les catholiques de Belgique.

LE MARQUIS DE VILLEPREUX, par M. DU CAMPFRANC
Un volume in-12 de 243 pages. Prix : 2 francs

Après une affreuse tempête, deux jeunes gens se trouvent seuls sur un canot au milieu de l'océan; le *Dupleix* est englouti, l'un deux, le marquis de Villepreux, est blessé et mourant, il confie à son compagnon d'infortune, Yves Kermorgan,un portefeuile qui renferme deux millions (singulière idée que d'emporter, comme Bias, tout son avoir sur soi), il lègue ce bien aux pauvres de son village, il le recommande à Yves, et meurt épuisé de souffrances. Yves est pauvre, il est riche d'ambition, pauvre de vertu, riche de désir et il ne résiste pas à la tentation, il s'approprie l'opulent portefeuille, et, de plus, il prend le nom du défunt et il soutient cette imposture devant ceux qui l'ont recueilli et sauvé.

Revenu en France, il la soutient encore avec un succès invraisemblable (mais les romans ne vivraient pas sans l'invraisemblable),il se marie sous ce faux nom, avec une pure jeune fille ; il continue hardiment son rôle en étouffant les remords de sa conscience, foulant aux pieds le souvenir de sa mère, qui existe, qui pleure son fils mort et à jamais perdu.

La punition arrive, une rencontre avec un ancien obligé du véritable marquis de Villepreux, dévoile la fourberie d'Yves Kermorgan, il doit avouer, sa femme s'éloigne de lui avec mépris et lui jette au visage les diamants et les perles qu'il lui a offerts. Yves, accablé de douleur et de remords, tente de réparer sa grande faute, il retourne auprès de sa mère, il avoue son crime à elle et au prêtre, il restitue l'argent volé, et là sur cette côte de Bretagne, il cherche, les jours de tempête, à sauver les pauvres naufragés.

La maladie le prend, il va mourir ; il sollicite le pardon de sa femme et il meurt dans ses bras.

Ce sujet rappelle trop peut-être la Wanda, d'Ouïda, dont nous avons parlé dans ce recueil. Il est traité avec grâce, avec talent, et ce livre peut être placé dans toutes les mains. B. G.

SUZANNE DE PIERREPONT, par ERNEST FALIGAN. Un volume in-12 de 312 pages. Prix : 2 francs

Le comte de Pierrepont est tombé mort en apparence, à la déroute de la Loire ; sa femme a péri dans un massacre organisé par des brigands qui pourchassaient les Vendéens, et l'innocente enfant qu'elle portait dans ses bras, est prise, élevée, sous un faux nom, dans la demeure de la misérable femme qui l'a rendue orpheline ; elle est là, comme Stéphanette, de M. Seigny, agneau parmi les loups, dans un milieu où, selon les probabilités humaines elle devrait se pervertir ; mais encore comme Stéphanette et contre toute vraisemblance, elle conserve son innocence, elle devient une excellente et charmante fille. Une pauvre paysanne connaît le secret de sa naissance et elle ne le révèle que lorsque le père de Suzanne, le comte de Pierrepont ressuscite et apparaît. Alors s'engage une lutte très vive entre la méchante femme qui a enlevé Suzanne et son père, aidé de ses amis et serviteurs. On se bat à coups de fusils, à coups de couteaux ; la victoire reste au bon droit, les méchants se convertissent et les bons sont complètement heureux. Tant mieux ! B. G.

LES GRANDS MARINS DU RÈGNE DE LOUIS XIV. *Notices historiques* par L. DUSSIEUX Paris. Un volume de 364 pages in-8°. Prix : 3 fr. 50

De tout temps, dans l'estime des hommes, ça été une grande chose qu'un marin. Avant que la vapeur vint modifier toutes les conditions du métier, il y avait à lutter constamment contre les flots ; maintenant on les courbe sous la proue ; mais, aujourd'hui comme autrefois, qui dit un marin dit un homme ferme, intelligent, résolu, prompt à prendre un parti ; mieux encore un homme qui est sorti vainqueur d'une longue lutte avec les caprices formidables de la mer, et souvent aussi avec d'autres ennemis qui jouent de l'arquebuse et du canon. Si l'histoire des nations est surtout, comme on le dit, l'histoire de leurs armées, il ne faut pas séparer dans nos études l'armée de terre et l'armée de mer de la France.

La marine française, la puissance maritime de la France, datent de Richelieu ; Colbert ne fit que mettre à profit et développer tout ce qu'avait créé et préparé le génie du grand cardinal, pour écraser partout la puissance de l'Espagne et chasser des mers les pirates barbaresques. Grâce à l'ordre de Malte et à la marine marchande, deux admirables écoles de recrutement, la France compta, sous Louis XIV, pour la guerre d'escadre et de course, un groupe de capitaines et de marins tel que jamais elle n'en a revu : Château-Renard, Coëtlogon, Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin, d'Estrées, Saint-Pol, Forbin, et cent autres, avec lesquels elle battit les

flottes de l'Angleterre, de l'Espagne, des Pays-Bas, et réprima les Barbaresques.

Le livre de M. Dussieux, consacré aux grands marins du règne de Louis XIV, est une œuvre historique sérieuse, pour laquelle les *Archives de la Marine*, la *France maritime de Guérin*, la *Gazette de France*, ont fourni des documents instructifs et pleins d'intérêt.

On ne lira pas sans profit le récit des batailles trop peu connues de Bantry (1689) et du cap Béveziers (1690), gagnées sur les Anglais par Pannetier et Tourville (p. 125-144), et après lesquelles Louis XIV fit graver la médaille fameuse dont la devise était : *Imperium maris assertum*.

Le récit de l'expédition de 1683 où Duquesne écrasa Alger sous les bombes est également très complet. et tiré tout entier des documents contemporains.

Le livre de M. Dussieux est l'œuvre d'un professeur ou d'un compilateur patient et froid, qui se contente d'étaler et de rapprocher des notes. La rédaction qui fond, unifie tout cela, fait défaut, ainsi que la chaleur et la vie. Et cependant, semble-t-il, la chaleur, la couleur, l'enthousiasme même seraient ici de mise.

Pour faire comprendre et admirer à leur juste mesure tous ceux que Saint-Simon appelle quelque part « les Turennes de la mer », il faut être un peu marin.

Or, quel marin a parlé des batailles de Barcelone, de Stromboli, de Palerme, de Rio-Janeiro, sans faire sentir les frémissements de son âme, qui aime passionnément la mer, à cause des fatigues mêmes et des dangers qu'on y brave ?

ROME ET LÉON XIII, par M. L'ABBÉ JAMES CONDAMIN. Un volume in-12 de 408 pages orné du portrait de S. S. Léon XIII et de six vues de Rome Prix : 2 fr. 50

Aucune histoire, peut-être, n'a été approfondie comme celle de Rome et n'a provoqué de plus savantes, de plus consciencieuses et d'aussi volumineuses recherches. Mais il est bien restreint, le nombre des privilégiés qui ont les loisirs, l'instruction, ou même la patience nécessaires pour lire sur ce sujet des ouvrages presque tous de longue haleine, et se reconnaître au milieu des controverses et des subtilités de l'érudition. Ce qu'il faut à la plupart des lecteurs, c'est un récit substantiel mais court, à la fois précis et rapide, dégagé de toutes les aridités de la science, et cependant très exactement informé des travaux de toute sorte et des découvertes les plus récentes de l'archéologie et de l'histoire. Ce que

demandent, ce que cherchent en général ceux qui vont à Rome, ou qui ont le bonheur d'y être allés, c'est une sorte *de manuel* qui leur donne véritablement l'intelligence, de la ville éternelle, des souvenirs sans nombre qui la peuplent, et de la papauté qui s'y est incarnée. Ce manuel, ils le trouveront dans le dernier ouvrage, *Rome et Léon XIII,* que la plume aussi sympathique qu'infatigable de M. l'abbé Condamin, vient de nous donner.

Rome *païenne* et Rome *chrétienne* étudiées en vue de faire comprendre Rome *contemporaine,* cette Rome où tant de milliers de catholiques ont pu voir, cette année même, et acclamer l'immortel Léon XIII, telle est l'idée fondamentale qui préside à la composition de tout l'ouvrage C'est donc une œuvre pleine d'actualité, et en même temps une œuvre qui durera.

La première partie, *Rome païenne,* abonde en détails précieux sur les *antiquités* de la ville éternelle ; elle est du plus haut intérêt pour ceux qui étudient la littérature et les institutions de Rome.

La deuxième partie, *Rome chrétienne,* montre dans son jour le rôle civilisateur, social et catholique de la papauté. Les chapitres sur les *persécutions* et sur la *lutte du Sacerdoce et de l'Empire,* sont particulièrement remarquables.

La troisième et dernière partie, *Léon XIII,* répond admirablement à la pieuse et légitime curiosité des fidèles pour tout ce qui se rapporte au chef visible de l'église. Le récit détaillé et avec pièces justificatives des faits les plus saillants de l'année jubilaire 1888, y occupe naturellement une place importante.

Par le charme d'un style toujours vif, lumineux, et parfois ému, comme par le fond même des idées, l'ouvrage est de ceux qui instruisent, élèvent l'âme, et inspirent de nobles sentiments : *il est fait de main d'ouvrier.*

A. L.

HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES ENFANTS

par M. DE MOUSSAC ; préface de M. le MARQUIS DE SÉGUR. Un vol. in-8° Prix 7 fr.

J'ouvre au hasard ce livre : *Histoire de France, racontée à mes enfants,* par M. de Moussac, et je tombe au chapitre de la *Guerre de la succession d'Autriche.* Quelle héroïque figure que celle du maréchal de Saxe ! Et, pour assister ce héros, quel homme que le colonel Chevert !

Un jour, au siège de Prague, Chevert appelle un grenadier.

— Vois-tu, lui dit-il, cette sentinelle ennemie, là, devant ?

— Oui, mon colonel !

— Elle va te dire : — « Qui va là ? » — Ne réponds rien, mais avance.

— Oui, mon colonel.

— Elle tirera sur toi et te manquera.

— Oui, mon colonel.

— Va l'égorger, et je suis là pour te défendre !

— Oui, mon colonel.

Et l'intrépide soldat se met tranquillement en devoir d'obéir. Les choses se passent comme Chevert l'avait prévu. Celui-ci se précipite avec son régiment par-dessus le corps de la sentinelle, et la ville ennemie tombe entre ses mains.

Et la bataille de Fontenoy ? Quelle grâce incomparable tire notre histoire nationale de ces paroles du maréchal : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Mais on était sous Louis XV ; déjà la mollesse gagnait partout. Les troupes ne pouvaient se passer de distractions, même en pleine campagne. Des théâtres improvisés s'élevaient dans les camps. Une actrice célèbre, Mme Favart, annonça un jour, en ces termes, le spectacle : « Demain relâche, *à cause de bataille*. Après demain, nous aurons l'honneur de vous donner le *Coq de village*. »

Bien pour cette guerre, la guerre de *Succession* ; mais la guerre de *Sept-Ans*, qui vint après ? Pauvre maréchal de Soubise !... Triste souvenir que celui de la bataille de Rosbach ! Tout fut perdu en un quart d'heure, même l'honneur d'un grand nombre de nos soldats. Les ennemis trouvèrent dans leur camp abandonné une quantité innombrable de pots de pommade, de boîtes à poudre de riz, de flacons de parfums... On se serait cru dans un boudoir de femme plutôt que sous la tente du soldat. Quelques traits d'héroïsme, heureusement, couvrirent ces défaillances. C'est dans cette campagne que d'Assas mourut en jetant le cri d'alarme : « A moi, Auvergne, voilà l'ennemi ! »

Des faits, des anecdotes, des mots, tout ce qui se grave dans l'esprit des enfants, telle est la marche suivie par M. de Moussac dans son *Histoire de France*. Ce livre utile, nouveau dans son genre, est précédé d'une préface par le marquis de Ségur. Celui-ci est le premier à faire ressortir le tour heureux de l'ouvrage, son entrain, sa bonne humeur et même son impartialité. En effet, les jugements de M. de Moussac n'ont rien d'exclusif, et ses sentiments, évidemment monarchiques, ne l'empêchent pas d'admirer les grands hommes de tous les partis. Il ne s'est nullement attardé, en outre, en développements sur les siècles lointains de notre histoire ; son attention s'est plus particulièrement portée sur les temps rapprochés de notre époque, depuis Louis XIV jusqu'au second Empire.

LES DEUX FRANCES, HISTOIRE D'UN SIÈCLE

Le titre : *Les deux Frances*, provient du contraste qu'offre la France d'aujourd'hui avec celle d'hier. Le livre retrace les variations de mœurs, d'usages, de costumes, et plus encore les évolutions d'idées qui marquent la différence.

A la veille du centenaire de la Révolution, c'est une heureuse idée que celle d'avoir personnifié, incarné en quelque sorte cette histoire d'un siècle, dans une femme, une mère, une aïeule centenaire qui raconte à sa famille les péripéties dramatiques et romanesques de sa longue vie. Elle a traversé, enfant, la Terreur et la vie de prison ; jeune fille, le Consulat et l'Empire. Mariée à vingt ans à un brillant officier, qui lui a sauvé la vie dans l'incendie du bal de l'hôtel Schwarzenberg, en 1810, elle est heureuse épouse, heureuse mère pendant la Restauration et la Monarchie de 1830. Après avoir pris part à la conspiration de dévouement de l'héroïque comtesse de La Valette, elle assiste et nous fait assister avec elle à la mort du duc d'Orléans, à la prise d'Abd-el-Kader, et le jour même de la célébration de son centenaire, elle écoute, de la bouche d'un de ses petits-fils, officier prisonnier à la citadelle de Magdebourg, le récit de son émouvante évasion.

L'œuvre de M. de Lescure n'est pas une étude aride. Malgré l'exactitude des faits, la forme n'en est nullement froide; c'est un roman honnête, conté comme une histoire vécue par l'héroïne dont le cœur et l'esprit bien français ont toutes les indulgences de l'expérience, toutes les grâces de la bonté.

« Je me plais à le reconnaitre, à l'honneur de cette fin de siècle, dit cette aimable aïeule, en terminant, si l'on y parle moins qu'à la fin de l'autre de philanthropie, d'humanité, on ne s'en tient pas à ces déclarations vagues et sonores, à ces décevantes et stériles manifestations, à ces embrassements déclamatoires de l'amour de tous les hommes, qui n'est souvent qu'une hypocrisie de l'égoïsme. Aujourd'hui, on ne s'en tire pas à si bon marché. Les actes, qui seuls prouvent, ont remplacé les paroles. La fin du dix-huitième siécle, le siècle de Rousseau, un ami de l'humanité qui mettait ses enfants à l'hospice des Enfants-Trouvés, n'a guère vu que deux exemples de philanthropie effective : les libéralités de M. de Montyon et les bienfaits de réforme hospitalière inaugurés par M. et Mme Necker. La fin de ce siècle a été autrement féconde en généreux exemples et en fondations philanthropiques et charitables. »

Parfait pour les fondations philanthropiques ! Notre fin de siècle est exemplaire sous ce rapport. Mais sous combien de rapports laisse-t-elle,

d'un autre côté, à reprendre? Est-elle assez... *agaçante* avec son parlementarisme? Est-elle assez piteuse dans une foule de ses manifestations?... Il faut rendre cette justice à M. de Lescure et à son héroïne, c'est que ni l'un ni l'autre ne semblent s'en douter.

VIE ET TRAVAUX D'AMPÈRE, par M. VALSON, doyen de la faculté des sciences de Lyon. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50

Ne conforme pas tes idées à celles du monde, si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité.

La doctrine du monde est une doctrine de perdition.

Il faut devenir simple, humble et entièrement détaché avec les hommes ; il faut devenir calme, recueilli et point raisonneur avec Dieu.

La figure de ce monde passe ; si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement ; si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle. — Mon Dieu ! que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes du génie, toutes ces vastes conceptions que le monde admire et dont la curiosité se repait si avidement ? En vérité, *rien*, que de pures vanités.

Étudie cependant, mais sans aucun empressement

Que la chaleur déjà à demi-éteinte de ton âme te serve à des objets moins frivoles Ne la consume pas à de semblables vanités.

Prends garde de ne pas te laisser préoccuper par les sciences comme ces jours passés.

Travaille en esprit d'oraison. Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état ; mais ne les regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille. Que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste.

N'écris que d'une main. — De l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père. — Sans cette précaution, tu te briserais infailliblement la tête contre quelque pierre. — Que je me souvienne toujours de ce que dit saint Paul : « Usez de ce monde comme n'en usant pas. » Que mon âme, à partir d'aujourd'hui reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ.

Bénissez-moi, mon Dieu.

« Qui parle ainsi? dit M. Valson dans sa belle vie d'Ampère. Est-ce un saint qui ajoute un nouveau chapitre au livre de l'Imitation? Est-ce quelque savant religieux du moyen âge, par exemple un de ces infatigables bénédictins qui, avant de se mettre au travail, commençaient par prier

et par méditer au pied de la croix? En aucune manière. Cet homme appartient à notre XIXe siècle ; c'est un de nos compatriotes ; plusieurs de ceux qui l'ont connu vivent encore ; cet homme c'est Ampère ; c'est le savant de génie qui a créé l'une des théories les plus fécondes de la physique, et qui a donné à la science ces belles lois dont, suivant l'expression d'Arago, on dira un jour : les lois d'Ampère, comme on a coutume de dire : les lois de Képler ! »

Voilà donc le véritable Ampère, redevenu chrétien, et, cette fois, purement et simplement, comme tout le monde. Fils docile et soumis de l'église, il en observera exactement les préceptes ; il y a plus, il se conformera avec empressement à ses conseils et à ses pratiques de piété.

Nous sera-t-il permis de rappeler les souvenirs du temps, qui nous le montrent récitant humblement son chapelet dans le coin d'une église, et surpris ainsi, par Ozanam, en flagrant délit d'une dévotion qu'on laisse trop volontiers aux femmes et aux enfants? « Vous faites maigre, moi aussi », disait-il à son jeune hôte, à qui nous devons encore ce petit détail intime : le savant éprouvait souvent le besoin de se désaltérer avec un peu d'eau sucrée entre ses repas ; mais les jours de jeûne, il tenait à s'imposer une petite privation, et le morceau de sucre était supprimé.

Détails puérils ! dira-t-on peut-être ; mais plutôt fleurs délicates et parfumées qui, offertes par un enfant, touchent souvent plus le cœur d'un père et d'une mère que les discours apprêtés et les manifestations les plus solennelles.

Qui oserait dire que ces pieuses pratiques fussent indignes de son sublime génie? Le savant était alors dans toute la force de son talent et dans la plénitude de sa gloire scientifique. Mais l'orgueil humain était dompté ; cette grande âme, longtemps ballottée par le doute et l'erreur, avait fini par demander à l'humilité le chemin de la vérité, et s'était ainsi élevée à cette simplicité et à cette pauvreté d'esprit qui sont le sommet des béatitudes évangéliques et de la perfection chrétienne.

LA VIE LITURGIQUE, *ou l'âme se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée dans le culte social que l'Église rend à Dieu*, par M. L'ABBÉ EUGÈNE CHIPIER Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Le congrès eucharistique de Paris a reconnu le mérite de cette nouvelle étude du culte catholique, et cet éloge a été rehaussé par les sympathies d'un orateur de ce congrès, le P. Monsabré. La nouveauté du point de vue dans cet ouvrage apparaît dans la division, que voici : I. La vie. II La vie par le culte divin. III. Le culte divin par la liturgie. IV. La liturgie par

le sacrifice eucharistique, accompagné du sacrifice de la louange. VI. Le sacrifice eucharistique et celui de la louange, accompagnés du sacrifice de la souffrance. VII. Après le sacrifice, ou la lampe du sanctuaire. VIII. Le sacrifice de la louange, continué dans l'office des vêpres. IX. Le sacrifice de la louange à complies. X. Le sacrifice de la louange par le bréviaire. IX. Le salut du T. S. Sacrement. XII. La vie liturgique par les fêtes et époques de l'année chrétienne. XIII. La vie liturgique par les sacrements. XIV. Réflexions pratiques.

La marche de l'auteur est ascensionnelle. Telle est l'ascension de l'âme à travers ce beau livre qui vérifie cette parole de saint Bonaventure : La liturgie est l'itinéraire du paradis. Ainsi l'idée de la vie liturgique, c'est l'âme vivant de sa vie supérieure, agissant ou excitée par divers actes, qui ont pour centre un sacrifice, celui de l'autel. Par cette vie, nous tendons à notre destinée, qui est le culte social de la céleste Jérusalem. En attendant cette vie, nous avons une nourriture et consolation et nous y tendons.

Le sujet est traité philosophiquement et théologiquement. On a recherché le solide, et on a évité un écueil, celui des considérations trop subtiles. Dans la lettre qui décore la deuxième édition, l'évêque de Genève écrit : « Votre doctrine est sûre. » Çà et là des souvenirs historiques, comme ceux de saint Louis et de Jeanne d'Arc ont pour effet, outre la force de l'exemple, d'aider l'attention. C'est aussi pour soutenir l'attention que la forme littéraire a été préférée. Aussi bien, la vie liturgique ne saisit-elle pas toutes nos facultés ? Il était donc naturel à qui en faisait l'éloge d'adopter un langage qui contentât toutes les facultés : l'imagination, comme l'intelligence et la volonté. L'auteur a insisté sur des points qui semblent mériter, de nos jours, plus d'attention, comme l'office du soir. « Votre style a de l'ampleur et de la grâce, écrit Mgr Mermillod. Ce chapitre où vous décrivez l'autel et sa majesté, celui du sacrifice de la louange, continué par l'office des vêpres, voilà des pages que je voudrais voir popularisées dans toutes les familles. » Dans le dernier chapitre sont signalées certaines déviations par rapport à l'esprit du culte catholique.

La vie liturgique, autrefois si brillante parmi nous, subit une éclipse. Dès lors, on comprend que les âmes auxquelles il a été donné de la goûter plus vivement réagissent, les unes en organisant, les autres en écrivant. En fait de propagande, nos ennemis ne nous en apprennent-ils pas ? « La puissance des ténèbres ne se contente pas de proscrire les cérémonies catholiques; elle oppose liturgie à liturgie (p. 342). » Ces efforts ajoutent à l'à-propos de tout ce qui se publie sur le culte divin. A une époque où la société est comme en proie aux démolitions, quoi de plus actuel que de

recommander le culte traditionnel, le plus fort des liens qui rattachent les hommes entre eux, comme il en est le plus doux !

Mgr l'évêque de Marseille loue l'étude qu'en a faite M. Chipier pour ses pensées substantielles. Mgr d'Aix la signale comme un beau sujet de lecture spirituelle. L'évêque de Nevers écrit : « Cet ouvrage mérite d'être apprécié et offert à la jeunesse catholique. » Après de telles recommandations, il n'y a pas lieu d'insister.

ALLOCUTIONS POUR LES JEUNES GENS, par PAUL LALLEMAND prêtre de l'Oratoire. Un volume in-18 carré, XIII-260 pages

Lorsque parut, il y a quelques mois, la « première série » des *Allocutions pour les jeunes gens*, du P. Paul Lallemand, je m'empressai, ici même, d'attirer sur le recueil l'attention de qui de droit, en faisant ressortir ce que ces instructions avaient d'attachant et d'original, et en montrant les nombreux avantages que la jeunesse chrétienne pouvait retirer de leur lecture.

Au risque de me répéter, je dirai aujourd'hui la même chose des *Allocutions* qui composent la « nouvelle série », à cette nuance près que l'œuvre me paraît encore plus recommandable et plus voisine de la perfection.

Dans les vingt-deux discours familiers dont se compose le recueil, c'est, avec la même abondance de doctrine, cette même habileté à captiver l'attention d'un auditoire toujours prompt à se dérober, ce même art à parler cette divine langue de la jeunesse (que tant d'hommes s'évertuent à apprendre, sans jamais parvenir qu'à la bégayer), enfin cette même chaleur apostolique, qui enlève l'adhésion des cœurs pendant que la démonstration apologétique fait la lumière dans les intelligences.

Au surplus, un juge éminent en la matière, Mgr Gonindard, et un des plus illustres maîtres de notre temps, le R. P. Largent, ont dit tous deux, en tête du livre, ce qu'il faut penser de ces *Allocutions*. L'ancien directeur de l'institution des Chartreux, aujourd'hui coadjuteur de Rennes, voulant traduire d'un mot l'impression qu'il a ressentie à cette attrayante lecture, a écrit au P. Lallemand, dans une lettre qui est un chef-d'œuvre de délicatesse, cette parole qui la résume toute : « Votre livre est une bonne action. » Et le P. Largent a ajouté : « Vous vous êtes mis tout entier dans votre volume, avec cette générosité native, avec ce goût du beau affiné par la culture, avec cette foi, avec tous ces dons enfin qu'une longue accoutumance a révélés à vos amis. »

S'il m'est permis, après de tels juges, de faire connaître au cher orateur des *Allocutions* ma pensée tout entière, je lui dirai, à mon tour : « Votre livre m'a rappelé Henri Perreyve! » R. L.

LE SOTTISIER, par M. Arsène Arüs

Voilà un nouveau dictionnaire qui nous parvient et dont nous consignons l'apparition à titre de simple renseignement.

Chaque mot de notre joyeuse langue, dit Albert Millaud dans la préface, a plusieurs sens, selon qu'on l'emploie à Paris ou à Carpentras, sur le boulevard des Italiens ou au Marais, en 1830, ou en 1886. Les mots ont leurs modes, leur époque, leur déguisement, et, de temps en temps, il faut qu'un écrivain se lève pour venir expliquer la dernière nouveauté d'un mot que l'on croyait usé jusqu'à la corde.

En glanant avec le plus grand soin quelques pensées dans ce petit dictionnaire rabelaisien ; rabelaisien par le titre comme par les formules, nous nous bornerons à prévenir les lecteurs que cet ouvrage ne peut figurer que dans très peu de mains.

« *Académicien.* — Un monsieur qui a obtenu qu'on lui dise : — allez » vous asseoir !

» *L'Accord parfait.*— Terme de musique inventé par un musicien célibataire.

» *Ami.* — Canne qui se casse si vous prétendez vous y appuyer.

» *Cabinet de toilette.* — Chambre de chauffe.

» *Campêche.* — Vignoble à l'abri du phylloxera.

» *Collaboration.* — Littérature à quatre mains.

» *Conseil d'administration.* — Les enfants de Cadet-Roussel :

« L'un est voleur
L'autre est fripon
Le troisième est un peu ficelle ! »

Arrêtons-nous dans nos citations, aussi bien est-ce là à peu près tout ce qu'il nous serait permis de reproduire sans *inconvénients* et il nous faudrait dès cet instant commencer à dire de l'ouvrage plus de mal que de bien. Nous préférons garder le silence.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIIIe VOLUME

DE LA *REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE*

ARTICLES GÉNÉRAUX

COMPTES RENDUS

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS CONTENUS DANS CE VOLUME

Le Gérant : F. Wattelier.

Braine-le-Cte — Imp. ZECH & FILS